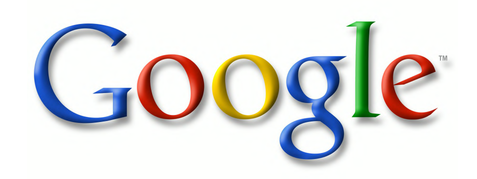





NKE
Tressan

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME NEUVIÈME.

NKE

Tre[illegible]

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME NEUVIÈME.

CORPS D'EXTRAITS
DE ROMANS
DE
CHEVALERIE,
AVEC FIGURES.

TOME NEUVIÈME.



A EVREUX,
Chez J. J. L. Ancelle.

1796.



CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE.

DOM URSINO LE NAVARIN, ET DONA INÈS D'OVIEDO.

Je ne peux certifier que l'original d'Ursino le Navarin existe en entier, tel qu'il devroit être pour m'avoir mis en état de faire cet Extrait. Quarante six ans effacent bien des idées, sur

tout lorsque celles qu'on reçoit d'un Roman ne sont pas de nature à mériter d'être classées et rangées dans l'entendement, dans un ordre philosophique. Si je ne dois pas cet Extrait à ma mémoire, j'ai du moins le petit mérite d'avoir lié les faits avec l'Histoire contemporaine; et les anciens Romans écrits avant le quatorzième siècle nous seroient d'une grande utilité, si leurs Auteurs eussent eu la même attention, s'ils ne les eussent pas remplis d'anachronismes, s'ils eussent été plus fidèles à la géographie, et du moins aux faits mémorables des siècles reculés.

Pendant un séjour de quatre mois que l'Auteur de cet Extrait fit à Rome, son éminence Monseigneur le cardinal Querini l'honora de son amitié, et la bibliothèque du Vatican lui fut ouverte. A l'extrémité de l'immense et double galerie portant le nom de Sixte-Quint qui la fit construire, on en trouve une seconde moins étendue, qu'on a fait bâtir depuis. La partie gauche de cette galerie contient la bibliothèque des ducs d'Urbin, très-riche en livres, en manuscrits italiens, et plusieurs grands volumes de miniatures très-précieuses. La partie droite renferme la bibliothèque de la célèbre reine Christine, qui sortit de France, après s'être fait une justice cruelle de Monadelsky, qu'elle fit poignarder presque sous ses yeux dans la galerie des cerfs à Fontainebleau, après lui avoir elle-même repro-

ché son infidélité. Cette reine altière et savante avoit rassemblé, pendant son séjour en France, une prodigieuse quantité d'anciennes éditions et de manuscrits françois.

Pendant près de quatre mois, l'auteur de cet Extrait fit une étude suivie, dans cette bibliothèque, de tout ce qui avoit trait à la langue Romance, (berceau de la Littérature Françoise) et à la Chevalerie. C'est dans cette même bibliothèque que M. de Sainte Palaye a saisi, d'une main sûre, tout ce qui pouvoit nous donner des notions instructives, agréables et lumineuses sur tout ce qui tient à la Chevalerie. L'Auteur, encore fort jeune alors, partagea son travail entre cette même étude et celle de nos anciens Romanciers François. C'est ainsi que se familiarisant avec leur langage, il acquit la facilité de les entendre, et de pouvoir en donner un jour quelques Extraits. C'est là qu'il se rappelle d'avoir vu l'Amadis de Gaule écrit dans un très-vieux langage, que d'Herberay caractérise en le nommant *langue Picarde*, fondé sur ce que le jargon du paysan Picard est précisément encore le même que celui dans lequel les Romanciers de la fin du règne de Philippe-Auguste, et des règnes de Louis VIII et de Saint Louis ont écrit; c'est ce qui lui fait présumer, avec bien de la vraisemblance, que l'original de l'Amadis de Gaule est de la main de nos anciens Romanciers François; et que les Auteurs Espagnols n'ont été que les Traducteurs de cette première partie des Amadis, et les Continuateurs de ce célèbre Roman, dans ceux qu'ils ont composés sur les nombreux successeurs qu'ils lui donnent.

L'Auteur regrette vivement de n'avoir plus sous ses yeux un Roman de la même antiquité, qu'il a lu dans cette bibliothèque; Roman d'autant plus intéressant, que c'est l'un de ceux qui se rapprochent le plus de la vérité

de l'histoire contemporaine. Ce Roman, histoire mémorables des prouesses et des amours de Dom Ursino le Navarin, et de Dona Inès d'Oviedo, lui fit alors une impression assez forte pour qu'il ose en rassembler aujourd'hui les faits, que quarante six ans n'ont point absolument effacés de sa mémoire : il espère que cet Extrait pourra du moins intéresser les Lecteurs, par la description exacte qu'ils y trouveront de tout ce qui tient aux mœurs et aux coutumes de l'ancienne Chevalerie : c'est presque le dernier Roman qui mérite qu'on s'en occupe ; en suivant ceux que l'on a classés sous le nom de Romans du tems de Charlemagne ; et tous les événemens militaires rapportés dans ce Roman, sont arrivés sous Charles le Chauve.

Les Goths s'étant emparés des royaumes qui composent l'Espagne, régnoient paisiblement depuis quelques siècles sur ces belles et riches contrées. Roderic, le dernier roi de cette nation, ayant aliéné le cœur de ses sujets par la dépravation de ses mœurs et par sa férocité, plusieurs grands seigneurs étoient déja prêts à secouer un joug qui leur étoit odieux, lorsque Roderic mit le comble à ses crimes, en enlevant et en déshonorant la fille du comte Julien. Ce prince indigné, n'écouta que sa fureur et son désespoir. Ses états étoient situés le long du détroit ; maître de Malgue et de Gibraltar, il appella les Maures pour venger son injure ; il leur

ouvrit ses ports; et ces peuples belliqueux firent une invasion en Espagne, à laquelle Roderic voulut en vain s'opposer : il perdit la grande bataille de Guadelette, et la vie : les Maures s'emparèrent des royaumes de Murcie, de Grenade, des Algarves ; ils subjuguèrent de même l'Andalousie et la nouvelle Castille, et fondèrent en Europe un empire redoutable, qu'ils possédèrent pendant plusieurs siècles.

Le comte Julien se repentit trop tard de n'avoir écouté que son ressentiment : ses ports étoient trop importans aux nouveaux conquérans, par la communication qu'ils leur donnoient avec l'Afrique, pour que les Maures y laissassent régner un prince chrétien. Le comte Julien voulut en vain tenter quelques efforts : il fut pris ; il mourut en prison, et sa postérité fut éteinte.

Son neveu dom Pélage, plus heureux que lui, rassembla les débris de son armée. Pélage étoit souverain en partie de la Castille vieille : c'est là qu'il soutint pendant quelque tems les attaques des Maures ; mais ne pouvant résister au grand nombre, il se battit en retraite jusques dans les montagnes de la Biscaye et des Asturies ; et se fortifiant dans les gorges par où les Maures pouvoient pénétrer, les Espagnols, revenus de leur premiere terreur, sentirent renaître cette haute valeur et cette grandeur d'ame

qui leur étoit si naturelle : non-seulement les Maures n'osèrent plus s'engager dans les défilés pour les attaquer ; mais souvent ils reçurent des échecs considérables, et virent leurs possessions ravagées par les détachemens qui descendoient des montagnes, où les braves compagnons de Pélage fondèrent un nouvel empire : et c'est du centre de ces montagnes que les descendans de Pélage vinrent attaquer les Maures et s'emparèrent de la Castille vieille, et peu à peu du reste de l'Espagne. La dynastie de Pélage régna jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique ; et c'est en mémoire de la valeur de Pélage, et de celle des montagnards Biscayens et Asturiens, que le fils aîné du roi d'Espagne porte encore le titre de Prince des Asturies.

Les forces des princes chrétiens Espagnols augmentèrent dans la partie septentrionale de l'Espagne, par les alliances que les successeurs de Pelage firent avec la famille des rois de Navarre et d'Aragon. Ces deux royaumes, secourus par Charles Martel, Pépin et Charlemagne, s'étoient soustraits au joug des Africains : mais, abandonnés par le foible empereur fils de Charlemagne, ils n'avoient plus de ressource que celle de combattre jusqu'au dernier soupir pour défendre leurs foyers, leurs familles et leur liberté. Ils s'élurent un souverain dans ces circonstances

malheureuses; et le valeureux prince Navarrois dom Inigo, dont l'épée redoutable étoit la terreur des Maures, fut proclamé roi de Navarre et d'Aragon. Il établit sa résidence à Pampelune; et bientôt la cour militaire qui l'entouroit, devint célèbre par les Chevaliers renommés qui la composoient.

Elevé sur le trône, comblé de gloire, époux fortuné d'une princesse charmante, il ne manquoit au bonheur du roi de Navarre que d'avoir des enfans. Dès ces tems-là, nul Espagnol n'eût osé élever ses vœux au ciel et lui demander une grace, sans l'intercession du grand apôtre saint Jacques de Compostelle; et le tombeau du saint étoit révéré comme un sanctuaire d'où les graces du ciel émanoient. On avoit regardé le succès de Pélage, comme un effet marqué de la protection de ce grand saint: c'est par son secours, disoient les Espagnols, que l'Asturie s'est défendue, qu'elle sert de barrière aux Sarasins, et qu'elle couvre la Galice de leurs incursions.

Le roi et la reine de Navarre adressèrent donc leurs prières à saint Jacques; et, selon l'usage du tems, ils firent le vœu d'envoyer à son tombeau de riches offrandes, et le fils qu'ils obtiendroient. Leurs vœux furent exaucés: la reine de Navarre mit au jour un fils: toutes les églises de Pampelune retentirent d'actions de graces. On

baptisoit encore alors par immersion ; et lorsqu'on présenta l'enfant sur les fonts, l'archevêque et toute la cour remarquèrent une petite coquille bien marquée sur sa poitrine: cette coquille étoit semblable à celles que les pélerins portoient sur leurs chaperons, lorsqu'ils alloient à Compostelle. Cette marque parut à tous les spectateurs être imprimée par le saint que le roi et la reine avoient invoqué, et leur rappela si vivement le vœu qu'ils avoient fait, qu'ils ne différèrent pas à l'accomplir.

Le roi de Navarre, allié du souverain de la Biscaye et des Asturies, ne pouvoit craindre que le jeune prince traversât ses états; une suite peu nombreuse parut suffire pour le conduire avec sûreté: un chariot fut chargé des offrandes; un char commode porta le jeune prince, sa nourrice et ses gouvernantes ; un ancien et brave Chevalier, et quelques cavaliers dont il étoit suivi, lui servirent d'escorte.

Le départ d'un fils si cher coûta bien des larmes à la reine de Navarre. Elle le serra tendrement dans ses bras ; elle attacha son reliquaire le plus précieux à son cou. L'auteur Espagnol dit qu'elle y joignit une amulette que son brave époux avoit arrachée à un Chevalier Maure expirant sous ses coups, et dont la puissance étoit d'adoucir la fureur des bêtes les plus cruelles,

Il est difficile à bien des femmes de mettre des bornes à leur crédulité ; et l'amulette ne put être négligée par une mère craintive et tendre.

On part ; et le cortége suit tranquillement les bords et les belles prairies de l'Ebre, en remontant vers sa source. Il traverse la Biscaye sans accident ; il pénètre dans les montagnes des Asturies, et parvient jusqu'à Penaflor. Ce qui restoit à traverser des montagnes qui séparent les Asturies de la Galice, étoit le passage le plus difficile à franchir. Le tombeau de saint Jacques rendoit aux Espagnols la Galice trop chère à conserver, pour qu'ils eussent osé faciliter son accès, en applanissant les gorges des montagnes. Le char qui portoit le jeune prince se brise, verse entre des rochers : heureusement l'enfant ne reçoit aucune blessure ; mais ce char brisé fermant le passage à celui qui le suivoit, le Chevalier conducteur du cortège, courut, avec sa suite, vers la ville la plus voisine, pour amener un autre char et du secours. Pendant ce tems, les gouvernantes du jeune prince le portent dans un petit vallon voisin, où des arbres touffus le mettoient à l'abri du soleil ; mais, grand Dieu, quel est leur effroi, en voyant une ourse monstrueuse sortir d'entre les rochers, courir sur elles, et, malgré leurs cris perçans, arracher l'enfant de leurs bras, l'emporter, s'en-

foncer entre des précipices escarpés, et disparoître à leurs yeux! Le Chevalier commis à la garde du jeune prince, revient, et trouve toutes ces femmes éperdues; il s'enfonce dans la forêt avec sa suite; toutes les recherches sont vaines. Désespéré de cette perte, il n'ose retourner à Pampelune, pour y porter la mort dans le cœur de ses souverains; il poursuit son chemin vers Compostelle, suivi du chariot qui porte les offrandes; il les dépose au pied du tombeau du saint: *Toutesfois, bien qu'il le priât*, dit l'Auteur, *moult aigrement l'argüoit-il de reproches, d'avoir délaissé tant doulce et royalle créature à la dent cruelle et félone de la male beste*. Saint Jacques cependant ne méritoit pas un pareil reproche, et le saint patron veilloit sur les jours du jeune prince de Navarre. L'ourse avoit des petits; elle avoit saisi cet enfant pour le leur porter, et pour en faire leur proie; mais, en arrivant dans sa tanière, elle ne trouve plus ses oursons, que des chasseurs montagnards avoient enlevés pendant son absence.

L'ourse fait retentir la forêt de ses mugissemens; elle la parcourt long-tems, et ses recherches sont vaines. Accablée de lassitude, incommodée par l'abondance du lait qui gonfle ses mamelles, elle revient à sa tanière, et se jette, haletant de fatigue et de douleur, sur un lit d'herbes et de

feuilles où reposoit tranquillement l'enfant qu'elle y avoit abandonné. Cet enfant se réveille; il est pressé par le besoin; il sent de la chaleur; il étend ses petits bras qui rencontre une des mamelles de l'ourse; il y applique aussitôt sa petite bouche, et la suce avec avidité. L'ourse que la diminution de son lait soulage, se calme par degrés, lèche l'enfant et le laisse téter. Il s'endort entre ses pattes: dès qu'il se réveille, elle le provoque à la téter encore; elle le caresse; elle paroît l'adopter: dès ce moment, il remplace les petits qu'elle a perdus; et peu de jours après, elle paroît les avoir oubliés.

Le lait nourrissant et abondant de l'ourse fut utile au jeune prince: non-seulement il le fit croître excessivement en l'espace d'un an, mais il disposa ses nerfs et ses muscles à le rendre d'une force surnaturelle. L'ourse voyant que, loin de la quitter à cet âge, comme avoient fait les premiers oursons qu'elle avoit eus, il ne s'en écartoit jamais, redoubla de tendresse pour lui: souvent elle le prenoit sur son dos, et le menoit dans la forêt; elle grimpoit sur des arbres chargés de fruits, et sembloit se plaire à les lui voir cueillir; elle lui apportoit des rayons de miel; et, dès l'âge de trois ans, il sut les chercher et les recueillir lui-même. Bientôt, devenu plus fort et plus agile, il montoit jusqu'à la cîme des

arbres les plus hauts, pour dénicher des oiseaux qu'il apportoit d'un air satisfait à sa nourrice : il s'essayoit à lutter avec elle, et l'ourse ne lui opposoit que la résistance nécessaire pour faire déployer ses forces et l'accoutumer à s'en servir. Souvent elle alloit à la chasse, et rapportoit des faons de biches et de chevreuils égorgés ; mais voyant la répugnance que son nourrisson avoit à s'en repaître, et jugeant qu'il étoit en état de chercher lui même l'espèce de nourriture qui lui convenoit le mieux, elle n'avoit plus d'inquiétude quand il s'écartoit, et le voyoit toujours revenir avec empressement auprès d'elle.

Le jeune prince avoit déja près de sept ans, lorsque s'étant éloigné un jour plus qu'à l'ordinaire, il apperçoit un petit jardin entouré d'une haie vive, rempli d'arbres chargés des plus beaux fruits : il se sert bientôt du moyen avec lequel il s'étoit appris à franchir les rochers et les ravins ; il arrache une longue branche, il prend son élan, et, à l'aide de cette branche, il franchit la haie, et se met à cueillir des fruits.

Ce jardin étoit celui d'un hermite ; et cet hermite étoit un ancien et brave Chevalier qui, suivant l'exemple de Lancelot du Lac et du célèbre Gallehaut, avoit consacré le reste de ses jours à la pénitence, après s'être acquis la plus brillante réputation. L'hermite avoit apperçu

l'enfant sauter pardessus sa haie: il est étonné de la hardiesse avec laquelle il cueille ses fruits; il s'en approche, et l'enfant est bien plus surpris encore en voyant une espèce de créature dont jusqu'alors il n'avoit pu se former aucune idée. La longue barbe, le long habit brun de l'hermite, le lui font prendre pour une bête dangereuse, mais, quoique dans un âge si tendre, la peur ne put déja plus avoir d'accès dans son ame, il saute promptement à terre, reprend son bâton, et se met en défense. Le bon hermite admire la beauté de cet enfant, quoique sa peau paroisse hâlée et endurcie par le soleil; il l'appelle d'une voix douce, et lui fait signe d'approcher. L'enfait n'avoit jamais entendu de voix humaine, et croit entendre le cri de quelque animal féroce; il continue de se tenir en défense: l'hermite étonné rentre dans sa cabane, et revient avec une jatte de lait et un rayon de miel. A cet aspect, l'enfant s'adoucit; et, sans quitter son bâton, il fait quelques pas au devant de l'hermite qui lui tend les mains chargées des mets qu'il lui présente. L'enfant lui sourit, et, devenu plus hardi par degrés, il boit le lait, reçoit le miel; et considérant les mains de l'hermite avec surprise, les examine, et les compare aux siennes. Cet examen est suivi de celui de ses habits; et l'on croira sans peine qu'une espèce de capu-

cin dut paroître un être bien extraordinaire à cet enfant, qui ne connoissoit que des chamois des daims et des ours.

Il est encore bien plus étonné lorsqu'il voit que ce qu'il touche ne tient point à son corps. L'hermite à son tour le flatte, le caresse d'un air doux, et lui demande par quel hasard il se trouve abandonné dans ce lieu sauvage? L'enfant qui ne l'entend point, se met à rire et à grommeler entre ses dents, mais d'un ton qui ne tenoit point de la colère. Bientôt il commence à s'accoutumer avec l'hermite; il laisse tomber son bâton; il le caresse à son tour, le prend par la barbe, et, le tirant à lui, il lui enlève son capuchon, se jette comme un trait sur son bâton, et s'en sert pour s'élancer par dessus la haie avec sa proie. L'hermite entend les éclats de rire qu'il fait en s'éloignant, et retourne dans sa cabane, très-surpris de cette aventure.

Quelques jours après, l'enfant n'ayant pu trouver facilement sa nourriture ordinaire, il se souvient du verger et de l'espèce d'animal qui lui a paru si doux: il saute la haie, comme la première fois, il cherche dans le verger, et, n'y trouvant pas sa nouvelle connoissance il se hasarde à pénétrer jusques dans ce qu'il prend pour sa tanière. L'hermite alors étoit en prières, vis-à-vis une image de saint Jacques: il n'avoit

point entendu l'enfant; il est très-surpris lorsqu'il le voit tout-à-coup à côté de lui; il lui tend les bras; et l'enfant, accoutumé à se trouver dans ceux de l'ourse sa nourrice, se livre de bonne grace à cet embrassement. L'hermite, plein de foi, l'élève vers l'image du saint patron, implore ses secours pour lui: l'enfant paroît dès-lors moins farouche; il imite l'hermite, et tend ses bras vers le protecteur de l'Espagne.

Cette seconde visite fut beaucoup plus longue que la première. L'hermite lui présenta ce qu'il crut lui pouvoir plaire le plus; il y joignit un verre d'hydromel, que l'enfant parut trouver délicieux; alors il s'efforce de s'en faire entendre; mais l'enfant qui n'a que très-peu d'idées acquises, ne conçoit rien à ses signes, qu'à mesure qu'ils sont accompagnés de ce qui peut flatter ses sens. Cependant l'hermite s'étoit apperçu que l'enfant avoit une légère blessure à l'épaule, et qu'il s'étoit frotté sur de la terre mouillée pour étancher son sang: il l'examine; l'épaule étoit enflée. La petite créature se laisse faire; il lave la plaie avec de l'hydromel, et le sang recommence à couler: aussitôt l'hermite ouvre une armoire; il en tire une fiole d'un beaume exquis; il en mouille une compresse qu'il applique sur la blessure. L'enfant alors, plus attentif que jamais, et souffrant beaucoup moins, conçoit qu'il doit

ce soulagement au secours de l'hermite : il l'accable de caresses, avec le petit ton grommelant le plus doux ; il examine de nouveau ses mains, encore parfumées par l'odeur du baume ; il les lui baise : l'hermite est attendri, et se précipite au pied d'un petit autel, en demandant au ciel, avec des larmes et la foi la plus vive, d'avoir pitié de cette innocente créature. Il se relève, et l'enfant le suit lorsqu'il renferme son beaume dans l'armoire, que l'hermite lui laisse examiner.

Un moment après, ils passent dans le jardin pour cueillir des fruits ; mais l'enfant voyant au soleil que le jour est sur son déclin, tout-à-coup il saute au cou de l'hermite ; il lui montre la haie ; il lui fait signe qu'il va la sauter pour se retirer, mais qu'il la sautera bientôt de nouveau pour revenir le voir. L'hermite ne l'arrête point ; il invoque encore pour lui l'assistance de saint Jacques, et lui donne sa bénédiction. L'enfant saute la haie, et disparoît à ses yeux.

Le petit prince de Navarre étoit né doué de beaucoup d'esprit naturel : aucune des nouvelles idées qu'il venoit de recevoir, n'échappa de sa mémoire ; son intelligence commença même, dès-lors, à se former des résultats de tout ce qu'il venoit d'éprouver. C'est en s'occupant fortement de ces nouvelles idées qu'il arriva presque à nuit

fermée

fermée à la tanière de l'ourse : il fut surpris et inquiet de ne la point trouver : il sort, il court autour de la tanière, il l'appelle vainement ; il rentre, et passe une nuit agitée par l'inquiétude et la douleur. Dès que le jour paroît, il se lève pour la chercher de nouveau ; mais quelle fut sa douleur, lorsqu'il entendit des mugissemens plaintifs, et qu'il vit celle qu'il croyoit encore être sa mère, se traîner avec peine vers lui, ayant le haut du bras traversé par une flèche ! Il court à elle en faisant des cris ; et l'ourse, dont les douleurs paroissent se suspendre en le voyant, arrive enfin avec lui dans sa tanière.

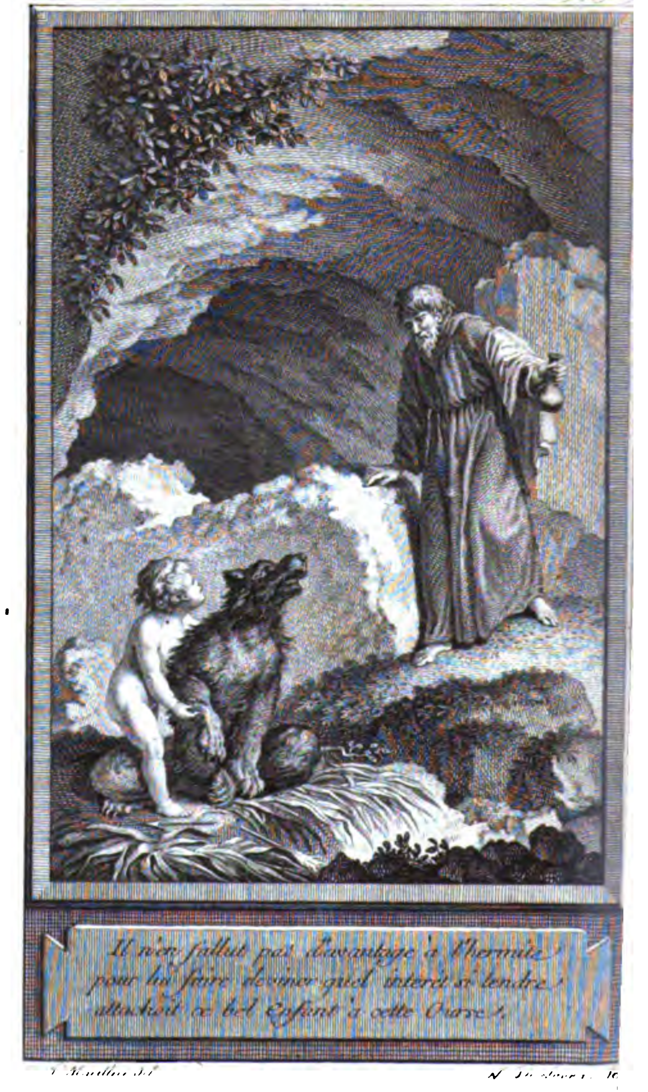
Elle se couche, et se plaint douloureusement ; l'enfant court d'abord lui chercher un rayon de miel, et les fruits qui faisoient sa petite provision. Il examine la flèche qui lui perçoit de part en part le haut du bras : il se hasarde à casser adroitement le plus grand bout du fût, et il réussit ainsi à tirer la flèche. Il est bientôt effrayé de l'abondance du sang qui coule des deux ouvertures : il n'hésite pas à s'arracher l'emplâtre dont l'hermite avoit couvert son épaule ; il s'en sert pour fermer l'une des deux blessures ; mais il ne peut étancher le sang qui coule de l'autre en plus grande abondance. L'ourse, pendant ce tems, léchoit doucement le dos et le cou de son nourrisson, et elle recevoit ses soins avec

tendresse. L'enfant écrase des herbes au hasard, les petrit avec de la mousse, il arrête le sang en partie, mais bientôt il voit que cet emplâtre d'herbe n'est pas suffisant.

Il se souvient alors de l'animal bienfaisant qui l'a secouru; et, voyant le capuchon que la première fois il lui avoit enlevé, il le déchire, il s'en sert pour couvrir le bras blessé; et après avoir caressé l'ourse, il part comme un trait, et vole à la cabane de l'hermite.

Celui-ci avoit prévu que cet enfant, qui commençoit à lui devenir cher, reviendroit auprès de lui; et ne voulant plus l'exposer à sauter une haie élevée, il y avoit fait une ouverture. Il le voit arriver, hors d'haleine et les yeux gonflés de pleurs: l'enfant le serre entre ses bras; il lui montre du lait, sa mamelle et sa bouche; et, par des signes expressifs et redoublés, il parvient à lui faire entendre que sa nourrice est blessée: il achève de l'engager à venir à son secours, en se saisissant de la bouteille de baume, d'un rouleau de linge, et le prenant par la main, pour l'entraîner avec lui.

L'hermite, qu'une charité ardente auroit pu seule déterminer à voler au secours des malheureux, s'y porte encore plus vivement par le desir d'apprendre quel est cet enfant, et par quelle raison ses premières notions paroissent si négli-



Il n'en fallut pas davantage à l'hermite pour lui faire deviner quel intérêt si tendre attachoit ce bel Enfant à cette Grotte.

gées et si sauvages. Il suit l'enfant qui marche à grands pas, et qui le conduit, par des routes peu frayées, dans un fond hérissé de roches. Il est saisi de quelque terreur en entrant avec lui dans une caverne dont l'abord ne ressemble en rien à celui d'une habitation ; il résiste à suivre son conducteur dont les larmes coulent, et qui redouble d'efforts pour l'entraîner au fond de la caverne. Il se détermine enfin à marcher : mais quelle est sa surprise en voyant une grande ourse, au lieu d'une femme qu'il s'attendoit à trouver! L'ourse, de son côté, se relève, rugit, et paroît prête à s'élancer sur lui ; mais l'enfant se jette dans ses bras avec vivacité, la caresse, l'adoucit; et bientôt l'hermite se rassure en voyant la bête se coucher, et l'enfant lever le bras d'où le sang coule encore.

Il n'en fallut pas davantage à l'hermite pour lui faire deviner quel intérêt si tendre attachoit ce bel enfant à cette ourse ; il s'approche avec plus de confiance ; l'enfant soulève le bras blessé ; l'hermite l'examine, lave les deux plaies, il arrête le sang ; et, répandant un baume salutaire, il assujettit deux compresses, qui calment en un instant la douleur.

Cette bête, dont la présence de l'enfant avoit adouci déja la férocité, semble recevoir les soins

de l'hermite avec reconnoissance : l'enfant, de son côté, le caresse plus tendrement que jamais; il le conduit dans l'étendue de la caverne, vers l'endroit où l'ourse déposoit ordinairement sa chasse ; il cherche de tous côtés ; et l'hermite est bien surpris en appercevant dans un coin, des restes de langes déchirés qui paroissent avoir été de la plus grande magnificence. Au milieu de leurs débris, il trouve un reliquaire d'or, enrichi de diamans: bientôt il se prosterne, en reconnoissant que le rubis du milieu couvre une parcelle de bois avec cette légende : *Vera crux*. Il y trouve aussi une turquoise gravée en caractères Arabes. En rapprochant ces circonstances, l'hermite ne doute plus, à tous ces indices, que cet enfant, né d'un sang illustre, n'ait été enlevé ou abandonné dans la forêt, et que cette ourse ne lui ait servi de nourrice : il redouble ses soins pour la soulager ; elle y paroît sensible. L'hermite passe le reste du jour et la nuit dans la cabane; et, après avoir pansé l'ourse le matin, il fait un paquet des langes de l'enfant, et des bijoux précieux qui leur étoient joints.

Il part pour les déposer dans son hermitage; il y prend des provisions, et revient sur le soir les partager avec l'enfant. L'ourse, en le voyant arriver, se lève, le flatte à sa manière, lui tend

d'elle même son bras; et le second appareil que l'hermite applique, achève de fermer la double blessure.

Dès ce second jour, l'hermite apprend à l'enfant à répondre au nom d'*Ursino* qu'il lui donne; il sort avec lui pour rapporter du miel, des fruits et des racines nourrissantes; il les porte à l'ourse qui, de ce moment, se prend pour lui d'amitié, et ne paroit point inquiète lorsque l'enfant sort de la caverne pour le suivre. L'hermite en profite pour le mener dans sa retraite: quelques linges et quelques restes d'habillemens servent à le couvrir. En peu de tems, il lui apprend à répéter le nom de tout ce qui peut servir à son usage; et bientôt il parvient à lui donner des notions plus compliquées, comme à lui apprendre les mots qui s'y rapportent et peuvent les exprimer.

Lorsque le jeune Ursino fut en état de l'entendre et de lui répondre, l'hermite lui fit des questions: il n'en put rien savoir, sinon que, jusqu'au premier moment de leur connoissance, il n'avoit rien connu que l'ourse et les bêtes qui couroient dans la forêt.

Dès que l'ourse fut guérie, elle reprit tous ses anciens erremens: elle suivit quelquefois le jeune Ursino à la cabane de l'hermite; l'un et l'autre lui donnoient du miel et des fruits, et bientôt elle ne s'inquiéta plus de voir son nourrisson s'absenter

plusieurs jours d'auprès d'elle. C'est ainsi que le prince passa plusieurs années, pendant lesquelles l'hermite l'instruisit, lui apprit les grandes vérités de la religion, et lui donna les principes qui éclairent et élèvent l'ame à la vertu.

Ursino atteignit ainsi l'âge de douze ans. Un air noble et assuré, sa force prodigieuse, sa taille élevée au dessus de celle des enfans de son âge et sur-tout son esprit pénétrant et son intrépidité, faisoient l'admiration de l'hermite : tout annonçoit en lui une origine illustre. Un jour qu'il revenoit de voir l'ourse sa nourrice, qu'il aimoit tendrement, quoiqu'il sût déja qu'elle ne pouvoit lui avoir donné le jour, il arriva dans l'hermitage, au moment où l'hermite étoit allé couper du bois dans la forêt. Depuis long-tems il avoit la curiosité d'entrer dans un petit cabinet que l'hermite fermoit toujours avec soin : il voit que la porte en est entr'ouverte : il entre; le premier objet qui s'offre à sa vue, est un petit autel qui porte un crucifix; et son premier mouvement est de se mettre à genoux. Il lit, au pied de cette croix : *O mon Dieu, pardonne-moi le sang que j'ai versé !* Au pied de l'autel il voit des armes complettes dont il ignore l'usage, une épée de bataille et des éperons dorés. C'étoit l'armure que l'hermite avoit déposée au pied de la croix, le jour qu'il s'étoit consacré à la pénitence ; et il

alloit souvent, dans ce cabinet, pleurer la mort d'un de ses compagnons, que, dans sa jeunesse il avoit sacrifié trop légèrement à sa jalousie et à sa vengeance.

Ursino prend tour-à-tour chaque pièce de ces armes; il en admire la forme; il cherche quel est l'usage qu'il est possible d'en faire. Après bien des essais, il parvient à s'en couvrir; et, fier de sa nouvelle parure, il tire l'épée, et sort dans le jardin pour éprouver s'il pourra marcher sous leur poids. A ce moment l'hermite revient chargé du bois qu'il a coupé.

Son premier mouvement fut d'être effrayé de voir un homme armé dans sa retraite. Ursino n'ayant pu baisser la visière du casque, bientôt il reconnoît son élève, et il rit, en voyant qu'il avoit attaché comme des bracelets à ses bras les éperons dorés dont il ignoroit l'usage. Il embrasse Ursino; il met les éperons à leur place, il redresse et rajuste les armes mal attachées. Ursino, plus à son aise, marche dès-lors avec plus de liberté, paroît glorieux de sa nouvelle parure; et voyant un gros pieux qui servoit d'arcboutant à la haie, il le frappe de son épée avec tant de vigueur, qu'il le tranche par la moitié.

L'hermite, enchanté de la force de son élève, croit voir dans le hasard qui l'a mis à portée de se revêtir de ses armes, les décrets de la providence

qui le destine à devenir utile à sa patrie, et à parvenir à la gloire d'un preux Chevalier. De ce moment, il commence à l'exercer; et les progrès d'Ursino surpassant son espérance, il a recours à des besans d'or qu'il avoit apportés dans sa retraite, et que jusqu'alors il avoit méprisés. Il prévient son élève qu'il va s'absenter pendant quelques jours, sans lui communiquer ses projets; et il part pour Oviedo, dans l'intention d'acheter un bon et vigoureux cheval pour former son jeune ami. Il étoit prêt d'arriver, lorsqu'Ursino, qui se promenoit dans la forêt, l'apperçoit de loin, et croit voir un monstre emporter son bienfaiteur. Voler vers lui, s'élancer au cou du cheval, l'arrêter et s'efforcer de le terrasser, fut pour lui l'ouvrage d'un instant. Cependant la voix et l'air riant de l'hermite suspendent ses efforts et sa colère: *Biou fils, lui dit adonques l'hermite, de pieça ne vistes beste plus gente et que deviez mieux aimer; or sus caressez la beste, en brief tems bon besoin vous fera-t'elle.* Ursino caresse et admire ce bel animal: l'hermite, qui se souvient encore des leçons de son ancien état, fait passager et lever des courbettes au cheval obéissant à sa main et à ses aides; il enchante son élève, en lui disant: Mon enfant, ce bel animal est à vous.

Ursino conduit le cheval dans l'hermitage. L'hermite lui montre quel est l'usage de la bride

et du harnois: son élève saisit promptement ces nouvelles idées ; il court chercher de l'herbe et des fruits ; il les présente au cheval, il le flatte avec la main, et desire déja impatiemment que l'hermite lui permette de le monter.

Cet ancien guerrier, expert dans tous les exercices de la Chevalerie, enseigna sans peine à Ursino l'art de monter à cheval avec grace, et de se servir avec adresse de celui qu'il avoit destiné pour lui: bientôt l'hermite forme une lance, et assurant en terre un gros et ferme poteau, il l'instruit à courir rapidement, à frapper tour-à-tour de sa lance les différentes marques qu'il trace sur cette quintaine(1); et il est surpris de voir Ursino bri-

(1) Dans les exercices des damoiseaux et des nobles Varlets destinés à recevoir l'ordre de la Chevalerie, on les accoutumoit à courir, la lance en arrêt, contre un poteau, que souvent on couvroit d'un bouclier, ou qu'on surmontoit d'un casque; et cela s'appeloit *courir la Quintaine*, dont ce poteau portoit le nom. Il s'est conservé un ancien usage au Mans, qui rappelle cet exercice : tous les samedis saints, les douze plus anciens bouchers de la ville escortent un crucifix très-antique dans une procession ; ils reviennent de-là dans la grande place des halles, où ils sont obligés de courir contre un poteau, nommé *la Quintaine*, et de briser leurs lances : ils peuvent courir jusqu'a trois fois ; mais s'ils manquent le poteau, ou s'ils ne brisent pas leurs lances, qu'ils ont

ser, presque sans effort, les plus fortes branches qu'il ait façonnées en guise de lances.

Bientôt Ursino sait frapper également à cheval, d'une lance ou d'une épée ; souvent il parcourt la forêt ; et muni de quelques dards qu'il s'est faits lui-même, il poursuit, il atteint et perce de ces dards, les cerfs et les daims qu'il a lancés. Son plus grand plaisir étoit de les porter à son ancienne nourrice, pour laquelle il avoit toujours une tendre reconnoissance.

L'hermite avoit conservé, parmi plusieurs ouvrages de dévotion, quelques livres de Chevalerie; et le naturel d'Ursino perçant au milieu de ses études, il avoit appris bien plus facilement à lire dans l'histoire d'Artus, de Lancelot et de Tristan, que dans les légendes de Saint Jacques et de Saint Pacôme. Il embarrassoit souvent le bon hermite par ses questions sur la belle Geniève, la tendre Yseult, et sur l'amour.

Ursino n'étoit déja plus enfant : il étoit dans sa quinzième année. Une intelligence rapide, une ame sensible, un génie observateur qui n'avoit point encore été troublé par le grand spectacle du monde, tout contribuoit à le rendre attentif, et à lui donner des idées nouvelles. Depuis plus

---

soin de choisir fragiles, ils paient deux écus d'or évalués dix francs ; et très souvent ils les paient.

d'un an, les chants, les caresses, les nids des oiseaux, leurs petits qu'il avoit vu naître, tout excitoit sa curiosité. Ce n'étoit plus qu'avec une espèce d'émotion qu'il multiplioit les questions auxquelles l'hermite ne répondoit que d'une manière obscure, embrrrassé, qui souvent donnoit du dépit à l'écolier, en augmentant son incertitude que le maître eût desiré d'entretenir toujours; mais il n'étoit plus tems.

Ursino n'avoit d'abord été frappé, dans les romans de la Table Ronde, que des actions héroïques d'Artus, de Gauvin, de Lancelot et de Tristan; et son ame courageuse se sentoit capable de les imiter: mais depuis un an, ces beautés auxquelles ces fameux Paladins consacroient leur épée et leur vie lui paroissoient devoir être des créatures bien extraordinaires et bien parfaites, puisqu'elles avoient si facilement soumis des Chevaliers auxquels rien ne pouvoit résister. Son cœur palpitoit alors du desir ardent de connoître ces êtres si beaux et si puissans. Une certaine crainte cependant, et le désespoir où les Chevaliers, les plus fameux et les plus fidèles, étoient souvent réduits, lui faisoient croire dans certains momens que ces êtres pouvoient être un peu malfaisans de leur nature; mais dans d'autres, il les trouvoit si doux, une seule de leurs caresses rendoit leurs Chevaliers si fortunés, que ses incer-

titudes se terminoient toujours par le desir et le projet de chercher à les connoître par lui même.

Bientôt, comparant son état présent à celui des Chevaliers dont il avoit lu l'histoire, il commence à s'affliger de la solitude et de l'inaction où l'hermite le retient; et il lui fait les plaintes les plus tendres. Le sage hermite juge qu'il n'est plus tems de le retenir. « Mon fils, lui dit-il tendrement, j'approuve l'ardeur qui vous entraîne à » chercher des occasions d'acquérir de la gloire; » mais, hélas ! quelle peut être votre destinée? » Un sort cruel vous a livré, presqu'au moment » de votre naissance, à la dent cruelle des bêtes » féroces; il n'a paru s'adoucir qu'en vous jetant » entre mes bras. Je ne peux vous cacher que » votre naissance est inconnue, et que vous ne » pouvez prétendre à rien que d'illustrer le nom » que vous tenez de l'antre qui fut votre berceau, » et de l'espèce de nourrice qui vous allaita. »

L'hermite continue alors à lui donner toutes les leçons qui peuvent lui être utiles dans les premiers tems où leur séparation le privera de ses conseils. C'est en s'attendrissant sur son sort, qu'il attache à son cou le reliquaire qui renferme le bois sacré de la vraie croix : il lui montre l'amulette et les débris des riches langes qu'il a trouvés dans la caverne. « Puissent ces signes, dit-il, que je vais » garder avec soin, et qui annoncent que votre

» naissance est illustre, servir un jour à la faire
» reconnoître ! et puissiez-vous vous annoncer
» sans cesse pour en être digne par vos exploits
» et par vos vertus ! «

L'hermite le trouvant suffisamment instruit et exercé pour recevoir l'ordre de Chevalerie, lui fait faire la veille des armes, pendant une nuit qu'il passe en prière ; et le lendemain matin, après avoir intercédé le patron de l'Espagne, et demandé les secours du ciel pour son élève, il lui donne l'accolade, et l'arme Chevalier. Il sembla que ce nouveau grade remplissoit le cœur d'Ursino d'une flamme nouvelle : il baise la main de l'hermite avec transport, et lui demande, avec vivacité, de ne plus différer le moment où il doit entrer dans la carrière de la gloire. L'hermite l'embrasse et prépare tout pour son départ. Il a recours au reste de besans d'or qu'il avoit encore : Ursino les reçoit de sa main, il en apprend l'usage ; et celui qui le frappe le plus, c'est le secours dont cet or peut être aux malheureux.

Depuis près de dix-sept ans que l'hermite avoit déposé ses armes au pied de la croix, il ignoroit ce qui se passoit dans les Espagnes ; mais jugeant, en ancien homme de guerre, que les abords de la Galice et des Asturies rendoient ces deux royaumes inaccessibles aux efforts des Maures, il crut qu'Ursino emploieroit plus uti-

lement sa valeur, en se portant vers la Navarre, et l'Aragon, dont les frontières étoient plus ouvertes et moins fortes : il avoit appris à son élève à connoître le cours du soleil et la position des étoiles. « Dirigez votre route vers le nord-» est, lui dit-il, vous vous rapprocherez des » pays qui sont sous la domination du brave dom » Inigo, il ne peut les défendre qu'en soute-» nant une guerre presque perpétuelle contre » les Maures également ennemis des Espagnols » et de notre sainte loi : c'est à sa cour et dans » ses armées que vous trouverez à vous signa-» ler ; et vous y verrez aussi l'exemple de toutes » les vertus. »

Ursino lui jure de se conformer à ses ordres. Le lendemain matin, l'hermite l'arme lui-même; il lui ceint une épée qu'il avoit toujours portée avec honneur, il lui attache ses éperons dorés; il lui donne une forte lance, que jusqu'alors il avoit tenue cachée, un écu qu'il avoit eu soin de polir assez pour le rendre aussi blanc que devoit l'être celui d'un nouveau Chevalier, dont il couvre son bras gauche; il l'embrasse, en mêlant ses larmes avec les siennes, avant de lui lacer son casque, et lui donne sa bénédiction, en élevant ses bras au ciel. Ursino monte à cheval, baisse sa lance à ses pieds, et part.

Il s'éloigne, avec regret, de l'hermite : sa re-

connoissance pour lui, rappelle aussi dans son cœur ce qu'il doit à l'ourse qui lui sauva la vie: il ne peut la quitter sans aller encore une fois à son antre sauvage. Il y arrive sur la fin du jour; il a soin, en y entrant, d'ôter son casque et ses gantelets, et d'appeler l'ourse qui le reconnoît, et le laisse approcher du repaire où elle nourrissoit alors deux oursons. Ursino partage avec elle des provisions qu'il avoit apportées, et passe la nuit sur le même lit de feuilles qui lui avoit servi de berceau.

Le jour commençoit à peine à paroître, lorsqu'il fut réveillé par le mugissemens de la bête; il la voit inquiète, agitée; elle court vers la porte de son antre; il paroît qu'elle n'ose, ou ne peut la franchir; elle prend ses oursons dans ses bras, et les porte dans l'endroit le plus profond de sa retraite. Ursino inquiet, à son tour, court à l'entrée de la caverne, s'apperçoit qu'elle est fermée par des filets formés avec des espèces de cables: il n'hésite pas sur ce qu'il doit faire, il reprend son casque et ses gantelets, il tire son épée, il coupe les filets, il sort, et bientôt il voit qu'une seconde enceinte de filets, plus élevés que les premiers, entoure de toutes parts les accès de l'antre.

Il se préparoit à briser ces filets, comme les premiers, lorsque des chasseurs, armés de dards

et de forts épieux, se lèvent de tous côtés et paroissent vouloir s'opposer à ses efforts. Ursino qui voit, pour la première fois, un grand nombre de créatures qu'il juge être semblables à lui, reste immobile, et dans une admiration qui tient de la stupidité. Il ne répond point à plusieurs voix qui s'élèvent pour lui demander par quel hasard il se trouve renfermé dans cette enceinte.

Le plus apparent de cette troupe fait lever un des pans du filet, et suivi de plusieurs hommes armés, il s'avance vers le prince. L'ourse, en ce moment, sort de la caverne, pousse un mugissement affreux, s'élance sur les chasseurs, brise leurs dards et leurs pieux, et saisit le chef de la troupe dans ses bras. Elle étoit prête à l'étouffer, lorsque Ursino se jette à son cou, et se sert de sa force prodigieuse pour desserrer les bras de l'ourse, qui n'ose employer ses efforts contre lui. Le chasseur tombe presque sans connoissance. » Arrêtez ! s'écrie alors Ursino, aux autres chas-
» seurs qui vouloient venir à son secours ; reti-
» rez-vous, ou craignez ma vengeance. » A ces mots, il tire son épée, et voyant l'ourse se retirer dans la caverne, il y entre un instant avec elle ; il bride son cheval sur lequel il s'élance, se saisit de sa lance, et reparoît aux yeux des chasseurs étonnés, prêt à défendre l'entrée de la caverne.

Pendant

Pendant ce tems, le chef de la troupe avoit repris la connoissance et ses forces; il arrête lui-même sa suite, et s'avance, en baissant son chaperon vers Ursino. » Qui que vous soyez, lui » dit-il, je vous dois la vie, et je suis prêt à » vous obéir avec tous ceux qui sont à mes or- » dres; mais, Seigneur, ajouta-t-il, que dois-je » penser de cette étrange aventure? « Ursino n'eut garde de se faire connoître: » Seigneur, » lui dit-il, qu'il vous suffise de savoir que cette » ourse m'est chère depuis long-tems, et que je » répandrois tout mon sang pour la défendre; » mais éloignons-nous de ce lieu sauvage; faites » emporter ces filets, et jurez-moi d'ordonner » qu'à l'avenir cette caverne sera respectée. » Le jeune chasseur, selon l'usage de la Chevalerie, en fait le serment en portant la main sur son cœur.

Ursino, dont la courtoisie égaloit déja le courage, descend de cheval, délace son casque, ôte son gantelet, approche de celui qu'à son espèce de serment il a reconnu pour être Chevalier, et il lui tend la main. Le jeune chasseur répond avec grace à cette prévenance: tous deux se regardent, s'admirent réciproquement, s'embrassent, et de ce premier moment une forte et douce sympathie unit leurs ames, et forme les nœuds

d'une amitié qui, de jour en jour, devint plus étroite et plus durable.

Ce jeune chasseur étoit le fils unique du duc de Santillane, l'un des plus puissans princes des Asturies. Une figure charmante, une ame sensible, une valeur qu'il avoit déja signalée contre les Sarasins, qui venoient de tenter une descente sur les côtes des états de son père, tout le rendoit digne de l'amour et de l'admiration des Asturies. Dom Pèdre (c'est ainsi qu'il s'appeloit) se fait connoître, et obtient facilement d'Ursino de le conduire à la cour de son père. Chemin faisant, il lui raconte qu'ayant des raisons secrètes pour s'absenter quelquefois de Santillane pendant plusieurs jours, il prend le prétexte d'aller à la chasse des ours et des loups cerviers qui descendent souvent des montagnes, et ravagent les bergeries et les haras de la plaine, et que le repaire de l'ourse ayant été reconnu la veille par ses piqueurs, il l'avoit fait entourer de filets pendant la nuit. Ursino, qui croit que le projet qu'il a de marcher vers la Navarre, ne sera retardé que de quelques jours, n'hésite plus à se livrer au penchant qui l'entraîne à ne pas se séparer sitôt de l'aimable dom Pèdre. Ils marchent ensemble; mais ne pouvant arriver que le second jour à Santillane, ils s'arrêtent le soir au château d'un

ancien Chevalier qui tenoit un fief considérable du duc de Santillane, son suzerain.

Le vieux Chevalier reçoit dom Pèdre et son compagnon avec empressement: bientôt sa famille partage ses soins, et c'est pour la première fois que la femme et les deux jeunes filles du seigneur châtelain, présentent aux yeux d'Ursino des êtres que la lecture des romans et son imagination lui peignoient comme aussi charmans que dangereux.

Le maintien d'Ursino, noble et libre jusqu'alors, devint bien timide et bien embarrassé lorsqu'il les vit paroître. Le dames reconnurent à ses éperons dorés, que, quoiqu'il parût encore dans l'âge de l'adolescence, il avoit déja reçu l'ordre de la Chevalerie; et, selon l'usage de ces tems, après avoir salué dom Pèdre par un baiser, elles s'avancèrent l'une après l'autre pour rendre le même honneur à son compagnon. Ursino rougit un peu lorsqu'il reçut le baiser de la mère. Mais de quelle vive émotion ne fut-il pas agité, lorsque des lèvres de roses imprimerent une douce chaleur sur les siennes? Il est encore incertain s'il rendit ce salut si doux en le recevant; mais le trouble et le plaisir divin qu'il sentit alors ne purent l'être; les deux sœurs rougirent; dom Pèdre sourit, et voyant l'embarras de son ami, *Certes*, dit-il, *belles et nobles pucelles*, *onc meil-*

leur Chevalier ne pourriez-vous conquester; moult chevaleureusement soutiendroit votre honneur et votre beauté iceluy que tant fièrement ai je vu combattre hyer pour t'elle mie qui ne vous vaut pas. Ursino, rappelant ses sens éperdus, se mit à rire; les jeunes demoiselles se servirent du même moyen pour cacher leur embarras, et peut-être quelque impression plus douce; car Ursino les égaloit par sa jeunesse et par sa beauté. Dans ce moment, on avertit que la table étoit couverte. Dom Pèdre présente la main à la dame châtelaine; Usino l'imite et offre la sienne à l'aînée des deux sœurs: en tenant sa main, il sent encore l'impression d'une chaleur qui, quoique moins vive que la première, semble pénétrer jusqu'à son ame. Son premier trouble commence à renaître; mais bientôt il est dissipé par le commencement du festin, et les soins attentifs du maître du château.

Ce festin fut aussi magnifique qu'agréable; les jeunes sœurs y firent briller leur voix, en s'accompagnant avec une harpe. Ursino commença, de ce jour, à connoître les charmes enchanteurs d'un sexe, dont il n'avoit eu jusqu'alors qu'une idée confuse. Sa première réflexion fut de le trouver bien digne d'être aimé, et d'être surpris que dans les histoires de Lancelot et de Tristan on l'eût peint si redoutable. Il n'avoit encore

éprouvé que cette émotion agréable que la nature inspire; ses yeux satisfaits, tous ses sens enchantés le faisoient jouir d'un état délicieux et dont aucun sentiment plus profond ne troubloit le charme, mais il ne connut, ce jour-là, que ce qui peut faire naître les desirs; le moment de connoître l'amour et sa puissance n'étoit pas encore arrivé pour lui.

Dom Pèdre se retira, selon l'usage, à la fin du repas : Ursino le suivit. Ils s'entretinrent long-tems ensemble; et la candeur d'Ursino, la tendre amitié qu'il se sentoit déja pour le prince de Santillane, ne lui permirent pas de lui cacher plus long-tems ce qu'il savoit de l'histoire singulière de son enfance, et l'espèce d'éducation qu'il avoit reçue de l'hermite.

Ce récit attendrit dom Pèdre ; et sa surprise fut extrême, en trouvant un Chevalier aussi parfait dans le nourrisson d'un ourse, et dans l'élève d'un simple hermite. Il ne l'en aima que plus tendrement : l'estime même dont il se prit pour lui, en découvrant à quel point son ame étoit noble et sensible, et en admirant la lumière naturelle qui brilloit dans son esprit, devint si forte, qu'il lui tendit la main; et Ursino tomba l'instant d'après à ses genoux, lorsque le jeune prince lui proposa de l'accepter pour frère et compagnon d'armes. Tous deux prononcèrent le

serment si sacré dans l'odre de la Chevalerie, de s'aimer et de se secourir mutuellement dans tous les périls, et (comme portoit le serment ordinaire) *en tout encombre et bone ou male fortune.*

Après avoir fait et reçu ce serment si respecté, dom Pèdre n'hésita plus à montrer son ame toute entière à son nouveau compagnon : il lui apprit que peu de jours après avoir reçu l'ordre de Chevalerie, s'étant rendu couvert d'armes blanches à la cour du duc de Miranda, il avoit combattu dans un tournoi, auquel ce duc avoit appelé les Chevaliers des Asturies ; et que le juge du camp lui ayant décerné le prix, il n'avoit pu le recevoir de la main de la charmante Félicie, fille du duc, sans devenir éperdu d'amour pour elle : il ajouta, qu'après avoir été couronné de la main de Félicie, il s'étoit fait connoître à cette cour sous son nom ; et que dans les fêtes qui suivirent le tournoi, il avoit trouvé un moment favorable pour déclarer son amour à Félicie, pour lui jurer qu'il seroit éternel, et pour obtenir d'elle qu'il devînt à jamais son Chevalier. Il lui dit de plus que, de retour à Santillane, il avoit souvent pris le prétexte d'aller chasser dans la montagne ; et que, suivi d'un domestique fidèle, et déguisé sous des habits simples, il s'étoit quelquefois rendu à Miranda, où il avoit souvent joui de la vue de la charmante Félicie,

à travers la grille d'une fenêtre : il termina sa confidence en lui montrant l'embarras mortel et la douleur qui pénétroit son ame malgré le bonheur de plaire. Le duc de Santillane, ancien ennemi de celui de Miranda, ne devoit écouter qu'avec horreur toute proposition d'alliance entre Félicie et son malheureux amant. Fier de sa naissance et de son pouvoir, le père de dom Pèdre portoit ses vues plus haut pour ce fils si cher : le roi des Asturies n'avoit qu'une fille d'une rare beauté : la jeune Inès devoit lui succéder ; et le duc de Santillane croyoit que, de tous les princes chrétiens des Espagnes, son fils étoit le seul qui fût digne de recevoir sa main ; il avoit souvent entretenu dom Pèdre de ce projet : tout se réunissoit enfin pour empêcher le jeune prince de lui parler de son amour pour sa chère Félicie.

Ursino promit un secret impénétrable à son compagnon ; et s'offrit à le servir en toute occasion, selon leurs engagemens mutuels.

Le lendemain matin, les deux frères d'armes prennent congé du seigneur châtelain et de sa charmante famille, qui les virent partir avec regret : le baiser d'adieu fut reçu ; l'impression en fut bien vive pour le jeune Ursino, qui, déja instruit par la nature, sut le rendre avec un air aussi tendre et aussi galant que respectueux. Ils partent ; et chemin faisant, dom Pèdre achève

de le prévenir sur tout ce qui tient aux usages de la cour de son père, et aux caractères différens de ceux qui la composent.

Ils arrivent sur le soir à Santillane. Le duc, qui ne pouvoit s'empêcher d'être inquiet, lorsque son fils s'exposoit dans les montagnes à des chasses souvent dangereuses, accourut au devant de lui, le reçoit dans ses bras, et lui demande s'il a fait une chasse heureuse. *Ah!* s'écria dom Pèdre, *oncques ne fits chasse tant belle et prouffitable, puisqu'ay conquesté cil qui m'a saulvé la vie, qui tollue m'estoit par une ourse, et que tant brave et gentil Chevalier ay-je acquis à frère et compagnon d'armes.* A ces mots, il lui présente Ursino qui venoit d'ôter son casque. Le duc admire sa beauté, et la force et le courage dont il a donné des preuves dans un âge si tendre encore : il l'embrasse, et ses Chevaliers lui rendent les honneurs que mérite le défenseur et le compagnon de leur prince.

Il étoit difficile que les distinctions honorables, et la faveur dont Ursino jouissoit dès-lors à cette cour n'excitassent pas la jalousie. Drogador, fils d'un des comtes de la Biscaye, avoit pétendu vainement à l'honneur d'être le frère d'armes de dom Pèdre. Quoique la naissance, la valeur et la force lui donnassent la réputation d'être l'un des plus redoutables Chevaliers des

Asturies, et l'appelassent au titre qu'il desiroit, une humeur sombre, un air de férocité répandu dans ses regards, et plus marqué par ses actions, en avoit éloigné dom Pèdre; et l'insuppertable présomption de Drogador lui déplaisoit au point qu'il avoit été prêt plusieurs fois à le mortifier.

Drogador joignoit aux défauts qui choquoient dom Pèdre, tous ceux dont les ames basses sont susceptibles; l'envie, la curiosité, la médisance l'avilissoient tour à-tour. Drogador étonné de la haute faveur d'un inconnu, ne fit point en vain des efforts pour savoir qu'elle pouvoit en être la première cause: en rapprochant tout ce qu'il pût apprendre des chasseurs qui suivoient le prince, le jour de l'aventure de l'ourse, il rassembla des notions suffisantes pour en conclure que le Chevalier préféré n'étoit qu'un homme obscur qu'une ourse avoit alaité, et qui, peut-être, usurpoit le titre de Chevalier.

Dès ce moment, Drogador chercha sans cesse l'occasion de faire une insulte publique au jeune Ursino: il crut l'avoir trouvée un jour que dom Pèdre s'exerçoit, avec les jeunes Chevaliers de sa cour, à ces jeux militaires dont les Grecs, les Romains et les Gaulois connurent si bien l'utilité, et qui, de nos jours, sont trop abandonnés. Dom Pèdre venoit de remporter le prix de la course. Un Chevalier Béarnois avoit franchi

d'un saut un ravin profond, où personne n'avoit osé s'essayer; le présomptueux Drogador se présenta pour disputer le prix de la lutte. Je connois vos forces, dit-il d'un air arrogant; et je doute qu'aucun de vous soit tenté d'éprouver les miennes. A ces mots il jette ses habits, retrousse les manches de sa chemise, et fait voir ses bras nerveux. » Il n'y a que le fils d'une » ourse, ajouta-t-il, qui puisse hasarder de » combattre contre moi; mais je doute qu'Ur» sino en ait le courage. «

Tous les jeunes Chevaliers regardent avec surprise Ursino, qui tour-à-tour rougit et pâlit de fureur. A l'instant, il jette ses habits; il prend la main de dom Pèdre, la lui serre et la lui baise; et animé par les regards de son compagnon et par le desir de la vengeance, il s'avance. » Viens, Drogador, lui dit-il; l'ourse qui con» serva mes jours fut plus généreuse que toi; » et je tiens du moins de son lait de quoi punir » ta basse envie et ton insolence. « A ces mots, il s'élance pour l'attaquer.

Rien ne paroissoit plus disproportionné que cette lutte entre Drogador dans la force de l'âge, et toujours vainqueur dans cette espèce de combat, et le jeune Ursino dont à peine un léger duvet commençoit à cotonner les joues : il est cependant le premier à saisir son adversaire qui

croît pouvoir l'étouffer facilement dans ses bras. Drogador emploie vainement tout l'art d'un combat où depuis long-tems il est exercé; toutes ses ruses sont inutiles ; il ne peut ébranler son adversaire qui souvent lui fait plier les reins et perdre terre. A la fin, Ursino appuie sa tête sur la poitrine de Drogador ; il lui serre les flancs, lui fait perdre haleine ; il l'enlève, et le serrant toujours de plus en plus dans ses bras victorieux, il le porte, et le couche, privé de toute connoissance, aux pieds du prince de Santillane.

Pendant qu'on donne les secours nécessaires à Drogador, dom Pèdre et toute sa cour applaudissent à la victoire d'Ursino. Le jeune Lesparos, entr'autres, (ce Chevalier Béarnois qui venoit de remporter le prix du saut) s'empresse, plus que les autres et lui demande son amitié, en l'assurant pour toujours de la sienne.

Dès que Drogador eut repris ses sens, Ursino satisfait d'avoir humilié son orgueil, s'avança d'un air doux et riant, et lui tendit la main ; mais Drogador, furieux d'avoir succombé sous les efforts d'un jeune Chevalier dont il se croyoit en droit de mépriser la naissance, repousse sa main avec dédain : » Va, lui répondit-il, garde » ton amitié pour ceux qui ne craignent point » qu'elle les avilisse ; je saurai bientôt trouver

» l'occasion de te punir et de me venger. »
» Insolent, s'écria dom Pèdre, ce ne sera pas
» du moins dans cette cour: fuis promptement
» de ces lieux où les loix de la Chevalerie te
» donnent une sûreté dont tu viens d'abuser ;
» et par-tout ailleurs je te défie. « Ursino voulut en vain modérer la colère de son frère d'armes ; mais Drogador lui-même étoit trop présomptueux pour rien réparer : il ose répondre au prince de Santillane qu'il regarde d'un air furieux. Ursino, n'écoutant plus alors que son indignation, demande le combat à outrance contre Drogador ; mais le duc, averti de cette querelle, s'avance suivi de plusieurs anciens Chevaliers de sa cour. Sa présence en impose ; il s'informe de tout ce qui s'est passé. Sur le rapport fidèle qu'on s'empresse à lui faire, il condamne hautement l'agresseur, et confirme l'ordre que dom Pèdre lui a donné de quitter sa cour et ses états. Drogador se retire la rage dans le cœur, et fait un geste menaçant au jeune Ursino qui ne peut plus retenir sa colère. *Vassal*, s'écrie-t-il, *moult tiens-je à mépris et tes menaces et ton ire impuissante. Or sus à mortel ennemi tiens ores en avant l'enfant de l'ourse, qui lui te tient à félon et mensongier.*

Le grand sénéchal de la cour s'avance, les sépare ; et tandis que quelques Chevaliers em-

mènent Drogador à son hôtel, et le gardent jusqu'à ce qu'il soit sorti de Santillane et des états du duc, dom Pèdre ramène Ursino, et se déclare encore pour son frère d'armes et son défenseur : son père et toute la cour applaudissent à la conduite que ce jeune et brave Chevalier a tenue dans cette querelle.

Quelques jours après cet événement, un héraut d'armes de dom Pélagos, roi des Asturies, vint de la part de ce prince, qui tenoit sa cour à Oviedo, pour inviter le duc de Santillane, et les Chevaliers de sa famille et de ses états, aux fêtes qu'on préparoit pour le jour de sa naissance: cette fête n'avoit jamais été célébrée avec tant de magnificence et d'éclat qu'on en préparoit. Dom Pélagos, veuf depuis plusieurs années, avoit confié l'éducation d'Inès, sa fille unique, à des vierges vouées à la solitude, et consacrées au Seigneur; la jeune et belle Inès venoit d'entrer, depuis deux mois, dans sa seizième année, et le roi des Asturies avoit saisi l'occasion de la fête pour la retirer de sa retraite, et la faire paroître, pour la première fois, aux yeux de ses sujets et des princes et seigneurs voisins, avec tout l'éclat digne d'une princesse destinée à régner un jour sur le royaume que dom Pélage, son grand-père, avoit fondé. Des prières publiques, une procession solemnelle alloient com-

mencer cette fête, qui devoit être suivie d'un grand festin, après lequel on verroit ce qu'on nommoit alors la *Vesprée* d'un tournoi qui devoit durer pendant les deux jours suivans ; et c'est des mains de la belle Inès qu'il étoit décidé que les vainqueurs recevroient le prix. Dom Pélagos, en ordonnant les apprêts de cette fête, et le grand tournoi qu'il avoit fait publier dans toutes les Espagnes, avoit autant en vue de faire paroître Inès comme son héritière, que d'examiner avec soin, parmi les princes Espagnols, quels seroient ceux qui lui paroîtroient les plus dignes de prétendre à sa main.

Depuis six mois, le roi des Asturies, le roi de Saragoce et les princes Maures voisins, avoient juré une trève de trois ans ; et les hérants d'armes de la cour de dom Pélage avoient offert de sa part, non-seulement une pleine sûreté dans ses états, mais un accueil digne de la naissance et de la valeur des Chevaliers Maures qui voudroient assister à ces fêtes, et combattre dans le tournoi. Les hérauts, en le proclamant, avoient déclaré (suivant l'usage) que les Chevaliers ne pouvoient combattre qu'avec l'espèce d'armes qu'on nommoit alors *armes courtoises* : le fer des lances étoit arrondi par le bout, au lieu d'être coupant et aigu ; l'épée, de même, n'étoit ni pointue ni tranchante ; et les coups

de ces armes étant bien moins dangereux que ceux des armes employées dans les combats à outrance et à fer émoulu, les Chevaliers avoient l'avantage de pouvoir porter dans ces tournois des boucliers, des hauberts (1), des armes défensives que leur légéreté empêchoit d'être fatigantes, n'ayant pas besoin qu'elles fussent à l'épreuve.

Le duc Santillane fut charmé de cette occasion de faire paroître dom Pèdre avec éclat à la cour d'Oviedo. Les plus habiles ouvriers furent employés à lui préparer des armes légères et brillantes pour le tournoi. La galanterie qui régnoit dans ces fêtes militaires, permettoit aux Chevaliers de ne se faire connoître que du sénéchal; c'étoit à ce grand officier (qui se tenoit dans un tente à portée de la lice) que les Chevaliers étoient obligés de déclarer leur nom en levant la visière de leurs casques; c'étoit lui qui leur fournissoit la lance *courtoise* avec laquelle ils devoient combattre : il visitoit aussi

(1) Le haubert étoit une espèce de chemise faite de mailles d'acier très-serrées; une plaque d'acier doubloit le haubert sur la poitrine. Cette armure fut remplacée par la cuirasse, et la cotte de mailles ne fut plus que d'une riche étoffe qui couvroit la cuirasse, et sur laquelle les armes ou les devises des Chevaliers étoient brodées.

leurs épées ; et le tournoi devant durer plusieurs jours, comme il étoit permis aux combattans de changer d'armes quand ils ne vouloient pas se faire connoître, ils étoient assujettis à l'examen du sénéchal, chaque fois qu'ils se couvroient d'armes nouvelles ; et ce Chevalier, toujours choisi parmi les plus illustres et les plus anciens de la cour, étoit tenu de leur garder un secret impénétrable. Dom Pèdre ne voulut point être distingué d'Ursino, son frère d'armes, par des armes plus recherchées que les siennes ; et le tournoi devant durer trois jours, trois armures damasquinées, enrichies de diamans et parfaitement égales entr'elles, furent préparées pour les deux jeunes Chevaliers.

Le duc de Santillane se proposoit de les conduire lui-même à la cour d'Oviedo ; mais une chute de cheval qu'il fit à la chasse, la veille du jour qu'il devoit partir, l'obligeant à garder le lit, il embrassa son fils, et lui parla plus vivement que jamais du desir qu'il avoit qu'il pût réussir à plaire à la jeune princesse des Asturies.

La fleur des Chevaliers de la cour de Santillane suivit dom Pèdre : un cortége nombreux, des équipages magnifiques annonçoient sa puissance. Pendant la marche, chaque soir de riches tentes étoient tendues ; et dom Pèdre

ne voulut entrer dans aucune ville ni habiter aucun château jusqu'au jour où des tours élevées, et des lices immenses qu'on préparoit dans une plaine, lui firent connoître qu'il etoit près d'Oviedo. Sur le champ, dom Pèdre ordonna que l'on dressât ses tentes dans une prairie; et sa suite étoit assez nombreuse pour former une espèce de petit camp, dont les toits dorés et les banderoles annoncèrent à la cour des Asturies, que quelque seigneur puissant arrivoit pour les fêtes.

Pendant trois jours d'intervalle entre l'arrivée de dom Pèdre et le moment des fêtes, ce prince, uniquement occupé de son amour pour la belle Félicie de Miranda, n'eut point la curiosité d'aller à Oviedo, et défendit à sa suite de sortir de son camp et de le faire connoître: il permit seulement à l'un de ses pages, fils d'un Chevalier Asturien, d'aller voir son père; mais il lui fit jurer auparavant de garder le secret sur son arrivée. Le jeune page part, passe vingt-quatre heures avec son père, se tait, et revient la veille de la première fête auprès de dom Pèdre, qui lui fait des questions sur tout ce qu'il a vu dans Oviedo. Il satisfait sa curiosité, et s'étend sur la magnificence des préparatifs: mais quel trouble, quelle agitation ne porte-t-il pas dans son ame, lorsqu'il lui apprend que dom Pélagos,

desirant que la jeune Inès paroisse dans les fêtes avec une compagne digne d'elle, ce prince a prié le duc de Miranda, son voisin et son allié, de venir à sa cour partager avec lui les honneurs de ces trois jours, d'amener avec lui la belle Félicie pour y tenir un rang égal à celui de sa propre fille ! Le page ajoute que le duc de Miranda et sa fille étant arrivés depuis plusieurs jours, ils sont traités avec tous les honneurs imaginables dans la cour d'Oviedo ; et qu'Inès et Félicie s'étant prise de la plus vive amitié l'une pour l'autre, Inès a voulu, par la distinction la plus éclatante, lui céder les honneurs de la première journée, en déclarant que ce seroit de la main de Félicie que le vainqueur de la *vesprée* du tournoi recevroit le prix.

Dom Pèdre, enchanté et hors de lui, donne une riche épée au page ; il fait appeler Ursino dans sa tente, et s'enferme seul avec lui. « Ah ! » mon ami, s'écrie-t-il, ma chère Félicie est » dans Oviedo ; c'est la main de Félicie qui » donnera la première couronne ! Non, mon » cher Ursino ne me disputera point la gloire » de la mériter, ah ! puissé-je l'obtenir et la re- » cevoir aux genoux de celle que j'adore ! et » puisse mon compagnon remporter celle que » la belle Inès doit donner de sa main ! »

A peine Ursino a-t-il le tems de l'assurer qu'il

n'est occupé que du desir de le servir ; dom Pèdre poursuit avec impétuosité, et répète le récit que vient de faire le page ; et ce n'est qu'après avoir calmé le transport de son ami, qu'Ursino peut convenir avec lui des mesures qu'ils ont à prendre.

Dom Pèdre passa la nuit dans cette agitation délicieuse que sent un amant aimé, prêt à revoir l'objet de sa tendresse. L'aube du jour paroissoit à peine, qu'il se couvre, ainsi que son compagnon, d'habits de pénitens blancs, pour assister, sans être connus, aux cérémonies religieuses qui doivent commencer cette fête. Une calèche unie, attelée de chevaux très-vite, les conduit dans un des fauxbourgs d'Oviedo; ils descendent et se mêlent dans la foule des pénitens, qui, selon l'usage du pays, se rassemblent de toutes parts ; ils ont soin de ne se point quitter ; et tous deux cherchent à pénétrer dans le chœur de la grande église, où la cour étoit déja rassemblée. Leurs efforts sont inutiles ; ils prennent le parti d'en sortir, et de se poster assez avantageusement pour voir passer dom Pélagos et les jeunes princesses, lorsque la procession commencera.

Bientôt un nombreux clergé défile, couvert d'ornemens somptueux : la marche est terminée par l'archevéque ; dom Pélagos le suit au

milieu d'Inès et de Félicie, qui tiennent suspendue sur sa tête la couronne de fer de dom Pélage, son aïeul : des palmes entrelacées de fleurs soutiennent cette couronne si simple, mais si glorieuse, dont chaque fleuron est formé du fer d'une lance arrachée aux Chevaliers Maures que ce héros avoit fait tomber sous ses coups.

Dom Pèdre serre la main de son compagnon en voyant passer Félicie; mais il sent celle d'Ursino plus tremblante encore que la sienne. Le trait le plus vif et le plus perçant que l'amour ait jamais lancé, pénétroit déja le cœur sensible du jeune Ursino ; et ce trait étoit parti des yeux de la charmante Inès. Mille voix crient en même tems : *Vive le glorieux sang de Pélage ! ô grand S. Jacques, veillez du haut du ciel sur les enfans de notre libérateur !* Les fleurs, les parfums qu'on jette sur leur passage, ce tumulte agréable qu'excite en des sujets fidèles l'amour et la présence de leurs souverains, tout concourut à cacher le trouble dont les deux pénitens blancs furent agités. Aucun des deux ne peut en expliquer la cause à son compagnon ; ils restent immobiles tant qu'ils peuvent voir encore la couronne soutenue par les jeunes princesses.

» Retirons-nous, Seigneur, dit le premier Ur-
» sino : ah ! cher prince, livrez-vous à la passion
» qui vous entraîne ; mais moi, malheureux,

» que puis je espérer de celle qu'Inès vient de
» faire naître en mon cœur ? » Dom Pèdre aima mieux ne rien répondre à son ami, que de lui donner une espérance trop vaine ; et tant d'obstacles s'opposoient encore à celle qu'il osoit se permettre lui-même, que l'état de son ame différoit peu de celui qui faisoit le désespoir de son ami.

Absorbés dans ces tristes réflexions, ils percent la foule, s'en éloignent, regagnent leur calèche, et retournent à toutes jambes à leur camp.

Tous deux profitent du tems que leur laisse la fin des cérémonies religieuses et le festin ; ils s'habillent, et, couverts d'armes blanches et enrichies de diamans, ils choisissent quatre jeunes Chevaliers de la cour de Santillane, qui prennent des armes aussi blanches que les leurs, quoique moins brillantes : ils montent tous sur des chevaux Arabes dont la blancheur égale celle de la neige, et les deux compagnons, à la tête de ce quadrille, se rendent à la tente du sénéchal qui s'avance et les reçoit avec honneur.

Dom Pèdre est le seul qui porte la parole ; et pénétrant avec le sénéchal un réduit ménagé dans l'intérieur de cette tente, il lève la visière de son casque, lui dit son nom, lui montre le sceau du duc de Santillane son père, et le sé-

néchal, pénétré de respect pour lui, revient et déclare aux juges du camp, *qu'oncques Chevalier plus idoine* (1), *voire de plus noble meignée* (2) *ne peut comparoir et los acquérir au tournoi.*

Après cette déclaration, il va lui-même choisir une lance assortie à son armure, il la lui présente avec respect; il en donne une à-peu-près pareille au Chevalier Ursino, que dom Pèdre avoit reconnu pour son frère d'armes: les quatre Chevaliers de sa suite sont armés de lances courtoises, et le sénéchal les met sous la garde d'un des juges du camp, qui les conduit à la grande lice, dont il leur fait ouvrir les barrières; il les place au premier rang des Chevaliers qui doivent commencer les joûtes et bientôt des cris d'acclamations annoncent que le roi des Asturies, sa famille et sa cour viennent occuper le balcon magnifique qui domine sur le milieu de la lice, et qui leur est destiné.

Dom Pedro voit arriver Félicie, qu'Inès fait placer à sa droite. Enflammé par sa présence et par le desir de remporter le prix de cette première journée, il s'avance près du balcon, en maniant son cheval avec grace; il s'incline profondément, baisse le fer de sa lance jusqu'à

---

(1) Recevable.

(2) Maison.

terre, et, faisant une demi-volte les yeux attachés sur les princesses, il revient occuper la place que les juges du camp ont marquée pour la première joute. Un Chevalier Asturien court contre lui brise sa lance sur son écu sans l'ébranler, et dom Pèdre l'atteignant à la visière du casque, le renverse sur la poussière. Il arrête aussitôt le cheval qui bondissoit dans la lice; il le ramène au Chevalier encore étourdi de sa chute, et fait admirer sa courtoisie par le peu d'avantage qu'il tire de cette première victoire. Dom Pèdre se maintient tout le reste de la vesprée, en remportant de nouvelles victoires: ceux des Chevaliers qui crurent mieux se défendre contre sa force et son adresse, en combattant avec l'épée, se la virent enlever de leurs mains, ou ne purent résister à la pesanteur des coups de la sienne.

Dès que le soleil se fut plongé sous l'horizon, le son éclatant des trompettes et des clairons annonça la fin de la vesprée. Les juges du camp, placés aux extrémités ou dans le milieu de la lice, se réunirent, et le Chevalier aux armes blanches fut proclamé vainqueur: ils entourent dom Pèdre, et le conduisent en triomphe au balcon du roi des Asturies. Dom Pèdre alors est obligé d'ôter son casque. L'agitation de tant de différens combats, anime les couleurs brillan-

tes de son teint ; de longs cheveux blonds bouclés, tombent et flottent sur ses épaules. En cet état, il est conduit aux genoux de Félicie, pour recevoir de sa main le prix de son adresse et de sa valeur.

La jeune et sensible Félicie rougit et soupire en voyant son amant ; c'est d'une main tremblante qu'elle couvre son front d'une couronne de lauriers, et qu'elle lui présente une écharpe dont l'art et le travail surpassent l'or et les perles dont elle est tissue. Son trouble et son embarras lui laissent à peine appercevoir qu'un des rubans de son corset, entraîné par l'écharpe, est un nouveau prix, plus précieux encore, qu'elle lui présente. Dom Pèdre s'en empare : et, feignant d'attacher l'écharpe, il cache ce ruban dans son sein : *Dame*, lui dit-il tout bas, *j'eus payé de tout mon sang le guerdon que je reçois ; et votre Chevalier ne pouvoit combattre que pour en conquester un de votre main.*

Le roi des Asturies s'empresse à lui marquer la plus haute estime : ce sentiment augmente encore, lorsque dom Pèdre obligé de dire son nom, se déclare pour être le fils du duc de Santillane.

Pendant le tems des joutes, et celui du triomphe de dom Pèdre, Ursino, les yeux attachés sans cesse sur la jeune Inès, ne put en être dis-

trait un instant, que pour prendre part aux acclamations qui retentissoient à chaque nouveau triomphe de son ami ; il est dans le plus grand embarras, lorsqu'un des Chevaliers de la cour de dom Pélagos vient l'inviter, de la part de ce monarque, à suivre au palais le prince de Santillane, qui s'est déclaré pour son frère d'armes: *Sire, répond adoncques moult humblement Ursino, point n'ay-je encore desservi pareil honneur ; ores me convient retourner à mes tentes jusqu'à l'heure où palme d'honneur conquestée par mon bras m'exhausse à point de m'enhardir à venir la déposer aux pieds de si grand monarque, voire de si belle et haute princesse ; partant, Sire, tenez-moi dans votre grace, et dites-leur que depieça n'eus désir si chauld que de me voir en brief tems digne de me voir à leurs genouils.* A ces mots, Ursino sort de la lice, suivi de son quadrille, s'éloigne, et rentre, à nuit fermée, sous les tentes de dom Pèdre.

Ce jeune prince fut conduit dans un des plus beaux appartemens du palais : on le désarme, on lui prépare un bain, et pendant le tems qu'il donne à prendre quelque repos, après une journée aussi fatigante, Ursino lui envoie quelques domestiques et des habits superbes sous lesquels il reparoît bientôt avec un nouvel éclat. Ursino, dans un billet, le félicitoit de son triomphe, et le prévenoit qu'il se présenteroit le len-

demain au tournoi, couvert d'une armure dorée, émaillée de vert; et le prioit d'en prévenir le grand sénéchal.

Le premier soin de dom Pèdre fut d'exécuter la commission de son ami : le grand sénéchal lui promit le secret, et de faire conduire avec honneur son compagnon lorsqu'il se présenteroit pour entrer dans la lice. Non-seulement dom Pèdre n'eût pas voulu disputer à son ami l'honneur de la seconde journée, mais il n'auroit pu se résoudre à combattre pour un prix qu'il ne pouvoit plus espérer de la main de Félicie. Prévenu par la passion dont il étoit pénétré, la belle Inès n'excitoit en lui que le respect, et cette espèce d'admiration tranquille qu'on ne peut refuser à la beauté. De ce moment, il se promit bien de trouver quelque moyen pour se dispenser de combattre de nouveau. Déja toute la cour étoit rassemblée dans une des salles du palais; Inès et Félicie accompagnées des dames et des demoiselles les plus qualifiées des Asturies, avoient fait appeler les menestrels et les joueurs de harpe les plus habiles. Tout étoit préparé pour un bal qui pouvoit être regardé comme un second triomphe pour le vainqueur, puisqu'il devoit l'ouvrir avec celle qui l'avoit couronné.

Quels transports dom Pèdre ne fut il pas obli-

gé de cacher, lorsque la belle Inès prit elle-même la main de Félicie, et la remit à dom Pèdre qui s'avança d'un air timide et respectueux pour la recevoir! les graces naturelles et l'air noble qui régnoient dans la danse de ce couple charmant, firent l'admiration de toute la cour. Quelque prévenu que fût le duc de Miranda contre le fils d'un ancien ennemi, il ne put s'empêcher de lui donner quelques louanges. Félicie, attentive à tous les mouvemens de son père, les entendit; ces louanges retentirent dans son cœur; c'étoit le premier rayon d'espérance auquel elle osoit l'ouvrir, et il suffit pour la déterminer à se livrer avec moins de crainte au bonheur d'aimer et d'être aimée.

Ces premiers pas finis, Félicie conduisit dom Pèdre à la belle Inès. Moins troublé qu'en figurant avec Felicie, il fut encore plus admiré que la première fois. Ces deux premières danses terminèrent l'espèce de cérémonie qui régnoit encore dans cette fête. Des danses vives et légères unirent à-la-fois plusieurs troupes de la jeunesse brillante de cette cour; et la gaieté des mouvemens Basques et Catalans l'emporta bientôt sur la gravité des danses Espagnoles. Dom Pèdre excelloit dans tous les exercices où la grace et la légéreté peuvent briller. Il

vancent au petit pas; et serrant dans les jarrets leur chevaux, qui montrent leur ardeur par des courbettes, ils s'arrêtent à la place d'où les quatre premiers se sont élancés, pour y attendre le signal de courir.

Dom Pèdre reconnut facilement Ursino pour être l'un de ces quatre Chevaliers. Il en avertit tout bas Félicie ; mais la jeune Inès, déja frappée par l'air noble d'Ursino, comme par la beauté de son cheval et la richesse de ses armes, ne perdit rien de ce que dit dom Pèdre : bientôt elle se sentit un intérêt secret pour le frère d'armes d'un prince qu'elle estimoit trop, pour croire qu'il n'eût pas fait le meilleur choix.

Le hasard de ces espèces de combats avoit donné pour adversaire à dom Ursino, le Chevalier dont l'aspect paroissoit être le plus redoutable ; une taille épaisse et presque gigantesque, que le grand destrier qu'il montoit faisoit paroître encore plus élevée, des mouvemens brusques, un air peu courtois avec les autres Chevaliers, sembloient annoncer dans celui-ci une force surnaturelle et beaucoup d'orgueil.

Ursino, prévenu que la lance qu'il tient est plus fragile que celles qu'on porte en toute autre occasion, cherche à réparer par son adresse,

le peu d'effet qu'il doit attendre du coup qu'il est prêt à porter: accoutumé, chez l'hermite, à frapper sur la quintaine un point désigné, il reçoit sur son écu le coup de son adversaire dont la lance vole en éclats; et portant la pointe émoussée de la sienne au milieu de la visière du grand Chevalier, il le renverse presque sans effort sur la poussière, et sans briser sa lance.

Selon l'usage des tournois, le Chevalier qui conservoit sa lance entière, après avoir remporté l'avantage d'une joute, n'étoit point obligé de céder sa place : Ursino court et saisit les rênes du cheval de son adversaire, échappé dans la lice; il le ramène avec courtoisie au Chevalier qui venoit de se relever, mais qui, loin de paroître sensible à cette politesse, semble n'en profiter qu'à regret; et ne la recevoir qu'en murmurant. Ursino dédaigne d'en paroître offensé; il passe sous le balcon en saluant avec respect les princesses; il retourne à sa première place, et se prépare à la seconde joute. Connoissant toute l'importance de conserver sa lance entière, il emploie toute son adresse à la tenir de droit fil, comme à frapper son adversaire à la visière. Cette seconde course et toutes celles qui la suivirent, eurent le même sort que la première : aucun de ceux qui coururent contre lui, ne purent garder les arçons; et l'honneur des joutes,

qui durèrent pendant trois heures, lui fut accordé tout d'une voix.

Les juges du camp arrêtent alors les nouveaux combattans qui se présentent; ils les partagent en quatre troupes de chaque côté; et, faisant enlever les tronçons amoncelés des lances brisées, ils annoncent qu'il est tems que ce qu'on nommoit alors *l'étour* ou le *béhourdis* commence.

L'étour, ou le béhourdis, représentoit une vraie bataille. Les Chevaliers, après s'être remis en escadron, se chargeoient la lance en arrêt. Ceux dont la lance étoit brisée dans ce premier choc, combattoient l'épée à la main, cherchoient à renverser leurs adversaires, à leur arracher leurs écus, leurs casques ou leurs épées, et même à les faire prisonniers.

La troupe à laquelle Ursino, vainqueur, vint se joindre, lui rendit l'espèce d'hommage de le choisir pour la commander; et le Chevalier (si remarquable par sa taille) qu'Ursino avoit déja renversé, obtint de marcher à la tête de l'escadron qui devoit l'attaquer. Il la devance de quelques pas, armé d'une nouvelle lance, et il défie Ursino. Tous deux courent l'un sur l'autre avec impétuosité; leurs lances se brisent sans qu'ils en soient ébranlés; ils reviennent dans la même direction, l'épée à la main; mais ils

ils sont séparés par le choc violent des deux escadrons qui se mêlent, et qui cherchent mutuellement à faire des prisonniers. Les autres troupes se chargent à leur tour, et la lice paroît alors être un vrai champ de bataille.

Ursino se fait bientôt remarquer par les coups terribles qu'il porte; et, quoiqu'il soit attentif à ne frapper que du plat de son épée, il est peu de Chevaliers qui puissent en supporter la pesanteur. Il avoit déja fait un grand nombre de prisonniers qu'il avoit conduits au juge du camp, lequel se tenoit sous le balcon royal, lorsque ce même Chevalier qui paroissoit vouloir se venger d'avoir été abattu par sa lance, le joint, le défie, et l'attaque avec fureur.

A chaque prisonnier qu'Ursino conduisoit sous le balcon royal, il regardoit la belle Inès, et cette vue redoubloit son courage. C'est au moment où ses yeux lisoient dans ceux de cette princesse, qui voyoit avec intérêt ses nouveaux triomphes, qu'il fut interrompu par les coups redoublés du Chevalier, qu'il commençoit à regarder comme un ennemi secret. Animé par la présence d'Inès et de dom Pèdre, il s'élance contre cet ennemi, le fait reculer jusques sous le balcon, où, le saisissant d'une main victorieuse il lui arrache son casque qui roule sur la poussière; et le vainqueur et dom Pèdre reconnoissent,

dans le Chevalier vaincu, l'arrogant et présomptueux Drogador.

Ursino, loin d'abuser de cette seconde victoire, eut même la générosité de ne vouloir point se faire connoître à l'ennemi qu'il venoit d'humilier: il se rejette dans la foule des combattans dont aucun ne peut lui résister. Bientôt les Chevaliers s'arrêtent d'eux-mêmes, et joignent leurs voix à celles des juges du camp, pour le proclamer vainqueur. Ces juges le conduisent au balcon; dom Pèdre court, délace son casque, l'embrasse, et le conduit au roi des Asturies.

La beauté, la jeunesse et la valeur d'Ursino, frappent toute l'assemblée d'admiration et de surprise; mais Drogador, qui venoit de reprendre son casque, jette un cri de fureur, s'éloigne et sort de la lice, pour ne plus reparoître. Dom Pélagos retient Ursino qui vouloit embrasser ses genoux: » Venez, brave Chevalier, lui dit-il » en le prenant par la main, venez recevoir le » prix de votre victoire. « Il le conduit lui-même à sa fille. La belle Inès tenoit d'une main une couronne de laurier, et de l'autre une chaîne d'or enrichie de diamans, où le portrait du grand et victorieux Pélage étoit attaché.

Ursino se précipite aux pieds d'Inès; ce n'est qu'en tremblant qu'il ose lever les yeux sur elle: ceux d'Inès se fixent un instant sur les siens;

elle les baisse aussi-tôt : elle pose la couronne sur sa tête, d'une main mal assurée ; et son trouble augmente lorsqu'elle est obligée de soulever et d'écarter ses beaux cheveux noirs, pour passer la chaîne de diamans autour de son cou. Les mains tremblantes de la jeune Inès laissent échapper quelques boucles de cheveux qu'elle est obligée de relever encore. Emporté par son amour, Ursino saisit cet instant pour lui dire tout bas : *Haa ! Dame, fleur de toute beauté ! moult perdurablement enchaînés-vous votre Chevalier.* Ce peu de mots achève de troubler Inès. Il falloit assujettir cette chaîne avec une agraffe ; Ursino pénétré de respect, de crainte et d'amour, avoit baissé la tête, après avoir osé lui parler ; Inès ne peut réunir les attaches de la chaîne, sans soulever la tête du Chevalier ; et l'amoureux Ursino ne peut résister au transport qui l'agite, lorsqu'il sent la douce chaleur des mains d'Inès. Tous ses sens à-la-fois sont suspendus par l'excès de son amour ; sa tête retombe ; il reste évanoui, la bouche et le front appuyés sur les belles mains d'Inès.

Félicie aimoit trop pour ne pas connoître la cause du trouble de son amie, et de l'état d'Ursino : sous prétexte de donner du secours à ce dernier, elle vole au secours d'Inès ; elle soulève la tête d'Ursino, ferme l'agraffe, et s'écrie

qu'épuisé par la fatigue d'un long combat, le Chevalier est évanoui.

Dom Pèdre, qui juge de la cause de cet accident, comme Félicie, vole au secours de son ami; dom Pélagos lui-même s'empresse à faire revenir Ursino, et la jeune Inès est assez heureuse pour que dans ce moment on s'occupe uniquement à le secourir. La seule Félicie s'apperçoit du trouble de son amie, dont les yeux s'obscurcissent déja par les larmes: elle s'approche d'elle, prend son bras tremblant, lui parle, la rassure; lorsqu'elle s'apperçoit qu'Ursino reprend connoissance, elle amène Inès, la fait remonter sur son char, et retourne au palais avec elle.

Ursino, honteux et surpris en revenant à lui, reconnoît que c'est au roi même qu'il doit les secours qu'il a reçus; il lui baise tendrement la main: *Ah! chier Sire*, lui dit-il, *bien vous est due la vie que m'avez rappelée; recevez ma foi; pour votre homme à vie et à mort tenez-moi, tant que mon bras pourra ferir* (1) *de glaive ou d'épée.*

Dom Pelagos l'embrasse, lui dit qu'il se fait honneur de le recevoir comme son Chevalier; et, le voyant bien remis de sa foiblesse, il le ramène en triomphe à son palais, et le con-

(1) Frapper.

duit lui même à l'appartement de dom Pèdre.

Ursino se désarme, reste peu de tems dans le bain; et dom Pèdre saisit ce moment pour tirer l'aveu de son amour et pour l'enchanter, en lui disant qu'il croit que la belle Inès le partage: mais il étoit trop son ami, pour ne lui pas rappeler aussi toute la distance qui sépare un Chevalier d'une naissance inconnue, d'avec l'héritière d'un grand royaume. Ursino soupire, remercie dom Pèdre, et lui avoue qu'il ne peut renoncer à son amour; il lui dit que, s'abandonnant à sa destinée, il ne se soucie plus de conserver la vie qu'autant qu'il pourra la rendre chère à la belle Inès, et glorieuse aux yeux de l'Univers.

Dom Pèdre le plaint, le console, l'exhorte à se conduire avec prudence: il se plaît à le parer lui même, pour le conduire dans la salle du bal où la cour commençoit à se rassembler.

Ils arrivent ensemble: un murmure flatteur d'applaudissemens s'élève; toute la cour des Asturies admire le vainqueur de la seconde journée, et ne trouve que celui de la première qui puisse lui être comparé.

Dom Pélagos paroît avec Inès et Félicie: les deux jeunes Chevaliers s'avancent d'un air respectueux; Ursino fléchit un genou devant Inès:

Princesse, lui dit-il, *ores suis en la saisine du roi votre père, puisque par sa grace à sien et Chevalier il m'a retenu. Or sus permettez donc que pour le mien premier hommage, je mette à vos pieds la couronne que j'ai par armes conquestée; bien suffit pour m'exhausser en renomée et prudhomie, cette chaîne qui m'est tant chiere et glorieuse à porter, quand je la tiens de votre main.*

Toute la cour applaudit à la galanterie d'Ursino. *Point ne devez*, dit alors dom Pélagos à sa fille, *refuser telle couronne; ains au contraire, belle et chiere fille, ores devez-vous adonques en aorner vos cheveux; mais bien est juste que le Chevalier en reçoive le guerdon. trop gentement l'a-t-il desservi.* Aussitôt il tire un riche diamant de son doigt; et le présente à sa fille, en lui ordonnant de le mettre à celui de son Chevalier. Inès obéit en rougissant, relève promptement Ursino prêt à laisser paroître le transport qui l'agite: elle lui donne la main; et les menestrels annonçant le commencement du bal, tous deux font admirer leur grace et leur légéreté.

Ce bal qui fut très-brillant, fut suivi d'un magnifique festin. Les dames de la cour se placèrent seules à la table des princesses, avec dom Pélagos et le vieux duc souverain de Miranda; les jeunes Chevaliers qu'elles avoient

vus combattre, furent chargés du soin de les servir.

Dom Pèdre, couronné la veille par la belle Félicie, s'empara du dos de son fauteuil; et ce ne fut pas sans une bien douce émotion qu'Inès vit Ursino jouir du même droit auprès d'elle. Les différens services du festin furent marqués, selon l'usage, par quelques inventions galantes qu'on nommoit alors *entremets*; dans le premier, une troupe de bergères, ayant Palès à leur tête, vint chanter des virelais, des tençons; et présenter des fleurs et des fruits : dans le second, des Maures couverts de chaînes, vinrent chanter un chant royal à l'honneur des chevaliers vainqueurs: ils frappèrent la terre de leur front aux pieds des princesses, en les suppliant de briser leurs fers, et de ne leur faire porter que ceux de l'amour. Le troisième entremets fut annoncé par le son des trompettes : le grand queux de la cour, accompagné de quatre hérauts d'armes, parut, en élevant à la hauteur de sa tête un grand plat d'or sur lequel on voyoit un faisan rôti, mais auquel on avoit rejoint ses ailes, sa queue, et sa tête brillante des couleurs les plus vives : il le posa sur la table. Dom Pélagos étendit le premier la main vers le faisan; les dames en firent autant; et tous les Chevaliers qui les servoient les imitèrent. Alors dom Pélagos pro-

nonça le serment que, selon l'usage de ce tems, on nommoit le serment du faisan, et tous les assistans le répétèrent après lui. Il jura *d'octroyer le premier don qui requis luy seroit par une noble pucelle.*

Les dames seules avoient la permission de requérir tout bas celui qu'elles desireroient d'obtenir de leur Chevalier. Félicie requit, d'un air tendre, à dom Pèdre un don bien facile et bien doux; celui d'être à jamais fidèle. Inès n'osa rien demander au jeune Ursino; incertaine, embarrassée, ses lèvres doucement agitées ne purent rien prononcer; mais elle étoit si belle en ce moment, ses yeux étoient si touchans, ils exprimoient si bien le secret de son ame, que son amant crut lui répondre, et sentit qu'il lui promettoit tout par un seul soupir.

Le festin cesse; dom Pèdre a l'attention de porter toujours son bras enveloppé de son écharpe, et renouvelle ses plaintes de n'être pas en état de porter les armes le dernier jour du tournoi.

La fête du second jour étant finie, les deux frères d'armes se retirèrent ensemble. Tous les deux, pleins de leur amour, ne peuvent se parler que de celles qu'ils adorent: un rayon d'espérance flatte dom Pèdre dans quelques instans; mais il retombe bientôt dans la douleur la plus

profonde, lorsqu'il pense que, loin de seconder les vues de son père en s'attachant à la belle Félicie, c'est à la fille de son ennemi qu'il a consacré son amour et sa vie.

Ursino, plus malheureux, ne pense pas sans frémir, qu'il ne doit qu'aux hasards d'un tournoi la faveur momentanée dont le roi des Asturies l'honore; mais, entraîné par une passion qu'il ne peut plus vaincre, il ose quelquefois se flatter qu'il est né d'un sang assez illustre, ou que sa valeur pourra rendre son nom assez glorieux pour prétendre sans témérité à la main d'Inès. C'est dans l'espéranse de lui plaire, c'est avec l'émulation de se montrer supérieur à tous ceux qui combattront sous ses yeux, qu'il se propose de remporter le prix de la dernière journée. A peine le sommeil peut il fermer sa paupiere; il attend le jour avec impatience, ou plutôt il attend et desire le moment de revoir la belle Inès.

Le son des clairons, des trompettes et le bruit des cimbales d'airain s'élevent jusqu'aux nues, dès que les premiers rayons du soleil commencent à les colorer. Ursino se couvre des mêmes armes sous lesquelles il a combattu la veille: il entre le premier dans la lice; et dans ce jour, aucun Chevalier n'est admis à combattre à côté de lui. Placé seul à l'une des extrémités de la

lice, comme vainqueur dans la journée précédente, il doit rester le tenant du dernier tournoi, à moins que quelque Chevalier n'ait le bonheur de le vaincre, et d'obtenir, par cette victoire, l'honneur d'occuper cette place.

Un grand nombre de Chevaliers se présentèrent contre lui, pendant les trois premières heures que les joutes devoient durer; mais que pouvoient-ils faire contre la force surnaturelle, l'adresse et la valeur d'Ursino? Chaque fois qu'il s'ébranloit pour une nouvelle joute, Ursino pensoit qu'il alloit se rapprocher d'Inès, et que les beaux yeux de cette princesse seroient attachés sur le fer de sa lance, au moment que ses adversaires en essuieroient l'atteinte. Aucun d'eux ne put y résister, et les joutes de cette journée furent bien moins nombreuses que celles de la précédente.

Ce n'étoit qu'à regret, et pour se conformer aux anciens usages, que dom Pélagos avoit promis la veille, *l'étour ou béhourdis*, dont les joutes avoient été suivies. Cette espèce de combat étoit trop dangereuse; souvent de braves Chevaliers y perdoient la vie par les grandes blessures qu'ils recevoient, ou étoient froissés sous les pieds des chevaux après avoir été renversés. Les juges du camp y substituèrent le combat à la barrière; des épées émoussées, ou

des haches-d'armes polies et sans tranchant, étoient les seules armes dont il étoit permis de se servir.

Les juges du camp étoient préposés pour fournir ces armes (dites *courtoises*) aux combattans.

On dresse la barrière où les Chevaliers devoient combattre, de pied ferme, vis-à-vis le balcon royal. L'usage étoit que tout combattant que l'on forçoit à s'éloigner de plus d'une toise de la barrière, étoit censé vaincu; et l'adresse de cette espèce de combat étoit de mettre son adversaire en désordre, et de saisir ce tems pour lui porter une estocade très-forte, et le faire reculer au-delà de la ligne tracée à la distance d'une toise.

Ursino, proclamé pour la seconde fois vainqueur de la joute, descend de cheval; et de l'air le plus noble et le plus audacieux, il se présente à la barrière, tenant une épée d'une main, une hache d'armes de l'autre, et prêt à combattre avec celle de ces deux armes dont son adversaire fera choix.

La force prodigieuse d'Ursino, son adresse et sa légéreté, lui donnoient encore une plus grande supériorité dans cette espèce de combat, et faisoient admirer de même et son air noble et sa grace; mais quelles alarmes cruelles pour

Inès, lorsqu'elle lui voyoit recevoir des coups furieux, quoiqu'il n'eût pas l'air d'en être ébranlé! Déja quatre des Chevaliers qui l'avoient attaqué, n'avoient pu résister à l'impétuosité de ses coups; et, repoussés au-delà des limites, ils avoient été forcés de lui céder la victoire, lorsqu'un Chevalier couvert d'armes brunies, sans devise et sans panache, s'élance à la barrière, l'épée à la main. Les juges du camp se demandoient déja l'un à l'autre, lequel d'entre eux avoit admis ce Chevalier au combat; il ne fut avoué par aucun d'eux: mais, le voyant en apparence armé selon l'usage établi dans ces circonstances, et ne pouvant d'ailleurs soupçonner que, dans une fête pareille, on osât commettre une trahison, ils n'interrompirent point un combat où bientôt on reconnut une animosité qu'on n'avoit point observée dans ceux qui avoient précédé.

On remarqua d'abord que l'adversaire du vainqueur du tournoi paroissoit bien moins attentif à parer ses coups, qu'à chercher l'instant de lui en porter: mais pendant long-tems l'adresse d'Ursino rendit ses efforts inutiles; peu s'en étoit fallu même que, par deux fois, Ursino ne l'eût fait reculer au-delà des limites. La fureur de son adversaire parut alors redoubler; il se porta de nouveau jusqu'à la barrière,

pour frapper son ennemi de plus près : bientôt on jette un cri de surprise et d'indignation, lorsqu'on le voit, par un coup violent du tranchant de son épée, fendre en deux parts le léger bouclier d'Ursino, le blesser au bras gauche, et saisir ce tems pour lui porter dans le côté un coup d'estoc qui brise facilement les mailles d'un haubert qui n'étoit point à l'épreuve, et qui lui fait une large blessure d'où le sang sort à gros bouillons. Qui pourroit exprimer la fureur d'Ursino, lorsqu'il se sent blessé par des armes inégales, à la vue de sa charmante princesse? Il s'élance, et frappe son lâche ennemi sur son casque ; et quoique son épée ne puisse avoir d'autre effet que celui de la force de son bras, le casque de son adversaire est brisé par celle de ce coup terrible ; et le traître puni, tombe sans connoissance à ses pieds.

Les deux coups que ce Chevalier félon avoit portés, celui qui l'avoit terrassé, les cris qui s'élevèrent de toutes parts, le mouvement des juges du camp qui volent à la barrière, l'évanouissement des deux princesses, la promptitude de dom Pèdre s'élançant du balcon dans la lice, pour voler à son ami qui chancelle et qui tombe noyé dans son sang ; tout parut être l'ouvrage du même instant.

Dom Pèdre se jette à son ami qu'il relève et

qu'il baigne de ses larmes ; il se sert de sa brillante écharpe pour arrêter son sang : bientôt le roi des Asturies vient partager ses soins ; il est suivi d'un Mire célèbre par son savoir : ce Mire lui donne les premiers secours, arrête son sang ; et le brave Ursino, aidé par son ami, par les Chevaliers du camp, et par dom Pélagos lui-même qui soutient sa tête, est promptement porté dans le palais.

Pendant ce tems les juges du camp entourent le Chevalier étendu sur la poussière ; ils voient avec horreur qu'il porte un second casque, d'une trempe fine, sous celui dont les débris sont tombés ; ils visitent ses armes défensives qui se trouvent être à l'épreuve : leur indignation redouble, en voyant que son épée, couverte d'un léger vernis que les coups frappés ont fait disparoître, est non-seulement très-tranchante, mais que sa pointe acérée n'a paru semblable à celle des épées de tournois, que par un enduit qui ne pouvoit empêcher qu'elle ne fît des blessures mortelles. On s'apperçoit sans peine, que, ne pouvant être blessé par l'épée d'Ursino, la seule force du coup l'a renversé ; il inspire trop d'horreur pour qu'on s'occupe à le secourir. Le grand sénéchal fait avancer ses licteurs pour s'en saisir. Dans ce moment, le traître revient à lui, se voit entouré, et juge que

son crime est découvert; il tire un poignard pour s'en frapper : le sénéchal lui-même le lui arrache, le fait couvrir de fers, et le fait conduire dans une prison où quatre soldats le gardent à vue, et répondent de sa personne et de sa vie, jusqu'à ce que la Chevalerie assemblée ait décidé de son sort.

Malgré la douleur et l'effroi des dames de la cour, elles s'étoient occupées des jeunes princesses, les avoient fait revenir de leur évanouissement, et les avoient conduites à l'appartement qu'elles occupoient ensemble. A peine y furent-elles en liberté, que la tendre Inès se jetta entre les bras de son amie : Ah ! ma chère Félicie, s'écria-t elle en versant un torrent de larmes, que je suis malheureuse ! à quel désespoir affreux suis-je réduite !.... Oui, chère amie, je te l'avoue, je sens que la mort d'Ursino sera suivie de la mienne; et s'il revient de ses blessures, l'honneur, mon rang, ce que je dois à mon père, exigent que je m'en sépare à jamais.... — Ah ! ma chère Inès, lui répond Félicie, ne nous occupons que du moment présent; peut-être suis-je aussi près que vous d'être séparée de dom Pèdre : mais attendons les événemens ; il n'en est aucun que le courage ne puisse surmonter, hors la mort ou l'infidélité de ce qu'on aime. Nous sommes sûres d'être adorées par les

plus parfaits Chevaliers de l'univers, et peut-être la blessure de l'aimable Ursino n'est-elle pas mortelle...—Non, divine Félicie, elle ne l'est pas, s'écria, de la porte, dom Pèdre qui avoit entendu ces derniers mots, et qui, connoissant déja les sentimens d'Inès, n'avoit pas voulu perdre un instant à la rassurer.

En effet, dès qu'Ursino fut désarmé et en état d'être plus efficacement secouru, le Mire visita sa blessure; il connut que l'épée pointue et tranchante du traître Chevalier ayant pénétré entre les côtes, avoit été rabattue sur les inférieures, et en avoit coupé deux; mais qu'elle n'étoit point entrée dans l'intérieur au point d'offenser les parties nobles. Le Mire répondit des jours d'Ursino: il fit connoître en même tems à dom Pélagos, que ce n'étoit que des soins les plus assidus et les plus constans, qu'on pouvoit espérer la guérison d'un si grande blessure; ce ne fut même qu'après avoir fortement assujetti le premier appareil, qu'il osa donner un élixir au Chevalier pour rappeler ses esprits, de peur qu'alors le sang ne sortit avec assez d'impétuosité pour achever d'épuiser les sources de la vie. Ce fut en mettant ce premier appareil, que dom Pélagos remarqua le riche reliquaire qu'Ursino portoit à son cou. Les premiers objets qui frappèrent les yeux du blessé, lorsqu'il les rouvrit

vrit à la lumière, ce furent le roi des Asturies, et dom Pèdre qui tenoient chacun l'une de ses mains, qu'ils serroient avec tendresse. La première pensée fut pour Inès; mais il n'osa parler d'elle : et dom Pélagos lui défendit de proférer un mot en ces premiers momens.

Inès remercioit dom Pèdre avec une reconnoissance qu'elle n'avoit pu cacher; des larmes abondantes, mais moins amères que les premières, avoient coulé sur ses belles joues, et elle s'étoit écriée : Ah! chère Félicie, c'est à vous de donner à l'aimable dom Pèdre le prix de tout ce que votre amie lui doit en ce moment.

Dès que le roi des Asturies eut été rassuré sur les jours de dom Ursino, son premier soin fut de faire appeller le grand sénéchal, et de lui commander, comme au chef des armes, par sa charge, et comme à celui qui devoit maintenir l'honneur et les loix de la Chevalerie, de prendre les informations nécessaires, et de convoquer pour le lendemain matin une assemblée générale des Chevaliers qui se trouvoient alors dans sa cour. Dom Pèdre, comme frère d'armes du blessé, fut exclu du nombre des juges; mais il lui fut enjoint de se porter comme accusateur.

Le crime étoit trop public, la trahison la

plus lâche et la plus noire étoit trop prouvée, pour que le coupable ne fut pas déja convaincu *d'être trahistre, felon, et recru Chevalier au premier chef.*

Le lendemain matin, le sénéchal, à la tête de toute la Chevalerie, se rendit à la chapelle du palais, où l'on célébra (mais à voix basse) la messe du Saint-Esprit, selon l'usage qui, dans les affaires criminelles, interdisoit les chants usités.

Dom Pélagos voulut assister à ce conseil extraordinaire, placé sur un trône; et les Chevaliers s'assirent des deux côtés, selon leur ancienneté: le sénéchal se plaça vis-à-vis du trône, près d'une table; et deux hérauts d'armes appelèrent dom Pèdre; et le conduisirent honorablement aux pieds du trône, où, comme frère d'armes de dom Ursino, il porta sa plainte contre l'attentat aux lois des tournois, et contre la trahison exercée sur son ami.

Les hérauts le reconduisirent avec les mêmes honneurs dans un appartement voisin, pour y attendre que les Chevaliers eussent porté leur jugement.

Le sénéchal lut alors les informations. Presque tous les Chevaliers de ce conseil pouvoient en attester la vérité: le sénéchal voulut se lever pour recueillir les voix; mais dom Pélagos et tous

les Chevaliers s'écrièrent unanimement, *que le Chevalier accusé, suffisamment estoit atteint et convaincu d'estre faux, trahistre, couard, félon et foy-mentie; que comme tel en brief tems seroit-il dégradé des armes et rejeté de l'ordre de Chevalerie; que ses armes seroient dépiecées, honnies et foulées, que ses éperons dorez lui seroient tranchez par le bourreau; que prières des morts et vigiles, et notamment le pseaume cent-huitième, seroient chantés, lui vivant encore, sur son corps par moines et clercs, comme sur cil qui mort étoit à Chevalerie, honneur et prud'homie; que les vigiles finies, il seroit lié, la hard au cou, sur une claye, pour estre ainsi traîné à la queue d'une cavale dans la lice que pollué il avoit, et de là misérablement conduit au gibet élevé en dehors des lices, pour y estre attaché, et son corps mort abandonné aux vautours.*

Après avoir prononcé cette sentence terrible, mais conforme aux usages de la Chevalerie, le sénéchal envoya chercher le coupable, pour écouter ce qu'il pourroit dire pour sa défense, et pour lui lire la sentence que le haut-conseil venoit de prononcer contre lui. Les soupçons de dom Pèdre furent confirmés dès que le coupable parut; il reconnut Drogador, et le fit connoître à l'assemblée.

Le sénéchal, tous les Chevaliers, et sur-tout le roi des Asturies, furent encore plus indignés

lorsqu'ils virent que celui qui déshonoroit l'ordre de chevalerie, se rendoit en même tems indigne du sang illustre dont il étoit né : « Malheureux, lui dit dom Pélagos, quel motif a » pu te porter à commettre une trahison aussi » atroce ? — Le desir de me venger, répondit-» il avec fureur : je n'ai pu supporter que le vil » nourrisson d'une ourse me fut préféré ; fu-» rieux de l'avantage qu'il a remporté contre » moi dans trois combats différens, j'ai voulu » le sacrifier à ma vengeance. » *Et toi, dom Pélagos, ajouta-t-il (par mal engin et par moult grande cautelle* (1), *bienheureux serois-tu que fusse venu à chief de mon entreprinse, ores serois-tu fors du dangier de te voir honnir dans ta cour, voire dans ton lignage, par la blandice* (2) *du vilain qui de père ne de mère que d'une beste féroce réclamé ne se peut.*

Tous les juges indignés de l'audace de Drogador, ordonnèrent qu'on le ramenât dans la prison, et confirmèrent la sentence qu'ils avoient prononcée. Cependant les dernières paroles de ce traître leur avoient fait assez d'impression pour en demander l'explication à dom Pèdre. Quelques sacrés que fussent les liens de la fraternité d'armes, la candeur de dom Pèdre ne

(1) Méchanceté faite avec art.

(2) Tromperie.

lui permit pas de dissimuler la vérité : dans le récit fidèle qu'il fit en portant la main droite sur son cœur, il convint que la naissance de son frères d'armes étoit inconnue, et qu'une ourse l'avoit alaité ; mais, ajouta-t-il, la richesse du reliquaire qu'il porte à son cou, les autres enseignes qu'un hermite qui l'éleva, tient en sa garde, et sur-tout l'élévation de son ame et sa haute valeur, sont des preuves qu'il ne peut être né que du sang le plus illustre. Dom Pélagos et les Chevaliers furent fatisfaits du récit de dom Pèdre, et convinrent qu'Ursino devoit jouir de tous les honneurs de la Chevalerie, dont il se montroit aussi digne ; et qu'on ne devoit rien négliger de tous les moyens possible pour parvenir à connoître ceux dont il avoit reçu le jour. L'auteur du roman ajoute même, que c'est depuis le tems de cette singulière aventure, que s'est établie en Espagne la loi qui subsiste encore, selon laquelle, tout enfant dont la naissance est inconnue, jouit des priviléges de la noblesse ; *car*, dit la loi, *moult mieux vault que cent vilains nés jouissent des droits de gentillesse, que si un seul noble homme, par male aventure et décognoissance, en étoit privé.*

Le conseil s'étant séparé, le sénéchal donna ses ordres aux hérauts d'armes, qui s'occupèrent à tout préparer pour que, dès le lendemain,

la sentence portée contre Drogador fut exécutée.

Pendant le tems que le conseil avoit duré, le Mire avoit levé le premier appareil de la blessure d'Ursino ; le sang n'interrompit point ses nouveaux soins, il fut surpris lui-même du bon état du blessé, dont les forces commençoient à renaître : il répondit alors encore plus affirmativement de sa vie à dom Pèdre, qui venoit d'accourir, à la sortie du conseil, pour savoir des nouvelles de son ami.

Dom Pèdre l'embrasse tendrement, et lui rend un compte fidèle de tout ce qui vient de se passer. Ursino frémit en pensant que la belle Inès en sera bientôt informée. Ah ! cher dom Pèdre, s'écrie-t-il, que les soins qu'on prend de ma vie sont cruels ! La mort me seroit mille fois plus douce, que le mépris de la belle Inès. Hélas ! comment un inconnu, comment le malheureux nourrisson d'une ourse ose-t-il porter ses vœux jusqu'à la plus illustre et la plus charmante princesse de l'univers ?

Dom Pèdre commençoit à le calmer, lorsque l'arrivée du roi des Asturies vint porter un nouveau trouble dans son ame. Dom Pélagos eut soin de le prévenir et de le rassurer par les propos les plus tendres et les plus flatteurs. Ursino, pénétré de reconnoissance et de respect pour le

pére de la belle Inès, se ranime, et se relevant sur son séant, lui fait un récit fidèle de toute l'histoire de sa vie, depuis le premier instant que sa mémoire peut lui rappeler; il s'étend avec chaleur sur tout ce qu'il doit aux soins généreux de l'hermite, et sur l'éducation qu'il en a reçue. Pendant ce récit, dom Pélagos attendri croit reconnoître dans les aventures d'Ursino, la protection du saint patron de l'Espagne, et les décrets de la Providence, qui conduisent le Chevalier à la plus brillante destinée: il l'embrasse avec tendresse; mais bientôt il le voit perdre connoissance dans ses bras. La vive émotion que ce Chevalier venoit d'éprouver, avoit fait couler son sang avec assez d'impétuosité pour rouvrir sa blessure; on s'en apperçoit; mais le Mire, qui connoissoit le danger de son état, se trouve heureusement à portée d'y remédier, et d'arrêter son sang par un nouvel appareil.

Pendant qu'il étoit évanoui, dom Pélagos avoit saisi ce moment pour examiner le riche reliquaire qu'il portoit à son cou: à peine l'a-t-il ouvert, qu'il se prosterne pour adorer le bois sacré qu'il renferme; il remarque que l'or du dessous du reliquaire est cizelé en forme d'une roue dont les rais et les jentes sont ornés de quelques fleurons; il se souvient que le célébre Inigo de Navarre en portoit une semblable sur un écu vermeil, dans

une victoire qu'il avoit remportée sur les Maures, et dans laquelle lui-même avoit combattu à la tête des Asturiens.

Dom Pélagos baise avec respect le reliquaire, ne fait part à personne de l'observation qu'il vient de faire, redouble les marques de son attachement pour ce Chevalier, et prend une ferme résolution d'employer tous les moyens possibles pour découvrir de quel sang il a reçu le jour.

Le Mire ayant jugé nécessaire de laisser le Chevalier blessé dans un état tranquille, le roi des Asturies étoit prêt à se retirer, lorsque Ursino, revenu de sa foiblesse, lui prend les mains, les lui baise, et lui requiert un don. Le roi des Asturies, attendri par son état, autant qu'il est ému par la découverte qu'il vient de faire, lui répond, *que bien est juste qu'il octroye à cil qu'il a retenu son Chevalier, le premier don qu'il lui requiert.* Ursino lui demande la grace de Drogador, *et de ne pas entacher en lui le sang illustre dont il est issu.* Dom Pélagos admire sa générosité. Je n'ai plus que ma voix, lui répondit-il, je vous l'accorde autant que je le peux; mais cette grace ne peut avoir lieu qu'autant qu'elle sera confirmée par le haut-conseil de Chevalerie qui l'a condamné. Dom Pèdre, aussi généreux que son ami, joint sa prière à la sienne, et se charge de solliciter cette grace, le lendemain matin, lorsque les Chevaliers seront rassemblés.

On eût soin de laisser ignorer au Chevalier coupable, ce que les deux frères d'armes faisoient en sa faveur. Il passa le reste du jour et la nuit suivante dans l'horreur de sa situation; le remords enfin s'éleva dans une ame qui jusqu'alors n'étoit accessible qu'à la fureur; il sentit toute l'horreur de son action; et ses gardes rapportèrent le lendemain, que le prisonnier avoit passé la plus grande partie de la nuit la face contre terre, et élevant au ciel ses gémissemens et les actes de son repentir. Dom Pèdre fit confirmer ce rapport au grand sénéchal, qu'il supplia, les larmes aux yeux, de se joindre à lui pour obtenir la grace de Drogador.

Déja la grande cité d'Oviédo retentissoit du son des cloches; déja l'échafaud étoit dressé dans l'église cathédrale, pour les cérémonies cruelles de la dégradation d'armes et de Chevalerie, lorsque les Chevaliers s'assemblèrent dans la même salle où le coupable devoit être conduit une seconde fois, pour y entendre confirmer sa sentence.

Dom Pèdre y parut sans manteau, sans éperons et sans mortier (1); et ce fut sous le h... ts

(1) Le mortier, tel que le portent messieurs les présidens à mortier, étoit alors la coëffure distinctive des

d'un suppliant qu'il demanda, au nom d'Ursino comme au sien, la grace de Drogador. Cette demande excita le plus violent murmure dans cette auguste assemblée, mais bientôt elle excita de même son admiration. Le sénéchal se leva pour opiner le premier; son avis fut de ne point ôter aux deux frères d'armes la gloire d'un pardon aussi généreux. Dom Pélagos fut du même avis, et ces deux suffrages entraînèrent ceux de tous les autres Chevaliers. On fit reprendre à dom Pèdre les marques de sa dignité, et le sénéchal, suivi de quatre anciens Chevaliers, alla lui même à la prison, pour annoncer au coupable que sa grace étoit accordée, et que c'étoit à la prière d'Ursino même qu'elle l'étoit. « J'en suis indigne, s'écria Drogador, la voix étouffée par les sanglots; » mais l'humiliation et la mort seroient » encore trop douces pour expier mon crime, » puisque quelques heures me délivroient » pour toujours des remords affreux qui me dé» chirent. O vous, dignes Chevaliers que je n'ose » plus appeler mes frères, écoutez-moi! J'ac-

---

Chevaliers; et comme sous Philippe le Bel les quatre présidens étoient tous Chevaliers, et que leurs successeurs le furent encore pendant deux siècles, ceux qui possèdent aujourd'hui ces grandes charges ont conservé le titre de Chevalier, et le mortier dont ils surmontent leurs armoiries.

» cepte la grace que je dois à deux des plus géné-
» néreux Chevaliers des Espagnes ; mais je jure
» à vos pieds de ne plus porter les armes, et de
» passer, couvert d'un cilice, le reste de mes
» jours dans la pénitence. »

Les Chevaliers, touchés de son repentir, approuvèrent sa résolution. Drogador les pria de le faire conduire au monastère des Hiéronimites; là, se jetant aux pieds du supérieur, il fit l'aveu de ses forfaits ; il fit vœu de passer ses jours dans la retraite ; et (dit l'auteur) *ores présenta-t-il lui-même les ciseaux pour être tondu, et quitta son mortier de Chevalier pour une couronne de moine.*

Le roi des Asturies fut très-touché du bon parti que Drogador avoit pris ; et dans la suite, devenu son protecteur, il le nomma à l'évêché d'Oviédo, et le remit dans un rang égal à celui pour lequel il étoit né, en obtenant pour lui la pourpre romaine. Le lendemain de cette aventure, le Mire, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, vint au lever du roi lui rendre compte du bon état de la blessure du Chevalier ; les artères ouvertes étoient consolidées; l'hémorrhagie n'étoit plus à craindre ; mais la réunion des deux côtes coupées, exigeoit un tems dont il ne pouvoit encore prévoir la durée.

Dès que dom Pélagos fut rassuré pour la vie du Chevalier auquel la plus forte sympathie

l'attachoit, il appela dans son cabinet dom Pèdre et le grand sénéchal. Ce vieux Chevalier, respectable par une réputation brillante, et dont la sagesse et les lumières étoient utiles à l'état, autant que son bras l'avoit été pendant ses belles années, fut vivement frappé de tout ce qu'il apprit de la bouche de dom Pélagos et de celle de dom Pèdre. Il fit comprendre sans peine à l'un et à l'autre, de quelle importance il étoit de tirer de nouvelles notions de l'hermite, d'examiner et de mettre en sûreté les langes et la turquoise qui lui restoient, et de ne les pas laisser plus long-tems en risque d'être enlevés ou perdus.

Il fut décidé que dom Pèdre iroit promptement les chercher, et engager l'hermite à venir passer quelques jours à la cour. Le sénéchal, tout vieux qu'il étoit, voulut accompagner dom Pèdre ; et l'état présent d'Ursino n'ayant plus rien qui put faire craindre encore pour sa vie, ils se mirent en route dès le lendemain, pour se rendre dans la retraite de l'hermite.

Ils marchent ensemble : ils arrivent le soir à ce château dont la famille aimable avoit fait une si douce impression sur Ursino. Le lendemain, ils partent à la pointe du jour ; et le soleil n'étoit pas encore au milieu de sa course, lorsqu'ils arrivèrent à l'hermitage. Ils entrent seuls, et

sont surpris du silence profond qui règne dans cette solitude; ils pénètrent dans l'intérieur, et trouvent l'hermite couché sur une natte, tenant un crucifix entre ses bras et touchant presque à sa dernière heure. Ce spectacle les attendrit; ils s'approchent de lui: leur présence paroît le ranimer; et le sénéchal tirant de sa poche un flacon d'un élixir précieux, il en remplit un petit vase, soulève la tête du saint vieillard, qui reprend ses esprits et l'usage de la parole, après avoir reçu de cet élixir dans sa bouche.

Dom Pèdre raconte à l'hermite tous les événemens qui sont arrivés à son élève, depuis leur séparation. Le vif intérêt avec lequel il l'écoute, ranime son sang glacé dans ses veines; il se relève sur son séant; son visage même se colore; et baisant les pieds du crucifix avec transport, il rend grace au Dieu rédempteur, dont la bonté a garanti son élève de la trahison de Drogador. Pendant le récit de dom Pèdre, le sénéchal, les yeux attachés fixément sur l'hermite, sent palpiter son cœur; une voix secrète lui dit qu'il ne se trompe pas; et tout-à-coup il s'écrie: Ah dom Juan! ah cher et malheureux Livaros! est-ce donc vous que je revois? A ces mots, l'hermite lève les yeux, en frémissant, sur le sénéchal; mais tout-à coup il penche la tête sur le crucifix, et s'écrie: *Ah! mon Dieu, par*

donnez-moi le sang que j'ai versé. Cette exclamation acheve de convaincre le sénéchal qu'il ne s'est point trompé. Ah ! mon cher Livaros, s'écrie-t-il à son tour, ouvrez-moi les bras ! Non, le Dieu que nous servons n'a pas permis que votre main m'arrachât la vie ; non, vous n'êtes point coupable....... Des apparences trompeuses me l'ont fait paroître à vos yeux : hélas ! je vous aimois trop tendrement, pour partager l'affreuse perfidie de Telados. Dans un premier mouvement, vous avez cru nous sacrifier tous deux à votre vengeance, mais sa mort seule expia le crime dont je n'étois point complice ; j'aimai mieux fuir vos coups, que d'en porter à mon ami : la nuit étoit obscure ; je tombai ; et votre épée teinte du sang du traître Télados, vous fit croire qu'elle l'étoit du mien.

L'hermite éperdu se jette entre les bras du sénéchal : Ah ! mon cher dom Gaspard, lui dit-il, adorons les décrets de la Providence ; le traître Télados méritoit la mort, après avoir enlevé la jeune Elvire qui m'étoit destinée : vous parûtes à mes yeux près de lui, dans l'instant même que je le poursuivois ; je crus qu'épris de sa sœur, vous le serviez dans cet enlevement ; et n'écoutant que ma fureur, je vous attaquai tous deux : portant mes coups au hasard dans l'obscurité de la nuit, je vous vis tomber l'un

après l'autre ; alors courant éperdu, je sortis d'Oviédo;et désespéré d'avoir trempé mes mains dans votre sang, je résolus de m'éloigner pour toujours de ma patrie, et sous le nom de Chevalier au cœur navré, j'allai chercher la mort dans les combats. Quoi ! seigneur, s'écria dom Pédre, vous êtes ce Chevalier illustre qui tua le célébre émir Moulhadin, lorsqu'à la tête de cinquante mille Maures cet émir, entré par la bouche de l'Ebre, étoit prêt à se rendre maître de Tortose ? Ah ! seigneur, ajouta-t-il, en baisant les mains de l'hermite avant qu'il pût l'en empêcher, qu'il m'est doux de vous voir, et de rendre hommage à celui qui sauva les jours de mon pere ! Quoi ! s'écria l'hermite, vous êtes donc le fils du duc de Santillane,que j'arrachai, percé de coups, des mains du barbare Moulhadin, prêt à lui faire trancher la tête ? Oui, seigneur, je le suis ; et le plus heureux jour de la vie du duc mon pere, sera........ Mon fils, interrompit l'hermite, n'exigez point de moi que je sorte de cette retraite..... Ah! mon ami, s'écria le grand sénéchal, vous ne pouvez refuser de venir au secours de votre éléve, et de revoir une cour où je vous ai si souvent entendu regretter.

L'hermite se défendit long-tems encore ; mais croyant devoir obéir aux décrets de la Provi-

dence, qui venoit de ramener dans ses bras un ami qu'il croyoit avoir tué, et dont il avoit si long tems pleuré la mort, il leur promit enfin de les suivre dès que ses forces le lui permettroient. Il rendit compte au sénéchal du reste de ses aventures; et il lui apprit comment, après avoir repoussé jusqu'à la mer les Maures réduits à moins de dix mille, il étoit revenu, son écu couvert d'une housse, pour n'être point connu, jusqu'à Pénaflor, où bientôt il avoit appris que la belle et triste Elvire, après son enlévement, n'avoit pu survivre aux outrages qu'elle avoit reçus de Télados; qu'elle s'étoit renfermée dans un couvent, où, pleurant ses malheurs et l'absence de son amant, elle étoit morte dans l'année de son noviciat. Il ajouta, en poussant un profond soupir, Désespéré de la mort d'Elvire, me croyant coupable de celle de dom Gaspard, je m'enfonçai dans les montagnes les plus sauvages, où je marchai deux jours et deux nuits sans prendre de nourriture, et sans laisser paître mon cheval qui tomba mort près de cet hermitage: moi-même, après m'être dégagé des arçons, je restai sans connoissance; et la mort m'eût bientôt fermé les yeux, sans le secours d'un saint hermite très âgé, dont les soins charitables me rappelérent à la vie. M'ayant conduit dans son

hermitage

hermitage, il me pressa de lui faire le récit de mes malheurs : Quelque terribles, me dit-il, quelque cruels qu'ils soient, le Dieu qui vous a conservé la vie au milieu de tant de périls, ce Dieu dont la Providence a conduit vos pas dans cette solitude, fera votre consolation si vous vous consacrez à son service, et si vous pleurez le sang que vous avez versé. Ces paroles de l'hermite portèrent la lumière dans mon ame, et par degrés elles calmèrent mon désespoir. Je passai six mois près de lui, dans le travail, dans la prière, et tous les jours mon état devenoit plus heureux et plus tranquille. Un matin je dormois encore, étant fatigué du travail de la veille, j'entendis l'hermite s'écrier d'une voix foible : *O mon Dieu ! je vous adore, et j'espère en vous.* Je me lève à la hâte, je cours à lui ; je le vois les bras étendus et la face contre terre au pied d'une croix ; je vole vainement à son secours : il n'étoit déja plus. Je donnai des larmes à sa mort ; mais ces larmes ne furent point amères comme celles que je donnois tous les jours à celle de dom Gaspard. Après l'avoir enseveli, je résolus de suivre son exemple ; je me revêtis de ses habits ; je déposai mes armes dans cette chapelle ; et je vivois seul depuis un an, lorsque le jeune Ursino parut à mes yeux, pour la première fois. Lui-même vous a raconté

tout ce qui suivit cette première entrevue.

A ces mots, l'hermite parut retomber dans son premier état; une nouvelle foiblesse ferma ses yeux; mais bientôt il fait un effort; et la nature se dégagea d'elle-même d'un abcès prêt à l'étouffer. La présence de dom Gaspard avoit causé cette crise heureuse: en moins de trois jours, il eût repris assez de forces pour être en état de partir avec dom Gaspard et dom Pèdre, sur une haquenée qu'ils avoient amenée avec eux.

Dom Pèdre eût desiré pouvoir conduire dom Juan de Livaros chez le duc de Santillane; mais l'inquiétude où il étoit de la blessure de son ami, le desir de revoir la belle Félicie, le pressèrent de retourner à la cour du roi des Asturies, et bientôt ils arrivèrent à Oviédo.

Dom Pèdre trouva son ami dans un aussi bon état qu'on le pouvoit espérer: il le prévint de l'arrivée de l'hermite, dont il lui raconta l'histoire. Le roi des Asturies, prévenu de même par le sénéchal, que c'étoit dom Juan de Livaros qui bientôt paroîtroit à ses yeux, ce prince se rappella non-seulement combien ce Chevalier s'étoit illustré par les armes, mais aussi les services et les marques d'attachement qu'il en avoit reçus dans les premières campagnes qu'il avoit faites contre les Maures. Il

alla sur le champ chez Ursino, pour jouir du plaisir d'assister à l'entrevue de l'hermite avec son éléve. On imaginera sans peine à quel point elle fut tendre et touchante. Au moment où dom Pélagos entra, l'hermite voulut se jeter à ses genoux : Seigneur, lui dit-il, coupable du meurtre de dom Télados, je viens vous rapporter ma tête. Ah ! mon cher Livaros, répondit le monarque, sa punition fut juste ; et sa mémoire m'est doublement en horreur, et par son crime, et pour m'avoir privé si long-tems d'un Chevalier tel que vous.

Le duc de Miranda, et plusieurs anciens Chevaliers contemporains de dom Juan de Livaros, s'empressèrent à lui donner les marques les plus honorables de leur estime et de leur amitié. Ils le pressèrent vainement de reprendre la profession et les armes de la Chevalerie, qu'il avoit honorés par ses exploits ; il s'en défendit avec une humilité qui ne leur laissa nulle espérance de le voir se rendre à leurs prières.

Cependant dix-huit ans de pénitence et de solitude n'avoient point affoibli dans Livaros un génie supérieur, ni le don qu'il avoit de pénétrer les plus secrets sentimens de ceux qui l'intéressoient assez pour qu'il s'appliquât à les connoître. Il ne fut point alarmé de l'amour de dom Pèdre pour la belle Félicie, mais il ne put voir

qu'en frémissant son élève se livrer à l'amour le plus téméraire pour la jeune Inès : Quelle espérance pouvoit-il avoir que sa naissance fût enfin découverte ; et que cette naissance fût assez illustre pour qu'il pût prétendre à la main de l'héritière d'un longue suite de rois ?

Dom Pélagos avoit fait les mêmes observations que l'hermite dom Juan. Les sentimens de dom Pèdre pour Félicie l'occupoient aussi ; mais, suzerain des ducs de Santillane et de Miranda, l'amour de dom Pèdre pour la belle Félicie, lui parut un moyen de réunir deux grands seigneurs, dont la querelle n'étoit née que des prétentions que tous deux avoient sur un arrière-fief auquel ils se croyoient en droit de nommer. A l'égard d'Ursino, dom Pélagos se sentoit une secrette sympathie pour ce jeune Chevalier. Il admiroit son courage, il avoit été vivement frappé de la richesse des langes trouvés dans la caverne de l'ourse ; il l'étoit sur-tout de la forme qu'il avoit remarquée dans ce reliquaire précieux qu'Ursino portoit à son cou ; et, se rappelant la perte que le roi de Navarre avoit faite de son fils dans les montagnes de la Galice, il osoit penser que cet enfant si cher, dont la mort avoit paru certaine, pouvoit avoir été miraculeusement conservé par le protecteur de l'Espagne, auquel il avoit été voué. Le tems

de cette perte et l'âge du jeune Ursino, se rapportoient; et toutes ces circonstances rapprochées, déterminoient le roi des Asturies à voir sans peine l'hommage qu'Ursino rendoit aux charmes de la belle Inès. Maître d'arrêter les progrès de cet amour, il ne s'occupa que de la guérison du Chevalier qu'il avoit adopté, bien déterminé d'ailleurs à faire toutes les perquisitions nécessaires pour découvrir si les espérances qu'il avoit sur sa haute naissance, étoient fondées.

Dom Pélagos se garda bien d'instruire Ursino ni dom Pèdre, de ce qui se passoit dans son ame; il craignoit la vivacité de leur âge; il craignoit encore plus qu'un espoir aussi léger ne servît qu'à mettre le poignard dans le cœur du jeune Chevalier, si cet espoir venoit à se détruire. Il serra précieusement les langes et la turquoise; et animé par le tendre intérêt qu'il prenoit à son Chevalier, il se trouva le même jour près de son lit, au moment où le Mire mettoit un nouvel appareil à sa blessure. Il examina plus attentivement que jamais le reliquaire qu'il portoit à son cou; et ce nouvel examen lui fit découvrir l'empreinte de la coquille qu'Ursino portoit sur son sein. Le monarque, avec l'idée récente qu'il avoit de ces deux objets, les dessina sans peine, dès qu'il fut dans son

cabinet. Il y fit sur le champ appeller le grand sénéchal et dom Juan de Livaros ; il leur fit part de sa présomption : l'un et l'autre la trouvèrent assez fondée pour l'adopter ; ils conclurent, comme dom Pélagos, qu'il falloit tout espérer de la Providence, et de l'intercession de saint Jacques dont la protection sur les jours de ce jeune Chevalier avoit paru si marquée. Ils résolurent entre eux que, dès qu'Ursino seroit absolument hors de tout péril, le grand sénéchal partiroit pour aller à Pampelune, sous le prétexte de former une nouvelle alliance entre dom Pélagos et dom Inigo ; que dom Juan l'accompagneroit sous les habits d'hermite, comme son chapelain, et qu'ils porteroient les dessins de tous les signes de reconnoissance qui, de ce moment furent dérobés aux regards de toute la cour.

Dom Pèdre et son ami n'apprirent de cette conversation, que ce qu'il étoit nécessaire qu'ils en sussent. Le départ prochain de l'hermite affligea son élève ; il fit au contraire naître l'espérance dans l'ame de dom Pèdre, qui connoissoit trop le cœur de son père, pour n'être pas persuadé qu'il rendroit à cet hermite tout ce qu'il devoit à dom Juan de Livaros. Dom Pèdre n'hésita point à lui confier l'amour qui l'enflammoit pour Félicie ; et, les larmes aux

yeux, il le supplia de s'arrêter quelques jours à Santillane, de prévenir son père, et d'obtenir son aveu pour une union qui pouvoit seule faire son bonheur. L'hermite le lui promit, et le pressa de donner la même marque de confiance au roi des Asturies. Dom Pélagos, approuvant son amour, promit à dom Pèdre de ménager l'esprit du duc de Miranda.

On imaginera sans peine à quel point les sentimens de la jeune Inès pour Ursino, serrèrent encore les nœuds de l'amitié qui l'unissoit avec Félicie. Elles étoient inséparables, et à chaque instant s'entretenoient d'un amour dont les progrès augmentoient sans cesse le besoin des confidences.

Inès envioit bien le bonheur de son amie, qui tous les jours pouvoit voir dom Pèdre, tandis que son rang et la décence ne lui permettoient pas de s'assurer elle-même de l'état de l'aimable Ursino. Dom Pèdre, attentif et galant, ne craignit pas de la prévenir à cet égard; il se souvenoit que peu de jours auparavant il l'avoit vu rougir, comme forcée à lui demander de ses nouvelles. Il osa même lui-dire, en présence de Félicie, que son ami souffroit bien moins de sa blessure, que de la douleur d'être privé de la voir. Un regard naïf, quoique plein de décence, lui apprit qu'il pouvoit en chercher les moyens;

souvent l'amitié bien tendre est presqu'aussi ingénieuse que l'amour. La blessure d'Ursino commençoit à se refermer ; dom Pèdre saisit le moment où le Mire s'applaudissoit du progrès de la cure, pour lui persuader qu'il seroit utile au blessé qu'on le portât quelquefois dans les jardins du palais, où l'air doux du printems contribueroit à lui redonner des forces. Le Mire y consentit, et dom Pèdre, après avoir volé pour en avertir Félicie, fit tout préparer pour faire porter son ami dans un bosquet, voisin d'un petit jardin de fleurs que la belle Inès cultivoit de ses mains. L'appartement de la princesse dominoit sur le jardin, dont ce bosquet formoit la perspective. Inès accompagnée de Félicie, parut bientôt à son balcon, qu'Ursino regardoit en soupirant ; mais la distance étoit trop grande pour que ces tendres amans pussent lire dans leurs yeux le plaisir qu'ils sentoient à se revoir : tout ce qu'Ursino put faire, fut de saisir un moment, où, sans crainte d'être observé, il put tendre ses bras vers Inès : heureusement dom Pélagos, suivi de toute sa cour, arriva pour voir le Chevalier blessé, sachant qu'on l'avoit transporté dans les jardins ; et cherchant à pénétrer quels étoient les sentimens d'Inès pour ce Chevalier, qui, de jour en jour, lui devenoit plus cher, il la fit appeler avec sa compagne,

Dom Pèdre courut au-devant d'elles pour leur donner la main. Approchez, Inès, dit Pélagos à sa fille; venez vous réjouir avec moi de la convalescence de mon Chevalier. La jeune Inès obéit en rougissant: Vous n'avez pu, continua-t-il, donner à mon Chevalier le prix du tournoi qu'il a remporté; mais ce n'est plus un laurier, qu'il a baigné de son sang, que je lui destine pour prix de sa victoire; j'espère que celui qu'il va recevoir de votre main lui sera plus agréable et plus cher. A ces mots, il remet dans les mains d'Inès une double boîte enrichie de diamans: cette boîte renfermoit les portraits de dom Pélagos et d'Inès; et c'est dans le moment où dom Ursino la reçut de la main tremblante d'Inès, qu'il fut facile au roi des Asturies de lire dans l'ame de ces tendres amans.

La crainte qu'une émotion aussi vive ne fît du tort à la blessure, abrégea le plus heureux moment de leur vie. En vain Ursino chercha-t-il des expressions assez vives pour remercier dom Pélagos qui le regardoit avec l'intérêt le plus tendre; il ne put parler, et ne sut cacher le trouble qui l'agitoit, qu'en courbant la tête pour baiser respectueusement les portraits.

Dom Pélagos ne tarda pas à faire part à l'hermite dom Juan et au grand sénéchal, de l'observation qu'il venoit de faire; et leur départ

pour la Navarre ne fut différé que de peu de jours.

Le bonheur d'avoir revu Inés, la douce espérance d'en être aimé, portèrent un baume si salutaire dans le sang d'Ursino, que sa blessure fut bientôt refermée, et que même il put, sans danger, se lever pendant quelques heures du jour.

Il commençoit même à pouvoir se promener à cheval, mais sans porter des armes ; et le grand sénéchal et l'hermite étoient prêts à partir pour la Navarre, lorsqu'un Chevalier de la cour du duc de Santillane vint répandre le trouble et les alarmes dans celle d'Oviédo, par les plus fâcheuses nouvelles.

Les successeurs de Pélage, et les princes Espagnols qui possédoient en souveraineté les provinces les plus voisines de la France, ayant entretenu toujours l'alliance la plus étroite avec cette puissance, dont sans cesse ils avoient reçu des secours, ces princes avoient toujours cru n'avoir à se défendre que des entreprises des Sarasins ; et ces derniers n'ayant jamais fait de tentatives que du côté de l'Aragon, ils regardoient le royaume et la puissance d'Inigo, comme une barrière impénétrable, ou du moins comme un obstacle assez puissant pour arrêter long-tems les efforts des seuls ennemis qu'ils crussent avoir à craindre ; mais de nouveaux

barbares dont ils ignoroient jusqu'au nom, et presqu'aussi dangereux et plus féroces encore que les Africains, vinrent tout-à-coup fondre sur leurs provinces maritimes, et y porter le ravage et la désolation.

Les descendans du fameux Godefrid, roi de Danemarck, étant animés par l'espoir d'un nouveau butin, et par le desir de se venger de la protection que la France avoit accordée en vain à Hériolte, qu'elle avoit voulu mettre sur le trône; Sigefrid, un des plus redoutables des princes Normands, s'étoit porté sur les côtes de France avec une armée navale formidable. Sigefrid; après avoir ravagé les côtes de la Neustrie et de la petite-Bretagne, avoit longé les côtes de France, et s'étoit emparé du Bordelois, où, le fer et la flamme à la main, il eut bientôt soumis des peuples qui n'étoient point préparés à se défendre. La foiblesse du gouvernement François, sous le règne du petit-fils de Charlemagne, n'ayant opposé qu'une légére résistance à la rapidité des conquêtes de Sigefrid, ce prince, maître du Bordelois et du Béarn, dès les premiers mois de son expédition, se trouva bientôt en état de faire subsister son armée, et prit la résolution de se porter jusques sur les côtes d'Espagnes les plus voisines, pour

les reconnoître, après avoir laissé dans Bordeaux un corps de troupes assez fort pour s'assurer d'une retraite. Il se rembarqua, suivi de l'élite de son armée, vint fondre tout-à-coup sur Saint-Ander dont il s'empara, et que selon la coutume barbare des Normands, il pilla et réduisit en cendres.

Sigefrid, animé par ce premier succès, crut trouver la même facilité dans le reste des Asturies, et s'avança vers Santillane; mais la défaite de son avant-garde lui fit connoître qu'il falloit attaquer avec plus de prudence et plus d'art des troupes belliqueuses, qui connoissoient celui de se défendre.

Le duc de Santillane, très-affligé de n'avoir pu sauver Saint-Ander, et ne se trouvant pas des forces suffisantes pour tenir la campagne, forma promptement un camp retranché sous les murs de sa capitale; il se contenta d'envoyer des partis pour observer les normands, et pour les empêcher de s'étendre loin du gros de leur armée. Ce furent ces partis qui se réunirent pour fondre sur l'avant-garde de Sigefrid, et qui l'empêchèrent de ravager l'intérieur du pays. Ce fut aussi dans ce tems que le duc de Santillane envoya l'un de ses Chevaliers pour rappeler son fils, et pour demander au roi

des Asturies de le secourir contre ces nouveaux ennemis : un autre Chevalier partit en même-tems pour la Navarre.

Le brave, le généreux dom Pélagos ne tarda pas à rassembler tout ce qui pût se trouver en état de porter les armes, pour voler au secours du duc de Santillane : mais la belle cité d'Oviédo n'étant point fortifiée, il craignit que si les Normands avoient quelque avantage, ils ne pénétrassent jusqu'à sa capitale ; et pour mettre Inés et Félicie en sûreté, il les envoya, sous la garde du duc de Miranda, du grand sénéchal, à Villa-Viciosa, ville très-forte de ses états, située au fond d'un beau port dont quelques vaisseaux suffisoient pour défendre l'entrée ; et ces vaisseaux pouvoient même servir à sauver les deux princesses, au cas que Sigefrid, vainqueur, vînt assiéger la ville. Ursino n'étant pas encore en état de porter des armes pesantes et de résister à la fatigue, fut forcé par dom Pélagos à suivre les princesses, et à s'enfermer avec elles dans Villa-Viciosa. L'hermite dom Juan de Livaros accompagna son élève ; et le roi des Asturies, tranquille sur ce qu'il avoit de plus cher, marcha sur le champ au secours du duc son allié.

L'amour d'Ursino pour Inès, et le bonheur de ne point s'éloigner d'elle, pouvoient à peine

le consoler de ne pas suivre dom Pèdre, et de perdre cette occasion d'acquérir de la gloire. Mais dom Pèdre acheva de le déterminer, en lui disant que si le sort des armes étoit contraire au roi des Asturies, lui seul pouvoit défendre les deux princesses. Les deux frères d'armes s'embrassèrent; et le même jour qu'Ursino suivit Inès à Villa-Viciosa, dom Pèdre se mit à la tête de l'avant-garde de l'armée pour aller au secours de son père.

Sigefrid, dépourvu des machines propres à rompre les premières défenses du camp retranché qu'il attaquoit, en faisoit construire, et s'étoit contenté jusqu'alors d'embrasser l'enceinte de ce camp par des corps de troupes dont les communications étoient faciles, et qui le tenoient bloqué jusqu'à ce qu'il fut en état de l'attaquer de vive force.

Ayant su que ces machines ne pouvoient être prêtes avant huit jours, il saisit cet intervalle de tems pour monter sur le plus léger de ses vaisseaux, et suivi de quelques chefs et d'une troupe d'élite, il résolut de reconnoitre une partie des côtes de cette mer jusqu'alors inconnue aux Normands, pour former dans la suite le plan de quelque nouvelle expédition. Il laissa le commandement de son armée au comte Odinsée, son parent, l'un des plus cruels et des

plus redoutables Chevaliers du Nord. Ce barbare, glorieux d'être descendu d'Odin et de Fréga, joignoit la férocité de ce dieu des Scandinaves, à l'ardeur qui lui faisoit chercher sans cesse de nouveaux combats. Vainqueur dans tous ceux qu'il avoit livrés seul à seul, c'étoit toujours le crâne du dernier ennemi tombé sous ses coups, qui lui servoit de coupe.

Sigefrid eut à peine fait mettre à la voile, qu'Odinsée essaya de forcer le camp retranché du duc de Santillane. On le vit s'élancer plusieurs fois jusques dans la première enceinte; mais il ne put pénétrer plus avant; et ses plus braves soldats étant tombés à ses pieds, il fut obligé de se retirer en désordre, et de renoncer à son entreprise téméraire. Il espéra de se dédommager de cet échec, en parcourant les campagnes voisines; et chaque jour fut marqué par l'incendie des villages, que la terreur de ses armes faisoit abandonner.

Un seul château, dont la situation étoit avantageuse, résistoit depuis deux jours à ses attaques; mais les fossés profonds qui l'entouroient étoient presque comblés. L'avant-garde commandée par dom Pèdre, partit à tems pour le secourir. Cette avant-garde plus nombreuse, et composée de troupes mieux disciplinées que

le détachement conduit par Odinsée, mit facilement les Normands en désordre; et, malgré la force et la valeur de ce féroce guerrier, il fut forcé de se retirer et de rentrer dans son camp. Dom Pèdre, content de ce premier avantage, attendit avec prudence que le roi des Asturies l'eût rejoint avec son armée; alors il s'avança pour reconnoître le camp des Normands. Sur le compte qu'il rendit à dom Pélagos, ils prirent des mesures pour l'attaquer le lendemain; et des signaux répétés firent connoître au duc de Santillane, que le secours qu'il espéroit étoit prêt à le défendre.

Odinsée avoit remarqué dom Pèdre à sa valeur comme aux armes brillantes qu'il portoit. A peine fut-il rentré dans son camp, qu'il écrivit ce cartel de défi, et le fit porter au camp du roi des Asturies: » Qui que tu sois, toi qui pourrois te » vanter d'avoir vu reculer Odinsée, je te défie, » hors de ton camp, aux premiers rayons du » soleil; tu trouveras Odinsée seul, et prêt à » laver dans ton sang la honte d'un avantage » que tu ne dois qu'au grand nombre. «

Dom Pélagos, entouré des principaux Chevaliers de son armée, tenoit avec eux un conseil de guerre sur les dispositions de l'attaque qu'il préméditoit pour le lendemain matin, lorsque le héraut d'Odinsée entra d'un air farouche dans

sa

sa tente. » A qui dois-je remettre ce défi, s'é-
» cria-t-il, et quel est le téméraire qui se sen-
» tira le courage de l'accepter ? « Dom Pélagos eût désiré vainement de ne pas laisser exposer dom Pèdre au hasard d'un combat particulier, presque au moment d'une affaire générale, où tout concouroit à l'assurer de la victoire; mais dom Pèdre étoit trop généreux pour y consentir. Ce jeune prince se lève, court au héraut d'Odinsée, prend le cartel, se fait apporter un riche manteau d'écarlate dont il le revêt, et lui présentant une bourse pleine de besans d'or :
» Cours à ton maître, lui dit-il; apprends-lui
» que c'est dom Pèdre de Santillane qui, dès le
» lever du soleil, sera prêt à le combattre. « Le Scandinave surpris, admire la noblesse et la beauté de dom Pèdre : il reçoit ses présens, et sort en s'écriant : *Que je te plains !*

A peine le héraut étoit-il sorti de la tente, qu'on y vit entrer un soldat qui, plein d'adresse et de courage, avoit traversé le camp des Normands : il portoit à dom Pélagos une lettre du duc de Santillane, dans laquelle ce prince remercioit le roi des Asturies; et lui donnoit avis qu'au moment où son armée attaqueroit les Normands, il sortiroit de Santillane à la tête de ses Chevaliers, pour faire une puissante diversion. Cet avis, qui ne laissoit aucun doute sur une vic-

toire complette, redoubla les regrets de dom Pélagos sur ce que dom Pèdre avoit accepté le défi d'Odinsée ; mais l'honneur et les loix de la Chevalerie ne lui permettoient plus d'empêcher leur combat.

Dès que l'aurore parut, dom Pèdre, couvert d'armes brillantes, sortit du camp du roi des Asturies, et s'avança vers le camp des Normands. Dom Pélagos rangea son armée en bataille, crainte de surprise, et quatre Chevaliers Asturiens accompagnèrent dom Pèdre. Bientôt ils virent paroître Odinsée, suivi d'une troupe nombreuse ; mais à la vue de dom Pèdre, il la congédia, et ne retint que le même nombre de Chevaliers qui accompagnoient son adversaire.

L'un et l'autre s'élancèrent avec une impétuosité égale : leurs lances volèrent en éclats, sans qu'ils fussent ébranlés : ils fournissent leur carrière, reviennent l'un sur l'autre l'épée à la main, et se chargent avec une égale fureur. Le feu jaillit de leurs armes, et la terre se couvre de leurs débris : ils combattent long-tems sans qu'aucun des deux paroisse avoir quelque avantage. Odinsée furieux de trouver, pour la première fois, un ennemi qui puisse lui résister, attaque dom Pèdre de plus près, et comptant sur sa force prodigieuse, il laisse pendre son épée, abandonne la bride, et s'élance pour saisir dom

Pèdre ; mais celui ci lui porte sur la visière un coup terrible du pommeau de son épée. Odinsée, étourdi de ce premier coup, en reçoit plusieurs autres qui lui font perdre la vue et le font chanceler : le prince alors arrache son épée, saisit les rênes de son cheval, et veut l'amener prisonnier ; mais, contre la loi de ces sortes de combats, les quatre Chevaliers Normands fondent sur dom Pèdre, et l'un d'eux tue son cheval, avant que les quatre Chevaliers Asturiens puissent s'opposer à cette trahison. Bientôt ceux-ci font mordre la poussière à deux Chevaliers Normands ; et le prince se précipitant sur un de leurs chevaux, s'empare une seconde fois des rênes du cheval d'Odinsée, qu'il conduit enfin prisonnier à dom Pélagos.

Cette action s'étant passée à la vue des deux armées ; les Normands s'avancèrent pour délivrer leur chef, en faisant des hurlemens affreux. Les Asturiens s'étant ébranlés pour les recevoir, l'affaire devint générale ; et ce qui ne devoit être qu'un combat particulier, donna bientôt à la cité de Santillane le spectacle d'une bataille sanglante.

Odinsée désarmé étoit déja sous la tente de dom Pélagos, tandis que les deux armées combattoient avec le même acharnement, sans que

la victoire parût se déterminer entr'elles; mais bientôt le son aigu des clairons annonça l'attaque du duc de Santillane. Ce duc, à la tête de cinq cents Chevaliers, chargea les Normands, les prit en flanc, et les mit bientôt en désordre: la déroute alors devint générale; et les Normands, pressés de tous côtés, prirent la fuite vers leurs vaisseaux. Il en périt un grand nombre; mais dom Pélagos ne voulant point exposer ses sujets au désespoir de ses barbares, et la nuit commençant à paroître, il fit sonner la retraite. Ce fut dans le camp même qu'ils occupoient autour de la cité de Santillane, qu'il fit entrer son armée, laquelle resta toute la nuit suivante sous les armes; et dès l'aurore, les partis envoyés à la découverte, lui rapportèrent que les barbares s'étoient rembarqués.

On imagine sans peine avec quels transports de joie le duc de Santillane embrassa son fils, et quelle fut sa reconnoissance pour le roi des Asturies. Ces princes s'empressèrent également à calmer la fureur et le désespoir d'Odinsée. Ce fier descendant d'Odin, malgré ses vices, étoit né généreux. Frappé de la différence des mœurs Espagnoles et de celles des Danois, dont l'usage cruel étoit de sacrifier leurs prisonniers, il ne put refuser son estime et son admiration à ceux

qu'il voyoit occupés à lui faire oublier ses malheurs, et à lui faire trouver ses chaînes plus légéres.

On jouissoit depuis deux jours dans Santillane du bonheur d'être délivré des alarmes que l'attaque imprévue des Normands avoit fait naître; lorsque, sur la fin du troisième jour, des tourbillons de poussière et le son des trompettes annoncèrent l'approche d'une nouvelle armée. C'étoit le roi de navarre lui-même qui s'avançoit, suivi de l'élite de ses troupes, pour secourir les Asturiens. Dom Pélagos, le duc de Santillane et dom Pèdre, montèrent aussi-tôt à cheval pour aller recevoir le brave dom Inigo: et il apprit d'eux les événemens qui avoient précédé son arrivée.

Ce prince fut reçu dans Santillane avec les plus grands honneurs. Il acheva de prouver au comte Odinsée la préférence que les mœurs de l'Espagne méritoient sur celles du Nord, par l'air affable avec lequel il le reçut. Il fut étonné que, si jeune encore, dom Pèdre eût pu vaincre un guerrier si redoutable, et si renommé dans toute l'Europe par ses combats, sa valeur et ses victoires; il ne put voir le jeune héros sans être attendri. Que vous êtes heureux, dit-il au duc son père, en présence du roi des Asturies! Ce fils aussi chéri que respectable, vient de cou-

vrir de gloire votre nom et vos armes ; il fera l'honneur et le bonheur de votre vie ; il sera l'appui, la consolation de votre vieillesse. Hélas ! un sort cruel m'a tout ôté ! . . . Je pourrois avoir un fils de son âge, je l'ai perdu ! Depuis ce tems, ce fatal souvenir empoisonne ma vie ; et rien ne peut me consoler de cette perte. — Seigneur, lui répondit le roi des Asturies, vos vertus mériteroient que la Providence fît un miracle en votre faveur. Vainqueur des ennemis de son nom, un Dieu juste n'anéantira pas la race d'un héros qu'il a placé sur le trône. Je sais l'histoire de vos malheurs ; nulle certitude de la mort de ce fils ne peut vous ôter l'espérance. Ah ! seigneur, prenez confiance dans cette Providence divine qui protégea vos armes ; puisse-t-elle exaucer les vœux que nous élevons au ciel avec vous ! . . . .

Dom Pélagos crut ne devoir pas en dire davantage ; et la peur de s'être trompé dans ses conjectures, l'empêcha d'en faire part au roi de Navarre : mais il imagina d'essayer quel effet pourroit faire sur lui les dessins qu'il avoit fait tracer des signes de reconnoissance trouvés sur dom Ursino ; il résolut même de ne les lui pas présenter, mais de les exposer seulement dans un cabinet de l'appartement qu'il occupoit ; et, connoissant sa vénération pour le patron des

Espagnes, il plaça ces dessins au-dessous d'un tableau qui le représentoit.

Le roi des Asturies dépêcha, dès la nuit, un courier pour sa capitale. Ce courier eut ordre de ne s'arrêter dans Oviédo, que le tems nécessaire pour apprendre sa victoire et le rembarquement des Normands, et d'aller en diligence à Villa-Viciosa porter la même nouvelle aux deux princesses, avec l'ordre de venir le rejoindre, suivies de l'hermite et des Chevaliers qui les avoient accompagnées. Hélas! il ne savoit pas ce qu'il alloit bientôt éprouver lui-même.

Le roi de Navarre s'étant levé de grand matin, admira la richesse de l'appartement qu'il occupoit: l'art de la peinture, conservé par les Arabes, avoit passé déja dans Santillane par un esclave de cette nation, dont la main savante avoit décoré ce palais. Dom Inigo s'amuse à considérer les différens tableaux; et, voyant un cabinet ouvert, il y passe dans l'espérance d'en trouver encore de plus précieux. Bientôt celui qui représentoit saint Jacques frappe sa vue: son premier mouvement est de se mettre à genoux, et d'implorer l'intercession de ce grand saint: ensuite, portant plus bas ses regards, le dessin qu'il remarque les fixe. L'émotion la plus vive agite son ame; il n'ose en croire ses yeux;

chaque trait qu'il découvre est un nouveau trai
de feu qui le frappe : il lève les bras au ciel
il détache ce dessin ; il baise avec transport celu
d'un reliquaire qu'il reconnoit... Il reconnoî
de même l'amulette, les langes ; et serrant le
tout sur son cœur, éperdu par les transports
qu'excitent en lui la crainte et l'espérance, il
vole à l'appartement du duc de Santillane. Ah !
s'écria-t-il en entrant et lui montrant le cadre,
qu'ai je vu ? que puis-je espérer ?

Le trouble extrême du roi de Navarre l'avoit d'abord empêché de reconnoître que le duc, le roi des Asturies et dom Pèdre avoient les yeux baignés de larmes, et que les principaux Chevaliers des deux cours les entouroient avec un air consterné. Il s'écrie de nouveau : Ah ! vous connoissez le sort de mon fils ? ah ! daignez en instruire un malheureux père..... Un morne silence, un cri de douleur que dom Pélagos, le duc et dom Pèdre firent de concert, sont leur unique réponse. Ah ! cruels, s'écrie-t-il de nouveau, portez-moi le dernier coup, ou prenez pitié de l'état où je suis. Dom Pélagos se lève enfin ; il court au roi de Navare, il le serre entre ses bras. Ah ! lui dit-il, nous sommes également malheureux. Hélas ! vous retrouviez un fils digne de vous ; mais un sort affreux nous l'enlève, et nous perdons nos enfans avec lui.

A ces mots, les sanglots redoublent, leur coupent la voix; et ce n'est qu'après un long intervalle, que le grand référendaire de cette cour présente au malheureux roi de Navarre la dépêche désastreuse que dom Pélagos venoit de recevoir du duc de Miranda. Il ne fut pas en état d'en faire lui-même la lecture. Cette dépêche portoit qu'Inès et Félicie étant allées se promener sur le bord de la mer avec Ursino, des pirates abordés pendant la nuit, et dont le vaisseau ne pouvoit être apperçu dans une anse hérissée de rochers, étoient descendus à terre, les avoient surpris sans défense, et, les ayant enlevés, les avoient portés couverts de chaînes à leur vaisseau, et sur le champ avoient remis à la voile.

Dom Pélagos et dom Pèdre achevèrent de percer le cœur du roi de Navarre, en lui racontant tout ce qu'ils savoient de l'enfance, de l'éducation, des vertus et du courage de dom Ursino; ils le confirmèrent dans la certitude que ce brave chevalier étoit le fils qu'il avoit perdu, en lui parlant de la coquille qu'il avoit empreinte sur son sein.

Quelle affreuse situation pour tous ces princes! Dom Pélagos et le roi de Navarre pleuroient des enfans qu'ils adoroient; dom Pèdre gémissoit en

frémissant sur le sort de Félicie et de son frère d'armes. Après avoir donné quelque tems à leur douleur, le duc de Santillane, comme étant le moins malheureux, fut le premier à rappeller leur raison, et à chercher les moyens sûrs et expéditifs pour avoir des nouvelles de ceux qu'ils regrettoient. On convint d'armer sans délai ce qui se trouveroit de vaisseaux propres à tenir la mer, et dom Pèdre ne voulut céder à personne l'honneur de les commander.

Il rassemble au plutôt des Chevaliers choisis dans les deux armées de Navarre et des Asturies; et dès le lendemain, ayant fait armer deux vaisseaux légers, il étoit prêt à mettre à la voile, lorsqu'on apperçut de loin un canot qui luttoit contre des lames élevées; et l'on vit que ceux qui le montoient faisoient tous leurs efforts pour aborder. Dom Pèdre envoya promptement une barque à son secours; et peu de tems après, elle conduisit le canot dans le port. Dom Pèdre vole au-devant d'un seul homme qui sort, et sans peine il le reconnoit pour être Jacomo, l'un des plus fidèles domestiques de Félicie. Ah! cher Jacomo, s'écria-t-il, m'apportes-tu la mort ou la vie? — Hélas! seigneur, ne tremblez point pour les jours d'Inès et de Félicie; mais d'ailleurs je n'ai que des nouvelles effrayantes à vous

annoncer. — Ah ! ma Félicie respire, dit dom Pèdre ; toute espérance ne m'est donc pas encore ravie.

Pendant le tems qui s'étoit passé depuis la découverte du canot, l'on avoit averti les deux rois de cet événement ; et la foible espérance de recevoir quelques notions sur l'enlèvement d'Inès et d'Ursino, avoit suffi pour les faire accourir au port.

Ce fut en leur présence que Jacomo raconta que le prince Normand Sigefrid, étoit celui qui leur ravissoit leurs plus chères espérances. Sigefrid, dans le dessein de reconnoître la côte des Asturies, s'étoit porté jusqu'au cap d'Ortegal ; son vaisseau, repoussé par les courans et les vents contraires, avoit été forcé de se tenir au large ; il manquoit d'eau depuis quelques jours, et profitant d'un vent qui portoit aux côtes des Asturies, il s'en étoit rapproché pour faire remplir ses tonneaux. Ce guerrier n'ayant pas des forces suffisantes pour oser tenter d'entrer dans le port de Villa-Viciosa, avoit doublé l'une des pointes qui le ferment au nord : découvrant alors une anse entre des rochers, il s'étoit hasardé d'y entrer à la fin du jour ; et tandis que l'équipage s'occupoit à chercher de l'eau, il avoit envoyé un détachement de quelques soldats bien armés, qui s'étoit avancé jusqu'à la

vue du fond du port et de la ville. Là, le chef de ce parti faisant cacher sa suite entre des rochers, il attendit l'occasion de faire quelques prisonniers qui pussent l'instruire sur l'état de l'intérieur de ce pays. Il ne fut pas long-tems dans cette retraite sans appercevoir deux chariots suivis de quelques gardes qui sortoient de la ville et s'avançoient vers le port. Le chef Normand ayant fait retirer sa troupe un peu plus avant dans les rochers, attendit que les deux chariots les eussent dépassés: alors donnant le signal à ses gens, les gardes furent renversés et poignardés, et les chariots entourés. Ursino désarmé voulut en vain faire quelque résistance; son cheval, que les barbares tuèrent entre ses jambes, l'entraîna dans sa chûte; et dans ce moment d'horreur et de confusion, les deux princesses, quelques dames de leur suite et le malheureux Ursino, furent saisis, enlevés et portés dans le vaisseau de Sigefrid, qui, content de cette capture, fit mettre aussi-tôt à la voile. Jacomo, continuant ce triste récit, ajouta qu'ayant jetté des cris pour appeller les habitans de la campagne au secours de la princesse, les barbares l'avoient entraîné, en l'accablant de coups, jusques dans leur vaisseau; qu'ils avoient dirigé leur marche vers le port de Saint-Ander; mais qu'après avoir vogué toute la nuit, le

commandant ayant apperçu plusieurs voiles, et croyant reconnoître les vaisseaux qui les portoient, leur avoit fait un signal, auquel ces vaisseaux avoient obéi sur le champ, en arrivant à lui; qu'il avoit paru transporté de fureur, en écoutant le récit que les capitaines venoient de lui faire; et qu'après avoir tenu conseil avec eux pendant quelques momens, il avoit ordonné de changer de route, et de porter sur les côtes de France. Jacomo leur ajouta, qu'à l'entrée de la nuit, ayant apperçu le canot qui s'étoit démarré, flotter à l'arrière du vaisseau, il s'étoit jetté sur le champ à la mer, étoit monté dans ce canot; que malgré le grand nombre de flèches qu'on lui tiroit, il avoit eu le bonheur de se sauver, et qu'alors il avoit fait de nouveaux efforts pour regagner la côte, et venir les avertir de cet événement funeste.

Rien ne peut exprimer la douleur mortelle dont les deux rois et dom Pèdre furent saisis en écoutant Jacomo. Le récit qu'ils venoient d'entendre, leur fit sentir la nécessité de suspendre leur poursuite; et ne doutant point que Sigefrid, après avoir rassemblé les débris de son armée, ne se fut retiré dans Bordeaux, le roi de Navarre et celui des Asturies ne pouvant former aisément une armée navale assez considérable pour attaquer celle des Normands, et se porter

dans la Gironde, ils se déterminèrent à retourner ensemble à Pampelune, pour y recueillir de nouvelles forces, et de-là marcher le long des côtes et se porter sur Bordeaux, tandis qu'une escadre, composée de leurs meilleures voiles, iroit bloquer l'embouchure de la Gironde, pour observer la flotte Normande, et profiter des occasions qui pourroient se présenter de la combattre avec quelque avantage. Dom Pèdre dépêcha aussitôt un courier à dom Juan de Livaros, pour le déterminer à venir sur le champ à Pampelune, avec les marques de reconnoissance qu'il avoit trouvées dans la caverne de l'ourse : il écrivit en même tems la lettre la plus respectueuse et la plus tendre au duc de Miranda, en lui jurant que le duc de Santillane, qui lui demandoit son amitié, auroit bientôt à pleurer un fils unique, si ce malheureux fils ne pouvoit réussir à remettre la charmante Félicie dans ses bras.

L'armée combinée du roi des Asturies et du roi de Navarre se mit en marche, dès le lendemain, pour retourner à Pampelune; et dom Pèdre, à la tête des Chevaliers de son père, les suivit avec trois bannières (1) complettes,

(1) Une bannière complette ne pouvoit avoir moins de quatre-vingts hommes d'armes, dont une partie étoit composée de Chevaliers; et dans l'appel de ces compa-

du nombre de celles qui venoient de combattre avec gloire, sous les ordres du duc de Santillane.

Tandis que tout se préparoit pour aller attaquer les Normands, Sigefrid faisoit force de voiles pour rentrer dans l'embouchure de la Gironde avec les débris de son armée et la riche prise qu'il venoit de faire.

Sigefrid, l'un des descendans du brave Doolin de Mayence, dont le bras victorieux avoit conquis le Danemarck, n'avoit rien des mœurs féroces des anciens Danois. Son courage, sa loyauté le rendoient digne de son illustre naissance, et d'être le petit-neveu du célèbre Ogier le Danois, que dès son adolescence il s'étoit proposé d'imiter. Né cadet d'une des branches de cette illustre maison, sans état, et ne pouvant rien espérer que de son épée, il s'étoit tellement signalé sous le redoutable Éric, dans les entreprises que les Normands renouveloient sans cesse sur les côtes de France, que plusieurs troupes de ces barbares l'avoient élu pour leur

---

gnies, tous ceux qui se trouvoient honorés du titre de Chevaliers, étoient qualifiés du nom de Monseigneur; une seule bannière formoit deux très-gros escadrons, par le nombre de gens armés que les hommes d'armes avoient à leur suite.

chef. C'étoit à regret qu'il se voyoit souvent entraîné par une armée, jusqu'alors sans discipline, à porter le ravage et la désolation dans les provinces malheureuses où le vent et la fortune conduisoient ses vaisseaux. Séduit par le traître et redoutable comte Lambert, Sigefrid, à la tête de ses Normands, avoit ravagé les campagnes des bords de l'embouchure de la Loire; et le comte Lambert, au moment de la mort d'Hérispoé, duc de Bretagne, auquel le foible empereur Charles le Chauve avoit laissé usurper le titre de roi; Lambert, dis-je, avoit flatté Sigefrid, de le mettre à même de faire la conquête de l'Armorique, et de déposséder le jeune Salomon, que ses sujets venoient de proclamer roi de cette belle province, à la mort d'Hérispoé son père.

L'incursion de Lambert et de Sigefrid eut d'abord les plus grands succès; ils remontèrent la Loire jusqu'à Nantes, dont ils s'emparèrent: ce fut alors que le perfide Lambert commença à ne plus cacher ses projets ambitieux. Depuis quelque tems il avoit su se former un parti parmi les Bretons. Ces peuples qui se ressentoient encore de l'inconstance de leurs pères, et qui se faisoient une fausse idée de la liberté, s'étant trouvés blessés de l'autorité monarchique avec laquelle Nomenoé, leur duc, et son fils Hérispoé les

les avoient gouvernés, ne purent voir, sans se porter à la révolte, que leur état alloit changer de lois, et subir le joug de celles que leurs ducs pouvoient leur imposer, en prenant le titre sacré de roi. Ils regardérent le moment où le jeune Salomon montoit sur ce nouveau trône, comme favorable à leurs desseins; et l'artificieux Lambert, leur promettant de confirmer leurs anciens priviléges, et même de leur en accorder de nouveaux, une partie des Bretons prit les armes en sa faveur; et bientôt Lambert eut des forces suffisantes pour déclarer à Sigefrid et aux chefs Normands qu'il avoit sous ses ordres; qu'ils eussent à se retirer de la Bretagne, et à se contenter de la part qu'il leur accorderoit du butin qu'ils avoient fait jusqu'alors.

Sigefrid ne reçut ses propositions qu'avec indignation, les refusa, reprocha vivement à Lambert sa trahison et son ingratitude, et le défia vainement au combat. Les traîtres peuvent avoir quelquefois une valeur féroce, mais elle n'est que momentanée; ils n'ont jamais celle qu'inspire le véritable honneur, qui est permanente, toujours juste, et souvent généreuse. Lambert refusa le combat; et, convoquant les chefs des troupes Normandes, l'étalage des richesses qu'il leur proposa de partager entr'eux les éblouit au point, que ces barbares n'écou-

tant plus que le desir de revoir leurs foyers, et de se parer vis-à-vis de leur famille et de leurs voisins, des dépouilles de la France, acceptèrent avec avidité les propositions de Lambert; et la moitié des Normands même se retirant sur leurs vaisseaux, abandonnèrent Sigefrid, qui ne put retenir auprès de lui que les plus nobles chefs de ces barbares, et quelques troupes d'élite qui leur restoient fidelles.

Sigefrid ne se trouvant pas en état d'attaquer les forces de Lambert, fut obligé de sortir de Nantes, de descendre la Loire, et de regagner l'embouchure de la Seine, et l'isle d'Oissel où les premières armées Normandes avoient commencé à former un établissement. Brûlant du desir de se venger d'un indigne usurpateur, sa réputation et son éloquence martiale engagèrent bientôt ses compatriotes, moins entraînés par l'amour du gain, que par l'espoir d'une solide conquête, à le choisir pour chef; et pendant l'hiver, cette armée, mieux disciplinée que les premières, partit sous les ordres de Sigefrid, après lui avoir prêté serment.

Ce prince engagea facilement sa nouvelle armée à servir son juste ressentiment, et à se porter sur les côtes de la petite Bretagne, dont il lui peignit la conquête comme facile, et comme la plus utile pour s'établir.

Les vents s'opposèrent à ses desseins ; ils lui firent dépasser la Bretagne, portèrent le désordre dans sa flotte, qu'il ne put rassembler qu'avec peine ; et se trouvant alors à la hauteur de l'embouchure de la Gironde, le manque de vivres le força d'entrer dans ce fleuve célèbre, de porter l'épouvante et le ravage sur ses bords riches et fertiles ; et c'est dans cette course qu'il s'empara de Bordeaux.

Ce fut un bonheur pour Sigefrid de n'avoir point attaqué la Bretagne : le jeune roi de ce pays, ce Salomon (1) dont tous les anciens romanciers ont célébré la haute sagesse et le courage, avoit rassemblé les sujets qui lui étoient restés fidèles ; et soutenu par le grand Robert le Fort (2), ce héros, aïeul de Hugues Capet, ils avoient attaqué le comte Lambert, l'avoient battu deux fois, l'avoient forcé d'évacuer la

(1) Par un anachronisme commun à tous nos anciens Romanciers, ils ont placé ce Salomon sous Charlemagne. Celui-ci le remet dans la véritable époque, en le plaçant sous le règne de Charles le Chauve.

(2) Ce héros, ce Robert le Fort, aïeul de Hugues Capet, battit les Normands en plusieurs occasions, les chassa de l'Anjou, du Maine et de la Touraine : ce prince, duc de l'Isle de France et de Paris, fut tué d'un coup de flèche près du Mans, dans le dernier combat où les Normands furent défaits.

ville de Nantes, de descendre la Loire en désordre, et de fuir des bords de la Bretagne. Le premièr soin de Salomon avoit été de fortifier l'embouchure de la Loire, de mettre les côtes de la Bretagne à l'abri de toute insulte; et, depuis ce tems, l'abord en fut inaccessible aux barbares du nord.

Le comte Lambert, au désespoir, et portant dans son cœur sa rage et les remords, (qui sont toujours la première punition des grandes trahisons inutiles) erra quelque tems sur la mer voisine des côtes de la France; et s'étant expatrié par ses crimes, il les consomma tous en achevánt d'oublier qu'il étoit né François, et en se déterminant à porter le fer et la flamme jusques dans la patrie qui l'avoit vu naître. Il convoqua sur son vaisseau les chefs coupables des brigands Bretons et Normands, que la crainte d'une punition certaine avoit attachés à sa fortune: et leur ayant démontré que la seule ressource qui leur restât, étoit d'exercer le métier de pirates, jusqu'à ce qu'ils pussent s'emparer de quelques isles ou d'un cap en partie fortifié par la nature, qui put leur servir d'asile, il leur proposa d'entrer dans la Gironde, et d'aller piller Blayes et Bordeaux, ignorant alors que Sigefrid s'en étoit emparé.

Ce fut dans le tems même où le comte Lam-

bert, après s'être emparé de l'isle d'Oleron; dont il espéroit se faire une retraite, s'avançoit vers Cordouan, que Sigefrid revenoit des côtes des Asturies avec les débris de son armée et les prisonniers Espagnols qu'il avoit enlevés à Villa-Viciosa.

C'est à regret que nous avons laissé si long-tems nos lecteurs dans l'inquiétude du sort qu'éprouvèrent la belle Inès, l'aimable Félicie et le brave Ursino; mais nous avons cru devoir leur faire connoître l'histoire de ce tems, qui, se trouvant liée intimement à celle du prince de Navarre et de la princesse des Asturies, nous a paru ne point diminuer l'intérêt, et porter du jour sur ces tems reculés (1).

Le chef Normand ayant fait passer ses prisonniers sur le vaisseau de Sigefrid, les conduisit à ce prince comme une riche capture, dont il pourroit exiger une forte rançon. Nous avons déja dit que Sigefrid n'avoit rien des mœurs féroces de son pays. Frappé de l'air noble de ses nouveaux prisonniers, ému par les larmes et la beauté d'Inès et de Félicie, il les aborda de l'air le plus respectueux, les conduisit, avec

(1) Tous les faits rapportés ci-dessus sont exactement conformes à l'histoire de ce tems.

Ursino, dans la chambre de pouppe, et débuta par prendre le Ciel à témoin que leur honneur et leur vie étoient en sûreté. Il semble que l'honneur et la loyauté de l'aine impriment leur caractère auguste sur le front des gens vertueux : les deux jeunes Espagnoles osèrent lever les yeux sur ceux de Sigefrid ; elles n'y lurent que l'attendrissement que lui causoient leurs pleurs ; cependant leurs alarmes et leurs plaintes redoublèrent, lorsqu'elles virent déployer les voiles, et le vaisseau s'éloigner de la côte.

Sigefrid étant sorti pendant quelques momens, pour donner des ordres, Inès et Félicie se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre ; et, cachant sous leurs vêtemens le poignard que dans ce tems-là les dames Espagnoles portoient toujours à leur ceinture, elles jurèrent en présence d'Ursino, de se donner la mort, si ceux dont elles étoient captives osoient entreprendre quelques violence contre elles.

Ursino étoit resté jusqu'alors immobile, consterné, et renfermant dans son sein les transports qui l'agitoient. Voyant quelques armes attachées aux parois de la chambre, il se saisit d'une cotte de mailles qu'il passa promptement sous ses habits : et plaçant, à portée de s'en emparer, une épée et un bouclier, il s'approcha d'Inès, et

se précipitant à ses genoux, il lui jura de perdre la vie à ses yeux, avant qu'on osât lui faire redouter quelque offense.

Le généreux Sigefrid s'occupoit alors à prévenir celles que ses prisonniers pouvoient craindre. Il venoit, en présence de son équipage, de les prendre sous sa garde, et de défendre sous peine de la vie d'oser pénétrer jusqu'à l'asyle qu'il venoit de leur donner. Ce ne fut point avec l'air d'un maître qu'il reparut devant elles; ce fut plutôt avec celui d'un ami qui cherchoit à les consoler. » Mes gens, leur dit-il, ont mal » exécuté mes ordres, et c'est avec regret que » je me refuse à vous remettre dès ce moment » en liberté; forcé moi-même de m'éloigner » de cette côte, soyez sûres que dès que je » le pourrai, je vous donnerai les moyens de » retourner dans le pays d'où mes gens vous » ont enlevées «.

L'air de candeur de Sigefrid, et l'air de noblesse qui régnoit dans toute sa personne comme dans ses discours, firent renaître l'espérance dans le cœur des jeunes Espagnoles. Ursino lui-même fut touché de la candeur avec laquelle Sigefrid leur parloit; et comme la communication et l'union sont toujours faciles entre les ames élevées et vertueuses, il eut assez de confiance en celle de Sigefrid, qu'il

avoit déja jugé devoir être un chef distingué des peuples du nord, pour entrer en propos avec lui sur l'incursion inutile que ses gens venoient de faire dans un pays habité par des peuples belliqueux, qui s'étoient réfugiés dans les montagnes, pour y défendre leur liberté. Sigefrid répondit à la confiance avec laquelle Ursino venoit de lui parler, en lui racontant les principaux événemens de sa vie. La surprise des Espagnols fut extrême, lorsqu'ils apprirent par son récit, qu'ils étoient en la puissance du prince Normand qui s'étoit emparé déja de Saint-Ander, et dont l'armée avoir formé le siége de la ville de Santillane, Ils crurent qu'il seroit imprudent de lui découvrir leur naissance; et Sigefrid crut facilement que ses gens avoient enlevé seulement des filles de qualité des Asturies, sans soupçonner que l'une des deux fût l'héritiere de ce royaume.

Pendant les deux jours suivans, Sigefrid ne démentit point la conduite qu'il avoit eue avec ses prisonniers; et les mêmes promesses qu'il leur avoit faites furent renouvellées. Le pilote ayant dirigé sa route vers le port d'où Sigefrid étoit parti quelques jours auparavant, espéroit pouvoir y rentrer incessamment, lorsqu'il découvrit une flotte considérable qui s'éloignoit de la côte, et qui s'avançoit vers la pleine mer. Le com-

mandant de cette flotte ayant apperçu de loin le vaisseau de Sigefrid, détacha les plus légers de son armée pour l'aller observer ; et Sigefrid les ayant reconnus pour être du nombre des siens, il leur fit un signal qui les fit promptement arriver à son bord : c'est par eux que Sigefrid apprit la défaite de son armée, et qu'Odinsée avoit été fait prisonnier. Sa colère fut extrême en apprenant l'imprudence d'Odinsée, et la témérité des Normands, d'avoir hasardé, en son absence, une bataille aussi décisive ; mais, forcé de cacher son ressentiment vis-à-vis des troupes toujours prêtes à la révolte, il rejoignit le gros de son armée ; et reprochant moins aux chefs la fatale défaite qui venoit de détruire l'élite de son armée, qu'il ne les plaignit de s'être laissés entraîner par le présomptueux Odinsée, il leur fit connoître que le seul parti qui leur restoit à prendre, étoit de retourner à Bordeaux et de s'y fortifier, en attendant qu'il eût reçu les renforts qu'il se proposoit d'envoyer demander aux autres princes du Nord.

Cette résolution ayant ésé prise d'une voix unanime, Sigefrid se mit à la tête de son armée, et dirigea sa marche vers Bordeaux. Le vent fut assez favorable, pour que les sentinelles pussent l'avertir sur la fin de la nuit suivante, qu'il découvroient la lumière du phare élevé sur la tour

de Cordouan. Alors les vaisseaux ne portant plus que leurs basses voiles, se préparèrent à profiter des premiers rayons du soleil, pour entrer dans la vaste embouchure de la Gironde. Mais quelle fut la surprise de Sigefrid, lorsque se trouvant à la hauteur du cap méridional de cette embouchure, l'aube du jour lui fit reconnoître une flotte égale en force à la sienne, qui s'avançoit vers cette même embouchure, et qui paroissoit venir du côté de l'île d'Oleron! Les deux flottes envoyèrent de part et d'autre quelques vaisseaux pour se reconnoître; et la fureur avec laquelle ces premiers vaisseaux s'attaquèrent dès qu'ils se furent parlé, fit connoître aux deux armées qu'elles étoient ennemies, et qu'elles devoient se préparer au combat le plus terrible. Un des vaisseaux de Sigefrid, après avoir coulé bas le vaisseau qu'il avoit attaqué, enleva le capitaine et le pavillon, qu'il vint présenter à Sigefrid, en lui apprenant que le comte Lambert étoit à la tête de cette armée, avec laquelle il projettoit de conquérir Blayes et Bordeaux.

Le plus juste ressentiment animoit trop vivement Sigefrid contre ce comte perfide, pour qu'il balançât à l'attaquer. Lambert ayant appris, de son côté, que Sigefrid commandoit cette flotte, vit bien qu'il n'avoit plus d'autres ressources que de vaincre ou de périr; et les deux

armées poussant par trois fois de grands cris, selon l'usage des barbares du Nord, se préparent de part et d'autre à la bataille sanglante que le sort semble leur imposer de se donner.

Sigefrid descendit dans la chambre de poupe, pour faire part de cet événement à ses prisonniers, et pour leur proposer d'éviter les périls de ce combat, et de monter sur un léger esquif qui pouvoit les faire aborder en sûreté dans quelque anse de cette côte. Mais Inès et Félicie, touchées de sa générosité, et ne trouvant qu'un nouveau danger dans le projet d'aborder sur une côte étrangère, lui répondirent qu'elles ne pouvoient se croire en sûreté que sous la garde d'un aussi vertueux Chevalier; qu'elles subiroient le même sort que lui, et que, tandis qu'il combattroit, elles éleveroient leurs prières au ciel pour qu'il triomphât du coupable Lambert. Ah! Seigneur, s'écria les yeux pleins de feu le brave Ursino, me refuserez-vous des armes pour combattre et mourir, s'il le faut, auprès de vous? Je suis Chevalier; et je vous jure, ajouta-t-il, en mettant la main sur son cœur, que je rapporterai ces armes à vos pieds, après les avoir employées à votre défense. Sigefrid, vivement ému par l'action généreuse d'Ursino, ne lui répondit qu'en l'embrassant, et en l'aidant à se couvrir d'armes pareilles aux siennes. Ne

trouvant point alors de bouclier, ce prince fut forcé de lui en présenter un qui portoit la même armoirie que le sien. L'un et l'autre, à l'instant, après s'être éloignés des princesses, s'élancèrent sur le tillac, où Sigefrid ne put s'empêcher d'admirer l'air héroïque d'Ursino, couvert d'armes brillantes, et brûlant d'impatience d'en venir aux mains avec l'ennemi. Sigefrid et Lambert ayant reconnu, de part et d'autre, le vaisseau qu'ils montoient à son pavillon, firent diriger leurs vaisseaux l'un contre l'autre avec la même ardeur. Les deux armées se chargeant en même tems, le premier choc des proues retentit jusqu'au rivage de la mer, qui, dans l'instant, fut couverte des débris des vaisseaux que ce choc terrible avoit fracassés. Ceux de Sigefrid et de Lambert ayant résisté, les grapins sont lancés des deux parts; et des ponts volans jettés entre les bords, sont bientôt couverts de combattans. Sigefrid, terrassant tous ceux qui lui résistent, saute sur l'arrière du vaisseau de Lambert, qui, dans ce moment, combat à l'avant, et qui, brûlant du desir d'en venir aux mains avec un ennemi qu'il déteste, trouve le moment de s'élancer sur la pouppe du vaisseau de Sigefrid.

Quelque ardeur qui animât à combattre dom Ursino, ce tendre amant n'avoit pu se résoudre

à s'éloigner de la chambre qni renfermoit Inès: jusqu'alors il s'étoit contenté d'en défendre l'approche, et son épée n'étoit encore rougie que du sang de quelques soldats audacieux. La richesse des armes de Lambert, les coups qu'il lni vit porter, lui firent connoître qu'il se présentoit un ennemi digne de lui. Dans ce moment, Lambert, trompé par les armes et le bouclier qu'il reconnoît, ne doute point que ce ne soit Sigefrid; et renversant ce qui s'oppose à son passage, il s'élance sur Ursino, qui pare les premiers coups avec son bouclier. L'Espagnol combat avec le sang-froid que donne le vrai courage; et portant ses coups d'une main sûre, il fait bientôt couler le sang de son ennemi. La fureur de Lambert en redouble; mais ses coups précipités n'ont d'autre effet que de le découvrir, et de lui faire recevoir de nouvelles blessures. Semblable enfin à la victime qui présente la gorge au couteau sacré, il saisit son épée à deux mains, et l'éléve vainement encore pour frapper Ursino. Au méme instant celui-ci lui porte un coup de la sienne dans la gorge, qui le fait tomber sans vie à ses pieds, en versant un torrent de sang. Un des offiiciers du vaisseau de Sigefrid lève la visière du casque de Lambert, le reconnoît; et voyant qu'il est déja sans vie, il lui coupe la tête, l'éléve au bout d'une lance et

la présente à son armée, à côté du pavillon du vaisseau de Sigefrid.

Pendant ce combat, ce prince s'étoit déja rendu le maître du vaisseau de Lambert; quelques Bretons seulement étoient tombés sous ses coups; et les Normands, quelque coupables qu'ils fussent, n'osèrent lever leurs armes contre un de leurs princes dont ils avoient si souvent admiré la valeur, et qui, se faisant alors connoître, leur crioit en langue tunique de mettre les armes bas.

Les cris de victoire qui s'élevèrent en ce moment du vaisseau de Sigefrid, l'aspect de la tête sanglante de Lambert, consternèrent le reste de l'armée de ce traître. Sigefrid, paroissant sur le tillac du vaisseau de son ennemi, le visage découvert, et élevant un drapeau blanc, suspendit le carnage; et d'un commun accord, tous les capitaines de la flotte de Lambert amenèrent leur pavillon, et firent lever les rames.

Sigefrid leur fit dire de se rendre à son bord, sur lequel il repassa dans le même moment. Le premier objet qui frappa sa vue, fut le corps sanglant de Lambert aux pieds d'Ursino, qui lui présentoit l'épée de ce traître. Sigefrid se précipita dans ses bras, lui jura l'amitié d'un frère; et tous deux, descendant ensemble dans la chambre où la belle Inès et Félicie élevoient

leurs bras tremblans au ciel, ils leur annoncèrent la victoire qu'ils venoient de remporter. Sigefrid embrassant une seconde fois Ursino en leur présence, leur apprit qu'il la devoit à sa valeur.

Inès et Félicie furent prêtes à découvrir à Sigefrid, quelle étoit la naissance et le haut rang de celles qu'il tenoit sous sa puissance; mais la sensible Inès fut retenue par un sentiment qui captivoit son cœur; elle aimoit Ursino, sa naissance étoit inconnue; et les respects que Sigefrid eût pu lui rendre, comme à l'infante des Asturies, n'eussent pu la consoler de ne pouvoir parler d'Ursino, que comme d'un brave Chevalier dont la naissance n'étoit pas connue: elle prit donc le parti d'attendre la suite des événemens pour se faire connoître; et lorsque Sigefrid lui parla de la nécessité qui le forçoit à retourner à Bordeaux, elle lui dit qu'elle se feroit un plaisir de le suivre; et que, convaincue de sa générosité, elle attendroit sans inquiétude le tems où la situation de ses affaires lui permettroit de la renvoyer, avec sa compagne, dans le sein de leurs familles, avec une sûre escorte.

Sigefrid, averti dans ce moment, que les capitaines de la flotte de Lambert étoient rassemblés sur le tillac de son vaisseau, y monta suivi d'Ursino. Loin de rien reprocher à ceux qu'il reconnut pour l'avoir abandonné, il les plaignit

d'avoir été séduits au point de soumettre leur réputation et leur fortune à l'homme le moins digne de commander à d'aussi braves Chevaliers: son éloquence simple, un charme répandu sur toute sa personne et jusques dans le son de sa voix, amolirent la férocité du caractére des chefs Bretons, comme celui de ceux du Nord. Tous ces chefs baissant d'une main la pointe de leur épée dans le sang de Lambert qui couloit encore, élevèrent l'autre main vers le ciel, conjurèrent Sigefrid d'oublier leurs torts, et lui jurèrent obéissance et fidélité.

Ces chefs, retournés sur leurs vaisseaux, ne formèrent plus qu'une seule flotte, dont Sigefrid prit la tête; et l'heure de la marée qui montoit, favorisant l'entrée de cette flotte dans la Gironde; elle arriva vers la fin du jour dans Bordeaux, aux acclamations des troupes Normandes qui s'étoient rassemblées pour s'opposer à la descente de Lambert, et qui jouissoient du bonheur de revoir leur prince victorieux, et chef d'une armée plus forte que celle avec laquelle il étoit parti.

Sigefrid, rentré dans Bordeaux, s'occupa les premiers jours d'établir le bon ordre dans cette belle ville, et la discipline dans ses troupes; il s'occupa de même à rendre ses respects assidus aux jeunes Espagnoles; et traita dom Ursino

om me

comme un frère d'armes, auquel il devoit la punition de Lambert. Ils n'eurent pas de peine à persuader aux chefs Normands, qu'ils ne pouvoient former sur les côtes de France un établissement plus agréable et plus solide que celui qu'ils avoient alors; mais qu'ils n'y réussiroient qu'en gagnant le cœur des peuples belliqueux de ce päys, et en leur conservant leur religion et leurs lois. Tout fut paisible après huit jours dans Bordeaux; le commerce s'y ranima, et les Gascons se portèrent d'eux-mêmes à fortifier l'abord de l'embouchure de la Gironde et le bec d'Ambès, pour garantir ce beau päys des nouvelles incursions des Normands qui pourroient se présenter pour partager la conquête de Sigefrid.

Ursino jouissoit trop délicieusement du bonheur d'être sans cesse auprès de la belle Inès et de Félicie, pour presser Sigefrid de marquer le jour de leur départ. Quoique Inès aimât tendrement son père, et qu'elle gémit quelquefois en pensant à la douleur mortelle dont il devoit être accablé, elle n'avoit pas jusqu'alors été plus pressante que dom Ursino: elle faisoit tous les matins le projet de parler de son départ, mais le charme des soins empressés d'Ursino le lui faisoit oublier; et si la tendre Félicie n'eût pas souvent parlé de dom Pèdre en fondant en larmes,

Inès (il faut l'avouer) auroit eu peine à trouver le moment de demander elle-même à perdre la félicité pure dont elle jouissoit à Bordeaux. Les soupirs et les regrets de son amie l'ayant enfin déterminée à prier Sigefrid de leur tenir la parole qu'il leur avoit donnée, ce généreux prince fit préparer un char superbe, et nommant, pour leur servir d'escorte, cent braves Chevaliers qui prêtèrent serment d'obéir à dom Ursino, le jour de leur départ fut marqué pour le troisième après celui de leur demande.

Il n'en restoit plus qu'un à s'écouler, lorsque Sigefrid apprit avec susprise, qu'une puissante armée ayant déja dépassé Bayonne, s'avançoit contre lui des frontières de la Navarre, et paroissoit prête à attaquer le Bordelois. Cette nouvelle, qui suspendoit nécessairement le départ d'Inès, ne porta nulle alarme dans l'ame intrépide de Sigefrid. Plus sûr que jamais de la fidélité de ses troupes. connoissant toute la nouvelle force qu'elles venoient d'acquérir, par la discipline à laquelle elles s'étoient soumises, et par la nombreuse noblesse Gasconne que ses vertus et sa réputation avoit attachée à sa fortune, il fit sans trouble les préparatifs nécessaires pour s'opposer aux efforts de cette armée, au cas qu'elle voulût entrer dans ses nouveaux états, comme ennemie ; mais, voulant éloigner la

guerre de la capitale, il sortit à la tête de la sienne, et se porta jusqu'aux frontières du Bazadois. Son avant-garde, arrivée sur le bord d'une rivière qui séparoit les deux provinces, apperçut celle de cette armée qui commençoit à s'étendre sur la rive opposée ; et bientôt les deux corps d'armée s'étant réformés dans la même position, les deux camps furent assis, de part et d'autre, à peu de distance de cette rivière, dont la profondeur et la rapidité empêchoient le passage, Nos lecteurs apprendront avec plaisir, que cette armée étoit celle que les rois de Navarre et des Asturies commandoient en personne, pour redemander, à main armée, à Sigefrid, les prisonnières qu'il avoit enlevées de Villa-Viciosa. Dom Inigo, que sa haute sagesse, autant que ses grandes actions, avoient élevé à la royauté, calma l'impétuosité de dom Pélagos et de dom Pèdre, jusqu'à ce qu'ils fussent certains si les deux princesses étoient dans Bordeaux. L'adroit et fidèle Jacomo s'étant couvert des habits d'un villageois, et s'étant chargé de vivres, eut l'adresse de pénétrer dans le camp de Sigefrid, où, se mêlant avec les vivandiers de son armée, il sut d'eux, que deux jeunes Espagnoles d'une rare beauté, dont on ignoroit la naissance, étoient restées dans Bordeaux, où Sigefrid les avoit conduites lorsqu'il y étoit

rentré victorieux. Jacomo ne put tirer de ces gens grossiers aucune notion sur Ursino : mais son rapport suffit pour déterminer dom Pélagos et dom Inigo à délivrer Inès et Félicie ; et sur le champ ils assemblèrent le conseil, pour y décider des premières démarches qu'ils auroient à faire.

Dom Inigo, connoissant l'importance de conserver une armée composée des plus braves troupes de la Navarre et des Asturies, comme étant le seul boulevard qu'ils pussent opposer aux incursions des Sarasins, bien plus à craindre encore pour eux que celles des Normands, proposa dans ce conseil d'envoyer des hérauts d'armes à Sigefrid, pour lui redemander les prisonniers qu'il avoit enlevés, et pour lui déclarer la guerre en cas de refus. Cette proposition parut trop dangereuse, et son succès trop incertain à l'impétueux dom Pèdre, qui ne put s'empêcher d'élever la voix. Seigneurs, dit-il aux deux rois, vous ne compromettrez ni votre gloire, ni le sang de vos sujets, si vous voulez me permettre d'écrire seul à Sigefrid, et de lui envoyer un héraut en mon nom ; nous verrons quelle sera sa réponse ; vous ne courrez point le risque d'essuyer un refus dont l'honneur vous forceroit à vous venger, et vous serez toujours à même de prendre le parti le plus sage ou le plus

courageux, selon la réponse que j'en recevrai. Les deux rois consentirent à ce que dom Pèdre leur demandoit ; et le prince Asturien courut à sa tente où dom Melchior de Lesparos l'attendoit, pour lui dire qu'étant allé visiter les postes avancés sur le bord de la rivière, il avoit cru reconnoître Ursino dans une troupe de Chevaliers Normands, qui de leur côté visitoient les gardes postées sur l'autre rive; mais cependant, ajouta-t il, comment se pourroit-il que notre ami se trouvât, les armes à la main, au service de Sigefrid, qui, contre le droit des gens, et comme un pirate, l'a fait son prisonnier? C'est ce qu'il nous est important de savoir, mon cher Lesparos, répondit dom Pèdre ; et l'espèce de cartel que je vais envoyer à Sigefrid, nous mettra bientôt à portée d'éclaircir nos doutes. Ah ! s'écria dom Lesparos, accordez-moi donc l'honneur de vous servir de second, et ne chargez point un héraut de porter la lettre que vous vous proposez d'écrire; laissez-moi la présenter moi-même; il me sera bien plus facile de connoître quel est le sort de trois personnes qui nous sont si chères, qu'il ne le seroit au héraut que vous choisiriez, lequel seroit forcé de se borner aux simples fonctions de sa charge. Dom Pèdre, vivement touché de l'attachement de Lesparos, dont il connoissoit l'esprit et la haute

valeur, ne put lui refuser sa demande; et de concert avec lui, il écrivit, au nom de tous les deux, cette lettre à Sigefrid.

Dom Pèdre, prince de Santillane, et dom Melchior, comte de Lesparos, au prince Sigefrid.

» Seigneur, la haute réputation de courage
» et de générosité que l'Europe vous accorde,
» nous fait présumer que l'on nous a trompés
» en vous attribuant un acte injuste, et l'en-
» lèvement de la princesse des Asturies, de la
» jeune comtesse de Miranda, et d'un Chevalier
» désarmé qui les accompagnoit. Un descen-
» dant de l'illustre Doolin ne peut avoir em-
» ployé, contre le droit des gens, une pareille
» surprise; nous vous estimons trop, Seigneur,
» pour ne pas vous en croire sur votre parole.
» Si vous n'êtes pas le maître de la liberté de
» ces princesses, éclairez nous sur les moyens
» de la leur rendre : si vous l'êtes, nous vous
» les redemandons, pour les remettre à leurs
» familles; et vous ne pouvez, avec honneur,
» nous refuser une demande aussi juste, ou ne
» pas consentir à les disputer par la voie des
» armes. Nous nous rendrons au jour que vous
» nous marquerez, dans l'île situé entre les

» deux camps, pour les y recevoir de votre » main, ou pour vous combattre avec le se» cond dont vous aurez fait choix; et nous y » conduirons le comte Odinsée, dont la liberté » dépendra du sort de notre entrevue «.

Dom Pèdre et dom Melchior ne communiquèrent à personne ni cette lettre, ni leur projet; et Lesparos se couvrant des armes les plus simples, et se faisant accompagner d'un héraut et d'un trompette, se présenta sur les bords de la rivière: fit sonner un appel, et le héraut déploya le drapeau blanc qu'il avoit apporté.

Dans ce moment même, Sigefrid, incertain des desseins de l'armée campée sur la rive opposée, en observoit les mouvemens. Au signal que faisoit Lesparos, il envoya de même dans une barque un Chevalier, et l'un de ses hérauts portant un drapeau blanc, avec ordre de lui conduire ceux qui se présentoient, si leur intention étoit de lui parler, et de leur promettre toute sûreté dans son camp. Lesparos n'hésita point à s'embarquer, et Sigefrid regretta bien de n'avoir pas Ursino près de lui. Ce Chevalier ne pouvoit être long-tems sans voir la belle Inés, et dans ce moment il étoit auprès d'elle. Lesparos, sans baisser la visière de son casque, l'aborda avec un air noble, et lui présenta la lettre dont il étoit chargé. Sigefrid la lut

deux fois de suite avec un air aussi surpris qu'attentif.

» Sire Chevalier, lui dit-il enfin, les reproches » qu'on ose me faire dans cette lettre, ont lieu » de me surprendre ; j'ignore absolument quel » est le sort des Princesses et du Chevalier dont » vous me parlez. Il est vrai que mes gens » ont enlevé, à mon insu, deux jeunes filles » de qualité des Asturies ; mais il n'est pas pos- » sible qu'elles ne m'eussent déclaré leur rang et » leur naissance, si c'étoient celles dont cette » lettre parle. Les respects, les soins que je leur » ai rendus, la promesse que j'étois près d'exé- » cuter en les renvoyant avec honneur à leurs » familles, auroient déterminé les Princesses des » Asturies et de la Miranda à se faire connaître ». Lesparos jugeant, par la réponse de Sigefrid, qu'il ignoroit en effet le rang de ses prisonnières, lui répondit : » Seigneur, je crois sans » aucun doute ce que vous me dites ; mais » quelles que puissent être les deux Espagnoles » qui sont en votre puissance, je suis chargé » de vous les demander, aux termes de la lettre » que vous venez de lire, et ma mission ne me » permet pas d'y rien changer. — En ce cas, répondit Sigefrid d'un air plus vif, je vois que la seule réponse que j'aie à faire, et qui puisse s'accorder avec ma promesse et mon honneur,

est celle que je vais vous remettre. A ces mots, il écrivit:

Sigefrid, prince du sang royal de Danemarck, à dom Pèdre, prince de Santillane, et à dom Melchior, comte de Lesparos.

» Seigneurs, quelles que puissent être les » dames Espagnoles que le hasard a fait tomber » en ma puissance, sachez qu'elles ont toujours » été libres, et que Sigefrid sait respecter les » malheurs et la vertu. Je les eusse été remettre » moi-même entre les bras de leurs pères, s'ils » m'eussent été connus : mais puisque ce ne » sont point ces pères mêmes qui me les re- » demandent, et puisque deux Chevaliers se » présentent pour me les disputer par les armes, » je ne sais point écouter aucune proposition » audacieuse. Demain, trois heures après le » lever du soleil, je conduirai mes deux pri- » sonnières dans l'île située au milieu de la ri- » vière qui nous sépare ; je combattrai les » deux Chevaliers dont je reçois le défi : mais, » quel que soit l'événement du combat, elles » seront maîtresses de rentrer sous ma garde, » ou de se rendre dans le camp des chefs qui » vous commandent «.

Lesparos, en lisant cette lettre; ne put s'empêcher de s'écrier : » Prince, vous êtes bien

» digne de votre haute renommée ; et le roi » de Navarre et celui des Asturies, que nous » servons, ne pouvoient espérer rien de plus de » votre générosité. « A ces mots, il prit la lettre ; et, saluant Sigefrid avec respect, il se retira.

Sigefrid attendit avec impatience le retour d'Ursino, pour lui communiquer ce qu'il venoit d'apprendre, et le défi des deux Chevaliers Espagnols, Quand il l'eut vu et qu'il l'eut instruit, lui serrant tendrement la main : » Quel » second pourrois-je choisir, lui dit il, si ce » n'est ce brave Chevalier, ce frère d'armes que » je me suis acquis ? « On imaginera sans peine quelles furent la surprise d'Ursino et l'agitation de son ame ; mais il sut les cacher. Il remercia Sigefrid de l'honneur qu'il lui faisoit ; et dès ce moment, il prévit les évènemens heureux qui devoient suivre un pareil projet.

Il précéda Sigefrid à Bordeaux ; et volant près d'Inès et de Félicie, il leur apprit les grandes circonstances prêtes à décider de leur sort. Dans ce premier moment, Ursino n'étoit occupé que d'Inès, le caractère du véritable amour étant de l'être presque uniquement de ce qu'on aime ; mais un cruel retour sur lui-même porta le désespoir dans son cœur ; il ne put s'empêcher de se jetter aux genoux d'Inès. « Je

» vais vous perdre, s'écria-t-il douloureusement, et le malheureux Ursino n'osera plus lever les yeux sur la princesse des Asturies ; ma seule ressource, c'est de chercher la mort «. Inès tremblante, et les yeux pleins de larmes, ne put résister au sentiment qui déchiroit son ame : » J'ignore, dit-elle, ce que le sort me prépare ; mais s'il faut vous perdre, je tomberai aux pieds des autels, je me couvrirai d'un voile ; et en le recevant, je jurerai de les servir le reste de ma vie «. L'arrivée de Sigefrid interrompit leur entretien.

Sigefrid rendit un compte exact aux deux princesses de tout ce qui venoit de se passer ; il leur fit approuver la promesse qu'il venoit de faire, de les conduire le lendemain dans l'île marquée pour le combat, après les avoir assurées que, quel qu'en fût l'événement, elles seroient maîtresses de rentrer dans Bordeaux, ou de passer dans le camp des rois de Navarre et des Asturies. Après cela, il donna ses ordres à ceux des chefs Normands qu'il honoroit de sa confiance ; et, retournant avec Ursino dans son camp, ils firent tout préparer pour la journée mémorable du lendemain.

Dès les premiers rayons du soleil, les deux armées prirent les armes, et bordèrent de part et d'autre la rivière ; une grande barque fut

préparée, de chaque côté, vis à-vis de l'île : les deux rois montèrent à cheval, et se portèrent sur le rivage pour être spectateurs du combat.

Ines et Félicie, couvertes toutes les deux d'un voile et d'une mante, montèrent sur un char superbe, et se rendirent au rivage où Sigefrid et son second les attendoient pour leur donner la main, et les faire entrer avec eux dans la barque. Dom Pèdre et dom Melchior, conduisant le comte Odinsée, s'embarquèrent de leur côté; et c'est au son des instrumens guerriers des deux armées, que les deux barques voguèrent pour aborder dans l'île, où deux riches balcons avoient été préparés, l'un pour Inès et Félicie, l'autre pour Odinsée qui ne portoit point d'autres armes que son épée.

Qui pourroit exprimer les transports dont Ursino fut agité, lorsqu'il fut certain que son cher dom Pèdre et Lesparos s'avançoient en effet vers lui ? Seigneur, dit-il à Sigefrid, vous en avez fait assez jusqu'ici pour votre gloire; je crois connoître les deux Chevaliers qui s'avancent pour nous combattre; je vous conjure de rester quelques momens près de vos prisonnières, et de me permettre d'approcher seul, pour apprendre d'eux-mêmes quelles sont les conditions du combat. Sigefrid s'étant arrêté près du balcon d'Inès, Ursino s'avança vers le bord de l'île,

où les Espagnols descendoient en ce moment. Ne pouvant plus alors résister au transport qui l'entraîne vers son cher dom Pèdre, il délace et jette son casque, et court à lui les bras ouverts. Ah dieux! s'écrièrent dom Pèdre et Lesparos, est-ce bien ce cher et brave Ursino que nous revoyons? Le spectacle de dom Pèdre et d'Ursino se tenant étroitement embrassés, et de Lesparos qui, fléchissant un genou, présentoit son épée à ce dernier, firent jetter un cri de surprise, qui retentit également dans les deux armées. Sigefrid plus surpris, plus ému que personne, étoit prêt de s'approcher des trois Chevaliers; mais il fut en ce même instant forcé de voler au secours de ses prisonnières qui venoient de tomber évanouies sur leur balcon. Inès avoit perdu ses sens la première, en reconnoissant son père sur la rive opposée: la vue d'un amant adoré, de l'aimable dom Pèdre, avoit fait le même effet sur Félicie.

Ursino s'arracha enfin des bras de son ami, pour serrer Lesparos dans les siens. Le voyant à ses genoux lui présenter son épée: Que faites-vous, cher Lesparos, lui dit-il? — Ah! seigneur, s'écria celui-ci, qu'il m'est doux de rendre le premier ce que je dois au fils de mon souverain! — Justes dieux! qu'est-ce que j'entends? s'écria l'illustre et brave nourrisson de l'ourse,

découvre son sein, l'enlève et le porte dans les bras du roi de Navarre, qui reconnoît à l'instant le reliquaire précieux qu'il porte à son cou, et la coquille empreinte sur son sein. Ah! mon fils, mon cher fils, je te retrouve donc ! s'écria dom Inigo. Tandis que cet heureux fils embrassoit ses genoux, Inès étoit déja dans les bras de son père. Ce ne fut qu'après avoir calmé leurs premiers transports, qu'Ursino présenta Sigefrid aux deux rois, comme un héros, et le prince généreux auquel ils devoient le bonheur d'avoir retrouvé leurs enfans. Quels droits n'avez vous pas, seigneur, dirent ils tous deux au prince de Danemarck, sur nos cœurs et sur notre reconnoissance ! Sigefrid leur apprit en peu de mots tout ce qu'il devoit au vainqueur de Lambert. Les principaux chefs des deux armées furent appellés dans l'île ; et Livaros rassemblant leurs lances et leurs boucliers, il en forma sur le champ une espèce de trophée, sur lequel les deux rois et Sigefrid unissant leurs mains, se jurèrent une alliance à jamais durable, A peine leurs sermens mutuels étoient-ils prononcés, que le roi des Asturies dit au roi de Navarre : Que cette île, seigneur, soit à jamais regardée comme un lieu sacré ! L'Être suprême vient d'y manifester sa puissance, en nous y faisant retrouver nos enfans : et quel

lieu

lieu plus saint pourrions-nous trouver pour faire renouveller en notre présence d'autres sermens que depuis long-tems je crois être écrits dans les cieux?... A ces mots, prenant la main de sa fille, il la présente au prince de Navarre, qui se précipite aux genoux d'Inès. Les deux rois serrent leurs enfans dans leurs bras, les conduisent eux-mêmes à l'autel militaire déjà consacré par l'union jurée; ils unissent leurs mains en élevant pour eux leurs vœux au ciel; et l'hermite Livaros, s'emparant de la vraie croix qu'Ursino porte à son cou, se sert du bois sacré pour bénir cette union si belle.

Les chefs Espagnols et Normands, ainsi que les deux armées qui bordoient les deux rivages, poussèrent des cris d'acclamation qui firent retentir les nues; et les deux camps se confondant bientôt, Sigefrid et les deux rois trouvèrent également dans ces trois nations l'attachement des sujets les plus fidèles.

Le bonheur de dom Pèdre et de Félicie ne fut différé que jusqu'à l'arrivée du duc de Miranda, dont l'ancien ressentiment céda sans peine au bonheur d'acquérir un gendre tel que dom Pèdre. Peu de tems après, les deux rois obtinrent pour Sigefrid l'aimable Mélisiade, fille unique du duc de Gascogne Ayson, dont les états étoient limitrophes du Bordelois. Dom Mel-

chior de Lesparos reçut de Sigefrid et du roi de Navarre, une riche contrée située entre les deux états, à laquelle il donna son nom ; et ces heureuses alliances rendirent pour toujours la Gascogne, la Navarre et les Asturies inaccessibles aux incursions des Normands et des Sarasins. Alphonse vécut long-tems heureux, et son nom est resté célèbre dans l'histoire.



LE PETIT JEHAN DE SAINTRÉ,

D'APRÈS la comparaison de l'original avec l'édition donnée par Morel, en 1724.

QUOIQU'IL paroisse, par le commencement de ce Roman, qu'il ait été composé sous le roi Jean, les plus fortes raisons nous portent à croire qu'il ne peut l'avoir été que sous Charles VI.

La première, c'est que dans le chapitre XVIII, la dame des belles-Cousines appelle ses beaux-oncles, les ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne ; et que la reine régnante l'appelle belle-Cousine, au lieu de l'appeller belle nièce.

Secondement, on voit cités dans le Roman, plusieurs grands personnages connus pour avoir vécu sous Charles VI.

Troisièmement, l'histoire singulière, et tout au moins très gaillarde du *Petit Jehan de Saintré*, se rapporte très-peu au ton des vertus épurées de Bonne de Luxembourg, fille du roi de Bo-

hême (1), ainsi qu'à la noblesse et à la modestie qui régnoient dans sa cour. Ce Roman nous paroît bien plutôt avoir été composé pour amuser et pour plaire à la trop célèbre Isabeau de Bavière, qui fut également extrême dans ses aventures et dans ses forfaits.

On pourroit présumer que la dame des belles-Cousines est une des deux filles de Charles le Mauvais, roi de Navarre, gendre du roi Jean; ce qui se rapporte au titre qu'elle prend de nièce de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, frère de sa mère, fils du roi Jean, et chef de la maison de Bourgogne qui s'éteignit à la mort de Charles le Téméraire, et qui tomba dans la maison d'Autriche par le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien, archiduc d'Autriche, de laquelle l'auguste impératrice Marie-

(1) Le roi de Bohème, beau-père du roi Jean, étant devenu aveugle; ce brave et généreux vieillard dit à deux de ses Chevaliers, la veille de la bataille de . . . . *Eh! chiers amis, ne me procurerez-vous pas le bonheur de férir encore un coup de lance ou de branc d'acier!* — *Oui-dà, Sire*, dirent-ils. *Si tôt ils enrênèrent leurs chevaux avec le sien; et le lendemain les trois donnèrent au plus fort de la bataille, et furent trouvés, après, tous les trois tués, unis encore ensemble.* (Histoire de France par Froissard.)

Thérèse étoit l'unique et dernière descendante en droite ligne.

Je crois pouvoir rapporter ici l'anecdote la plus propre à caractériser ce Roman.

Un homme illustre, qui fut digne de l'estime et de la reconnoissance de tous les gens qui pensent, pendant un siècle de vie, dit un jour, chez une femme d'un esprit supérieur, en ma présence, et devant une des amies de la maison (que les Muses et les Amours ont pleurée et pleurent encore) *Je me souviens*, dit-il, *d'avoir écrit quelque part, et je ne m'en repens pas, que le naïf n'est qu'une nuance du bas......* (Cependant cet homme avoit été le contemporain et l'ami de La Fontaine!) La maitresse de la maison et moi, nous baissâmes les yeux, et n'osâmes rien répondre à ce vieillard aimé, si digne de nos respects; mais sa jeune amie, quoique pénétrée des mêmes sentimens, ne put tenir à son premier mouvement: — *Ah! Monsieur*, s'écria-t elle, *vous êtes bien en droit de ne pas croire au seul genre d'esprit qui nous manque.* — A ces mots, le veillard, à son tour, baissa les yeux, et ne répondit point; la jeune personne devint rouge comme le feu; ses yeux même se remplirent de larmes: ce silence et le nôtre l'accabloient. Désespérée d'avoir mortifié cet homme respectable: — *Ah!* me dit elle tout bas, *quel pouvoir a*

pu me porter à cette imprudence ? — Eh ! qui mérite plus que vous, lui répondis je, *d'être l'organe de la vérité ?*

Je n'ai rien de plus à dire sur le genre naïf. Malheureux ceux qui n'en sentent pas les charmes ! il est l'ame de l'ancien Roman que je vais essayer d'extraire : puissé-je lui conserver ses graces naturelles ! Je suis bien loin d'espérer de les rendre plus agréables qu'elles ne le sont pour ceux qui connoissent ce Roman ; je travaille seulement à le débarrasser des ronces longues et multipliées où le faux goût du tems, et l'érudition la plus triviale, la plus étrange et la plus assommante, les enveloppent.

Malgré ces petits défauts, ce Roman est le plus estimable de ceux du quatorzième et du quinzième siècles, non-seulement par sa charmante et piquante naïveté, mais aussi par sa liaison intime avec l'histoire contemporaine ; par le tableau qu'il nous présente des mœurs, des parures et des usages de la cour de ce tems ; par la connoissance qu'il nous donne de ceux qui la composoient ; par le rapport qu'il fait des préparatifs des grandes fêtes, des grands défis d'armes de province à province, de nation à nation, des entreprises d'amour, et des grandes guerres. L'on y retrouve avec plaisir, dans l'énumération des Chevaliers puissans qui levoient leurs ban-

nières pour ces guerres, ou qui paroient et illustroient ces fêtes et tournois, le nom et les armes blasonnées des chefs de plusieurs anciennes maisons du royaume, qui, tels que les Montmorenci, les La Trémouille, les Duras, les Périgord, les Beaufremont, les Conflans, les Graville, et plusieurs autres, ont conservé les mêmes vertus militaires et le même éclat. En un mot, le Roman du *petit Jehan de Saintré* nous paroît être le Roman le plus instructif, le plus national que nous ayions : ce n'est même qu'avec regret que nous nous restreignons à n'en présenter que quelques événemens, et la partie d'intrigue, comme plus agréable et plus analogue à la nature d'un Roman. Mais forcés d'abréger ce qui tient à la partie instructive, nous osons exhorter nos Lecteurs à recourir à l'original réimprimé à Paris en 1724.

Malgré l'anachronisme qui nous paroît prouvé, et dont la vraisemblance nous porte à rapporter cette fiction au règne de Charles VI, nous nous sommes cru obligés de nous conformer dans notre travail, à la narration et à la marche de l'ancien Auteur.

HISTOIRE et plaisante Chronique de Petit Jehan de Saintré et de la Dame des belles-Cousines (1).

LA cour du roi Jean étoit une des plus brillantes de l'Europe, non seulement par la puissance du souverain d'une grande monarchie, mais aussi par la splendeur et la dignité que l'élévation de l'âme de ce roi, si digne Chevalier, et les vertus aimables de Bonne de Luxembourg son épouse, y maintenoient. Jamais l'esprit de la Chevalerie ne remplit mieux que dans ce tems ce que les principes sévères de valeur et de loyauté exigent d'un vrai Chevalier ; jamais l'amour (si quelquefois il eut accès dans cette cour) ne s'enveloppa plus exactement du voile de la décence et du mystère.

Le seigneur de Pouilly, l'un des plus puissans et des plus renommés Chevaliers de la Touraine, avoit amené le jeune damoisel Jehan de Saintré à sa suite dans un voyage qu'il avoit fait à Paris, pour rendre hommage à son souverain.

(1) Ce nom vient sans doute de ce que cette dame de la maison et branche royale, étoit traitée de belle-Cousine par la reine et les dames filles de France, qui étoient, sous Charles VI, assez nombreuses.

Le seigneur de Saintré, son voisin, son égal et son ami, lui avoit confié son fils unique. Plusieurs Extraits précédens ont appris à nos lecteurs que l'usage de ce tems étoit que les plus grands seigneurs, se defiant de l'éducation domestique dans leurs châteaux, et même un peu de la tendresse et de la foiblesse paternelles, envoyassent leurs enfans aux Chevaliers de leurs parens et de leurs amis qu'ils estimoient le plus, pour leur procurer, par leurs conseils, par leur exemple et par leurs secours, la véritable, la dernière éducation, qu'on appeloit *bonne nourriture*; et c'étoit un honneur signalé qu'un père de famille faisoit à celui de ses pareils qu'il avoit choisi pour la faire recevoir à son fils.

Le jeune Saintré plut aux enfans d'honneur de la cour, qu'il surpassoit tous en adresse et en agilité, sans leur faire jamais sentir une supériorité qui blesse dans tous les âges: il réussit sans peine à s'en faire aimer. Il plut également aux vieux seigneurs par son respect, et son attention à les écouter. Le roi lui-même l'ayant remarqué parmi les enfans de son âge, un jour que, domptant un cheval fougueux, il donnoit déja des preuves de son adresse et de son intrépidité, il le demanda au seigneur de Pouilly, pour le faire élever parmi les enfans d'honneur et les pages de sa maison. Quoique Saintré

n'eût encore que treize ans, son service devint bientôt assez agréable pour que le roi le choisît entre ses compagnons pour le suivre à la chasse, et pour augmenter le petit nombre de ceux qui le servoient à table, au banquet royal (1).

Une des princesses dont le droit, par la naissance, étoit de faire porter son cadenas par ses officiers, et de manger à la table du banquet royal, ne manquoit presque jamais de s'y trouver : chère à la reine, agréable à ses égales, elle paroit le banquet par les charmes de sa figure ; elle en étoit l'ame par les agrémens de son esprit.

Cette dame, que l'Auteur, par une juste et forte raison, ne désigne que par le nom de la dame des belles-Cousines, étoit dans la fleur de son âge, et veuve d'un grand prince dont les années avoient été le moindre défaut. Elle ne pouvoit le regretter ; et il paroissoit naturel

(1) Le banquet royal n'est composé que des enfans de France, et des princesses leurs épouses. Les fils et les dames de France y mangent de droit. Quelquefois le roi conserve cet honneur à ceux qui ne sont que petits fils de France, comme il fut conservé à Philippe duc d'Orléans, depuis régent du royaume, mais par une grace personnelle à son mariage avec mademoiselle de Nantes.

que, jeune et belle, elle pensât à un second hyménée. Mais, sachant trop bien que les mariages des personnes de son rang sont des actes de politique, et ne font pas naître le bonheur, elle avoit fait le serment secret de conserver toujours son état heureux et sa liberté. Nous ne suivrons point l'Auteur dans la très-longue énumération qu'il fait des motifs qui peuvent porter une jeune et charmante veuve à ne pas se remarier. Il cite doctement, à cette occasion, les Apôtres, Caton le Censeur, saint Jérôme, Virgile, et grand nombre d'Auteurs dont il accumule les passages. Parmi les motifs qu'il leur prête, d'après ces autorités, nous citerons celui qui nous paroit le plus vraisemblable, et qui se rapporte le mieux à la suite de cette histoire.

La dame des belles-Cousines étoit née vive et sensible, mais elle l'ignoroit encore. Un vieux époux, chagrin et grondeur, avec lequel elle n'avoit vécu qu'un an, n'avoit eu ni le tems ni le don de le lui apprendre. L'auguste veuve ne s'occupoit que de la considération que lui donnoit son nouvel état, de la douce liberté dont elle jouiroit toute sa vie. Née généreuse et bienfaisante, elle se formoit une idée délicieuse des libéralités et des bienfaits que ses richesses immenses lui permettoient de répan-

dre. On croira sans peine, qu'elle étoit adorée de ses dames de compagnie. Dame Jehanne, dame Catherine et dame Ysabelle ne la quittoient presque jamais. Si son rang la forçoit à garder en public avec elles l'air de la simple politesse et celui de la dignité, elle aimoit à les faire jouir en particulier de tous les charmes de son esprit, et d'une douce égalité dont elle savoit se rapprocher en cherchant à leur plaire, comme à des amies qui contribuoient à sa félicité; mais elle n'avoit encore besoin ni de leurs conseils, ni de leur discrétion. Quoique solidement instruite, et quoiqu'elle sût tout ce qu'une jeune princesse peut apprendre d'une pieuse éducation, la dame des belles-Cousines avoit une imagination vive, et toute la gaieté des personnes de son âge: elle ne goûtoit point les farces grossières et les spectacles ridicules de ce tems. Un de ses amusemens favoris étoit d'aller sur un balcon, d'où l'on voyoit dans un vaste préau les exercices de toute espèce dont on occupoit une jeunesse brillante, appelée par la naissance aux honneurs de la Chevalerie.

Le petit Jehan de Saintré s'y distinguoit parmi ses compagnons, par son adresse, sa force et son agilité. Sa taille n'étoit pas élevée: mais elle étoit svelte, pleine de graces et très-nerveuse pour son âge. Nous nous souvenons d'a-

voir vu dans la jeunesse du feu roi, le vieux duc de Lauzun paroître quelquefois à la cour, droit et leste encore comme à trente ans; il rappeloit l'idée qu'on avoit pu se former du petit Jehan de Saintré, après avoir lu son histoire. Nous pourrions faire une nouvelle comparaison de notre héros aujourd'hui; et celle-ci seroit encore plus brillante et plus ressemblante avec lui (1).

Dès que le jeune Saintré appercevoit la dame des belles-Cousines sur le balcon, le desir de se distinguer à ses yeux lui donnoit une supériorité nouvelle sur ceux qui lui disputoient le prix. La jeune princesse le remarquoit, se plaisoit à l'encourager; et lorsqu'elle le voyoit empressé à la servir à la table royale, elle lui remettoit son assiette couverte de confiture de toute espèce, et lui disoit quelques mots de bonté qui le faisoient rougir et baisser les yeux. Ces yeux là étoient bien beaux et bien touchans; mais ce n'étoit encore que ceux d'un enfant de quatorze ans: une étincelle du flambeau de l'amour leur étoit nécessaire pour les rendre plus brillans et plus dangereux. Ils ne tardèrent pas à s'animer, sans qu'il pût s'en douter lui-même. C'est ainsi qu'il passa à la cour les deux premières années

(1) M. le Maréchal de R***.

de son service, et de ses exercices militaires. Les écuyers du roi, les gouverneurs des pages faisoient également son éloge. Attentif à leurs différentes leçons, il leur prouvoit sans cesse son émulation, la noblesse et l'élévation de son ame, et sur-tout sa modestie. Ils le proposoient pour exemple à ses compagnons, qui, subjugués par ses agrémens et sa courtoisie, l'entendoient louer sans envie. Ces mêmes écuyers, en rendant compte au roi des progrès des jeunes gentilshommes confiés à leurs soins, se faisoient honneur des talens et des dispositions du jeune Saintré. Ce prince écoutoit avec intérêt les louanges données au page qu'il s'étoit choisi lui-même ; il les répétoit dans sa famille, et la dame des belles Cousines éprouvoit déja la plus douce émotion en les écoutant. Plus attentive que jamais à se trouver sur le balcon à l'heure des exercices, elle n'avoit jamais songé à réfléchir au motif secret qui l'y conduisoit, quoiqu'en y arrivant ses yeux se fixassent d'abord sur le jeune Saintré. Elle faisoit remarquer ce jeune homme à ses dames favorites : s'il disputoit le prix de la course, elle le comparoit au léger Hippomènes. Si, se servant d'armes courtoises (1), il ap-

(1) Nous avons suffisamment expliqué dans Ursino le Navarin, qu'elle étoit l'espèce d'armes nommées *courtoises*

prenoit à se servir des plus meurtrières dans les combats, il lui représentoit le jeune Achille instruit par le centaure Chiron : cependant elle ne prenoit encore que pour une douce sympathie l'intérêt vif qui l'attachoit à ses succès.

Le jeune Saintré approchoit de l'âge de seize ans. Les hommes commençoient à distinguer sur son front et dans ses yeux la noblesse et l'audace dont son ame étoit animée ; les femmes n'y trouvoient encore que de la douceur et de l'indifférence. Cependant il n'avoit jamais montré tant d'activité, tant d'adresse à les servir : on le voyoit au banquet royal voler au moindre signe des princesses. Ses soins adroits et prévenans furent souvent remarqués et applaudis par la reine ; mais personne ne s'apperçut que, s'attachant principalement à servir la dame des belles-Cousines, il retournoit promptement derrière elle, dès qu'un autre service l'en avoit écarté. Un jour que la chaleur du soleil rendoit l'air étouffant, les dames ne purent s'empêcher d'entrouvrir leurs collets-montés, et d'écarter des gazes qui redoubloient une chaleur importune. Saintré, placé derrière le tabouret de la dame des belles-Cousines, ne put voir sans émotion et sans pousser un soupir, des nouveaux charmes qu'il admiroit pour la première fois. La princesse se retournant dans ce moment, s'apperçut de

son trouble et du feu qui brilloit dans ses yeux. Son premier mouvement fut de sourire en regardant Saintré, qui rougit, et qui, pour cacher son désordre, laissa tomber son assiette et s'éloigna. La princesse, émue de l'agitation qu'elle avoit surprise, alloit peut-être porter un regard dans son cœur ; mais les ris de la reine et des autres dames, en voyant Saintré s'enfuir et se cacher dans la foule, ne lui en laissèrent pas le tems. La reine fit rappeler Saintré ; elle eut la bonté de le rassurer, de le consoler d'une faute légère ; et le jeune homme fut si fort attendri, que quelques larmes obscurcirent ses beaux yeux.

La dame des belles cousines ne put voir couler ces larmes sur des joues de lis et de rose, sans se dire dans son ame : Ah ! que celle de Saintré me paroît noble et sensible ! qu'il mérite bien que je répande sur lui mes premiers bienfaits, et qu'en lui donnant les moyens de deployer les vertus que tour-à tour je découvre en lui, je parvienne à l'élever aux honneurs dont son courage le rendra digne ! Ce moment fut décisif pour son ame ; et, croyant ne suivre qu'un sentiment de justice et de générosité en distinguant un poursuivant d'armes (1) digne de toute sa

(1) C'est ainsi qu'on nommoit les jeunes gens de protection,

protection, elle se livroit à un sentiment beaucoup plus tendre, toujours sans y réfléchir. Elle eût frémi sans doute, si la raison eût offert à ses yeux ce projet généreux comme le complot secret de réunir tous les moyens de lui plaire ; et de l'aimer dans le silence. Mais nos lecteurs pardonneront peut être à une belle et jeune veuve de n'avoir pas assez réfléchi quand elle étoit déja si animée. La différence est extrême entre une jeune personne dont le cœur parle pour la première fois, et la veuve du même âge, qui n'ignore pas ce qu'il doit lui dire de plus, et comment elle doit se défendre. Une année de mariage, quoique passée presque entière dans les larmes vis-à-vis d'un époux odieux, étoit cependant suffisante pour multiplier en elle des idées inconnues à celle qui n'est encore agitée que par la curiosité et le desir de les acquérir. Ainsi elle étoit un peu coupable; mais sommes-nous assez innocens nous-mêmes pour ne pas aimer à l'excuser ?

Saintré, de son côté, fut à peine retiré, qu'il réfléchit, dans le silence, à ce qui pouvoit avoir occasionné cette fatale distraction, cause de ce qu'il venoit d'essuyer. Il n'avoit garde de l'at-

---

qualité qui prétendoient à l'honneur d'être armés Chevaliers.

tribuer à son service auprès de la dame des belles-Cousines ; cependant les beautés, nouvelles pour lui, qu'il n'avoit entrevues qu'un moment, se peignoient sans cesse à ses yeux ; il ne voyoit qu'elles, ne s'occupoit que d'elles : mais il eût regardé comme une démence coupable d'oser les accuser. Son cœur palpitoit, son imagination s'allumoit lorsqu'il se peignoit ce collet-monté comme un mur d'albâtre entourant un parterre embelli par les plus belles fleurs. Saintré aimoit les fleurs dès son enfance ; mais, de ce moment, le lis et la rose devinrent l'objet de sa préférence, et parèrent tous les jours son plus beau pourpoint.

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels Saintré fut plus empressé que jamais à servir la dame des belles-Cousines, qui, toujours occupée de cet aimable damoisel, ne perdoit aucune occasion de lui dire quelques mots obligeans.

Un jour que la reine, ayant senti quelque envie de dormir après dîner, avoit prié les belles-Cousines de se retirer pour quelques heures ; la jeune veuve, en traversant une galerie qui conduisoit à son appartement, apperçut Saintré qui regardoit jouer à la paume dans le préau. Ce jeune page, voyant passer les écuyers qui précédoient la princesse, se plaça promptement un genou en terre avec bien du respect, mais en

levant ses beaux yeux uniquement sur elle : la princesse ne put le voir sans une douce émotion; elle ralentit sa marche, et, saisissant tout à coup un moyen que son esprit lui offrit, en le lui suggérant seulement comme une bonne plaisanterie : « Saintré, lui dit-elle, vous convient-il de » vous amuser dans une galerie à voir jouer à » la paume, ou à voir passer les dames ? J'ai de» puis quelque tems envie de savoir si vos sen» timens répondent au bien que vos supérieurs » disent de vous; passez devant avec mes écuyers, » et suivez-moi. » Le jeune page obéit. « Mes» dames, dit-elle tout bas aux dames de sa » suite, nous n'avons rien à faire en ce moment; » je vous prépare une bonne scène et nous al» lons bien rire de l'embarras où je vais mettre » le petit Saintré. »

Comme toutes ces dames étoient prévenues en sa faveur, elles applaudirent au projet de la princesse. Madame rentre dans son appartement; quelques momens après, elle congédie tous les hommes de sa suite. Saintré fléchit le genou, et veut se retirer avec eux; la princesse l'en empêche. « Depuis long-tems, dit-elle, j'ai des ques» tions importantes à vous faire, restez ici. » Le ton imposant qu'elle avoit pris fit rougir et intimida le jeune homme. Madame s'assit sur un petit lit-de repos, et fit avancer Saintré au mi-

lieu de ses dames, debout et devant elle. — Saintré, lui dit-elle, je sais et je vois par moi-même que vous vous distinguez tous les jours de plus en plus parmi vos camarades ; je veux savoir de vous-même d'où vous vient cette émulation. — Saintré répondit modestement : Madame, si vous daignez m'en reconnoître, j'ai du moins celle de remplir mes devoirs, de bien servir mon maître dans sa maison, et de me rendre capable de le bien servir un jour à la guerre. — Je suis contente de votre réponse, lui dit la princesse ; mais enfin cette émulation ne naîtrait-elle pas aussi d'un sentiment plus vif et plus doux? Allons, Saintré, faites-moi le serment de répondre à la question que je vais vous faire, et de me dire la vérité. — Ah ! bon Dieu, répondit le jeune homme en mettant sa main sur son cœur : madame pourroit-elle me soupçonner d'oser lui mentir ? — Eh bien dites-moi donc de bonne foi, combien il y a de tems que vous n'avez vu votre dame par amours ? — Il rougit, pâlit tour-à-tour, baissa les yeux, et resta muet à cette question. Les dames se mirent à rire de son embarras qu'elles redoublèrent. La princesse répéta jusqu'à trois fois la même question, sans pouvoir en arracher une réponse. — Il est bien vilain à vous, lui dit-elle, de commencer sitôt à manquer au serment que vous

venez de me faire ; et je vous ordonne expressément de me dire combien il a que vous n'avez vu votre dame par amours. — Ah ! Madame, dit-il d'une voix étouffée, et déja les yeux pleins de larmes, je ne sais que répondre, et je n'en ai point. — Comment, reprit-elle, il n'existe aucune femme au monde qui vous soit chère ? — A ces mots, Saintré souleva doucement ses paupières, fixa un instant ses beaux yeux sur ceux de Madame, et répondit en balbutiant : *Ah! vraiment si, Madame....* — Mais, comme embarrassé de ce premier mouvement, il baissa promptement les yeux et la tête, et resta muet, en tortillant sa ceinture avec ses doigts. Madame devenant plus pressante, et voulant absolument qu'il lui nommât celle qu'il préféroit, Saintré, après avoir long-tems hésité, lui dit : *Par exemple*, madame, *j'aime bien madame ma mère & ma jeune sœur Jacqueline.* — Oh ! je le crois bien, Saintré, ajouta madame ; mais ce n'est pas d'elles que je veux parler : dites-moi absolument si vous n'avez pas encore vu quelque dame à laquelle vous ayiez donné votre cœur ? — A ces mots, qui parurent un coup de foudre au jeune et timide Saintré, il resta plus muet, plus confus que jamais ; et, pressé de nouveau, de répondre, à peine Madame put-elle entendre le *non, Madame*, qu'il dit tout bas, et en dé-

tournant la tête. Madame, feignant d'entrer en colère : — Eh bien, mesdames, ne l'avois-je pas prévu, leur dit elle en les regardant toutes, que Saintré démentiroit peut-être bientôt la bonne opinion que nous commencions à prendre de lui ? — Les dames, en retenant une très forte envie de rire, entrèrent dans la plaisanterie, et firent une très grande honte à Saintré de sa réponse à Madame. Sachez miserable gentilhomme, que vous êtes, lui dit Madame d'un air courroucé que vous me donnez la plus mauvaise opinion de vous ; que jamais vous ne parviendrez à rien d'honnête ; et que vous resterez indigne des honneurs attachés à la Chevalerie. Eh ! ne savez-vous pas que le premier sentiment nécessaire à tout noble poursuivant d'armes, c'est de choisir une dame qu'il aime par amours, à laquelle il doit rapporter toutes ses pensées, toutes ses actions, et qui seule puisse élever son courage ? Et quel sentiment pensez vous qui ait pu pénétrer et elever aux grandes actions l'ame du brave Lancelot du Lac, et celle du malheureux et passionné Tristan de Léonois ? L'un aimoit et étoit aimé de la belle reine Genièvre, et l'autre adoroit la blonde et charmante Yseult. Allez, allez, sortez de ma présence ; non, je n'espère plus rien de vous.

Le pauvre petit Saintré n'étoit déja plus en

état d'obéir à cet ordre cruel : à peine avoit-il été proféré, que tombant sur ses genoux, et fondant en larmes, il levoit des mains suppliantes vers Madame; et se prosternant sur ses jolis pieds, il cherchoit à les baiser, et les baignoit de ses larmes. La princesse prit ce moment pour sourire à ses dames, et pour leur faire un signe qu'elles entendirent. Elles se levèrent d'un commun accord; et, se mettant à genoux autour du petit Saintré, elles conjurèrent Madame d'avoir pitié de lui, de lui pardonner, et de lui donner le tems de se remettre du trouble et de la douleur qu'elle venoit de répandre dans son ame. » Mes chières amies, leur dit-elle, j'y consens » pour l'amour de vous, bien que j'espère peu » de si pauvre écuyer, qui ne sait encore aimer, » et dont le cœur flétri presque auparavant que » d'éclore, ne peut promettre de s'élever aux » grandes actions. Je veux bien lui donner jus- » qu'à demain au soir : qu'il se trouve dans la » galerie lorsque je me retirerai de chez la rei- » ne; et nous verrons ce que nous pouvons en » attendre. »

Le petit Saintré se retira bien tristement et bien doucement, à reculons, faisant de grandes révérences aux dames, mais les yeux gros de larmes, le cœur serré, et sans oser ni pouvoir dire un seul mot. Il passa la nuit dans ce même

état ; et le lendemain, en retournant à son service, il se garda bien de se présenter pour servir la dame des belles-Cousines ; il se garda bien plus de se trouver le soir, sur son chemin, dans la galerie qui conduisoit chez elle.

La princesse, qui l'avoit cherché vainement des yeux pendant tout le jour, et qui ne le trouva pas le soir sur son passage, dit à ses dames en riant, lorsqu'elle fut rentrée : Nous avons fait tant de peur au petit Saintré, qu'il nous fuit ; et que nous ne le verrons plus.—Mais ce qu'elle disoit d'un ton léger, et ce qu'elles prenoient pour une plaisanterie, la rendit cependant assez sérieuse lorsqu'elles furent retirées ; et la jolie mine de Saintré, ses larmes, son air suppliant se peignirent à son imagination assez vivement pour la tenir éveillée et la faire rêver pendant une partie de la nuit.

Le lendemain fut un jour de fête à la cour, où la reine fit appeler à dîner aux tables dressées près de la sienne, toutes les dames qui avoient l'honneur d'être admises à son cercle. Celle de la dame des belles Cousines y parurent avec éclat ; et bientôt, ayant apperçu Saintré, elles lui firent vainement quelques signes pour qu'il s'approchât d'elles. Saintré s'en éloigna toujours, servit les dames de la duchesse de Bourgogne, et ne put jamais se résoudre à servir celles qui, la veille,

avoient été témoins de ses larmes et de sa confusion. Elles en rirent beaucoup le soir avec la princesse, qui leur dit qu'elle s'y prendroit de façon à le forcer de se rendre à ses ordres; qu'il n'en étoit pas quitte avec elle, et qu'elle vouloit jouir encore une fois de son embarras. Le lendemain, en effet, elle fit appeler Saintré, et lui dit qu'il apprenoit de bonne heure à manquer à la parole qu'il donnoit aux dames; qu'elle voyoit bien qu'il avoit besoin de leçons sur les devoirs d'un digne poursuivant d'armes, et que, pour cette fois, elle lui ordonnoit expressément de l'attendre dans la galerie au moment qu'elle se retireroit.

Saintré, forcé d'obéir, s'y rendit le soir; et dès qu'il vit arriver madame, il joignit de lui-même ses écuyers, n'osant lever les yeux sur elle: il la précéda dans son appartement, où la princesse l'ayant apperçu, chargea madame Ysabelle de le retenir, lorsqu'elle congédieroit ses officiers. Madame Ysabelle s'acquittant fort bien de sa commission, ne fit que de très douces plaisanteries au jeune homme, et sut l'arrêter au moment où, malgré elle, il vouloit se retitirer avec les officiers.

La dame des belles Cousines, affectant un air très-grave, s'assit, comme la veille, sur un petit lit, fit approcher le petit Saintré plus près d'elle

que jamais; et, l'ayant fait entourer par ses dames, elle lui fit les reproches les plus amers, en lui disant qu'il avoit manqué à sa parole, et qu'il étoit dans le cas odieux d'être traité de foi-mentie. A ces mots, le pauvre enfant sanglota: sa tête tomba sur sa poitrine; ses lèvres entr'ouvertes et vermeilles, étoient tremblantes, et laissoient voir des dents charmantes. Ah! qu'il étoit attendrissant dans cet état! le pauvre enfant se croyoit diffamé pour toujours. On sait combien la honte ajoute à la beauté, quand elle n'a que la nuance de la pudeur. Madame en fut touchée; et les soupirs redoublés de Saintré portant jusques sur son front un souffle pur et une chaleur brûlante, elle se hâta de le rassurer. — Calmez-vous, Saintré, lui dit-elle, vous êtes encore à temps de tout réparer; votre repentir me touche, et j'oublierai vos torts, si vous m'avouez enfin quelle est la dame que vous aimez le mieux, après votre mère et votre petite sœur Jacqueline. — Enfin, Saintré, balbutiant et croyant avoir trouvé la meilleure défaite, répondit: — *Eh bien, puisque madame l'ordonne, je lui dirai que j'aime bien Matheline de Coucy.* —
» Eh! mon pauvre petit Saintré, que me dites-
» vous-là; comment voulez-vous que je croie
» qu'un enfant de dix ans a pu toucher votre
» cœur? Ce n'est pas que la petite Matheline ne

» soit charmante, du plus haut parage, et que
» vous n'eussiez bien placé votre attachement:
» mais quel retour pourriez vous espérer d'un
» enfant? quels services, quels bons conseils en
» pourriez vous attendre? Ah! vous me trompez
» plus que jamais, Saintré; mais ne prétendez
» pas m'en imposer. »

Saintré, qui croyoit avoir trouvé la meilleure défaite, fut bien confondu lorsque la princesse lui prouva qu'elle étoit si mauvaise, et ses larmes recommencèrent à couler. Les trois dames ayant enfin pitié de ce charmant enfant, s'écrièrent à-la-fois : — Ah ! c'en est assez, madame, ayez pitié de son embarras ; notre présence doit le redoubler ; sa discrétion doit vous plaire : il n'ose devant nous vous avouer le nom de celle qu'il aime ; mais daignez l'interroger seule dans votre cabinet : nous osons croire qu'il craindra moins de s'expliquer.

La dame des belles-Cousines avoit déja pensé plus d'une fois à ce moyen de parler à Saintré plus librement. Elle fut bien aise, sans doute, qu'il lui fût suggéré. « Peut-être avez-vous rai-
» son, dit-elle à ses dames; et, par égard pour
» vous qui daignez le plaindre, je veux bien
» employer cette dernière ressource. » A ces mots, et ayant toujours l'air de plaisanter vis-à-vis de ses dames, elle se leva, dit à Saintré de

marcher devant elle, et le conduisit dans un arrière-cabinet, séparé de sa chambre par un grand cabinet de toilette ; et s'asseyant sur un petit lit pareil à celui qu'elle quitoit (1), elle recommença ses questions d'un ton un peu plus bas et plus affectueux au jeune Saintré, qu'elle fit encore approcher debout plus près d'elle. Le jeune homme rougit encore, et hésita quelques momens de répondre, mais il ne pleuroit plus, et levant timidement ses beaux yeux sur ceux de madame, qui ne tenoient rien de la colère, et qui brilloient d'un feu doux et céleste, il s'enhardit à lui répondre : — Hélas ! madame, quand même j'oserois commencer à former les premiers vœux de ma vie, pourrois-je me flatter qu'ils fussent écoutés ? Quelle est celle qui daigneroit jeter les yeux sur un pauvre jouvenceau, sans réputation, sans expérience, et l'écouter favorablement ? — Pourquoi vous défier de vous-même, à ce point, reprit la princesse avec vivacité ? N'êtes-vous pas

(1) Cet arrière-cabinet s'appelloit alors un oratoire ; mais la richesse des ornemens, les parfums, les meubles élégans et commodes rendoient ces oratoires des asyles agréables et utiles, autant que le peuvent être de nos jours les plus tranquilles et les plus délicieux boudoirs. Nous observons avec plaisir, qu'ils sont à la cour et à la ville de la plus haute antiquité.



Mettez votre main dans la mienne, et de ce moment regardez moi comme votre unique votre tendre Amie!

de très noble race ? N'êtes vous pas joli, bien fait et distingué parmi tous vos camarades ?— Madame est bien bonne, répondit-il d'une voix douce et d'un air timide ; je me rends justice, et je sens que l'honneur de servir une dame, et d'en être avoué, ne peut être encore mon heureux partage. — En vérité, Saintré, reprit-elle, vous avez trop mauvaise opinion de vous. N'avez-vous pas des yeux pour la voir, un cœur pour l'aimer, une bouche pour le lui dire, du courage et des bras pour la servir ? — Nous supprimons quelques autres détails plus flatteurs, dans lesquels l'Auteur dit que la dame des belles-Cousines entra pour animer son amour-propre. Ne pouvant vaincre sa modestie : — Vous voulez donc n'être jamais bon à rien, lui dit-elle, et manquer de ce sentiment plein de chaleur, qui fut toujours l'ame des Chevaliers les plus renommés ? Si par hasard vous étiez agréable aux yeux de quelque femme, il faudroit donc qu'elle vous le déclarat elle-même, et qu'elle s'humiliât jusqu'à vous prévenir ? Saintré, commençant à se rassurer, lui répondit : — Ah ! madame, si cette dame vous ressembloit, qu'elle auroit peu de peine à me faire tomber à ses genoux, et à s'assurer à jamais de ma foi ! — A peine eut-il prononcé ces mots, qu'effrayé de ce qu'il avoit osé dire, sa tête retomba sur sa

poitrine, et ses genoux tremblans le soutenoient à peine. La dame des belles-Cousines avoit besoin de ce moment de trouble pour se remettre un peu du sien; mais le sien étoit délicieux. Après quelquelques momens de silence, elle prit sa main tremblante, et lui dit : — Ecoutez-moi, Saintré; je sais que, quoique bien jeune encore, vous êtes rempli d'honneur : eh bien, si c'étoit moi qui eût daigné jeter les yeux sur vous pour m'attacher à jamais votre ame et vos volontés, et pour vous élever à la plus haute fortune, oseriez-vous me prêter le serment de m'être à jamais fidèle, de n'avoir d'autres volontés que les miennes, d'être d'une discrétion à toute épreuve, et de mourir plutôt que de changer et de me compromettre ? — Ah ! madame, s'écria-t-il, si je le jurerois !... — A ces mots, fléchissant un genou, attachant ses yeux sur les siens, et se prosternant, la bouche collée sur sa belle main, qui ne put s'empêcher de serrer un peu la sienne : — Ah ! oui, madame, je le jurerois; et la mort et les enfers déchaînés ne me feroient pas manquer à mes sermens. — Eh bien, dit-elle d'une voix aussi douce que tendre, jurez-le moi donc; mettez votre main dans la mienne ; et, de ce moment, regardez moi comme votre unique, votre tendre amie, une amie qui se croit en possesion de celui qu'elle a choisi pour lui faire

sa fortune et pour faire son propre bonheur. — Elle ne put prononcer ces mots sans appuyer sa belle bouche sur le front brûlant de Saintré, qui tomboit éperdu de surprise et d'amour à ses genoux.

Après s'être un peu remise de ce premier moment, si vif, si desiré par de tendres amans, la princesse se rassit; et, prenant encore la main de Saintré qu'elle serra plus tendrement: — Mon ami, lui dit-elle, c'est à moi de vous instruire de tous les devoirs d'un bon et loyal Chevalier; et ces premiers momens doivent être employés à vous éclairer sur ceux dont vous devez faire les principes constans des sentimens de votre cœur et des actions de votre vie.

Nous craindrions d'ennuyer le lecteur bien plus que nous n'espérerions l'édifier, si nous rapportions les quarante à cinquante pages que l'auteur emploie à rendre compte des doctes leçons que la dame des belles-Cousines donne à son jeune amant. Elle commence par lui paraphraser le *Pater*, le *Credo*, le *Confiteor*, comme étant en effet les consolations de l'ame et la lumière pure de l'esprit: elle s'attache ensuite à lui inspirer une sainte horreur des sept péchés mortels, dont elle lui fait les plus longs détails; et plus de quatre-vingt passages latins, tirés des pères de l'église, de la bible, des philosophes et des poëtes anciens,

viennent à l'appui de ce long sermon. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de dire à quel point l'état présent de son cœur lui fit adoucir sa morale en parlant de ce septième péché, le plus dangereux sans doute, puisqu'il est le plus doux à commettre. Ici nous croyons devoir recourir au texte de l'auteur, de peur qu'on ne nous soupçonnât d'avoir voulu tourner en badinage les sérieuses et respectables leçons qu'elle lui donne sur tout le reste. Après lui avoir rapporté un *dictum* latin de Boëce, qui ne peint que la laideur de ce péché, elle conclut ainsi :

« Et pour ce, mon ami, dit-elle, que ce pé-» ché est si très-deshonnête, le vrai amoureux » à tout son pouvoir doit le fuir ; et si par vive » contrainte d'amours il y écheoit, tant et très-» tant sont les très angoisseuses peines et dan-» giers que les loyaux amans ont à souffrir, que » ce ne leur doit point être compté à péché » mortel, et si aucun péché y a, vraiment il » doit être éteint par lesdites peines si grandes : » donc par ainsi je puis dire que le vrai amou-» reux, tel que je le dis, de ce mortel péché » et de tous les autres, est quitte, franc et » sauve. »

La dame des belles-Cousines continue à l'instruire de tout ce qui tient aux dix commandemens de Dieu, à ceux de l'Eglise ; et sa redoutable

érudition

érudition lui fournit encore autant de passages tirés des mêmes sources. Elle finit par tout ce qui tient aux mœurs de la vraie Chevalerie : elle appuie sur la fidélité, sur la discrétion qu'un loyal Chevalier doit à sa dame, avec une énergie qui porte bien naturellement à croire que cette dernière leçon est un peu intéressée, et que la dame a déja pris son parti sur le prix dont elle doit payer l'usage de ses leçons.

Le jeune Saintré, qui l'a toujours écoutée avec l'attention et l'attendrissement dont une belle ame ne peut se défendre, renouvelle ses sermens, et tombe à ses genoux pour les répéter encore. Il ose reprendre cette belle main dans laquelle elle lui a fait déposer ses premières promesses ; et, sans se douter que ses respects sont en ce moment les plus tendres caresses, et sont reçus de même que des transports par une ame sensible, il baise, il couvre de larmes de joie et d'amour cette charmante main qu'elle se plaît à lui abandonner.

La dame des belles Cousines étoit attentive à tout pour perfectionner son jeune et aimable élève. Son petit amour-propre de vingt-un ans, étoit même flatté de se trouver digne d'instruire et de former un damoisel qui avoit déja près de trois mois plus que seize ans. Ses soins se portèrent jusques sur sa parure. Rien ne sembla

lui échapper dans l'examen de tous ses vêtemens : ils étoient alors assez bizarres (1), et même plus variés et plus nombreux que ceux de nos jours. Elle n'en put trouver aucun qui répondit à la taille élégante et svelte du jeune Saintré. Elle blâma le choix des étoffes et des couleurs, et sur-tout la façon mal-adroite et maussade dont les tailleurs avoient arrangé ces vêtemens sur une créature charmante. Elle ouvrit une petite armoire, et rapportant une petite bourse tissue des couleurs qu'elle portoit pour livrée avant que d'être mariée, et que les tristes et sombres cordelières du veuvage servissent d'attaches à sa robe, elle la remit entre ses mains : « Mon ami, lui dit-elle, prenez ces

(1) Rien n'étoit plus bizarre et même plus extravagant que la forme des accoutremens de ce tems ; et les souliers à la poulaine dont le bec remontoit jusqu'à plus d'un demi-pied, n'en étoient pas le plus ridicule. On peut encore en retrouver le costume dans quelque monumens, et sur-tout dans la belle tapisserie des douze mois de l'année, qui nous est restée des anciens ducs de Bourgogne. On y voit, dans le mois de mars, la fête des brandons, ainsi nommée, parce que chaque Chevalier y conduisoit sa dame un grand flambeau à la main. On y remarque ce qui ne put échapper aux yeux de la dame des belles-Cousines, et ce que l'immodeste Rabelais rapporte avec tant de plaisir dans le détail des habillemens du jeune Gargantua.

» douze écus d'or, servez-vous-en pour vous faire
» habiller par les premiers ouvriers qui travaillent
» pour le roi. Faites-vous bien joli pour dimanche
» che prochain; dépensez hardiment cet argent. »

Le bon petit Saintré hésitoit beaucoup à recevoir cette bourse : — Eh mais ! madame, dit-il, je n'ai pas encore mérité vos bienfaits. — Je n'en juge pas comme vous, répondit la princesse ; j'espère même, ajouta-t-elle en rougissant un peu, que vous les mériterez mieux de jour en jour ; et je suis assez grande dame pour ne vous laisser manquer de rien de tout ce qui pourra vous rendre agréable au roi mon cousin, et contribuer à vous élever aux plus grands honneurs. Ah ça, mon ami, poursuivit-elle, en voilà assez pour cette fois ; mes dames attendent depuis long-tems : je vais faire la courroucée en vous congédiant ; ayez bien l'air d'en être honteux et affligé. Mais croyez, ajouta-t-elle, en lui baisant encore le front, que vous avez en moi la plus tendre et la plus fidelle amie.

A ces mots, madame sortit, ayant bien soin que ses yeux animés annonçassent de la colère ; et pousant Saintré dehors par le dos : — Oh ! pour le coup, dit-elle à ses dames, je renonce à jamais rien faire de bon de ce chétif écuyer ; et je ne l'admettrai plus en ma présence. — Saintré, cachant avec les mains ses yeux brillans

des feux de l'amour, fit semblant de sangloter. — En vérité, madame, dit la bonne dame Catherine, vous maltraitez trop ce jeune homme; n'en désespérez pas encore: peut-être à la fin en serez-vous plus contente. — Nous verrons, dit la dame des belles-Cousines; mais je conserve bien peu d'espoir.

Saintré sortit, la joie la plus vive dans le cœur, et le sentant palpiter en pensant à sa dame. Il alla cacher ses transports et ses douze écus d'or dans sa chambre; il dormit peu sans doute; dès que le jour parut, il courut chez tous les ouvriers du roi, qui, connoissant et chérissant déja ce jeune homme, se firent un plaisir de le bien servir; et le dimanche, tous parurent à-la-fois chargés de ce qui devoit le parer. Le commandant se trouvoit présent: son étonnement fut extrême. Eh! mon bon petit ami, dit-il à Saintré, je crois que vous avez compté avec vos receveurs. — Saintré répondit en souriant: — C'est ma bonne maman qui m'a envoyé douze écus d'or pour m'aider à me tenir propre; elle m'en promet encore, et je ne peux mieux l'employer qu'à faire honneur à mon service. — Eh bien, vauriens que vous êtes, dit le commandant à ses camarades, n'ai-je pas bien raison de vous donner Saintré pour exemple? Lequel de vous sauroit aussi bien employer son argent? La plus

grande partie n'iroit-elle pas chez le marchand de vin ou ailleurs ? Courage, mon ami Saintré; j'en rendrai compte au roi, et soyez sûr de moi pour vous servir.

Le jeune homme parut à la cour le jour même avec sa nouvelle parure. On le trouva plus joli, mieux fait que jamais. Mais on fut curieux de savoir quelle livrée il portoit à ses aiguillettes ; elles étoient assez remarquables pour exciter des questions ; on pense bien qu'il n'eut garde d'y répondre. La reine même fut du nombre de celles qui se tourmentèrent vainement à ce sujet ; et cette princesse, instruite des scènes qui s'étoient déja passées entre la dame des belles-Cousines et lui, la pria de les renouveller pour pousser à bout la discrétion du jeune page.

La dame des belles-Cousines ne demandoit pas mieux. Elle suivoit sans cesse des yeux celui dont elle occupoit le cœur. Saisissant ce prétexte, elle l'appella, et lui dit d'un ton assez haut : « J'ai ce soir à vous parler de la part de » la reine ; je vous ordonne de vous trouver » dans la galerie, et de m'y attendre. » Saintré eut l'air de recevoir cet ordre avec peine; il savoit déja dissimuler.

Il se trouva le soir sur le passage de madame,

se joignit aux écuyers, et donna le tems aux dames de la princesse de le retenir, lorsqu'il parut vouloir se retirer avec eux.

Madame l'examina légèrement dans sa nouvelle parure, en présence de ses dames ; mais elle pensoit que bientôt elle pourroit s'en dédommager. Elle débuta donc par des questions impérieuses, auxquelles Saintré répondit d'un air assez embarrassé, mais très-négatif, sur l'objet de ses demandes.... La bonne dame Catherine prenoit, à son ordinaire, le parti de Saintré ; madame lui dit d'un ton courroucé : — Vous le gâtez, mesdames ; il s'autorise de votre présence. Allons, allons, suivez-moi, jeune homme ; ou vous répondrez comme je l'exige, ou vous ne remettrez jamais les pieds chez moi.

Saintré la suit, les yeux tristes et baissés, et les tournant en soupirant vers ces dames. Ce nuage apparent fit place à la joie la plus vive. Comment la peindre, comment exprimer ce que tous deux sentirent ? Madame, à peine arrivée à son oratoire, moins éclairé qu'à l'ordinaire, s'étoit assise sur le petit lit. Saintré s'étoit déja précipité à ses genoux ; elle alloit baiser son front : mais ce front étoit déja baissé ; et Saintré, voyant ce parterre de fleurs entouré

de murs d'albâtre, qui l'avoit un jour si vivement frappé, lui rendoit le plus vif et le plus doux hommage.

La dame des belles-Cousines, malgré sa première émotion, malgré tout ce qu'elle prévoyoit, et ne craignoit déja plus, repoussa doucement Saintré, le fit relever; et ce fut alors qu'elle lui parut ne s'occuper que de son nouvel ajustement. Il est vrai de dire que les ouvriers du roi s'étoient surpassés; et madame trouva que jamais pourpoint mieux coupé n'avoit renfermé une taille si bien prise et si pleine de graces. Toutes les autres pièces de sa parure furent examinées et louées tour à tour avec le degré d'attention que chacune méritoit. Cet examen fut long; il ne le parut à aucun des deux.

Pendant cette douce occupation de la princesse, Saintré, qui en partageoit les détails et les charmes avoit son occupation particulière; il observoit ce grand collet-monté qui s'entr'ouvroit sur une fraise qui venoit de tomber d'un cou d'albâtre. De pareils examens deviennent quelquefois assez intéressans pour que l'on s'oublie soi-même: nous ignorons jusqu'à quel point cet oubli fut porté; l'Auteur craint de le dire: cette crainte est bien indiscrète.

L'aimable princesse, après avoir donné toutes les leçons de prudence qu'une jeune veuve

pleine d'esprit, nourrie dans la cour la plus brillante, peut et doit donner à son jeune élève, s'apperçut que la conversation avoit duré long-tems. Ses dames devoient s'être ennuyées ; et elle savoit que l'ennui de trois jeunes dames de la cour ne peut être adouci que par un peu de médisance. Elle se pressa d'avertir Saintré qu'elle alloit le bannir pour toujours, en apparence, de son appartement, et qu'elle lui défendroit de se trouver jamais le soir sur son passage. Mais qu'elle fut belle, qu'elle fut touchante, lorsque lui présentant une clef en rougissant, elle lui dit que cette clef ouvroit la porte d'une garde-robe qui donnoit sur un corridor écarté ! « Vous » en ferez usage, lui dit-elle, quand le mystère » et la nuit envelopperont le palais. Vous ne » pourrez jamais me surprendre ; vous me trou- » verez toujours occupée de vous. Prenez, » ajouta-t-elle, prenez les soixante écus d'or » que renferme cette bourse, tissue de mes che- » veux. Ce n'est que par degré que vous pou- » vez briller dans cette cour, sans me compro- » mettre ; les nouvelles parures dont je vous » prie d'orner votre figure charmante, pour- » ront passer pour un nouveau don de votre » mère. »

A ces mots, tirant une épingle et la mettant dans ses dents : « Soyez attentif, ajouta-t-elle,

» à ce nouveau signe, mon ami; vous vous
» souviendrez, lorsque je le répéterai, d'y ré-
» pondre en frottant votre œil droit : ne me
» parlez jamais en public que je ne vous appelle;
» personne ne pourra soupçonner notre intelli-
» gence. »

Saintré, baisa mille fois avec feu, et la clef, et la main qui la lui présentoit. Tous deux allèrent retrouver les trois dames qui s'étoient endormies après avoir fini leurs ouvrages, et avoir épuisé ce qu'elles savoient de contes. « Eh bien,
» dame Catherine, dit la princesse, aurez-vous
» encore la foiblesse de prendre le parti de ce
» gentilhomme, sans foi, sans cœur et sans
» élévation? Sortez pour toujours de chez moi,
» ajouta-t-elle en regardant Saintré; vous vous
» montrez trop peu digne de mes bontés, pour y
» être souffert. »

Saintré parut anéanti; et, saluant ces dames avec un air pénétré, il se retira le cœur rempli du sentiment de son bonheur. Peu de jours après il parut à la cour, plus brillant que jamais.
» Il avoit une robe de fin bleu doublé de fins
» agneaux de Romélie; un chaperon garni de
» marte de Sibérie. » Peu de seigneurs parurent aussi bien vêtus; aucun n'avoit autant de graces et la taille aussi déliée. La reine s'arrêta quelques instans pour le regarder en allant à la mes-

se; mais la belle-Cousine, qui la précédoit, avoit passé sans avoir eu l'air de l'appercevoir. La reine, en sortant de son oratoire, le voyant une seconde fois, le fit remarquer à cette princesse. — Je suis bien curieuse de savoir, lui dit-elle, comment le jeune Saintré peut faire autant de dépense pour se parer : vous devriez bien l'interroger à ce sujet. — J'ose vous avouer, répondit madame, que je suis si peu satisfaite des réponses qu'il a faites précédemment, que je n'ai nulle envie à présent d'être informée de ce qui le touche; et ce ne sera que pour vous plaire et pour vous obéir que je l'interrogerai. — En effet, lorsque la reine fut rentrée dans son appartement, madame fit appeller Saintré dans l'antichambre. — Nous vous trouvons toutes si paré pour un simple page, lui dit-elle, que nous sommes curieuses de savoir qui peut vous en fournir les moyens? — Madame, répondit Saintré d'un air respectueux, mon père et ma mère m'aiment tendrement; ils veulent que je fasse honneur à mon service; et me voyant d'âge à espérer que le roi daignera continuer à m'employer dans un nouveau grade, ils m'ont envoyé de quoi me mettre en état de paroître quelquefois à ses yeux sous d'autres habits que ceux de page, que je suis honteux de porter à dix-sept ans. Ah! madame, ajouta-t-il en se

jettant à ses pieds, que votre altesse royale seroit bonne, si elle daignoit me protéger et m'obtenir la place d'écuyer tranchant! Mes parens n'attendent que ce moment pour m'envoyer tout ce qu'il me faut encore pour me soutenir avec honneur dans ce nouvel état. —Nous verrons, répondit la princesse d'un air sec; en attendant, remerciez Dieu de vous avoir donné une si bonne mère, et priez-le de vous la conserver.

La dame des belles-Cousines, rentrée chez la reine, ne s'empressa pas de satisfaire à sa curiosité. Elle attendit que cette princesse lui dit: — Eh bien, belle-Cousine avez-vous interrogé Saintré sur ce que nous voulons savoir? — Vraiment, répondit-elle, il se vante que ses parens le soutiendront en tel état que le roi voudra lui donner; il se plaint de n'être que simple page à dix-sept ans; il a même osé me prier d'en parler à vos majestés, et de demander pour lui la place d'écuyer tranchant: mais je m'en garderai bien avant de savoir s'il la mérite. — En pouvez-vous douter, lui dit la reine, à tout le bien que les écuyers et ses autres supérieurs rapportent de ses mœurs, de son application à ses devoirs et de sa gentillesse? Oui, belle-Cousine, il a raison; et puisque vous me paroissez si froide sur ce qui le touche,

je veux me charger moi-même d'en parler au roi.

La famille royale alors étoit prête à se mettre à table; et dès que le roi parut, la reine lui fit remarquer Saintré qu'il n'avoit pas d'abord reconnu sous sa riche et nouvelle parure. Il lui plut assez pour accorder sur le champ à la reine ce qu'elle demandoit pour lui; et curieux de voir comment il s'acquitteroit de la charge d'écuyer tranchant, il appella son premier maître-d'hôtel, et lui ordonna de mettre sur le champ Saintré en fonction. Saintré, alors confondu avec ses camarades, se préparoit à remplir sa tâche ordinaire, lorsque le maître-d'hôtel vint lui attacher la serviette et les autres marques de sa charge. Il le conduisit ensuite aux genoux du roi. — Mon ami Saintré, lui dit ce bon et brave prince, moi-même je vous ai choisi pour mon page : vous m'avez toujours plu, et j'espère vous voir croître toujours en honneurs et en loyale Chevalerie. Je vous ordonne sur mon état, à trois chevaux et deux hommes pour vous servir, en attendant mieux. Remerciez la reine, qui m'a parlé de vous. — Saintré, se précipitant à leurs pieds, embrassa les genoux de ce bon maître, et baisa le bas de la robe de sa bienfaitrice. Toutes les dames belles-Cousines, assises au banquet royal,

applaudirent à la grace que le roi venoit d'accorder, et toutes donnèrent une marque de bonté au nouvel écuyer, hors celle que cette grace pénétroit de la joie la plus vive. » Vraiment, Saintré, lui dit-elle, bien avez-vous » à travailler pour mériter le guerdon que vous » recevez avant de l'avoir mérité, de préfé» rence sur vos pareils. « Saintré l'écouta d'un air soumis sans lui répondre, et sur le champ commença son service avec une grace et une adresse qui firent applaudir de nouveau à la faveur qu'il venoit d'obtenir.

La tendre et charmante veuve le regardoit souvent du coin de l'œil, et recevoit dans son ame sensible les louanges que l'on donnoit à son jeune amant. Ne pouvant résister à la tendre émotion qui l'agitoit, elle employa le signal de l'épingle, auquel Saintré répondit avec la joie la plus vive, en se frottant l'œil droit, et en les élevant tous deux au ciel. La nuit vint: qu'il lui fut doux d'être payé par l'amour des feintes rigueurs de la bienséance! Saintré n'en oublioit aucune; la dame les avouoit toutes: jamais on ne trouva plus de plaisir à se plaindre; jamais on ne songea moins à s'excuser.

La dame des belles-Cousines, aussi généreuse que tendre, s'étoit occupée déja des dépenses auxquelles le nouvel état de Saintré l'o-

bligeoit. Quatre cents écus d'or qu'elle lui donna furent plus que suffisans pour payer les trois chevaux, les faire équiper superbement, faire couvrir les valets de riches livrées, et répandre ses libéralités sur tous les gens des écuries du roi, qui lui avoient prouvé leur attachement pendant son premier service.

Saintré se fit estimer de plus en plus en exerçant son nouvel emploi. Le roi Jean ne pouvoit se passer de lui à sa table; il s'en faisoit suivre à la chasse. Adroit à la joute, redoutable dans les tournois, léger, plein de graces, et, dans un bal, occupé de plaire sans cesse, les vieux Chevaliers le donnoient pour exemple à la jeunesse; les dames louoient son air noble et galant; plusieurs, peut-être, desiroient sa conquête. La dame des belles-Cousines étoit la seule qui conservât un air froid et sévère lorsqu'elle le rencontroit en public: mais l'épingle jouoit souvent son jeu.

C'est ainsi que Saintré passa plusieurs années. Lorsqu'il eut atteint l'âge de pouvoir prétendre à l'honneur d'être Chevalier, les bienfaits de sa dame lui furent prodigués pour le rendre le plus magnifique des aspirans. Il étoit d'usage que le bachelier ou écuyer-expert qui demandoit l'ordre de la Chevalerie, débutât par quelqu'entreprise d'armes qui signalât son courage, et rendit son nom assez célèbre pour lui mériter l'acco-

lade et les éperons dorés. Il avoit si souvent traité ce sujet avec la dame des belles-Cousines, que, quoiqu'il lui en coutât de se séparer de lui pendant quelque tems, elle ne s'occupa plus qu'à diriger son entreprise de manière à rendre son amant également célèbre par sa magnificence et par sa valeur. — Je veux, dit-elle, que vos hérauts portent votre défi dans les quatre cours les plus puissantes de l'Europe, où vos combattans recevront de vous de riches présens; et pour marque de votre entreprise, vos hérauts publieront que ceux qui se présenteront pour vous combattre, ou seront tenus de vous enlever à force d'armes le bracelet que je veux moi-même attacher à votre bras, ou de vous faire un riche présent pour gage de votre victoire, qu'à votre retour vous présenterez à votre dame.

A ces mots, elle ouvrit un grand coffre plein d'or; et Saintré fut obligé de faire trois voyages du cabinet de la dame au sien, pour porter la somme immense qu'elle le força de recevoir. Chaque retour, marqué par les transports de la plus vive reconnoissance, augmentoit pour elle le plaisir de donner. Lorsqu'il fut prêt à se retirer, elle lui remit une petite cassette pleine des plus belles pierreries, parmi lesquelles elle choisit celles qui devoient enrichir ce bracelet qu'elle vouloit attacher à son bras.

Saintré fit préparer en secret tout ce qu'il falloit pour exécuter son projet. L'Andalousie et les bords de la mer Rouge lui fournirent les plus superbes destriers. Les meilleurs ouvriers furent employés à leurs harnois, à ses armes, à ses livrées; et le premier orfèvre du roi fit un chef-d'œuvre du bracelet qu'il devoit porter.

On croira sans peine que pendant le tems que demandoient ces préparatifs, cette petite épingle, plus belle à ses yeux que les flèches d'or de l'amour, renouvelloit souvent le signal qui la lui avoit rendue si chère, et que la réponse ne se faisoit pas attendre.

Tout étant prêt dans le mois d'avril, et dans le moment même où le roi Jean, l'aimant et l'estimant de plus en plus, venoit de l'élever à la dignité de chambellan, Saintré, se jetant à ses genoux, s'écria: « Ah! cher Sire, mon redouté » seigneur, permettez-moi donc de me rendre » digne des honneurs et des bienfaits dont vous » me comblez. « A ces mots, il lui fit part de son noble projet, et le supplia d'en autoriser l'exécution par des lettres d'armes. » Eh quoi! mon ami » Saintré, lui répondit ce bon maître, c'est au » moment où je vous attache encore plus intime- » ment à ma personne, que vous voulez vous » éloigner de moi! Mais, ajouta ce brave roi, » je ne peux vous condamner; je peux encore

» moins

» moins vous refuser une occasion de faire hon-
» neur à mes sentimens, et de me mettre en droit
» de vous armer Chevalier. «

Dès que le jeune Saintré eut obtenu cette permission de son maître, il ne dissimula plus son entreprise. Ses hérauts, richement vêtus, et leurs cottes d'armes brodées et blazonnées, parurent en public, ainsi que sa nombreuse livrée, et les beaux chevaux que jusqu'alors il avoit tenus écartés dans un village à quelques lieues de Paris.

Chacun félicita Saintré sur l'honneur que lui faisoit son entreprise, et sur la magnificence de ses préparatifs. L'usage de ce tems étoit que le roi, la famille royale et les princes du sang fissent un don au jeune gentilhomme dont l'entreprise faisoit honneur à la nation. Le monarque lui donna deux mille écus d'or de son épargne; la reine en donna mille de la sienne; messeigneurs de Bourgogne, d'Anjou, de Berry, en donnèrent autant; les princesses leurs épouses, l'enrichirent de bracelets, d'attaches, d'anneaux, de pierreries; pour qu'il pût répandre ses dons dans les différentes cours où il alloit combattre. La seule dame des belles-Cousines ne lui avoit encore rien donné. La reine ne put s'empêcher de lui en faire des reproches.—Vraiment, madame, répondit-elle, êtes vous bien sûre que Saintré n'ait pas conçu un projet téméraire, et qu'il puisse faire honneur,

à votre cour et à la nation? — J'ose en répondre, dit la reine; Saintré acquiert tous les jours de nouveaux droits à nôtre estime par de nouvelles vertus. — Je me rends, madame, dit la princesse; je ne peux nier qu'il ne soit changé, depuis quelque tems, à son avantage; et je trouve de la justice à le dédommager de mon ancienne prévention, que je n'ai pu souvent m'empêcher de lui témoigner. Par déférence pour votre majesté, je veux payer le bracelet qui doit être la marque de son entreprise; j'espère qu'il saura le défendre; et qu'il en coûtera cher à celui qui voudra le *délivrer*. (1) Je veux bien même lui faire l'honneur de le passer moi-même à son bras le jour de son départ. Mais, madame, ajouta-t-elle (comme par réflexion), il seroit bon de savoir si Saintré s'est pourvu de tout ce qui lui est nécessaire pour répondre avec éclat à la haute protection dont vous l'honorez; et vous devriez peut-être lui ordonner de faire rassembler ses équipages et son cortège dans le préau: votre majesté et nous toutes, nous pourrions les voir du grand balcon, en revenant demain de la messe. — La reine ap-

(1) On appelloit alors délivrer un poursuivant d'armes de son entreprise, lui enlever par force, ou par courtoisie, ou troc noble et généreux, la marque qu'il avoit choisie pour la porter toujours.

prouva fort la belle-Cousine; elle fit donner en conséquence l'ordre à Saintré, qui parut le lendemain, mais sans être encore armé, dans le préau, à la tête de son cortège. Il étoit monté sur le plus beau cheval qu'eût nourri l'Arabie, qu'il manioit et faisoit passager avec une grace supérieure.

On admira le poursuivant d'arme et la magnificence de son équipage. La belle veuve ne se récria point comme les autres : mais elle jouit intérieurement des charmes de son amant, des applaudissemens qu'il recevoit; et l'épingle fut mise en jeu. Saintré, sachant ce que la belle veuve avoit dit à la reine, en se jetant le soir à ses genoux, lui présenta le beau bracelet dont elle admira le travail, et qu'elle garda pour l'attacher à son bras le jour de son départ.

Ce jour n'étoit pas loin. Lorsqu'il fut arrivé, la reine tint un grand cercle. Les hérauts d'armes, revêtus des marques de leur charge, se tinrent debout derrière la famille royale. Saintré parut armé de toutes pièces, la visière levée, la main droite désarmée de son gantelet, se précipita aux pieds de son maître, renouvela le serment d'obéissance et de fidélité, et reçut de sa main, qu'il baisa, la lettre d'armes. La dame des belles-Cousines, dissimulant l'état de son cœur, s'avança d'un air plein de noblesse et de dignité,

et s'approchant de Saintré, attacha de sa main le riche bracelet. Saintré baisa le bas de sa robe avec le plus grand respect en la remerciant; et suivi des plus anciens seigneurs et Chevaliers de la cour, il descendit dans le préau, s'élança légèrement sur son cheval; et après avoir levé les yeux sur ce palais, où restoit celle qui faisoit l'honneur et les délices de sa vie, il sortit de Paris, et prit la route d'Aragon, où son premier héraut l'avoit déja devancé.

Le jeune Saintré se fit admirer par sa beauté, ses sentimens, et par sa magnificence dans toutes les villes Françoises qui se trouvèrent sur son passage. Cette magnificence et ses dons augmentèrent dès qu'il entra sur les frontières étrangères; quelques aventures même signalèrent son adresse et sa valeur. Des Chevaliers Catalans gardoient différens pas dans les montagnes; vaincus également par les armes, les dons et la courtoisie de Saintré, ils le précédèrent à Barcelone, où les seigneurs du pays marquèrent son arrivée par des fêtes. Il s'y arrêta pendant quelque jours pour faire réparer ses équipages, et les rendre encore plus brillans. De-là, il envoya trois hérauts, dont le principal étoit couvert des attributs et des livrées de France; les deux autres l'étoient des siennes. Il les députoit pour présenter les patentes du roi de France, qui autorisoit son en-

treprise; et pour demander la permission de paroître à la cour du roi d'Aragon, d'embrasser les genoux de ce prince, et de lui présenter lui-même les lettres d'armes. Tout lui fut accordé; et peu de jours après, il arriva près de Pampelune, où la cour étoit alors. La grande réputation du noble poursuivant d'armes François l'avoit devancé; et Saintré vit accourir à sa rencontre un nombre infini de Chevaliers et de dames; qui furent frappés de la magnificence et de la galanterie qui régnoient dans tout son cortège.

Arrivé au pied du trône, le monarque lui parla avec une distinction pleine de bonté, et lui demanda des nouvelles du brave Chevalier qui régnoit sur la France, ajoutant qu'il le félicitoit d'avoir fait un pareil élève. Les premiers Chevaliers étoient prêts à se disputer l'honneur de le *délivrer*: mais ils furent forcés de céder cet honneur à monseignenr Enguerand, le premier d'entre eux, et proche parent du roi, dont il avoit épousé la nièce (madame Aliénor, princesse de Cardonne, l'une des plus belles et des plus parfaites dames de toutes les Espagnes). Au moment où Saintré quitta les genoux du roi, monseigneur Enguerand vint à lui avec toute la noblesse, l'air galant et ouvert qui distinguoient les Chevaliers Aragonois de ceux des deux Castilles, dont l'air étoit plus fier et plus réservé.

» Mon frère, dit-il à Saintré en lui tendant les » bras, m'acceptez-vous pour vous délivrer (1)? » — Oui, seigneur, répondit Saintré; et l'hon- » neur que vous daignez me faire est déja si » grand, que je rougis de l'avoir encore si peu » mérité. — Que ne dois-je pas faire, répondit » Enguerand, pour l'élève d'un si grand roi, et » pour un tel poursuivant d'armes, également » agréable aux yeux de toutes nos dames et de » tous nos Chevaliers? « A ces mots, il embrasse le jeune Saintré, et le conduit au monarque; il détache alors le bracelet de Saintré; il appelle Aragon, premier héraut d'armes de la cour, et le lui remet avec un rubis d'un prix inestimable. Enguerand le présente ensuite aux dames et aux autres Chevaliers; et Saintré ne put s'empêcher de comparer la beauté de madame Aliénor à celle de la dame des belles-Cousines, dont son cœur

---

(1) Nous avons cru devoir nous étendre sur ce premier événement d'un Roman où tout paroît vrai ou vraisemblable, où la féerie ni le merveilleux ne sont employés, où tout est relatif à l'histoire et conforme à l'usage du tems. C'est le premier et presque le seul Roman de Chevalerie de cette espèce dont ont ait parlé jusqu'ici, et dont on puisse parler à l'avenir. L'exécution de l'entreprise d'amour n'étoit point encore racontée, nous avons cru qu'il étoit utile et de notre devoir de la faire connoître.

étoit sans cesse si tendrement occupé. Il falloit que cette Aliénor fut en effet bien belle pour mériter à ses yeux l'honneur de la comparaison; car on sait que l'amant heureux, lorsqu'il est fidèle, ne trouve rien d'aussi beau que l'objet aimé.

Le lendemain fut marqué par une fête brillante que donna la reine d'Aragon. Saintré y parut avec tout le goût et tout l'éclat qui caractérisoient la cour de France. Il plut aux hommes par sa politesse noble, aux dames par sa galanterie respectueuse. Ce fut le premier honneur qu'il fit à la nation. Le fier et juste Aragonois ne put s'empêcher de juger des succès de l'éducation de la noblesse Françoise, lorsque l'amour-propre et de légers défauts ne la font point abuser des dons naturels qu'elle semble avoir reçus pour plaire.

Pendant ces momens de plaisir, on préparoit les lices. Les lettres d'armes de Saintré portoient que le premier jour les deux tenans romproient cinq lances, et que le prix seroit adjugé à celui qui auroit remporté quelqu'avantage. Les mêmes lettres portoient que dans la seconde journée les tenans combattroient à pied avec l'épée, la dague et la hache (1), et que le vainqueur recevroit un riche don du vaincu.

(1) Cette espèce de hache étoit une arme dangereuse et très-meurtrière. J'en ai donné une, que j'ai gardée

Le roi et la reine, suivis d'une cour nombreuse, honorèrent ces joutes de leur présence. Monseigneur Enguerand surpassoit le jeune Saintré de toute la tête. Son air martial, sa force, sa valeur éprouvées dans vingt combats, formoient un préjugé favorable pour lui. Le vœu des dames étoit cependant pour Saintré; leur cœur éprouvoit une secrette peine; quelques-unes poussoient plus loin cet intérêt.

L'honneur des trois premières joutes fut absolument égal entre les combattans. A la quatrième course, monseigneur Enguerand parut avoir quelqu'avantage: mais celui du jeune Saintré fut décisif dans la cinquième. Monseigneur Enguerand ayant manqué son atteinte, Saintré brisa sa lance jusqu'à la poignée, en atteignant Enguerand dans la visière de son casque, et lui faisant ployer la tête presque sur la croupe de son cheval, sans toutefois le renverser.

---

long-tems; elle étoit toute de fer, et profondément damasquinée d'or, longue de deux pieds. La tête portoit une pointe longue de cinq pouces, d'un fer triangulaire à lame pleine. La croisée portoit d'un côté une lame de hache, dont le tranchant avoit cinq pouces de long, et offroit la figure d'un courbe faisant partie d'un ovale alongé. L'autre côté, long de trois pouces, se terminoit par un marteau dont la tête formoit un bouton alongé. Le tout pesoit environ quinze livres.

Ici le combat fut arrêté. Les juges du camp, ayant saisi les adversaires, les conduisirent au balcon royal. Aragon, premier héraut d'armes, ayant recueilli les voix (pour la forme), Saintré fut proclamé vainqueur. Enguerand prit le rubis des mains du héraut, le présenta à Saintré, et lui dit: » Mon frère, puisse ce rubis parer les » cheveux de la haute et vertueuse dame qui » préside secrettement à votre entreprise! « Tous deux furent admis le soir au festin royal, et traités avec la distinction la plus glorieuse. Le lendemain fut un jour de plaisirs publics.

Le troisième jour, les trompettes annoncèrent un combat plus sérieux; et les lices rétrécies furent préparées différemment pour le combat à pied. Ce combat fut assez long et assez violent pour que les deux adversaires fussent obligés de reprendre haleine, et de relacer leurs armes que la violence des coups avoient, en partie, faussées et désassemblées. Le dernier assaut fut le plus terrible. Le jeune Saintré, ayant laissé échapper sa hache, eut recours à son épée avec laquelle il para long-tems les coups qu'Enguerand lui portoit. Se servant alors de toute son adresse pour esquiver ou parer, il saisit un moment favorable pour porter un si furieux coup sur le poignet de son ennemi, que, sans la force de la trempe du gantelet, il eut peut-être coupé le bras d'Enguerand,

dont la hache vola à plusieurs pas de distance. Saintré ramassa alors la sienne avec la plus grande agilité, et en présenta la pointe à la visière du casque d'Enguerand, sautant légèrement et posant le pied sur la hache tombée, que celui-ci vouloit ramasser. Enguerand, désespéré de se voir désarmé, s'élança sur Saintré; et l'embrassant étroitement, il essaya vainement de le jeter par terre: Saintré, le saisissant aussi du bras gauche, tenoit sa hache levée du bras droit, mais sans lui porter un seul coup; il se contentoit de résister à ses efforts, et de l'empêcher de lui saisir ce même bras. Le roi d'Aragon, voulant faire finir cette lutte dangereuse, jeta sa baguette. Les juges saisirent les combattans, qu'ils séparèrent sans effort. Enguerand, levant aussitôt sa visière de la main qui lui restoit libre, s'écria: « Noble François, mon courageux frère Saintré, » vous m'avez vaincu pour la seconde fois. — » Ah! mon frère, que dites-vous, s'écria Saintré » ne suis-je pas vaincu moi-même par votre main, » puisque ma hache d'armes est tombée la pre- » mière? « Pendant ce noble débat, ils furent conduits au balcon royal, dont le roi descendit pour les recevoir l'un et l'autre dans ses bras. Tandis que les hérauts recueilloient les voix pour proclamer le vainqueur, Saintré s'échappa de ceux qui les entouroient, vola vers le roi

d'armes, reprit son bracelet, et vint, la main droite désarmée, le présenter à monseigneur Enguerand, comme à son vainqueur, sans vouloir donner aux hérauts le tems de faire leur proclamation. Enguerand, loin d'accepter, lui présenta aussitôt son épée par le pommeau. Le roi eut de la peine à arrêter ces mouvemens de générosité; et décidant enfin que Saintré devoit garder son riche bracelet, celui-ci, sur le champ, courut au balcon de la reine; et mettant un genou en terre vis-à-vis de madame Aliénor: il voulut lui faire accepter ce bracelet comme le prix de la victoire que son époux venoit de remporter sur lui. Un cri d'admiration s'éleva; la reine même, emportée par ce sentiment, vint le relever des genoux de madame Aliénor, qui refusoit obstinément de recevoir ce riche don. La reine décida qu'il devoit être accepté par courtoisie, et pour honorer celui qui montroit une ame aussi élevée. Madame Aliénor céda; mais, sur le champ, détachant un riche carcan de diamans dont son cou étoit paré: » Seigneur, lui dit-elle, il ne » conviendroit pas que vous retournassiez près » de la haute et vertueuse dame de vos pensées, » sans des marques de votre victoire; puisse-» t-elle ne pas dédaigner d'honorer ce carcan » que je lui présente par vos mains; et puissiez,

» vous vous plaire un jour à le lui voir » porter (1) ! «

Le roi aida lui même à désarmer les deux Chevaliers. Saintré, s'appercevant que monseigneur Enguerand étoit blessé, se précipita sur son poignet sanglant, et baisa l'empreinte du coup qu'il avoit porté, en le baignant de ses larmes.

La légère blessure de ce seigneur ne le privant pas d'assister au festin qui suivit ce combat, le roi fit asseoir à sa table le seigneur de Saintré entre lui et madame Aliénor; et la reine fit le même honneur à monseigneur Enguerand.

Plusieurs fêtes couronnèrent encore ce beau jour; et Saintré y fut toujours l'objet des attentions les plus glorieuses. Mais les jours passés loin de ce qu'on aime sont bien longs, quoique embellis par les honneurs. L'amant pressa le héros de venir recevoir en France un prix plus doux de sa victoire.

---

(1) On voit avec plaisir que les moeurs Espagnoles, et l'élévation d'ame de cette nation se faisoient dès-lors admirer. On voit avec plus de plaisir encore, que l'estime mutuelle s'établissoit dès ce tems entre deux nations que le ciel paroît avoir destinées à rester toujours unies, par la conformité des vertus sublimes dont l'une et l'autre ont donné tant de marques éclatantes aux yeux de l'univers.

Il partit; il vola. Il arrive sur les bords de la Seine. Moment délicieux d'embrasser les genoux de son roi, et de retrouver tout son bonheur dans les yeux de sa maîtresse, quand on vient d'honorer l'un et l'autre.

Le roi l'embrasse, lui dit les choses les plus flatteuses, sent augmenter son plaisir par les applaudissemens redoublés des anciens Chevaliers. Il le conduit vers la reine. Elle étoit femme; elle l'avoit protégé; elle le revoyoit vainqueur et adoré : elle jouissoit de son ouvrage; sentiment bien doux, qui ne tient point de la foiblesse et fait honneur à la nature ! La dame des belles Cousines étoit auprès d'elle; le plus beau moment de la vie de Saintré fut de lever les yeux sur elle, et de rendre enfin un hommage public à celle qu'il aimoit, sans blesser le mystère rigoureux qui captivoit son amour.

La dame des belles Cousines avoit attaché, de sa main, au bras de Saintré le riche bracelet, marque de son entreprise; il se voyoit en droit, en quittant les genoux de la reine, d'aller aux siens, de lui faire hommage de sa victoire, et de lui présenter le rubis éclatant, et le riche carcan de diamans qu'il avoit accepté secrettement pour elle. Autorisée par la présence de la reine et par les succès brillans de Saintré, la belle et sensible veuve put laisser paroître une partie des senti-

mens dont elle étoit pénétrée; et se laissant entraîner par le desir si naturel de ne pas perdre un moment de vue son amant qu'elle prévoyoit devoir bientôt être entraîné par une cour nombreuse, empressée à le féliciter sur sa victoire; » Madame; dit-elle à la reine, si votre Majesté daigne penser à la fatigue que le pauvre Saintré » vient d'essuyer en courant jour et nuit pour se » rendre à ses pieds, elle croira faire une œuvre » charitable en prévenant une foule innombrable prête à l'entourer, et en l'emmenant dans » son cabinet, où elle n'admettra que nos belles-Cousines. Saintré trouvera de reste le tems » de parler des joutes et des combats à ses compagnons. J'aimerois bien qu'il commençât par » nous parler de la cour d'Aragon, et des beautés renommées dont elle est parée «.

La reine approuva fort cette proposition; et prenant Saintré sous le bras, elle le conduisit dans son appartement où les seules belles-Cousines furent admises. Saintré leur raconta d'abord tout ce qui pouvoit satisfaire leur curiosité. Son front et ses joues furent colorés par la modestie, lorsqu'il fut contraint de parler de lui. Pendant ce récit, il levoit souvent les yeux sur ceux de sa dame. Ses regards étoient encore plus supplians que tendres: il observoit, il desiroit, il attendoit avec une inquiétude qui faisoit pal-

piter son cœur, l'heureux et charmant signal de la petite épingle. Hélas! la dame des belles-Cousines n'en avoit pas sous sa main, et en cherchoit vainement dans toute sa parure. Un dernier regard de Saintré comblant son impatience, elle osa s'approcher de la reine; et, feignant d'admirer l'éclat d'une agraffe de diamans, elle prit adroitement une épingle. Qu'elle fut prompte à s'en servir! que ses yeux devinrent brillans! La reine l'avoit surprise. — Bon Dieu! chère Cousine, lui dit elle, n'avez-vous pas peur de gâter vos belles dents? J'ai remarqué que depuis quelque tems vous aviez pris cette habitude. Vous devriez mieux ménager un des charmes les plus parfaits de votre agréable figure. — Vraiment, madame, vous avez bien raison, dit la belle-Cousine; mais vous savez que je suis distraite, et quelle est la force de l'habitude: je sens qu'il seroit à présent bien difficile de me corriger.

Le reste du jour, Saintré fut obligé de se livrer aux empressemens de ses anciens compagnons, et d'une cour dans laquelle il n'avoit pas même un seul ennemi secret. Il attendoit avec impatience le moment heureux de voir en liberté celle à qui il supposoit si justement le même desir. Ce moment vint, et fut le plus doux qu'il eût encore passé auprès d'elle. Sa victoire, l'honneur dont il s'étoit couvert le

rapprochoient un peu plus d'un objet adoré ; et lui donnoient cette assurance que la douce égalité établit entre les amans.

Ces momens, d'un prix inestimable, se renouvelèrent souvent. Leur douceur fut troublée, au bout d'un mois, par l'arrivée inattendue du comte Loiseleng, l'un des plus grands seigneurs de la Pologne, et grand-officier de cette couronne. Ce riche et brave Palatin venoit admirer la cour de Jean, accompagné de quatre autres Palatins d'un rang à peine inférieur au sien. Tous les cinq, ayant fait la même entreprise d'armes, portoient au bras un carcan d'or et une chaîne qui l'attachoit au pied, sans leur ôter la liberté de se servir de l'un et de l'autre. Ils firent supplier le monarque de leur permettre d'attendre dans sa cour qu'il se présentât le même nombre de Chevaliers pour les *délivrer*.

La magnificence et la simplicité noble des habits des seigneurs Polonais se fit admirer de la cour de France. Une veste de brocard d'or qui leur prenoit exactement la taille, leur tomboit jusqu'aux genoux. Une ceinture couverte de pierrerie, soutenoit la large épée recourbée qu'ils portoient à leur côté. Des bottes légères, armées de riches éperons d'or ; un bonnet relevé sur le front, que surmontoit une aigrette de plumes de héron, qui paroissoit sortir d'une gerbe de diamans ;

mans ; un long manteau de pourpre, doublé de martre zibeline ou de peaux d'agneaux d'Astracan, qui tomboit à moitié jambes, et se relevoit sur l'épaule droite avec une agraffe de pierreries; tout réunissoit dans ce simple et noble habillement, l'air militaire des guerriers du Nord et la magnificence des seigneurs des cours du midi. Leur courtoisie, l'aménité de leurs mœurs se firent bientôt connoître, malgré l'air fier et même un peu farouche que les peuples du nord descendans des disciples d'Odin et de Fréga, conservoient encore. Ils étonnèrent d'abord les dames et les courtisans François; bientôt ils leur plurent; et bientôt aussi cet amour des nouvelles modes, qui semble né dans la nation, les porta à les imiter. Les souliers à la poulaine baissèrent de quelques pouces. Les pourpoints furent moins surchargés d'aiguillettes brillantes; plusieurs superfluités même de leur ajustement disparurent, ou furent diminuées jusqu'à la vraisemblance. Plusieurs jeunes Chevaliers ou poursuivans d'armes s'empressèrent à remplir de leur nom la liste des prétendans au combat, que les deux maréchaux de France devoient présenter au roi.

Saintré n'osoit rien demander à la belle Cousine ; mais il ne lui parloit jamais de l'entreprise d'amour des seigneurs Polonois sans la plus vive émotion. Elle pensoit avec élévation ; et

quoiqu'il en coûtât à son cœur, elle ne put voir, sans en être touchée, le desir que son amant lui montroit d'acquérir une nouvelle gloire à ses yeux. Elle lui accorda donc la permission de se présenter au roi pour *délivrer* les nobles esclaves d'amour Polonois.

Le roi Jean ne balança pas à le nommer le premier des cinq qui devoient combattre les Chevaliers étrangers. La cérémonie se fit avec la plus grande splendeur. Ce fut Saintré qui, s'avançant avec grace, alla demander au palatin comte de Loiseleng, s'il l'acceptoit pour le délivrer. Celui-ci, prévenu par la réputation de Saintré, regarda comme un honneur le choix que le monarque François avoit fait de son élève, et du jeune seigneur le plus renommé de sa cour. Il serra tendrement Saintré dans ses bras, tandis que celui-ci se baissoit pour le délivrer de la chaîne et du carcan attachés à l'un de ses pieds.

Les lices furent élevées près du palais Saint-Pol, dans la grande Culture de sainte Catherine. Les combats durèrent deux jours, et furent également honorables pour les deux partis. Saintré cependant, dans toute sa force alors, et n'ayant rien perdu de son adresse et de son agilité, sentit bientôt la supériorité que l'une et l'autre lui donnoient sur son courageux adversaire. Loin d'en abuser, il se contenta, dans la première journée,

de remporter l'avantage nécessaire pour en avoir l'honneur et en faire hommage à sa dame. Mais la seconde journée mit sa courtoisie à l'épreuve la plus dangereuse. Le fier et brave palatin, exercé de bonne heure à combattre avec son sabre recourbé, eût peut-être remporté une victoire décisive, sans l'adresse extrême de Saintré à éviter ou parer les coups de son ennemi. Saintré conservant toujours son sang froid contre un adversaire que son adresse irritoit, se contenta long tems de rendre ses coups inutiles. Sachant par lui-même que la douleur la plus profonde qui puisse pénétrer une belle ame, c'est l'humiliation, il eut l'art d'entretenir le combat jusqu'à l'heure marquée pour le terminer; il s'apperce-voit déja que le bras de Loiseleng s'appesantissoit, et ne portoit plus que des coups mal assurés; il fit alors bondir son cheval; et, par une passade, ayant gagné la croupe de celui de Loiseleng, il porta un coup adroit sur la pointe de son sabre qu'il enleva, pour ainsi dire, de sa main. Ayant sauté légèrement à terre, il le ramassa, délaça son casque; et tirant son gantelet, il se pressa de le présenter, par la croisée, au palatin. Celui-ci, frappé de la grace et de la courtoisie de Saintré, descendit promptement de cheval pour recevoir son épée et embrasser un si digne adversaire, en avouant noblement sa défaite. Déja le roi Jean

étoit descendu du balcon royal pour embrasser les deux combattans : il sentit, en serrant Saintré dans ses bras, le tendre et vif intérêt d'un père. Mais un prix plus doux avoit déja payé son triomphe; le jeu flatteur de la petite épingle avoit accompagné les regards les plus passionnés.

On peut imaginer tout ce que la bonté du roi Jean, et la politesse noble, vive et prévenante de la cour la plus aimable et la plus brillante de l'univers, réunirent pour adoucir aux seigneurs Polonois l'embarras et le chagrin de leur défaite. Ils repartirent pour les bords de la Vistule, comblant Saintré, qui alla les reconduire une journée, de riches présens et de leurs caresses.

Peu de tems après, un simple courrier vint annoncer au monarque François que douze Chevaliers de la Grande-Bretagne avoient passé la mer; et qu'après avoir séjourné quelques jours à Calais, dédaignant de se soumettre aux usages reçus, ils avoient pris le parti, non-seulement de ne point paroître à la cour, mais même de ne rien entreprendre qui pût les obliger à y envoyer un héraut et à recevoir aucune espèce de permission d'un prince qu'ils ne reconnoissoient pas pour roi de France, étant le fils de Philippe de Valois, auquel leur maître avoit disputé vainement la couronne. A cet effet, les Chevaliers Bretons avoient seulement dressé un pas d'armes

sur les confins de leur territoire, et fait élever un perron où leurs douze écus blasonnés étoient attachés près des tentes où ces Bretons devoient attendre ceux des Chevaliers François qui seroient assez hardis pour les toucher.

Cette nouvelle excita l'indignation de la Chevalerie Françoise, et réveilla cette espèce d'animosité entre les deux nations, que, depuis longtems, rien ne pouvoit éteindre. Les François, cependant, plongés alors dans la plus profonde ignorance, auroient peut-être eu besoin d'imiter leurs voisins, qui commençoient à s'instruire, et dont plusieurs auteurs méritoient déja d'être écoutés. Mais les Anglois eussent eu plus besoin encore de se conformer à l'aménité des mœurs des François; de porter moins d'injustice et d'avidité dans leur commerce; de montrer moins de férocité dans leur génie turbulent et factieux, qui, sous l'apparence de la liberté, les entraînoit à des guerres civiles, où le sang le plus illustre de leur nation inondoit sans cesse les échafauds, et qui les rendoit encore plus dangereux les uns contre les autres dans l'intérieur de leur gouvernement, que redoutables dans les guerres qu'ils entreprenoient sans aucunes raisons légitimes, contre leurs voisins.

Un grand nombre de Chevaliers obtinrent d'aller réprimer leur orgueil, et se rassemblèrent

au nombre de douze, dans le port d'Ambléteuse; d'où, sans s'informer du nom de leurs adversaires, ils partirent avec cette confiance courageuse qui n'apprécie jamais aucun danger, pour aller toucher les écus de ceux qui tenoient ce pas d'armes. Ils eurent presque tous du désavantage dans les premières joutes, genre de combat où la noblesse Bretonne s'exerçoit sans cesse dans les plaines de Cramalot, en mémoire d'Artus et des Chevaliers de la Table-Ronde. On sut bientôt cette humiliante nouvelle à Paris. Le roi Jean jeta les yeux sur Saintré, et l'honneur de la nation lui parut déja vengé. Saintré, enflammé par le regard de son maître, se tourne sans affectation vers son auguste amante: un coup-d'œil l'anime encore; il embrasse les genoux du monarque, et vole à la gloire. Aux motifs qui devoient l'entraîner, se joignit le penchant que sa modestie naturelle lui donnoit de punir l'orgueil effrenée d'une nation impérieuse, jalouse de la sienne. Ce sentiment né dans son cœur, s'étoit augmenté sans cesse en voyant les moyens injustes dont elle se servoit pour réussir dans ses desseins.

Il partit, accompagné de Chevaliers dont il connoissoit l'attachement et la bravoure. A peine parut-il près du perron, que, touchant les écus, les Bretons sortirent de leurs tentes tout armés; et, croyant marcher contre de foibles ennemis,

Ils ne craignirent point de leur montrer les boucliers François renversés et traînés dans la poussière, (audace accompagnée de propos insultans.) Saisis d'une juste indignation. Saintré et ses compagnons chargèrent les Bretons avec fureur. Ceux-ci pliérent bientôt. Les lances, la hache et l'épée leur furent également funestes. Saintré en renversa cinq sous la pesanteur de ses coups. Ils furent enfin obligés de demander merci.

Saintré s'étant emparé de leurs boucliers et de leurs bannières, fit relever ceux des François, et les plaça sur le perron avec honneur. Il dédaigna de s'emparer des chevaux; et, renvoyant les Bretons à Calais, il leur dit qu'il garderoit le même perron pendant trois jours, prêt à le défendre contre ceux qui sortiroient de Calais pour l'attaquer. Mais les trois jours s'étant écoulés sans qu'il vît paroître aucun Chevalier Breton, il fit renverser le perron; et revenant à grandes journées, il rentra dans Paris aux acclamations d'un peuple nombreux. Les boucliers furent déposés aux pieds du roi. Le monarque ne rêva pas long tems pour trouver une récompense digne du vainqueur : dès le lendemain, il fit convoquer une assemblée brillante, et Saintré fut reçu Chevalier.

Il n'étoit pas d'usage que la reine chaussât de sa main les éperons, même aux premiers princes

du sang; mais, quand elle vouloit honorer cette cérémonie, elle la faisoit accomplir en sa présence par la princesse qu'elle aimoit le mieux. La dame des belles-Cousines fut l'objet de son choix. Celle-ci remplit d'un air noble et plein de graces une charge si chère à son cœur; elle attacha l'éperon, et saisit ce moment pour faire le signal, que Saintré avoit toujours l'air de recevoir comme il l'avoit reçu quinze ans auparavant pour la première fois.

Le roi Jean déclara le même jour, qu'ayant été invité à se joindre aux autres princes Chrétiens qui formoient alors une espèce de croisade pour aller au secours de la Prusse, de la Hongrie et de la Bohême, désolées par des armées Sarasines sorties des bords du Tanaïs, il avoit pris la résolution d'accorder un puissant secours aux Chevaliers Teutoniques; que la bannière royale sortiroit, et qu'elle seroit confiée à Saintré, qui marcheroit à l'avant-garde à la tête de cinq cents hommes d'élite.

La résolution et le choix du roi furent également approuvés. Le cœur de Saintré tressaillit de joie en entendant parler son maître; mais une tristesse, un sentiment, un trouble douloureux saisit celui de la dame des belles-Cousines; et ce ne fut qne lentement, et les yeux obsurcis par les larmes, qu'elle porta, d'une main mal-assurée,

la petite épingle sur ses belles dents, Peu de momens après, ce même pressentiment troubla le brave Saintré; il voulut le combattre, il n'y put réussir ; et le soir, la conversation s'en ressentit.

Ici, l'Auteur fait une très-longue énumération des seigneurs et des bannières qui se rassemblèrent dans les plaines de la Brie. L'on y trouve le nom de plusieurs grandes familles éteintes : mais on sent une satisfaction intérieure en y retrouvant les noms aimés et respectés par l'ancienne noblesse Françoise, des Montmorency, des La Trémouille, des Durfort, des Périgord, des Beaufremont, des Conflans, des Graville, des Mailly, des Maillé-Brezé, et de plusieurs autres que nous omettrons. Le blason des armes de ces maisons se trouve décrit dans cet ancien Roman avec une si grande exactitude, qu'on a le plaisir de le reconnoître absolument semblable à celui qu'elles ont toujours porté et qu'elles portent encore.

On croira sans peine que la modestie du jeune et généreux Saintré souffrit beaucoup, lorsqu'arrivant à la tête des cinq cents lances, il se vit entouré par tous les seigneurs et commandans, qui lui dirent qu'ils le reconnoissoient tous pour leur chef. » Messeigneurs, répondit noble» ment Saintré, bien me souviens que nagueres,

» n'étant encore que jeune page du roi, je suivis
» mon maître dans une riche abbaye, où nous
» fûmes bien festoyés. Mon maître, dont vous
» connoissez la bonté, se promenant sur le préau
» de l'abbaye, vit une troupe de jolis enfans qui
» jouoient à différens jeux, et que le respect
» éloignoit alors de sa présence. Il les rappela
» d'un air riant autour de lui; et, s'adressant à
» ceux qui lui parurent les plus éveillés : Mes
» enfans, leur dit-il, lequel de vous est le plus
» sage? Les enfans sourirent; et le plus hardi
» de tous s'étant avancé : Sire, lui dit-il, c'est
» celui que veut damp abbé. Le roi s'étant fait
» répéter cette réponse par plusieurs autres,
» réva quelque tems au sens qu'elle renfermoit;
» il la trouva juste à la fin, comprenant que la
» volonté du maître étant décidée par la con-
» noissance qu'il a de ceux qui lui obéissent, elle
» lui fait juger tour-à-tour, les sujets plus ou
» moins sages. Il en est ainsi de moi, messei-
» gneurs, lorsque le roi me choisit pour porter
» la bannière royale, et semble, pour ce moment,
» me nommer le plus sage. Je dois donc l'être
» assez pour reconnoître toute la déférence que
» je vous dois, et ne rien entreprendre sans être
» guidé par vos sages conseils. Telles gens que
» vous êtes n'en peuvent donner qui ne mènent à
» servir notre sainte religion dans cette guerre,

» et à soutenir l'antique honneur de la Cheva-
» lerie Françoise ».

La petite histoire, les sentimens et la modestie de Saintré furent généralement applaudis. Il leur parut, au conseil de guerre qui s'assembla, être leur ami plus que leur commandant. Ils obéirent librement et de cœur à ses ordres ; et dès le lendemain, l'armée prit le chemin de l'Allemagne, et s'avança vers les rives du Mein.

Nous croyons devoir passer sous silence un grand nombre d'aventures et d'entreprises où le brave Jehan de Saintré acquit sans cesse une nouvelle gloire ; et quoique l'événement inattendu qui termine la durée de son amour si constant et si fidèle, ne soit rapporté qu'après ce grand nombre de récits, comme ils ne sont qu'une longue et servile imitation des premiers, leur monotonie prolixe nous les fait soustraire, et nous croyons ne devoir plus le montrer que comme amant, après l'avoir présenté un moment encore comme héros.

Saintré ne démentit point l'opinion de sagesse et de valeur qu'on avoit du principal chef de l'armée. Sa modestie, sa déférence, ses soins attentifs pour les princes et les anciens seigneurs qu'il commandoit, lui donnèrent un empire particulier. Jamais général d'armée ne fut plus aimé et mieux obéi.

L'armée Françoise s'étant jointe à celles que tous les princes chrétiens avoient envoyées à cette guerre sacrée, Saintré jouit du bonheur de revoir plusieurs de ses anciens amis dans l'armée du roi d'Aragon, et de retrouver dans celui qui la commandoit, le seigneur Enguerand avec lequel il s'étoit uni par une si noble et si tendre amitié, et par la fraternité d'armes qu'ils s'étoient jurée.

Agissant toujours de concert, campés à côté l'un de l'autre, se prêtant sans cesse des secours mutuels, les braves et fiers Aragonois ne firent plus qu'un même corps avec les François. Le même esprit de zèle et d'honneur animant ces deux estimables nations, ce furent elles qui portèrent les premiers coups à l'armée innombrable des infidèles, et qui ranimèrent le courage et l'espérance des Chevaliers Teutoniques.

Pendant que Saintré coupoit des têtes et cueilloit des lauriers, il se passoit un événement bien étrange, bien inconcevable, dans cette cour de France où tout retentissoit de sa gloire et de ses vertus.

Hélas! comment pourrons nous raconter sans frémir mille fois, la trahison cruelle qui alloit percer le cœur le plus loyal et le plus fidèle? La plume tombe presque de nos mains; et nous ne doutons pas que le sentiment douloureux qui

nous affecte ; ne passe bientôt dans l'ame de nos lecteurs.

La dame des belles-Cousines, cette charmante veuve, cette amante si tendre, et jusqu'alors si constante pour ce jeune héros qu'elle avoit formé, qu'elle s'étoit si vivement attaché, pour ce Saintré charmant, à qui elle devoit le bonheur inestimable d'aimer et d'être adorée, cette dame des belles-Cousines alloit lui faire la plus lâche, la plus attroce des infidélités.

Cette veuve, trop sensible, s'étoit fait une si douce habitude des plaisirs que l'absence lui enlevoit, qu'en croyant ne regretter qu'un amant, elle éprouvoit d'autres regrets moins nobles et plus impérieux peut-être. Inquiète, agitée, ne goûtant plus les douceurs du sommeil, elle se rappeloit tristement un bonheur qui n'étoit plus. Une langueur mortelle fut la suite de l'insomnie; les roses de son teint furent bientôt effacées par une pâleur effrayante. Combien de fois, plongée dans une rêverie profonde, et se livrant à ces distractions que donnent également et les regrets et les desirs, ne tiroit-elle pas machinalement cette épingle qui l'avoit si bien servie ? Son amant n'en recevoit plus l'heureux signal : à peine la pouvoit-elle porter à sa belle bouche ; un poids énorme lui paroissoit appesantir son bras ; bientôt, froide et presqu'inanimée, elle

se laissoit retomber languissamment sur son lit.

Cet état cruel influa bientôt sur sa santé. La reine, à qui cette princesse étoit chère, s'en apperçut; et, ne la voyant point paroître à sa toilette, un jour de fête, elle envoya promptement auprès d'elle le docteur Huë, son premier médecin.

Ce docteur Huë n'étoit point semblable aux médecins de son tems, qui, presque tous, affectoient un maintien grave et un air sentencieux. Loin de porter des lunettes sur le nez, pour paroître avoir affoibli ses yeux par l'étude, les siens étoient rians, spirituels et quelquefois lorgneurs. Quoique véritablement profond dans son art, messire Huë n'affectoit point un triste savoir avec ses malades. Il étoit plus occupé de leur plaire, que de leur en imposer. Connoissant toutes les petites tracasseries de la cour, il les en amusoit; plus mystérieux que secret, c'étoit en ayant l'air de faire une confidence, qu'il embellissoit l'histoire du jour: courant sans cesse après l'épigramme, il eût été mécontent de lui-même, s'il n'eut pas mêlé quelques bons-mots dans ses consultations, et s'il eût écrit une ordonnance pour une jolie femme, sans lui tenir quelques propos galans. On croira sans peine

que toutes celles de la cour en étoient folles ; plusieurs même le consultoient sans besoin. La robe de velours et le beau rabat de point de Venise étoient quelquefois froissés au sortir d'une de ces visites. La seule dame des belles-Cousines, dont le maintien et l'air étoient assez sévères en public, et dont la santé avoit toujours paru si brillante avant l'absence de Saintré, n'avoit jamais eu besoin de ses secours, et ne l'avoit jamais mis à portée d'employer ne le savoir ni l'art de plaire.

Messire Huë obéit aux ordres de la reine ; il alla voir la dame des belles-Cousines, et, du ton le plus respectueux, lui fit les questions ordinaires. Des réponses vagues ne lui apprirent rien de particulier sur l'état de sa santé. Il s'apperçut seulement, quoique la chambre fût obscure, que ses yeux paroissoient rougis par des larmes ; et quelques soupirs étouffés, une voix entrecoupée, lui firent juger facilement que son ame étoit occupée d'un sentiment profond et douloureux. Soit curiosité, soit intérêt, Messire Huë, oubliant un moment qu'il étoit aimable, se servit des connoissances qu'il avoit en effet, pour découvrir les vraies causes du mal dont elle souffroit. Il s'empara d'un des beaux bras de la princesse, et, mettant toute son attention à étudier son pouls, il fut

surpris de son intermittence : le jeu inégal et précipité des tendons lui prouva combien ses nerfs étoient agités. . . .

Un habile médecin a bien des priviléges. Messire Huë, craignant ou faignant de craindre que l'altération des nerfs ne vînt d'un commencement d'obstructions, obtint de la belle veuve le moyen de s'instruire mieux ou de se rassurer. La main de messire Huë parcourut, pressa modestement une partie de ses charmes. Deux *fois* il fut surpris de la sentir tressaillir vivement. Ce signe, joint à quelques autres, lui fit juger à quel point le cœur de la malade étoit prompt à s'enflammer. Cette découverte fait naître de simples préjugés chez les autres hommes, et donne des notions sûres aux médecins. Messire Huë avoit trop d'esprit pour oser essayer d'abuser de celle qu'il venoit d'acquérir. Il connoissoit l'humeur altière de la dame des belles-Cousines ; et sagement il prit le parti de se borner à gagner sa confiance. — Ah! madame, lui dit-il, que je vous plains ! vos maux me sont connus, et il n'est point dans mon art de les pouvoir guérir ; ce n'est que dans votre courage, ce n'est qu'en vous-même que vous pouvez trouver des ressources pour les surmonter. Je respecte trop le secret de votre ame pour porter plus loin mes questions, mes réflexions et mon examen. . . .

— A ces mots prononcés d'une voix douce et persuasive, la belle veuve ne put retenir ses larmes; ces larmes furent même suivie de quelques sanglots qui l'empêchèrent de s'exprimer. — Ah! messire Huë, s'écria-t-elle enfin, je vois que rien ne peut rester inconnu pour vous. Oui, vous voyez en moi la plus malheureuse de toutes les femmes: je ne peux m'expliquer plus clairement; mais apprenez du moins que dans ce moment le séjour de la cour est insupportable pour moi; je vous ouvre mon cœur avec confiance; j'ai besoin de la solitude, et d'y chercher un calme qui me fuit sans cesse ici. Aidez-moi, de grace, à obtenir de la reine que j'aille respirer l'air pur de la campagne, et passer le printems dans mon château de . . . . . (1)

Messire Huë reçut avec autant d'attendrissement que de respect cette confidence. Il jura sur le champ à la belle veuve qu'il parleroit dès le même jour à la reine, de façon à déterminer sa majesté à presser elle-même le voyage desiré; il l'assura même que dès ce moment elle pouvoit en ordonner les préparatifs. La princesse, calmée par cette espérance, tira de son doigt un riche diamant, qu'elle présenta d'un

(1) L'Auteur, par discrétion, ne nomme pas la province.

air plein de graces à messire Huë. Recevez-le, dit-elle, comme le gage de l'estime et de la reconnoissance.

Messire Huë courut avec empressement rendre compte à la reine de l'état dans lequel il avoit trouvé la dame des belles-Cousines ; et, cherchant à définir par une seule expression la complication des maux dont elle étoit affectée, il inventa le mot de *vapeurs*, qui d'abord ne fut entendu ni par la reine, ni par ses dames, mais que l'instant d'après elles crurent toutes entendre, et dont, au bout de deux jours, plusieurs d'entre elles se plaignirent languissamment de ressentir les effets. Jamais expression ne devint plus promptement à la mode, et n'eut une plus longue durée. C'est à messire Hue que nous devons ce mot, qui, parvenu jusqu'à nous, explique d'une façon si touchante les sentimens et les peines secrettes que nos dames ont à cacher.

La reine, d'après le rapport de messire Huë, passa chez la dame des belles-Cousines au sortir de la messe ; et, touchée de la voir pâle et défaite, elle l'embrassa tendrement, s'attendrit sur ses maux. Mais la dame des belles-Cousines fut un peu interdite, lorsque la reine et ses dames la plaignirent sur-tout d'éprouver d'aussi cruelles vapeurs. N'étant point prévenue, elle craignit d'abord que cette expression ne renfermât l'ex-

plication d'un état dont elle ne vouloit pas être soupçonné ; mais rassurée bientôt par la prudence connue de messire Huë, elle convint de ses vapeurs, et que ses vapeurs ne pouvoient se dissiper que par le changement d'air, le séjour de la campagne et beaucoup d'exercice. La reine le pensant comme elle, d'après l'avis du médecin, la pressa de hâter son départ ; et, peu de jours après, la dame des belles-Cousines, suivies des fidelles dames Catherine, Jehanne et Ysabel, partit pour se rendre dans son magnifique château situé dans la province la plus fertile, sur les bords d'un beau fleuve, entouré à demi d'une belle et vaste forêt, et distant d'environ soixante lieues de la capitale ; ce qui nous fait présumer que ce château, que l'auteur s'est si bien gardé de nommer, pouvoit être situé dans les plaines riantes et fertiles qui bordent la Loire dans la Touraine. Un préjugé plus fort nous porte encore à le croire ; c'est qu'il étoit bien naturel que la dame des belles-Cousines, si tendrement occupée de son amant, choisît entre tous ses châteaux celui de la province où cet amant avoit reçu le jour. Nous allons voir en effet que Saintré, par la mort de son père, se trouva seigneur d'une petite ville distante seulement de deux lieues du château de la dame des belles-Cousines.

La princesse arrivée dans ce château, s'occupa

les premiers jours à le parcourir, et à donner ses ordres pour l'embellissement des jardins. Accoutumée au luxe et aux commodités que la famille, plus que galante, de Philippe-le-Bel avoit introduites déja dans la cour de France, elle eut d'abord un peu de peine à se faire aux galeries, à l'épaisseur des murs et aux vastes appartemens voûtés, perdus de vue depuis plusieurs années; son premier soin fut de se ménager un appartement commode, et sur-tout un petit oratoire bien solitaire, qu'elle fit meubler, et qu'elle arrangea comme celui dont le souvenir lui étoit si cher.

Agitée par la route et par les soins qu'elle s'étoit donnés, elle avoit d'abord paru jouir d'une santé beaucoup meilleure; mais les mêmes regrets, les mêmes inquiétudes secrettes commençoient à la faire retomber dans son premier état, lorsqu'un incident, qui paroissoit ne devoir point avcir de suite, vint la distraire de ces sombres rêveries, où sans cesse elle aimoit à se replonger.

Un matin, ses dames s'étant rassemblées de bonne heure dans sa chambre pour y déjeûner avec elle, elles entendirent une belle et forte sonnerie qui paroissoit sortir de la forêt. La belle veuve ayant fait appeler le gouverneur du château, pour l'interroger sur le lieu d'où ces sons

partoient : « Quoi ! dit-il étonné, madame ignore-t-elle que la riche et belle abbaye de ***,
» dont ses augustes ancêtres sont fondateurs, est
» située à moins d'une lieue d'ici ? C'est sans
» doute pour annoncer la fête des pardons, qui
» se célèbre tous les ans dans ce tems-ci, que les
» religieux font sonner toutes leurs cloches. »

On a vu dans le commencement de cette histoire, que la belle veuve étoit très-instruite, très-pieuse, et que son ame sensible se fût peut-être tournée à la dévotion, si le jeune Saintré n'y avoit empreint son image ; car les ames sensibles, et celles des femmes sur-tout, veulent toujours s'occuper d'un sentiment qui puisse le plus facilement les remplir et les dominer. Le desir de gagner les pardons, la détermina à faire venir promptement ses voitures pour se rendre à l'abbaye, où sa qualité de fondatrice lui donnoit droit d'entrer.

Nous croyons devoir suppléer un peu à la négligence de l'auteur, qui ne donne pas une idée suffisante de la beauté, de la richesse de cette abbaye de Bernardins, et de l'heureux abbé, crossé, mitré, qui depuis un an avoit été élu, tout d'une voix, par une nombreuse communauté, qu'il rendoit heureuse.

Cette maison étoit vaste. L'extérieur en étoit surchargé d'ornemens gothiques, l'intérieur

préparé pour toutes les commodités de la vie. La nombreuse bibliothèque étoit poudreuse, mal rangée; mais on admiroit l'ordre qui régnoit dans les celliers, la propreté du réfectoire, et les belles voûtes de l'immense cuisine.

L'abbé qui régnoit dans cette maison (car tout riche abbé régulier exerce à peu près un despotisme oriental), cet abbé n'avoit tout au plus que vingt-six ans. Fils d'un riche laboureur propriétaire des environs, son père, qui jouissoit de la plus grande considération, avoit mérité deux fois des récompenses des *Missi Dominici*(1), en se mettant à la tête des communes pour repousser des compagnies d'aventuriers (2), qui

(1) Les *Missi Dominici* étoient des commissaires que le roi envoyoit dans les provinces pour y entretenir le bon ordre et l'abondance, et défendre le foible contre les attaques du fort.

(2) Les compagnies d'Aventuriers, connus aussi sous le nom de *Ribauds*, étoient des brigands de toutes les nations, qui se rassembloient en corps, et choisissoient un chef; vendoient leurs services aux souverains en tems de guerre, et pilloient souvent leur royaume en tems de paix. Des gens de haute naissance ne dédaignèrent pas quelquefois de les commander. Ces compagnies furent d'abord utiles au sage Charles V; mais, devenues très-nuisibles par leurs brigandages, le connétable du Guesclin en purgea la France, en les emmenant à sa suite en Espagne dans la guerre contre Pierre-le-Cruel.

pendant la paix avoient pénétré, la flamme et le fer à la main, dans cette riche province. Il avoit gagné dix procès contre les curés envahisseurs du pays dont il avoit défendu les habitans, qu'il aidoit et nourrissoit en des tems de disette. Ce galant homme ne savoit ni lire ni écrire; mais, n'imaginant pas qu'un peu d'instruction put nuire jusqu'à un certain point à ses enfans, il avoit permis à son curé, qui se piquoit de littérature, de les instruire à sa manière, tandis qu'il s'occupoit fortement à leur former des mœurs honnêtes, et à les endurcir à tous les travaux de la campagne. L'aîné de ses fils ne promettoit que d'être un jour le meilleur laboureur et le plus excellent père de famille des environs; mais le second étoit un vrai prodige. Dès l'âge de seize ans il savoit lire et chanter au lutrin d'une voix mâle qui couvroit celles du vicaire, du maître d'école, et faisoit mugir la voûte de l'église: portant légèrement la grande croix d'une main à la procession, il encensoit à six pieds de hauteur de l'autre; il sonnoit deux cloches à-la-fois, mangeoit la moitié d'un pain béni, buvoit le vin des burettes; et le curé ne cessoit de dire à son père, que s'il vouloit mettre son fils en religion (l'usage de ce tems étant que la plupart des cadets se fissent moines) ce fils deviendroit une des lumières de l'église. Ce curé même, qui voyoit tout en beau

dans son disciple favori, l'ayant vu rosser souvent les compagnons de son âge, assuroit qu'il étoit né pour commander aux hommes, et qu'il parviendroit aux grandes dignités de son ordre. Le bon père de famille ne put se refuser à ces pronostics brillans ; et s'appercevant que les jeunes filles du village commençoient à jouer avec son fils les jours de fête, qu'un léger duvoit coloroit deja ses joues vermeilles, et qu'il avoit conduit quelques-unes de ces jeunes filles dans les halliers du bois les plus fertiles en belles noisettes, il ne différa plus à suivre les conseils de son curé, et alla le présenter à l'abbaye de ***, où il fut reçu à bras ouverts.

Le jeune novice s'y forma sans peine. Jamais on n'avoit apporté dans son état de plus heureuses et plus brillantes dispositions. Il devint le héros du chœur, de la cuisine et du cellier, levant un muid d'une main, pour le ranger sur les tréteaux, composant les meilleurs salmis, chantant les leçons à ténèbres et les hymnes d'une voix éclatante. Ses talens, sa figure charmante, sa force, sa taille de cinq pieds huit pouces, se perfectionnèrent de jour en jour. Le célèbre Houdon l'eût choisi pour modèle, s'il eût voulu faire naître Hercule sous son ciseau dans le plus incroyable de ses travaux. Rubens eût regretté de ne pouvoir assez bien rendre le coloris brillant

de son teint; on croit même que c'est d'après l'un de ses portraits que frère Jean des Entomures avoit mis à la place d'honneur dans un salon de son abbaye de Thélème, que Despréaux reçut l'idée de ce vers heureux, et qui peint si bien :

L'autre broie, en riant, le vermillon des moines.

On croira sans peine, qu'avec des qualités aussi supérieures, l'ame et le caractère le plus franc, l'humeur la plus riante, le goût le plus décidé pour la bonne chère, le bon vin, et tous les travaux utiles à la communauté, il se fit adorer de l'abbé, de ses confrères, et que, reçu profès, il passa rapidement par toutes les charges de l'abbaye, qu'il remplit toutes avec honneur jusqu'à ce qu'il fût fixé dans celles de dépensier et de cellerier, dont l'exercice acheva de le couvrir de gloire. Cinq ou six ans après, l'abbé, mourant d'une indigestion, le montroit au doigt, de sa main tremblante, aux moines assemblés autour de lui; et tous applaudissoient, en secret, au mot de successeur que ses lèvres mourantes balbutioient. L'abbé venoit à peine d'être déposé dans la tombe, que le chapitre s'assembla. Le fils du digne laboureur, élu tout d'une voix; fut béni par son évêque, porta la crosse de la meilleure grace; la mitre brillante couvrit son blanc et large front; sa longue robe, d'une

serge fine et blanche comme la neige, formoit des plis agréables sur les beaux contours de sa taille forte, mais élégante; ses yeux perçans et pleins de feu auroient pu faire soupçonner que cette longue robe cachoit des pieds de chèvre, s'il ne s'étoit fait une habitude de la lever, et de laisser voir un bas blanc bien tiré, et les deux jambes les mieux faites et les plus nerveuses.

On nous reprochera peut-être d'avoir été trop long dans les détails de l'éducation, et *dans la* peinture des mœurs et de la figure de damp abbé; mais, il faut l'avouer, nous ne pouvons nous empêcher d'aimer cette charmante dame des belles-Cousines, si généreuse, si tendre, si sensible: ne devons-nous pas d'ailleurs multiplier les excuses pour une grande princesse? Hélas! nous frémissons de l'idée que bien d'honnêtes lecteurs vont prendre d'elle. Jamais ce sexe charmant, honnête et si fidèle, qui fait les charmes et l'honneur de la société, n'excusera dans la dame des belles-Cousines ce qu'il pardonne à peine à ce vaurien de Galaor; mais du moins il nous saura gré de notre bonne intention, et de notre zèle à l'excuser même quand il devient infidèle.

La dame des belles-Cousines arriva donc dans cette abbaye, le cœur occupé par les regrets et par l'idée toujours présente de son amant. Elle

venoit chercher aux pieds des autels quelques consolations, et y porter ce qui restoit de son ame. Son arrivée ayant été annoncée par ses écuyers, quatre beaux péres, portant un dais, l'attendoient à la porte de l'église : un riche carreau étoit préparé pour elle ; et damp abbé, couvert de sa mitre brillante, paré d'une large croix d'or, d'une riche étole brodée, tenoit sa crosse d'argent d'une main, et de l'autre le goupillon pour lui présenter l'eau-bénite. La princesse fut frappée de la modestie et de l'air de dignité de cette première réception. La figure majestueuse alors de damp abbé, lui rappela celle des grands-prêtres de Juda. S'étant mise à genoux, elle reçut l'eau-bénite de sa main ; et damp abbé, n'osant encore fixer ses regards sur les yeux touchans de la princesse, ce fut à d'autres charmes, que les siens, bientôt devenus étincelans, qu'ils rendirent leur premier hommage.

Ayant conduit la princesse sur un riche prie-Dieu près de l'autel, sa voix sonore et brillante fit retentir l'église lorsqu'il entonna le *Te Deum*, dont il répétoit les versets alternativement avec le chœur. Cette voix agréable, quoique éclatante, faisant déja quelque impression sur elle, sut la distraire de ses premières méditations. Elle leva ses beaux yeux sur ceux de damp abbé, qui ne pouvoit s'empêcher d'observer ses moin-

dres mouvemens. Leurs regards se rencontrèrent ; l'attention de damp abbé devint plus forte ; la distraction de la belle veuve augmenta.

La Messe étant célébrée, la dame des belles-Cousines se préparoit à partir, lorsque l'abbé, suivi des principaux de la maison, l'ayant conduite à la porte de l'église, lui dit respectueusement qu'il étoit bien tard pour retourner dîner à son château ; et la supplia, comme fondatrice de l'abbaye, de venir s'y reposer, et prendre un repas frugal dans un monastère aimé de ses augustes aïeux, qu'elle honoroit par sa présence. Elle ne trouva aucune bonne raison pour se refuser à cette invitation respectueuse. Hélas ! le sort la destinoit à n'en trouver jamais de meilleures pour s'opposer à tous les mauvais tours qu'un méchant enfant lui préparoit.

Quelle fut la surprise de la dame des belles-Cousines en entrant dans un salon agréable, placé entre deux jardins, où déja l'on dressoit une table couverte du plus beau linge, et qui bientôt fut jonchée de fleurs ! Un festin superbe fut promptement servi ; et damp abbé, un peu plus rassuré, parut encore plus aimable aux dames Jehanne, Ysabel et Catherine, à cette table qui paroissoit son véritable élément, qu'il ne leur avoit parut majestueux à l'église, faisant les honneurs du festin avec grace, servant la prin-

cesse d'un air respectueux, et les dames d'un air libre et galant. Ces trois dames se parloient sans cesse à l'oreille; et celle qui étoit placée plus près de la princesse, paroissant plus occupée de ce qu'elles se disoient, la dame des belles-Cousines ne put s'empêcher de lui faire une question dont elle devinoit la réponse. Cette réponse fut bien avantageuse à damp abbé. La belle veuve ne répondit rien; mais le regardant du coin de l'œil, elle suivoit sans cesse, et peut-être même sans s'en douter, tous ses mouvemens, tous ses soins empressés; et n'en trouvoit aucun qui ne fût animé par une grace naturelle, et par le desir de plaire.

Les excellens vins de toute espèce, et sur-tout celui sur lequel saint Bernard répandit sa bénédiction dans le treizième siècle, en faveur du don que les habitans de Voujeaux avoient fait du terrein qui le produit à l'abbaye de Cîteaux, pour obtenir de riches communes dans l'éternelle patrie des élus, les vins des Pyrénées et de la Grèce même, que damp abbé faisoit venir à grands frais, et qui brilloient sur la table dans des bocaux de cristal, au milieu des plus beaux fruits de la saison, établirent au dessert cette gaieté, cette douce liberté qui bannit une ennuyeuse contrainte. Madame Catherine, que quelques années de plus rendoient plus hardie

que ses compagnes, aimoit beaucoup à parler; et, trouvant damp abbé très-aimable, elle se plut à l'attaquer et à l'agacer par quelques plaisanteries. L'abbé, qui cherchoit à briller, y répondit d'un ton très-gaillard, et avec la gaieté d'un moine bien gâté par ses succès avec de petites femmes des bourgs voisins, qui ne connoissoient rien d'aussi grand que monseigneur l'abbé. Ses réponses eussent pu paroître indécentes à ces dames dans les châteaux de Loches ou de Leplessis-les-Tours; mais dans un monastère, et sorties de la bouche riante et vermeille de damp abbé, elle ne paroissoient déja que plaisantes à la dame des belles-Cousines. Bientôt même elle se joignit à madame Catherine; et l'abbé, perdant presque la tête, que le vin, l'amour et les desirs commençoient à bien échauffer, déploya toute la galanterie monastique, compara la fondatrice de son abbaye aux plus aimables saintes du paradis, à Vénus même, dont il avoit appris un peu l'histoire sur une ancienne tapisserie; et fit deux ou trois fois rougir la dame des belles-Cousines: mais il ne déplut pas. » Parbleu, madame, j'espère » bien, dit-il, que notre auguste fondatrice ne » voudra pas attaquer les statuts de notre ordre » dont ses généreux pères l'ont laissée la protec» trice. L'un des plus sacrés que notre bon et

» saint père Bernard nous ait laissé, c'est celui
» d'exercer l'hospitalité. Quiconque, dit-il,
» entrera dans les monastères de mon ordre,
» doit y être reçu et traité, pendant trois jours,
» comme le seroit un des enfans de l'abbaye.
» Les religieux même sont en droit d'exiger
» qu'il y reste au moins un jour franc, pour
» qu'il assite à leurs prières, à leurs repas, et
» qu'il puisse s'associer aux mérites attachés à
» l'ordre. Songez, madame, que vous êtes
» venue dans cette maison pour gagner les par-
» dons; et que vous ne pouvez les obtenir
» qu'en observant nos statuts, et qu'en nous
» accordant au moins toute la journée. Nous
» avons des chambres commodes; demain vo-
» tre altesse royale pourra aisément assister à
» notre office, gagner les pardons, prendre un
» dîner pareil à celui-ci, et retourner le soir à
» son chateau ».

Hélas! la belle veuve ne put encore trouver de bonnes raisons pour se refuser à cette prière, qu'accompagnoit l'air le plus vif, le plus rempli de candeur, le plus expressif et le plus embarrassant pour celle qui auroit craint d'y trouver plus que de la politesse. Elle fut quelques momens sans répondre. Les dames lui rendirent le service de la presser; et comme elle ne pouvoit rien faire sans y mettre de la grace;

elle promit de ne partir que le lendemain avec tant de bonté, et dans ce moment ses beaux yeux devinrent si doux et si rians, que damp abbé ne put s'empêcher de se précipiter à ses genoux, de saisir le bas de sa robe, et de la baiser avec une ardeur que la vue de deux jolis pieds augmenta bientôt encore. Rien n'échappoit aux yeux de la belle veuve. Ce premier mouvement ne put lui déplaire; elle lui trouva même encore plus de grace, étant en désordre à ses genoux, qu'il n'en avoit, paré de tous les ornemens abbatiaux.

De petites coupes de cristal de roche, présentées pleines de la liqueur précieuse de la Dalmatie, étoient déja vidées, lorsque l'abbé les conduisit dans un vert et beau préau, où des siéges commodes étoient préparés à l'abri du soleil, dont les platanes et les sycomores touffus voiloient en entier les rayons. Damp abbé, voulant procurer quelque amusement à la dame des belles Cousines, lui dit d'un air riant: » Madame, vous devez être lasse de ces joutes, » de ces tournois présentés si souvent dans les » grandes cours. Permettez-moi de vous faire » voir les jeux que les enfans de saint Bernard » se permettent pour s'entretenir dans une sou» plesse de nerfs et dans un exercice utile à la » santé ». A ces mots, donnant l'exemple aux

jeunes

jeunes moines de son couvent, il fut le premier à secouer son long scapulaire et son chaperon; et retroussant sa robe dans sa ceinture, et laissant voir des bras blancs et nerveux découverts jusqu'au dessus du coude, il provoqua les religieux à la course, au saut, et même à la lutte.

Quelques-uns parurent des émules dignes de lui dans les deux premiers jeux ; mais, quoique presque tous fussent grands et bien faits, aucun n'approchoit de cette taille élégante et nerveuse. qui sembloit, par la correspondance de tous les muscles, être toujours dans l'attitude la moins gênée et la plus favorable. Aucun des jeunes moines n'eût osé se présenter pour la lutte, connoissant de longue main l'adresse et la force prodigieuse de damp abbé, si celui-çi, en provoquant les deux plus forts, ne les eût piqués d'honneur pour essayer de l'ébranler. Damp abbé leur laissa, pendant quelque tems, faire des efforts inutiles; et voulant enfin terminer ces jeux, qui duroient depuis une heure, il déploya tout-à-coup ses forces, enleva tout à la fois ses deux adversaires à deux pieds de hauteur, et alla les porter entre ses bras aux pieds de la dame des belles-Cousines.

Pendant ces jeux, la princesse se rappela

Damp abbé guidant la calèche dans la plaine, et les chiens faisant lever le gibier de toutes parts, bientôt des alouettes furent enlevées par les émérillons; des perdrix furent portées à terre par le coup de talon des tiercelets; et un héron s'étant élevé d'une touffe de roseaux, trois faucons qui furent l'instant d'après déchaperonnés, s'agitant sur le poing des fauconniers, s'élevèrent en tournant pour suivre le héron qui déja se déroboit aux yeux, et paroissoit avoir percé la nue: quelques momens après on le vit précipité par les coups redoublés des faucons, qui, l'ayant à la fin surmonté dans son vol, le frappoient tour-à-tour de leurs talons; et descendirent avec assez de rapidité, pour le lier dans leurs serres au moment qu'il alloit toucher la terre. L'abbé s'avançant promptement, reçut de ses fauconniers la patte et les belles plumes de l'igrette du héron, et vint les offrir d'un air galant à la princesse.

Cette chasse étant finie, la calèche prit la route de la forêt. Bientôt une collation, des glaces, des surprises de tout genre, manifestèrent la galanterie de l'abbé. Les dames exprimèrent leur étonnement: la princesse, par un effet mieux senti, ne dit rien; se laissant aller doucement aux nouveaux mouvemens de son ame, et n'ayant déja plus de remords, elle commença à

jouir sans trouble de tout ce que damp abbé faisoit pour lui plaire. Cette collation augmenta la liberté qui commençoit à s'établir entre eux; et le soleil étant prêt à disparoître, elle vit finir sans peine un jour agréablement rempli, en pensant que la soirée qu'elle alloit passer dans l'abbaye pourroit être tout aussi riante pour elle.

En arrivant, les premières ombres de la nuit augmentées par un léger orage lui firent voir la façade de l'abbaye illuminée; et ce fut à la clarté de vingt flambeaux de poing, que l'abbé la conduisit dans le riche appartement qu'il lui avoit fait préparer. Uu concert champêtre s'y fit bientôt entendre; mais la princesse, agitée, presque oppressée par toutes ses nouvelles idées, par tous ces spectacles qui s'étoient succédés si rapidement, ne put prêter une longue attention à cette nouvelle fête; et bientôt une douce rêverie et quelques momens de repos lui paroissant préférables, elle passa dans l'intérieur de son appartement avec ses dames, et damp abbé qu'elle eût trouvé bien impoli de bannir alors d'auprès d'elle.

Le prudent et modeste auteur ne s'étend point sur les détails de cette soirée, qui fut même assez long-tems prolongée après le souper et le départ des dames. Il passe rapidement au réveil de la princesse, dont les yeux ne furent

jamais si brillans. Il laisse entrevoir seulement que la dame des belles-Cousines, entraînée par ce charme et ce pouvoir irrésistible que messire Huë avoit si bien reconnu, renfermoit déja dans son cœur de nouveaux secrets, auxquels Saintré n'avoit plus de part : il peint même l'abbé paroissant le lendemain à la toilette de la princesse avec un air moins empressé, mais plus respectueux. Enfin il fait penser que tous deux pouvoient avoir besoin des pardons que les cloches de l'abbaye annonçoient qu'il étoit tems d'aller mériter.

L'abbé fit les honneurs avec la même grace que la veille ; le jour entier fut marqué par des soins nouveaux, et le soir il reconduisit la princesse à son château. Comme il restoit encore cinq jours de prières pour gagner pleinement les indulgences, ils se quittèrent avec moins de regret, dans la certitude de se revoir dès le lendemain matin.

Ces cinq jours de pardons, furent cinq jours de fêtes plus variées et plus ingénieuses. Semblable au jeune et rustique Cimon qui fut dans un instant poli par l'amour, l'abbé avoit promptement reçu les mêmes leçons de ce maître enchanteur qui nous fait si facilement changer de maintien et de langage. Ces cinq jours furent suivis d'un grand nombre de pareils. Un

tems si doux s'écoula rapidement ; mais trois mois d'absence de la belle Cousine avoient paru assez longs à la reine pour lui envoyer un gentilhomme, avec une lettre de sa main pour la presser de revenir auprès d'elle.

L'adroite et belle Cousine, prévenue de l'arrivée de ce gentilhomme, eut soin de le recevoir dans son lit, et de faire assez intercepter le jour, pour qu'il ne s'apperçût pas que les roses du plaisir et de la santé rendoient son teint plus frais et plus brillant qu'il ne l'avoit été depuis long-tems : elle affecta plus que jamais la langueur ; et dans l'audience qu'elle lui donna, ainsi que dans la réponse qu'elle lui fit remettre le soir, elle s'excusa sur sa mauvaise santé de retourner à la cour, et sur la nécessité de continuer les remèdes favorables qu'elle avoit commencés.

Tandis que le perfide amour se jouoit aussi cruellement de la sécurité du brave et fidèle Saintré, ce jeune héros venoit de se couvrir d'une gloire immortelle. Son bras vainqueur avoit fait tomber sous ses coups les deux soudans qui commandoient les infidèles, il leur avoit arraché de sa main l'étendart du croissant ; et les Turcs, épouvantés à l'aspect de la bannière triomphante de la croix, fuyoient de toutes parts, abandonnoient la Prusse, la Silésie, et

cherchoient à se réfugier dans les marais du Pont-Euxin.

La trop digne petite-nièce des belles-filles de Philippe-le-Bel menoit impunément la même vie avec damp abbé, qu'elles avoient menée avec les malheureux Lanoy, lorsque Saintré couvert de lauriers, et brûlant d'apporter aux pieds de la dame des belles Cousines les trophées de sa victoire, arriva à la cour de France, après s'être séparé de son frère d'armes monseigneur Enguerand, qui retournoit couvert de la même gloire à la cour d'Aragon.

Déja Saintré avoit baisé les mains de son auguste maître, et lui avoit rendu compte modestement de la plus glorieuse campagne; déja il étoit chez la reine, dans l'espérance d'y voir la dame des belles Cousines, d'y recevoir le signal de la petite épingle, et de se retrouver le soir à ses genoux. Quelle furent sa surprise et sa douleur, en apprenant de la bouche de la reine même, que depuis près de cinq mois la belle-Cousine s'étoit retirée dans l'un de ses châteaux, donnoit rarement de ses nouvelles, et se servoit même de nouveaux prétextes pour prolonger son absence! La douleur et les inquiétudes de l'ame loyale de Saintré ne portèrent que sur la langueur et la maladie qui retenoient depuis si long-tems celle qu'il adoroit: il prit le prétexte

de la mort de son père, et de la nécessité d'aller se faire reconnoître par les vassaux de sa baronnie; et dès le surlendemain, suivi d'un seul écuyer, il partit, et vola vers ce château qui renfermoit celle qui lui faisoit aimer la vie.

Arrivé dans le parc, il apprit par un ancien domestique de la princesse, que sa maîtresse jouissoit de la santé la plus parfaite, et qu'elle venoit déja de traverser le parc, montée sur sa haquenée, suivie de ses trois dames, pour aller chasser dans la forêt. Saintré n'hésita pas à voler sur ses traces; et, dirigé par le bruit des cors et la voix des chiens, il apperçut bientôt la dame des belles-Cousines, arrêtée dans une étoile de la forêt. Voler près d'elle, se jeter à bas de son cheval, embrasser les genoux de sa dame, fut l'ouvrage d'un moment. La dame qui ne l'attendoit pas, qui ne pensoit plus à lui, que sa présence accusoit, fit un cri de surprise, le reconnoissant à peine: — Ah! c'est vous, monseigneur de Saintré? lui dit-elle d'un ton assez froid (ce titre lui étoit dû depuis qu'il étoit Chevalier); vraiment je ne vous attendois pas sitôt. Pourquoi, ajouta-t-elle d'un ton plus froid, avez vous quitté le roi votre bon maître? pourquoi êtes vous venu me chercher ici?

Saintré glacé, surpris, confondu, lève les

yeux au ciel, les porte sur ceux de sa dame ; dont il peut à peine surprendre un regard, et lui dit : — Juste ciel ! madame, est-ce bien vous qui tenez ce langage, et qui recevez avec une si cruelle froideur le fidèle et malheureux Saintré ? — Si je ne me trompe, répondit-elle d'un air sec et hautain, vos propos renferment un reproche : de quel droit venez-vous troubler mes amusemens ?

Saintré pensa expirer d'étonnement et de douleur. Il n'avoit pas la force de se relever ; il avoit abandonné ces genoux qu'il avoit d'abord serrés si tendrement ; et la dame des belles-Cousines étoit déja prête à s'éloigner et à le laisser dans cet état, lorsque damp abbé arrive à toutes jambes, un cor passé sur son cou et dans son bras gauche, et, sans prendre garde à Saintré, dit à la dame des belles-Cousines : — Ne perdez pas un moment, madame, si vous voulez voir le cerf encore vivant. — La princesse frappe sa haquenée, s'éloigne brusquement avec damp abbé, sans daigner regarder Saintré, qui demeure immobile, cherche à deviner quel est cet homme qui vient d'entraîner la princesse, et fixe ses yeux tristes sur madame Catherine qu'il voit lever au ciel les siens pleins de larmes, s'écriant : » Ah ! brave et malheureux » Saintré, que les tems sont changés ! «

Ce peu de mots porta la lumière et le désespoir dans l'ame sensible de Saintré; mais, cherchant à confirmer ou à détruire les cruels soupçons, qui, malgré lui, le pénétroient déja, et remontant à cheval, il suivit tristement les trois dames, qui paroissoient partager sa douleur, et ne rejoignirent qu'au pas de leur palefroi la dame des belles-Cousines, attentive alors à voir damp abbé qui levoit le pied du cerf pour le lui présenter. L'infidelle veuve avoit eu le tems d'avertir son nouvel amant que le Chevalier qu'il venoit de voir étoit le célèbre Jehan de Saintré, l'élève du roi, et qui possédoit un château près de son abbaye.

Saintré salua profondément et d'un air sérieux la dame des belles-Cousines en l'abordant: — Sans doute, sire, lui dit-elle, vous êtes venu de votre château pour voir un moment la chasse? —Non, madame, lui répondit-il; arrivé depuis très-peu de jours de l'armée de Prusse, je n'ai paru qu'un moment à la cour. L'inquiétude que me donnoit la maladie d'une grande princesse, qui m'a toujours protégé, ne m'a pas permis de différer un moment de venir moi-même m'informer de son état. —Vraiment, répondit-elle, vous aviez grand tort de vous en inquiéter: vous pouvez voir qu'il n'a jamais été meilleur qu'aujourd'hui; et même, ajouta-t-elle en regardant

l'abbé qui sourioit, jamais mon ame ne fut plus tranquille que depuis que je goûte ici des plaisirs qui m'étoient inconnus. — Damp abbé empêcha Saintré de répondre, en s'approchant de lui d'un air assez familier. » Monseigneur de » Saintré, lui dit-il, j'apprends que nous sommes » voisins ; il ne tiendra pas à moi que nous ne vi- » vions dans la meilleure intelligence. « A ces mots, sans même écouter la réponse de Saintré, il s'approcha d'un air plus familier de *la belle veuve* : » Madame, lui dit-il assez haut pour que » Saintré pût l'entendre, ne me conseillez-vous » pas de prier le seigneur de Saintré de venir » souper ce soir à l'abbaye ? — Eh mais, dit-elle » assez embarrassée, comme vous voudrez ; ... » cependant... *ne déchirez pas sa robe pour l'ar- » rêter*, s'il se refuse à votre invitation «.

Saintré, qui se proposoit intérieurement d'achever de développer un mystère qui s'éclaircissoit de plus en plus à ses yeux, ne balança pas à se rendre à la légère invitation de l'abbé ; et tous ensemble ayant pris le chemin de l'abbaye, Saintré ne s'occupa que de madame Catherine pendant la route ; et se contenta d'observer finement le maintien de la princesse, tandis que le présomptueux abbé l'entretenoit d'un air libre, lui parloit souvent à l'oreille, et sembloit plaisanter avec elle de l'air sérieux et

contraint avec lequel Saintré les suivoit, éloigné d'eux de quelques pas.

La joie, la magnificence qui brillèrent dans l'abbaye à leur arrivée, surprirent Saintré. Il crut entrer dans un château préparé pour les noces du seigneur du lieu, plutôt que dans le modeste séjour d'un disciple du sévère saint Bernard.

Le souper fut très-bon, et devint même assez gai; Saintré ne cherchant déja plus à pénétrer les sentimens de la dame des belles-Cousines, et damp abbé se livrant à la joie bruyante d'un riche moine qui se sent le plus fort, et que l'habitude du bonheur rend avantageux; bientôt même, excité par les regards et les applaudissemens de la dame, qui déja ne se contraignoit plus, il essaya de faire quelque plaisanteries sur la Chevalerie, et sur ceux qui tiroient leur honneur et leur renommée de cet état. Le vin, la bonne chère, les lorgneries de la dame l'emportant encore plus loin, il osa lui presser les genoux. Saintré vit le mouvement; et, quoiqu'il eût pris le parti de n'avoir plus qu'un froid mépris pour cette ingrate, il ne put s'empêcher de rougir pour elle. Le moine, animé plus que jamais, et voyant l'air sérieux et embarrassé de Saintré, se crut en droit de le plaisanter, et même de le braver.

» Qu'est-ce donc, monseigneur de Saintré, lui

» dit-il, vous avez l'air de vous ennuyer avec » nous? Le vin ne vous paroît il pas bon, ou » la pitance d'un simple religieux n'est-elle pas » digne d'un Chevalier souvent admis à la ta- » ble des plus grands souverains? « Saintré l'assura fort qu'on ne pouvoit rien ajouter à l'excellence du vin et à la bonne chère; et que d'ailleurs, la présence d'une aussi grande dame honoreroit la plus vile chaumière. Le moine, piqué de ce que Saintré sembloit, par ce propos, dégrader un peu son abbaye et sa table; répondit brusquement : Tous ces Chevaliers et ces écuyers, qui vont si souvent courir le monde, seroient bien heureux de trouver quelquefois de pareilles chaumières en leur chemin.—La dame sourit de la réponse de l'abbé, et, le pressant du genou à son tour, sembloit l'animer à poursuivre la plaisanterie. — Convenez, seigneur de Saintré, lui dit-il, que de tous ces ferrailleurs il en est bien peu qui soient conduits par l'amour de la gloire. Se trouvant oisifs dans une cour, ils commencent par y chercher quelque folle ou quelque beauté niaise, facile à séduire; s'ils la trouvent, ils la trompent; s'ils sont rebutés, ils gémissent, ils pleurent, et les femmes, qui ne sont que trop portées à croire aux grandes passions, en sont souvent les dupes. Mais un des moyens les plus sûrs de ces quêteurs d'aventures,

c'est de faire avec éclat pour elles ce qu'ils nomment des entreprises d'amour. Alors, s'attachant quelque espèce d'emprinse (1) sur le bras, au cou ou à la jambe, ils font accroire en particulier à toutes ces pauvres dames, qu'ils les ont prises pour elles, et que c'est pour leur en apporter le prix qu'ils vont courir les plus grands hasards. Ils trouvent même un double avantage à cette feinte; l'ancien usage des grandes cours étant de favoriser de pareilles entreprises, ils savent qu'ils recevront de la bonté du maître et de la famille royale le moyen d'aller courir le monde, et de se donner du bon tems. Successivement ils parcourent les cours de l'Europe, ne songeant qu'à s'y amuser. Les salles de bal sont leurs lices. Lorsqu'ils ont bien battu le pays, ils reviennent avec un valet menteur qu'ils habillent en héraut d'armes; et le chargeant de mentir encore plus qu'eux, il résulte des contes les plus faux, la plus fausse renommée et le plus brillant accueil. Qu'en pensez-vous, madame? ajouta l'impudent abbé; trouvez-vous que je m'écarte de la vérité? — Je pense, dit la princesse, que vous venez de peindre, trait pour trait, tous ces jeunes aventuriers. — Tous! s'écria Saintré en la fixant,

(1) Nom de la marque que portoit un Chevalier, et dont il devoit se faire defferrer.

tous:... Ah! madame, il n'est pas possible que vous le pensiez; et je suis étonné que la protectrice née de la noblesse du royaume, et qui s'est montrée telle jusqu'à ce jour, la laisse avilir en sa présence, avec autant d'audace et de fausseté. — Parbleu! monseigneur de Saintré, reprit l'abbé en l'interrompant, il peut bien y avoir quelques exceptions; mais, en général, c'est l'histoire fidelle de tous ces gens qui se couvrent de fer, et qui souvent auroient grand'peur, s'ils rencontroient un véritable danger.... — Damp abbé, répondit vivement Saintré, vous osez trop; respectez un état qui vous dote, vous protège, et vous aide à recueillir tranquillement les richesses dont souvent vous abusez. Si vous étiez d'état à soutenir les propos téméraires que vous venez de hasarder, vous subiriez bientôt la punition qu'ils méritent. — Ma foi, monseigneur de Saintré, dit brusquement le moine, je les soutiendrois envers et contre tous, si ce pouvoit être avec des armes égales, et dont je fusse accoutumé à me servir. Il est vraiment bien aisé à un homme si enveloppé de fer, qu'on auroit peine à le blesser avec une aiguille, de braver un pauvre diable de moine qui n'a que son froc et son scapulaire: mais si, pour soutenir vous-même ce que vous m'avez dit, vous me présentiez un champion qui acceptât de lutter avec moi, ma-

dame

dame connoîtroit bientôt qui de nous deux a raison.

La dame des belles-Cousines se pâmoit de rire de cette dispute : ses yeux, ses pieds, ses mains encourageoient l'abbé, et paroissoient lui applaudir. Bientôt, perdant toute retenue, et ne cherchant plus qu'à braver et à mortifier Saintré, connoissant les forces de l'un et de l'autre ; et jugeant l'abbé supérieur par ce qu'elle avoit déja vu sur le préau : — Damp abbé, dit-elle avec un rire moqueur, savez vous ce que vous risquez par un pareil défi ? et ne voyez vous pas que le seigneur de Saintré, qui se trouve maintenant sans armes, ne doit point balancer de l'accepter ? — A la bonne heure, dit l'abbé : si le jeu plaît à monseigneur, je suis son homme. Non, parbleu, je ne m'en dédirai pas ; et je serai charmé si madame veut bien être témoin de cette lutte, et couronner de sa main celui qui remportera la victoire. — Saintré sentit bien toute la noirceur et l'adresse de celle qu'il méprisoit déja dans son ame. Mais son grand cœur ne put souffrir d'être défié par un moine insolent : il ne résista point à son premier mouvement, qui le portoit à cette lutte inégale : il se leva de table le premier ; et, regardant la dame avec fierté : — C'est en effet, madame, lui dit-il à moitié

bas, la seule espèce de combat que vous méritez qu'on rende aujourd'hui pour vous.

Dès que l'abbé vit Saintré debout, il quitta la table en faisant un saut de joie : il courut s'emparer familièrement de cette main charmante que mille tendre et respectueux baisers de Saintré avoient si souvent pressée, et il entraîna plutôt qu'il ne conduisit la dame dans le préau voisin. Là, dès qu'il fut arrivé, il se dépouilla promptement de tous ses habits monastiques. L'Auteur rapporte qu'il ne conserva pas même le dernier vêtement que la décence lui prescrivoit de garder en présence des dames. Pendant ce tems, le modeste Saintré, servi par l'écuyer qui le suivoit, rougissoit de se voir forcé à rendre les armes égales, et à ne conserver aucune espèce d'avantage sur l'abbé. Mesdames Catherine, Ysabelle et Jehanne baissoient les yeux, ou se les couvroient avec leurs chasse-mouches (1), tandis que madame admiroit damp abbé, et faisoit remarquer aux autres moines, tous fiers de la valeur de leur chef, la supériorité qu'il annonçoit sur son adversaire.

Saintré se présenta de bonne grace aux bras

(1) La mode des éventails n'existoit pas encore dans ce tems grossier.

longs et nerveux de l'abbé, qui pouvoit en embrasser deux comme lui. Il se soutint deux ou trois tours avec assez de force : mais le moine, dès long-tems exercé dans ce genre de combat, lui tirant fortement un jarret avec le sien, les deux pieds de Saintré parurent bientôt en l'air; et l'insolent abbé, s'écriant alors : » Ah ! ma» dame, priez un peu monseigneur de Saintré » de m'épargner, « l'étendit sur l'herbe, tout de son long. Tandis que Saintré se relevoit assez honteux de sa chute, le moine étoit déja aux genoux de la dame des belles Cousines. — Madame, lui dit-il, je viens de soutenir mon dire; mais si monseigneur de Saintré veut recommencer une seconde lutte en l'honneur de ses amours, je lui ferai voir que lorsque j'ai mis bas mon scapulaire, je peux aussi bien que lui accomplir l'usage des joutes, qui prescrit de rompre une dernière lance en l'honneur des dames. — Ah! vraiment, s'écria-t-elle, je crois monseigneur de Saintré trop galant pour se refuser à remplir cet usage ; et s'il y manquoit, je le tiendrois le reste de ma vie pour Chevalier de mince valeur, et lui en ferois la honte en présence de la reine et de mes belles Cousines.

Furieux de cette attrocité de conduite, et de ces propos d'une femme d'autant plus haïssable, qu'elle avoit été plus adorée, Saintré se présenta

pour la seconde fois à la lutte, et ne fut pas plus heureux. Le vigoureux moine, s'amusant de ses vains efforts, et continuant à le gaber, se plut à le mettre hors d'haleine, et l'étendit encore une fois sur l'herbe.

Cette indécente et cruelle plaisanterie n'ayant été déjà que trop prolongée, les trois dames de la princesse, qui aimoient aussi tendrement Saintré qu'elles l'estimoient, ne purent s'empêcher de faire entendre à leur dame, combien elles étoient scandalisées de voir qu'elle l'eût si long-tems soufferte; et la princesse, rentrant un peu en elle-même, revint à l'abbaye, se remit à table avec elles, et fit signe aux frères servans d'apporter les confitures et les vins de liqueur.

Damp abbé s'habilla promptement pour revenir joindre la dame des belles-Cousines. La joie et l'audace brilloient dans ses yeux. Son orgueil monastique étoit bien élevé de l'avantage qu'il venoit de remporter; et puisqu'il faut tout dire, et tant il est vrai que les passions basses et honteuses avilissent le caractère, cette fière et haute dame des belles-Cousines s'applaudissoit secrettement de son choix, et d'avoir vu le plus brave et le plus renommé des Chevaliers François terrassé par un moine qu'elle lui avoit préféré. Emportée par l'ardeur du plaisir, elle étoit encore incapable de réfléchir et de considérer que

le véritable amour ne règne que sur des ames sensibles et honnêtes, mais qu'il fuit avec horreur et s'envole à l'aspect du vice.

Saintré, fatigué de la lutte et froissé de ses deux chutes, reprenoit lentement ses habits; et, cachant la rage qu'il avoit dans le cœur, il méditoit sur les moyens de s'assurer une prompte vengeance.

Cette lutte, le train de vie que l'abbé menoit depuis cinq mois, excitoient alors un grand murmure parmi les anciens religieux de l'abbaye. Ils se repentoient déja d'avoir élu l'homme le moins propre à remplir les vrais devoirs de son état; et l'ancien procureur de l'abbaye leur ayant représenté que le nom et la personne de monseigneur de Saintré devoient leur être chers et respectables, et que ses ancêtres étoient comptés parmi les bienfaiteurs dont les fondations les avoient enrichis, ils craignirent avec raison, le juste ressentiment de ce seigneur, et députèrent sur le champ deux d'entre eux pour faire les représentations les plus fortes à damp abbé, et pour exiger même de lui qu'il se soumît à tous les moyens possibles de réparer en partie la faute qu'il venoit de commettre. Les députés ayant eu le tems de lui parler avant que Saintré se fût remis à table, damp abbé convint avec eux qu'il avoit poussé trop loin ce qu'il osoit ne nommer

qu'une plaisanterie; et il promit de faire en sorte que le seigneur de Saintré l'excusât, et en perdît le souvenir.

Saintré revint peu de momens après, et parut avec un maintien qu'il affectoit de rendre ouvert et riant. Damp abbé se leva avec hâte, et le conduisit respectueusement à sa place. — Monseigneur, lui dit-il, tels sont les jeux de la campagne: et vous n'avez pas moins marqué la bonté de votre ame en daignant vous y prêter, que vous avez prouvé son élévation, les armes à la main, à la tête des armées Françoises. C'est une espèce de supplice que de s'entendre louer par un homme que l'on hait, et sur-tout lorsqu'il a eu quelque avantage sur nous. Mais Saintré sut dissimuler son ressentiment, et recevant avec une cordialité apparente les respects de damp abbé: — En vérité, madame, dit il gaiement à la dame des belles-Cousines, c'est bien dommage qu'un homme de si riche taille, aussi bien fait et d'une force aussi prodigieuse, se soit consacré parmi les enfans de saint Bernard. De quelle utilité n'eût il pas été pour le service du roi, s'il eût porté des armes? Deux seuls Chevaliers tels que lui, renverseroient un escadron de nos plus braves hommes d'armes; et nous en trouverions difficilement un qui ait un air aussi martial, aussi redoutable que l'auroit été damp abbé;

couvert d'une riche armure, et combattant à la tête de nos premiers rangs. — Vraiment, répondit la dame, toujours aveuglée sur le mérite de son abbé, je crois bien que la plupart de ceux qu'on voit briller aujourd'hui dans de pareils postes, y seroient bien éclipsés par un tel gendarme. — Pour la première fois damp abbé ne reçut cette louange qu'avec une extrême modestie. — J'aurois pu valoir quelque chose à ce noble métier, répondit-il, si j'avois servi longtems d'écuyer à ce seigneur de Saintré, la fleur de notre Chevalerie. Vous devez savoir, monseigneur, continua-t-il, tous les droits que vous avez dans ce monastère, dont les hommes, les trésors et les équipages seront à vos ordres, quand il vous plaira de vous en servir. C'est le moins que nous devions au petit-fils de nos généreux bienfaiteurs.

Alors Saintré tirant l'abbé à l'écart, lui dit de l'air le plus simple et le plus honnête : — Je suis sensible à vos offres, et je soutiendrai désormais, contre l'opinion la plus générale, qu'il est possible de trouver quelquefois de la reconnoissance dans les monastères. Vous autres Bernardins, vous êtes tenus, plus que la plupart des autres ordres, à pratiquer cette noble vertu. Votre saint instituteur naquit homme de haut parage, et tenoit à la maison royale par

le sang. Ses enfans doivent conserver quelque chose des sentimens d'un noble cœur ; et le froc, l'esprit du cloître ne doivent pas entièrement les détruire. Mais, damp abbé, comblé des bienfaits de mon auguste et bon maître, je n'ai besoin que de les mériter par ma conduite, et de travailler à los et honneur acquérir. Je vous dirai cependant avec ingénuité, qu'arrivé depuis peu dans une dépendance de ma baronnie, il me seroit bien honorable parmi mes égaux, que son altesse royale se trouvant dans ces cantons, elle me donnât une marque de distinction précieuse, qui seroit de venir dans mon château, et de daigner y dîner demain avec vous et les dames de sa suite. Je n'ose l'en supplier ; mais le seul et le premier don que je vous requière, c'est que vous tâchiez de m'obtenir l'honneur de sa présence. — Je vous le promets, répondit damp abbé sans hésiter ; et, se sentant fort de tout le pouvoir qu'il avoit sur elle, vous pouvez, monseigneur, le lui proposer dès ce moment en ma présence.

Quoique Saintré sentît intérieurement toute l'humiliation de ne devoir qu'à la protection d'un moine heureux une faveur qu'autrefois la dame lui eût offerte d'elle-même, il feignit de la reconnoissance pour l'abbé ; et retournant vers la dame des belles-Cousines, il la pria, de l'air le

plus respectueux, de lui faire l'honneur de venir dîner le lendemain dans son château, qu'elle ne connoissoit point encore, et où elle pourroit varier ses amusemens. La dame reçut la prière de Saintré avec la plus grande hauteur : — Apprenez, seigneur de Saintré, que les belles-Cousines de la reine, jouissant des honneurs du banquet royal, ne peuvent accorder de telles demandes qu'aux princes de leur lignage. Quand la dévotion m'appelle dans cette abbaye, je puis sans conséquence y prendre tous les rafraîchissemens qui me conviennent ; et nul, tel qu'il soit, ne peut s'autoriser de cette démarche de ma part, pour me demander la même grace. Non, non, seigneur de Saintré, je ne peux me compromettre par une faveur qui seroit désapprouvée par toutes celles de mon rang.

S'il y eût eu dans le cœur de Saintré quelque reste de ses anciens sentimens, cette nouvelle marque de mépris et d'aversion de sa personne eût bien achevé de le détruire. Il n'étoit plus maître de son dépit, lorsqu'il apperçut l'abbé qui, prenant la dame des belles-Cousines à part, lui parloit d'un air d'autorité, et sembloit exiger d'elle qu'elle tînt la parole qu'il venoit de donner lui-même. L'instant d'après, Saintré ne put douter de ce qui s'étoit dit. La dame le rappela avec des yeux un peu rouges, et l'air de dépit

sur le front : — Seigneur de Saintré, dit elle ; damp abbé vient de me représenter que, dans la haute faveur où vous êtes en ce moment auprès du roi mon redouté seigneur et mon cousin, il me sauroit peut-être mauvais gré de vous refuser une grace qu'il accorderoit lui-même à celui qui vient de faire triompher sa bannière. Je consens donc à dîner demain chez vous ; mais ne mettez nul apparat à ce dîner, je ne prétends pas que ma visite ait l'air d'être annoncée ni marquée par une fête : c'est bien assez pour un simple baron tel que vous, qu'on n'y voie que l'effet du hasard et de la proximité de nos châteaux.

Saintré reçut avec l'air de la reconnoissance une grace, qu'en toute autre occasion son grand cœur eût peut-être rejettée. Le repas s'acheva, sans que rien de ce qui s'étoit passé dans la journée fût rappelé. La dame des belles-Cousines eut une contenance embarrassée, les dames de sa suite celle de l'incertitude. L'abbé reprit bientôt l'air d'un amant heureux qui sort de table, pour passer le soir avec celle qu'il aime ; et Saintré, toujours modeste et respectueux, prit congé de la princesse, en l'assurant qu'il se conformeroit à ses ordres. Nous ne rendrons point compte à nos lecteurs de tous les préparatifs auxquels il employa ses écuyers de confiance pendant une partie de la nuit ; nous dirons seulement que,

dans l'intérieur de son château, tout fut disposé pour un festin somptueux ; et nul de ses vassaux n'étant averti de l'honneur que la princesse devoit lui faire, ses avant-cours, et la cour même du château parurent désertes lorsque la princesse arriva vers le midi, montée sur sa haquenée et l'émerillon sur le poing. Ses dames la suivoient dans le même équipage ; et damp abbé, en habit de campagne, faisoit de tems en tems cabrer le gros roussin qu'il montoit, et croyoit lui faire lever des courbettes.

Les gentilshommes et les pages de Saintré s'étoient rangés en haie dans la première salle. Lorsque la princesse entra, elle affecta de dire qu'ayant été entraînée par le vol de ses oiseaux, et se trouvant à l'heure du dîner si près du château du seigneur de Saintré, elle avoit espéré qu'elle y seroit reçue pour s'y rafraîchir pendant quelques heures. Saintré, pour la servir à sa guise, affecta d'être surpris de l'honneur qu'il recevoit ; et selon l'usage de ce tems, peut-être aussi pour abréger une conversation embarrassante, dès que le clepsidre du château sonna les douze heures, il lui présenta respectueusement sa main couverte d'un gant, et la conduisit dans un grand salon, où la table dressée achevoit d'être couverte par les maîtres-d'hôtel. La dame s'étant placée dans un fauteuil doré préparé pour

elle, damp abbé alla s'asseoir sans façon sur le tabouret le plus près : les dames prirent leurs chaises à dos ; et Saintré, une serviette sur l'épaule, se tint debout près du cadenas de la princesse pour la servir ; il ne voulut se placer à table qu'après en avoir reçu l'ordre le plus pressant, et que lorsqu'on eut posé le second service. Il n'avoit pas négligé de faire mettre devant le moine plusieurs flacons de cristal, où l'on voyoit briller le vin parfumé de Cahors et le vin fumeux et agréable de Roussillon. Il savoit que le voluptueux damp abbé les aimoit ; et que, quelque forte que fût sa tête, elle le seroit encore moins que la vapeur enchanteresse de ces vins pleins de feu.

La conversation devint en effet plus vive et plus gaie au second service : la dame parut même oublier qu'elle étoit chez Saintré ; et le croyant bien matté, bien anéanti par sa hauteur et par les propos qu'elle lui tenoit, elle eut bientôt l'air de ne s'occuper que de son amant, tandis que l'abbé prenoit, à sa façon, le ton et les airs d'un petit-maître qui se trouve en partie de campagne avec sa maîtresse.

On complimenta beaucoup le seigneur de Saintré sur la beauté de son château, sur la bonté de ses vins, l'excellence de son repas, et sur-tout sur les ornemens nobles, simples et militaires

qui paroient son vaste salon. En effet, le roi ayant voulu que Saintré ornât le château de ses pères d'une partie des étendards et des autres trophées qu'il avoit remportés sur les infidèles, ils étoient élevés contre les murs du salon, et entre-mêlés de riches armures de toute grandeur, lesquelles, portées sur des pieux façonnés avec dessin, montroient d'un seul coup d'œil le harnois complet dont, en un jour de bataille, un chevalier devoit être couvert. Saintré saisit adroitement cette occasion de faire renaître l'entretien de la veille : il fit remarquer à ceux qu'il avoit à sa table, les grandes et fortes armes d'un des soudans qu'il avoit tué de sa main ; et il leur fit observer aussi qu'il y avoit bien peu d'hommes assez robustes pour les supporter et s'en servir. — Ma foi, monseigneur, dit damp abbé, s'il ne falloit que les porter pendant deux heures, courir, sauter même avec pour les gagner, vous trouveriez facilement tel qui souscriroit à ce marché. — Peut être bien, repondit Saintré ; je crois même que si quelqu'un pouvoit gagner le pari, ce seroit un homme de votre taille, et qui seroit aussi robuste que vous : car le soudan qui les portoit étoit le plus redoutable Turc dont j'aie jamais éprouvé la valeur ; et je n'aurois pu lui donner la mort, si son haubert mal attaché ne m'eût offert un passage pour lui

plonger mon épée dans le côté: Au reste, ajouta-t-il, si je croyois qu'elles pussent vous servir, je serois charmé de vous les offrir, sans vous proposer de les gagner par une semblable épreuve.

La dame des belles-Cousines fut absolument la dupe de l'air de politesse et même d'*amitié* que Saintré avoit pris en parlant, et curieuse de voir à quelle point ces belles armes pouvoient relever la riche taille de ce damp abbé, *qu'au* fond de sa pensée elle regardoit déja comme un héros, elle l'excita elle-même à les éprouver. — Parbleu, dit à la fin l'abbé, en buvant une large coupe pleine de vin de Roussillon, je me souviens d'avoir dans mon église un grand et vieux saint George tout délabré, à moitié couvert d'armes rouillées : si monseigneur de Saintré veut me mettre à l'épreuve, sous la condition de me donner celles-ci, je vais essayer de les gagner pour remettre mon saint George en honneur. — Tout le monde applaudit à la proposition de l'abbé, qui se leva de table, et se dépouilla promptement de ses habits, tandis que Saintré préparant les différentes pièces du trophée d'armes, se disposoit à les lui attacher lui-même. Il ne manqua pas de les joindre fortement par de doubles nœuds qu'il fit à chaque lacet, et dès qu'il eut pris les mêmes précautions

pour le casque, il profita du tems où damp abbé, se promenant d'un air comiquement martial, arrêtoit ses yeux sur ceux de la dame des belles-Cousines et des autres dames. Alors il se couvrit lui mêmes de ses armes ordinaires, qu'un de ses écuyers affidés lui laça dans un instant. Damp abbé se panadoit et s'enfloit des éloges que la foible princesse lui prodiguoit, et se plaignoit seulement de ce que le maudit casque étoit bien plus lourd que son chaperon, lorsque tout-à-coup il vit paroître Saintré armé de toutes pièces, suivi d'un héraut d'armes et de ses livrées, qui portoient deux rondaches, deux épées de combat et deux dagues. Au même instant on vit les deux portes de la salle occupées par des hommes d'armes, qui présentoient la pointe de leurs lances et de leurs épées. — Qu'est-ce que cela veut dire, Saintré, s'écria la dame des belles-Cousines, très-effrayée, que prétendez-vous donc faire? — Rien que de très-juste, madame. Hier monsieur l'abbé me provoqua chez lui à une espèce de combat dont il connoît depuis long-tems l'usage: vous eûtes l'air de l'approuver, et vous sûtes même par vos propos me forcer de me rendre à son défi; moi je provoque à mon tour damp abbé, à la seule espèce de lutte que j'aie apprise, et vous êtes trop juste, madame, pour ne le pas presser aussi de ne me

pas refuser. — Pendant ce tems le héraut d'armes offroit le choix des haches, des épées et des dagues à damp abbé, qui les refusoit constamment et avec une mine très-pitueuse et très embarrassée. — Arrêtez, Saintré, Saintré, s'écria la dame des belles-Cousines en prenant le plus grand air d'autorité, arrêtez ou craignez les plus cruels effets de mon indignation ! — Mais, Saintré perdant enfin toute patience, s'approcha d'elle, la prit par le bras, et la fit rasseoir sur son fauteuil. — Osez-vous bien encore, s'écria-t-*il*, perfide et déloyale que vous êtes, vous servir de votre auguste rang, après vous être avilie par votre honteuse foiblesse pour un coquin de moine, à qui vous avez sacrifié le plus fidèle et le plus loyal de tous les amans ? Non, je ne vous reconnois plus pour la souveraine de mon ame, ni pour la cousine de mon roi ; non, vous n'êtes plus à mes yeux que la créature la plus coupable qui respire : et toi, malheureux, ne balance plus à te servir de ta force et des armes à l'épreuve dont je t'ai couvert, défends ta vie contre moi, ou dans l'instant je te fais jeter par les fenêtres de mon château, armé comme tu l'es, et tu périras aux yeux même de ta lâche et indigne maîtresse. — Le moine qui vit alors que son unique ressource étoit de se défendre, se confia dans sa force prodigieuse, et se saisit d'une

d'une hache et d'autres armes que le héraut lui présentoit. Lorsqu'il eut choisit, Saintré reçut les mêmes armes de la main du héraut; et damp abbé, plus haut que son adversaire de toute la tête, courut de désespoir sur lui, espérant l'anéantir d'un seul coup. Mais l'adroit et valeureux Saintré détourna ce coup du dos de sa hache d'armes; et, sans vouloir en frapper le moine à son tour, il lui en porta seulement la pointe à la visière. Il l'enferra, et le prenant du fort au foible, il le fit reculer dix pas jusques sur un des tréteaux de la table, sur lequel damp abbé tomba lourdement, faisant retentir la salle de sa chute et du bruit de ses armes. Il demeuroit immobile sous la hache tranchante de Saintré, qui sembloit se préparer à lui couper la tête, lorsque la dame des belles Cousines s'écria douloureusement: — Arrêtez, arrêtez, hélas! Saintré, qu'allez-vous faire ? — Le punir à vos yeux, s'écria celui-ci, ô la plus déloyale de toutes les femmes! mais son infame sang ne sera point répandu par ma main. — A ces mots, il releva la visière de damp abbé, qui perdoit la respiration, et étouffoit dans son casque: — Tu seras seulement puni, dit-il, comme doivent l'être tous les blasphémateurs, des propos injurieux que ta bouche impie a vomis contre

l'ordre sacré de la Chevalerie, et contre ceux qui le composent. — Alors il lui saisit la langue qu'il tiroit pour reprendre haleine, et se contenta de la percer légèrement de sa dague.

Saintré voyant ensuite que la dame des belles-Cousines étoit évanouie sur son fauteuil, et que ses dames effrayées étoient en pleurs autour d'elle, sa belle ame s'émut encore par un mouvement de pitié. Il se tourna vers les trois dames, et levant les yeux au ciel: — *Pouvois-je faire moins*, leur cria-t-il? Je pars, ayez encore pitié d'elle, quelque indigne qu'elle soit de vos soins. — En achevant ces mots, il remarqua la ceinture bleue que portoit la dame des belles-Cousines, et qui étoit alors l'emblême de la loyauté, il ne put le souffrir; et, dénouant cette ceinture, il la mit dans son aumônière, et s'éloigna. Tout étoit préparé pour son départ: il monta à cheval, et abandonna la princesse à ses remords, le moine à ses soins, son château à ses concierges.

Peu de jours après, Saintré rejoignit la cour, et fit observer à tous ses gens le plus profond silence sur l'évènement singulier qui venoit de se passer. Ses serviteurs, élevés sous l'œil d'un maître vertueux, furent fidèles au serment qu'il leur fit prêter; et lui-même eût cru commettre

un crime impardonnable, s'il eût révélé rien de ce qui touchoit à l'honneur d'une dame, même de la plus coupable.

Quinze jours après, la dame des belles-Cousines ne pouvant plus prolonger une absence dont la reine commençoit à se plaindre (car elle n'avoit pu se refuser à quelques légers soupçons), rejoignit aussi la cour, qui, revenue de la campagne, se trouvoit rassemblée dans le vaste hôtel de Saint-Paul. Elle fut reçue à bras ouverts par la vertueuse Bonne de Luxembourg, et dut bien rougir en se voyant dans les bras de cette illustre reine, et dans ceux de mesdames de Berri, de Bourgogne et d'Anjou ses belles-Cousines. L'arrivée de la belle veuve occasionna des fêtes, dans lesquelles Saintré se trouva près d'elle aussi respectueux et avec l'air aussi attaché qu'il avoit toujours paru l'être à son ancienne protectrice. Ce fut, il est vrai, avec moins de regret qu'elle n'en avoit peut-être alors, qu'il ne revit plus le signal de cette épingle, qui, pendant si long-tems, avoit toujours été celui d'un tête-à-tête heureux, et qu'il n'avoit jamais reçu sans que son cœur en tressaillît d'amour et de plaisir.

Un jour, après le dîner de la reine, toutes les belles-Cousines et quelques seigneurs distingués, tels que Saintré, furent admis dans

l'intérieur des appartemens, dont les huissiers interdisoient l'entrée au reste de la cour. Quoique le désœuvrement et l'ennui ne puisse jamais se faire sentir dans une si noble et illustre société, la reine n'étoit pas fâchée qu'on lui contât quelquefois des histoires; et comme personne ne racontoit plus agréablement que Saintré, ce fut lui que la reine choisit, ce jour-là, pour lui demander une anecdote qui pût l'intéresser. Saintré prit son parti ; mais ce ne fût qu'après avoir bien assuré qu'il ne pouvoit croire que tous les faits fussent exactement vrais dans l'histoire singulière dont on venoit, disoit-il, de lui envoyer les détails du fond de la Hongrie. Ensuitte il raconta, devant tout le monde, l'histoire fidelle de ses amours avec la dame des belles-Cousines, et ne supprima aucune circonstance des évènemens arrivés dans l'abbaye, et en dernier lieu, dans son château.

La reine se montra très-scandalisée : elle dit que la dame lui faisoit horreur, et méritoit la punition la plus éclatante. Mesdames de Bourgogne, de Berri et d'Anjou ; la comtesse de Périgord, la belle et vertueuse dame de Graville enchérirent sur le genre de cette punition, et imaginèrent tout ce qu'elles crurent de plus déshonorant et de plus cruel. Le tour de la dame des belles-Cousines étant venu, Saintré ne put

s'empêcher de lui dire aussi : — Et vous, madame, quel est votre avis ? La dame, trop accoutumée à braver les remords, n'osa pas excuser l'héroïne de l'histoire; mais elle blâma fortement la conduite du Chevalier : elle le trouva inexcusable d'avoir porté si loin la vengeance, et sur-tout d'avoir osé enlever la ceinture bleue de son ancienne dame et bienfaitrice. Saintré, piqué de ce qu'elle avoit pris un ton très-haut en prononçant ces dernières paroles, lui laissa entrevoir un bout de cette même ceinture qu'elle seule apperçut; et il la cacha presque aussitôt. Ce fut la fin de sa vengeance et de son amour.

NOUS avons cru qu'il nous seroit permis de changer quelque chose à la conclusion de ce Roman. Nous aimons trop Saintré pour le rendre odieux par une vengeance toujours impardonnable. Qu'un Chevalier pousse à l'extrême celle qu'il exèrce contre un autre Chevalier par qui il fut grièvement offensé, il partage la moitié du péril, et sa vengeance peut être aussi noble que juste : mais aura-t-il la cruauté, la lâcheté même d'assassiner, de tuer à terre un ennemi qui n'est que foible, et qui ne peut se défendre ? O sexe enchanteur, ornement de la nature, charme de la société, vous pouvez avoir quelquefois des torts : mais malheureux l'homme mal né qui ne sait pas vous plaindre et vous pardonner ! Qu'il se rappelle sans cesse ce vers charmant de M. de Moncrif;

Qui plaît est roi, qui ne plaît plus n'est rien.

Plus son bonheur passé lui paroît regrettable, plus il doit se dire à lui-même, en cherchant à le faire renaître, cet autre vers du même Auteur :

Las ! elle fait passer un si beau jour !

Un très-ancien écolier de M. de Voltaire, un homme qui fut élevé, il y a plus de soixante ans, dans la cour brillante de son auguste maître entouré alors, et qui le fut pendant plusieurs années encore, des seigneurs qui avoient contribué à soutenir le ton si noble du siécle de Louis XIV, a dû pratiquer cette leçon durant le cours d'une longue vie ; et c'est à la troisième génération de la brillante jeunesse qu'il a vu se succéder, qu'il ose le recommander avant de terminer sa carrière.



LES APPARENCES TPOMPEUSES,

EXTRAIT de l'Histoire du très-noble et chevaleureux prince GERARD, *comte* DE NEVERS *et de Rhétel, et de la très-vertueuse, sage et belle princesse* EURIANT DE DAMMARTIN, *sa mie.*

CE Roman, réimprimé en 1725, est enrichi de notes très instructives : ces notes eurent beaucoup plus de mérite dans le tems de cette réimpression, qu'elles n'en auroient aujourd'hui, cette branche de la littérature françoise ayant été éclairée, depuis cette époque, par les belles et savantes recherches de monsieur le marquis de P***, de monsieur de Sainte-Palaye, et de plusieurs autres littérateurs d'un mérite supérieur : mais ce que nous avons acquis depuis 1725 ne diminue point le prix de ce premier travail.

L'autographe de ce Roman est aujourd'hui compris dans les manuscrits de la belle bibliothèque de monsieur le duc de la Vallière. Tout

paroît se réunir à prouver qu'il est très ancien; cependant, quelques raisons portent à croire que l'imprimé, d'après lequel nous avons tiré cet Extrait, peut avoir essuyé bien des altérations. C'est à monsieur l'abbé Rive que nous nous en rapportons; et nous soumettrons toujours notre avis au sien. Nous avouons que nous sommes tentés de croire que quelque Auteur de la fin du quinzième, ou du commencement du seizième siècle, s'est servi de l'ancien manuscrit pour composer ce nouveau Roman qu'il dédie à Charles de Clèves, comte de Nevers et d'Eu, devenu comte de Rhétel par son mariage avec Marie d'Albret; et l'imprimé que nous avons sous les yeux nous paroît devoir être plutôt la copie du Roman imprimé sous Charles VIII, que celle de l'autographe connu de monsieur le duc de la Vallière et monsieur l'abbé Rive.

On a peine à pardonner à l'Auteur de ce Roman plusieurs absurdités, dont le titre de son ouvrage est le plus inexcusable. Comment ose-t-il donner pour maîtresse à son héros Gerard une princesse de la maison de Savoie, et surtout en plaçant la scène de son Roman sous le règne de Louis le Gros? Louis VI, dit le Gros, épousa dans l'année 1115, Adélaïde de Savoie, fille de Humbert-aux-blanches-Mains, comte

de Maurienne et de Savoie. Comment le Romancier a-t-il donc osé porter la démence jusqu'à choisir la sœur ou la cousine d'une reine de France pour en faire la mie de son héros? Gerard, il est vrai, finit par l'épouser. Mais on n'en est pas moins révolté de l'attentat d'un Auteur ignorant, qui s'éloigne de tout espèce de vraisemblance; et je ne conçois pas même que l'on n'ait pas biffé le titre de ce Roman, lorsqu'en 1725, on en a permis la réimpression.

Je préviens donc les lecteurs, que non-seulement j'ai dû supprimer l'auguste nom de Savoie, en substituer un autre; mais que, pour donner quelque vraisemblance à ce Roman, je me suis trouvé forcé d'en changer le début. J'espère qu'on me pardonnera ce léger changement, qui n'altère en rien la texture de l'ouvrage. Le récit des aventures de Gerard et d'Euriant mérite d'être conservé dans cette collection; elles sont contées avec assez de graces et de naïveté pour intéresser. J'avoue de plus qu'il m'est agréable et cher de rappeler aux lecteurs que les seigneurs de Nevers ont souvent mérité d'être estimés, aimés, célébrés par leurs contemporains; et je ne peux mieux prendre mon tems pour en rafraîchir la mémoire.

Le comte et la comtesse de Nevers, parens de la maison royale de France, n'habitoient plus si souvent la cour de Louis-le Gros, pour s'occuper avec assiduité de l'éducation du jeune Gerard leur fils unique, et la comtesse de Nevers prenoit les mêmes soins de celle de la belle Euriant sa nièce, que son frère, le comte de Dammartin, l'avoit priée, en mourant, de regarder comme sa propre fille. Les deux aimables enfans étoient élevés ensemble; l'amour sembloit prendre plaisir à les embellir de jour en jour. Il présidoit à tous les jeux de leur enfance; il épia bientôt le moment de leur donner ses plus charmantes leçons.

Le comte et la comtesse voyoient naître avec plaisir l'union de ces jeunes ames qu'ils désiroient unir pour toujours. Celle de Gerard étoit élevée, courageuse et passionnée; celle d'Euriant étoit plus tranquille et plus douce en apparence, mais elle étoit ferme et sensible. La jeune princesse avoit pour gouvernante une vieille madame Gondrée, bien hypocrite, bien avaricieuse, et bien scélérate dans le fond du cœur.

Le seul défaut de la comtesse de Nevers étoit né du principe le plus respectable: pénétrée des sentimens que la vraie religion inspire, elle ne

soupçonnoit pas même qu'aucun de ses ministres pût manquer à la sainteté de son état. Tout froc blanc, gris ou noir, étoit pour elle un objet de vénération, et s'attiroit son entière confiance. Un vieux directeur, ancien ami de madame Gondrée, l'avoit présenté à la comtesse comme un ange tutélaire propre à former le cœur de sa nièce à la vertu. La vieille Gondrée, couverte de rosaires et de scapulaires, l'avoit séduite par son air béat. La comtesse eût-elle imaginé qu'elle recevoit dans sa maison un monstre de scélératesse, et que la barbare Gondrée avoit étouffé de ses propres mains deux enfans qu'elle avoit eus dans sa jeunesse, et dont peut-être un jour l'uniforme eût été le froc et le capuchon, s'ils avoient porté celui de leur père? Le jeune comte de Nevers fut heureusement remis en de meilleures mains; et l'ancien Chevalier, qui veilla sur son éducation, lui donna seulement tous les principes dignes de sa naissance; mais, profitant de ses heureuses dispositions, il sut le préparer, par les exercices et les instructions militaires, à devenir également redoutable dans les combats, et digne de commander ceux qui marcheroient sous ses ordres.

Le ciel avoit fait naître la jeune Euriant avec une si belle ame, que la mauvaise éducation

qu'elle couroit risque de recevoir, ne pouvoit altérer sa vertu, sa candeur et sa modestie. Madame Gondrée essaya vainement de gagner la confiance de la jeune Euriant; elle ne put en obtenir que la considération et l'obéissance. Gondrée étoit trop fine pour ne pas s'appercevoir que la belle Euriant avoit de l'éloignement pour elle : mais comme elle reconnut encore plus facilement que son jeune cœur devenoit de jour en jour plus sensible pour l'aimable *Gerard* : » Elle aura bientôt besoin de Gondrée, se » dit-elle, et je saurai bien l'amener à s'attacher » à moi «. De ce moment, elle prit un air de prudence et de sévérité vis-à-vis de son élève; elle ne voulut plus permettre à Gerard de venir passer auprès d'Euriant tous les momens qu'il pouvoit lui donner; elle résolut même d'interrompre leurs jeux, de s'opposer durement à la douce familiarité qu'ils avoient contractée; et c'est en les privant de celle qui règne entre un frère et sa sœur, qu'elle leur fit bientôt sentir qu'ils étoient amans.

Dès le premier jour que Gerard fut privé d'aller porter le matin des fleurs à sa chère Euriant, et de déjeûner avec elle, il se sentit le cœur serré; ses larmes coulèrent : il fut distrait dans ses leçons, négligé dans son maintien, nonchalant dans ses exercices, et son gouverneur

le crut malade. Euriant, de son côté, lorsqu'elle entendit madame Gondrée refuser la porte de sa chambre à Gerard, soupira bien douloureusement; elle prit un petit air boudeur, se fit presser long-tems pour se mettre à sa toilette: les fleurs qu'on lui présenta pour entrelacer dans ses beaux cheveux, lui parurent fanées; la plus adroite de ses femmes la fit crier en la peignant; elle jeta des roses que madame Gondrée lui présentoit, en criant qu'elles l'avoient piquée. La vieille Gondrée fut bien plus habile que le gouverneur de Gerard à connoître la cause de l'humeur de son éléve. Cette humeur redoubla le soir du même jour. Les regards les plus tendres et quelquefois languissans de ces aimables enfans pendant le dîner, auroient dû leur apprendre que leurs peines secrètes étoient les mêmes; mais Gerard n'en savoit pas encore assez pour regarder celles d'Euriant comme une faveur. Euriant craignoit seulement que Gerard n'eût été grondé.

Tous les deux avoient une voix charmante; Euriant jouoit de la harpe; Gerard tiroit les accords les plus doux d'une guitare, et faisoit souvent de jolis vers. Ils recevoient ensemble les leçons d'un ancien Troubadour Provençal que le comte de Nevers avoit fixé dans sa cour; et la comtesse aimoit trop à les entendre chanter ensemble, pour perdre ce tems de les écouter.

Le vieux Troubadour leur proposa vainement, ce jour-là, quelque chansons vives et légères de son pays; l'un et l'autre ne voulurent chanter que quelques lays aussi plaintifs que tendres.

A peine eurent-ils chanté tous deux séparément les premiers couplets, qu'ils se regardèrent pour marier les accens de leur voix dans un *duo* qui leur servoit de refrein. Ces couplets, ce *duo* répondoient si bien à la situation présente de leurs ames, qu'elles en furent également troublées : quelques grosses larmes tombèrent sur les joues fleuries de Gerard, la voix d'Euriant expira sur ses lèvres, et ses doigts légers, mais tremblans, ne formèrent que de faux accords. — Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mes enfans, leur dit tendrement la comtesse? — L'un et l'autre se plaignirent d'avoir mal à la tête. — Venez vous promener avec moi, leur dit-elle, en leur faisant quitter leur leçon. — L'un et l'autre se levèrent promptement pour courir à ses genoux. Cette bonne maman mit ses mains sur leurs fronts, les trouva brûlans; et jamai[illegible] ils n'avoient baisé ces mains caressantes ave[illegible] plus de tendresse. Ils se les disputoient; et, p[illegible] distraction, Gerard baisa plus d'une fois [illegible] de sa jolie cousine, qui ne rioi[illegible] ne[illegible] soit de sa méprise.

La comtesse ne s'e[illegible]

imagine bien que rien ne put échapper aux observations de madame Gondrée : contente de cette première épreuve, dès le lendemain matin elle imagina d'en faire un autre. Ayant apperçu Gerard qui se promenoit tristement dans un parterre qu'il cultivoit lui-même, elle observa qu'il ne s'occupoit plus du soin d'arroser ses fleurs, et qu'à peine donnoit-il un coup d'œil à celles que la rosée et le sóleil du matin faisoient éclore. Elle descendit promptement pour le joindre; et voyant qu'il cherchoit à l'éviter: — Monsieur le comte, lui cria-t-elle, vous vous connoissez en fleurs mieux que moi; votre cousine rebuta hier celles que nous lui portâmes: rendez-moi le service d'en choisir, et de les lui porter vous-même aujourd'hui. — Ah ! de tout mon cœur, madame Gondrée, dit Gerard en accourant, et lui prenant les mains, de l'air le plus doux, et les yeux brillans de joie. Une jacynthe élevoit sa belle et forte tige au dessus de toutes les autres fleurs ; ses nombreuses et larges cloches la rendoient digne de former la couronne de Flore ; elle faisoit les délices de Gerard et l'honneur de son parterre : il courut pour la couper. — Arrêtez, lui cria Gondrée ; il vaut mieux la réserver pour madame la comtesse : l'odeur de cette jacynthe seroit trop pénétrante aujourd'hui pour votre cousine ; elle

a toujours mal à la tête, la pauvre enfant, elle n'a pas dormi de la nuit : Quoi ! dit Gerard, ma cousine n'a pas dormi?... — Mon Dieu non, lui dit-elle : je l'ai même entendue se plaindre, et ses yeux étoient tout rouges, lorsque j'ai fait entr'ouvrir ses rideaux. — Tenez, madame Gondrée, lui répondit Gerard, il faut qu'il y ait quelque chose en l'air; car je n'ai pas dormi non plus, et je souffrois bien encore il n'y a qu'un moment : mais cela va mieux, *ajouta-t il*, en frottant son front d'ivoire; le soleil est plus brillant qu'hier matin; l'air est bien plus pur et j'espère que ma cousine... Allons, allons, ne perdons pas de tems; ces oreilles d'ours n'ont aucun parfum; elles sont brillantes; leur œil est d'un beau blanc; et, dans les cheveux noirs de ma cousine, elles ressembleront aux étoiles qui brillent dans la voûte céleste. — En disant ces mots, Gerard avoit déja fait une grosse touffe de cette espèce de fleurs; il tenoit déja le bras de madame Gondrée sous le sien; et l'entraînoit vers la chambre de sa cousine; ils y furent arrivés dans un moment. Eh bien, ma chère petite cousine, comment vous va? — Eh!... mais... mon cousin... il me semble que je vais un peu mieux; et vous? — Oh! pour moi je me porte à merveille; c'est sûrement le beau tems qui nous a guéris tous deux:

n'est-c

n'est-ce pas, madame Gondrée? Il fait si beau! si beau! l'air est si doux! le soleil est si brillant!... — En disant cela, il montroit de sa main la fenêtre, mais il ne regardoit que la bouche de rose et les yeux célestes d'Euriant. — C'est bien vrai: mon cousin, disoit Euriant, oh! que nous aurons une belle journée! elle commence si bien! Mais vous aussi, madame Gondrée, ne sentez vous pas la même chose que nous? — Pas absolument, dit elle en souriant. — Ah! mon cousin, n'est il pas vrai que madame Gondrée est à merveille aujourd'hui? Voyez-vous comme elle est fraiche! elle ne paroît pas avoir trente ans. — A ces mots, Euriant courut l'embrasser. — Je veux en être aussi, dit Gerard? — et le damoisel, la serrant à son tour dans ses bras, la vieille Gondrée reçut deux baisers, que l'amour auroit bien mieux placés, s'il n'eût pas encore été tout aussi timide que les beaux enfans qu'il inspiroit. Madame Gondrée avoit à sa ceinture une petite bouteille d'étain pour mettre son eau bénite. Gerard courut choisir un joli flacon d'or parmi ses petits bijoux, — et le lui présenta. — Mon Dieu! que votre collet monté va mal, ma chère bonne, dit Euriant! il est d'une vieille dentelle de cent ans. Vous ne prenez pas assez soin de votre personne: laissez moi vous en ajuster un autre. — Euriant employa ses

plus beaux points de Venise à cet ouvrage ; et dès ce moment, madame Gondrée se proposa bien de mettre plus de complaisance que de sévérité dans sa conduite. Elle n'étoit pas née assez honnête pour garder un juste milieu, et s'en tenir à la prudence et à la sagesse d'une bonne gouvernante. Comme elle n'avoit été sévère que pour se venger, elle devint facile et séductrice même, dès qu'elle y fut portée par son intérêt personnel. Gerard savoit si bien mériter tous les jours de nouvelles faveurs ; Euriant, trouvoit si simple et si naturel de lui en accorder, elle avoit d'ailleurs, d'après les éloges de la comtesse, une si haute idée de la vertu de madame Gondrée, que la sienne se trouvoit assurée en la présence de sa bonne, et qu'elle regardoit comme très innocentes des caresses qui devenoient plus vives de jour en jour.

Les progrès de Gerard et d'Euriant, dans toutes les leçons qu'ils recevoient, furent aussi rapides que ceux de leur ardeur naissante. La plus vive émulation les animoit également : et le desir de plaire naît toujours du bonheur d'aimer. Gerard devint le plus parfait des damoiseaux ; Euriant réunit tous les talens qui peuvent encore parer une beauté parfaite, et graces aux bons soins de madame Gondrée, dont la haute prudence avoit su ménager les progrès

de sa pupille, le même jour que Gerard reçut l'ordre de Chevalerie, Euriant reçut de lui les dernières leçons de l'amour.

L'un et l'autre furent très-surpris de la grande découverte qu'ils avoient faite ; ils se crurent aussi habilles qu'ils se trouvoient heureux ; cependant ils la tinrent secrete : mais madame Gondrée la devina bien aisément, et leur facilita plus que jamais le tems et les moyens de la perfectionner.

L'avide gouvernante, ayant épuisé toutes les ressources, tous les petits présens qu'Euriant et Gerard étoient en état de lui faire, en espéra de nouveaux de leur hymen. Elle fut trouver le comte et la comtesse de Nevers ; elle leur dit qu'il étoit tems d'accomplir l'union qu'ils avoient projetée ; et leur fit entendre même qu'une révélation qu'elle avoit eue du ciel la forçoit de les en presser. — Mon fils est bien jeune, dit le comte. — Ah ! monseigneur, ne l'avez-vous pas vu l'autre jour terrasser un ours dans vos toiles ? — Mais, bonne Gondrée, dit la comtesse, Euriant n'a pas encore quinze ans accomplis. — Eh bien ! madame, elle les aura dans un mois ; et vous n'êtes pas morte de vous être mariée à cet âge. — Le comte et la comtesse trouvèrent les réponses de Gondrée sans réplique ; et voulant obéir aux ordres du ciel, qu'ils

croyoient recevoir de sa bouche, ils firent fiancer le même jour Euriant et Gerard. Ils firent publier des fêtes et des tournois dans leurs états et dans ceux des princes leurs voisins; et le jour du mariage fut arrêté pour le premier du mois suivant.

Le jour de cet heureux mariage, hélas ! étoit encore bien éloigné ; l'amour et la constance de ces jeunes amans devoient essuyer de bien cruelles épreuves. Une maladie épidémique se déclara tout-à-coup dans le comté de Nevers ; le comte et la comtesse en furent frappés en même tems : l'art des médecins ne put les sauver ; Euriant et Gerard eurent la douleur de les voir mourir entre leurs bras.

On croira sans peine que leur désespoir fut extrême, en perdant deux têtes aussi chères ; et quoique l'amour adoucit l'amertume des larmes qu'ils versoient ensemble, leurs cœurs sensibles furent pénétrés de douleur d'être séparés pour toujours de ceux qui leur avoient fait jurer, en mourant, de s'aimer et d'être à jamais fidèles l'un à l'autre.

Après avoir donné quelques jours à leur douleur, Gerard fut obligé d'aller à la cour de Louis le Gros : non-seulement il falloit qu'il lui rendît hommage, en personne, de son comté de Nevers ; mais ayant perdu son père et sa

mère, il devoit à Louis, comme au chef de sa maison, de lui demander son agrément pour accomplir son mariage avec sa cousine.

Jamais ces jeunes amans ne s'étoient quittés un seul jour; l'un et l'autre ne purent penser, sans frémir, qu'ils alloient se séparer pour quelque temps. Leurs fiançailles fermoient la bouche à la médisance, et leur donnoient la liberté de ne pas perdre un des momens du jour, et même de quelques longues soirées.

La complaisance de madame Gondrée pour celui qu'elle regardoit alors comme son maître, lui facilitoit le bonheur de les employer bien doucement. Ces familiarités, dans quelques momens où la tendre Euriant étoit distraite et fermoit ses beaux yeux, conduisirent Gerard à découvrir un signe qu'Euriant avoit toujours pris tant de soin à cacher, que madame Gondrée ne le connoissoit point. La nature avoit imprimé la plus jolie violette sous le sein d'Euriant. Gerard fut d'abord surpris de voir qu'une violette étoit née si près d'un bouton de rose; mais il lui rendit bientôt hommage. Euriant s'écria l'instant d'après : — Ah ! méchant, qu'as tu fait? tu m'enlèves jusqu'à la dernière faveur qui me restoit à t'accorder. Qu'aurai-je donc à t'offrir de nouveau, le jour où l'hymen achèvera de nous unir ? — Tout, chère amie ! ah ! tu

n'as rien qui n'ait pour moi tous les charmes de la nouveauté. Oui, cette violette est charmante, ajouta-t-il, mais puisque tu m'en as fait un mystère jusqu'ici, je veux t'en punir. Jure-moi que personne ne la verra jamais, et que les femmes même qui te servent ne sauront point qu'elle pare ta gorge charmante.... — Ah ! mon ami, dit Euriant, quel serment pourrois-je te refuser ? Oui, je te jure de la cacher avec tant de soin, que je me soumets à laisser croire que je t'ai manqué de foi, si quelqu'un peut savoir qu'elle existe. — Mille tendres badinages succédèrent à la découverte de la violette; et (nous devons rendre justice à Gerard) toutes celles qu'il faisoit alors avoient l'air d'être nouvelles pour lui.

Les adieux les plus tendres, la promesse la plus solemnelle de revenir célébrer son mariage dès qu'il auroit prêté son serment, l'autorité la plus absolue que Gerard remit à sa future épouse, mirent toute la cour du jeune comte dans le devoir de regarder sa mie comme étant déja la souveraine du comté de Nevers: la douceur et la bonté d'Euriant la firent adorer, et leur rappelèrent celle de la comtesse dont ils pleuroient la mort.

Gerard, suivi de ses écuyers, arriva les fêtes de la Pentecôte au Pont-de-l'Arche, où Louis

le Gros tenoit alors cour plénière. Malgré son grand deuil qui ne lui permettoit aucune parure, il avoit l'air si noble, il étoit si beau, qu'il n'y eut dames ni demoiselles qui ne se dissent tout bas : *Bien heureuse la mie qui conquétera ce charmant Chevalier.* Louis regrettoit le comte de Nevers, qui l'avoit aidé de son bras et de tout son pouvoir dans les longues guerres qu'il avoit déja soutenues contre ses vassaux rebelles ; il fut charmé de voir le fils dans lequel ce comte paroissoit renaître. Il admit d'abord Gerard à ses genoux ; il prit ses mains dans les siennes, reçut son hommage, et dès qu'il eût donné l'espèce de baiser que le vassal reçoit de son seigneur, il le releva, l'embrassa tendrement, et le présenta lui-même à sa cour comme un parent que la mémoire de son père lui faisoit aimer et regarder comme son fils.

Gerard plut généralement aux Chevaliers comme aux dames. Le seul Liziard, comte de Forest, sentit naître une noire envie contre lui. *Ce comte*, dit l'Auteur, *étoit grand, maigre, fort aux armes, mais plus felon et plus rempli de mal engin et mauvais art, qu'onques ne le fut Ganelon.* De ce moment, il épia l'occasion de nuire au jeune Gerard ; mais il fut forcé de paroître se rendre à l'admiration générale que le jeune comte de Nevers inspiroit par sa figure ;

son maintien, et ses propos aussi nobles qu'inspirés par la courtoisie.

Gerard gagna le prix dans tous les jeux, il triompha dans les tournois; et il étoit prêt à sortir victorieux de la lice, lorsqu'un grand Chevalier se présenta contre lui dans la dernière joûte consacrée à l'honneur des dames. Nul avantage ne put être remarqué dans les deux premières courses; mais la troisième, tous deux s'étant armés de plus fortes lances, *le grand* Chevalier fut renversé sur l'arène. Son casque s'étant détaché par sa chute, on reconnut Liziard qui, comme ancien Chevalier, n'auroit pas dû se présenter aux joûtes où les nouveaux s'exerçoient. Toute la cour, et sur-tout les dames, se moquèrent de lui, et rirent de le voir étendu sur l'arène, tandis que Gerard se jetoit à terre pour l'aider à se relever, et lui présentoit la bride de son cheval qu'il avoit arrêté. Liziard cacha le dépit mortel qui l'agitoit, et se confirma plus que jamais dans le dessein de nuire à l'aimable Gerard.

Les joûtes étant finies, les jeunes Chevaliers allèrent se désarmer, et celles des jeunes et jolies dames et demoiselles de la cour commencèrent. Un bal est une espèce de joûte pour elles : les graces et la légèreté sont leurs armes, et ne les rendent que trop sûres de leurs coups. Mais

Gerard triompha d'elles comme des Chevaliers. Il leur parut galant, léger, infatigable; elles se trouvoient si bien dans ses bras quand il les faisoit sauter, qu'elles désiroient que leur tour revînt plus souvent. Ah! qu'elles portoient envie alors à sa mie!

La reine Adélaïde ne fit cesser le bal que pour faire apporter une collation superbe. On fit entrer des menestriers, des jongleurs, et ceux qui possédoient ce qu'on nommoit alors la science gaie; le galoubet Provençal, la guitare Espagnole, la mandoline Italienne, la musette des bords du Lignon, et la flûte de Cologne, firent retentir le salon. Chaque ménestrel chanta dans son langage; il n'en fut aucun qui ne célébrât l'amour: plusieurs des lais et des sirventes qu'ils chantèrent avoient des refreins; les dames et les jeunes Chevaliers les répétoient en chœur. Adélaïde ayant distingué parmi toutes les voix qui s'élevoient alors celle du jeune comte de Nevers, qui lui parut aussi douce qu'éclatante: elle interrompit les ménestrels, et pria son jeune cousin de s'approcher d'elle, et de chanter seul quelque romance nouvelle. Gerard obéit en rougissant: il pria le jongleur Espagnol de lui prêter sa guitare; et s'étant assis près de la reine, il chanta d'abord, sur un ton assez gai, les jeux de deux enfans élevés ensemble; il peignit un troi-

sième enfant qui, sans que les premiers l'eussent appelé, sembloit être venu de lui-même pour leur en apprendre de nouveaux; dans un couplet, la jeune fillette se plaignoit que cet enfant l'avoit piquée en lui présentant des roses ; dans un autre, le jeune garçonnet crioit que cet enfant avoit brûlé ses lèvres par un baiser ; dans le troisième, tous deux se plaignoient que cet enfant, devenu bien plus fort qu'eux, les entraînoit à son gré, dès qu'il les tenoit réunis dans ses bras. Le reste de la romance peignoit avec feu tout ce que Gerard et sa mie avoient éprouvé de peines et de plaisirs.

Tous les spectateurs s'étoient insensiblement approchés du jeune comte, attirés par sa voix agréable et touchante : il finit par une hymne qu'il adressoit à cet enfant dont il s'étoit plaint d'abord, et qu'à ses bienfaits et à son pouvoir il avoit reconnu pour être un dieu : Gerard le remercioit d'avoir reçu de sa main la plus belle et la plus fidelle des mies ; et dans le dernier couplet de sa romance, sa voix devint plus éclatante, sa guitare rendit des sons plus forts et plus perçans, lorsqu'il osa porter à toutes les belles le défi de toucher son ame, et à tous les Chevaliers de la terre celui de troubler son bonheur, et de réussir à plaire à celle qu'il adoroit.

La reine applaudit au défi de Gerard, quelques

jeunes beautés soupirèrent en l'écoutant; Liziard seul en fut assez jaloux et assez irrité pour dire à plusieurs autres Chevaliers : — Ce Gerard, presqu'enfant encore, prouve bien quel est son peu d'expérience, puisqu'il se croit si sûr de la fidélité de sa mie ; je gagerois bien (si j'étois certain qu'elle n'en fût pas prévenue) qu'en huit jours de tems j'amenerois cette mie au point de la soumettre à tous mes desirs. — Gerard l'entendit; une fureur qu'il contint à peine fit bouillonner son sang : mais la présence de Louis et d'Adélaïde ne lui permettant pas de donner un démenti formel à Liziard, il se contenta de lui dire tout haut avec des yeux étincelans : — Comte, vous présumez trop de l'art de séduire ; la mauvaise opinion que vous avez des femmes, vous rend indigne de leurs plus légères faveurs. Pour moi, je les respecte ; j'ai même une si haute idée des vertus et de la constance de celle qui m'est destinée, que je soutiendrois mon opinion par les armes, et par le pari de mon comté de Nevers contre une possession équivalente, si quelque téméraire osoit essayer de la rendre infidelle à ses premiers sermens. — Liziard rougit ; mais il eut l'impudence de soutenir ce qu'il avoit avancé. Gerard alors n'étant plus le maître de se retenir : — Comte, lui dit-il, je prends à témoin toute la Chevalerie Françoise, que je parie

mon comté de Nevers contre celui de Forest que vous n'ébranlerez pas la fidélité de ma mi dans le terme du tems que vous prenez pour séduire son jeune cœur. — J'y consens, répon dit Liziard, en tirant son gant, comme Gerard avoit déja tiré le sien.

Cette scène entre les deux comtes s'étoit passée avec tant de promptitude, que Louis et la reine n'avoient pas eu le tems de s'opposer à ce pari, fait en leur présence au milieu de la *Chevaler*e Françoise, et pendant les fêtes solemnelles de la cour plénière. Louis ne put donc refuser de recevoir les gages que les deux comtes vinrent lui présenter; et Gerard s'obligea par serment, à ne faire donner aucun avis à la belle Euriant de l'audacieuse entreprise de Liziard. Il fut donc décidé que si Liziard ne pouvoit réussir à séduire Euriant, il perdroit son comté de Forest; et que, s'il pouvoit prouver que la mie de Gerard étoit devenue infidelle, il entreroit en possession de celui de Nevers.

Dès le lendemain, Liziard partit, suivi de quelques écuyers. Il les chargea de beaucoup d'or et de pierreries, et prit le chemin de Nevers. Il arriva dans cette ville un matin, au moment qu'Euriant, suivie de ses demoiselles, revenoit de la messe. Dès que Liziard l'apperçut, il descendit de cheval, et vint l'aborder avec l'air h

plus respectueux. — Princesse, lui dit-il, quelques affaires m'appelant en Forest, j'ai promis à Gerard de passer par Nevers pour vous porter ses tendres hommages, et vous rendre compte de la bonne réception qu'il a reçue de Louis et d'Adélaïde. — Euriant, qui connoissoit le comte, lui fit l'accueil le plus honnête, et le pria d'aller promptement se reposer, et de venir dîner avec elle. Un mot qu'elle dit tout bas fit avancer un des premiers barons du pays, qui conduisit Liziard à son hôtel, et s'empressa à le lui rendre agréable et commode. Il l'accompagna lorsqu'il fut paré de riches habits; et tous deux allèrent au palais du comte Gerard, où la belle Euriant sa fiancée, étoit déja traitée en souveraine. Le son des cors annonça le festin, dès que Liziard fut entré; la belle Euriant en fit les honneurs avec tant de graces, qu'il falloit que Liziard eût le cœur bien pervers pour n'en être pas véritablement touché, et pour s'occuper plus de gagner le comté de Nevers, que des desirs qu'elle étoit faite pour inspirer.

Lorsqu'ils sortirent de table, il lui dit: — Madame, permettez-moi de m'acquitter d'une commission secrette dont Gerard m'a chargé. — Seigneur comte, lui dit modestement Euriant, je peux tout écouter de sa part, dans les termes où je me trouve avec lui; mais je n'ai point de

secret pour madame Gondrée, et je ne peux
ne dois vous parler qu'en sa présence. — Liziard
envisageant cette vieille gouvernante, la recon
nut pour l'avoir plus d'une fois servi dans se
anciennes amours; un clin d'œil qu'il fit à Gon
drée, et qui lui fut rendu, lui donna l'assuranc
de s'expliquer devant elle. Liziard débuta pa
mille lieux communs sur le pouvoir qui l'entraî
noit à venir la trouver en l'absence de Gerard, e
finit par offrir son cœur et sa main. Euriant
étant fort gaie de son naturel, se mit à rire, e
dit au comte qu'elle ne pouvoit prendre cett
déclaration que pour une mauvaise plaisanterie
et que cependant elle étoit assez étonnée d'e
essuyer une de cette espèce. Liziard, loin de s
rebuter, appuya tout ce qu'il avoit osé dire pa
de feintes larmes et par les sermens les plu
sacrés, qui ne coûtoient rien à son ame perverse
Euriant alors le prit sur un ton fort haut, lu
représenta l'horreur de la trahison qu'il faisoit
Gerard, et lui fit même entendre qu'elle l'en fe
roit repentir, si elle ne craignoit de les compr
mettre ensemble. Liziard connut bien facilemen
qu'Euriant étoit trop fidelle et trop ferme da
ses principes pour qu'il pût espérer de la séduir
et son unique ressource fut de chercher à parl
en particulier à la Gondrée. Le reste du jour
le souper se passèrent très-sérieusement, de pa

et d'autre; et lorsque Liziard fut prêt à se retirer, un second coup-d'œil de Gondrée l'avertit qu'elle avoit à lui parler.

La vieille scélérate, qui savoit, par expérience, que Liziard étoit homme à prodiguer ses dons pour réussir dans ses desseins, épia le moment de le tirer à part. — Je vois, lui dit-elle, que vous adorez ma pupille; et vous avez raison. Je ne vous ai jamais procuré de maîtresse aussi jolie : mais je connois trop l'humeur farouche d'Euriant pour oser vous permettre aucun accès auprès d'elle, à moins que ce ne soit par surprise. Sa chambre de bains est à côté de la mienne, où je peux vous faire cacher: mais cet expédient n'est pas encore bien sûr; car elle est d'une si ridicule modestie, qu'elle s'enferme toujours alors, et que ni moi-même, ni aucune de ses femmes, nous ne l'avons jamais vu changer de chemise. Pour moi, continua Gondrée, je soupçonne qu'elle a quelque défaut caché, qui...— Tant mieux, interrompit Liziard. Ah! plût à Dieu, ma chère Gondrée, qu'elle eût en effet quelque marque secrette que je pusse voir; tout ce que je désirerois, ce seroit de la bien connoître. Alors il lui conta la gageure qu'il avoit faite, et lui promit une belle terre et une somme immense, si par quelqu'expédient elle pouvoit le mettre en état de sauver sa comté de Forest et

de gagner celui de Nevers. — Laissez-moi le tems d'y penser, lui dit-elle ; faites le malade, ne désespérez point de la réussite, et demain au soir vous aurez de mes nouvelles.

Liziard se retira chez son hôte, se plaignit d'un grand mal de tête. Le lendemain, il envoya faire des complimens à la jeune princesse, et s'excuser sur ce qu'il n'étoit pas en état de lui rendre ses respects. Euriant en fut très-aise: la visite et les propos de Liziard lui déplaisoient également. Elle fut très-gaie pendant son dîner ; elle courut pendant tout le jour, dans ses jardins, avec les jeunes personnes de sa cour, et revint le soir un peu fatiguée.

Gondrée essuya son beau front ; et passant la main sur son cou d'ivoire, elle s'apperçut qu'il étoit humide, et que sa chemise étoit mouillée. Elle fit bien vîte apporter du linge ; et la jeune Euriant, à son ordinaire, passa dans un cabinet et s'enferma pour en changer. Gondrée, lorsqu'elle reparut, lui fit les reproches les plus tendres sur cette modestie outrée. Euriant en rit d'abord ; mais, voyant que Gondrée s'affligeoit sérieusement de n'avoir pu mériter sa confiance depuis quatre ans qu'elle étoit auprès d'elle, et voyant même couler des larmes perfides que la scélérate avoit à commandement, son bon petit cœur ne put y résister. Elle embrassa Gondrée,

drée ; elle essuya ses yeux. — Ah ! ma bonne ; lui dit-elle, n'ayez pas un soupçon injuste ; non, je ne me défie point de vous : mais vous connoissez la foi du serment ; vous connoissez de même qu'elle est ma tendresse pour Gerard ! Eh bien, ma bonne, je sens que vous regarderez comme une enfance ce que l'amour me rend sacré ; mais tout ne l'est-il pas pour un cœur bien tendre ? Ne dois-je pas tenir à l'époux que j'adore, jusqu'à la plus légère promesse ? Apprenez donc.... — A ces mots, elle lui confia bien ingénument la découverte que Gerard avoit faite d'un signe, qu'elle se garda bien de lui dépeindre, et finit par lui apprendre le serment qu'il avoit exigé d'elle.

Gondrée étoit trop fine pour essayer de lui faire des questions plus pressantes ; elle eut l'air, au contraire, d'approuver et le serment qu'elle avoit fait, et la fidélité qui le lui faisoit respecter. — Vous avez raison, ma fille, lui dit elle ; le plus léger badinage devient sérieux entre deux personnes destinées à rester unies jusqu'au tombeau, lorsqu'il peut blesser la douce confiance qu'elles se doivent l'une à l'autre. — La méchante Gondrée, en parlant ainsi, se proposoit bien déja de profiter de la confidence qu'Euriant venoit de lui faire. Elle forma sur le champ dans sa tête, le plus noir de tous

les complots ; et, prévoyant qu'il lui seroit facile de l'exécuter, elle avertit Liziard par un billet, de se rendre chez elle à l'entrée de la nuit. Elle prit son tems avec Euriant pour lui persuader qu'un bain lui seroit utile pour se remettre de la fatigue ; elle le fit préparer pour le soir ; et sachant bien que sa pupille s'enfermeroit, comme à son ordinaire, pour le prendre, elle fit un trou dans la cloison qui séparoit sa chambre de celle où la princesse se baignoit. Le comte de Forest l'étant venu trouver sur la fin du jour, bien déguisé sous un manteau gris, elle le cacha dans une grande armoire.

La jeune Euriant, bien loin d'imaginer que la plus affreuse trahison se tramoit alors contre elle, vint, sur les huit heures du soir, dans la chambre de Gondrée, où ses femmes la déshabillèrent en partie; selon l'usage, elle passa seule dans sa chambre de bain, où, se croyant bien à l'abri des regards indiscrets, elle acheva d'ôter jusqu'à sa chemise, et se mit toute nue dans le bain. Gondrée, ayant fait retirer les femmes d'Euriant, leur dit de revenir dans une heure pour la servir. Elle tira Liziard de l'armoire, et le mit à portée de contempler tous les charmes de son élève. A peine l'avide et traître comte de Forest fut-il ému, en voyant la jeune Euriant

aussi belle que Vénus sortant de l'onde ; le scélérat ne méritoit pas même d'avoir des desirs. Il ne s'occupa qu'à bien reconnoître la jolie violette qu'Euriant portoit au-dessous de son sein ; il la dessina, pour en conserver la mémoire, et, sautant au cou de la vieille Gondrée, il lui renouvella ses promesses. Il sortit du palais, courut faire préparer ses chevaux, et partit, avant le jour, pour retourner à la cour de Louis. On fut assez surpris de l'y voir de retour avant le temps fixé par le pari. Gerard ne douta pas que Liziard, rebuté par les refus d'Euriant, ne fût revenu pour essayer de faire quelque accommodement avec lui. Il fut bien surpris lorsque Liziard, montrant plus d'audace que jamais, publia qu'il avoit gagné le comté de Nevers ; qu'à peine avoit-il eu besoin de deux jours pour y réussir ; et qu'il supplioit le roi, qui retenoit les gages du pari, d'ordonner qu'Euriant fût appelée à sa cour, pour y être convaincue du peu de résistance qu'elle avoit apportée à le rendre heureux. Gerard avoit vainement cherché Liziard, depuis son retour de Nevers, pour se battre contre lui ; le lâche comte de Forest l'avoit évité, et ce ne fut qu'en présence du roi qu'il put le joindre. On imagine sans peine quelles durent être sa surprise et son indignation, lorsqu'il entendit

Liziard soutenir qu'il avoit gagné le comté de Nevers. Il n'étoit plus temps de recourir aux armes ; il falloit que le pari fut jugé.

Un juste dépit animoit alors Gerard ; et la certitude qu'il avoit que le comte de *Forest* seroit confondu, lui fit accepter la proposition qui lui fut faite d'envoyer chercher Euriant par un écuyer, avec ordre de lui dire seulement que la reine Adélaïde la prioit de se rendre à sa cour, et qu'il étoit assez vraisemblable que c'étoit pour y faire célébrer *ses* noces avec Gerard, auquel le roi fit promettre de ne point écrire. Le franc et noble Gerard obéit avec fidélité, d'autant plus facilement qu'il se croyoit sûr que la petite violette lui serviroit à convaincre de mensonge le comte de Forest.

Louis s'étant apperçu de la colère que celui de Nevers ne pouvoit cacher, mit ces deux Chevaliers aux arrêts chez deux hauts barons, qui se chargèrent de les garder jusqu'à ce que la gageure fut jugée.

Euriant reçut l'écuyer et son message avec la joie la plus vive ; et partit dès le lendemain sur une belle haquenée, avec une suite convenable à sa naissance. La détestable Gondrée eut l'air d'être bien affligée de son départ ; mais elle s'excusa de la suivre, sur son âge et ses

infirmités, lorsqu'Euriant lui proposa de l'accompagner.

Cette jeune et charmante princesse, parée de ses plus riches atours, embellie par la joie de revoir son amant, animée par l'espérance de lui donner la main en présence d'une cour auguste, arrangea son voyage de façon à n'avoir qu'une lieue à faire le matin du jour qu'elle devoit arriver à Paris. L'écuyer avoit ordre de la conduire au palais de Louis; et ce fut aux acclamations de tous ceux qui la virent traverser la capitale, qu'elle se rendit au palais des Tournelles. Elle fut sur le champ admise à l'audience de Louis entouré de ses pairs, et fut très-surprise de ce qu'on ne l'avoit pas conduite d'abord chez la reine. Elle le fut également de ne pas voir le comte de Nevers; et, malgré l'accueil obligeant que lui fit son souverain, et les louanges qu'il donnoit à sa beauté, ses yeux se remplirent de larmes.

Les huissiers de la chambre, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, firent entrer le comte de Nevers et celui de Forest, conduits par les deux barons, qui les avoient sous leur garde. Le pari fait entre les deux comtes fut lu publiquement, comme ayant la force d'un traité, selon les lois de la Chevalerie, qui donnoient cette sanction à toute parole entre Chevaliers,

lorsque le gage avoit été remis de part et d'autre.

La vertu donne du courage. Euriant, indignée, s'écria : — Ah ! Gerard, comment as-tu pu te résoudre à compromettre le nom de ta future épouse ? La comté de Forest est à toi ; mais peut-elle nous dédommager de ce que tu me fais essuyer dans ce moment ? Et toi, Liziard, qu'oserois-tu dire contre moi ? — Rien, répondit-il ; car je vous ai trouvée trop belle, trop docile et trop tendre, pour n'être pas reconnoissant du bonheur dont j'ai joui. — Ah ! monstre, détestable menteur, s'écria-t-elle, en tirant un poinçon de sa tête pour courir l'enfoncer dans ses yeux. — Louis la retint ; et la pauvre Euriant, cédant à la révolution affreuse qu'elle éprouvoit, demeura sans connoissance. Liziard profita de ce moment pour dire au roi : — Sire, pour preuve de ce que j'avance, je certifie que la mie de Gerard a sous le sein gauche une violette dont voici la forme. Gerard, qui m'entend, sait la convention qu'il avoit faite avec elle, qu'il me démente ; s'il l'ose, maintenant. — Gerard consterné ne put rien répondre ; un désespoir affreux arrêta sa voix. Louis, ne pouvant se résoudre à croire Euriant coupable, aida lui-même à la porter dans l'appartement de la rei-

ne, la remit entre les mains de deux anciennes dames de la cour, et leur dit de vérifier si le signe, pareil au dessin qu'il leur remit, se trouvoit en effet sous son sein. Il fut facile à ces dames de voir la violette, Euriant n'étant point encore revenue de son évanouissement. Elles vinrent en faire leur rapport à Louis et à ses pairs; et Gerard, baissant les yeux et dans un morne silence, sortit de la chambre de Louis. Les pairs prononcèrent, quoiqu'à regret, qu'Euriant étoit coupable; et que Liziard étoit en droit de s'emparer du comté de Nevers. Ce traître ne perdit pas un moment pour en rendre l'hommage-lige; et, muni de l'acte qui lui fut expédié par le grand référendaire, il partit sur le champ pour prendre possession du Nivernois.

Le malheureux Gerard, ayant la rage et le désespoir dans le cœur courut à son palais, où plusieurs de ses proches voulurent le suivre. — Laissez-moi, leur dit-il avec une sorte de fureur; abandonnez, oubliez pour toujours un malheureux qui va fuir loin de sa patrie, et qui craint les témoins de sa ruine et de son déshonneur. — Les instances de ses proches et de ses écuyers furent inutiles; il ne voulut jamais permettre qu'aucun d'eux le suivît; il ne voulut pas même, dans l'humiliation qui

l'accabloit, se couvrir de ses armes ; et quittant toutes les marques extérieures de sa dignité, vêtu des habits les plus communs, il ne conserva que son épée. Il monta sur le meilleur de ses chevaux, couvert du harnois le plus simple, et partit en laissant baignés de larmes tous ceux qu'il s'étoit si tendrement attachés.

Il sortit de Paris à toute bride, et suivit, au hasard, le chemin qui conduisoit à la *forêt* de Melun. A peine y fut-il entré, que, s'abandonnant à son désespoir, l'infidélité d'Euriant occupa seule toute son ame : un torrent de larmes coula de ses yeux ; il tomba dans la plus sombre rêverie ; et son cheval, ne se sentant plus pressé, s'arrêta de lui-même pour arracher quelques brins d'herbe dans un des endroits les plus solitaires de cette forêt.

Pendant que Gerard s'éloignoit, la malheureuse Euriant revenoit de l'état de mort où la calomnie de Liziard l'avoit plongée : mais, en ouvrant les yeux, elle ne vit plus qu'une fille du commun, qu'on avoit par pitié laissée près d'elle, toutes les dames et les Chevaliers, l'ayant abandonnée, la cour étant indignée de son infidélité, et de ce qu'elle avoit causé la ruine du plus aimable des Chevaliers.

Le crime découvert éteint toute espèce de

courage dans les ames viles capables de la commettre ; mais ce même courage anime celles qui n'ont aucun reproche secret à se faire. — Où Gerard est-il? qu'est devenu Gerard? s'écria-t-elle, en regardant cette fille. Son cri fut si douloureux, ses regards furent si touchans, que cette fille en fut attendrie. — Hélas ! que me demandez vous, lui dit-elle?.... Gerard, couvert de honte, a perdu son comté de Nevers ; il fuit celle qui cause sa ruine et qui lui déchire le cœur. — Ah ! ma chère amie, dit Euriant, en se traînant près d'elle, et lui serrant les genoux, ayez pitié de moi. Louis est trompé, Liziard est un scélérat ; et j'atteste le ciel que je suis innocente. Ah ! Gerard ! Gerard ! comment peux-tu croire si légérement que ta fidelle mie puisse être devenue coupable pour ce monstre ?

La vérité porte un caractère sacré qui se peignoit alors dans les yeux et sur les lèvres d'Euriant. La jeune fille commise à sa garde, en est touchée ; elle consent à changer d'habits avec cette infortunée. Elle la fait descendre par un escalier dérobé ; elle court lui chercher sa haquenée ; et la tendre Euriant, baissant son couvre chef sur son beau visage, traverse Paris sans être reconnue, et vole sur les traces de son amant. Elle est asez heureuse pour trouver, de

tems en tems, des voyageurs qui, frappés d'avoir vu passer un homme d'une figure distinguée, couvert de larmes, peuvent marquer la route qu'il a suivie ; et la fortune se lassant pour un moment de la persécuter, la conduit à l'entrée de la forêt, où les traces récentes d'un cheval déterminent la route qu'elle doit suivre elle-même.

Euriant est conduite par ces traces jusqu'à l'entrée d'une espèce de forêt; mais l'*épaisseur* des arbres et l'obscurité qui y règne les lui font perdre de vue. Elle descend de cheval pour les remarquer mieux à l'herbe froissée qui les indique encore ; le hennissement d'un cheval achève de diriger sa marche. Elle entrevoit ce cheval attaché par sa bride ; elle entend des plaintes ; elle vole ; et bientôt elle arrive près de Gerard, qu'elle trouve couché sur l'herbe la face contre terre, et poussant des gémissemens sourds comme un malheureux prêt à perdre la vie. — Gerard ! mon cher Gerard, s'écrie-t-elle, en lui tendant les bras. Le son de cette voix, si présente à son cœur, réveille les sens engourdis du malheureux Chevalier : il voit avec surprise, mais avec horreur, Euriant si près de lui. — Que viens-tu faire ici, parjure, s'écrie-t-il en fureur ? — Mourir de ta main, lui dit-elle, ou te persuader de

mon innocence. — Oui, tu mourras, perfide, lui dit il, et c'est le ciel même qui te livre à ma juste vengeance ; je vois qu'on t'a déja rendu justice en te dépouillant des nobles ornemens que tu n'étois pas digne de porter ; et c'est sans doute la justice de Louis et d'Adélaïde qui t'a fait conduire sur mes pas pour te livrer à ma vengeance. — Ah ! que dis-tu, Gerard ! s'écria-t-elle : ta fureur peut-elle t'aveugler à ce point ? Quel autre pouvoir que celui de l'amour auroit pu me conduire sur tes traces. ? Mais je ne vois que trop que j'ai perdu ton cœur, et qu'il s'est endurci pour moi. Achève donc de m'arracher la vie : non, je ne peux supporter plus long-tems l'horreur de te paroître coupable ; frappe, Gerard ; éteins d'un seul coup mon amour et ma vie ; et que mon dernier soupir soit pour toi.

Gerard ne put s'empêcher d'être attendri ; il porte enfin tous ses regards sur Euriant, dont il les avoit détournés jusqu'alors : il la voit se jeter à ses genoux. Transportée par son désespoir, elle arrache sa collerette ; elle ouvre sa robe, découvre son beau sein : — Frappe, frappe, Gerard, s'écrie-t-elle de nouveau, en étendant les bras ; ah ! Dieux ! . . . . Gerard est agité dans ce terrible moment par l'amour

et par les furies. L'action d'Euriant l'émeut bien tendrement : mais ce malheureux voit *la* fatale violette, et cette vue ranime toute sa rage. Il se relève furieux, court à son *épée* qu'il a jetée sur l'herbe : il la tire ; et, détournant les yeux, il revient, d'une démarche mal assurée, pour frapper son innocente mie. Euriant s'étoit jetée à genoux ; elle présentoit de nouveau sa gorge à Gerard. Gerard la regarde, frémit. Non, dit il, je ne peux me résoudre à t'*arracher* la vie ; mais n'espère pas me séduire : la violette, ton parjure, te condamnent ; je t'abandonne à ton malheureux sort. — A ces mots, sans écouter les cris d'Euriant, il court à son cheval, il le détache, s'élance, et s'éloigne à toutes jambes.

Euriant, voyant que Gerard s'éloigne d'elle, pousse des cris affreux, cherche en vain quelque arme pour se donner la mort. Elle arrache ses beaux cheveux, se jette sur la terre, appuie son visage sur l'herbe pour s'étouffer : mais la nature, même en succombant à cet état horrible, la défend de la mort, et la laisse évanouie et sans mouvement sur l'herbe. Elle resta plus d'une heure sans aucun secours dans cet état funeste ; elle y fut restée encore plus long-tems, et peut-être pour toujours, si le hasard n'avoit conduit dans ce lieu le duc de Metz, qui s'étoit écarté du grand

chemin, avec plusieurs de ses gens, pour aller à la recherche de son chien qui s'étoit égaré dans le bois à la poursuite d'un chevreuil.

Le duc fut bien surpris en voyant une jeune personne dont la pâleur, et la mort qu'il croyoit l'avoir frappée, n'avoient pu défigurer les traits et la beauté; il dit à ses gens de descendre, et de voir s'ils lui trouvoient quelque reste de vie. Ceux-ci répondirent, après l'avoir examinée, qu'elle respiroit encore, mais bien foiblement. Il descendit sur le champ lui-même, et lui donna les plus prompts secours. Euriant, en reprenant ses esprits, fut effrayée de se voir entourée par un grand nombre de gens inconnus. Le duc de Metz lui fit vainement des questions sur l'accident qui l'avoit mise dans cet état cruel; il ne put en tirer que de nouveaux gémissemens; et le peu de mots qu'elle prononça furent pour demander la mort.

Le duc de Metz, jeune et prompt à s'enflammer, trouva la belle Euriant charmante; et ne douta point qu'il ne la consolât facilement, en lui déclarant qu'il la trouvoit assez jolie pour la conduire à Metz, et pour lui donner l'état le plus brillant; il fut même si frappé de l'air de noblesse qu'elle conservoit, malgré le désordre de son état présent, que, dès ce premier moment, il ajouta qu'ennuyé de la vie errante

qu'il avoit menée jusqu'alors, il la destinoit à partager avec lui la souveraineté des Trois Evêchés et de la Lorraine.

Euriant se défendit long-tems de le suivre; mais, voyant qu'il la relevoit de terre malgré sa résistance, et qu'il vouloit l'entraîner vers son palefroi : — Arrêtez, Seigneur, lui dit-elle, et sachez quelle est la malheureuse avec laquelle vous vous abaissez jusqu'à lui proposer votre main; l'état où vous me trouvez est une juste punition de mes crimes. Entraînée dès ma plus tendre jeunesse aux vices les plus bas, je me suis livrée à tous les excès du libertinage; et dans le nombre infini de mes amans, il n'en est aucun qui n'ait éprouvé les plus noires trahisons de ma part; je sens qu'il me seroit impossible de m'en corriger. Ne vous avilissez donc pas en vous chargeant d'une créature infâme, qui se sent accablée de ses iniquités, et qui veut rester en ce désert, pour s'y livrer à la mort qu'elle mérite. — Non, lui répondit le duc de Metz, en l'entraînant toujours: tout ce que vous avez pu faire jusqu'ici me touche peu; la misère a pu vous entraîner au mal, une fortune brillante rappellera votre ame à des sentimens plus honnêtes. — Les Chevaliers qui suivoient le duc de Metz, furent indignés de voir leur maître s'obstiner à s'emparer de cette vile créature,

et n'obéirent qu'à regret à l'ordre qu'il leur donna de l'aider à la mettre sur son palefroi; cependant ils furent aussi surpris que le duc de voir que la beauté du palefroi, la richesse de son harnois, et qu'un bracelet de diamans qu'Euriant avoit oublié de détacher, répondoient si peu aux habillemens simples dont elle étoit couverte, et aux propos qu'elle venoit de tenir. Le duc n'en fut que plus vif à suivre son premier dessein, et, malgré la résistance et les gémissemens d'Euriant, il l'enleva, la conduisit à Metz, et la remit entre les mains d'une sœur qu'il avoit, à laquelle il conta son aventure, en lui disant qu'il avoit tout lieu de soupçonner qu'une aussi jeune et belle fille cachoit son véritable état, et ne s'étoit accusée de tant d'infamie que pour se dérober à son amour. La sœur du duc gémissoit en secret de toutes les foiblesses de son frère; elle étoit bonne, douce et vertueuse: elle adopta facilement cette idée, mais elle se garda bien d'en instruire son frère. — Puisque vous la remettez sous ma garde, lui dit elle, puisqu'elle vous plaît assez pour que vous ayiez des vues sur elle, et pour vous inspirer le projet insensé de lui donner la main, laissez-moi donc le tems de l'examiner, de connoître le fond de son caractère et de son ame, et jurez-moi d'être huit jours sans me demander à la voir. — Le

duc ne put pas refuser d'en prêter le serment à sa sœur, d'autant plus qu'elle avoit eu l'adresse de lui faire une proposition si raisonnable en présence de son grand-référendaire et des principaux seigneurs de sa cour.

Nous verrons quel fut le succès des vues secrettes de la sœur du duc; et, puisque nous laissons la jeune Euriant en de si bonnes mains, il est naturel de nous occuper du sort du malheureux Gerard.

Ah! qu'il est douloureux de s'éloigner de ce qu'on aime! qu'il est difficile de rompre une première chaîne! Entraîné par le désespoir et par le dépit, Gerard s'éloignoit à toute bride de celle qu'il croyoit infidelle; mais il ne pouvoit arracher de son cœur le trait dont il étoit blessé. — Suis-je donc le seul, se disoit-il, qui se soit vu tromper par une femme? Salomon, malgré toute la sagesse qu'il avoit reçue de l'Eternel, Samson, malgré tous les miracles que le Très-Haut faisoit en sa faveur, furent souvent dupes dans leurs amours. *Celuy qui se tient trop assuré dans ses amours doit pour fol estre tenu, bien plus fol encore est celuy qui ose sa mie éprouver. Bien devois-je laisser la mienne en paix; las! qu'ai-je fait quand par malengin ay-je mis la mienne à l'essay?*

A ces mots, il se rappeloit les doux momens passés

passés avec Euriant, toutes les perfections, tous les charmes de sa mie ; et quoique la violette fut la cause de la perte de son comté de Nevers, il ne pouvoit penser sans émotion à la charmante place que cette violette occupoit. La tendresse, l'ingénuité, les sentimens d'Euriant se retraçoient dans son cœur, et l'empêchoient de la croire absolument coupable. Il connoissoit Liziard pour être capable des plus noires trahisons ; des torrens de larmes couloient de ses yeux, il se repentoit d'avoir abandonné sa mie dans un désert. — Auroit elle si vivement senti ma perte, auroit-elle suivi mes pas, se disoit il, si son cœur n'eût été toujours aussi sensible pour moi ?

En s'occupant de ces idées si douloureuses, Gerard laissoit marcher son cheval à l'aventure. Ce cheval, qui connoissoit le chemin de Nevers, l'avoit pris sur le soir ; et, pendant toute la nuit, il avoit marché si légèrement, qu'à la pointe du jour le comte apperçut de loin un gros bourg qu'il reconnut pour être l'un de ceux de la frontière de ses états. La vue de ce bourg lui rappela sa perte. — Hélas ! disoit-il, voilà donc ce beau pays où mes pères ont donné des loix, où j'ai passé ma jeunesse, où j'étois aimé d'Euriant, où je devois passer des jours si heureux avec elle. Hélas ! j'ai perdu par ma

faute ce noble héritage ; j'ai fait mon malheur et celui de mes anciens sujets : j'en étois aimé, ils auroient été heureux sous mes lois. Je connois Liziard ; il ne s'occupera point de leur bonheur : dur et pervers , il traitera le Nivernois en pays de conquête. En disant ces mots , Gerard sentit naître en lui le desir le plus vif de savoir par lui-même ce qui se passoit alors à Nevers. Sachant que madame Gondrée n'étoit point sortie de cette ville , il osa former le *dessein* d'entrer , bien déguisé , dans la ville , et conçut l'espérance de parler en secret à la gouvernante de sa mie. — Je ne peux résister (disoit il) à la voix qui s'élève dans mon cœur , et qui me dit encore qu'Euriant n'est point coupable ; ce n'est que lorsque mon malheur me sera confirmé par Gondrée , que je peux prendre le parti d'oublier ma mie , ou de chercher la mort.

Gerard savoit qu'un ancien ménestrel du duc son père s'étoit retiré dans ce bourg avec sa vieille femme , pour y jouir paisiblement des bienfaits de son ancien maître. Ce menestrel l'avoit fait danser souvent avec sa mie , au son de sa vielle qu'il touchoit mieux que tous les autres jongleurs du pays. Il prit le partit de se confier à ce bon-homme , dont il connoissoit l'attachement et la probité. Il s'enfonça dans un hallier épais sur le bord du grand chemin. Il débrida son

cheval pour le laisser paître ; et, quoiqu'il fût abattu par la fatigue et le besoin, il prit le parti d'attendre la nuit pour se rendre chez le vieux menestrel. Il se coucha sur l'herbe ; des fraises et quelques fruits sauvages qu'il baignoit de ses larmes, furent la seule nourriture qui l'empêcha de succomber pendant cette longue journée. Gerard fut tiré deux ou trois fois de sa profonde rêverie par le passage de quelques laboureurs, qui causoient entre eux, chemin faisant ; et deux fois il les entendit déplorer la perte de leur ancien maître, maudire le jour qu'il les avoit quittés, et celui de la prise de possession de Liziard. *Bien devons attendre*, se disoient-ils, *maux & outre-cuidauce de la part de ce Liziard ; il n'a pas plus de conroy* (1) *dans sa tête que dans son hôtel, où tout va de mal en pis, en perpétuel desfroy.*

Dès que le soleil fut caché sous l'horison,

---

(1) Conroi ; c'est l'ordre, en ancien langage, comme desroy veut dire désordre. Ce mot ancien est encore en usage dans la maison du roi. Lorsque le roi ou la reine s'arrêtent, en voyageant, chez un prince même ou chez un particulier, et qu'ils y couchent, ou que seulement ils y dînent, le contrôleur de la maison, qui les suit, donne cent écus d'or à celui qui reçoit ou le roi ou la reine ; et il porte sur son état, que c'est pour payer le desroi.

Gerard se rendit chez le vieux menestrel, après avoir pris la précaution de couvrir ses traits et son teint avec un mélange de jus d hache et de safran ; il connut avec plaisir que cette teinture le déguisoit assez, pour que ses serviteurs les plus familiers ne pussent le reconnoître. Il demanda l'hospitalité pour une nuit ; et le vieux menestrel, attendri de voir qu'il portoit l'empreinte de la souffrance et de la douleur sur son front, s'empressa de lui donner des secours. — Mes bons et nobles maîtres, dit-il à Gerard, m'ont mis en état de passer des jours paisibles; et je remercie le ciel, quand il me met à portée de partager leurs bienfaits avec des malheureux. Quelques mets bien restaurans, un flacon plein d'un bon vin bien vieux, furent apportés par la vieille épouse du menestrel; et Gerard commençoit à réparer ses forces épuisées, lorsque son hôte reconnut à son doigt une bague qu'il avoit vue souvent en lui donnant des leçons de vielle. Ce bon homme, qui s'étoit déja senti vivement ému en recevant Gerard, acheva, dans ce moment, de le reconnoître. Il fit, en se jetant à ses genoux, un cri perçant qui fit accourir sa femme. — Ah ! c'est notre cher maître, s'écria-t il : ah ! Dieu, dans quel état le vois-je réduit ! — Gerard les embrassa tendrement tous les deux,

leur confia ses peines, et leur fit mille questions différentes sur ce qui se passoit dans le palais. — Hélas, dit le menestrel, je n'ai pu me résoudre à voir un lieu qui me rappeleroit les maîtres que j'ai perdus. Je ne vais plus à Nevers; ce n'est que par les passans que je sais que vos anciens sujets vous pleurent sans cesse; qu'il ne règne plus d'ordre ni de dignité dans la cour de Liziard; que la vieille Gondrée y est restée, et que c'est la seule des anciens serviteurs de la maison qui n'en ait pas été chassée. Gerard tressaillit en écoutant le menestrel, et se fit répéter ce qu'il venoit de lui dire de Gondrée. Le bon homme ajouta qu'il sembloit même que Liziard la traitoit avec un air de confiance et de considération. — Ah! leur dit-il, il faut que je voie par moi-même comment ils sont ensemble: je les soupçonne tous deux de la plus infâme trahison; et, dussé-je périr mille fois si je suis reconnu, la mort me sera douce si je peux m'assurer que ma chère Euriant n'est point coupable. Le vieux menestrel embrassa ses genoux une seconde fois, et le conjura de ne point exposer sa vie. — Je pense comme vous, dit il à Gerard; je les crois tous deux capables des crimes les plus noirs: mais plus ils se sentent coupables, plus votre mort

est certaine s'ils vous reconnoissent. — Gerard lui remontra que dans son état présent il n'avoit plus rien à ménager ; qu'il n'étoit point occupé de la perte de son comté : mais qu'il ne pouvoit survivre à l'infidélité de sa mie, et qu'il n'avoit d'autre moyen pour s'éclaicir, que d'aller lui-même à Nevers.

Le menestrel, le voyant déterminé, se trouvant même persuadé que Gerard n'avoit que cette ressource pour se tirer de son état affreux, prit toutes les précaurions possibles pour achever de le bien déguiser. Il lui fit prendre ses houzettes (1) ; il le couvrit de son vieux manteau : les beaux cheveux de Gerard furent enfermés sous un bonnet fourré à moitié pelé. Il pendit sa vielle à son cou, avec sa malette couverte de peau, et parvint à lui donner tout l'air du plus pauvre et du plus misérable de tous les menestrels. Gerard partit dès le lendemain matin à pied, et fit trois lieues dans les boues et par la pluie pour se rendre à Nevers, où, sur les onze heures du matin, il entra le cœur bien serré, mais plus animé que jamais à suivre son projet. C'étoit un jour de fête ; et le peuple commençoit à se répandre dans les rues au sor-

(1) Espèces de bottines.

tir de l'office, le soleil ayant dissipé les nuages pluvieux qui l'obscurcissoient.

Gerard s'arrêta dans plusieurs carrefours différens, et tira quelques sons de sa vielle, selon l'usage des menestrels, qui se servoient de ce moyen pour se faire appeler dans les maisons. Il entendit plusieurs fois les bourgeois se dire l'un à l'autre : — Que vient faire ce malheureux jongleur en cette ville, où nous sommes tous en tristesse ? Passez plus loin, mon pauvre ami, lui disoient-ils : Nevers n'est plus ce qu'il étoit du tems de ses anciens maîtres ; vous mourriez de faim, avant qu'aucun de nous vous appelât. — Gerard versa des larmes d'attendrissement en les écoutant : ils crurent qu'il partageoit leur douleur, et plusieurs lui donnèrent du pain et des gâteaux qu'il mit dans sa mallette avec une bien vive reconnoissance. — Ah ! se disoit-il, quels nouveaux regrets ne dois je pas sentir d'avoir perdu par ma faute des sujets aussi fidèles ?

Gerard, après avoir parcouru quelque tems la ville, s'approcha du palais, s'assit sur une borne, et se mit à jouer de sa vielle. Personne ne l'avoit encore appelé, lorsque heureusement madame Gondrée ouvrit un balcon, l'entendit, et l'envoya chercher pour amuser le nouveau

comte de Nevers pendant son dîner. Liziard, malgré son succès, étoit souvent plongé dans une sombre rêverie. Les remords ne changent pas les ames perfides et criminelles, mais du moins ils les tourmentent assez pour ne les laisser jamais jouir d'une douce tranquillité. Liziard voyoit sur les visages consternés de ses nouveaux sujets à quel point il leur étoit odieux; il sentoit qu'il méritoit de l'être.

Dès qu'il fut à table, madame Gondrée introduisit le menestrel, qui frémit d'horreur et de colère, en voyant Liziard assis paisiblement à la même table où son père, sa mère et sa chère Euriant avoient fait si long-tems le charme et le bonheur de sa vie. Il prit cependant sur lui d'accorder sa vielle, et de chanter une romance. Il en choisit une qui répondoit au sentiment qui l'agitoit; c'était celle de Guillaume d'Orange-au-court-nez, qui, couvert des blessures qu'il avoit reçues en suivant Charlemagne, venoit prier son foible fils, Louis le Débonnaire, de lui donner du secours contre les Sarasins La romance portoit que le fils du grand Charles remettoit l'accord de sa demande à la décision de son conseil; et que Guillaume, indigné de son ingratitude, la lui reprochoit avec fierté, lui montroit ses blessures, lui disoit

qu'il renonçoit à son service, à son vasselage, et qu'il ne voudroit pas même tenir de lui un seul éperon (1) doré.

Liziard fait peu d'attention à la romance de Gerard, et celui ci voyant qu'on ne lui dit pas de continuer, se lève de son tabouret; et se sentant encore mouillé de la pluie du matin, il s'approche de la grande cheminée de la salle, et se tient debout dans un des coins de l'âtre pour se sécher. Personne ne fait attention au pauvre jongleur; les domestiques emportent la table, se retirent, et Liziard seul reste avec Gondrée. La vieille scélérate saisit ce moment pour lui faire des reproches amers sur ce qu'il n'a rien fait encore pour elle, depuis qu'il est maître du comté de Nevers. Liziard s'excuse sur ce qu'il a craint que les grandes récompenses qu'il lui destine n'eussent découvert le pacte qu'ils avoient fait ensemble, s'il l'eût mise sur le champ en possession. Il convient qu'il

---

(1) L'éperon doré étoit la marque de la Chevalerie: les damoisels, les bacheliers et écuyers n'en portoient que d'argentés. Guillaume, par ces mots, annonce à Louis le Débonnaire qu'il dédaigne son secours; et que puisqu'il a pu hésiter à le lui donner, il est dégagé de son hommage lige: il lui déclare qu'il n'est plus son homme, et qu'il ne le reconnoît plus pour son suzerain.

lui doit tout; que sans elle il n'eût jamais pu voir la violette, et qu'il eût perdu son comté de Forest : cependant il regrette qu'elle s'en soit tenue à lui faire voir tous les charmes d'Euriant, dont le souvenir, dit-il, l'agite plus, lorsqu'il se la rappelle, que dans le moment où sa gageure seule l'occupoit. Mais Gondrée rejette bien loin cette idée, en l'assurant qu'Euriant seroit plutôt morte mille fois, que de manquer à l'amour qu'elle avoit pour Gerard. Liziard, après avoir renouvellé ses promesses à Gondrée, sort et descend pour monter à cheval; la vieille se retire. Gerard sort de la cheminée, descend par un escalier dérobé qu'il connoît, s'éloigne du château, et va se réfugier dans le confessional d'une église, pour cacher le trouble qui l'agite, et pour rendre graces au ciel de ce que sa chère Euriant n'est point coupable. C'est alors que s'abandonnant à tous ses transports, à peine est-il encore un instant agité par la *fureur* que lui doit inspirer une si noire trahison: il ne s'occupe que du bonheur d'être sûr que sa charmante mie est fidelle; il verse un torrent de larmes, mais elles ne sont plus amères; il se sent ranimé par l'espérance de la retrouver, de prouver son innocence, et de punir Liziard et Gondrée de leurs forfaits. Dès qu'il est un peu remis de cette agitation violente:

il sort de Nevers, et retourne d'un pas léger, chez le vieux menestrel. — Ah! mon bon vieux ami, lui dit-il, que ne te dois je pas! — Gerard lui apprend, avec la joie la plus vive, l'heureux succès de son voyage. Le bon homme et sa vieille femme s'attendrissent avec lui sur le sort de la belle Euriant, qu'il a si cruellement abandonnée dans la forêt. Gerard n'est plus occupé que de voler à sa recherche. Il essuie les vilaines couleurs qui le défigurent : il reprend ses habits, se repose pendant quelques heures, et part, long tems avant le jour, pour retourner dans la forêt où son injuste dépit l'a séparé de sa fidelle et charmante mie.

La nuit étoit très obscure, et deux ou trois chemins différens se croisant à peu de distance du bourg dont il partoit, il s'égara de celui qu'il auroit dû suivre. Ne reconnoissant plus le pays, à la pointe du jour il fut forcé de marcher à l'aventure, en priant le ciel de le conduire sur les traces d'Euriant.

Gerard marcha pendant trois jours, sans oser entrer dans aucune ville, de peur d'être reconnu; quelques pauvres villageois, chez lesquels il s'arrêtoit pendant la nuit, ne purent lui donner aucune notion sur l'objet de sa recherche. Sur la fin du quatrième jour, quelques cavaliers armés qu'il rencontra lui dirent qu'il

étoit près de la forêt des Ardennes ; et ces cavaliers, le voyant d'une taille avantageuse et bien monté, lui proposèrent de venir avec eux pour servir le comte Galeram dans une expédition. Gerard apprit, par les réponses qu'ils firent à ses questions, que ce comte, amoureux d'une belle et jeune héritière du pays, avoit résolu de l'enlever par la force des armes, et qu'il la tenoit assiégée dans son château. Gerad étoit né trop généreux pour embrasser une aussi mauvaise querelle ; il résolut au contraire de secourir celle que Galeram vouloit opprimer. Il suit ces cavaliers, et arrive avec eux à la vue d'un château, que plusiers troupes commencent d'entourer. Il prend son tems pour se séparer des cavaliers ; il vole aux barrières du château, qui s'ouvrent pour le laisser entrer. On le conduit à la dame du lieu, qu'il trouve plongée dans le plus affreux désespoir. Ses deux frères tombés sous les coups du redoutable Galeram, l'ont laissée sans défense. Gerard lui propose de remettre son sort entre ses mains. Elle l'accepte ; il envoie défier Galeram. Le combat entre ces deux terribles adversaires est furieux ; Galeram succombe, Gerard est vainqueur. La belle et jeune dame, héritière des plus riches états, prend soin elle-même des blessures de Gerard, se prend d'amour

pour lui, veut lui donner la main, et le rendre plus puissant qu'il n'a jamais été. Mais Gerard, fidele au souvenir de sa mie, et plus résolu que jamais à la retrouver ou à mourir, s'échappe, une nuit avant que ses blessures soient refermées, arrive à Châlons, à moitié mort. Il se trouve mal en arrivant : un riche bourgeois, touché de son état, le fait emporter chez lui. La fille de ce bourgeois, très-spirituelle et très-jolie, se prend d'amitié pour lui et achève de le guérir de ses blessures. L'honnête Gerard, s'apercevant que cette jeune personne est prête à devenir sensible pour lui, la prévient, en se faisant connoître, et en lui racontant ses aventures et ses malheurs. Elle perd toute espérance d'en faire son ami. — Partez, lui dit-elle, puisque vous ne pouvez faire le bonheur de ma vie ; votre séjour ici devient trop dangéreux pour moi. Vous avez perdu votre mie pour avoir voulu follement éprouver son cœur ; ne vous rendez pas encore plus coupable, en me rendant malheureuse. — A ces mots, elle lui donne un bel épervier ; elle lui fait amener son cheval, l'embrasse, et le fait partir. Gerard éprouve plusieurs autres aventures ; il en sort toujours avec gloire, et sans se faire connoître pour l'ancien comte de Nevers, il ne porte d'autre nom que celui de

Chevalier à l'Epervier ; et c'est sous ce nom qu'il arrive chez Milon, duc de Cologne, qui rassemble de toutes parts des Chevalier pour soutenir la guerre qu'il a contre les Sesnes (1), qui viennent de faire une incursion dans ses états.

Gerard ne fut pas long-tems sans donner des preuves qu'il étoit un des premiers Chevaliers de l'univers, le duc Milon l'ayant vu porter la terreur dans les rangs de ses ennemis, enlever des étendards, et renverser le duc de Sesnes qu'il auroit fait prisonnier, si plusieurs escadrons ne fussent venus à son secours. Le duc Milon après cette journée, qui fut à son avantage, amena Gerard dans son palais, et voulut qu'il y fut logé désormais.

Si Gerard avoit paru redoutable les armes à la main, il ne parut pas moins charmant à toutes les dames de la cour de Milon, lorsqu'il fut désarmé. La jeune Euglantine, fille du duc, ne put s'empêcher d'être émue lorsqu'il fut amené par son père. On sait quelle étoit l'espèce de salut que les dames du plus haut parage devoient aux Chevaliers qui leur étoient présentés au sortir d'un combat dont ils avoient remporté l'honneur. Les lèvres d'Euglantine ne firent que

(1) Saxons.

l'effet d'une feuille de rose sur la bouche de Gerard; mais celles du beau Gerard firent celui d'un trait de feu sur la bouche d'Euglantine. Une jeune fille d'honneur de la princesse ne put s'empêcher de dire en soupirant : — Ah ! que ma maîtresse est heureuse ! — Elle avoit dit ces mots assez haut pour être entendue. Gerard rougit, et n'en parut que plus beau. La belle Euglantine regarda Florette (c'étoit le nom de cette jenne fille) avec une sorte de colère ; et dès qu'elle fut retirée dans son appartement, elle la fit appeler pour lui faire des reproches très-vifs sur l'espèce de déclaration qu'elle avoit osé faire à Gerard. *Dea , Maîtresse* , répondit Florette , *seroit-il donc que male jalousie vous poigne* (pique) *déja pour le Chevalier ? se mesure-t-on en amours ? et si de moy voulsit-il faire sa mye ; pensez-vous que je le refusasse ! — Taisez-vous, petite sotte* , lui dit Euglantine ; *avez-vous villes et fiefs à lui donner comme moy ? — Ah ! ah ! dame, cuidez-vous donc que villes et fiefs fassent naître chauds desirs et fin amour ? Bien à foison avez-vous charmes pour plaire au Chevalier ? Le peu que j'en ay, c'est tout mon bien ; mais je ne dis pas que je ne les mette au jeu pour m'en faire aimer.*

Euglantine fut très courroucée de la réponse hardie de Florette ; elle la renvoya dans sa cham-

bre, s'enferma dans la sienne, et se mit à penser *tant amoureusement, qu'elle sembloit un bambin qui vient de manger du miel, et se passoit le bout de sa langue sur les lèvres, cuidant y sentir encore celles de Gerard.*

Les Sesnes, rebutés par la grande perte qu'ils avoient faite dans cette dernière action, furent quelque jours sans rien entreprendre, et s'occupèrent à construire des machines pour battre la cité, tandis que le duc Milon employoit ses soldats et les bourgeois à fortifier ses remparts. Ces jours, que Gerard regardoit comme perdus, parce qu'il n'étoit rempli que du desir d'acquérir de la gloire, étoient bien agréables pour celles qui ne s'occupoient que de leur amour. Quelques fêtes et des bals que le duc Milon permit à sa fille de donner, firent paroître Gerard avec de nouveaux charmes aux yeux d'Euglantine et de Florette. Toutes les deux avoient une tres jolie voix; toutes les deux, occupées de plaire à Gerard, ne négligèrent pas ce moyen de le toucher, et de lui faire entendre le secret de leur ame. Euglantine prit un jour un tympanon; et ses belles mains faisant voltiger les deux baguettes avec grace, elle chantoit en regardant Gerard du coin de l'œil:

Amour m'a mise en grand mal-aise,
Dolente suis par mal d'aimer,

L'instant

L'instant d'après, Florette prit un sistre, et pria Gerard de l'aider à tirer ses gants. Elle eut l'adresse de les retenir assez pour que Gerard fût long-tems à lui rendre ce service, et ne pût découvrir que peu à-peu des bras et des mains d'albâtre, que les graces avoient arrondis. Elle tira quelques sons plaintifs en regardant d'abord Euglantine; elle finit par chercher les yeux de Gerard au second vers de sa chanson; et sa voix douce, et comme retenue par une peine secrette, fit entendre ces mots:

> Vous chantez, et je meurs d'aimer;
> Trop vous est petit de mes maux:

Euglantine ne put tenir au mouvement de jalousie qu'elle sentit alors. Elle interrompit Florette; et, retirant assez brusquement le sistre de ses mains: — *Chevalier*, dit elle, en le présentant à Gerard, *tant bien nourri* (élevé) *nous paroissez estre, qu'il n'est possible que ne sachiez ouvrer* (vous servir) *de sistres et de chants, comme de lance et d'épée.* Gerard, ne pouvant s'en défendre, prit le sistre; il en tira quelques accords, et fit un grand soupir. Euglantine et Florette espérèrent toutes deux que ce soupir étoit pour elles; toutes deux cherchèrent à lire dans les yeux de Gerard: mais bientôt elles soupirèrent aussi tristement que lui, en voyant

ses regards fixés sur les cordes de son sistre, et en l'entendant chanter :

Hélas ! hélas ! je ne vois pas ici
Celle qui tient et mon ame et ma joie.

Euglantine étoit très-vive ; et n'étant plus la maîtresse de cacher le dépit que lui donnoit cette chanson : *Sire Chevalier*, lui dit-elle tout bas, *faut que vous ayez le cœur bien failly, quand aimer n'osez où vous êtes aimé ; bien m'apert que, par ces mots, vous avez voulu m'éconduire.* Gerard, se voyant aussi vivement pressé, crut pouvoir se tirer d'embarras par une feinte. *Belle damoiselle*, lui dit-il, *il ne conviendroit pas à si pauvre Chevalier que je suis, de lever mes yeux en si haut lieu ; j'avois une mye qui m'étoit sortable : foi de mariage nous nous étions donné : un père cruel nous a séparés, la tient en chartre privée, et ma mort a pourchassé de tel randon* (de telle force), *que j'eusse été pendu ou décollé, si je n'eusse fui de sa vengeance.* — *Ah !* dit-elle, *si j'eusse été votre mye, j'eusse prévenu la colère de mon père, et je m'en serois enfuie avec vous.*

Florette prit le prétexte de dire à sa maîtresse que le duc Milon alloit arriver, pour interrompre une conversation qui l'alarmoit. Gerard descendit seul dans un jardin pour penser

à sa mie ; et Florette, l'observant sans cesse, descendit promptement dans une salle basse du château, qui donnoit sur le jardin. Elle toussa plusieurs fois ; et dès que Gerard regarda vers la fenêtre, elle se mit à chanter bien doucement :

Qui sçait guérir du mal d'aimer,
Sy veigne à moi, car d'aimer souffre.

Euglantine l'entendit répéter plusieurs fois ce refrein ; et quoiqu'elle s'apperçut que Gerard ne faisoit pas semblant de l'entendre, elle appela Florette, lui fit les reproches les plus vifs ; et Florette, ne gardant plus aucune mesure, lui répondit avec hauteur, et lui dit qu'elle étoit bien résolue de faire tout au monde pour gagner le cœur du Chevalier, et que les avances qu'elle pourroit lui faire seroient plus excusables que celles qu'une princesse osoit risquer vis-à-vis de cet inconnu.

Euglantine n'osa porter plus loin sa dispute avec Florette, celle qui l'avoit élevée étant arrivée dans ce moment. Cette ancienne gouvernante connoissoit trop bien le caractère de sa pupille, pour ne pas juger à son émotion, qu'il se passoit quelque chose d'étrange dans son ame. Elle fit entrer Euglantine dans un cabinet, et s'y prit de la manière la plus douce et la plus affec-

tueuse pour arracher son secret. Le cœur d'Euglantine étoit trop plein, trop ému, pour n'avoir pas besoin d'une confidente. Il est si doux de parler de ce qu'on aime, qu'une des premières faveurs de l'amour, c'est de pouvoir confier les peines secrettes dont il nous accable. La belle Euglantine pencha sa tête sur le sein de sa gouvernante, et lui fit l'aveu de ses sentimens. — Ah! ma bonne, dit elle, il avoit sûrement du poison sur les lèvres; car depuis le moment qu'elles ont touché les miennes, je n'ai pas joui d'un instant de repos, et ce poison a fait bien du ravage: je sens qu'il a passé jusques dans mon cœur; et qu'il semble même se porter jusques dans mes veines. Ah! dieux, que faire, ma bonne? Si jeunette encore, faudra-t-il que je meure du mal d'aimer, tandis que cet état est si doux, dit on, pour tout ce qui respire?

La gouvernante tenoit un peu des mœurs de madame Gondrée: elle n'étoit pas aussi scélérate qu'elle, à la vérité, mais elle n'étoit pas plus sévère. Elle aimoit Euglantine. *Rassurez-vous, ma fille*, lui dit elle; *grand dommage seroit-ce que si gente créature et si noble princesse mourût de ce mal qu'il est si doux et si facile de guérir. Par tout ce que vous venez de me dire, et par tout ce que j'ai pu voir moi-même, je juge que ce Chevalier est prévenu par quelque grande par-*

sion, qui, jusqu'ici, lui donne pour vous l'air de l'indifférence; laissez-moi faire: je sçay la composition d'un breuvage qui lui fera bientôt oublier celle qu'il regrette, et qui le fera tomber à vos genoux, si vous pouvez réussir à le lui faire partager avec vous. Euglantine sauta au cou de sa bonne et commode gouvernante, et la conjura de préparer *ce boire amoureux: Pis ne peut m'advenir*, lui dit-elle, *que male mort, et mieux vaut l'encourir contente, que languissante et souffreteuse, telle qu'amours me tient.*

Pendant le complot qu'Euglantine et la gouvernante faisoient ensemble, Florette se dépitoit dans sa chambre; elle imaginoit mille moyens de supplanter sa maîtresse, et de s'attacher le Chevalier inconnu. Le dernier de tous fut celui de l'aller trouver pendant la nuit. — Je pourrai, se disoit-elle, causer à mon aise avec lui; je lui représenterai tous les périls qu'il courroit, s'il avoit une intrigue secrette avec la princesse, et.... — Nous ignorons ce que Florette imaginoit de plus; elle étoit si jeune encore: son petit cœur parloit pour la première fois.... Il seroit indiscret de chercher à deviner ce qu'il pouvoit lui dire: nous savons seulement que Gerard n'avoit rien à lui répondre, et que dans le tems où ces deux jeunes personnes s'occupoient si vivement de lui, le bon et fidele Cheva-

lier ne pensoit qu'à se tirer avec honneur (mais promptement) de la cour du duc Milon, et de l'engagement qu'il avoit pris de le servir ; il brûloit d'impatience de retourner à la recherche de sa chère Euriant. Ce fut dans cette vue que, dès le même jour, il alla trouver le duc Milon, et qu'il lui proposa d'envoyer un héraut à *Regiduf*, duc des Sesnes, et de lui faire proposer de terminer la guerre par le combat de tel nombre de champions qu'il voudroit choisir, sous les conditions que le parti dont les champions succomberoient céderoit non-seulement à l'autre une province frontière que tous les deux se disputoient, mais qu'il seroit obligé de payer tous les ans un tribut de cent chevaux équipés pour la guerre. Milon, desirant épargner le sang de ses sujets, suivit le conseil de Gerard. Il envoya son grand sénéchal, précédé par deux de ses hérauts, porter ce cartel à Regiduf; et ce duc des Sesnes, étonné de la résistance qu'il avoit éprouvée, et se confiant dans ses forces et sa valeur, comme dans celles de deux de ses sujets auxquels il ne croyoit pas qu'aucun des Chevaliers de Milon pût résister, accepta le défi ; répondit au duc de Cologne qu'il étoit prêt à suivre les conditions du cartel proposé, s'il vouloit combattre en personne contre lui, suivi de deux de ses Chevaliers ; et que dès le

lendemain, au lever du soleil, il se rendroit, avec deux des siens, dans une prairie qui se trouvoit placée entre les glacis de Cologne et la première ligne de son armée. Le brave sénéchal, qui connoissoit la haute valeur de Milon, prit sur lui d'assurer Regiduf que son maître ne se refuseroit pas à ce cartel, et qu'il pouvoit se préparer au combat pour le lendemain matin.

Milon en effet remercia son sénéchal de s'être aussi noblement acquitté de sa commission, et le choisit, avec Gerard, pour lui servir de second dans cette affaire. Le bruit s'en répandit aussitôt dans le palais, et porta les plus vives alarmes dans le cœur des sujets de Milon, dont ce prince étoit adoré; mais elles ne purent égaler celles d'Euglantine et de Florette. Elles accourent; éperdues et couvertes de larmes, aux pieds du duc, pour le conjurer de ne point exposer sa tête, de ne pas accepter le défi de Regiduf; et leurs yeux se tournoient souvent sur Gerard, en lui demandant cette grace. Milon les embrassa tendrement, rit de leurs craintes, et leur dit que son honneur et l'amour qu'il avoit pour ses sujets ne lui permettoient pas de rejetter un moyen aussi prompt de finir cette longue et cruelle guerre.

On croira sans peine que l'une et l'autre renoncèrent au projet qu'elles avoient formé,

qu'elles remirent à le suivre, après l'évènement d'un combat qu'elles ne pouvoient empêcher. La crainte de perdre un amant adoré peut seule réunir deux rivales. Euglantine et Florette se retirèrent ensemble, fondirent en larmes, et suivirent la foule du peuple, qui couroit remplir les temples, et faire des vœux pour son souverain : on eut peine à les en arracher, pour les ramener au palais.

L'aube du jour paroissoit à peine lorsque les trois guerriers se couvrirent de leurs armes. Milon, le sénéchal et Gerard, montés sur de vigoureux coursiers, sortirent seuls de la cité, dont ils firent fermer les portes, et s'avancèrent vers la prairie. Le peuple de Cologne couvrit les remparts, pour être spectateurs de ce combat; et les troupes du duc se formèrent sur le glacis, avec ordre que personne ne sortit des rangs, sous peine de la vie. Milon entroit à peine dans la prairie, lorsqu'il vit Regiduf s'avancer de son côté, suivi de deux Sesnes d'une taille gigantesque, tous deux nourris dans les montagnes de Harths; et dont l'aspect fit frémir de crainte et les sujets, et jusqu'aux troupes même de Milon. Les six Chevaliers étant en présence, un héraut s'avança de chaque côté, portant l'acte de la convention réciproque. Ils en firent l'échange; l'un d'eux rapporta celui qui

lui fut remis dans le camp des Sesnes, et celui de Milon rentra dans Cologne avec l'acte qu'il avoit reçu.

Les combattans ne tardèrent pas à se charger, et jamais rencontre ne fut plus terrible. Le duc Milon et Regiduf brisèrent leurs lances sans se blesser; mais leurs chevaux s'étant frappés de front comme deux taureaux en fureur, tombèrent morts sur l'herbe, et leurs maîtres restèrent étendus sans connoissance. Le sénéchal fut percé d'outre en outre par le redoutable Sesne qu'il avoit en tête, et perdit la vie, avec son sang, par cette large plaie. Gerard heureusement eut le même avantage sur le Sesne qu'il combattoit; mais, quoique ce dernier eût la gorge percée par la lance de Gérard, le choc du puissant cheval qu'il montoit fut si violent, que celui du comte de Nevers fut renversé sur son maître au même instant où le Sesne rendoit le dernier soupir.

Gerard se débattit avec effort sous son cheval, avant que de parvenir à s'en débarrasser: et pendant ce tems le Sesne, qui venoit de tuer le sénéchal, s'appercevant que Regiduf et Milon étoient étendus sans connoissance, il descendit de cheval, et courut sur ce dernier l'épée haute, pour lui couper la tête ou pour le faire prisonnier. Il étoit déja prêt à le saisir par son casque, lorsque les cris menaçans de Gerard l'obligèrent

à le quitter, et à se mettre promptement en défense. Le comte de Nevers ayant vu le péril qui menaçoit Milon, avoit volé pour le secourir: il attaqua le Sesne avec fureur; et celui-ci, qui surpassoit Gerard de toute la tête, courut avec la même impétuosité sur lui, croyant l'abattre de ses premiers coups. Gerard également adroit et léger, sut les esquiver ou les parer, et fit bientôt couler le sang de son redoutable ennemi. Le Sesne, furieux de recevoir des blessures à chaque nouvelle attaque, mugit de rage dans son casque, comme un taureau qu'un puissant dogue a saisi par l'oreille; il jette son épée, tire son poignard, et s'abandonnant sur Gerard, il parvient à le saisir, quoique celui ci prenne ce moment pour lui plonger son épée dans le flanc, au défaut de la cuirasse. Le Sesne se sent blessé mortellement, fait un dernier effort, renvese sous lui le comte de Nevers, et veut lui plonger son poignard dans la gorge; mais le coup ne porte que dans l'épaule qu'il lui traverse. Le Sesne, épuisé par la perte son sang, succombe enfin, jette un horrible cri, perd ses forces, et meurt entre les bras de Gerard, qui se relève baigné dans son propre sang et dans celui de son ennemi.

Le cri du Sesne expirant avoit été si terrible, qu'il avoit rappelé Milon et Régiduf de

leur étourdissement. Ce dernier se relève le premier, en chancelant tire son épée, et veut s'élancer sur Gerard qu'il voit couvert de sang: mais celui ci, malgré sa blessure, prévient Regiduf, et d'un coup terrible qu'il lui porte sur le bras, il lui fait tomber son épée: il le saisit, le terrasse, et lui fait crier merci. Milon se relève à son tour; il prend l'épée de Regiduf, et reçoit ce prince, devenu son tributaire, des mains du brave Gerard.

Le combat étant terminé, quatre hauts barons furent appelés de chaque côté. Milon reçut la foi de Regiduf, en leur présence; la paix fut jurée, de part et d'autre, selon le traité précédemment signé.

Gerard, comme vainqueur, remit avec noblesse aux seigneurs Sesnes le corps, les armes et les chevaux de leurs compagnons. Regiduf se retira, dès le même jour, avec son armée; et Milon, après avoir fait mettre le premier appareil à la profonde blessure de Gerard, le fit emporter dans une litière, marchant à cheval à côté de lui. Ce prince le fit entourer par sa baronnie, et le faisant précéder par ses trompettes et par ses hérauts, qui le proclamoient comme le vainqueur de cette grande journée, il rentra triomphant dans Cologne.

Ce fut aux acclamations générales de l'armée

et du peuple de Cologne, que Gerard traversa la cité; et la belle Euglantide accourut, suivie de ses femmes, qui portoient des fleurs et des couronnes de laurier. Milon les refusa toutes. — C'est à ce brave Chevalier qu'elles sont dues, leur dit il, en leur montrant Gerard; je lui dois et mon honneur et ma vie. Gerard, affoibli par la perte de son sang et par la douleur que lui causoit sa blessure, fut tiré doucement de la litière et mis sur un brancard léger, que les dames de la cour couvrirent de fleurs, et qu'elles voulurent porter elles-mêmes. Florette saisit ce moment de soutenir sa tête, qu'elle pressa plus d'une fois bien tendrement. Rien n'échappe aux yeux d'une rivale; et quoique Gerard, pâle, abattu, n'eût point l'air d'être sensible à ces douces caresses, elles rallumèrent la jalousie d'Euglantine, et la déterminèrent plus que jamais à recourir à l'art de sa gouvernante. Celle-ci passoit pour être plus habille que tous les mires de la Germanie, pour guérir les grandes blessures, et Milon lui confia le soin de traiter celles de Gerard.

Le corps du sénéchal avoit été emporté du champ de bataille avec tous les honneurs militaires, et il fut déposé dans la basilique de Cologne, en attendant les magnifiques obsèques que Milon ordonna de préparer. Sa charge, la

plus noble de la cour, étant vacante, le duc crut la devoir au Chevalier qui venoit de lui sauver la vie; et toute sa cour applaudit à son choix.

On imaginera sans peine quelles furent les alarmes d'Euglantine et de Florette, tant que les jours de Gerard furent en danger. Malgré le rang de la princesse, elle suivoit souvent sa gouvernante lorsque celle ci levoit les appareils; souvent ses belles mains s'occupoient de ce soin avec elle, sans que Gerard pût s'en appercevoir. Florette, de son côté, savoit trouver mille prétextes pour le voir : elle lisoit les romans de la Table Ronde près de son lit, et choisissoit toujours ceux qui pouvoient faire entendre à Gerard que l'amour mérite d'être payé par l'amour. Mais plus elle rappeloit cette douce idée, plus le fidele comte de Nevers s'occupoit de sa chère Euriant; et rien ne pouvoit le consoler d'être hors d'état de partir, et de voler à sa recherche.

Gerard commençoit à reprendre des forces; et sa blessure étoit presque refermée, lorsqu'un songe affreux vint porter le trouble dans son ame. Il lui sembla voir Euriant entourée de gens armés, qui la conduisoient en chemise vers un bûcher: il lui sembla que sa mie lui reprochoit sa cruauté, qu'elle l'appeloit à son secours; et l'impression que lui fit cette voix si chère, le

réveilla tout en larmes, et lui parut être un avis du ciel pour ne pas différer à chercher celle dont il avoit reconnu l'innocence. Il fait un effort, il se lève de son lit; et, voyant que l'aurore commence à dissiper les ténèbres de la nuit, il essaye de se couvrir de ses armes, mais la douleur que lui cause sa blessure, ne lui permet pas même de porter son haubert. Cependant, entraîné par l'amour et par la terreur que le songe a portée dans son ame, rien ne peut l'arrêter; il s'enveloppe seulement d'un long manteau fourré, ne prend que son épée, et descend par un escalier dérobé pour aller vers les écuries: il espère avoir la force d'y seller lui-même un cheval, et de sortir de Cologne avant que personne soit réveillé dans le palais. Mais le froid du matin le saisit; l'effort qu'il fait en poussant la porte pesante de l'écurie, fait rouvrir sa blessure: son sang coule, et l'instant d'après il tombe sans connoissance. Heureusement la gouvernante d'Euglantine traversa, peu de momens après, cette même cour; elle alloit cueillir des herbes avant le lever du soleil, pour composer de nouveaux appareils. Son étonnement fut extrême, en voyant un homme étendu près de la porte de l'écurie, et le pavé rougi par du saug; elle jette de grands cris: on accourt; on relève celui qu'on croit être assasiné. La gou-

vernante reconnoît Gerard, le fait porter dans son lit, lui rend l'usage de ses sens, et lui fait les plus tendres reproches sur son imprudence, et sur le dessein qu'il a de quitter la cour de Milon.

Gerard, pénétré de son état présent, et touché des soins de la gouvernante, lui dévoile le fond de son ame, lui raconte toutes ses aventures, la conjure de tâcher de hâter sa guérison, et lui demande un secret inviolable.

La gouvernante connut bien, par ce récit, qu'elle n'avoit d'autre ressource que celle d'un pouvoir surnaturel. Elle fut d'ailleurs fort aise de savoir qu'il étoit, par sa naissance, digne d'épouser Euglantine; et craignant qu'emporté par une passion aussi vive, il ne cherchât bientôt quelque nouveau moyen de s'échapper, elle n'hésita plus à composer un philtre pareil au boire amoureux, que la blonde et charmante Yseult et le brave et beau Tristan avoient autrefois partagé. L'aventure de l'évasion que Gerard avoit tentée, fut tenue secrette; mais, dès le même jour, la gouvernante employa tous les secrets de son art pour composer son philtre, qu'elle remit entre les mains d'Euglantine, en lui disant de l'apporter elle-même au moment où l'appareil du soir seroit levé.

On croira sans peine qu'Euglantine fut exacte

à se rendre près de Gerard, à l'heure marquée. L'adroite gouvernante assura le blessé que ce baume, pris intérieurement, hâteroit sa guérison. Il n'osa le refuser, le vase étant présenté par la main d'Euglantine, et la voyant elle même en faire l'essai. Il but la liqueur dangereuse; et celle qui la lui présentoit ne put douter de sa puissance, lorsque, reprenant le vase de sa main, elle sentit qu'il baisoit tendrement la sienne.

La Gouvernante: voulant achever de tromper Gerard et ceux qui se trouvoient alors dans la chambre, dit qu'il falloit laisser reposer le blessé, tira les rideaux, et sortit avec sa pupille, l'abandonnant aux nouveaux sentimens qu'elle prévoyoit devoir s'emparer de son ame. Hélas! elle ne réussit que trop bien dans ses desseins: étourdi par la force de ce philtre, Gerard ferma bientôt les yeux, s'endormit; mais ce ne fut plus sa fidelle mie qu'il revit dans ses songes, l'image d'Euglantine fut la seule qui se présenta: jamais son imagination n'avoit pu lui peindre Euriant avec plus de charmes; et lorsqu'il se réveilla, séduit par le nouveau feu qui brûloit dans son sein, il prit pour un véritable amour les desirs ardens qu'il sentoit naître. Il n'avoit jamais aimé que sa mie: son peu d'expérience lui fit croire qu'il la retrouvoit dans Euglantine. La tendre Euriant fut oubliée; et nous nous garderons

bien

bien de rapporter mille petits détails du bonheur imparfait qui soutint son illusion. La gouvernante d'Euglantine ne fut pas plus sévère que la vieille Gondrée. Sa pupille étoit assez heureuse pour avoir bu du même philtre ; il lui faisoit oublier l'art qu'elle avoit employé pour séduire Gerard : les desirs sans cesse renaissans de ce beau Chevalier égaloient presque les siens ; Euglantine ne desiroit rien au-delà du bonheur dont elle jouissoit. Peut-être arrive-t-il quelquefois que bien de nouvelles Euglantines partagent, sans aucun prestige magique, une douce illusion avec elle. Mais abandonnons, pour quelque tems, ces deux êtres, qui ne connoissent plus que les plaisirs de l'amour et qui ne jouissent pas de ce sentiment intérieur qui le rend maître de nos ames, de ce sentiment profond qui peut apprécier les desirs comme un bienfait nouveau de ce dieu, mais non comme le plus nécessaire. Occupons-nous plutôt de la tendre et malheureuse Euriant ; elle seule en ce moment, doit intéresser une ame honnête et sensible.

Le Duc de Metz, lorsqu'il remit Euriant entre les mains de sa sœur, n'avoit pas prévu l'obstacle qu'il apportoit lui-même à ses desirs. L'aimable Alfrède (c'étoit le nom de cette sœur) étoit une des princesses les plus vertueuses de l'univers. Elevée avec un de ses cousins, comme

Euriant avec le sien, elle avoit été presque aussi sensible qu'elle : mais n'ayant point eu pour gouvernante une madame Gondrée, elle n'avoit connu que le bonheur d'aimer ; et son amant ayant perdu le jour dans un tournoi, la religion seule l'avoit empêchée de se donner la mort : une douleur profonde l'avoit pénétrée ; et son ame, tendre et sensible, s'élevant à la source des consolations intérieures, elle avoit fait le vœu de consacrer le reste de sa vie au culte des autels. Son frère qui l'aimoit tendrement, l'avoit empêchée de prendre le voile, et la retenoit dans son palais : mais, quelque mariage sortable qu'il eût pu lui proposer, Alfrède étoit restée inébranlable dans la résolution de passer sa vie dans la retraite et dans la prière.

Le Duc de Metz, en remettant Euriant entre ses mains, ne lui cacha rien de son aventure, ni des propos étranges que cette jeune personne avoit tenus dans les premiers momens de son enlèvement. Alfrède en eut horreur : mais ayant jeté les yeux sur Euriant, qui tenoit les siens baissés en sa présence, elle la trouva si jeune, son air lui parut si doux et si modeste, qu'elle se sentit émue par une tendre pitié. Elle chargea celle de ses femmes, en qui elle se confioit le plus, de veiller sur cette jeune fille, de la loger auprès d'elle, et de lui rendre compte de sa

conduite, et des propos qu'elle tiendroit lorsqu'elle se trouveroit en liberté.—C'est un ange, dit quelques jours après cette femme à la princesse; oui, madame, c'est un ange que vous m'avez confié. Depuis qu'elle est près de moi, la pauvre enfant passe sa vie dans la prière et dans les larmes. Non, je ne peux la croire criminelle, je pense bien plutôt que quelque grand malheur lui fait cacher son état et son nom. Je l'ai priée vainement de m'ouvrir son cœur; peut-être, madame, réussirez-vous mieux vous-même à pénétrer ses secrets: permettez que je vous l'amène. — Alfréde y consentit; et cette femme alla chercher Euriant qui vint avec elle en tremblant.

En entrant dans la chambre d'Alfréde, elles trouvèrent la princesse en prières. Euriant se mit à genoux derrière elle; elle s'apperçut qu'Alfréde poussoit des soupirs douloureux, et qu'elle versoit des pleurs en levant ses bras vers le ciel: Hélas! se dit-elle, elle est donc malheureuse! mais ses maux ne peuvent naître ni de l'injustice, ni de l'abandon d'un époux adoré.—Cette idée funeste fit, en ce moment, une si forte impression sur elle, qu'elle perdit connoissance, et qu'elle tomba sur ses mains, en poussant un cri qu'elle ne put étouffer. Alfréde se releva, courut elle-même pour la secourir; elle aida la femme

qui l'avoit amenée à la porter sur un lit de repos; elles la délacèrent pour l'aider à respirer; et découvrant son beau sein, Alfrède apperçut la violette. Elle la considéroit encore, lorsqu Euriant, en reprenant ses esprits, fit un nouveau cri, referma promptement son corset et sa collerette, et se mit à verser un torrent de larmes. — Que pouvez-vous craindre de nos soins pour vous, lui dit doucement Alfrède? — Ah! madame! madame! s'écria t elle, pardonnez à mon premier mouvement. Hélas! ce que vous venez de voir est la cause de mes malheurs, et le sera bientôt de ma mort. Non, s'écria-t-elle une seconde fois, en se jetant à ses pieds; non, je ne peux résister à l'horreur de paroître plus long-tems criminelle aux yeux de la vertu même! Hélas! madame, vous rougirez peut-être de ma première foiblesse: mais vous êtes trop bonne pour n'être pas touchée de mes malheurs. — A ces mots, elle alloit commencer le récit de ses aventures, lorsque Alfrède, cédant à la douce sympathie, l'embrassa, la fit asseoir auprès d'elle; et l'ayant à la fin calmée, Euriant lui fit un récit fidèle de ses infortunes.

Alfrède ne put l'écouter sans verser bien des larmes; elle l'embrassa tendrement: Hélas! madame, lui dit-elle, quelque malheureuse que vous soyez dans ce moment, l'espérance vous reste;

la justice et la bonté du Ciel peuvent vous réunir avec votre époux ; et vous lui prouverez votre innocence: mais moi, malheureuse, rien ne peut finir mes peines et mes regrets ; j'ai perdu celui qui m'attachoit à la vie : suivez moi, je m'expliquerai mieux. — A ces mots, elle la conduit dans son oratoire ; elle ouvre une petite armoire, en tire une boîte d'or formée en cœur : — Voilà, lui dit elle, tout ce qui me reste du plus aimable des Chevaliers. Ce cœur qui n'aima que moi, fut percé d'un coup de lance ; et le même coup a porté les regrets et la mort dans le mien. — Euriant baisa respectueusement ces tristes restes : — Ah ! lui dit-elle, je ne sens que trop que rien ne peut vous consoler ; mais si la plus tendre amitié peut apporter quelque adoucissement à vos peines, c'est sur ce gage sacré que je vous jure de vous être attachée jusqu'au dernier soupir. Mon amant voit encore le jour, mais c'est pour me détester : Ciel, poursuivit elle, comment a-t-il pu soupçonner ma foi? quelques fortes que fussent les apparences, devoit-il me condamner sans m'entendre? Non, madame, je n'espère plus rien : mon sort est aussi cruel que le vôtre ; et mon seul espoir, mon seul desir, c'est de passer les restes d'une vie infortunée auprès de vous, et de mêler tous les jours mes larmes avec les vôtres.

Alfrède et la belle Euriant se jurèrent sur ce cœur l'amitié la plus fidelle. De ce moment, Alfrède ne voulut plus qu'Euriant eût un autre appartement que le sien. Elles partagèrent le même lit, les mêmes petits ouvrages, et tous les foibles moyens qu'elles imaginoient pour se distraire de la douleur profonde qui les pénétroit. Alfrède aimoit les oiseaux, et souvent elle s'amusoit à les apprivoiser et les nourrir elle même. Euriant s'en amusa bientôt comme elle. Une belle alouette hupée, qu'un oiseleur venoit de prendre, lui parut plus digne de ses soins que tous ses autres oiseaux; elle la portoit souvent sur son sein, et la faisoit manger en son giron. Se promenant un jour dans la campagne avec Alfrède, elles s'étoient assises à l'ombre, et chacune d'elles disputoit sur la beauté de l'oiseau qu'elles avoient apporté. Alfrède faisoit admirer à son amie les couleurs changeantes du cou de sa tourterelle; Euriant, voyant que la couleur grise de son alouette, ni même sa belle huppe, ne pouvoient égaler l'arc-en-ciel du cou de la tourterelle, tire en badinant un saphir qu'elle avoit à son doigt, et le passe au cou de son alouette pour la parer. Ce saphir étoit monté sur l'anneau qu'elle avoit reçu de Gerard le jour de leurs fiançailles, et leurs noms y étoient gravés. Tandis que les deux jeunes amies disputoient encore sur la pré-

férence que méritoient leurs oiseaux, Alfrède soutenant que les parures qu'on tient de la nature sont préférables à toutes celles qu'on essaye de lui donner, une autre alouette planoit sur leur tête; le mois de mai répandoit alors le vert brillant, les fleurs sur la nature, et les desirs dans tous les êtres sensibles. Les yeux perçans de l'alouette élevée dans les airs, apperçurent celle que la belle Euriant tenoit dans son giron: elle chanta, et ce chant étoit le cri de l'amour; l'alouette d'Euriant l'entendit: ingrate aux soins de sa jeune maîtresse, elle s'échappa de ses mains, s'éleva vers sa compagne; et toutes les deux battant des aîles de plaisir en se rejoignant, se perdirent ensemble dans le vague des airs. On imagine sans peine quelle dut être la douleur d'Euriant en perdant le seul gage qui lui restât de l'amour de Gerard. — Ah! s'écria-t-elle douloureusement, cet anneau m'est enlevé comme son cœur: quel pronostic pour moi! — Son amie fit de vains efforts pour la consoler. Elle rentra consternée dans le palais, et passa toute la nuit dans les larmes.

Le lendemain matin on vint annoncer à la princesse Alfrède un des principaux Chevaliers du duc de Metz son frère. Ce prince, après avoir remis Euriant entre les mains de sa sœur, avoit été forcé de partir pour aller défendre ses fron-

tières contre les comtes d'Alsace et de Bitche qui s'étoient réunis pour les attaquer. Le duc de Metz, après quelques actions particulières, avoit remporté sur eux une victoire décisive; il leur avoit enlevé plusieurs étendards qu'il envoyoit à sa sœur, en annonçant son prochain retour: le duc avoit fait partir d'abord un Chevalier nommé Meliatir, avec l'ordre secret de s'informer quelle avoit été la conduite d'Euriant en son absence, et de lui dire qu'il étoit toujours dans les mêmes dispositions pour elle. Le duc, qui croyoit Meliatir digne de sa confiance, n'avoit caché ni son amour, ni ses soupçons à ce Chevalier; et Meliatir avoit toujours passé sa vie avec des femmes assez perverses pour lui donner mauvaise opinion de ce sexe, et pour le croire capable de toutes les infamies dont Euriant s'étoit elle-même accusée. Il fut très-surpris de voir cette jeune personne dans une aussi grande faveur auprès de la princesse, et d'apprendre même qu'elle n'avoit plus d'autre lit que le sien; il fut frappé de sa beauté, dès qu'elle parut à ses yeux dans cette simple parure du matin qui sied si bien à la jeunesse. Alfrede avoit fait entrer Meliatir dans son appartement, peu de momens après être sortie de son lit; et la belle Euriant n'avoit eu que le tems de s'envelopper d'une robe, et de relever à moitié sous

sa coëffure les boucles de cheveux qui s'en étoient échappées. Elle parut charmante à ce présomptueux Chevalier; mais ni la noblesse de la figure d'Euriant, ni la faveur dont Alfrède l'honoroit, ne détruisirent dans son ame vile et capable de tous les crimes l'idée de ceux qu'il croyoit qu'Euriant avoit autrefois commis: la regardant comme une conquête facile, il chercha les moyens de la voir en particulier. — Le pis qui puisse m'en arriver, se dit il, c'est de la trouver cruelle; si le duc en est un jour instruit, il ne pourra trouver étrange, après tout ce qu'il m'en a dit lui même, que j'aie éprouvé sa vertu: je saurai même m'en faire un mérite auprès de ce prince, en lui disant que j'ai voulu savoir par moi-même si l'étrange aveu qu'elle a fait n'étoit qu'une feinte. — Plein de cette idée, il prit un moment où la jeune Euriant avoit couru pour ouvrir une fenêtre assez éloignée, croyant avoir entendu le chant de l'alouette qu'elle avoit perdue la veille: il l'aborda d'un air respectueux, et lui dit que le duc de Metz l'avoit chargé de lui parler en particulier, pour une affaire importante qui regardoit la princesse Alfrède, et que le duc ayant appris la tendre amitié qui l'unissoit avec sa sœur, il la choisissoit pour la prévenir sur les propositions qu'il avoit à lui faire. Comment l'innocence, hélas!

pourroit-elle se défendre du crime réfléchi? . . . Euriant prenoit un trop vif intérêt à la princesse, pour hésiter d'écouter Meliatir. Elle connoissoit tous les appartemens du palais : elle en choisit un où, sans crainte d'être interrompue, elle pouvoit écouter Meliatir, et l'y conduisit elle-même. l. douta moins alors des mœurs d'Euriant par l'attention qu'elle avoit de le conduire dans un appartement écarté. A peine furent ils entrés dans la chambre, que Meliatir en ferma la porte, embrassa les genoux d'Euriant, et lui fit la plus brusque de toutes les déclarations. Euriant en fut indignée, et voulut sortir de la chambre; Meliatir, aimant à croire que ce premier refus n'étoit qu'une feinte, s'empara de ses mains; il osa plus encore, il la prit dans ses bras. L'auteur ne dit point par quel hasard Euriant, le moment d'après, n'eut plus d'autre moyen pour se défendre des attentats de ce scélérat, que de lui donner un coup de pied dans le visage, assez violent pour lui briser la moitié des dents, le défigurer, et le mettre tout en sang, il lui fut facile alors de s'échapper des bras de Meliatir étourdi de la violence du coup, et de celle de la douleur.

Euriant retourna très-émue dans la chambre de la princesse; mais trop vertueuse pour tirer vanité d'un pareil triomphe, trop bonne pour

accuser un lâche qu'elle avoit puni, elle garda le silence. Pour Meliatir, après avoir essuyé son sang, il se retira, la rage dans le cœur, par un escalier dérobé, cherchant à cacher sa honte et son état, et alla se renfermer en méditant tous les projets de la plus noire vengeance.

Le traître connoissoit les appartemens du palais; il se munit d'un poignard, et, sur la fin du jour, il se cache, pendant le souper de la princesse, dans l'intérieur de son appartement: il attend qu'elle soit couchée, à son ordinaire, avec Euriant; il leur laisse tout le tems nécessaire pour s'endormir profondément. Sortant alors, avec des souliers de feutre, de sa retraite, il s'avance doucement près du lit, il entr'ouvre les rideaux, un foible rayon de la lune lui fait reconnoître Alfrède; il la poignarde, et le coup lui perce le cœur si rapidement, qu'elle expire sans jeter le moindre cri. Le scélérat, avec la présence d'esprit qu'une ame atroce peut seule conserver dans le crime, prend doucement la main d'Euriant, la pose sur le sein d'Alfrède, se retire, et sort du palais sans être apperçu.

Le duc de Metz, pendant cette même nuit, avoit profité de la clarté de la lune; il étoit parti sur le soir de Nancy; des chevaux de relais, pris à Pont-à-Mousson, l'avoient conduit aux portes de Metz au lever du soleil: plus il

s'étoit rapproché d'Euriant, plus la passion qui l'animoit pour elle s'étoit rallumée ; il revenoit victorieux ; et, désirant revoir Euriant et sa sœur à leur réveil, il espéroit les surpreedre, recevoir les caresses d'une sœur tendrement aimée, voir celle dont il conservoit l'idée la plus charmante, annoncer lui-même et sa victoire et la paix à ses sujets ; et quand il entra dans Metz, il crut arriver au terme de la plus douce et de la plus paisible félicité ; un rêve si flatteur alloit être suivi du plus affreux réveil.

Il entre dans la cité, les gardes le reconnoissent, jettent des cris de joie ; le peuple se réveille, court aux portes, aux fenêtres, reconnoît son souverain; et les acclamations le suivent, le précèdent même jusqu'aux portes du palais. Les femmes d'Alfrède courent à la porte de la chambre de cette princesse pour la réveiller ; et le premier spectacle qui s'offre à leurs yeux, c'est un ruisseau de sang qui paroît avoir coulé jusqu'au-delà de cette porte. Elles l'ouvrent avec précipitation ; le duc de Metz qui les suit de près entre avec elles : le premier objet qui s'offre à sa vue, c'est Alfrède poignardée, et Euriant qui s'éveille, tenant encore sa main ensanglantée sur le sein de cette princesse. Des cris affreux s'élèvent de toutes parts : Euriant jette le plus douloureux de tous ; et, se pen-

chant sur le visage froid d'Alfrède, elle s'évanouit.

Toutes les apparences accusoient Euriant de ce meurtre horrible : les faux aveux qu'elle avoit faits au duc dans la forêt pour l'éloigner d'elle, la font paroître à ce prince capable de ce noir forfait. Son amour s'éteint ; il n'écoute que sa fureur : il fait arracher Euriant du corps inanimé qu'elle embrasse encore, et la fait enfermer dans une prison obscure. Bientôt toute la haute baronnie arrive, et se rassemble près de son souverain ; ils le trouvent baigné de larmes. Ce prince leur montre le corps ensanglanté de sa sœur, et raconte toutes les circonstances qui font croire Euriant coupable de ce crime : un cri général s'élève ; Meliatir, qui paroît dans ce moment, se porte accusateur contre Euriant, l'accuse de félonie au premier chef, et demande que, selon les lois, elle soit condamnée à perdre la vie dans un bûcher d'épines. Un seul Chevalier (c'étoit le grand référendaire) suspend l'arrêt qui va la condamner : il fait sentir aux Chevaliers assemblés, qu'il est peu vraisemblable qu'une personne de cet âge ait pu se porter à commettre un pareil crime ; qu'il l'est moins encore qu'elle soit restée tranquille auprès du corps d'Alfrède, après l'avoir assassinée : il ramène le plus grand nombre des Chevaliers à son opinion.

Le duc est éperdu; il écoute Méliatir et le référendaire tour à tour, sans se décider; et ce dernier prend ce moment pour lui rappeler que le comte de Bar, son oncle, passe pour être l'oracle de son tems et le plus juste de tous les princes; il le conjure de le faire appeler pour avoir son avis, et de suspendre l'arrêt d'Euriant jusqu'après son arrivée et sa décision.

Le duc de Metz, quoique fortement prévenu contre Euriant, craignit d'ensanglanter son arrivée par un supplice injuste; et, de peur qu'un jour il ne lui fut reproché, ce prince suivit l'avis de son grand référendaire: il écrivit à son oncle, et se contenta d'ordonner qu'Euriant fût gardée dans la prison: un reste de pitié pour elle lui fit même ordonner qu'elle ne manquât de rien, et qu'une des femmes de sa sœur adoucit par sa présence l'horreur d'une détention qui pouvoit être injuste, quoique les apparences les plus fortes déposassent contre elle. Celle des femmes d'Alfrède à qui Euriant avoit été d'abord confiée, s'offrit d'elle même pour aller lui tenir compagnie; cette fille vertueuse, quelque affligée qu'elle fut de la mort de sa maîtresse, avoit une trop haute idée de la belle Euriant, pour la croire capable d'un crime aussi detestable: elle courut à la prison; elle eut peine à calmer son désespoir; elle la trouva dans un état af-

freux, ses cheveux épars, son sein meurtri, demandant la mort, et cherchant tous les moyens de se la donner.

Quelque sensible que nous soyons aux nouveaux malheurs d'Euriant, nous sommes obligés de retourner à Gerard qu'elle adoroit toujours, quoiqu'il fut cause de toutes les peines mortelles qui l'accabloient, et quoique involontairement il fut alors bien coupable. Le boire amoureux avoit tellement troublé la raison de l'ancien comte de Nevers, qu'Euriant étoit absolument bannie de son souvenir. Euglantine avoit l'art de lui préparer sans cesse de nouvelles fêtes, et de les disposer de façon à se ménager sur leur fin quelque rencontre imprévue avec celui qui ne connoissoit plus d'autre bonheur que le plaisir. L'auteur prétend même que Florette eut l'adresse de profiter quelquefois du trouble dans lequel le philtre captivoit tous les sens de Gerard : mais nous avons trop bonne opinion des filles de dix-sept ans, pour croire qu'elles prodiguent leurs faveurs, sans être sûres d'être véritablement aimées.

Les amours d'Euglantine et de Gerard devinrent si publiques, que la gouvernante craignit que quelques vieilles scrupuleuses, ou quelques barbons bien tristes et bien fâchés de n'être plus aimables, n'allassent faire quelques rapports au

duc Milon. Elle résolut de les prévenir; et, s'enfermant avec le duc dans son cabinet, elle lui révéla les secrets que Gerard avoit eu l'imprudence de lui confier; elle l'avertit même de la passion que sa fille avoit pour lui. — Il a tout ce que vous pouvez lui desirer, dit elle, du côté de la naissance, du courage et de la renommée; profitez du trouble que j'ai su répandre dans son esprit. Qui pourriez vous choisir parmi tous les Chevaliers, qui fut plus digne de devenir votre gendre? — Milon en convint, et dès le même jour il fit appeler sa fille et Gerard en sa présence; il leur proposa de les unir. Euglantine trouva sa réponse dans son cœur; Gerard la chercha dans les beaux yeux d'Euglantine; et dans ce moment ils étoient si tendres, qu'ils donnèrent une nouvelle force au philtre, et que sa réponse fut d'embrasser les genoux de Milon, et d'accepter la main de sa fille et ses bienfaits. Le duc alors déclara publiquement et la naissance de Gerard, et le choix qu'il avoit fait de ce prince pour être son successeur: toute la Baronnie de Milon applaudit à son choix, et n'envisagea plus Gerard que comme son souverain présomptif. Quel évènement en effet pouvoit-on prévoir qui dût s'opposer à celui dont l'apparence étoit si forte?

Il étoit d'usage à Cologne que toutes les demoiselles

demoiselles de haut parage fissent une retraite de quelques jours avant la célébration de leurs noces, dans une abbaye de vierges consacrées au culte du Seigneur : la fille du souverain n'en étoit point exempte ; et, quelque douloureux qu'il fût pour Euglantine de se séparer de Gerard pendant ce tems, l'espoir certain de se l'attacher par des liens sacrés, la fit entrer dès le jour suivant dans cette retraite : mais craignant en son absence les effets du boire amoureux, presqu'autant qu'elle les avoit aimés jusqu'alors, elle eut grand soin d'exiger que Florette s'enfermât avec elle jusqu'au moment heureux où cette rivale ne seroit plus à craindre pour elle.

Ces huit jours parurent bien longs à Gerard : il cherchoit à charmer son ennui; et ne pouvant plus aller les matins à la toilette de la princesse, il montoit à cheval, prenoit son épervier sur son poing; et, suivi d'un jeune écuyer qu'il s'étoit attaché depuis quelque tems, il parcouroit la plaine, et s'amusoit à prendre des alouettes et des becfigues qu'il savoit qu'Euglantine aimoit, et que le jeune écuyer portoit à la tourrière du couvent. Cinq jours étoient écoulés déja ; Gerard, en montant à cheval le sixième, vit avec un plaisir bien vif, en passant vis-à vis de la grande Basilique, qu'une multitude d'ouvriers étoit employée à l'orner : — C'est des

main, se disoit il, que la belle Euglantine sera rendue à ma tendresse; c'est le jour heureux d'après, qu'elle me jurera de m'aimer toujours. — Il achève de traverser la ville: il entre dans la plaine, il jette à mont son épervier: mais ce jour sa chasse fut très malheureuse; il sembloit que tous les rouges-gorges et les bec figues du pays se fussent retirés dans le fond de la grande forêt; et l'épervier, fatigué de battre l'air en vain, s'étoit venu reposer sur le poing de son maître.

Gerard étoit prêt à reprendre le chemin du palais, lorsqu'il entend une alouette chanter au dessus de sa tête, mais élevée presque jusques dans la nue: le comte l'apperçoit à peine; cependant il anime, il déchapronne son oiseau, le lance après elle, et le voit s'élever rapidement. Gerard n'espéroit plus qu'il pût atteindre sa proie, et l'avoit déja presque perdue de vue, lorsqu'il le vit se rabattre dans un champ éloigné avec l'alouette qu'il avoit liée dans ses serres. Il vole à son oiseau qui venoit de se repaître de la cervelle de la pauvre alouette, et qui la lui laissa prendre de sa main. Gerard fut bien surpris, en voyant briller une pierre précieuse entre les plumes du cou de cette alouette; il le fut encore bien davantage, lorsqu'il reconnut que cette pierre étoit montée pour former une

bague, et qu'il ne put plus douter que ce ne fût la même qu'il avoit mise lui-même au doigt d'Euriant le jour de ses fiançailles.

Il n'est aucune magie, aucun philtre qui puisse résister au pouvoir du véritable amour; il n'est aucun prestige assez puissant pour ne pas se dissiper à la lueur de son flambeau : le charme du philtre perd sa force. Gerard baise mille fois cet anneau, l'attache sur son cœur, qui déja n'est plus occupé que de sa chère Euriant et du bonheur de la savoir innocente. — Mon enfant, dit-il au jeune écuyer, prends mon oiseau, retourne à Cologne, présente cet épervier et cette alouette à la belle Englantine; dis-lui que c'est à ces deux oiseaux que je dois le retour de ma raison, que ma lance et mon épée seront toujours à son service mais que je dois mon cœur et ma main à celle à qui j'ai donné ma foi. Pars, et garde toi bien de me suivre. — A ces mots Gerard s'éloigne, gagne la forêt; et le jeune écuyer, tout en larmes, retourne à Gologne, et porte la douleur la plus vive dans le cœur de Milon, en lui racontant ce qui vient d'arriver à Gerard, et lui répétant ce que le Chevalier l'a chargé de dire à sa fille.

Le premier mouvement de Milon fut d'être furieux de l'infidélité de Gerard; mais se appelant tout ce que la gouvernante avoit rapporté

de l'éducation, des amours, des fiançailles et des malheurs de ce Chevalier, il convint en lui-même que, loin d'être coupable, il n'avoit fait qu'obéir aux lois de la religion et de la Chevalerie, en retournant à la recherche d'Euriant, puisqu'il avoit des preuves de son innocence.

On croira sans peine que le désespoir d'Englantine et de Florette fut extrême en apprenant le départ de Gerard : mais elles étoient bien jolies, bien promptes à s'enflammer. Espérons avec l'auteur, qu'elles trouvèrent bientôt des consolateurs ; et ne nous occupons plus que du fidèle et malheureux Gerard.

Ce prince, absolument revenu de l'égarement dans lequel le philtre l'avoit jeté, ne pensoit qu'à réparer le tems qu'il avoit perdu dans la cour de Milon. Il traversa la forêt ; et, suivant le cours de la Sarre, il pénétra dans la Lorraine Allemande. Nous ne raconterons point toutes les aventures qu'il eut dans les pays montagneux et sauvages qu'il traversa. Il redressa des torts ; il détruisit des brigands dans leurs retraites ; il abolit *plusieurs males coutumes* établies dans quelques châteaux ; il punit des Chevaliers *outragieux et félons* pour les belles ; il se couvrit de gloire : il fit plus, le tendre souvenir d'Euriant le rendit insensible à la reconnoissance

de plusieurs jeunes Lorraines qu'il avoit sauvées d'un péril qu'elles vouloient bien courir avec lui, et nous avouons même, en l'admirant, que nous sommes très-étonnés qu'il ait pu leur résister. Jeunes beautés, qui méritez des amans fidèles, gardez vous de les laisser voyager en Lorraine, dans les Vosges; et principalement sur les bords de la Meurte et du Madon. Nous ne pourrions même croire que Gerard n'eût pas été séduit, sans l'anneau d'Euriant qu'il portoit sur son cœur, et qu'il baisoit à tout moment.

Sa dernière aventure l'avoit conduit à Saint-Avold; il étoit descendu dans une riche abbaye de cette ville. L'abbé de ce monastère étoit homme de naissance; deux de ses frères étoient Chevaliers : il recevoit magnifiquement tous ceux que le hasard conduisoit à son abbaye; et, quoiqu'il ne connut encore que sous le nom de Chevalier à l'épervier Gerard, qui, par reconnoissance, en avoit fait peindre un sur son bouclier, la renommée l'avoit instruit des grandes actions que ce Chevalier venoit de faire; et l'abbé s'empressa de lui rendre les plus grands honneurs. — Je vous presserois, dit-il à Gerard en soupant avec lui, de m'accorder quelques jours, si je n'étois obligé de partir demain matin pour Metz : notre souverain a mandé tous les barons, les abbés et les maires de ses états

pour y former son parlement, auquel le comte de Bar, son oncle, doit présider; ce duc se trouvant intéressé personnellement dans la grande affaire qu'on y doit juger, et n'ayant pas voulu porter aucun arrêt sans l'avis de ses premiers sujets.

L'abbé poursuivit, et lui raconta tout ce qui s'étoit dit sur le meurtre horrible de la princesse Alfrède, et l'apparence qui déposoit contre celle qu'elle avoit admise dans son lit. Il rendit à *Gerard* un compte fidèle de tout ce qui s'étoit passé lorsque le duc de Metz avoit trouvé cette jeune fille dans la forêt de Melun. L'un des frères de l'abbé, qui suivoit alors le duc, avoit été témoin de cette aventure; il avoit entendu tous les propos qu'elle avoit tenus au duc pour le faire renoncer à l'amener avec lui. — Mais, ajouta-t il, notre duc la trouvoit si jeune et si belle, qu'il ne put croire tout le mal qu'elle disoit d'elle même; il l'amena dans sa cité de Metz et la remit entre les mains de sa sœur Alfrède, tandis qu'il alloit défendre sa bonne ville de Dieuse, contre les comtes d'Alsace et de Bitche, qui vouloient s'emparer de ses riches salines.

L'abbé poursuivoit ainsi son récit, lorsqu'il s'apperçut que le Chevalier à l'épervier fondoit en larmes, levoit les bras au ciel, et paroissoit

dans la plus violente agitation. Gerard ne répondit point à ses questions en présence de quelques religieux qui soupoient avec eux : mais prenant le bras de l'abbé d'une main tremblante, il l'entraîna dans son cabinet, où, voyant un oratoire, il le fit asseoir, et se mit à ses genoux. — Ah ! mon père, lui dit-il, daignez m'écouter et me secourir; mais ce n'est que sous le sceau de la confession que je peux vous ouvrir mon cœur. — Le bon et vertueux abbé l'embrassa tendrement. — Consolez-vous, mon fils; et puisse l'Être suprême, qui vous amène au tribunal de ses miséricordes, m'éclairer dans les conseils que je pourrai vous donner !

Gerard lui dévoila son ame toute entière ; et l'abbé, touché des dispositions dans lesquelles il trouvoit cette ame si pleine de candeur, n'hésita point à répandre sur lui ces graces du ciel dont il étoit dépositaire, et lui conseilla de le suivre à Metz, assez bien déguisé pour qu'on ne pût pas le reconnoître. Gerard suivit son conseil ; il entra dans Metz avec lui sans aucune arme, et ne conserva nulle marque extérieure de la Chevalerie que ses éperons d'or, qu'il eut soin même de noircir avec une cire qu'on pouvoit facilement enlever. Il cacha de plus sous son pourpoint une chaîne d'or enrichie de pierreries,

que son père avoit attachée à son cou en l'armant Chevalier.

Le lendemain, le son des cloches, le bruit éclatant des clairons et des trompettes annonça l'heure à laquelle le parlement devoit s'assembler. Dès que ceux qui le composoient furent dans leurs places, le grand chambellan parut au nom du duc, et dit, de sa part, qu'il demandoit justice du meurtre de sa sœur. Le comte de Bar ordonna de faire comparoître celle que les apparences accusoient. Quatre huissiers, armés de leurs masses, allèrent chercher Euriant. Elle arriva, couverte d'un long voile, les yeux baissés et pleins de larmes, mais on pouvoit remarquer, dans son maintien, la noble assurance que donnent l'innocence et la vraie vertu. Après qu'un des premiers légistes eut fait l'exposition des faits, le comte de Bar demanda l'avis des Chevaliers, comme à ceux qui tenoient le premier rang dans cette assemblée. Le vieux seigneur de Nancy, le plus ancien de tous, dit que toutes les apparences se réunissoient contre l'accusée; mais qu'étant parent de Meliatir, qui l'avoit dénoncée, il se récusoit de lui-même, et remettoit la cause à la prudence du parlement. Le seigneur d'Apremont qui le suivoit, se leva vivement, et déclara que, malgré toutes les

apparences, il regardoit comme impossible *que si douce et si gente créature se fût portée à pareil excès.* — Quel avantage, s'écria-t-il, pouvoit-elle tirer de ce meurtre horrible! son intérêt personnel n'étoit-il pas de conserver les jours et l'amitié d'Alfrède? Comment n'eût-elle pas dérobé sa tête à la punition certaine de ce meurtre, si sa main l'avoit commis? Vous sentiriez vous capable de ce sang-froid, ou plutôt de cet excès d'imprudence, ajouta-t il, en apostrophant Meliatir? — Le traître rougit, et prouva bien que le crime rend toujours timide, hors dans le moment où la scélératesse de l'ame aveugle jusqu'au point de le commettre. Meliatir répondit seulement, et même en balbutiant, qu'il s'en remettoit à la pluralité des voix. Le seigneur d'Apremont reprit avec force: — Rien ne peut fournir des preuves convaincantes; les apparences qui chargent l'accusée sont combattues par des apparences contraires. Dieu seul connoît la vérité d'un fait qu'il n'est pas dans la puissance des hommes de vérifier. C'est à son jugement seul, Meliatir, c'est à ce que la justice éternelle décidera, que nous devons nous en rapporter. Messeigneurs, dit-il, en s'adressant au parlement, mon avis est que les apparences les plus fortes sont en faveur de l'accusée, et qu'elle doit être relevée de cette accusation,

à moins que Meliatir, aux risques de son honneur et de sa vie, ne veuille la soutenir par les armes; et que l'accusée ne puisse, dans le cours de six semaines, trouver un champion pour la défendre. — Tout le parlement applaudit au jugement que le seigneur d'Apremont venoit de porter. Les seigneurs de Lenoncourt, d'Haraucourt, du Châtelet et de Ligneville, interpelèrent Meliatir, en lui disant qu'il falloit ou soutenir son accusation, ou se désister. Le traître ne méritoit pas de sentir le remords, qui l'eût soumis à renoncer à cette noire calomnie; il ne pensa qu'à l'abandon général où devoit être une fille inconnue. Son orgueil naturel lui fit croire qu'aucun Chevalier n'oseroit prendre les armes pour la défendre. Il s'avança dans le milieu de l'assemblée, en regardant d'un air furieux les Chevaliers qui venoient de parler. — Oui, dit-il, je persiste dans mon accusation : et je défie, tel qu'il puisse être, celui qui voudra prendre la defense de cette meurtrière. — A ces mots, il alla déposer son gant sur le bureau qu'on avoit placé vis-à-vis du comte de Bar.

Quelques momens de silence succédèrent au défi que Meliatir venoit de faire; nul Chevalier des Trois-Evéchés ni des deux Loraines ne se présenta pour l'accepter: l'innocence d'Euriant

ne leur paroissoit pas encore assez prouvée. Tout à coup un inconnu fend la presse, s'avance au milieu de l'assemblée, montre ses éperons d'or, relève les pans de son manteau, détache la chaîne de pierreries qu'il porte à son cou, la porte sur le bureau près du gant de Meliatir: — Traître, lui dit-il, c'est moi que le ciel envoie pour te punir; je suis Chevalier; l'abbé de Saint-Avold répondra de moi. — A l'instant, l'abbé de Saint-Avold se lève, porte la main sur sa poitrine, et jure qu'il connoît l'inconnu pour être Chevalier, et pour être digne de lever le gage de Meliatir, et de lui faire recevoir le sien.

Le comte de Bar et les seigneurs qui se sont levés avec celui d'Apremont, décident tous que Meliatir doit soutenir son dire, qu'il y a juste cause de combat; et déclarent aux deux tenans qu'ils aient à se tenir prêts pour le lendemain matin. Sur le champ, on ramène la prisonnière, qui peut à peine jeter un coup d'œil sur son défenseur, lequel lui tournoit alors le dos, en parlant au comte d'Apremont. — Seigneur, lui disoit Gerard, ce n'est pas sans raison que la renommée publie vos vertus et votre haute prud'hommie; j'ateste le ciel que l'accusée est innocente: j'exposerois mille fois ma vie pour le soutenir; mais le hasard m'a conduit dans ce

lieu : je n'ai point d'armes, achevez d'être mo bienfaiteur en m'en procurant; j'espère les po tèr en votre présence avec honneur.

Jamais Gerard n'avoit été plus beau; jamai son air et ses regards n'avoient porté l'empreint de plus de noblesse et d'audace. Il venoit d revoir celle qu'il adoroit; il étoit prêt à combattre pour elle : l'espérance et l'amour brilloient dans ses yeux. Le seigneur d'Apremon en fut également surpris et touché ; il le pri par la main : — Je vais vous conduire au duc, lui dit-il : quelque soit le motif qui vous ait fait entreprendre la défense de l'accusée, il ne peut être que celui d'un homme noble et courageux ; et ce prince, dont l'ame est élevée, ne peut que l'approuver. Ne soyez point en peine pour des armes. Damp abbé, dit-il à celui de Saint-Avold, confiez moi le soin de ce Chevalier jusqu'après l'issue du combat : un secret pressentiment me dit qu'il en sortira couvert de gloire. — L'abbé, qui ne pouvoit savoir le comte de Nevers en de meilleures mains, se contenta de lui répondre qu'il espéroit que le ciel favoriseroit un aussi loyal Chevalier.

Le duc de Metz reçut Gérard avec un air d'intérêt et de bonté. L'air noble et la beauté de Gerard firent sur lui la même impression que sur le comte d'Apremont. — Chevalier, lui

dit-il, je demande au ciel de venger la mort de ma sœur; et je desire vivement qu'il vous aide à prouver que vous défendez l'innocence. Je crois lire dans vos yeux que vous cachez un Chevalier d'illustre naissance sous ces habits simples: mais je diffère à satisfaire ma curiosité jusqu'au moment où je vous verrai revenir victorieux.

Le comte d'Apremont conduisit Gerard à son hôtel, lui donna le choix de ses plus belles armes et du meilleur cheval de son écurie, et prit les mesures nécessaires pour qu'il parut le lendemain avec éclat dans la lice que le comte de Bar faisoit préparer.

L'appareil du combat entre Gerard et Meliatir avoit un air si funèbre, qu'on ne pouvoit le regarder qu'avec horreur. A l'une des extrémités de la lice, on voyoit un poteau de fer entouré d'un bûcher d'épines : il étoit destiné pour Euriant, si son champion étoit vaincu. A l'autre extrémité, des bourreaux élevoient une potence, et préparoient la claie sur laquelle celui des deux qui succomberoit devoit être traîné. Les juges du camp, en longs manteaux de deuil, occupoient un échafaud. Le grand pénitencier, placé vis-à-vis d'eux, tenoit deux livres; l'un étoit celui de l'évangile, sur lequel les champions devoient jurer : l'autre contenoit les anathêmes et les imprécations que le ministre devoit

prononcer contre celui dont l'ame seroit ass perverse pour faire un faux serment.

Ni les trompetres ni les instrumens guerriers n'annoncèrent ce combat au peuple. La cloche d'un béfroi, destinée à marquer l'heure des supplices, avertit une troupe de pénitens, couverts d'un long sac, d'aller chercher Euriant en sa prison; ils la conduisirent, enveloppée de crêpes mêlés d'étoupes, au pied de l'échafaud du grand pénitencier. Les deux Chevaliers, la visière baissée, y furent conduits également par leurs parrains. Euriant, interrogée la première jura qu'elle n'étoit point coupable, et versa des torrens de larmes au nom de sa chère Alfrède. Meliatir, pâlissant sous son casque, et pénétré d'une terreur secrette, persista dans son accusation, en portant une main tremblante sur le livre sacré. Le prêtre, se tournant vers Euriant: » Acceptez vous; dit-il, ce Chevalier pour » votre défenseur ? « Elle leva ses yeux sur Gerard; et le reconnoissant alors, quoique son casque fût fermé: — Ah! Dieu! s'écria t elle... oui, oui, je l'accepte. — A ces mots, elle tombe évanouie. Le parrain de Gerard l'arrête, le voyant prêt à se précipiter de son cheval pour la secourir. On emporte Euriant à la place qu'elle doit occuper. Gerard prête son serment, abaisse la visière de son casque pour le prononcer

haute voix. Le prêtre et les deux parrains croient voir briller un feu céleste dans ses yeux ; Meliatir en frémit : tous deux sont alors séparés, et conduits aux deux extrémités de la lice.

Les juges du camp ayant levé leurs bâtons blancs, en criant : *Laissez aller*,.... les deux Chevaliers baissèrent leurs lances, et s'élancèrent avec impétuosité l'un contre l'autre. Se rencontrant au milieu de la carrière, leurs lances volèrent en éclats : la force de ce choc et celui des deux boucliers fut si violente, que les deux chevaux mirent leur croupe en terre, et tombèrent avec leurs maîtres, qui restèrent quelques instans étourdis sur l'arène ; se relevant enfin, et tirant leurs épées, ils vinrent l'un contre l'autre, d'une démarche d'abord chancelante : mais bientôt, ayant achevé de reprendre leurs esprits, leurs coups terribles firent frémir les spectateurs. On vit couler le sang jusqu'à leurs éperons, de leurs armes entr'ouvertes ; et le combat se soutint près d'une heure avec assez d'égalité. Gerard, ayant alors jeté ses regards sur sa chère Euriant, la vit couverte de larmes, et les bras élevés vers le ciel. Gerard l'implora à son tour. — Grand Dieu ! dit-il, soutiens mon bras, et défends l'innocence ! — A ces mots, il précipite ses coups sur son ennemi, l'étonne, le fait reculer, le poursuit, le frappe sans cesse ;

il le pousse enfin près de sa chère Euriant ; et d'un coup terrible qui le blesse à mort, il le renverse à ses pieds. Gerard le désarme, arrache son casque, le porte aux pieds d'Euriant, et retourne sur Meliatir pour lui faire avouer son crime. — Je meurs, dit-il ; je reçois une juste punition de mes forfaits : appelle les juges du camp. — Ils accourent : Meliatir avoue la trahison horrible qu'il a commise, et l'instant d'après, il expire.

Il n'étoit point en usage que les combats livrés pour crime de félonie, et qui se décidoient par celui que l'on nommoit alors le *jugement de Dieu*, fussent honorés des regards du souverain. Il se tenoit ordinairement dans quelque maison voisine, avec ses hauts barons, jusqu'à ce que les juges du camp vinssent lui rendre compte de l'événement. Un des juges courut aussitôt avertir le duc de la mort et de l'aveu du coupable Meliatir. Ce prince accourt avec les comtes de Bar et d'Apremont ; ils voient avec horreur le corps du scélérat étendu sur la poussière : mais leur surprise est extrême, en trouvant le Chevalier vainqueur et l'accusée à genoux, à quatre pas l'un de l'autre, se tendant les bras, et se criant mutuellement merci. Euriant, ignorant encore que Gerard connût son innocence, et se trouvant coupable de ses malheurs, imploroit

roit sa pitié. Gerard, qui l'avoit abandonnée dans la forêt, et qui ne pouvoit se consoler d'avoir soupçonné sa foi, lui demandoit pardon à grands cris. Les seigneurs Lorrains et le duc les entourent; quelques-uns des barons, qui se sont trouvés à la cour plénière de Louis, et présens au pari de Liziard, les reconnoissent et les nomment. Un sentiment également tendre et généreux pénètre le duc de Metz; il court à ces tendres amans, les relève et les réunit dans ses bras. Gerard se jette une seconde fois aux pieds d'Euriant: — Je connois ton innocence, s'écrie-t-il: je suis le seul criminel: pardonne-moi, chère Euriant, ou je vais expirer à tes yeux. — Ah! Gerard, Gerard, tout est oublié, puisque tu me trouves digne de toi. — A ces mots, elle passe ses bras à son cou, confond ses larmes avec les siennes; et tous les spectateurs attendris ne peuvent refuser les leurs à cette réunion si touchante.

Tandis que le duc aide Gerard à reconduire Euriant triomphante dans son palais, les juges du camp donnent au peuple le spectacle hideux du corps sanglant de Meliatir, trainé sur une claie autour de la lice, et pendu ensuite par les pieds.

Le duc de Metz, trop noble et trop généreux pour rien déguiser à Gerard, lui fit part

de la rencontre qu'il avoit faite d'Euriant dans la forêt; de l'amour qu'il avoit senti naître pour elle; des offres que cet amour l'avoit forcé de lui faire; et du moyen étrange, mais adroit, dont elle s'étoit servie pour arrêter ses *transports*, et pour porter ses barons à s'opposer à ses premiers mouvemens. Il finit par leur offrir ses troupes, ses trésors, et jusqu'au service de sa personne, pour rentrer dans le comté de Nevers, et pour obtenir justice de la lâche trahison de Liziard. Le comte de Bar fit les mêmes offres à Gerard, et les seigneurs Lorrains offrirent de lever leurs bannières pour une guerre aussi juste. — Belle, dit alors Gerard à sa mie, *cy voyez comme vertu reçoit guerdon de noblesse, et comme noblesse engendre toujours vertu. Oui, chier sire*, dit-il au duc de Metz, *bien est assez que vous m'ayez rendu ma mie; point n'est juste qu'exposiez vos hommes pour moi: plaise à Dieu et au bon roy Louis, justice me sera donnée. Je rauray ma comté de Nevers; et c'est de mon corps à celui du traître Liziard que je la plaideray.*

Une fête magnifique suivit le triomphe de Gerard. Le duc le fit revêtir des habits les plus superbes, et des marques de son ancienne dignité. Pour Euriant, qu'elle que fût la joie qu'elle eut d'avoir retrouvé Gerard, elle ne voulut se

couvrir que d'habits de deuil; et ce ne fut pas sans verser bien de nouvelles larmes qu'elle s'assit à la table du duc, dans la place qu'elle avoit vu souvent occupée par Alfrède.

Sur la fin du festin, on annonça l'écuyer du comte d'Alost au duc de Metz. Ce jeune écuyer, d'une naissance illustre, reçut le meilleur accueil; il revenoit de la cour de Louis le Gros qu'il avoit laissé, depuis quelques jours, avec toute sa maison à Montargis. — Sire, dit-il, le comte d'Alost, votre cousin, m'envoie pour vous apprendre que le comte de Monfort, votre proche parent, vient d'avoir une dispute très-violente avec Liziard, comte de Forêst et de Nevers, auquel il a fait les reproches les plus vifs sur les lâches moyens dont il s'est servi pour enlever le comté de Nevers au jeune Gerard, qui n'a pas senti les conséquences d'un pari follement hasardé, et qui non seulement a mis au jeu son héritage, mais aussi la réputation de la belle Euriant de Dammartin sa nièce. Ils en seroient venus aux mains, si le roi n'eût interposé son autorité. Tout ce que je peux permettre, leur a-t-il dit, c'est un tournoi dans lequel vous paroîtrez tous deux avec ceux de vos proches qui voudront vous seconder. Ces sortes de combats exercent la noblesse Françoise sans la détruire. J'y serai présent; et la reine Adélaïde

couronnera de sa main le vainqueur. Les comtes de Forest et de Monfort se sont soumis à cette décision ; et le comte d'Alost, mon maître, qui se prépare pour paroître à ce tournoi, m'envoie pour vous prier, seigneur, de vous joindre à lui pour soutenir le comte de Monfort.

Le duc de Metz, enchanté de cette occasion de servir Gerard, et de le mettre à portée de punir le comte de Forest, assura le jeune écuyer qu'il seroit prêt avant le tems marqué pour le tournoi, et qu'il y marcheroit, lui centième, avec les Chevaliers Lorrains et des Trois-Evêchés. Il fit appeler le comte de Raijecourt, son grand sénéchal, lui commanda de faire préparer cent armures blanches, cent harnois pareils, et de faire exercer cent chevaux blanc pour monter la troupe, dans laquelle il vouloit être confondu le jour du tournoi, de façon qu'aucun de ceux qui la composeroient ne pût être reconnu. Ses ordres furent exécutés avec tant de promptitude, que, huit jours après, les cent Chevaliers, parmi lesquels le duc de Metz et Gerard étoient compris, se trouvèrent prêts pour marcher et prendre le chemin de Montargis.

Gerard passa la plus grande partie de ces huit jours aux genoux de sa chère Euriant ; il ne pouvoit se consoler de l'imprudence de l'avoir soupçonnée, et des périls qu'elle avoit

courus — Je te pardonne, mon cher Gerard, disoit elle tendrement; tu n'eusses pas fait ce pari, sans la bonne opinion que ton cœur avoit de moi. Les apparences se sont toutes réunies contre moi : mon sort étoit d'en être souvent la victime. — Ah ! chère et fidelle mie, devois-je les croire ? ne devois-je pas savoir qu'elles sont presque toujours trompeuses ? — Ce fut en lui baisant la main qu'il se souvint de l'anneau que lui même avoit passé dans le doigt d'Euriant le jour de ses fiançailles, et que maintenant il tenoit attaché sur son cœur. — Qu'as tu fait de ce gage, de ma foi, lui dit-il ? — Hélas ! répondit-elle, l'aventure la plus malheureuse m'en a privée pour toujours. — Il est donc perdu sans ressource ? — Ah ! dit-elle, il est trop vraisemblable que je ne le reverrai jamais. — Elle lui raconta aussitôt comment l'alouette avoit disparu avec ce gage de l'amour le plus tendre, et la douleur qu'elle eut de la voir s'élever dans les airs. Gerard sourit, tira l'anneau de son sein : — Tu vois encore, chère mie, lui dit-il, combien les apparences sont trompeuses. — A ces mots, il le remit une seconde fois autour du doigt de sa mie, et lui raconta par quel hasard il étoit entre ses mains; mais il ne lui dit rien des petites aventures dont la chasse de son épervier avoit été précédée. Nous osons croire qu'il

les avoit oubliées. Nous perdons bien facilem[ent] l'idée des plaisirs qui n'ont pas effleuré no[tre] cœur; et ces momens, si vifs et si doux, ne no[us] restent présens que lorsqu'ils ont été le prix d'u[n] véritable amour.

Tout étant préparé pour le départ du duc d[e] Metz, ce prince choisit plusieurs dames de s[a] cour pour accompagner la belle Euriant; leur[s] parures, leurs haquenées furent semblables au[x] harnois des Chevaliers : des loups (1) de ve-lours blanc couvroient leurs traits; et lorsque cette belle troupe fut mêlée ensemble, il eût été bien difficile de reconnoître ceux et celles qui la composoient. Le duc se mit en marche; il séjourna deux jours à Bar-le Duc, où l'oncle du duc de Metz promit à Gerard de se rendre à Montargis, et de confondre le lâche et traître Liziard, en présence de Louis le Gros. Le duc de Metz, en traversant la Champagne et la Picardie, fut reçu par les seigneurs de la Bove, de Nesles et de Grandpré, qui se préparoient à se rendre à Montargis, pour y tenir le parti du comte de Monfort. La troupe de cent Chevaliers et des dames vêtues de blanc, excita l'admiration générale de toutes les provinces qu'ils traversèrent avant d'entrer dans celle du

(1) Masques.

Gâtinois. Dès que le duc de Metz fut arrivé jusqu'à Moret, il écrivit au roi Louis, lui rendit compte de son arrivée, du parti qu'il prenoit pour le comte de Montfort, et le pria de trouver bon qu'il ne parût point ouvertement à sa cour, et qu'il restât inconnu jusqu'à la fin du tournoi. Louis, plein d'estime pour le duc de Metz, le plus puissant voisin de ses états, lui répondit que, quelque impatience qu'il eût d'embrasser le plus renommé de ses alliés, il se conformeroit à sa volonté. Cependant Louis eut soin de faire préparer des logemens commodes pour le duc, et de les faire remplir de tout ce qui pouvoit être agréable et utile.

Toute la belle compagnie blanche se rendit le lendemain à Montargis ; c'étoit le jour que Louis avoit choisi pour faire la revue générale des Chevaliers que le comte de Forest et celui de Montfort avoient amenés pour tenir leur parti. Celui de ce dernier se trouva plus nombreux que l'autre de moitié ; il fut obligé de faite tirer au sort ceux qui paroîtroient au tournoi : mais le respect que l'on eut pour le duc de Metz et de Lorraine, exempta ce prince et sa troupe de ne devoir qu'au sort l'honneur de combattre. Les cent Chevaliers blancs furent d'abord choisis, et les cent autres qu'il falloit pour égaliser ceux du parti du comte de Fo-

rest, furent tirés de différens quadrilles ; les autres furent forcés de demeurer spectateurs.

Ces deux troupes s'étant mises en ordre de bataille l'après-midi, le roi, la reine, toutes les dames et les anciens chevaliers de la cour se rendirent dans la plaine, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut la troupe brillante des cent Chevaliers blancs. Le roi, passant avec les dames dans les rangs de l'un et l'autre parti, visita lui-même les armes courtoises dont ils devoient se servir le lendemain, et leur fit *jurer* de n'en point employer d'autres. La reine Adélaïde, lorsqu'elle se trouva dans les rangs de la belle troupe du duc de Metz, ne put s'empêcher de dire à ses dames, *que mieux sembloient-ils angelets issus de paradis que Chevaliers.* Au moment où la reine passoit devant Gerard, un léger coup de vent fit tomber une plume mal attachée de sa coëffure : Gerard sauta légèrement à terre, ramassa la plume ; et se jetant à genoux : Grande reine, s'écria-t-il, permettez-moi de l'attacher sur mon casque ; j'espère que vous la verrez toujours dans le chemin de l'honneur. — Adélaïde, également spirituelle, et pleine de bonté, lui répondit : — Gardez-la, Chevalier ; quoique votre nom me soit inconnu, vous êtes en trop bonne compagnie pour que je ne la trouve pas bien placée. — Tous

les Chevaliers blans s'inclinèrent respectueusement sur l'encolure de leurs chevaux, pour remercier la reine de la faveur dont elle honoroit l'un d'entr'eux; et Gerard, baisant respectueusement le panache, l'attacha sur son casque, et alla reprendre son rang. Euriant ne parut point à cette revue générale, de crainte d'être reconnue par le comte de Montfort son oncle, et d'être obligée de lever son masque en présence de la reine. Cette princesse s'étant retirée, les Chevaliers rentrèrent, et se préparèrent au tournoi du lendemain.

Le son des trompettes annonça le lever du soleil. La seconde fois que le même son retentit dans Montargis, les deux cents Chevaliers de chaque parti montèrent à cheval : l'arrivée de Louis et d'Adélaïde sur le balcon royal, fut marquée par le même bruit de guerre ; et les deux partis entrèrent par deux barrières différentes dans les vastes lices que l'on avoit préparées. Le présomptueux Liziard, comptant sur sa force et son adresse, fut le premier qui sortit des rangs en défiant le comte de Monfort. Ce comte, en ce moment, avoit eté forcé de passer derrière sa troupe pour faire resserer les sangles de son cheval: Gerard ne put supporter la présence et l'audace de son ennemi mortel; il courut sur lui la lance en arrêt. Liziard brisa

la sienne sur son bouclier ; et Gerard, portant la sienne à la visière renversa sur le sable le comte de Forest. Le coup fit sauter son casque de sa tête ; et Gerard, le portant au bout de sa lance aux pieds du balcon de la reine : — Madame, dit-il, daignez recevoir le prix du premier coup de lance que je viens de porter en votre honneur. — Adélaïde reconnut le Chevalier, au panache qu'il avoit reçu d'elle : — Sire, dit-elle au roi, de tels présens vous conviennent mieux qu'à moi ; et ce Chevalier me paroît bien digne que vous l'acceptiez. — Ce brave et chevaleureux prince reçu le casque, détacha de son cou une riche chaîne, et la passant autour de celui de Gerard — Brave Chevalier, lui dit il, le cœur me dit que ce ne sera pas le seul prix que nous aurons à vous donner aujourd'hui. —Gerard se retira d'un air respectueux, et rentra dans la troupe du duc de Metz, sans avoir été reconnu. Pendant ce tems le comte de Montfort s'étoit avancé ; et surpris de voir Liziard déja renversé, sans casque, et dans les bras de ses écuyers qui l'aidoient à se relever, il s'écria : — Qui de vous, Chevaliers, voudra donc m'acquitter du premier coup que je dois en l'honneur des dames ? Le comte de Briare, proche parent de Liziard, s'avança, courut contre lui, et vola des arçons

dès la première atteinte. Les deux tenans ayant donc fait chacun leur joûte d'honneur, les deux troupes s'ébranlèrent, coururent l'une contre l'autre, faisant trembler la terre sous les pieds de leurs chevaux : l'air retentit au loin de leur choc terrible ; la plupart des lances furent brisées ; et le milieu de la lice fut couvert de débris, de Chevaliers et de chevaux renversés. Louis et Adélaïde, suivant des yeux Gerard qu'ils reconnoissoient à la plume blanche comme à la chaîne qu'il venoit de recevoir, le virent porter à terre trois autres Chevaliers avant que d'avoir rompu sa lance.

Bientôt un nouveau bruit frappa l'air, et devint encore plus continu par la multiplicité des coups que les Chevaliers, l'épée à la main, se portoient sur leurs armes. Rien ne pouvoit résister à celles de Gerard ; on le voyoit s'ouvrir un passage dans les rangs, s'élancer au milieu des troupes les plus serrées, les mettre en désordre ; et, tour à tour, il dégagea le duc de Metz et le comte de Montfort, que ceux du parti de Liziard avoient entourés et faisoient prisonniers. Gerard, s'attachant à ceux qui paroissoient les plus considérables par la richesse de leurs armes, en fit dix d'entr'eux prisonniers, qu'il conduisit l'un après l'autre au balcon de la reine. L'usage des tournois ne per-

mettoit point aux prisonniers de rentrer dans la mêlée ; ils ne pouvoient plus s'éloigner du balcon royal, qu'ils ne fussent échangés.

Le parti de Liziard alloit toujours en diminuant ; bientôt celui du comte de Montfort eut une si grande supériorité, que le roi jeta son bâton ; à ce signal, les juges du camp et les hérauts firent cesser le tournoi, et déclarèrent le parti du duc de Montfort vainqueur.

Les deux troupes s'étant séparées, allèrent se désarmer ; et Louis ayant assemblé les anciens Chevaliers de sa cour avec les juges du camp pour prendre leur avis, il fut décidé tout d'une voix que le parti du comte de Montfort étoit vainqueur ; et que *le mieux faisant* de l'un et l'autre côté, et celui qui remportoit le premier honneur de cette journée, étoit le Chevalier au panache blanc et à la chaîne d'or.

Louis envoya deux hérauts et l'un de ses Chevaliers faire compliment au comte de Montfort sur sa victoire, et le prier de se rendre le lendemain au palais à la sortie de la Messe, et d'amener avec lui le Chevalier au panache blanc, reconnu d'une voix unanime pour avoir remporté l'honneur du tournoi. — Le comte de Montfort répondit respectueusement au compliment de Louis, et promit de se rendre le lendemain à ses ordres. Il y parut en effet le matin,

sans être armé, avec les Chevaliers de son parti, vêtus avec la plus grande magnificence, hors les cent Chevaliers blanc qui restèrent couverts de leurs armes blanches, la visière baissée, et conduisant au milieu d'eux sept dames masquées, dont celle qui paroissoit la principale étoit conduite par le Chevalier au panache blanc et par l'un de ses compagnons : ils se rangèrent en ordre dans un grand salon, où Louis avoit fait ordonner au comte de Forest de se rendre, voulant achever d'accommoder et de finir la querelle qu'il avoit eue avec celui de Monfort.

Louis et la reine Adélaïde furent très-surpris, en entrant dans le salon, de voir les cent Chevaliers blancs la visière baissée, et les dames qu'il avoient conduites avec eux couvertes de leur masque. Gerard avoit alors ôté son panache blanc et sa chaîne; il tenoit l'un et l'autre cachés sous son bouclier. Louis ayant appelé le comte de Monfort, lui demanda l'explication de ce mystère, et le pria de lui faire connoître du moins celui de ces Chevaliers dont il avoit admiré la valeur. — Permettez, sire, dit-il, qu'aucun de cette troupe ne se fasse connoître qu'en présence du comte de Forets; ils n'attendent que ce moment pour porter leur hommage à vos pieds.

Louis fit aussitôt appeler Liziard, qui parut

avec une suite peu nombreuse, presque tous ceux de ses compagnons ayant été trop maltraités la veille pour être en état de venir à la cour. Euriant, en voyant ce scélérat dont la trahison avoit causé tous ses malheurs, serra la main de Gerard, chancela, seroit même tombée, si celles qui l'accompagnoient ne l'eussent soutenue. Gerard, transporté de fureur en voyant son ennemi, peut à peine s'empêcher de la faire éclater; cependant il s'avance d'un air respectueux près de la reine, met un genou en terre; et, tirant la plume blanche cachée sous son bouclier: — Madame, dit-il, je viens vous rapporter ce panache auquel seul je dois l'honneur du tournoi, et vous demander la permission de le porter le reste de ma vie pour cimier sur mes armes. — Adélaïde prit la plume, la passa dans une riche agraffe couverte de diamans, et la rattacha de sa main sur le casque de Gerard qui se prosternoit à ses pieds. Se relevant aussitôt, il se met une seconde fois aux genoux de Louis: — *Sire*, dit-il, voici la chaîne que je tiens de votre main royale; elle m'attache à votre majesté pour le reste de ma vie. — En parlant ainsi, il baise la chaîne, la remet à son cou, et poursuit: — Je suis votre homme, sire; comme tel, je demande justice à mon maître, et le plus

brave prince de l'univers ne peut me la refuser. — A ces mots il se lève, se tourne vers Liziard: Comte de Forest, dit-il à haute voix, je t'accuse comme parjure, traître, menteur; et je demande le combat à toute outrance contre toi. — Liziard étonné, mais furieux de l'affront qu'il reçoit en présence de Louis, et de toute la cour: — Qui peut te donner l'audace de t'attaquer à moi, lui répond-il? Fais-toi connoître; mon rang ne me permet pas de mesurer mon épée avec quelque vil aventurier tel que tu me parois l'être. — Gerard, indigné, se préparoit à lever la visière de son casque, lorsque le comte de Monfort arrête sa main; et sur le champ le duc de Metz, le comte de Bar, les quatre Chevaliers Lorrains que nous avons nommés, s'avancèrent, délacèrent leurs casques, et s'écrièrent avec le comte de Montfort: — Sire, nous répondons pour le Chevalier inconnu; sa naissance est égale à celle du comte de Forest, dont le cœur est aussi lâche et perfide que celui de son adversaire est noble et généreux, ce que nous sommes prêts à prouver *de notre corps et de nos biens envers et contre tous.* Louis, au moment que le duc de Metz et de Lorainne ôta son casque, se leva de son siége et vint l'embrasser: — Mon frère, lui dit-il, l'honneur que vous faites à ce Cheva-

lier le rend digne de mesurer son épée avec tous les souverains ; et je tiendrois le comte de Forest pour un lâche, ajouta-t il en regardant Liziard, s'il balançoit à défendre son honneur contre le Chevalier inconnu.... — Non je ne balance plus, répondit Liziard avec fureur ; je vais le punir à vos yeux : mais je vous déclare en présence de tous, que je renonce à l'hommage que je vous ai prêté, et que je ne voudrois pas tenir de vous un seul éperon (1).

La réponse audacieuse de Liziard excita parmi les Chevaliers l'indignation et le murmure: — Comte, lui répondit Louis, je ne vous regrette ni ne vous crains ; il m'en coûtera peu pour punir un rebelle de plus : mais songez à vous laver en ce moment, ou bien votre dégradation d'armes servira d'exemple à la Chevalerie. — Liziard furieux : — Qui que tu sois, dit-il au Chevalier inconnu, ta mort vengera mon injure ;

(1) Lorsque le seigneur suzerain recevoit l'hommage de ses grands vassaux, il s'engageoit, de son côté, a les secourir dans l'occasion, d'un certain nombre de bannières ; et l'éperon d'or étant le signe le plus apparent de la Chevalerie, Liziard, par cette réponse, a l'audace de dire a Louis le Gros qu'il n'est plus son homme, et qu'il ne voudroit pas être secouru par lui de l'épée d'un seul Chevalier.

injure; attends-moi si tu l'oses..... — Oui, je t'attends, répondit froidement Gerard.

Tandis que Liziard alloit prendre ses armes, Louis et toute sa cour descendirent dans la vaste place du palais, avec le duc de Metz et toute sa suite. Adélaïde resta sur un balcon qui dominoit sur cette place : elle appella les dames blanches auprès d'elle, et prenant par la main celle qu'elle avoit déja remarquée : — Quoique je ne vous connoisse point encore, lui dit-elle, un tendre intérêt pour vous m'agite en ce moment ; je vous crois la cause du combat qui va se livrer : mais, quel qu'en soit l'évènement, comptez sur mes soins et sur ma protection. — Euriant embrassa les genoux d'Adélaïde : l'abondance de ses larmes qui couloient sous son masque, baigna la main de cette charmante reine. Le connétable Matthieu de Montmorenci, touché de ce spectacle attendrissant, et pénétré de voir les beaux yeux d'Adélaïde mouillés de pleurs, ne put s'empêcher de s'écrier : — Ah ! qu'elle est bien digne du blus beau trône de l'univers ! — Le connétable adoroit en secret Adélaïde (1) : mais

(1) On sait que Louis le Gros étant mort jeune, les états généraux du royaume prièrent la reine Adélaïde d'épouser le connétable de Montmorenci, comme

le plus vertueux des Chevaliers et le plus *fidèle* sujet de Louis avoit toujours retenu cet amour malheureux dans son cœur : quelque rang qu'il tînt à la cour, quelques services éclatans qu'il eût rendus à l'état, son ame, aussi fidelle à son maître que passionnée pour Adélaïde, ne s'étoit jamais laissé pénétrer ; on étoit même en général persuadé de son indifférence, et qu'il n'étoit ému que par l'amour de la gloire. Ce Chevalier renommé dans toute l'Europe, et le premier seigneur de l'état, avoit refusé constamment la main de plusieurs princesses qui l'auroient fait souverain. Toujours attentif à ce qui pouvoit intéresser Adélaïde, il s'avança près d'Euriant, et lui dit, qu'il envioit au duc de Metz l'honneur de l'avoir sous sa garde et qu'il partageroit celui de la servir en toute occasion.

Une rumeur qui s'éleva vers l'une des extrémités de la place, fit tourner les yeux de ce côté. Liziard parut à pied, couvert de *ses* armes ; et, se souvenant du désavantage qu'il avoit eu la veille en combattant à cheval contre

---

le seigneur le plus illustre et le plus capable de contenir les grands vassaux, et de veiller à l'éducation de Louis le Jeune et de ses frères. C'est de Louis le Gros et d'Adélaïde que descendoit la branche des Courtenay, finie et tombée dans la maison de Beaufremont.

le Chevalier au panache blanc, il envoya l'un de ses écuyers lui dire qu'ayant le choix des armes et de la maniére de combattre, il vouloit que ce fût à pied avec la hache et le poignard; il fit porter en même temps deux de ces espèces d'armes offensives, pour que le juge du camp les visitât et les partageât entre eux.

Gerard fut conduit par le duc de Metz jusqu'au milieu de la place, et le comte de Briare accompagna de même Liziard. Les deux parrains, ayant tous deux la visière levée, se mirent à distance égale des combattans, appuyés sur le pommeau de leurs épées: les juges du camp nommés par le roi s'étant approchés, leur firent prêter serment. Gerard répéta sa même accusation, qui fut suivie du démenti de Liziard; et les juges se retirèrent, en criant à leurs parrains: *Laissez aller les combattans*. Tous deux s'attaquèrent avec audace. Liziard plus grand que Gerard, et redoutable la hache à la main, espéra l'abattre sous ses premiers coups guidés par la fureur; le sang-froid et l'ame tranquille de l'amant d'Euriant lui faisoient attendre le moment de punir son ennemi, et, lui rompant la mesure à chaque coup, son bouclier n'en étoit frappé qu'en effleurant: la pointe de sa hache qu'il portoit souvent dans la visière

de Liziard en brisa la grille : le sang de ce traître coula bientôt sur ses armes, et commençoit à l'étouffer sous son casque et à lui faire perdre haleine. Gerard s'en apperçut; et l'attaquant à son tour avec plus de force que dans le commencement du combat, un coup terrible qu'il porta sur le bras de Liziard fit tomber ce bras avec la hache sur le sable qui fut inondé de son sang. Gerard, saisissant alors son ennemi d'un bras victorieux, l'entraîna jusqu'auprès du balcon de la reine; et ce fut alors que, levant la visière de son casque et portant la pointe de son poignard à celle de Liziard qu'il venoit de lever aussi : — Rends-toi, traître, lui cria-t-il; avoue tes crimes, et reconnois Euriant et Gerard. — Dans ce même instant, Euriant, qui voit celui-ci victorieux, lève les bras au ciel, arrache son masque, et se jette aux genoux d'Adélaïde qui la reconnoît, la relève, et l'embrasse. Les approches de la mort inspiroient en ce moment un heureux remords au comte de Forest : — Le ciel est juste, dit-il d'une voix affoiblie; achève de m'arracher une honteuse vie : mais pardonne-moi l'affreuse trahison que je n'eusse point exécutée sans le secours de la détestable Gondrée. — Louis s'étant approché, Liziard fit l'aveu de ses crimes en sa présence, et le pria

d'investir le comte de Nevers de la comté de Forest qu'il lui remettoit en réparation de son forfait. L'abbé Suger, qui se trouvoit présent, fut assez touché du repentir de Liziard pour courir le demander à son vainqueur, qui le remit entre ses bras où peu d'heures aprés, ce coupable comte expira.

Louis ramena Gerard triomphant près de sa chère Euriant. Adélaïde et lui prirent les mains de ces deux tendres amans, les unirent; et Suger, qui venoit de recevoir les derniers soupirs de Liziard, leur fit renouveller le serment sacré de s'être à jamais fidèles. Leurs noces furent célébrées avec une magnificence digne de la cour de Louis et d'Adélaïde. Le prévôt de la cour partit en diligence pour Nevers, fit arrêter Gondrée, tira l'aveu de tous ses crimes, et la fit expirer dans les flammes. Gerard prêta le double hommage des deux comtés. Ce comte et sa charmante mie s'attachèrent à la cour de leur souverain; ils l'embellirent par leur présence, comme ils embellirent tous les jours de leur vie par la constance de leur amour. Devenus maîtres de Mont-Brison, de Marsigly et des bords fleuris du Lignon, ils les peuplèrent d'amans fidèles. C'est de Gerard et d'Euriant sa mie qu'Astrée et Céladon sont descendus; le sang des Châteaumorant,

qui coule encore dans les veines de l'Auteur de cet Extrait, en donna toujours les mœurs à toute sa race.

Ceux qui ne connoissent pas le Roman d'Astrée, sauront qu'il fut composé par Honoré d'Urfé, qui s'y est peint lui-même sous le nom de Céladon; comme y il a peint, sous le nom d'Astrée, Diane de Châteaumorant, dont il fut long-tems amoureux, et qu'il épousa. Feu monsieur le marquis de Lévis, père de madame la marquise de Tavannes, possesseur de l'antique et vaste château de Châteaumorant, dans le Forest, et dont monsieur son père portoit le nom, a gagné un procès qui duroit depuis près de cent cinquante ans, pour le douaire d'Astrée.

Fin du neuvième Volume.

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN;

AVEC FIGURES.

TOME DIXIÈME.

CORPS D'EXTRAITS
DE ROMANS
DE
CHEVALERIE,

AVEC FIGURES.

TOME DIXIÈME.



A ÉVREUX,
Chez J. J.-L. ANCELLE.

1796.

RECHERCHES

Sur l'Origine des Romans inventés avant l'Ere-Chrétienne et avant que l'Europe fut policée.

DANS le débat de ce Recueil, j'ai essayé de donner une idée de l'esprit de la Chevalerie, des Romans et des Poëmes qui nous ont transmis les loix, mœurs et coutumes des premiers Chevaliers Européens : mais n'ayant parlé que superficiellement de leur origine, je dois aux Lecteurs de ce Recueil, de ne me pas borner à de simples conjectures, et de mettre sous leurs yeux des faits assez frappans pour qu'ils puissent asseoir leur jugement.

L'Europe, dans les derniers siècles qui ont précédé la fondation de Rome, étoit plongée dans la plus affreuse barbarie; il n'y avoit que les provinces méridionales qui fussent peuplées; celles du nord n'étoient encore habitées que par quelques

peuples sauvages peu nombreux : des forêts immenses occupoient les pays élevés, des marais et des rivières sans digues inondoient les plaines; nul culte extérieur de religion ne les réunissoit; la loi du plus fort étoit la seule qu'ils connussent. On pourroit dire que dans ces pays barbares et malheureux, l'homme attendoit l'homme pour l'instruire, et que la terre l'attendoit aussi pour la rendre féconde.

Les Européens méridionaux n'étoient point assez nombreux pour refluer vers le nord; nul attrait d'ailleurs ne pouvoit les y porter, et le cinquante-cinquième degré de latitude leur paroissoit être la borne des pays habitables.

LAsie plus heureuse, plus anciennement habitée, nourrissoit des peuples immenses dans son sein: non-seulement c'est de l'Asie que sont sortis les grands législateurs et les premiers conquérans; mais cette belle et fertile partie du monde, de même qu'une ruche immense, envoya des essaims de tous les côtés, dont plusieurs

llèrent s'établir jusqu'au soixantième dé-
ré-nord. C'est-là que, s'emparant des pays
es plus voisins de la mer ; ils fondèrent
in empire assez considérable pour qu'il
portât de nouvelles colonies jusques dans
a Grèce. Maîtres de la Scandinavie, et
les pays connus aujourd'hui sous le nom
de Danemarck, Gothie, Jutland, Nor-
vège et pays adjacens, ces nouveaux
peuples, sous le nom de Cimbres, de-
vinrent assez puissans pour subjuguer la
Saxe, la grande Westphalie, les Gaules,
pénétrer jusqu'en Italie, et faire trembler
la République Romaine, dont les armes
avoient déja subjugué de vastes empires.
Ce fut par l'alliance que les Cimbres firent
avec des peuples qu'ils n'auroient pu
vaincre, et qui les égaloient en force
comme en valeur ; ce fut, suivis des an-
ciens Helvétiens connus alors sous le nom
d'Ambrons, des Saxons et des peuples
des bords de la Vistule, sous le nom de
Teutons, qu'ils pénétrèrent dans l'Elbe jus-
qu'aux provinces méridionales des Gau-

les; qu'ils vainquirent les légions Romaines; que le seul corps des Ambrons battit le consul Cassius-Longinus vers l'embouchure du Rhône; et que, réunis avec les Cimbres, ils taillèrent en pièces l'armée Romaine commandée par Scaurus, et détruisirent les deux corps que Manlius et Cépion amenoient à son secours.

La République Romaine ne s'étoit point vue jusqu'alors dans un si grand danger : les Cimbres, les Teutons et les Ambrons commençoient à traverser les Alpes, et à descendre en Italie en-deçà du Pô, lorsque des dissentions s'élevoient déja dans le sein de la République, entre Marius et Sylla. L'intérêt commun, l'amour de la patrie réunirent pour quelque tems ces deux fiers ennemis; et tous les deux, suivis du jeune Marcellus, qui commençoit à mériter la grande renommée où le vainqueur de Syracuse devoit parvenir, marchèrent pour défendre la République en danger. Une cinquième armée Romaine, sous les ordres de ces généraux,

s'avança pour s'opposer à l'inondation des peuples redoutables du nord, réunis au nombre de trois cens cinquante mille combattans, et suivis de leurs familles qu'ils avoient amenées, en croyant marcher à des conquêtes certaines.

Le courage et l'habileté de Marius arrêtèrent leurs efforts; il sut, en temporisant, accoutumer les Romains à voir de près ces peuples plus grands, plus forts qu'eux, et dont l'aspect étoit hideux et terrible; il les vainquit en trois grandes batailles, dont la dernière se donna dans la pleine de Verceil, qui peut être regardée comme le tombeau des premiers Cimbres, Teutons et Helvétiens réunis. Leurs bataillons cédant à la tactique et au courage des Romains, furent entr'ouverts, taillés en pièces; ceux qui crurent s'échapper par la fuite, furent massacrés par leurs femmes, qni les attendoient la hache levée sur leurs chariots, qui poignardèrent leurs enfans à leurs yeux, et qui, se jettant avec fureur au milieu des Ro-

mains, ne voulurent pas survivre à la défaite de leurs époux. Cette destruction entière de l'armée des Cimbres laissa leur pays sans défense. Les vieillards et les enfans étoient les seuls qui n'eussent pas marché dans cette expédition, et la consternation se répandit dans ces provinces du nord, qui restèrent plusieurs années hors d'état de prendre les armes. Ce fut environ quarante ans après la destruction des Cimbres, que les armées Romaines pénétrèrent jusque dans la Scythie, en poursuivant Mithridate. Ce prince, l'un des plus grands hommes qui soient nés pour étonner la terre et pour subjuguer les esprits, forma l'entreprise la plus digne d'un génie supérieur et propre à commander aux autres hommes.

Entre l'embouchure du Tanaïs, qui porte ses eaux dans les Palus Méotides et la mer Caspienne, il existoit plusieurs peuples belliqueux et jaloux de leur liberté : le chroniques Islandoises, au rapport de M. Mallet (1), nomment deux

(1) Je ne peux trop exhorter les lecteurs à recourir a

peuples principaux qui se réunirent sous les ordres d'un Scythe, chef de la religion régnante dans le cœur de l'Asie. Les Ases, habitans de riches pays au pied du mont Taurus, étoient voisins d'autres Asiatiques connus déja sous le nom de Turcs : tous les deux suivoient le même culte, et ce culte s'éloignoit peu de celui des patriarches (1). Les Ases s'honoroient du titre d'enfans du Dieu qu'ils adoroient sous le nom d'Odin : leur principale ville étoit Asgard (2), c'est-à-dire, la ville du

l'Introduction à l'Histoire du Nord, par M. Mallet; cet ouvrage doit être regardé comme un des plus instructifs et des meilleurs du dix-huitième siècle.

(1) Il est à remarquer que toutes les religions qui se sont étendues, sont sorties de l'Asie; que toutes ont eu la même simplicité dans leur origine; que toutes ont eu pour base la religion révélée aux Patriarches; que Fo-Hy, Hermès, Confucius, Moyse, Zoroastre, Odin, Mahomet, ont adoré un Dieu créateur, immuable, éternel; et que, quoique l'intérêt personnel des Législateurs ait varié, défiguré, surchargé le culte simple du Dieu suprême, ils l'ont toujours adoré comme le principe créateur et moteur de tout ce qui existe dans la nature.

(2) On croit que la ville d'Asoph est la même que celle qui portoit le nom d'Asgard.

Dieu suprême. Sigge étoit le grand-prêtre du culte simple que ces peuples lui rendoient: douze Drottars, choisis parmi les gens les plus éclairés et dans les familles les plus illustres, offroient avec lui les vœux de la nation au Dieu suprême, et rendoient la justice.

Sigge eut le courage d'essayer de dérober ses compatriotes au joug dont les armées victorieuses de Pompée les menaçoit; il leur fit croire qu'il étoit animé par l'esprit de la divinité; il fit plus, il osa prendre le nom d'Odin. Sa femme Friga, spirituelle, audacieuse comme lui, sut leur persuader de même qu'elle étoit inspirée: elle devint pour son époux ce que la nymphe Egérie avoit été pour Numa; et les deux peuples réunis, crurent que la divinité même parloit par leur voix, et jurèrent de les suivre jusqu'aux extrémités de la terre.

Odin ayant passé le Tanaïs à la tête des Ases et des Turcs confondus ensemble, et ne formant qu'un même peuple qui

croyoit fermement qu'il étoit conduit par la divinité même, Odin remonta vers le nord ; quelquefois il combattit, et ses armes furent toujours victorieuses; plus souvent encore il parla : son éloquence et celle de son épouse égaloient leur courage, et l'un et l'autre avoient presque également le don de s'exprimer en vers avec facilité.

C'est de tous les temps que la poésie est nommée le langage des dieux ; son harmonie semble être une suite de celle qu'on admire dans l'univers : ils enchantèrent et persuadèrent presque tous les peuples des pays qu'ils traversèrent ; ils s'en firent des sectateurs zélés et soumis. L'armée d'Odin grossissoit de jour en jour: elle traversa presque sans résistance la grande Westphalie, la Saxe ; mais, déja trop nombreuse pour s'établir dans ces vastes contrées, habitées par des peuples également nombreux et belliqueux, Odin eut la sagesse de ne leur imposer d'autre joug que celui de la religion ; et remon-

tant toujours vers le nord, il s'empara facilement des grandes îles et des bords de la mer Baltique, devenus presque déserts par la destruction totale de la formidable armée des Cimbres, tombée sous l'épée de Marius. C'est dans la Jutlande, la Zélande, la Fionie, la Scanie, qu'Odin fonda son empire : bientôt il fut assez puissant pour s'étendre dans la Norwège, et dans tous les vastes pays qui bordent le grand golfe de Botnie. C'est-là que, maître absolu, regardé comme un dieu par ses innombrables sujets, il altéra le culte de ses pères; il crut même devoir adopter une partie des fables, chères encore à ces sauvages habitans du nord ; il sentit que, pour se proportionner à leur foiblesse et les retenir pour toujours, il avoit besoin d'une mythologie. Avec le secours de Friga, Odin composa celle dont les chroniques Islandoises nous ont conservé la plus grande partie dans l'écrit nommé l'*Edda*, et dans le poëme nommé la *Voluspa*. Lorsqu'il composoit ces deux ou-

vrages, et lorsqu'il annonçoit de nouvelles loix, on lui voyoit toujours à la main la tête de Mimmer, renommé par sa sagesse; il l'avoit conservée ; il avoit l'air de la consulter, d'en recevoir des réponses, et de ne répéter que les oracles et les avis qu'il en recevoit. C'est dans ces deux monumens de la religion d'Odin, qu'on reconnoît une partie des anciennes fables nationales qu'il avoit adoptées par politique, et celles qu'il avoit crues nécessaires pour captiver l'esprit de ses anciens comme de ses nouveaux sujets : on voit qu'Odin a l'adresse d'y rappeler sans cesse aux Asiatiques qui l'avoient suivi, les charmes de leur ancienne patrie ; qu'il leur peint la ville d'Asgard comme un séjour céleste, où les ames de ses disciples, et sur-tout de ceux qui seront morts les armes à la main, seront reçues dans un palais superbe, nommé le *Vaxhalla*. C'est dans l'Edda et la Voluspa même, traduits par M. Mallet, qu'il faut lire quelle est l'espèce de félicité qu'il promet à ce peuple

féroce, qui ne connoissoit presque que deux espèces de plaisirs, celui de se baigner dans le sang, ou de s'enivrer à longs traits à table avec une bière forte bue dans le crâne de ses ennemis.

Odin, après avoir bien affermi l'esprit de ses sujets dans la foi de cette religion sanguinaire, crut devoir leur donner quelques principes de morale. Il composa en cent vingt strophes le H*avamaal*, ce qui veut dire, discours sublime. Plusieurs strophes en effet renferment des préceptes dignes de ce titre; mais les François, quoiqu'ils descendent de ceux qui se soumirent aveuglément à la religion d'Odin, n'admettront jamais plusieurs strophes où ce Législateur, ainsi que Mahomet (sorti de la même contrée de l'Asie) a l'injustice d'inspirer un peu trop de défiance contre un sexe enchanteur, dont la fidélité, la candeur égalent presque toujours les charmes. Odin finit son discours sublime, par répandre de nouveaux prestiges dans l'esprit de ses sectateurs. Il n'y

parle plus au nom de la divinité, il en usurpe tous les attributs ; c'est en son propre nom qu'il leur promet des peines et des récompenses après leur mort. Il parle des lettres Runiques (1) qu'il a su

(1) Les lettres Runiques, dont il reste encore quelques figures dans le Nord, où MM. de Maupertuis, Clairaut et le Monier les ont vues gravées sur des roches, ne sont point celles d'un alphabet ordinaire, et ne sont que des espèces de hiéroglyphes. Elles ressemblent aux Kova de Fo-Hy, dont les Chinois avoient perdu l'intelligence. Ces Kova, monument si célèbre pour les Lettrés Chinois, leur fut expliqué par le Père Bouvet, d'après un Mémoire que Leitbnitz avoit fait en 1703 sur l'Arithmétique binaire, et que ce savant envoya au Missionnaire: ces Kova n'étant que les signes de cette même Arithmétique binaire, inventée par Fo-Hy, ce que le mémoire de Leitbnitz démontroit. Les lettres Runiques ressemblent beaucoup à ces Kova. Il est bien simple qu'Odin étant grand-prêtre de la ville d'Asgard, ait eu connoissance de cet ouvrage de Fo-Hy, et qu'il s'en soit servi comme d'un nouveau moyen d'en imposer au peuple le plus ignorant. Les signes de l'algèbre eussent peut-être fait le même effet sur les insulaires de d'Otahiti, si Cook, ou M. de Bougainville, eussent voulu les leur présenter comme des figures magiques. La science des nombres a en elle quelque chose de divin, comme la musique, la poésie, pour des peuples sauvages, lorsqu'ils en reçoivent la première notion.

former pour se soumettre les élémens, pour vaincre les démons, les mauvais génies, et les empêcher de traverser les airs, pour transformer ses ennemis, pour applanir les montagnes. Il ose dire plus encore du pouvoir de ses lettres Runiques, en assurant qu'il ne perdra jamais un secret qu'il possède seul, celui de se faire aimer constamment de sa maîtresse. Il annonce qu'il en connoît un autre, mais que ce dernier est d'un si grand prix, qu'il ne le déposera jamais que dans le sein de sa sœur, ou dans les bras de celle qu'il aime. Dans la dernière strophe du Havamaal, le prévoyant Odin parle à ses sujets, comme s'ils les avoit déja quittés pour retourner dans la céleste ville d'Asgard. J'ai chanté (dit-il) mes sublimes vers dans mon auguste demeure. Béni soit celui qui chante, béni soit celui qui me comprend, bénis soient ceux qui ont prêté l'oreille à ma voix !

Odin, après avoir assuré son empire par les deux pouvoirs qui soumettent

'univers, sa religion et les armes, après
ıvoit fondé dans l'île de Fionie la superbe
rille d'Odensée, après avoir fait le par-
age de ses vastes états, entre les fils nom-
oreux qu'il avoit eus de Friga ; Odin,
e sentant près de la fin de sa carrière, ne
roulut point finir par une mort ordinaire,
:t voulut rendre la sienne digne d'un
lieu. Il se retira en Suède ; il rassembla
orès de lui les douze Drottars, ses enfans,
ses amis ; il saisit le fer de sa lance, et
s'en fit neuf blessures en rond sur la poi-
trine ; il se fit plusieurs autres blessures
avec la pointe de son épée, et dit à ceux
qui l'entouroient, qu'il retournoit en Scy-
thie, et qu'il alloit préparer dans sa ville
d'Asgard le palais et le festin où il les
attendroit pour les recevoir.

Odin, avant sa mort, avoit partagé ses
conquêtes immenses entre ses fils. Sciold
eut le Danemarck, Baldeg eut la West-
phalie, Segdeg eut la Saxe orientale ; et
c'est de lui que descendoit le célèbre
Hengist, prince des Saxons et des Angles,

qui fit la conquête de presque toute la Grande-Bretagne dans le cinquième siècle. La Franconie fut le partage d'un fils d'Odin, qui lui fut assez cher pour qu'il lui donnât le même nom de Sigge qu'il avoit toujours porté pendant qu'il habitoit encore la Scythie; et c'est de ce Sigge que descendirent les princes qui régnèrent dans la Franconie pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. On peut donc présumer que nos rois de la première race en descendoient, ou par le côté paternel, ou par le maternel. A l'égard des Francs qui firent la conquête des Gaules, il n'est pas douteux qu'ils ne soient issus des anciens sujets de Sigge, et de son père Odin.

On prétend avec bien de la vraisemblance, que si la crainte de tomber sous le joug des Romains fut assez forte pour lui faire abandonner le climat heureux de l'Asie, et s'enfoncer dans les glaces et dans les longues nuits du Nord, il en conserva contre les Romains un ressentiment

timent égal aux regrets qu'il donnoit à sa patrie. Ce fut, dit-on, sa haine implacable contre une république assez injuste pour vouloir que nul autre peuple que le sien ne jouît de la liberté, qui lui fit enseigner une doctrine meurtrière, et qui lui fit préparer l'esprit et les forces de ses sujets à porter avec succès le fer et la flamme dans tous les pays soumis à l'Aigle Romaine.

Peu de temps après la mort d'Odin, on vit en effet un déluge de peuples du Nord inonder de tous côtés les possessions d'une république qui n'en avoit plus que le nom, et qui, s'étant détruite elle-même par ses guerres civiles, avoit été forcée d'obéir au pouvoir d'un seul.

La grande bataille de Tolbiac ayant enfin affermi l'empire des Francs dans la Gaule, et ce vaste et fertile pays ayant perdu son ancien nom pour prendre celui de ses vainqueurs, les Francs y portèrent leurs loix, leurs mœurs et leurs coutumes. Mais un climat plus doux, cet air qu'on

respire sur les bords de la Seine, de la Marne et de la Loire, adoucit un peu la férocité de leur caractère. Ils cessèrent bientôt de boire l'hydromel et la bière dans le crâne de leurs ennemis. Une coupe pleine de vin d'Aï ou de Pomard, présentée par une jeune et jolie Gauloise, fit tomber la hache de leur main; et les délices de la France, ainsi qu'une religion nouvelle qui leur prescrivoit l'humanité, changèrent dans leurs mœurs ce qu'elles avoient de trop barbare. Mais rien ne put détruire le fond des principes qu'ils avoient apportés de leur pays, et le caractère altier qui leur conserva leur supériorité dans les armes. Ils restèrent toujours implacables contre les ennemis qui les avoient offensés; leus différends continuèrent à se terminer dans Paris, comme dans Odensée, par le sort des armes. Ils firent plier à cette coutume chérie, jusqu'à la religion qu'ils avoient embrassée. Les combats seul à seul continuèrent à s'appeler le jugement de Dieu,

et les juges du camp s'y conformoient aux anciennes loix que Frothon avoit établies dans le Nord. Les grandes églises, les grands monastères furent même forcés, pour les seigneuries qu'ils possédoient, à tenir des lices ouvertes à ces espèces de combats. La loi cruelle et illusoire des épreuves subsista toujours : l'honneur, ce sentiment si pur, si sacré, ce mot qui retentit sans cesse dans le cœur d'un vrai François, fut souvent profané par les fausses interprétations qu'on lui donna ; l'esprit d'Odin sembla long-temps planer sur les descendans de ses disciples, et paroît même y planer encore quelquefois.

L'émigration de la Scytie du temps d'Odin, la nécessité de n'avoir pour sujets que des combattans, qui regardoient la mort comme un premier moment de félicité ; des chefs qui, frappés à mort, rioient en rendant le dernier soupir ; les prestiges, l'ignorance, les idées extravagantes que les peuples du Nord s'étoient

faites des dieux et des démons, et qui bientôt se comuniquèrent aux Scythes, le merveilleux étant toujours reçu par une multitude avide de tout ce qui lui paroît surnaturel; la mythologie de l'Edda et de la Voluspa, qui faisoit plus d'impression que la morale du discours le plus sublime; les lettres Runiques, dont l'habile Odin fut obligé d'exagérer le pouvoir pour se prêter à la folle croyance des habitans du Nord, et leur faire craindre la supériorité que ces lettres magiques lui donnoient sur leurs enchantemens: voilà quelle est en grande partie l'origine des premiers Romans Européens; les émigrations des Scythes jusqu'aux extrémités de l'Asie, ont été bien vraisemblablement aussi l'origine des contes et des fables orientales. Mais tout ce que je viens de dire ne suffiroit pas pour donner une idée juste de l'origine des Romans, dont l'amour est presque toujours le mobile, et qui seul peut y porter les charmes et l'intérêt qui nous attache

et nous les fait aimer, si je ne paignois aussi le fond des mœurs des Scythes dans le Nord, et si je ne parlois pas de la façon dont ils vivoient avec un sexe qui, sans égaler sa force, partageoit son caractère altier et son courage. Le plus grand respect, l'amour le plus fidèle et le plus soumis, enchaînoient le Scythe du Nord aux pieds de l'objet aimé. Les poésies Danoises, les poésies Islandoises, celles des Scaldes, respirent le pur amour : mais ce n'étoit point un amour efféminé ni coupable ; la fière habitante du Nord en eût été révoltée, et l'eût méprisé : l'amant qui désiroit de plaire, devoit être le plus courageux et le plus irréprochable des guerriers.

Le seul présent qui fut digne de paroître aux pieds d'une maîtresse adorée, c'étoit les dépouilles sanglantes d'un monstre des forêts, ou d'un ennemi terrassé. Si dans leurs chansons ces héros du Nord se plaignoient de la cruauté de leur maîtresse, s'ils essayoient de la

rendre plus sensible, ce n'étoit point ses charmes qu'ils célébroient; ce n'étoit point de leur amour, de leur desirs qu'ils osoient parler; ils n'élevoient leurs voix que pour rapporter les actions qu'ils avoient faites, dans l'espérance de se rendre dignes d'elle. » Je sais faire huit » exercices, (chantoit Harald le Vail- » lant) je combats avec courage; nul che- » val ne peut m'ébranler; je sais fendre » les flots de mes bras nerveux; je vole » en patins sur la glace; je puis et je sais » ramer avec vigueur; je lance au loin » d'une main sûre un javelot; et cepen- » dant, hélas! une fille de Russie me » méprise. «

La noblesse, la candeur, la simplicité régnoient dans l'amour, l'hymen et la vie privée de ces Norvégiens; et l'enfant recevoit de sa mère des leçons aussi fortes, aussi rigides que de la bouche du père. Prête à répandre son sang avec son époux, la femme demandoit, obtenoit comme la plus grande grace, de suivre

son mari dans les combats ou dans les navigations périlleuses qu'ils faisoient sans cesse. Un des premiers talens que la jeune fille destinée au mariage devoit acquérir, c'étoit la connoissance des simples et l'art de guérir les blessures ; c'étoit toujours par une main aimée que le père, l'époux, le fils et le frère étoient secourus ; et lorsqu'une famille nombreuse et dans l'enfance n'exigeoit pas de la jeune épouse de se livrer à ce soin, rien ne pouvoit l'empêcher de suivre son mari sur ses vaisseaux.

Telles furent les mœurs que les descendans d'Odin portèrent dans la Grande-Bretagne, dans la Gaule, dans la Lombardie, dans l'Exarchat et dans l'Espagne.

Ceux qui connoissent les anciens Romans, et qui peuvent avoir lu les extraits trop abrégés que j'ai faits d'une tres-petite partie de ceux qui nous sont restés des nations que je viens de citer, reconnoîtront sans peine que le fond de ces Romans et l'esprit de l'ancienne Cheva-

lerie est dû presque en entier aux coutumes, aux mœurs, au caractère des habitans du Nord. En passant dans les provinces méridionales de l'Europe, ils ont fait ce qu'ont fait depuis les Tartares en Asie. Ces autres Scythes, en conquérant la Chine, se sont confondus avec les habitans indigènes : après avoir ou chassé ou réduit à l'esclavage ceux qui leur ont résisté, ils ont peu à peu fraternisé avec les autres ; et, si l'on ose se servir de cette expression, les mœurs nationales des vainqueurs et des vaincus se sont *amalgamées* les unes avec les autres, en conservant toujours quelque principe fondamental des mœurs de la nation conquérante. L'origine des douze Jurés qui s'assemblent pour juger criminellement leur égal en Angleterre, n'est-elle pas venue des douze Drottars qui rendoient la justice dans le Nord? nos douze Pairs François qui représentent au sacre de nos Rois, n'en sont-ils pas une image? Le champion qui paroît au couron-

nement des rois d'Angleterre, les Vidames, le parquet ouvert à deux célèbres Avocats, tout ne ressemble-t-il pas à la lice ouverte aux champions qui combattoient pour de grands différends? Et ce point d'honneur, cet ancien préjugé, ce reste de barbarie qu'un sentiment intérieur nous force à tolérer, et dont un gentilhomme ni un militaire n'ose approuver ni blâmer les abus, tout ne nous rappelle-t-il pas notre ancienne origine; tout ne nous prouve-t-il pas que notre imagination est toujours vivement excitée par tout ce qui fut cher à nos pères, et que les mêmes passions qui les agitoient sont encore prêtes à germer et à s'exalter dans notre ame? Que de traits de ressemblance ne trouverions-nous pas avec les sujets d'Odin? notre amour pour la table, la pêche, la chasse, la guerre, l'indépendence. Mais ces réflexions me méneroient trop loin; c'est aux philosophes moralistes à les approfondir. Je dois m'en tenir à la manière d'aimer et de

combattre de ces peuples belliqueux : mon but est de prouver que c'est à ces derniers que nous devons l'esprit et les premières loix de la Chevalerie ; et c'est dans une de leurs plus anciennes histoires que j'espère faire remarquer plusieurs traits de ressemblance entre la Chevalerie du Nord et celle de la Table-Ronde, dont les loix et les usages ont été suivis presque jusqu'à la fin du quatorzième siècle.





CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE.

HISTOIRE

De RIGDA et de REGNER LODBROG Roi de Danemarck, contemporain de CHARLES-MARTEL et de PEPIN.

IL ne faut pas confondre l'histoire de ce Regner Lodbrog, avec celle du héros d'un Roman Islandois, intitulé *Ragnars Saga Lodbrokar*, dont le manuscrit existe à la bibliothèque du roi ; celui dont j'entreprends de rajeunir l'histoire, étoit fils de Sigurd Ring, et descendoit de Sciold, fils d'Odin.

LE redoutable Sigurd Ring, maître paisible de la Suède et du Danemarck, avoit porté ses armes dans la Norvège; et depuis deux ans il combattoit pour achever de se la soumettre. Les Norvégiens, jaloux de leur liberté, se défendoient de montagnes en montagnes: chaque groupe de rochers étoit disputé, et le théâtre de quelque action sanglante. Sigurd parvint enfin jusqu'aux extrémités de ces pays sauvages: une seule montagne presque inaccessible par les précipices qui l'entouroient, étoit le dernier asyle du vieux guerrier Rigding, auquel les Norvégiens obéissoient. Ce prince, que sa force et sa valeur avoient rendu redoutable pendant ses belles années, étoit alors accablé par la vieillesse, et touchoit à sa dernière heure; mais son fils, qui venoit de recevoir la hache d'armes, le poignard et le bouclier blanc, avoit juré que son père seroit libre tant qu'il lui resteroit une goute de sang dans les veines. Il envoya défier Sigurd au combat singulier. Tu ne peux gravir sur cette montagne que par de longs travaux, disoit-il dans son cartel, mais si tu veux te battre avec moi, je vais descendre seul, et le sort des armes décidera si tu dois entrer en maître

lans ce château, ou si tu feras retirer ton armée. Jamais prince Danois n'avoit balancé dans une pareille occasion. Sigurd accepta le défi ; et le jeune Norvégien retournant vers son père : Tu mourras libre, lui dit il : fais-toi porter sur cette roche avancée, d'où tu pourras voir notre combat. Si je succombe, le précipice profond sur lequel cette roche domine, sera ton asyle contre l'esclavage. Le vieillard à ces mots embrasse son fils, lui donne son épée : Tu me parois digne de la porter, lui dit-il ; aide-moi, je te suis. O mon frère ! s'écria la sœur du jeune Norvégien ; me crois-tu donc indigne de mourir avec toi ? Elle se saisit de son arc et d'un javelot ; elle aide à son frère à conduire son père vers la roche, dans le centre de laquelle on avoit pratiqué un escalier, par lequel on descendoit dans la plaine. Le jeune Rigding descend sur un plateau dont l'accès étoit facile ; il appelle Sigurd, qui ne tarde pas à le joindre.

Le combat commence avec une égale fureur, et quoique les armes des deux combattans soient bientôt couvertes de leur sang, il se soutient pendant une heure avec assez d'égalité. Sigurd enfin a l'avantage sur Rigding, dont le casque brisé laisse sa tête à découvert. Sigurd est frappé de la jeunesse et de la beauté de son ennemi. Ce prince étoit né généreux ; il recule deux

pas, et baisse la pointe de son épée. Avance et frappe, lui cria Rigding; crois tu que je baisse les yeux en recevant le coup mortel? A ces mots, il s'avance l'épée haute sur Sigurd, qui pare le coup qu'il lui porte, et qui lui crie: Arréte: je ne t'offre pas la vie, tu me parois trop généreux pour l'accepter; mais je t'offre mon amitié. A quelle condition, lui demanda Rigding? En peux-tu douter, lui répondit Sigurd: celle de te laisser libre, et d'acquérir en toi le frère d'armes que j'ai long-temps cherché, et que tu m'as fait connoître. A l'instant que Sigurd prononçoit ces mots, la jeune sœur de Rigding paroît sur le plateau: son arc est tendu; une flèche meurtrière est prête à voler. Elle s'arrête en voyant son frère et Sigurd qui s'embrassent; et Sigurd, qui croit voir en elle une intelligence céleste, jette un cri de surprise et d'admiration, et va porter son épée à ses pieds. Le vieux Rigding, qui s'étoit avancé sur le bord de la roche pour se précipiter en voyant son fils prêt à recevoir le coup mortel, lève les bras au ciel, et regarde quelle sera la fin de cet événement. La belle Rigda rougit en recevant l'hommage de Sigurd: Puisque tu deviens, lui dit elle, le frère de mon frère, viens avec lui consoler la vieillesse du héros à qui nous devons le jour. A ces mots elle passe la première; et tous les trois remontent

par l'escalier secret, et vont rejoindre le vieux Rigding, qui les reçoit dans ses bras. Me reçois-tu pour ton fils, lui dit Sigurd? Oui, lui répondit le vieillard, tu m'en parois digne; tu n'as point fait rougir mon front par la honte; tu fais tressaillir mon cœur par ta générosité. Que veux-tu? que puis-je faire pour toi? M'attacher encore par un nouveau lien, lui répondit Sigurd: ta fille me fait sentir pour la première fois, qu'il est encore un bonheur plus doux que celui de verser le sang de ses ennemis. Donne-moi sa main, et reçois l'offre que je te fais de celle de ma sœur pour ton fils. Le vieux Rigding ne balança pas: Je te la donne, lui dit il. Les dieux t'ont ouvert jusqu'au fond de la Norvège des barrières que je pensois être impénétrables: je crois obéir à leur voix, en acceptant tes offres; mais que puis-je t'offrir pour dot? Le seul anneau que je vois à ton doigt, répondit Sigurd; il a toujours été porté par une main victorieuse. Cette dot est assez riche, assez honorable pour que je la consacre et la rende chère à mes descendans. A ces mots, il déclara qu'il joignoit le nom de Ring (1) à celni de Sigurd: et ce prince est resté connu dans l'histoire sous le nom de Sigurd-

(1) Anneau en langue celtique; les Anglois l'ont conservé.

Ring, c'est-à-dire, qui porte un anneau. Sigurd étoit aimable, et sa haute renommée devoit satisfaire l'orgueil d'une fille du Nord. Rigda ne fut point rebelle aux volontés de son père ; Sigurd reçut sa main, et devint le plus heureux des époux.

Il jouissoit à peine de son bonheur, lorsque quelques vaisseaux en désordre et battus par la tempête, furent poussés vers les côtes de Norvège, et forcés d'y chercher un asyle ; c'étoit des vaisseaux Danois; ils s'étoient échappés avec peine d'un combat sanglant, où des vaisseaux Bretons, très-supérieurs en nombre, avoient attaqué leur flotte, avoient pillé plusieurs de leurs bâtimens, avoient mutilé ceux qui les montoient, et les avoient fait esclaves. Sigurd, également furieux et touché du traitement qu'on avoit fait à ses sujets, jura d'en tirer vengeance; et la courageuse Rigda, loin de le détourner de cette résolution, fut la première à l'animer contre les Bretons, et lui offrit de le suivre dans l'expédition qu'il étoit de son honneur de faire contre eux. Sigurd ne put permettre qu'une épouse si chère s'exposât aux périls de la mer et de la guerre; il avoit la douce espérance d'être père: il la força de rester auprès du vieux Rigding, et remit toute son autorité au frère de Rigda, pour commander dans ses vastes états en son absence.

Sigurd

Sigurd ayant rassemblé peu de temps après une flotte formidable, fit voile vers la Grande-Bretagne, battit une flotte Bretonne, entra dans la Tamise, et pénétra jusques dans le Northumberland, dont il fit la conquête. Il porta le fer et la flamme dans la Grande-Bretagne, et volant de victoires en victoires, il ne fut arrêté que par les Gallois, peuples aussi féroces et aussi redoutables que les habitans du Nord. Quoique son cœur le rappellât près de Rigda, quoiqu'un bâtiment léger lui portât la nouvelle qu'elle venoit de lui donner un fils, Sigurd ne put se résoudre à laisser sa conquête imparfaite; et après deux ans de combats contre les Gallois, auxquels les Hibernois et les Orcadiens envoyoient sans cesse de nouveaux renforts, le brave Sigurd perdit la vie d'un coup de flèche, à l'attaque d'une des gorges qui pénétroient dans les montagnes. Il eut le temps avant d'expirer d'écrire à Rigda, de lui recommander le gage de leur amour, et lui renvoya l'anneau qu'il avoit reçu : Remets-le à mon fils, lui disoit-il, quand il s'en sera rendu digne par quelque action éclatante. Adieu, chère Rigda : Hella (1) n'est hideuse que pour le lâche; si je ne te regrettois, je sourirois à son aspect.

(1) *Hella* est la mort en langage celtique.

La mort de Sigurd-Ring découragea son armée; ses lieutenans tentèrent vainement de nouveaux assauts, les Gallois les repoussèrent toujours des gorges de leurs montagnes, et l'armée Danoise fut obligée de se retirer dans le Northumberland. Un vaisseau dont les voiles étoient noires, porta le corps de Sigurd-Ring en Norvège, et la consternation dans le pays. Le vieux Rigding expira de douleur, en embrassnt le corps sanglant de Sigurd. Sa fille, tenant son fils entre ses bras, s'approcha du corps de son époux sans verser une larme. Elle baisa son front et sa main dont elle tira l'Anneau d'or. Sigurd, s'écria-t-elle, il m'est bien dur de ne pouvoir mourir avec toi; mais je dois t'obéir et t'élever un vengeur.

Les obsèques des deux souverains se firent selon l'ancienne coutume du Nord. Deux cercueils de granit reçurent leurs corps couverts de leurs armes; et leurs sujets, accumulant des gasons et des quartiers de roches, élevèrent des monticules (1) sur les deux tombeaux. La veuve

(1) Il étoit en usage dans le Nord d'élever ces monticules sur les tombeaux des princes et des guerriers. La Westphalie, la Suède, le Danemarck, la Saxe et plusieurs provinces de France, sont pleines de ces monumens qui subsistent encore. J'ai vu les débris d'une de ces tombes, qu'on avoit ouverte près de Saint-Quentin, et dans laquelle on avoit trouvé quelques os des squelettes d'u

de Sigurd et le prince Rigding firent reconnoître sans peine le jeune Regner Lodbrog pour souverain de la province. Sa mère, qui l'avoit nourri, s'enferma dans un château avec un très-petit nombre de domestiques, pour l'élever jusqu'au temps où elle se proposoit de l'aller faire reconnoître pour souverain en Suède et en Danemarck. Rigding partit pour aller prendre la régence de ces deux royaumes. Mais dans ce même temps la Suède et le Danemarck éprouvoient une grande révolution.

A peine les Scandinaves eurent-ils appris la funeste perte qu'ils venoient de faire de Sigurd, qu'ils s'assemblèrent tumultueusement; et les Suédois et les Danois réunissant tous les vaisseaux qu'ils purent se procurer, s'embarquèrent pour fondre sur l'Angleterre, plus nombreux encore que les Cimbres lorsqu'ils avoient été défaits par Marius. Cette flotte immense fut à peine débouchée de la Baltique, qu'un vent du Nord soufflant avec violence pendant près de deux mois, les empêcha non-seulement d'aborder en Angleterre, mais de prendre terre sur les côtes de la Gaule. Le même vent les porta sur les côtes de l'Ibérie. Les peuples de la Gothie,

---

homme et d'un cheval, les restes d'une hache-d'arme, une courte et large épée, un bouclier et un gros anneau d'or.

dont les provisions étoient épuisées, descendirent sur les côtes de ce royaume dont ils firent la conquête; et c'est ainsi que commença le règne des Goths dans les belles provinces qui composent l'Espagne. Les Jutlandois et les Fioniens furent portés jusqu'à la hauteur du détroit, qu'un nouveau vent les força de traverser; c'est alors que, renonçant au projet de soumettre l'Angleterre, et désespérant de pouvoir retourner dans leur patrie, ils abordèrent dans la Ligurie, d'ou, s'étendant en Italie, ils y fondèrent le royaume des Lombards, auquel leurs armes victorieuses joignit bientôt l'Exarchat de Ravenne.

Deux descendans de Baldeg et de Segdeg, fils d'Odin, dont l'un régnoit dans la Saxe occidentale, connue depuis sous le nom de Westphalie, et l'autre dans la Saxe orientale qui en conserve encore le nom, apprenant la grande émigration de la Suède et du Danemarck, entrèrent à main armée dans ces deux royaumes, dénués de combattans. Rigding voulut vainement s'opposer à leurs efforts; les Norvégiens qui l'avoient suivi, étoient en trop petit nombre pour résister. Ils furent taillés en pièces; et Rigding percé de coups et prisonnier, reprocha vainement, en expirant, à ces deux princes l'injustice qu'ils avoient de dépouiller le jeune

Regner Lodbrog de ses états. Ce fut un nouveau coup pour Rigda, lorsqu'elle apprit la mort de son frère et l'invasion des Saxons. Les Norvégiens affoiblis par la longue guerre qu'ils avoient soutenue contre Sigurd-Ring, et n'ayant point de chef, furent aisément soumis par les détachemens que les princes Saxons envoyèrent dans leur pays pour le mettre à contribution, et sur-tout pour s'emparer du jeune Regner et de sa mère.

La courageuse Rigda eût prévenu les malheurs qui la menaçoient par une prompte mort, si son fils ne l'en eût empêchée: elle le regarda comme un dépôt sacré que Sigurd avoit remis à ses soins; et l'espérance ne s'éteignant jamais dans les ames courageuses, elle rassembla promptement quelques familles de Norvégiens dont elle connoissoit la fidélité: Voilà votre légitime roi, leur dit-elle, en leur présentant son fils; jurez de mourir pour lui, et de ne le faire connoître que lorsqu'il pourra porter son nom avec gloire. Elle substitua celui de Lodbrog au titre de Regner que devoit porter l'héritier de trois royaumes; et chargeant une vingtaines de barques de vivres, de tentes, d'instrumens d'agriculture, et de ce qu'elle avoit de plus précieux, cette petite colonie traversa le canal de mer qui sépare la Norvège de l'Islande.

Cette île, souvent entourée d'une brume épaisse, est la plus grande qui soit dans l'Océan boréal, après celle de la Grande-Bretagne. Quatre chaines de montagnes qui la traversent, y forment quatre provinces séparées par des pics et des précipices; le milieu de l'île est occupé presque en entier par un volcan qu'Hésiode eût préféré à l'Ætna pour en faire la prison d'Encelade, si cet Auteur de la mythologie Grecque l'eût connu. La côte de cette partie étant la plus abordable et la moins habitée, ce fut celle où la petite colonie Norvégienne descendit. Un peuple isolé, peu nombreux et qui n'a rien à perdre, craint rarement son semblable; et cette contrée ne s'étoit peuplée jusqu'à ce temps, que par quelques familles Norvégiennes que les vents avoient jettées sur cette île dans le temps de la grande pêche des phocas et de la baleine. Les Islandois exerçoient l'hospitalité vis-à-vis ceux qui paroissoient vouloir devenir leurs compatriotes : ils leur firent connoître eux-mêmes quelques terreins propres à la culture, et leur apprirent à se creuser des retraites pour l'hiver dans les bans solides de pierre qui sembloient servir de bornes aux éruptions fréquentes et terribles de l'Ecla.

Ce fut dans une de ces grottes que les compagnons d'infortune de Rigda s'empressèrent à creuser pour y former une caverne spacieuse,

Regnier de Lindbrad

O ma Mère! tu me feras baiser aujourd'hui l'Anneau, tu me serreras dans tes bras?

qu'elle s'établit avec son fils et quelques serviteurs fidèles. C'est-là que les caresses d'un fils si cher adoucissoient quelquefois ses peines. Le jeune Lodbrog annonçoit déjà le caractère le plus altier; on ne lui vit jamais verser une larme. A peine eut-il atteint l'âge de six ans, que ses yeux et ses actions annonçoient de l'intrépidité. Rigda reconnoissoit dans ses traits charmans ceux de Sigurd; elle s'occupoit à former son corps à la fatigue, à lui faire exercer ses forces naissantes, et lui faisoit baiser l'anneau d'or de son père comme une récompense de ses succès.

C'est dans cette retraite que Lodbrog parvint à l'adolescence bien au-dessus des enfans de son âge par sa force, son courage et son intelligence, ce fut au retour d'une chasse dangereuse à l'ours blanc, qu'il apporta la dépouille sanglante d'un de ces furieux animaux aux pieds de sa mère. Son sang couloit de plusieurs blessures, sans qu'il eût l'air de s'en appercevoir. O ma mère! lui dit-il, tu me feras baiser aujourd'hui l'anneau, tu me serreras dans tes bras: mais ne crois pas que je m'applaudisse d'avoir terrassé ce monstre; en est-il que ton fils ne doive vaincre? Va, j'ai déjà reçu la moitié du prix de cette victoire, en sauvant la vie à la vieillesse impuissante, et à la beauté. A peine achevoit-il ces mots, qu'un Islandois d'un certain âge entra dans la caverne,

appuyé sur le bras d'une jeune fille un peu moins âgée que Lodbrog, et dont la blancheur, les cheveux noirs et les traits charmans lui donnoient l'air d'une divinité. Les habits du père et de la fille étoient déchirés; ils portoient le reste de leurs javelots brisés. Bonne étrangère, lui dit le vieillard, nous devons la vie à ton brave fils, et nous venons t'en faire hommage: nous l'avons suivi à la trace de son sang; il est blessé, et nous accourons pour le secourir. Lodbrog en ce moment pâlissoit entre les bras de sa mère. La jeune fille pâlit à son tour; et, courant à Lodbrog, elle découvrit sa poitrine plus blanche que la neige. Voyant avec effroi la blessure assez profonde qu'une des griffes tranchantes de l'ours blanc avoit faite, elle en arrêta sur le champ le sang, avec une mousse qu'elle tira de sa pannetière. Une seconde blessure moins profonde, paroissoit enflée par un sang noir extravasé: la jeune fille n'hésita pas; et, appliquant ses lèvres de rose sur le sein de son libérateur, elle attira promptement ce sang meurtri. Quel spectacle pour la mère la plus tendre! Mais qui pourroit exprimer ce que le jeune Lodbrog sentit en ce moment? La charmante bouche de l'Islandoise fit passer le feu le plus vif dans son sein; ce feu qui brilloit dans les yeux et qui coloroit le teint de la fille du vieillard, porta le trouble dans son ame; et n'étant

plus le maître de ses transports, ses lèvres brûlantes se collèrent sur les beaux cheveux de celle dont il serroit la tête sur son sein. Belle étrangère, dit le vieillard à Rigda, vois ces enfans. Odin et les vierges saintes les couvrent en ce moment de leurs aîles; ils unissent leur destinée: nous offenserions nos dieux en nous opposant à leur volonté: ne nous occupons plus qu'à rendre nos enfans dignes de la destinée qu'ils leur préparent.

Tel étoit l'esprit de la religion qu'Odin et Friga près de mourir avoient imprimée à leurs successeurs, que la veuve de Sigurd Ring ne contredit point le vieillard, et l'écouta comme un homme inspiré. Dans ce moment, la jeune Islandoise s'arrachant avec peine du sein de Lodbrog, leva ses beaux yeux, et ceux du prince se fixèrent sur elle. Cet instant fut le premier d'un amour éternel: des sentimens inconnus pour tous les deux sembloient leur donner un nouvel être. Un silence bien expressif dura quelques instans, et l'un et l'autre l'interrompant en même temps, ils se prirent la main, en s'écriant ensemble: Je te dois la vie, et je te la consacre à jamais. Le vieillard et Rigda levant les mains au ciel, n'osèrent les interrompre. Tous les quatre étant un peu revenus de leurs premiers transports: Honnête vieillard, dit Rigda, dis-moi quel est ton sort, et frémis d'indignation et de pitié, en

apprenant que la veuve et le fils du grand Sigurd-Ring sont devant tes yeux. O puissant Odin! s'écria le vieillard, je vois donc en vous deux la belle-fille et le petit-fils du plus barbare et du plus dénaturé de tous les pères. Frémissez à votre tour, en apprenant que je suis Hydeltand, fils d'Harald, et frère de Sigurd Ring que vous regrettez. Oreine que je frémis d'appeller ma sœur! Harald, aussi féroce que volage en ses amours, ne respecta jamais les lois de la nature, ni ne connut ses sentimens les plus doux.

Le cruel! il portoit encore le nom d'Hydeltand; il étoit dans la fougue de l'âge, lorsqu'à la tête de cent guerriers Norvégiens, il fit une descente dans cette île. Il y porta le fer et la flamme; et nos braves Islandois n'ayant pas eu le temps de se rassembler, il détruisit l'une après l'autre les habitations de la contrée où son vaisseau venoit d'aborder. Une seule lui fit une forte résistance: l'un des plus renommés Scaldes de cette île venoit d'y rassembler sa famille et celle d'un jeune guerrier Islandois, auquel il donnoit sa fille en mariage. La cabane du Scalde étoit tapissée de peaux d'ours blancs, et la porte étoit parée de têtes de cachalots et de phocas, présents et trophées de son gendre futur. Le Scalde chantoit déjà l'hymne de Mars et de l'Hyménée: sa fille, semblable à Gondula la plus

belle des Valkiries (1), tenoit une main de son amant, qui de l'autre élevoit une hache acérée, lorsque tout-à-coup le cri de combat et de mort se fit entendre à la porte de l'habitation. Hydeltand y fond avec sa suite, l'épée et le javelot à la main : l'un de ses favoris le devance pour avoir l'honneur de porter les premiers coups. Le jeune époux, sans quitter la main de son épouse, l'étend d'un coup de hache à ses pieds. Hydeltand, furieux de la perte de son ami, perce le cœur de l'Islandois qui serre la main de son épouse, la regarde, sourit, et tombe mort. Vainement le reste des guerriers Islandois portent des coups terribles : ils sont massacrés. La cruelle Hella (2) vole de toutes parts dans cette habitation, qui bientôt est jonchée de ses victimes. Vainement la fille du vieux Scalde a ramassé la hache de son amant, et veut défendre son père. Hydeltand, frappé légérement par elle, fait une blessure profonde au vieillard ; il la renverse, la désarme, et le flambeau des furies, plutôt que celui de l'amour, l'embrâse et lui fait voir qu'il tient dans ses bras la plus belle fille du Nord !....

---

(1) Nymphes du palais Vaxalla, promis par Odin à ses élus.

(2) La mort, en celtique

O crime! ô férocité que les siècles futurs auroient peine à croire! O cruel Harald Hydeltand! toi dont je devrois respecter la mémoire, ne puis-je, ne dois-je donc me la rappeller qu'avec horreur? Ah! reine infortunée, c'est à cet affreux moment que je dois le jour.... Couvert de sang, effrayé de son affreux forfait, Hydeltand sort de la cabane, éperdu, les yeux égarés, et court à son vaisseau pour se rembarquer; ses barbares Norvégiens dépouillent l'habitation des présens de noces, en chantant leur victoire, et élevant le nom d'Hydeltand jusqu'aux cieux. Celle qui devoit me donner le jour, ne revient d'un long évanouissement que lorsque les barbares sont déjà loin du rivage. Son premier mouvement est de vouloir se donner la mort; mais elle apperçoit son père dont le sang coule, qui lui tend les bras, et dont la voix mourante l'appelle à son secours. Un devoir si cher et si sacré suspend sa rage et sa douleur: elle se traîne près de son père, arrache son bandeau nuptial, arrête son sang, et s'occupe à le rappeller à la vie. Hella s'élève, plane quelques momens sur ces lieux ensanglantés, et les abandonne pour suivre Hydeltand et porter ses ravages en d'autres contrées.

Le Scalde avoit perdu presque tout son sang, et fut près de trois mois entre la vie et la mort.

Sa fille, soutenue par l'amour paternel, ne put se résoudre à le priver de ses secours; mais son désespoir augmenta, lorsqu'elle s'apperçut de la suite funeste de l'attentat d'Hydeltand. Donnerai-je le jour, s'écrioit-elle quelquefois, au fruit du plus affreux de tous les crimes? Cette exclamation de douleur fut entendue de son malheureux père pendant une nuit; il frémit d'horreur: mais la religion d'Odin dont il étoit l'un des plus dignes interprêtes, lui prescrivoit de parler avec force à sa fille sur l'inhumanité de punir un malheureux enfant d'un crime qu'elle n'avoit pas partagé. Cet enfant, lui dit-il, quoique celui d'un monstre, en a-t-il moins de droits à la vie et à ta tendresse?... Qu'Hydeltand privé du Vaxalla et du banquet d'Odin, soit abymé dans les gouffres du pôle, mais laisse-moi la consolation de voir cet enfant reposer sur le sein de ma fille sans tache; conserve-toi pour lui donner ton lait, et pour me fermer les yeux.

Le vieillard continua son récit, en instruisant Rigda de sa naissance, qui fut suivie de près de la mort du vieux Scalde, dont les sources de la vie étoient épuisées par le sang qu'il avoit perdu. Ma mère, ajouta-t-il, eût succombé lorsqu'elle lui ferma les yeux, si mes caresses ne l'eussent attendrie sur mon sort. Elle m'éleva comme un enfant abandonné par ses proches, me cacha

soigneusement ma naissance; et lorsque j'eus atteint l'âge de douze ans, elle me plaça dans le collége des Scaldes, pour élever mon ame aux grandes vérités qu'Odin avoit enseignées, et mon esprit à la poésie dans laquelle ce dieu du Nord et son épouse avoient excellé. Je reçus sans peine la haute idée qu'ils me donnèrent d'un Dieu créateur et moteur de l'univers; et les premiers vers que j'osai composer, furent des hymnes d'amour et de reconnoissance pour cet être des êtres. Cependant j'avois peine à me plier aux leçons des Scaldes; un penchant invincible m'entraînoit lorsque j'entendois chanter les grandes actions de Sciold, fils d'Odin, de Frothon le Pacifique, et d'Havar à la main forte. Ce desir d'acquérir de la gloire devint bien plus pressant encore, lorsque des pêcheurs Norvégiens que la tempête avoit obligés de relâcher sur nos côtes, nous apprirent que tout étoit en armes dans le continent boréal, et que le grand Harald Hydeltand convoquoit tous les guerriers de ses vastes états, pour s'embarquer et le suivre dans la Grande-Bretagne dont il vouloit achever la conquête. Mon cœur, ému par leur récit, ne me permit pas de balancer Je m'échapai de la maison des Scaldes; je volai vers l'habitation de ma mère, que je trouvai pleurant sur le tombeau de son père. Donne-moi des

armes, mère adorée, m'écriai-je, en me jettant entre ses bras. Quel usage en veux-tu faire, me dit-elle en frémissant? Combattre, lui répondis-je; obéir à la voix d'Odin, qui crie en mon cœur que je suis né pour me signaler sous les drapeaux de mon souverain. Eh! quel est donc celui que tu reconnois pour l'être, toi, né libre dans cette île qui n'a point encore reconnu de maître? Mère aimée, lui dis-je, c'est celui que tous les plus braves du Nord reconnoissent; c'est le grand Harald dont les armes victorieuses ont fait contribuer la France, et l'ont déjà rendu maître d'une partie de la Grande-Bretagne. Si tu ne m'en crois pas, écoute des pêcheurs Norvégiens qui viennent d'arriver. Amène-les-moi, me dit-elle; c'est par leur récit que je verrai si je peux t'accorder une demande qui me perce le cœur. Je courus chercher le patron d'une de ces barques, homme assez instruit pour son état, et je le conduisis à ma mère.

Quel est donc, lui dit-elle, ce conquérant qui fait redouter ses armes sur tant de rives étrangères? Est-il aussi digne, pendant la paix, de régner sur tant de peuples vertueux, que de les mener aux combats et de les faire triompher par son courage? Je l'ignore, répondit le patron; mais tout tremble sous son empire. Petit-fils, par sa mère, d'*Yvarvidfamy*, il s'est em-

paré depuis douze ans de toutes les vastes possessions de notre dernier roi ; son mariage avec la princesse héritière de la Botnie, l'a rendu maître absolu du grand golfe. Mais, quoique possesseur d'une des plus belles princesses de l'univers, quoique dès la première année de son mariage il en ait eu un fils, son humeur inquiète, guerrière, farouche même, ne lui permet pas d'habiter le sein de ses états ; et depuis douze ans, sans cesse les armes à la main, il vole de victoire en victoire, ou sur le continent, ou sur des flottes formidables qui font redouter dans toutes les mers de l'Europe le nom d'Harald Hydeltand. A ce nom, ma mère fit un cri d'horreur et de surprise : Hydeltand étoit celui qu'elle m'avoit donné. Un tremblement universel la saisit en faisant de nouvelles questions au patron, dont les réponses éclaircirent ses doutes, et répondirent à son noir préssentiment. Ma mère éperdue congédie le patron, se jette la face contre terre ; ses sanglots se confondent avec ses cris. Eperdu, consterné de son état funeste, je l'embrasse, je relève avec peine sa tête qu'elle penche sur son sein. O ma mère ! lui criai-je, que dois-je redouter ? Qu'a donc de si terrible pour nous ce nom d'Hydeltand que tu m'as donné ? Ah ! malheureux, s'écria-t-elle, que ce nom fatal et celui dont tu le tiens ne soient-ils effa-

cés

cés de la mémoire des hommes ! Apprends, fils infortuné, apprends toutes les horreurs qui ont environné ta naissance et ton berceau ; frémis d'avoir eu la pensée de servir un monstre, dont la main barbare arracha la vie à mon père, dont les desirs affreux et le crime ont empoisonné mes jours, et qui t'a fait naître dans un opprobre dont la plus grande ame peut à peine se relever. A ces mots, ses yeux étincelèrent de fureur ; et ce ne fut qu'en m'attirant dans ses bras, et m'en repoussant tour-à-tour, que sa voix entrecoupée par les sanglots, me raconta l'histoire affreuse de nos malheurs. Je te connois trop, lui dis-je, dès que j'eus la force de parler, oui, je te connois trop, mère sensible et vertueuse, pour ne pas comprendre que ce n'est qu'à ton amour pour moi que je dois la vie ; et bien plus encore, que je dois la tienne. Non, depuis long-temps tu ne respirerois plus si tu ne m'avois aimé : décide de mon sort. O ma mere, ô ma seule amie ! je suis prêt à te faire les plus affreux sacrifices. Non, je ne dois rien au moment de fureur qui possédoit Hydeltand. Hélas ! il n'est aucun fils qui ne bénisse dans son père le sentiment qui charme jusqu'au serpent pour sa compagne. Ah, dieux ! faut-il donc que je ne doive mon existence qu'au crime, à la mort, à la fureur ? Ordonne, ô mère outragée ! je suis

prêt à voler au milieu de l'armée d'Harald, pour enfoncer un poignard dans un sein que je ne peux plus regarder comme le sein paternel, et qui ne l'a jamais été pour ton malheureux fils.

Ma mère, émue, pénétrée de me voir agité par les mêmes sentimens qui l'affectoient, me serre dans ses bras : Arrête, mon fils, *me dit-elle* ; non tu n'as point de père, et le sein qui t'a nourri est le seul qui soit ouvert pour toi ; mais laisse à la puissance céleste la vengeance de la punition des crimes d'Harald : vivons l'un pour l'autre, et tenons-nous lieu du reste de l'univers.

J'obéis à ma mère ; et me prosternant à ses pieds, je lui jurai l'amour et l'obéissance la plus fidelle. Les barques repartirent par un vent plus favorable ; je restai dans l'habitation de ma mère, ne pensant plus qu'à faire son bonheur par mes soins les plus tendres : elle connut bientôt que l'activité de mon ame et de mon âge avoit besoin d'un lien de plus, pour être captivée. Admise dans les temples consacrés à Friga, plus d'une fois elle avoit admiré les charmes d'une jeune beauté, sur le front de laquelle l'innocence et la candeur brilloient également ; elle étoit de la race des plus anciens possesseurs de l'islande ; et l'origine la plus pure et la plus respectable de la noblesse, est celle de l'hommage rendu libre-

ment par des concitoyens que le ciel avoit fait naitre nos égaux. Ma mère me la fit voir un jour que les jeunes filles de l'île s'exerçoient à la course; ma mère, comme une des plus considérables habitantes, avoit été choisie pour couronner celle qui remporteroit le prix : elle eut le plaisir de le donner à celle avec laquelle une douce sympathie l'avoit unie ; elle eut celui de voir que je joignois l'hommage de mon cœur à cette couronne. Elle fit la demande de Zermide, c'est ainsi que cette jeune insulaire se nommoit; elle me fut accordée, et je jouis long-temps, entre une mère et une épouse adorée ; d'un bonheur pur et paisible, qui ne peut être connu que des ames honnêtes, simples et sensibles. Une seule fille fut le gage de notre amour ; c'est celle à qui votre fils vient de sauver la vie. Hélas! j'oubliois le reste de l'univers, pour ne m'occuper que d'un bonheur que rien n'altéroit. Je m'éveillois avec la certitude que mes regards alloient s'attacher sur les personnes qui m'étoient les plus chères ; j'en recevois, je leur rendois des soins toujours égaux, toujours inspirés par nos cœurs. Grand Dieu ! cette félicité que nous croyons durable, fut enfin détruite par le plus affreux des malheurs. Depuis long-temps les feux renfermés dans l'Ecla paroissoient éteints, ou pour toujours concentrés. L'être le plus suscep-

tible d'une vaine terreur, l'est aussi quelquefois de la confiance la plus téméraire. La fertilité des terreins situés sur la vaste base de l'Ecla, en avoient fait rapprocher peu-à-peu les habitans de l'île; des sources chaudes et salutaires offroient de toutes parts des bains agréables; et leurs vapeurs grasses et fécondes, s'épaississant sur la surface de ces terreins, augmentoient et accéléroient toute espèce de végétation. Ma mère, mon épouse et moi, nous nous laissâmes entraîner au charme que nous offroient des plaines fertiles et toujours fleuries; nous élevâmes une nouvelle habitation sur ce terrein dangereux, et deux ans s'étoient à peine écoulés, que nous voyions notre culture et nos troupeaux s'accroître et se multiplier. Une nuit, hélas, une nuit affreuse, nous commencions à peine à goûter les douceurs du repos, lorsque des mugissemens affreux sortirent du gouffre profond de l'Ecla : la terre tremblante sous nos pieds, ne nous laissa qu'à peine échapper de notre habitation, quel instant d'aprés nous vîmes renversée. Des gerbes de feu, des rochers calcinés et d'un rouge noir, des torrens d'eau bouillante s'élancèrent de la bouche de l'Ecla, retombèrent en bondissant sur ses flancs entr'ouverts, se répandirent en torrens, et leur courant impétueux porta la mort et la destruction de toutes parts.

.Sauve toi, mon fils, s'écrioit ma mère ! Ah ! sauve notre enfant, me crioit mon épouse : dans ce moment, je les voyois toutes deux courir légérement sur une langue de terre élevée, où les eaux bouillonnantes ne pouvoient atteindre. Je ne m'occupai donc que de ma fille qui commençoit à peine à marcher ; je la pris dans mes bras ; et, chargé d'un fardeau si cher, je volois pour rejoindre ma mère et mon épouse. Ah, Dieu !.... comment vous peindre un moment d'horreur qui glace encore tout mon sang dans mes veines, en me le rappellant ? J'étois prêt à rejoindre celles qui m'étoient si chères, lorsque la terre trembla sous mes pieds avec plus de violence qu'auparavant ; un nuage affreux de cendres chaudes, un brouillard épais d'eau raréfiée par les flammes, obscurcirent l'air, couvrirent la terre qui s'entr'ouvrit de tous côtés, et je ne vis plus qu'une gerbe affreuse de feu qui s'élançoit d'un gouffre, où le terrein qui portoit ma mère et mon épouse venoit d'être englouti. En proie au plus affreux désespoir, je m'y serois précipité, si ma fille, en ce moment, ne m'eût serré dans ses bras. Occupé de lui sauver la vie, je franchis des ravins et des précipices pour éviter la mort qui m'environnoit et me menaçoit à chaque pas. C'est ainsi qu'éperdu, désespéré, je parvins à la digue que la nature semble avoir opposée aux éruptions de

l'Ecla; et faisant un dernier effort, je courus jusqu'à mon ancienne habitation, où je déposai ma fille, pour retourner au secours de celles que j'ignorois encore d'avoir perdues pour toujours. Je remontai la digue avec courage ; mais je le perdis, en voyant une mer d'eau bouillante *et de* laves enflammées, qui, s'élançant rapidement de l'Ecla, couvroit déja la plaine, et se portoit avec fureur contre la digue qu'elle ne pouvoit renverser. Mon sort affreux se peignit alors à mon ame dans son aspect le plus horrible ; je perdis toute espérance, et mes sens, épuisés par la lassitude et le désespoir, me laissèrent tomber sans force et sans connoissance. Je serois mort, sans doute, dans cette affreuse situation, sans le secours de quelques voisins de mon ancienne habitation, qui vinrent aux cris de ma fille. Sans pouvoir s'exprimer, elle leur montroit le chemin que j'avois pris en m'éloignant d'elle : ces bons insulaires réussirent à me rappeler à la vie, et me rapportèrent à mon habitation, où le premier objet que mon état me permit de distinguer, ce fut ma fille qui me tendoit les bras. Je n'ai donc plus que toi, malheureuse enfant, m'écriai-je ! ah Dieux ! ce n'est donc plus que par toi que je tiens encore à la vie.

Je ne fus point abandonné par mes charitables compatriotes ; ils me gardèrent à vue pendant

long-temps; et chaque fois que tournant les yeux vers le sommet enflammé de l'Ecla, la douleur et le désespoir me causoient des accès de rage, ils mettoient ma fille dans mes bras, et réussissoient à me calmer.

Me regardant comme un être isolé dans la nature, j'enfermai dans mon cœur le secret affreux de ma naissance; j'élevai ma fille avec soin, mais comme ne devant jamais sortir de ma sauvage habitation. Combien de fois ne m'arracha-t-elle pas des larmes, en me faisant voir tous les traits adorés de sa mère? Elle apprit facilement à se servir d'un arc avec adresse, comme à lancer un javelot: aussi légère à la course que sa mère, le renard noir, le chamois et l'édredon ne pouvoient éviter ses coups; son intrépidité naturelle me faisoit frémir, et je l'ai vue souvent presque suspendue sur des roches saillantes, pour enlever du nid de jeunes oiseaux qu'elle se plaisoit à m'apporter. Un vent de l'ourse ayant poussé, pendant la dernière nuit, de vastes glaçons sur le rivage le plus près de notre demeure, deux ours blancs, à moitié morts de faim, sont descendus, et se sont jetés sur nos troupeaux; ma fille a volé la première à leur défense: je l'ai suivie de près, en criant à l'ours, cri respecté par tous les insulaires, et qui leur fait prendre les armes pour se prêter des secours mutuels; l'un des deux, frappé par la

javelot de ma fille et le mien, est tombé se roulant sur le sable ; en se débattant, il a brisé le fût de nos armes, et nous nous trouvions exposés, sans défense, à la fureur du second ours attiré par le rugissement affreux que poussoit son compagnon en expirant. C'est dans ce moment, veuve de Sigurd Ring! que ton brave fils est accouru; et se mettant devant nous, nous l'avons vu attendre, combattre, et percer l'animal furieux prêt à nous dévorer. Malgré le coup d'estoc qui le perçoit de part en part, l'ours a conservé quelque reste de force, et s'est élancé sur ton fils : nous les avons vus tomber l'un et l'autre et se débattre; mais bientôt l'ours est resté sans vie, percé d'un coup de poignard que ton fils a plongé dans son flanc. Telle est l'aventure qui me joint à toi ; tels sont les malheurs par lesquels le sort semble avoir voulu nous éprouver pour nous unir à jamais.

L'âme élevée de Rigda avoit souvent été vivement émue en écoutant Hydeltand, et celle du jeune Lodbrog l'étoit encore plus en regardant la belle Yvarde ; c'étoit le nom de la malheureuse et charmante fille du vieillard. Lorsqu'ils eurent pris quelque repos, et qu'une bière aromatique eut réparé les forces épuisées des vainqueurs des ours blancs, Rigda conta son histoire au malheureux Hydeltand. Ce fut par elle qu'il apprit la mort du criminel Harald, qui, plusieurs années

auparavant, avoit perdu la vie dans une bataille contre les Suédois : elle lui rapporta même les dernières paroles de ce roi coupable, que les Scaldes avoient consacrées à la postérité, pour l'éffrayer par les remords qui déchirent le cœur des grands criminels près d'expirer.

Nous nous sommes battus à coups d'épée, mais je touche à mon dernier moment ; déja je sens un serpent qui me ronge le cœur : Hella brise ma tête avec ses dents d'airain. Ah ! barbare Odin, les portes de ton Vaxalla se ferment pour moi ; les Valkiries m'en repoussent. Ah ! je serai donc privé du festin des braves Ah ! je ne boirai donc point de la bière forte dans le crâne de mes ennemis ! Mais le fer de mon fils sera bientôt rougi par le sang : il tient de sa mère un cœur fier et vaillant ; sa colère l'enflammera, je serai vengé par Hella, qui n'arrachera d'une ame forte que le dernier sourire que je fais en expirant.

Nous avons déja dit que l'ame de la veuve Sigurd-Ridg étoit aussi ferme qu'élevée : cette reine altière ne s'étoit renfermée dans la caverne d'Islande que pour élever son fils, éprouver son courage, et faire passer dans son sein le désir de venger Sigurd, et de remonter sur le trône de ses pères. Approche ; mon fils, lui dit-elle, je te trouve digne de porter l'annean de ton père ; reprends le nom de Regner que tu reçus en nais-

sant, et que celui de Lodbrod ne soit plus qu'un surnom que tu dois faire retentir dans toute l'Europe. Le jeune Regner, interdit, hors de lui-même, se jette à ses genoux ; elle le serre dans ses bras, et Rigda fixant ses regards enflammés sur lui : Fils de Sigur-Ring, lui dit-elle, baise encore une fois et reçois pour toujours cet anneau qui fut porté par deux héros ; regarde le sans cesse, et que ton ame s'élève à remplir les grands devoirs qu'il t'impose. Hydeltand, ajouta-t-elle, le sang du coupable Harald s'est épuré dans le sein de ta vertueueuse mère ; je te reconnois pour être de celui de nos rois, et je compte sur tes conseils et sur ton courage, pour aider ton neveu Regner à subjuguer ses ennemis. Ah! grande reine, s'écria la jeune Yvarde, puisque tu reconnois mon père, reconnois donc de même ta nièce qui se rendra digne de toi ; je sais lever la hache et lancer le javelot ; je sais également combattre, aimer et mourir. En prononçant ces derniers mots, elle attacha ses beaux yeux sur ceux de Regner. Jeune Yvarde, lui répondit Rigda, je t'admire ; je te destine un nom plus doux, et je vois l'ame et le feu de Friga briller dans tes yeux. Oui, j'atteste le grand Tad (1) et les Dieux subalternes d'As-

(1) Le grand Tad étoit connu par les Celtes pour être le créateur de l'univers, et le souverain des dieux. Tacite

gards, que tu seras l'épouse de Regner Lodbrog. Mais ce n'est point dans une île presque déserte, et dans une caverne sauvage, que les enfans d'Odin doivent allumer le flambeau nuptial; c'est sur le trône sanglant et renversé de leurs ennemis. A ces mots, prenant la main de Regner et d'Yvarde, elle leur dit en les unissant: Voila ta sœur, voilà ton frère; jouissez dans toute sa pureté du sentiment que ce nom doit conserver dans vos ames; combattez, triomphez ensemble, et n'oubliez jamais que c'est au seul bandeau royal à couronner votre tête et votre amour. Tous les deux aux pieds de Rigda, baissèrent leur front sur ses genoux, élevèrent leurs mains unies, et s'écrièrent ensemble : c'est sur ton sein maternel que nous jurons de t'obéir. Hydeltand, baigné des larmes délicieuses de l'attendrissement, les serra tous les trois dans ses bras. Ah! s'écria-t-il, je le verserai pour vous, tout ce sang qui s'allume dans mes veines et que ce grand jour achève de purifier.

Tel fut l'événement qui réunit ces deux familles infortunées; et les nœuds que formèrent leurs

---

dans ses recherches sur les mœurs des Germains, le définit, selon l'idée que les Celtes en avoient, *Regnator omnium Deus, cætera subjecta atque parentia*. Ils lui donnoient encore douze autres noms, dont chacun exprime l'un de ses attributs.

grandes ames furent pour eux aussi durables, aussi sacrés que ceux du sang.

Les blessures que Regner avoient reçues furent bientôt fermées ; et le moment où la main d'Yvarde les baignoit d'un baume salutaire, en étoit un de la plus pure félicité pour les deux jeunes amans. Pendant ce temps, Hydeltand, aidé de quelques Norvégiens qui, restés fidèles à Rigda, s'étoient établis dans quelques cabanes voisines de sa caverne, construisit deux grandes et fortes barques. Lorsqu'elle furent achevées, il rassembla ceux qui pouvoient porter les armes ; il leur raconta les malheurs de sa famille, avec cette force et cette véhémence qu'inspirent les grandes passions. Celle de se venger et celle de la gloire dominèrent toujours dans le cœur des Celtes. Il ne fut aucun de ces braves et fidèles sujets qui ne courût sur le champ prendre ses armes, et qui ne revînt aux pieds de Rigda jurer de braver Hella pour elle et pour son fils. Rigda leur fit part de ses projets : Vos frères, leur dit-elle, qui passèrent avec Sigurd Ring dans la Grande-Bretagne y sont encore, et n'ont pu venger sa mort. Suivez-moi ; venez conduire son fils à la tête des débris de son armée, qui s'est fortifiée et se soutient encore contre les efforts des Pictes et des Bretons, dans le Northumberland. Une acclamation générale s'éleva jusqu'aux nues ; le fer des

javelots et des épées brilloit au-dessus de la tête des Norvégiens ; et Rigda, détachant le voile noir qu'elle portoit depuis la mort de Sigurd, y fit passer le fer d'une lance: Que cet étendard, leur dit-elle, vous rappelle sans cesse la mort de votre Roi; c'est en le baignant dans le sang de ses ennemis, que nous lui ferons perdre sa couleur funèbre.

Rigda, Regner et Yvarde s'embarquèrent peu de jours après avec cent guerriers d'élite; le même nombre, sous les ordres d'Hydeltand, entra dans l'autre barque: ces deux légers bâtimens ne portoient que quelques provisions, et des combattans couverts de la dépouille des bêtes féroces tombées sous leurs coups.

Un vent favorable, après quelques jours de navigation, les conduisit à la portée de l'île de Schetland, la plus grande des Orcades, et la force d'un courant rapide les entraîna sur une plage. Les matelots Norvégiens faisoient d'inutiles efforts pour dépasser cette île, lorsque plusieurs drapeaux blancs, élevés sur la pointe d'un cap de cette île, leur firent connoître que les peuples qui l'habitoient ne se préparoient pas à les recevoir comme des ennemis. Rigda montant sur le tillac répondit à ces signes ; et bientôt des branches d'arbres, chargées de fruits, s'unirent aux drapeaux blancs des Orcadiens, et se penchèrent

vers les barques pour les inviter à descendre.

La courageuse Rigda n'hésita pas; et d'après le signal qu'elle fit, sa barque et celle d'Hydeltand entrèrent dans une anse, et les Norvégiens descendirent sans opposition sur le rivage. Bientôt ils virent une troupe nombreuse, mais sans armes, qui s'avançoit au-devant d'eux. Un vieillard d'une grande taille, marchoit à la tête de cette troupe avec un air fier et majestueux. Il portoit d'une main une gerbe de grosse avoine, et de l'autre un rameau chargé de pommes vermeilles. Enfans d'Odin, dit-il, recevez ces dons en signe de paix; partagez nos fruits, le lait de nos troupeaux, notre chasse et notre pêche : tous les habitans du nord sont nos frères, et nous ne regardons comme nos ennemis que ceux dont la téméraire audace ose attenter à notre liberté. Rigda, suivie de son fils et de la belle Yvarde, s'avança vers le vieillard; tous les trois lui présentèrent des peaux de renard noir, lui prirent la main tour-à-tour, et la posèrent sur leur sein.

Dans ce moment, un cri de joie s'éleva de la troupe des Orcadiens, et celle des Norvégiens y répondit par des acclamations. Des cruches de lait ou de bière, des fruits, des oiseaux et des poissons grillés, furent présentés par ces bons insulaires, qui s'empressèrent à bien amarrer les deux barques sur le rivage; et les deux troupes

se confondant ensemble, chaque Orcadien se fit un honneur d'offrir son habitation à ceux qui venoient de débarquer. Rigda, Hydeltand et leurs enfans suivirent le vieillard dans la sienne. Ils y furent conduits au son des clarinetes et des longues musettes ; les insulaires y méloient le chant de quelques poésies erses à la louange de l'amitié.

Le vieillard, au-devant duquel une famille aimable et nombreuse étoit accourue, fit reposer ses hôtes dans une grande salle tapissées de peaux d'oifeaux ; et après leur avoir présenté tout ce que la saison donnoit de fruits, et ce que le lait offre de plus varié dans l'emploi qu'on en peut faire, il s'assit près d'eux, et leur parla dans ces termes.

Nous avons long temps, leur dit-il, vécu dans l'état de simple nature ; et dans ce temps, épars dans les forêts et dans les antres, nous étions peu nombreux, sans loix et sans société. La rigueur de l'hiver, si cruelle dans ces climats, détruisoit souvent nos enfans, ou les faisoit périr par la faim ; c'est à l'un de vos premiers rois, c'est à Frothon le pacifique que nous devons de nous être réunis, de mériter le nom d'hommes, et de n'être plus malheureux. Ce prince, en cherchant à pénétrer dans la Grande-Bretagne, fut jeté comme vous sur cette côte par les vents et la

violence des courans que vous avez éprouvés. Il nous eût bien facilement détruits ou subjugués; mais l'ame de ce grand prince étoit trop belle et trop juste pour se noircir par un pareil crime. Il nous attira par ses bienfaits; il nous apprit à cultiver la terre, à réunir nos forces pour nous former des habitations; il fit encore bien plus pour nous, il nous apprit à nous aimer. Devenu le père commun de cette île, il y séjourna près d'un an, et se plut à nous aider à former une nation nouvelle. Aimez-vous, servez vous mutuellement, nous dit-il à son départ; adorez le grand Tad qui vous a créés, et vous n'aurez pas besoin de loix. La victoire m'appelle chez vos barbares voisins : ils en ont des loix; mais leur façon de les exercer les leur rend nuisibles. Ne vous éloignez point trop de vos anciennes mœurs; mais, je vous le répète, aimez vous, servez-vous, et vous serez assez policés si vous êtes justes.

Frothon partit, et fit plusieurs campagnes heureuses dans la Grande-Bretagne; mais s'occupant toujours de cette île et de la nation nouvelle qu'il regardoit comme son ouvrage, il détermina plusieurs de ses soldats vétérans, et même quelques anciens capitaines de son armée, à venir s'établir et conserver parmi nous les nouveaux usages et les premiers arts qu'il avoit introduits pour nous

rendre

rendre heureux: cette famille qui vous entoure, et moi, nous descendons de l'un de ces capitaines de Frothon, et son nom et sa mémoire nous seront à jamais sacrés.

Nous n'avons aucun commerce, ajouta le vieillard, avec les Bretons. Que pourrions-nous apprendre d'eux, qui ne corrompît des mœurs simples que notre intérêt commun nous fait craindre d'altérer? Voraces et sanguinaires dans leurs repas, le lait de leurs troupeaux ne peut leur suffire. La brebis qui leur a donné sa toison, le bœuf qui vient de labourer leur champ, sont massacrés sans pitié pour assouvir leur faim. Féroces dans leurs amours, ils dédaignent le soin et le bonheur de plaire: l'or, l'artifice ou la force sont employés tour-à-tour pour satisfaire une passion que le dédain et le dégoût suivent de près. Le grand art de la navigation qu'ils ont perfectionné, et qui dans sa destination légitime devroit être un lien qui réunît les nations, cet art est devenu, dans leurs mains, l'arme funeste de l'injustice et de la cruauté. Toujours agités dans leur intérieur, il semble que la haine et la discorde planent sans cesse sur leur têtes dans leurs assemblées; cependant, détestant tout pouvoir supérieur, leur orgueil les anime à l'acquérir sur leurs compatriotes. Souvent les bourreaux,

dans leurs places publiques, paroissent préside sur des échafauds sanglans.

Tristes dans leurs festins, le froid raisonnement, l'amère ironie et l'aigreur de la dispute en bannissent le plaisir. La vile débauche les termine presque toujours : tout, jusqu'à leurs spectacles, se ressent de la férocité de leur caractère. Un mélange monstrueux de sublime, d'exagération, de bassesse, de superstition et d'impiété, une invraisemblance, une obscénité rebutantes y conduisent toujours à *quelque* catastrophe sanglante qui révolte la nature; et c'est parce qu'ils bravent sans cesse les loix qu'elle impose à la raison, qu'ils se croient supérieurs aux autres hommes (1). Tels sont ces Bretons que nous évitons sans les craindre; il est moins dangereux pour nous de les com-

---

(1) Le vieillard Schetlandois ne pouvoit pas prévoir alors que les deux Bacons, Loke, Newton et beaucoup de grands hommes illustreroient un jour la Grande-Bretagne; il parloit en général des moeurs du peuple Breton, et souvent il seroit encore en droit d'en parler de même. Mais ce vieillard plein de cette candeur que donnent toujours la pleine observation de la loi naturelle, ne confondroit pas aujourd'hui les moeurs d'un peuple féroce et grossier, avec celles de plusieurs de leurs compatriotes qui nous prouvent que les leurs sont également épurées, nobles et généreuses.

battre, que de vivre avec eux. Quel est donc, noble étrangère, l'intérêt qui t'attire dans cette île, où, tôt ou tard, l'Europe armée entrera pour la punir, changer ses mœurs et réformer ses loix ?

La franchise et l'honnêteté du vieillard Schetlandois avoit pénétré ses hôtes de la plus haute estime pour lui. Rigda n'hésita point à lui raconter ses malheurs. Reine du Nord, dit-il, ton récit a frappé douloureusement mon ame ; voyons ce que je peux faire pour toi : grace aux bienfaits de l'un de tes aïeux, cette grande île est aujourd'hui très-peuplée ; et l'ardeur guerrière des sectateurs d'Odin, brûle dans le cœur de ses habitans. Je vais les assembler, et leur dire que le premier et le meilleur usage qu'ils puissent faire de leurs armes, c'est d'unir leurs haches et leurs boucliers à ceux des Norvégiens. Si j'en crois mon pressentiment, tu réussiras dans tes desseins. Il semble que le grand Tad ait destiné les rois du Nord à punir les républiques corrompues, et la décadence de celle des Bretons suivra de près celle des Romains.

A ces mots, le vieillard sortit, donna ses ordres, et fit élever un drapeau rouge sur le faîte de son habitation. Sur le champ de pareils drapeaux furent placés sur la cîme de quelques montagnes voisines ; et dans moins d'une heure,

ces signaux furent répétés jusqu'aux extrémités de l'ile.

Rigda rendit grace aux dieux d'Asgard, du secours inespéré qu'elle recevoit des Schetlandois, et passa la soirée et la nuit suivante chez le vieillard, dont la famille s'empressoit à la servir.

L'aurore commençoit à peine à paroître, lorsqu'on entendit retentir de toutes parts le son des cornemuses et des clarinettes. Les premiers rayons du soleil éclairèrent la marche de plusieurs corps de guerriers qui s'étoient formés dans les gorges de la montagne, et qui descendoient en bon ordre dans la plaine. Peu de temps après on vit au nord et au sud de l'île, de longues et fortes barques armées de proues d'airain, qui doubloient différens caps pour se réunir sur la rade à la hauteur de l'habitation du vieillard. Rigda, Regner, Hydeltand et la jeune Yvarde, s'armèrent et suivirent le vieillard qui les conduisit sur un tertre élevé de quelques pieds sur la plaine. Tous les différens pelotons armés formèrent un cercle autour du tertre, et leurs chefs s'avancèrent à portée d'entendre le vieillard. O mes frères, leur dit-il, Odin et la victoire vous appellent à combatre. Le temps est arrivé de vous faire un nom dans l'univers ; secourez les enfans de notre bienfaiteur; apprenez à vain-

cre sur les pas et sous les ordres des héros du Nord. A ces mots, le vieillard leur raconta la mort de Sigurd-Ring, les malheurs de sa veuve et d'Hydeltand, et le besoin que le jeune Regner Lodbrog avoit de leurs secours. Tous les Schetlandois levèrent leur main droire, en jurant d'obéir.

Le vieillard s'appercevant que plusieurs de ces troupes avoient des arcs, des carquois et des javelots : Jetez loin de vous, s'écria-t-il, ces armes de jet qui ne sont pas dignes d'être portées par de vrais guerriers ; gardez les pour la chasse, et pour atteindre de loin des bêtes et des oiseaux fugitifs ; n'imitez point les Bretons que vous allez combattre, et qui mettent leur confiance dans ces sortes d'armes ; recevez sur vos boucliers les coups qu'ils vous lanceront ; joignez-les, l'épée et la hache à la main : ils ont peine à soutenir l'aspect du fer acéré qui les menace : frappez-les de près, frappez-les au visage, et bientôt vous verrez leurs rangs entr'ouverts.

Rigda vit avec surprise une troupe marchant en bon ordre derrière celle du centre, qui portoit la bannière blanche, avec ces mots écrits en lettres runiques : *C'est à la victoire à me peindre.* Cette troupe, un peu moins élevée que les autres, portoit de plus lonques tuniques, de grands boucliers, des épées larges et des lances : elle

étoit suivie par six grands chariots couverts ; on voyoit sur la bannière un squelette armé d'une faulx, terrassé par une jeune et belle fille, avec ces mots runiques : *Mes soins dompteront Hella.* Quelle est cette troupe qui me paroît si différente des autres ? demanda-t-elle au vieillard. Reine, lui répondit-il, ce sont les épouses de plusieurs de nos jeunes guerriers, et celles qui prétendent à l'honneur de se choisir un époux parmi les autres. Nos loix permettent à nos habitantes qui se sentent la force et le courage de nous suivre à la guerre, d'y marcher avec nous, lorqu'elles n'ont point un père dans la caducité ou des enfans au berceau ; mais ces mêmes loix prescrivent qu'elles campent à part pendant toute la campagne, qu'elles forment un bataillon séparé, prêt à porter du secours où les événemens du combat le rendent plus nécessaire. Les chariots sont faits pour enlever les blessés, et sont munis de tout ce qui peut leur être le plus utile ; c'est un soin dont elles doivent s'acquitter avec zèle ; et dès leur enfance, leurs mères leur ont appris l'art de guérir les blessures les plus dangereuses. O mon père ! permets-moi, s'écria la jeune Yvarde, de m'aller placer à la tête de ces jeunes et braves insulaires. Quoique Rigda, Hydeltand et sur-tout Regner la vissent avec regret se séparer d'eux, ils ne purent s'opposer à ses desirs. Les

deux amans se regardèrent, se tendirent la main; et sur le champ Yvarde courut se joindre à cette troupe qui portoit le nom de sacrée, et qui la reçut avec acclamation.

Le vieillard ordonna les préparatifs du départ de cette petite armée, et les fit exécuter avec célérité. Deux mille Schetlandois et cinq cents jeunes et braves insulaires s'embarquèrent trois jours après: leurs flotte partit avec un vent favorable, et singla vers le midi. Bientôt ils découvrirent le reste des Orcades et la pointe du pays des Pictes; un petit nombre de barques légères précédoit la flotte; et des drapeaux blancs flottans sur la proue de ces barques annonçoient qu'ils ne demandoient que la paix, et l'honneur de s'allier avec les habitans du pays.

Les Orcadiens et les Pictes ne regardoient comme ennemis que les Romains qui leur avoient fait la guerre, et les Bretons dont les efforts répétés avoient en vain essayé de les soumettre: ils reçurent les Schetlandois avec amitié, leur donnèrent des vivres; et sachant que cette armée étoit destinée à pénétrer dans le Northumberland, une partie de la jeunesse guerriere de ces pays sauvages prit les armes et grossit l'armée Schetlandoise. Elle aborda dans le golfe de Forth; de légers montagnards ayant annoncé l'arrivée du fils de Sigurd-Ring aux Norvégiens

qui s'étoient retranchés dans le Northumberland, ils ranimèrent leur courage; et ceux-ci, maîtres d'une gorge qui communiquoit avec l'Écosse, marchèrent en colonne au-devant de la petite armée de Regner.

On imaginera sans peine avec quels transports de joie ils reçurent la veuve de Sigurd-Ring et Regner. L'armée de ce jeune prince, assez forte pour attaquer les Bretons, le rendit bientôt maître du royaume de Vessex, l'un des cinq qui restoient de l'Eptarchie, les deux autres ayant été déja conquis et divisés par les souverains des cinq royaumes subsistans.

Plusieurs batailles sanglantes gagnées par Regner Lodbrog, et dans lesquelles ce jeune prince fit admirer sa prudence et sa valeur, agrandirent ses nouveaux états. Ce fut dans la dernière, rendue décisive par la défaite entière des Bretons, que Regner Lodbrog étant prêt à succomber au milieu du centre de l'armée Bretonne, où trop témérairement il s'étoit engagé, Yvarde accourut à son secours à la tête du bataillon sacré, et jouit du bonheur de sauver la vie à son amant. Ce fut sur la place sanglante où l'épée d'Yvarde s'étoit plongée dans la gorge du capitaine Breton déja maître de l'épée de Regner, que Rigda fit élever un trophée d'armes, au pied duquel cette Reine et Hydeltand

unirent pour toujours les mains et les armes d'Yvarde et de Regner.

Il ne pouvoit naître que des héros d'une pareille alliance, et Rigda jouit bientôt du bonheur de voir naître un petit-fils. La famille royale de Sigurd-Ring; maîtresse absolue du royaume de Vessex, s'y fit adorer par la justice et par la douceur de ses loix. Ceux des Schetlandois qui voulurent retourner dans leur île reçurent les plus magnifiques récompenses, et portèrent tous les arts utiles dans cette île. Un grand nombre s'établit dans le Vessex; et ce fut pour les guerriers, qui reçurent de Rigda de grandes possessions, qu'elle institua l'ordre de Chevalerie dont elle forma la constitution et dicta les premières loix.

Le fils qu'Yvarde mit au jour, fut ce célèbre Ecbert dont les armes victorieuses ayant achevé de subjuguer le reste des quatre autres royaumes, acheva de réunir l'Eptarchie en une seule domination à laquelle il donna le nom d'Angleterre, en mémoire des Angles qui, sous les ordres d'Hengist, furent les premiers conquérans du Nord, dont les armes victorieuses avoient presque achevé la conquête de la grande Bretagne dans le cinquième siècle. Les Pictes, qui prirent alors le nom d'Ecossois, s'allièrent avec Ecbert; et les Gallois, voyant que tôt ou tard ils seroient soumis, prirent le parti de devenir tributaires.

Echbert étoit à peine âgé de trois ans, que Rigda, voyant qu'il n'avoit plus besoin des secours de sa mère, le laissa sous la tutelle d'Hildeltand, pour voler à la vengeance de son frère; et ce fut sans peine qu'elle détermina Regner et son épouse à laisser ce jeune prince sous la garde et la conduite de son aïeul, pour aller punir les nations coupables et féroces qui s'étoient emparées de la Norvège et des autres états de Sigurd-Ring. Egale à Friga, cette reine magnanime réussit dans tous ses grands projets. Une armée formidable sortie de la grande Bretagne, et portée par une flotte mieux exercée et composée de vaisseaux d'une construction bien supérieure à celle des barques fragiles des habitans du Nord, détruisit leur puissance maritime, aborda en Norvège ; et Rigda jouit, avant sa mort, du plaisir de voir son fils Regner Lodbrog, maître absolu des vastes pays conquis par Odin et son petit-fils Ecbert paisible souverain de toute l'Angleterre.

Fin des Extraits.



ZÉLIE
OU
L'INGÉNUE.

ISCOURS PRÉLIMINAIRE,

A Madame la Comtesse de GENLIS.

Vos grands Romans, plusieurs contes ıgénieux, tels qu'Aline et ceux de M. e Marmontel, ont donné le sujet de uelques comédies agréables; et c'est une spèce d'hommage que le goût a rendu e nos jours au génie qui les avoit créés.

Il n'y a point d'exemple qu'une coméie ait fait naître l'idée d'en développer, 'en étendre le sujet et d'en prolonger action pour en faire un Roman; et c'est e que Zélie me fait entreprendre.

J'ai trop regretté de ne trouver qu'en écit les premières aventures de Dorival, our ne pas essayer d'y suppléer dans ette espèce de petit Roman, dont la remière partie se liera facilement avec e commencement de l'action de la conédie.

Dans la seconde, je suivrai le charnant et sublime Auteur de Zélie, avec

une exactitude dont le public me sau gré, et dont le goût ne me permettro pas de m'écarter : souvent même je m servirai de ses expressions; je sens tro l'impuissance d'en imaginer de plus spi rituelles et de plus agréables. Puiss l'hommage que j'aime à lui rendre, plair un moment à ses yeux ! Je suis sûr que le public applaudira au sentiment qui m'inspire. Depuis long-temps l'admiration et la reconnoissance le lui fait partager.





ZÉLIE OU L'INGÉNUE.

Le jeune marquis de Sainville, âgé de douze ans, venoit de perdre son père, homme de haute naissance, d'une grande réputation à la guerre; et ce père, mourant de la suite des blessures qu'il avoit reçues pendant la dernière campagne, avoit remis ce fils unique dans les bras d'Ariste son frère, en le conjurant de le regarder comme le sien. Ariste en effet étoit bien digne de la confiance que son frère avoit en lui. Une étude profonde, un esprit supérieur en avoient fait un vrai sage: une philosophie qui n'étoit sévère que pour lui seul, l'avoit éclairé de bonne heure sur tous les prestiges qui flattent l'ambition et les autres passions des hommes; elle lui faisoit apprécier les motifs de leurs projets, le prix de leurs travaux,

le succès de leurs espérances; et cet examen le détermina dès ses plus belles années à ne chercher le bonheur que dans son ame, à laquelle il résolut de conserver sa liberté.

La naissance d'Ariste l'avoit appelé, comme son frère, dans une cour brillante; mais se sentant né trop fier, trop sensible et trop vrai pour y réussir, il s'en écarta bientôt, sous le prétexte de se livrer tout entier à l'étude de l'art militaire. Son zèle et la supériorité de ses connoissances lui firent accorder un régiment; et l'autorité qu'il commença d'exercer sur d'autres hommes étant éclairée par les principes qu'il s'étoit faits, il se fit également aimer, respecter et obéir.

L'ame sensible et l'esprit réfléchi d'Ariste, une justice sévère qui régnoit dans son cœur, lui firent connoître dès la première campagne à quel point la guerre, les abus et les excès qu'elle entraine, sont incompatibles avec la vraie philosophie: mais Ariste, né d'une famille illustrée par les armes, eût cru faire un déshonneur à son nom, s'il eut quitté le service avant d'avoir prouvé que son courage et ses sentimens étoient dignes de ses pères, et de la grace qu'on lui avoit faite en le mettant à la tête d'un régiment. Il ne pouvoit s'empêcher de dire quelquefois à quel point il désiroit que quelque action générale décidât du sort de cette guerre, et déterminât les puissances

armées à faire la paix. Ce que bien des jeunes militaires disent quelquefois par ostentation, ou par un excès de courage, Ariste ne le disoit que par philosophie, et dans l'espoir de suivre librement le projet qu'elle lui rendoit cher. Vers la fin de la campagne, cette bataille qu'il regardoit comme nécessaire pour la paix générale, et pour celle dont il s'étoit formé l'idée, fut présentée par l'ennemi même, qui n'espéroit rien que d'un nouvel effort et d'une action décisive. L'armée dans laquelle combattoit Ariste fut victorieuse ; le régiment qu'il commandoit fit des prodiges de valeur. Ariste, à la tête de son premier escadron, renversa tous ceux qui osèrent s'exposer à sa valeur, et prit de sa main deux étendards. Les généraux de l'armée l'envoyèrent chercher avec empressement après le gain de la bataille ; il fut les trouver, suivi de tous les officiers de son corps, qui célébroient son courage et la capacité qu'il avoit prouvée dans toutes les charges heureuses qu'il leur avoit commandées. Ariste reçut avec modestie les louanges qui lui furent prodiguées, et bientôt il excita la plus grande surprise parmi les généraux et l'état-major de l'armée, lorsqu'il leur dit avec la plus grande simplicité : Comme François, je me réjouis de voir les armes de mon maître victorieuses ; comme homme, je gémis du sang que

je viens de voir répandre. Je me tiens honoré de l'approbation que vous donnez au peu que j'ai fait : je le devois au nom que je porte, à mon maître, à ceux que je commandois, à mon propre cœur. Il me suffit d'avoir prouvé que j'étois digne de l'honneur qu'on m'a fait en me mettant à la tête d'un régiment ; mais je me regarderois comme le plus pervers de tous les hommes, si je continuois plus long-temps, à suivre une profession contre laquelle mon ame se révolte. J'espère que cette bataille va donner la paix à l'Europe ; mais, quelque soit l'évènement, je ne dois plus m'exposer à combattre sans cesse les principes qui sont gravés dans mon cœur. Dès demain je pars pour la cour, et je vais y porter la démission de mon régiment.

On voulut en vain combattre la résolution d'Ariste ; après avoir rempli tout ce qu'il pensoit être du devoir d'un militaire, il crut pouvoir se livrer à tout ce qu'exigeoit son sentiment intérieur. Il partit avec les regrets de toute l'armée : il parut un moment à la cour qui ne put le retenir, et disant adieu pour toujours à ce séjour brillant et dangereux, il jura de ne vivre plus que pour lui même, de se livrer tout entier aux sciences, aux lettres, aux beaux-arts, et de n'avoir pour société que ceux qui, par-

tageant ses mêmes goûts, pourroient lui faire supporter les malheurs de la vie, et embellir pour lui tout ce qui peut en faire les charmes.

On croira sans peine, qu'avec l'idée qu'Ariste s'étoit faite de la liberté, rien ne put l'engager à former un lien toujours dangereux pour un sage. Une figure aimable, ses richesses, sa réputation, la douceur et les agrémens de son caractère, lui laissoient le choix des partis les plus avantageux; rien ne put ébranler son système de conduite, et il sentit encore plus de plaisir que son frère, en lui voyant naître un fils: dès ce moment il adopta ponr le sien, dans son cœur, cet héritier de son nom et des grandes possessions de sa maison.

Tel est l'oncle auquel le jeune marquis de Sainville fut confié par un père expirant; et le desir de faire un homme estimable de son neveu devint non-seulement un devoir, mais une vraie passion pour lui.

Les grands biens dont jouissoit Ariste, ceux que possédoit déjà son neveu, lui firent prodiguer tout ce qu'il crut être utile à son éducation: des maîtres de toute espèce perfectionnérent facilement ce que la nature avoit préparé: un célèbre géomètre imprima dans son esprit le charme secret qui l'attache aux vérités mathématiques; et cet esprit sut de bonne heure

approfondir, discuter toute idée nouvelle, l'apprécier, la classer avec les idées relatives, et en tirer des résultats lumineux. Pour la morale, Ariste voulut se charger seul d'éclairer, sur les devoirs respectifs de l'humanité, cette ame pure et sensible; et la justesse que la géométrie avoit portée dans l'esprit de Sainville, l'avoit préparé d'avance à regarder la justice comme le premier devoir de tous les êtres pensans. Un seul point sur lequel l'oncle et le neveu n'étoient pas absolument d'accord, et que souvent ils *discutoient* ensemble, c'étoit la guerre. Il est dans l'homme d'aimer à faire recevoir ses principes aux autres, et souvent même en porte-t-on trop loin le desir : mais le jeune Sainville ne put jamais se plier à croire qu'un homme de qualité dans la force de l'âge, pût renoncer à l'honneur et au devoir de servir son maître et sa patrie. Parcourez cette galerie, disoit-il quelquefois à son oncle; voyez ces ordres illustres, ces bâtons fleurdelisés briller sur les tableaux de nos ancêtres. Lisez dans nos archives les services qu'ils ont rendus, les titres, les marques d'honneur, les grandes récompences qu'ils ont méritées. Ah! comment pourrois-je renoncer à marcher sur leurs traces, et à ne pas soutenir la gloire de notre nom?

Ariste vit bien qu'il s'opposeroit vainement à

la passion que son neveu montroit pour la gloire ; il ne s'occupa que du soin de la diriger, et de lui faire acquérir tout ce qui pouvoit le rendre supérieur dans l'état qu'il vouloit embrasser. Ariste regrettoit bien alors que la France n'eût pas imité les Grecs, en conservant en honneur l'art gymnastique : il y suppléa par les plus habiles maîtres, et dès qu'il eut quatorze ans, il le conduisit au manège pour apprendre à monter à cheval dans la meilleur académie de la capitale. Il est en usage que lorsqu'un jeune homme de ce rang commence cet exercice, on lui donne un gouverneur ; mais le prévoyant Ariste en craignoit le danger. Il en est, disoit il, qui sont dignes de remplacer des pères et des oncles : mais pourquoi ces oncles et ces pères n'ont ils pas acquis assez de connoissances, pourquoi n'ont-ils pas assez de tendresse pour remplir un devoir aussi sacré ? ne devroient-ils pas être jaloux que leurs enfans pussent devoir à un étranger leurs vertus et leur savoir ? Un enfant, lorsqu'il devient un homme supérieur, ne doit-il pas réfléchir qu'il a plus d'obligation encore à celui qui forma son cœur et qui fut capable d'éclairer son esprit, qu'à ceux dont il reçut le jour ? Ariste, pénétré de ce sentiment, ne voulut s'en rapporter qu'à lui-même, et son neveu ne sortit pas de sous ses yeux.

La principale attention de cet oncle prévoyant, se porta sur les nouvelles liaisons que son neveu devoit nécessairement former avec les gens de son âge qui faisoient leurs exercices avec lui. Sa belle ame s'attendrit souvent sur la fausse ou la mauvaise éducation que ces jeunes *gens* avoient reçue, même dans des familles distinguées par leur rang : il vit avec plaisir que son neveu se lioit par préférence avec Dorival, plus âgé que lui de quelques années, jeune homme dont les mœurs étoient pures, qui, malgré sa grande vivacité, montroit des sentimens élevés, de l'instruction et de la candeur. Il est aseez d'usage que les enfans de la haute magistrature reçoive dans leur jeunesse une partie des mêmes leçons que la jeunesse destinée aux armes, et qu'ils ne les reçoivent qu'après de longues études. Dorival, que sa naissance décidoit à posséder une grande charge remplie alors par son père, apprenoit à monter à cheval sous le même écuyer: cependant Ariste ne put s'empêcher d'interroger Sainville sur les motifs de sa préférence pour Dorival. On peint toujours bien ce que l'on aime, et Sainville embellit avec feu toutes les bonnes qualités qu'il trouvoit dans celui que son cœur avoit préféré. Mais, disoit Ariste, quelle sympathie vous attache à Dorival, qui m'a paru pendant long-temps recevoir assez

froidement vos avances ? et même aujourd'hui qu'il y répond avec plus de chaleur, pourquoi lui trouvé-je souvent un air d'embarras et de défiance avec vous ? Ah ! mon cher oncle, lui répondit Sainville, le fond du cœur de Dorival m'est connu ; l'espèce de petit défaut que vous lui reprochez, tient encore plus à son état qu'à son caractère. Vous connoissez le ton avantageux que les jeunes gens destinés à servir, prennent souvent avec ceux de l'état que doit embrasser Dorival. L'élévation de l'ame de mon ami ne pourroit supporter leurs dédains ; ce n'est qu'après avoir éprouvé la franchise de mon ame, ce n'est qu'après s'être assuré de la juste considération que j'ai pour la respectable profession qu'il doit embrasser, qu'il a cédé de bonne grace à l'attrait qu'il se sentoit aussi pour moi. Un peu trop soupçonneux peut être avec les autres, défiant, craignant qu'on ne cherche à lui manquer, ou qu'on feigne avec lui des sentimens qu'on n'a pas, ce sentiment intérieur le rend réservé jusqu'à la froideur vis-à-vis des gens de son âge : trop vif et trop courageux pour rien souffrir, il se tient en garde contre tout ce qui pourroit lui causer un dégoût ; se pliant, malgré sa façon de penser, à suivre la même profession que ses péres, il craint également de se faire tort par une querelle qu'il soutiendroit avec valeur,

ou de se voir avilir par le ridicule et le persiflage de ceux dont la fatuité l'offenseroit.

Ariste se rendit au portrait que Sainville lui faisoit d'un ami pour lequel il se prit lui-même d'estime. On croira sans peine qu'il fut bien sensible au plaisir de voir avec quelle *sagacité* Sainville avoit démêlé le caractère de Dorival. Il est bien naturel d'applaudir de toute son ame au succès des leçons qu'on a données ; et cet attrait devint si favorable à Dorival, que de ce moment il se lia plus intimement que *jamais*, et de l'aveu de son oncle, avec l'aimable Sainville.

Celui-ci fit de son mieux cependant pour détruire dans son ami cette défiance excessive qu'il portoit dans la société ; il ne put y réussir : l'ame de Dorival lui fut entièrement ouverte ; mais elle resta toujours fermée, hors pour Ariste et pour lui.

Le temps des exercices, dont les deux amis avoient également bien profité, finit. Une première charge de magistrature mit Dorival à portée d'obtenir, quelques années après, celle que son père vouloit lui céder. Ce père, dont les affaires alors se trouvoient très-embarrassés par la perte d'un grand procès, crut pouvoir en réparer le désordre en mariant son fils à l'unique héritière d'un homme de finance, dont la magni-

ficence et la richesse apparente éblouissoient les yeux. Dorival, malgré sa défiance naturelle, n'eut point d'objection à faire à son père, et n'imagina pas de le presser pour prendre des mesures qui pussent assurer sa fortune. Il avoit déja vu celle qu'on lui destinoit : l'abbesse du couvent où elle avoit été élevée, avoit fait une peinture de l'ame et du caractère de cette jeune personne, qui s'étoit gravée dans un cœur où ses charmes l'étoient déjà. Le mariage s'accomplit, Dorival fut heureux ; et pendant la première année de son mariage, rien ne put troubler son bonheur, que de n'en avoir pas Sainville pour témoin.

La guerre qui venoit de se rallumer, l'avoit arraché des bras de son oncle et de son ami. Le régiment de cavalerie où Sainville avoit une compagnie étoit de l'armée d'Italie, et nul officier n'obtint la permission de revenir passer l'hiver en France. Sainville n'eut garde d'employer le crédit de sa famille pour obtenir un congé ; le général de l'armée Françoise, ancien ami de ses proches, ayant appris qu'il s'étoit distingué dans plusieurs détachemens, et sachant des ingénieurs et des commandans de l'artillerie, que Sainville, pendant les jours qu'il n'étoit pas de service, suivoit leurs travaux avec application, et leur avoit prouvé qu'il possédoit la théorie la

plus éclairée de leur service, ce général se fit un plaisir de se l'attacher, en le nommant aide-major-général de son armée. Ce fut dans ce nouvel emploi que Sainville déploya ses connoissances et les grands talens qu'il avoit pour la guerre; et sur le compte que la cour reçut de la capacité dont il avoit donné des preuves pendans l'hiver où l'armée Françoise avoit eu presque toujours les armes à la main, Sainville, au commencement de la campagne suivante, fut nommé colonel d'un régiment d'infanterie qui venoit de perdre le sien. Cette grace obtenue dès sa seconde campagne, et avec tant de distinction, l'attacha tellement à son service, que refusant les congés qui lui furent offerts, et résistant aux lettres de son oncle qui l'appelloit, il donna le bon exemple de ne point quitter son corps pendant toute la guerre.

Quatre campagnes d'hiver et d'été qu'il fit en Italie, lui donnant les occasions de joindre la pratique à la profonde théorie qu'il avoit acquise avant la guerre, le général, à son retour, se fit un honneur de le présenter lui-même au roi, comme le colonel de son armée qui s'étoit le plus distingué par sa valeur, et celui dont les talens décidés devoient devenir un jour les plus utiles à son service. Le meilleur des maîtres crut devoir à l'exemple que Sainville avoit donné,

comme au sang de son père répandu pour son service, de l'élever au grade de brigadier ; et ses égaux renfermant leur jalousie dans leur cœur, n'osèrent en murmurer.

Ce fut avec les transports de la joie la plus vive, qu'Ariste et Dorival reçurent Sainville dans leurs bras. Mais quelle fut la douleur de Sainville, lorsqu'il apprit tous les malheurs qui venoient de frapper à-la-fois un ami qu'il regardoit comme son frère !

Le beau-père de Dorival révoltoit le public, depuis plusieurs années, par le luxe et le faste qu'il portoit à l'extrême : plusieurs aventures scandaleuses, quelques traits d'insolence qui venoient d'offenser plusieurs grands de l'Etat, avoient déterminé le gouvernement à le suspendre de ses fonctions, et à lui faire rendre compte de sa gestion. Des commissaires furent nommés pour examiner et ses papiers qui se trouvèrent en désordre, et l'état de ses caisses presque totalement épuisées. L'ordre étoit déja donné de le faire arrêter ; mais, le jour même qu'on envoya pour l'exécuter, on le trouva mort dans son lit, et le rapport que l'on fit de l'état dans lequel on l'avoit trouvé, donna les plus forts indices que l'opium avoit terminé ses jours. Tous ses biens furent saisis, et les sommes immenses dont il se trouvoit redevable au roi, les absorbèrent en entier.

Le père de Dorival avoit eu l'imprudence de laisser la dot de sa belle-fille entre les mains de son père ; elle fut perdue sans ressource ; et n'en trouvant aucune lui-même pour liquider des dettes immenses, dont la plus grande partie étoient hypothéquées sur sa charge, il fut obligé de la vendre ; et son malheureux fils, généralement estimé et plaint dans son corps, perdit toute espérance dans un état qu'il avoit embrassé malgré lui.

Le coup dont le père de Dorival fut frappé lui coûta la vie ; le désespoir d'avoir détruit la fortune de son fils par son imprudence, glaça son sang dans ses veines ; une attaque d'apoplexie mit fin à ses malheurs.

L'ame forte de Dorival supporta des coups si terribles sans en être ébranlée : un seul sentiment l'occupoit alors toute entière ; il adoroit sa femme, elle le méritoit. Une fille étoit déja le gage de leur amour : ses soins les plus tendres redoublèrent pour cette épouse aimée : nulle plainte sur la conduite de son père ne sortit de sa bouche. Ne nous reste-t-il pas, lui dit-il, le plus grand de tous les biens, puisque nous nous aimons ? Je ne desirois une grande charge et des richesses que pour vous donner un rang digne de vous, et vous rendre heureuse ; je ne vous demande que d'oublier le sort qui vous

étoit destiné, de vous accoutumer à la médiocrité de notre fortune, et de partager toujours les sentimens qui m'attachent à vous. Consolez-vous, chère épouse : vous voyez que je ne peux plus rester dans le second rang d'un corps où je devois occuper le premier : il me reste une petite terre que je peux liquider par la vente de ma charge : nous irons l'habiter ; nous fuirons les premiers un monde qui nous fuiroit certainement dans notre disgrace. Occupés délicieusement d'élever cette enfant, de nous aider mutuellement et de nous aimer, croyez que le vrai bonheur habitera plus constamment sous l'humble toit de notre petite retraite, que dans ces hôtels où l'or et la pourpre attirent à peine les regards de leurs possesseurs. L'épouse de Dorival ne put répondre que par ses larmes, à tout ce que la générosité, le courage et l'amour venoient de lui dicter.

C'est dans le temps où Dorival venoit de vendre sa charge, et qu'il étoit prêt à se retirer dans sa terre, que Sainville étoit arrivé de l'armée. Ce ne fut point par la bouche de son ami qu'il sut tous les malheurs dont il devoit être accablé ; il ne trouva dans ses yeux et dans son cœur que la joie de le revoir après une si longue absence. Ce fut par le public que Sainville apprit en frémissant, quel étoit l'état présent de Dorival ; s'il l'eût su plutôt, il eût sacrifié sans

yeux : alarmé de l'état dans lequel il voyoit
jour en jour dépérir l'épouse de Dorival, il avoit
amené chez elle en secret le plus habile méde-
cin de la capitale, qui, sur des indices frappans,
avoit décidé qu'elle étoit en danger de tom-
dans une phthisie mortelle, et que le lait q
avoit voulu donner à son enfant dans un
si douloureux pour elle, avoit altéré sa p
Cependant, avoit ajouté le médecin, l'a
et salutaire de la campagne, un régime
pourront la rétablir. Sainville ne put se résou
à porter un coup mortel dans le cœur de
ami : Partez, lui dit-il, mais permettez moi
vous suivre : c'est à l'amitié à consacrer les pre-
miers temps de votre retraite, et je ne
tranquille que lorsque je vous verrai en état
la supporter.

Il partirent ; et ce fut Sainville qui choi
pour gouvernante à l'enfant une veuve ve
tueuse et très-instruite qu'il connoissoit depu
long temps, et dont il soulageoit l'indigence
ses libéralités. Dorival fut bien surpris en
vant dans sa nouvelle demeure qu'il n'a
jamais vue, et dont il s'étoit fait une idée r
tive au peu de soin que son père avoit to
eu de ses biens. Il eut peine à croire, qu
vant aussi commode, aussi bien
fût celle qui lui restoit pour to

quelques années d'employer les revenus de cette terre à rendre la maison habitable, il s'étoit occupé fidèlement à la mettre en état de recevoir ses maîtres.

Lorsque l'homme que Sainville avoit chargé de ses ordres fut de retour, celui-ci ne combattit plus le projet que Dorival avoit fait de quitter la capitale. Hélas! cet ami trop infortuné n'avoit pas encore éprouvé tous les malheurs qui le menaçoient, et les plus grands de tous étoient prêts à le frapper.

L'épouse de Dorival cachoit envain au mari le plus tendre, le désespoir secret qu'elle ne pouvoit combattre, et qui, depuis la mort de son père; altéroit les sources de sa vie. Les roses de son teint commençoient à disparoître: ses yeux, sans cesse obscurcis par les larmes, perdoient de leur éclat; mais son époux ne s'en appercevoit pas. Il trouvoit toujours dans ses regards la même expression, la même tendresse, et le plus grand bonheur qui pût lui faire oublier son infortune. Cependant une toux sèche que son épouse ne pouvoit pas toujours lui cacher, porta les premières alarmes dans son ame: il crut que l'air de la campagne lui feroit du bien, et dit à Sainville, qu'il croyoit ne devoir plus différer son départ. Celui-ci vit a regret son ami prendre un parti qu'il regardoit comme dange-

val ; il ne vit plus que la tranquille félicité dont il alloit jouir, et ne fit aucun effort de courage pour se soumettre à la médiocrité de sa fortune. Il vit qu'une honnête aisance lui restoit. Il aimoit, il étoit aimé par une épouse adorée, et par un véritable ami. Mes jours vont couler dans la paix, lui disoit-il ; ne me plaignez point d'avoir perdu tout ce qui peut enfanter les prestiges qui sont si chers au plus grand nombre des hommes. C'est ici que je me trouve vraiment maître de moi-même ; c'est ici que cette enfant qui m'est si chère, recevra les soins et les leçons d'une mère vertueuse, et d'un père dont l'attention journalière sera d'écarter loin de ses yeux, de son esprit et de son cœur, tout ce qui pourroit le séduire et lui donner de fausses idées de la félicité. Je ne détruirai point la sensibilité dans son cœur, mais je saurai la porter sur des objets qui ne pourront lui nuire, et le nom d'amour et d'amant lui seront inconnus. Je serois bien fâché de l'élever dans une ignorance humiliante ; mais elle ne lira jamais aucun livre qui puisse déranger le systême que je me suis formé pour éclairer son esprit, sans que rien puisse porter atteinte à la tranquillité de son ame. Elle ne sera pas assez riche pour que je puisse espérer de former pour elle une alliance convenable : la seule ressource que j'ai

onc pour la rendre heureuse, c'est de la préerver de tout ce qui pourroit troubler sa tranuillité, jusqu'à l'âge où les passions se taisent, t dans lequel l'ame jouit pleinement de la louce épreuve qu'elle a faite de son calme et le sa raison.

Sainville ne put qu'applaudir au système que son ami formoit pour l'éducation de sa fille; il en fut frappé.

Qu'il est heureux en effet, dit-il en soi-même, de pouvoir s'occuper sans cesse d'un soin aussi touchant, sans courir risque d'être contredit par un monde frivole ou corrompu! L'assiduité de ce soin va remplir une grande partie des momens de sa vie; une femme aimable en embellira tous les autres. Pendant les deux premiers mois que Dorival et son épouse passèrent dans leur nouvelle retraite, la santé de cette femme aimable parut se raffermir; elle reprit une partie de sa gaieté; la beauté de la saison, les soins de son petit ménage champêtre, l'embellissement et la culture de son jardin, son amour maternel pour sa charmante enfant, qui commençoit à marcher seule, et dont les lèvres vermeilles appeloient et baisoient à tous momens sa maman, tout contribuoit à dissiper en partie les cruelles réflexions qui l'avoient accablée. Mais hélas! elles ne pouvoient entièrement se détruire;

l'idée d'avoir été la cause innocente de la perte de l'état de Dorival, la mort funeste de son père, l'opprobre dans lequel la mémoire de ce père étoit restée, tout se retraçoit souvent à sa pensée, et ce n'étoit jamais sans que son cœur en fût cruellement oppressé. Sainville, après avoir donné deux mois aux soins les plus tendres de l'amitié, fut obligé de retourner à la cour, en se séparant des personnes qu'il aimoit le plus tendrement. Il se flatta que son ami s'étant fait une douce habitude de son état, il alloit le laisser plus tranquille : il étoit d'ailleurs presque sans alarmes sur la santé de madame Dorival, et il avoit déja vu l'un et l'autre commencer l'éducation de leur enfant, selon le systéme qu'ils s'étoient fait. Aucun tableau, nulle estampe où ces méchans enfans qui portent des traits et des ailes sont représentés, ne pouvoit frapper les yeux de leur petite Zélie; c'est le nom qu'elle avoit reçu d'eux. Cette séparation cependant fut bien douloureuse; malgré toute la fermeté de Dorival, ses yeux se remplirent de larmes. Son épouse, par un mouvement involontaire, élève Zélie dans ses bras, la remet dans ceux de Sainville. Quelque évènement qui puissent arriver, cher Sainville, lui dit-elle avec véhémence, et les yeux pleins d'une espèce de feu qui ne les avoit jamais enflammés, souvenez-vous que cette en

fant est votre fille, et que vous l'avez adoptée. Sainville, en ce même moment, se sentit le cou serré par les petits bras de cet enfant. Ah! s'écria-t-il, qu'il m'est cher, qu'il m'est facile d'attester le ciel que je renouvelle tous mes sermens de lui servir de père! A ces mots, remettant Zélie entre les bras de sa mère, et ne pouvant plus résister à l'attendrissement qui faisoit couler ses larmes, Sainville s'arracha du sein de ses amis, et courut éperdu se jeter dans sa chaise de poste, qui sur le champ disparut à leurs yeux. Dorival et son épouse avoient trop presumé de leur courage; l'absence d'un ami qui l'avoit soutenu jusqu'alors, la solitude de la campagne, l'approche de l'hiver qui dépouille la nature de ses ornemens, et qui semble la couvrir d'un voile obscur et glacé, tout leur rappella leurs malheurs, et les fit souvent tomber dans de sombres rêveries: la gaieté, les caresses innocentes de Zélie, qu'ils voyoient embellir de jour en jour, pouvoient seules les en tirer. La santé robuste et la philosophie de Dorival eurent la force de résister; mais son épouse, plus délicate et moins courageuse, retomba deux mois après dans les mêmes accidens dont Sainville avoit été si justement alarmé. Le soin qu'elle prenoit de les cacher à son époux, l'empêcha long-tems de s'en appercevoir; mais de quelle terreur ne fut-il pas saisi,

lorsqu'un matin, en entrant dans la chambre de sa femme, il vit cette mère si tendre repousser Zélie qui s'efforçoit en pleurant de coller ses lèvres sur les siennes! Une toux violente, qu'elle s'étoit efforcée de retenir, éclata malgré elle, et fut suivie d'un crachement de sang que l'on fut long-temps à calmer. Quel spectacle pour un époux aussi tendre, et qui prévit dès ce cruel moment, le nouveau malheur qui le menaçoit! Il fit partir en poste le seul domestique qui lui restoit, et le désordre de la lettre qu'il écrivit à Sainville, n'annonça que trop à son ami, que madame Dorival couroit le plus grand péril. Le domestique que Dorival avoit dépêché trouva Sainville malade, et hors d'état d'aller lui-même au secours de madame Dorival; mais, malgré l'état dangereux dans lequel il étoit encore, il écrivit au même médecin qui l'avoit déja vue; et celui-ci, déterminé par les offres et par les prières que Sainville lui fit les larmes aux yeux, partit dans la chaise de poste qu'il avoit fait préparer, et lui promit de lui donner tous les jours des nouvelles de l'état de cette amie si chère.

Le domestique de Dorival étoit, comme ils le sont presque tous, curieux et bavard. Pendant les deux jours qu'il avoit passés dans l'attente du départ du médecin, il avoit fait beaucoup de questions à l'un des domestiques de

ainville, avec lequel il s'étoit lié chez Dorial; et ce domestique, du même caractère que ii, avoit appris à son camarade ce que son naître avoit expressément défendu de divuluer. Sainville étoit blessé d'un coup d'épée; n cachoit soigneusement son état, et l'on paroit diversement du sujet de la querelle qu'il voit eue et de son combat, cette affaire ayant té promptement assoupie.

Malheureusement ce domestique avoit été à oortée d'en savoir quelques détails. Lui seul ivoit suivi son maître le jour qu'il s'étoit battu, mais il n'avoit su que très-imparfaitement quel avoit été le commencement de cette querelle; et quelques mots qu'il avoit entendus par hasard, avoient suffi pour lui faire imaginer toute une histoire qu'il avoit ajustée à sa fantaisie, et à laquelle il joignit, en buvant avec son camarade, tout ce qu'il croyoit la rendre plus vraisemblable; presque tous les valets croyant s'attirer la considération de leurs semblables, en paroissant bien informés du secret de leurs maîtres.

Le vrai de cette histoire étoit que Sainville, au retour de la campagne de Dorival, avoit essuyé quelques tendres reproches de la part de son oncle Ariste, sur sa longue absence.

Quoique l'espèce de philosophie de cet oncle l'eût fait renoncer pour toujours au mariage,

comme aux honneurs militaires, l'amour de son nom n'étoit point banni de son cœur; et la seule passion de cette ame stoïque, dans laquelle toutes les autres étoient éteintes, c'étoit d'allier son neveu à quelque maison riche et puissante, qui pût l'aider à s'élever aux mêmes dignités dont le service de ses pères avoit été plusieurs fois illustré.

Pendant l'absence de Sainville, Ariste avoit projeté d'obtenir pour son neveu la fille d'un homme en place et dans la plus haute faveur; mais Ariste menant une vie très-retirée, et n'allant jamais à la cour, n'avoit presque aucun moyen d'entamer cette affaire.

La philosophie la plus solide ne peut souvent suffire à l'homme, et bien des momens lui font sentir le besoin qu'il a de quelque société. Ariste, peu défiant de son naturel, alloit assez souvent passer quelques heures chez une dame dont l'hôtel étoit près du sien, et, qui menant une vie très-retirée, avoit tout l'extérieur de la prudence et de la vertu. Le même besoin qu'Ariste avoit d'un peu de société, lui donnoit aussi celui de répandre quelquefois son ame; et ce fut à cette dame qu'il confia le desir qu'il avoit de marier son neveu, ses vues sur l'établissement qu'il lui désiroit, et ses regrets de ne connoître personne qui pût l'aider à les suivre. Pourquoi

ne m'avez-vous pas plutôt ouvert votre cœur, lui dit-elle? J'approuve beaucoup votre projet; il est digne de votre haute sagesse, et je crois avoir un moyen de le faire réussir. Vous voyez quelquefois chez moi l'un des plus proches parens de cette famille distinguée; je ne doute pas qu'à ma prière il ne s'empresse à vous servir, d'autant plus qu'il étoit camarade de Sainville lorsqu'il montoit à cheval. Quoi! s'écria le prudent Ariste, vous voudriez que je confiasse une pareille affaire, et les premières propositions, à la plus mauvaise tête que je connoisse, à ce Valcourt, que je suis surpris que vous receviez chez vous? Je m'en souviens; il eût été l'un de ceux avec lequel j'aurois exigé de mon neveu de ne se point lier, si je n'eusse promptement reconnu qu'il connoissoit aussi bien que moi ses mœurs et son caractère, et qu'il se sentoit une espèce d'antipathie pour lui. Que vous importe? répondit froidement cette femme; les fous ne sont-ils pas faits pour servir les sages? Permettez-moi de lui parler: je crois avoir pris de l'autorité sur son esprit par les services que je lui rends sans cesse. Son humeur gaie, son étourderie même amuse assez le chef de cette famille puissante; Valcourt peut, comme de lui-même, jeter en l'air quelques propos qui ne pourront vous compromettre; et, selon la façon dont il

nous dira qu'ils auront été reçus, nous suivrons ou nous abandonnerons cette affaire.

Quelque prévenu que fût Ariste contre Valcourt, ce que cette femme venoit de lui dire lui parut assez simple et assez sensé pour qu'il ne se refusât pas à le laisser agir.

Ariste ignoroit l'espèce d'intérêt qui conduisoit cette femme, et la liaison intime dans laquelle elle étoit avec un homme qui n'avoit ni mœurs ni principes. Valcourt la trompoit elle-même autant qu'elle méritoit de l'être. Il n'avoit montré de l'attachement pour elle, que sur la réputation qu'elle avoit usurpée d'une femme dont les principes étoient éclairés et sévères, et qui ne recevoit chez elle que des gens dignes de l'estime publique. Valcourt avoit eu la fatuité de croire avoir séduit une femme d'une réputation intacte. Elle avoit eu la fausseté de paroître avec lui n'avoir été subjuguée que par son mérite supérieur. Valcourt, sans l'aimer, croyoit qu'elle pouvoit lui devenir utile pour raccommoder un peu sa réputation, par les intrigues secrettes qu'il la connoissoit capable de mener avec adresse. Ce fut à deux personnes de cette espèce qu'Ariste, qui connoissoit peu le monde, se vit entraîné de proche en proche à confier ses projets pour son neveu, rien ne pouvoit les faire échouer plus sûrement.

Valcourt avoit nourri dans son cœur la haine que le dédain marqué de Sainville avoit fait naître. Il n'avoit point encore osé la faire éclater ; cependant les engagemens qu'il prit avec Ariste et cette femme, dans l'espérance qu'ils le tireroient d'un embarras où son honneur étoit compromis, lui fit hasarder de parler de Sainville en présence de la famille de sa parente, comme d'un homme qui par sa naissance, sa réputation et ses biens, pouvoit être un parti desirable pour elle. Valcourt fut surpris de la chaleur avec laquelle toute sa famille saisit ce propos qu'il n'avoit cru que léger. Vraiment, dit le principal de ceux qui l'écoutoient, le plus grand service qu'on pût me rendre, seroit de me procurer un gendre tel que Sainville; il n'est aucun des gens de son âge qui soit plus fait pour parvenir aux premiers honneurs de son état; je n'en connois point pour lequel je pusse employer la faveur dont je jouis avec un plus facile succès, et ce succès auroit l'approbation publique. Je crois aussi que Sainville a tout ce qu'il faut pour rendre ma fille heureuse.

Valcourt, quoique étonné, conserva la présence d'esprit que peut donner une haine profonde et réfléchie. Je le crois tout comme vous, répondit-il froidement à l'homme en placé, surtout si l'on pouvoit rompre sa liaison intime avec

un certain Dorival, jadis robin, maintenant ri-
sans ressource, et gendre d'un coquin de fin-
cier que le poison a sauvé de la corde. On di
que Sainville, amoureux comme un fou, perd
tout son temps avec sa femme, se ruine avec elle;
et que le commode mari dort à propos, parce
qu'il ne pourroit subsister sans le secours de
Sainville qui vient de relever son château. Jeune
homme, reprit l'homme en place avec feu, com-
ment pouvez vous être assez sûr de ce que vous
venez de dire, pour oser noircir et déshonorer
la réputation de trois personnes à la fois? —
Eh! qu'a donc de si terrible et de si singulier,
dit Valcourt, ce que je ne rapporte que d'après
des gens bien informés! Est-il donc extraordi-
naire qu'un homme de robe se ruine en procès;
qu'un financier mérite d'être pendu, qu'une jo-
lie femme sans ressource se fasse entretenir, et
qu'un jeune homme aimable et riche devienne
le meilleur ami du mari et le soutien de la mai-
son? Les gens légers, présens à cette conversa-
tion, se mirent à rire: la plus grande partie mur-
mura de cette méchanceté; l'homme en place
fronça le sourcil, imposa durement silence à
Valcourt, et se retira dans son cabinet.

Valcourt se garda bien de rendre compte en
entier de la scène qui s'étoit passée; il n'en rap-
porta que ce qui pouvoit seconder ses vues, il

redoubler la confiance qu'Ariste et cette femme avoient pour lui. Il se contenta de dire que le seul nom de Sainville avoit excité l'approbation générale de ses parens; et que le chef de la famille avoit dit hautement qu'il devroit de la reconnoissance à celui qui lui procureroit un pareil gendre.

Trois jours à peine s'étoient écoulés depuis cette double scène, lorsque Sainville, pressé plus que jamais de hâter son retour par un courrier de son oncle, partit en poste et arriva le même jour à Paris. Dès le matin, il courut embrasser cet oncle qui n'eut pas le temps de lui parler; Sainville, qui craignoit les explications qu'il pouvoit exiger sur son long séjour à la campagne, les ayant remises à son retour, et l'assurant qu'il n'avoit pas un instant à perdre pour arriver au lever du roi. Sainville y parut en effet; il fut honoré par un mot obligeant de son maître; et la jeunesse brillante de la cour, dont Sainville étoit également aimé et estimé, lui fit un accueil dont il dut être flatté.

Lorsque le roi fut passé pour aller à la messe, l'un des officiers généraux que Sainville honoroit le plus, ayant été de sa division pendant la dernière campagne, et l'ayant reconnu pour être aussi galant homme que valeureux, ce maréchal de camp, nommé le marquis de Villers, qui se

trouvoit être l'un des parens de l'homme en place, et présent à la conversation qu'il avoit eue avec Valcourt, ne put s'empêcher de le tirer à part dans l'embrasure d'une fenêtre. Vous connoissez, mon cher Sainville, lui dit-il, le fond de mon cœur et ma sincérité; permettez moi de vous parler comme un homme qui vous estime, vous aime, et qui désire vivement serrer de plus en plus les liens qui m'attachent à vous. A ces mots, il lui fit part des sentimens que son parent avoit montrés pour lui, lorsque Valcourt avoit dit assez légérement dans la conversation, qu'il regardoit M. le marquis de Sainville comme un des partis les plus sortables pour sa fille. Sainville reçut avec la plus grande reconnoissance l'ouverture que le marquis de Villers lui faisoit. Ah! dit celui-ci, puisque vous aviez des vues sur ma parente, pourquoi ne m'avez-vous pas choisi pour m'ouvrir votre cœur, plûtôt qu'un homme auquel sa conduite et son peu de décence et de jugement ôtent toute espèce de considération? Sainville lui protesta que Valcourt eût été le dernier homme qu'il eût employé pour parler de lui s'il avoit eu des projets; il lui jura de même que, s'il avoit osé prétendre à recevoir la main de sa cousine, c'est à lui qu'il se seroit adressé, comme à celui de la famille pour lequel il avoit le plus d'attachement, et qui pouvoit rendre le compte

le plus fidèle de sa conduite pendant la dernière guerre qu'il avoit faite sous ses ordres. Je respecte vos secrets, lui répondit-il en le regardant fixement; je ne peux même vous rien dire qui vous fasse croire que je soupçonne que vous en avez pour moi. Mais enfin, vous êtes encore bien jeune: on n'est pas toujours le maître de son cœur, vous êtes trop galant homme pour vouloir rendre une femme malheureuse; et je suis trop de vos amis pour ne pas vous éloigner de former une pareille alliance, si votre cœur est lié par quelque attachement qu'il ne puisse rompre. L'étonnement de Sainville redoubla par ce propos: il conjura M. de Villers de lui parler naturellement sur ce qui pouvoit lui faire naître de pareils doutes. Valcourt étoit si généralement méprisé dans la haute société, par les défauts essentiels qu'il y portoit, que le marquis de Villers, après s'être long-temps fait presser, ne put lui refuser de lui répéter une partie des propos que Valcourt avoit tenus publiquement au milieu de sa famille.

Quoiqu'il eût extrêmement adouci les expressions dont Valcourt s'étoit servi, Sainville ne reconnut pas moins la noirceur et l'atrocité de la calomnie qu'elles renfermoient. Ah! monsieur, s'écria-t-il, j'atteste le ciel et mon honneur, que les intelligences celestes ne peuvent être plus pures que l'ame de madame Dorival, et l'amitié

qui m'unit avec elle et son malheureux époux. Il l'attendrit par le récit touchant qu'il lui fit de tous les coups qui venoient de frapper cette famille : il en vint jusqu'à l'offre de la lui faire connoître. M. de Viliers connoissant tout l'honneur, toute la candeur qui régnoient dans son ame, et ne doutant pas qu'il ne fut capable des actions les plus généreuses, ne balança pas un moment à le croire : il ne regarda les calomnies de Valcourt, que comme un tissu d'horreurs tramé par la plus noire méchanceté. Je suis prêt, dit il, de donner un démenti public à Valcourt, de dissuader la famille ; et je me ferai le plus grand honneur de renouer la négociation que ce traître espéroit de faire échouer.

C'en est trop, Monsieur, lui répondit Sainville ; il me suffit de m'être justifié vis-à-vis de vous, et de vous avoir fait connoître quels sont les gens vertueux que Valcourt ose attaquer. Toute explication entraîne un éclat ; et la méchanceté publique se prête trop facilement aux plus noires calomnies, pour ne pas desirer que les propos d'un homme vil, méchant, et reconnu pour tel, tombent d'eux-mêmes dans le mépris et dans l'oubli. Pour Valcourt, abandonnons-le à l'avilissement qu'il mérite ; nous lui ferions trop d'honneur, si nous nous servions du seul moyen que nous ayons de le punir. Quant au

mariage

mariage dont vous m'avez parlé, il m'honoreroit beaucoup : mais, outre le desir que j'ai de rester encore libre pendant quelques années, et de suivre mon métier, il me paroît qu'il seroit dangereux en ce moment de traiter d'une affaire qui réveilleroit les méchans propos que l'infâme Valcourt a tenus.

Quelles que puissent être vos raisons de différer votre établissement, dit le marquis de Villers, je vous connois trop bien pour ne pas croire qu'elles sont dictées par la sagesse; et comme je ne doute pas qu'il ne me fût très facile de déterminer le chef de notre famille à vous donner sa fille, je me garderai bien de lui rien dire qui puisse lui faire soupçonner que vous le desirez. Comptez sur ma discrétion, mon cher Sainville, et soyez sûr que je me rendrai toujours digne de votre confiance et de votre amitié.

Sainville passa deux ou trois jours à Versailles pour faire sa cour : son oncle l'attendoit avec la plus vive impatience, et courut chez lui lorsqu'il le sut de retour. Vous vous êtes dérobé longtemps, lui dit-il, aux empressemens d'un oncle qui vous adore, et de quelques amis qui pendant votre absence se sont bien vivement occupés de vous. Des amis, répondit Sainville avec surprise! ne m'avez vous pas souvent dit que c'étoit un nom qu'il ne falloit pas profaner? Parmi le grand

nombre de connoissances que j'ai faites depuis que je suis dons le monde, j'avoue que j'en ai trouvé bien peu qui méritent d'être honorés de ce nom, qui doit être toujours sacré pour l'homme qui connoît les devoirs qu'il prescrit. Eh bien, répliqua son oncle, je veux vous laisser tout le plaisir de la surprise; et dès que nous aurons dîné, je compte vous mener dans une maison où votre ame honnête et sensible ne pourra se refuser aux procédés comme aux sentimens qu'on vous prouvera qu'on a pour vous.

Je serai toujours prévenu, mon cher oncle, dit Sainville, en faveur de ceux que vous approuvez; car je ne doute pas qu'après le soin que vous avez pris de vous connoître assez vous-même pour être à l'abri de tous les foibles de l'humanité, vous n'ayez porté la même attention à bien connoître ceux avec qui vous avez à vivre. Je ne dirai pas un mot de plus, dit Ariste, et vous jugerez vous-même si je porte un jugement trop favorable sur ceux que je viens de vous annoncer.

Le dîner se passa sans de plus longs éclaircissemens. Ils ne parlèrent que des malheurs de Dorival, du courage avec lequel il avoit pris son parti, de la médiocrité des revenus qui lui restoient, et qui ne pouvoient suffirent même à la dépense modique à laquelle son petit ménage étoit réduit. Eh! mon cher neveu, n'avez-vous

donc pas saisi quelques moyens de tromper sa délicatesse extrême, et de lui procurer quelques secours dont il puisse ignorer la source? Sainville fut obligé d'avouer à son oncle qu'il en avoit employé déja quelques-uns, et qu'il espéroit que le concierge de son château, qu'il avoit gagné, pourroit réussir à lui suggérer quelques nouveaux expédiens. Ah! dit le généreux Ariste, c'est une action louable, indispensable même, que je veux partager avec vous; et sous l'apparence d'une restitution, je vais lui faire passer 500 louis par un homme sûr, et assez adroit pour donner de la vraisemblance à ce qu'il pourra lui dire. Sainville embrassa son oncle avec un transport de reconnoissance bien plus vif que celui qu'il auroit eu, s'il eût reçu de sa main un pareil don le jour de son départ pour une campagne. Il suivit son oncle l'après-dîné, le cœur pénétré de cette bonne action, et sans inquiétude sur ce que deux prétendus nouveaux amis alloient lui dire.

Il fut bien surpris, en entrant dans une maison qu'il ne connoissoit pas encore, de se trouver chez une femme dont à peine savoit il le nom, mais de laquelle il se souvenoit d'avoir entendu raconter plusieurs actions très-équivoques. Cette surprise et son horreur redoublèrent lorsque peu de momens après on annonça Valcourt. Il eut bien à prendre sur lui-même pour l'empêcher de

la faire paroître ; et son ressentiment fit bouillonner tout son sang dans ses veines. Le respect dont on ne doit jamais s'écarter pour une femme, et la présence de son oncle, parvinrent enfin à le calmer. L'embarras et la perfidie qu'il démêla dans les regards de Valcourt, en l'abordant, n'excitèrent plus en lui qu'un froid mépris, et voulant connoître jusqu'à quel point Valcourt porteroit le mensonge et la noirceur, il l'écouta tranquillement lorsqu'il lui parla de la première démarche qu'il avoit faite auprès du ministre le plus puissant à la cour. Sainville réfléchit assez promptement qu'il ne pouvoit réussir à punir Valcourt comme il méritoit de l'être, sans dissimuler la juste fureur qui l'animoit. Il se détermina donc à feindre et à le combattre avec ses propres armes. Je sens comme je le dois, Monsieur, lui dit-il, tout le prix de ce que vous avez fait pour moi ; et de toutes les alliances qui pourroient m'être proposées, il n'en est aucune qui me fût plus honorable : mais je ne suis point encore assez connu du ministre pour savoir s'il n'auroit pas quelque prévention contre moi. Ah ! Monsieur, s'écria Valcourt, pouvez-vous le craindre ? et votre réputation ne vous met-elle pas au-dessus de toute espèce de soupçon ? — Vous êtes trop prévenu pour moi, Monsieur : que sais-je, d'ailleurs, si votre parente le seroit autant en me

voyant? Je suis sûr qu'elle ne m'a jamais vu. En effet, reprit Valcourt, je crois que Clarice n'est sortie de Chelles et ne commence à paroître dans le monde que depuis que nous vous avons perdu de vue. Ce n'est encore qu'un enfant, et même un enfant un peu gâté. Ses parens, en vérité, sont fous de penser sitôt à la marier: vive, plaisante, légère dans ses propos, cela fera vingt étourderies par jour; et coquette sans le savoir, elle sera long-temps plus occupée de plaire que capable d'aimer. Au reste, elle est jolie comme un ange; elle a de l'esprit, et l'on démêle déja qu'elle a toute la finesse nécessaire pour mener son pere, en attendant qu'elle ait à mener un mari. Monsieur, Monsieur, interrompit Ariste, croyez-vous donc faire son éloge par un semblable portrait? Sans doute, Monsieur, et je n'y vois rien qui ne soit propre à la rendre une des plus jolies femmes de la cour. D'ailleurs, tout dépend des premiers mois de son mariage. M. de Sainville est aimable; elle commencera par l'aimer à la folie; et s'il sent son cœur assez libre pour se captiver quelque temps auprès d'elle, il parviendra peut-être à l'élever au rang éminent de ces femmes ennuyeuses et raisonnables que les vieilles gens citent, dont les jeunes se moquent, et qui, restant sans entours, sans crédit, ne sont propres tout au plus qu'à devenir

de bonnes mères de famille, et ne se rendent jamais utiles à l'avancement de leurs maris.

Ariste leva les épaules et fronça le sourcil en regardant la maîtresse de la maison, qui s'efforça vainement de pallier ce qu'elle croyoit n'être qu'une imprudence de la part de Valcourt, et qui cependant étoit une suite de sa méchanceté. Le coup étoit porté, la candeur d'Ariste ne lui permit pas de croire que Valcourt eût exagéré les défauts de sa jeune parente; il ne pensa plus qu'à mettre fin à la conversation, et à rompre les préliminaires d'une négociation qu'il étoit bien éloigné de vouloir suivre. Sainville connoissoit trop le cœur pervers de Valcourt pour être la dupe de sa nouvelle noirceur. Je vois, dit-il en lui-même, que son but est de pouvoir dire au ministre qu'il s'est avancé jusqu'à nous faire des propositions pour sa fille, et que nous les avons rejettées. Continuant donc toujours à feindre, et loin de lui marquer le même éloignement qu'Ariste, il eut l'air de seconder la dame de la maison, et de voir tout en beau dans le portrait qu'on venoit de faire de Clarice. Valcourt en fut la dupe, et voulant acquérir de nouvelles armes pour lui nuire: Je désirerois, lui dit-il, que vous puissiez la voir; si l'Albane eût voulu peindre la déesse de la jeunesse, il n'eût pu choisir un plus charmant modèle. Je sais qu'elle

doit aller aujourd'hui se promener dans une calèche découverte à Longchamps ; je regrette bien de n'avoir ici que mon cabriolet ; mais j'ai vu votre diligence neuve dans la cour ; si vous le voulez, je vais y monter avec vous, et nous irons ensemble l'attendre dans la grande avenue, où les gens d'un certain air se rassemblent. Volontiers, lui répondit Sainville, qui n'eut point l'air d'appercevoir toutes les mines que lui faisoit son oncle pour l'en empêcher, et qui voyoit que Valcourt venoit s'offrir de lui-même à sa vengeance. Il prit congé de la dame de la maison avec un air d'empressement et de gaieté ; et descendant légèrement le premier, pendant que Valcourt et son amie se disoient un mot tout bas dans l'antichambre, il eut le temps de donner ses ordres à son cocher ; et lorsque Valcourt monta dans son carrosse, il donna tout haut celui d'aller à Longchamps. Valcourt comptoit bien tirer parti de cette promenade. Je pourrai dire encore, pensoit-il en lui-même, que je l'ai conduit à voir Clarice avant qu'il ait achevé de la refuser, et qu'il m'a paru dans ses yeux et dans ses propos qu'elle lui déplaisoit souverainement, ce qui lui fera sûrement une ennemie irréconciliable de cette jeune personne que son père adore.

Tous les deux partirent donc ; l'un, avec la sécurité de parvenir à faire impunément une mé-

chanceté bien complette; l'autre, avec celle d'un brave homme indigné, qui se propose et qui se voit près d'attaquer et de punir un traître.

Le cocher de Sainville, en entrant dans le bois de Boulogne, eut l'air de couper au court par des allées détournées, pour arriver plutôt à Longchamps; et lorsqu'il fut dans un endroit du bois assez écarté, et devenu solitaire, l'affluence du monde s'étant portée vers la grande avenue, il accrocha légèrement un arbre, arrêta ses chevaux, descendit; et demandant pardon de sa mal adresse, il dit à son maître qu'un écrou de la roue s'étant cassé, il lui falloit nécessairement le temps d'en mettre un autre. Eh bien, dit Sainville en sortant de la voiture, dépêchez-vous; il est encore de bonne heure, nous nous promènerons en vous attendant. Valcourt le suivit sans aucune défiance, et bientôt tous les deux furent hors de portée d'être vus et entendus par leurs gens.

C'est alors que Sainville s'arrêtant dans une clairière du bois, et regardant fixement Valcourt, M'avez vous donc cru, Monsieur, lui dit-il, assez dupe pour ne pas vous pénétrer, ou assez lâche pour le souffrir? Vous m'étonnez, Monsieur, répondit Valcourt d'un air déja très-interdit; et dans le moment même où je vous donne une vraie marque d'amitié, je trouve bien étrange

que vous ayiez l'air de me chercher une mauvaise querelle. En seroit-ce une mauvaise, Monsieur, répartit Sainville, que de vous rappeller les propos affreux, et de la plus grande fausseté, que vous avez eu l'indignité de tenir contre des gens vertueux, en présence de la famille la plus respectable? Valcourt pâlit. Les ames vicieuses sont toujours foibles; on ne peut se rendre coupable d'un crime, que par cette lâcheté de cœur qui fait qu'on ne se respecte plus. Que voulez vous dire, mon cher Sainville? répliqua Valcourt un moment après. Quoi! quelques mauvaises plaisanteries que j'ai faites chez le ministre vous seroient-elles revenues? Oui, Monsieur, dit Sainville, qui se contenoit à peine. Eh bien, dit Valcourt avec un peu plus d'assurance que lui rendoit l'air froid de Sainville, n'étoit-ce donc pas pour vous faire valoir, pour vous prouver à quel point vous êtes capable d'attachement, et des procédés les plus rares et les plus généreux? N'est-il pas tout simple qu'à votre âge, et fait comme vous l'êtes, vous ayiez des bonnes fortunes? et pouvois je vous préparer un plus grand mérite auprès d'une jeune personne déja coquette et jalouse de sa beauté, que de vous mettre à portée de lui sacrifier une femme de l'espèce de madame Dorival? Ce nom seul, ce nom de Dorival fit éclater le juste couroux que Sainville avoit retenu jusqu'a-

déchire sa chemise, tient une main sur sa poitrine pour arrêter son sang, et l'embrasse de l'autre, en criant: Ah! que mon papa n'est-il ici! Ah! quelle douleur pour lui, quand il saura son bon ami dans cet état!

Heureusement un habile chirurgien passa dans ce moment; et, voyant un homme blessé qui paroissoit être de distinction, il mit le premier appareil à la blessure, que par sa position et sa profondeur il regarda comme fort dangereuse. Le gouverneur des jeunes Villers envoya chercher des matelas; et pour ne point ébruiter cette affaire, il attendit l'entrée de la nuit pour faire transporter Sainville à son hôtel.

Dès que le blessé fut chez lui, le gouverneur fut chercher le marquis de Villers, Sainville ayant voulu ménager la sensibilité d'Ariste, et l'empêcher de le voir dans ce premier moment. M. de Villers accourut, et fut bien attendri en trouvant Sainville entre les bras de ses enfans, qui n'avoient point voulu quitter son ami. Ce sont d'autres vous-mêmes, lui dit Sainville, à qui je dois les premiers secours que j'ai reçus. Ces aimables enfans désormais me seront aussi chers qu'à vous même. Il les embrassa tous les deux, et dit au chevalier: Je n'oublierai jamais la marque de tendresse que vous m'avez donnée.

Lorsque tout le monde fut retiré, il fit un libre

veu dans le sein de son ami du sujet de la querelle, et de l'espèce de combat qu'il avoit livré. M. de Villers frémit également, et de la noirceur de Valcourt, et de sa détestable lâcheté. Cependant, lui dit-il, cet homme vil tient à tant de gens en place, il m'appartient même de si près que j'implore votre silence et vous conjure de ne pas le déshonorer. Tôt ou tard il ne peut manquer de l'être; mais je serois fâché que vous eussiez auprès du ministre le démérite d'avoir publié le premier son infamie. Sainville lui donna sa parole d'honneur de garder le silence le plus profond, même pour son oncle Ariste: cependant il ne fut pas long-temps maître d'un secret que ce faux amour-propre de Valcourt, et l'habitude qu'il avoit contractée de tromper, le porta lui-même à divulguer.

Le croiroit-on? il fut le premier à répandre sourdement qu'il venoit d'avoir une affaire avec Sainville; qu'il avoit commencé par le blesser, et que voulant ménager sa vie qu'il exposoit en furieux après sa blessure, il avoit mieux aimé se laisser désarmer par lui, que de lui porter le coup de la mort. Ces sortes de bruits, quand ils passent dans la bouche de la jeunesse, sont bientôt répandus: chacun raisonna, voulut deviner quels étoient les motifs qui les avoient portés à se battre. Valcourt ne perdit pas cette occasion de

faire entrevoir que les reproches qu'il avoit fa
à Sainville sur son attachement pour madam
Dorival, avoient occasionné ce combat.

C'est par le progrès que ce bruit avoit fait a
bout de vingt-quatre heures, qu'Ariste en re
la première nouvelle. Quoiqu'il se refusât d'a
bord à la croire, l'inquiétude le fit voler ch
Sainville, qu'il trouva dans son lit entre la v
et la mort.

Le coupable Valcourt avoit espéré que ce bru
parviendroit jusqu'au ministre. Il s'attendo
qu'il le manderoit près de lui pour savoir la vérité
de sa bouche; et son récit étoit d'avance prépa
Il se proposoit bien de lui dire, qu'ayant voulu
faire quelques représentations à Sainville, su
la vie scandaleuse qu'il menoit avec madame
Dorival, dans le temps même où il autorisoit ses
amis à demander pour lui la main de Clarice,
celui-ci, furieux de voir que sa vie et son intrigue
intérieures étoient découvertes, s'en étoit pris à
lui, l'avoit insulté, l'avoit, en un mot, presque
contraint à se battre. Le ministre, en effet, ne
tarda pas long-temps à l'envoyer chercher; mais
il fut bien surpris lorsque cet homme aussi no-
ble que juste, ayant reçu des informations cer-
taines par le marquis de Villers, lui ferma la
bouche au premier mot qu'il voulut lui dire. Je
ne vous écoute point, dit le ministre; je sais trop

que je ne peux attendre la vérité de votre bouche; elle y perdroit tout ce qui la fait respecter. Je connois vos menées et votre conduite infâme; c'est à la seule considération de ceux à qui vous tenez, que je n'exerce pas une justice exemplaire sur vous: mais apprenez que le roi vous exile dans votre château de Beauce; gémissez de l'opprobre éternel dont vous vous êtes couvert; disparoissez pour un temps aux yeux des gens d'honneur que vous avez revoltés; partez, et que le soleil levant ne vous retrouve pas dans Paris, ou le donjon de Vincennes couvrira la honte et la douleur que vous répandez dans l'ame de tous ceux qui ont le malheur de vous appartenir. Obéissez, sortez de ma présence, ajouta le ministre furieux, en voyant que Valcourt se préparoit à lui répliquer: sortez, ou sur le champ je vais vous faire arrêter.

Cet ordre fut un coup de foudre pour Valcourt, forcé d'obéir; il ne se consola que dans l'espérance cruelle que l'aimable et brave Sainville ne pouvoit réchapper de sa blessure. Il partit pour son château, qui n'étoit distant que de trois lieues de celui de Dorival.

Le domestique que Dorival avoit envoyé pour chercher nn prompt secours, n'avoit appris de son camarade aucune particularité sur cette affaire; il savoit seulement que Sainville s'étoit

battu contre Valcourt, et qu'on soupçonnoit que leur querelle étoit venue au sujet d'une femme dont Sainville étoit depuis quelques années amoureux et bien traité. Ce fut le récit qu'il fit à son maître en arrivant; et, nous sommes forcés de l'avouer, l'humeur défiante de Dorival excita dans son ame un premier mouvement bien coupable. Grands dieux! dit-il en lui-même, seroit-il possible que je fusse trahi par tout ce que j'ai de plus cher, et que, sans le savoir, je fusse la fable de la ville et de la cour? Un premier soupçon souvent en fait naître mille autres. L'homme né défiant, le prend pour un trait de lumière qui vient tout-à-coup de l'éclairer; et c'est à sa lueur trompeuse qu'il voit toutes les circonstances qui peuvent réaliser et aggraver ses soupçons. Heureusement pour le couple infortuné, le médecin que Sainville avoit envoyé pour secourir madame Dorival, jouissoit d'une aussi grande réputation de probité, que d'expérience et de savoir. Il étoit devenu l'ami de presque toutes les familles considérable qui l'avoient appellé. Souvent sa sagacité naturelle leur rendoit ses conseils et ses services particuliers aussi salutaires que ses ordonnances.

Les noires réflexions que Dorival avoit faites depuis le rapport de son domestique, furent enfin suspendues par le péril évident que couroit une épouse

épouse adorée. Dans les peines les plus violentes, notre ame se porte toujours vers les consolations qui peuvent les adoucir. L'ancienne et tendre amitié qui l'unissoit avec Sainville, reprit ses droits dans son cœur. Non, non, disoit il en lui-même, une ame aussi parfaite que celle de Sainville ne peut être capable d'un crime. Mais, hélas! disoit-il en même temps, en est-il d'assez atroces que l'amour ne puisse faire commettre? et le pouvoir de cette funeste passion ne change-t-il pas quelquefois le caractère que l'on croyoit être le plus honnête? C'est ainsi que le tumulte des idées qui se détruisoient l'une par l'autre, et qui varioient sans cesse, agitoit son ame malheureuse.

Les premiers remèdes que le médecin employa parurent réussir; quelques jours de calme donnèrent beaucoup d'espérance. Dorival, un peu plus tranquille sur l'état de son épouse, ne l'étoit point autant sur les soupçons qu'il avoit eu la foiblesse et le malheur de former : son épouse, qui connoissoit jusqu'où Sainville portoit les soins de l'amitié pour eux, lui parloit souvent d'un ami si cher, et se plaignoit même de ce qu'il n'avoit pas accompagné le médecin, lorsqu'il avoit su sa vie en danger. Dorival n'eut pas la dureté de vouloir s'assurer de l'impression qu'elle éprouveroit en apprenant qu'il étoit dangereusement blessé; mais, par un secret motif, qu'il eût voulu

détruire ou se cacher à lui même, il fixa ses yeux sur ceux de son épouse, en lui disant: Il est arrêté, sans doute, par les préliminaires d'un mariage que son oncle desire pour lui. On dit même que l'affaire est très avancée, que le père de la jeune et belle Clarice est prêt à l'unir avec elle. Ah! que je le desire, cher Dorival, s'écria son épouse! Mais on dit qu'elle n'a que quatorze ans: que de dangers n'a-t-on pas à courir encore long-temps à cet âge? Aura-t-elle, hélas! tout ce qu'il faut pour le rendre heureux?

Si le premier mouvement de Madame Dorival avoit rassuré son époux, cette dernière exclamation, cet hélas, lui parut exprimer autant de regrets pour un amant, que de craintes pour son ami. Dorival eût peut-être hasardé d'éprouver plus fortement le cœur de son épouse, si dans ce moment la petite Zélie ne fût entrée avec sa gouvernante, qui portoit la tristesse et la terreur dans ses yeux, ayant appris du domestique que Sainville étoit blessé, mais que son ordre etoit de le cacher à tout le monde. Il n'est rien qu'un homme défiant ne remarque et ne cherche à deviner. Il crut lire dans les yeux de madame Berrard, c'est ainsi que se nommoit la gouvernante de Zélie, tout le chagrin que lui causoit le mariage prochain de Sainville qui l'avoit placée chez lui. La charmante petite Zélie, après avoir couru dans les

bras de sa maman et caressé son père, cherchoit autour d'elle d'un air inquiet. Et papa Sainville, dit-elle, où est-il donc ? Ce mot de papa qu'elle avoit prononcé cent fois en présence de Dorival, et que lui-même s'étoit plu si souvent à lui faire répéter, ce mot le frappa pour la première fois ; il sortit, descendit dans son petit parc, et s'y livrant à la plus noire mélancolie, comme à tout le délire de son imagination, il rassembla dans sa tête mille choses qui jusques-là ne l'avoient jamais frappé; il en fit un tissu qu'il crut avoir été tramé par la plus noire perfidie. L'amitié de sa femme pour Sainville, les soins attentifs de celui ci pour elle, son long séjour à la campagne lui parurent être de l'amour ; la gouvernante de Zélie, une confidente qu'elle avoit reçue de sa main ; le faux rapport de son valet sur le sujet du combat contre Valcourt, une vérité ; et jusqu'à ce nom de papa dans la bouche de Zélie, tout lui parut affreux, tout concourut à déchirer son cœur.

Dans l'agitation cruelle où cette fausse idée, la plus coupable que la jalousie eût jamais formée, jetta Dorival, mille résolutions violentes suffisoient à peine pour répondre à sa fureur. Il se promenoit à grands pas comme un homme tourmenté par les furies, lorsque, par le plus grand bonheur, il rencontra le médecin qui venoit de cueillir plusieurs plantes salutaires. Mon-

sieur, lui dit-il en lui serrant fortement la main je connois votre probité et l'honneur qui règne en votre ame. Jurez-moi de me dire la vérité. Hélas ! Monsieur, lui répondit-il les larmes aux yeux, je frémis depuis deux jours que vous ne me forciez à vous la dire. Ah ! je suis donc trahi, déshonoré, s'écria Dorival furieux, en répondant à son idée. Eh ! Monsieur, lui répondit le médecin, vous éprouvez sans doute les plus grands malheurs qui puissent frapper une ame sensible: mais la trahison, le déshonneur ! Ah ! Monsieur, que pouvez-vous craindre après le courage que vous avez montré dans vos malheurs, et les sacrifices que vous avez faits ? La trahison ! Eh !... quel est l'homme plus honoré que vous dans son infortune, par l'amitié la plus fidèle, par l'amour de l'épouse la plus vertueuse, par le dévouement absolu de tout ce qui vous entoure ?... Jouissez, Monsieur, jouissez de toutes les consolations qui vous restent. Zélie, Sainville, que ces noms si chers retentissent sans cesse dans votre cœur; pensez qu'ils vous restent pour vous empêcher de vous livrer au désespoir, pour occuper votre ame, pour lui promettre encore des jours de bonheur, et pour la soutenir contre le coup affreux, qui peut être, hélas ! vous menace ?

La vérité, la candeur étoient peintes dans les yeux du Médecin ; un trait de cette lumière

célestequel'Etresuprême n'accordequ'auxgens vertueux, fit tomber en un instant le voile funeste qui couvroit ceux de Dorival, et dissipa ses noirs prestiges. Ah! Monsieur, s'écria-t-il en gémissant et la tête plongée dans son sein, que je suis malheureux, que je suis coupable, et que le ciel me punit justement! Achevez, Monsieur, de me déchirer le cœur; je vois déja par ce que vous venez de me dire, que vous n'espérez plus rien de madame Dorival. Ah dieux! je vais donc te perdre, femme adorée, ame pure et céleste, à laquelle la mienne ne mérite plus d'être unie, puisque j'ai pu te soupçonner! Mais cet ami, ce Sainville, mon père, mon frère, mon soutien; ce Sainville, le charme de tous les jours que j'ai passés, ah! me rastera t il? restera-t il à ma Zélie, s'il connoît à quel point je fus injuste et criminel envers lui?... Qu'il l'ignore à jamais, Monsieur, dit le médecin, qui pénétroit en frémissant la noire illusion dont l'ame de Dorival avoit été aveuglée. Oui, ce fidèle ami partagera votre douleur, et l'adoucira par ses tendres soins pour vous et pour votre enfant. Gardez-vous bien de lui faire l'affligeant aveu d'un moment de foiblesse; épargnez-lui la douleur de trouver un défaut dans l'homme qu'il aime le plus. Un torrent de larmes, une douleur pro-

fonde annonçoit à l'habile et excellent homm
qui lisoit dans son cœur, que Dorival étoit
état de l'écouter ; il saisit ce moment de le pré
parer en peu de mots à la perte prochaine de
son épouse ; et pour le distraire après de cette
funeste idée : Je vois, lui dit-il, que vous ign
rez encore toutes les circonstances du comb
de Sainville, et les détails de ce qui l'a précéd
je les tiens de la bouche d'un homme véridique,
et l'un de ses meilleurs amis ; et vous n'en dou-
terez pas, lorsque vous saurez que c'est de M.
le marquis de Villers, à qui seul Sainville les
a confiés. A ces mots il lui fit un récit fidèle
de tout ce qu'on a vu jusqu'ici. Dorival ne
put s'empêcher de s'écrier plusieurs fois, en
apprenant les horreurs dont Valcour s'étoit
rendu coupable : Ah ! scelérat, si tu parais ja-
mais à mes yeux !...

Lorsque le médecin eut terminé son récit,
Dorival, plus calmé, mais plus pénétré de dou-
leur que jamais, le suivit chez madame Dorival
qui venoit d'essuyer une crise très-violente. Une
toux convulsive avoit rouvert le vaisseau de sa
poitrine, qui ne s'étoit jamais bien consolidé :
ses draps étoient couverts de sang, une pâleur
livide défiguroit ses traits ; ses gens étoient
consternés ; la petite Zélie, déja sensible, jetoit
des cris douloureux. Le médecin voulut en

vain arracher Dorival à ce douloureux spectacle : hélas! celui-ci ne doutoit déja presque plus de son malheur ; il désiroit d'y succomber ; et, la bouche collée sur la main de son épouse, la voix et la respiration étouffées par les sanglots, il n'osoit fixer ses regards sur celle dont les yeux commençoient à se rouvrir à la lumière.

Le médecin étoit trop éclairé pour ne pas juger que cet accident se renouvelleroit jusqu'à ce qu'il lui donnât la mort. Cependant il employa tous les secours de son art pour prolonger sa vie et calmer un peu sa toux ; il tint parole à Sainville par cette lettre : » Je crains tout, » les accidens se répètent ; si votre état vous » permet de partir, il en est temps ; venez » pour sauver du désespoir votre malheureux » ami. »

Sainville commençoit à peine à se lever pendant quelques heures du jour ; sa blessure, qu'un habile chirurgien avoit laissée long-temps ouverte, commençoit à peine à se refermer. Ariste, qui ne le quittoit presque pas, étoit auprès de lui, lorsqu'il reçut la lettre du médecin. Les prières, les larmes de son oncle, les remontrances du chirurgien ne purent l'arrêter ; l'amitié plus forte dans son cœur que l'amour de la vie, lui fit donner des ordres pressés pour son départ. Les transports de dou-

leur et d'impatience dont Sainville étoit agité, firent connoître à son oncle qu'on couroit encore plus de risque en l'arrêtant malgré lui, qu'en le laissant partir. On lui fit préparer un lit dans une dormeuse bien suspendue, et dès le lendemain on y coucha Sainville. Le chirurgien monta dans une chaise de poste, n'ayant garde de le quitter en cet état ; et ce fut ainsi qu'il conduisit assez heureusement le blessé jusque dans la retraite de Dorival.

Madame Berrard promenoit sur le soir la petite Zélie, dans une espèce d'avenue qui précédoit la cour du château. Cette femme fut très-étonnée de voir arriver un inconnu, et fit peu d'attention à l'autre voiture où Sainville couché ne pouvoit être apperçu. Le chirurgien fit arrêter le postillon. Comment va madame Dorival ? lui cria-t il d'abord. Hélas ! Monsieur, lui répondit-elle, nous avons bien peu d'espérance; son mari ne la quitte pas d'un moment; et c'est avec peine que j'arrache quelquefois notre pauvre petite Zélie d'auprès d'elle, pour lui faire prendre l'air.

Sainville avoit d'abord reconnu la voix de madame Berrard ; mais ce ne fut que lorsqu'elle parla de Zélie comme étant présente, qu'il se souleva sur ses oreillers, et qu'il ouvrit le store qui l'empêchoit de la voir. Ah ! ma bonne, s'écria l'enfant, voilà mon petit papa Sainville. A ces

mots, elle court à la voiture et veut grimper sur le marche-pied ; sa bonne la soulève et la met dans les bras de Sainville. Ah! papa, vous avez bobo, dit Zélie, en voyant Sainville enveloppé de linges et couché. Elle lui saute au cou en pleurant, et des larmes de tendresse coulent sur les joues de Sainville qui la serre dans ses bras.

Zélie ne voulut point descendre de la dormeuse, et ce fut ainsi que le moment d'après ils arrivèrent dans la cour du château. Le peu de domestiques qui l'habitoient, accourent avec le concierge ; le nom de Sainville retentit dans la maison. Ah! s'écria madame Dorival, que je suis heureuse! il me fermera les yeux ; ton ami te sauvera peut être la vie. Dorival éperdu vole à la voiture de Sainville, reçoit Zélie de ses mains, la remet à sa bonne, et, le soulevant doucement, il l'enlève avec le chirurgien, et le porte dans la chambre de madame Dorival. Ames sensibles à l'amitié, à ce noble et premier besoin de notre existence, peignez-vous vous-même une entrevue si touchante ; peignez-vous Dorival approchant lui-même Sainville des bras de son épouse, celui-ci baignant les mains de cette digne femme de ses larmes, et la petite Zélie, parvenue par ses efforts jusqu'aux oreillers de sa mère, leur serrant la tête tour-à-tour!

Le médecin et le chirurgien s'empressèrent terminer une scène si touchante, et qui pouvo devenir dangereuse pour la malade et pour l blessé. Sainville fut porté dans un petit appartement voisin de celui de madame Dorival : c'éto celui qu'occupoit ordinairement son mari; ma depuis le dernier accident de son épouse, il passoit sur un lit de repos toutes les nuits aux pieds de son lit. Le chirurgien ayant levé l'appareil, fut content de l'état de la plaie, et la fatigue du voyage n'avoit rien causé qui pût l'alarmer. Cet homme habile, ayant conféré sur l'état de madame Dorival, avec le médecin, jugea comme lui que le coup étoit porté sans ressource, et qu'elle ne pouvoit aller loin. Ils sentirent que leurs secours seroient bientôt plus nécessaires que jamais à Sainville, pendant la crise violente qu'ils prévoyoient qu'il étoit près d'essuyer. Ils prirent le parti d'écrire à Paris, à son oncle, que leur sejour seroit plus long qu'ils ne l'avoient cru. L'un et l'autre ne pensèrent plus qu'à préparer Dorival et Sainville à la perte qu'ils étoient près de faire. Cependant ils eurent encore quelques jours de calme, pendant lesquels la blessure de Sainville acheva de se refermer. Ce fut pendant ce temps qu'un ecclésiastique, ayant un matin demandé quelques momens d'audience à Dorival, pria celui-ci de descendre avec lui

dans son parc, où, dès qu'il ne put être apperçu, il embrassa ses genoux, et lui dit: Je suis chargé, Monsieur, d'implorer votre pardon pour un homme près du tombeau, qui reconnoit vous avoir fait un tort considérable dans les affaires qu'il avoit avec feu M. votre père. Voilà cinq cents louis qu'il m'a chargé de vous restituer. Si Dieu lui rend la santé, cet homme se propose de vérifier d'anciens comptes, et de vous remettre le surplus dont il se trouvera redevable; mais si Dieu dispose de lui sans qu'il ait le temps de faire cette vérification, il vous conjure d'en décharger sa conscience, en lui remettant en don ce qu'il peut encore vous redevoir.

Dorival, qui savoit que son père n'avoit jamais mis d'ordre dans ses affaires, crut sans peine que les cinq cents louis qu'Ariste avoit remis à cet ecclésiastique étoient une vraie restitution; il la reçut; il assura l'ecclésiastique que, quand même l'honnête homme qui l'en avoit chargé lui seroit encore redevable, il ne vouloit plus en entendre parler, et qu'il lui faisoit de tout son cœur un pur don du reste, il finit par offrir un présent considérable à cet ecclésiastique, qui ne voulut point l'accepter, et qui sur le champ se retira. Dorival courut aussi-tôt près de son ami, lui fit part du secours qu'il croyoit, disoit-il, recevoir de la providence. Hélas! lui

dit il, peut-être le premier emploi de cet argent sera-t il pour un tombeau ; mais du moins le reste me servira pour l'éducation de Zélie. Sainville eût bien désiré de pouvoir éloigner des idées si funestes de l'esprit de son ami ; mais elles l'obsédoient lui-même, et les plus noirs pressentimens ne cessoient de porter la plus profonde tristesse dans son cœur. Ces pressentimens n'étoient què trop fondés. Si depuis quelques jours la toux avoit paru plus calmée, le médecin avojt ausi remarqué que la fièvre étoit devenue plus vive et plus continue. Le malheureux Dorival prenoit ce calme, et le feu dont les yeux de son épouse étoient animés, pour un mieux marqué, et comme la suite du plaisir qu'elle avoit de se voir entourée des personnes les plus chères pour elle. On aime toujours à s'aveugler sur les maux que l'on craint, comme sur les biens qu'on desire. Un soir que Sainville s'étoit arrêté plus long-temps qu'à l'ordinaire près de la malade, et que madame Berrard avoit mené coucher Zélie, ils s'occupérent de cette aimable enfant, et discutèrent avec le chirurgien et le médecin le projet d'éducation que Dorival avoit formé pour elle. Ce projet fut long-temps combattu par le médecin; son systéme étoit qu'on ne doit laisser rien ignorer aux enfans, pour les préparer à se dé-

endre des séductions de la société, et des premiers mouvemens de la nature. Ne vaut-il pas mieux, disoit-il, si son cœur devient sensible, qu'elle sache qu'elle aime, que de l'exposer au danger d'aimer sans le savoir, et sans connoitre les moyens de maîtriser son cœur? Dorival persistoit à dire qu'une heureuse ignorance étoit préférable; qu'il étoit presque impossible de définir et de faire connoître l'amour sous des traits qui le fissent haïr; et que, dès qu'une jeune personne en avoit eu l'idée, elle la réalisoit avec plus de facilité dans son ame. La complaisance extrême de madame Dorival pour son mari l'empêchoit de rien examiner : ce qu'on aime a toujours raison pour une ame bien éprise. Le médecin espéra trouver un appui pour son opinion dans la bouche de Sainville; mais, accoutumé dès sa plus tendre jeunesse à penser comme Dorival et comme Ariste, dans l'incertitude, dit-il, où tout homme sage doit être du succès d'une éducation, et dans l'impossibilité de pouvoir diriger, rectifier les premières idées que celle de l'amour peut faire naître dans l'imagination d'une jeune personne, je crois comme Dorival qu'il est utile de retarder autant qu'il est possible le temps où cet idée pourra naître d'elle-même; et si j'avois un jour une fille que je dusse élever, je me conformerois au système

de mon ami. La discussion ne fut pas port plus loin ; elle ne dégénère ordinairement e dispute qu'entre des gens qui ne s'aiment pas ou qu'un secret orgueil anime à vouloir prime Le chirurgien entra, représenta que l'heure de se retirer étoit passée, et la petite société se sépara pour aller se livrer au repos.

Le calme le plus profond régnoit depuis trois heures dans la maison, lorsque quelques cris étouffés, qui ne laissoient distinguer que les mots de secours, réveillèrent madame Berrard la première. Elle vola dans la chambre de madame Dorival; et ceux que madame Berrard fit en la voyant, réveillèrent aussi bien douloureusement Sainville et son chirurgien. Oubliant son état, Sainville s'élança de son lit sans qu'on pût le retenir, et se précipita dans la chambre de ses deux amis au moment où le médecin accouroit aussi, s'écriant, hélas! je l'avois bien prévu.

Le calme trompeur que madame Dorival avoit eu, ne venoit que de la concentration du mal, dont le progrès s'étoit étendu dans l'intérieur des poumons : dans ce moment une artère ouverte donnoit des flots de sang. Le premier objet qui frappa les yeux de l'ami le plus tendre, ce fut madame Dorival baignée dans son sang, et portant déja sur tous ses traits la pâleur et les convulsions de la mort. Madame Berrard la soutenoit

pour l'aider à rejetter ce qui l'étouffoit; son mari, la tête collée sur ses genoux, étoit immobile: quelques espèces de hurlemens fourds étoient les seuls signes de vie qui lui restassent. Madame Dorival, malgré son état affreux, reconnut Sainville, leva ses yeux mourans vers le ciel, tendit ses bras vers son ami, lui montra Dorival abîmé dans la douleur: elle voulut faire un effort pour lui parler; cet effort redoubla sa crise mortelle; et, penchant la tête sur celle de son époux, elle expira la serrant encore.

Sainville désespéré se jeta sur son malheureux ami; et malgré sa foiblesse, il fit un effort assez violent pour l'arracher de dessus les genoux de son épouse, et l'entraîna dans la chambre de madame Berrard, où Zélie étoit couchée. Il force Dorival à s'asseoir sur le lit de cette enfant qu'il éveille, et qu'il met dans ses bras. Son ami, la tête égarée, semble ne plus les reconnoître; il repousse les bras de la petite Zélie, il veut se dégager de ceux de son ami; et ce n'est qu'en voyant couler son sang qu'il reprend une connoissance très-interceptée: il croit alors l'avoir poignardé dans son délire.... Ah! monstre que je suis, s'écria-t-il; quoi! me baignerai-je donc sans cesse dans le sang qui m'est le plus cher? Achevons donc, et répandons le mien. Il cherche quelque arme meurtrière. Le chirurgien et le

médecin lui saisissent les bras, Zélie se jette son cou en poussant des cris perçans ; il se calme enfin, la reconnoît, la baigne de ses larmes.

L'horreur de ce moment cruel fut encore augmentée par l'état où Sainville se trouvoit ; les efforts qu'il avoit faits pour enlever Dorival avoient fait rouvrir sa blessure qui n'étoit plus que couverte légérement, sans que la plaie à peine fermée fût assujettie. Le sang en couloit avec violence ; et ce ne fut que lorsqu'il s'évanouit que le chirurgien parvint à l'arrêter. Ce spectacle terrible acheva de rendre à Dorival sa connoissance et sa raison : son ame se trouvant partagée par un double désespoir, reprit une espèce d'équilibre. La perte de son épouse étoit certaine, celle de son ami ne l'étoit point encore ; et ce dernier rayon de l'espérance, ce dernier secours dans les grands malheurs, lui donna la force de les supporter. Il eut celle d'aider à son tour le chirurgien à reporter Sainville dans son lit ; et le premier moment où Dorival crut qu'il pouvoit vivre, ce fut lorsque Sainville revint de sa foiblesse et lui tendit les bras. Calmez-vous tous les deux, leur dit le médecin d'un ton imposant, en leur prenant les mains qu'ils se serroient mutuellement : calmez-vous, et songez que vous vous devez également l'un à l'autre. Le bon médecin les embrassant tour-à-tour, leur ajouta tout

q

que la raison et la sensibilité peuvent inspirer de plus pathétique et de plus consolant.

Le calme s'établit enfin, mais il fut accompagné d'un douloureux silence. Les grandes douleurs ressemblent à l'eau bouillonnante qui s'échappe du vase par la moindre agitation. Le médecin observa ce même silence; les portes des appartemens furent exactement fermées, nul bruit sinistre ne put réveiller en eux l'idée de la perte qu'ils venoient de faire. Madame Berrard même n'osa leur apporter Zélie, jusqu'à ce que ses cris fussent appaisés, et qu'on eut condamné la porte de la chambre où le spectacle le plus cruel s'étoit offert à leurs yeux.

La vie de Sainville fut plusieurs jours en danger; il fallut toute l'habileté des deux savans hommes qui le secouroient, pour faire refermer une seconde fois cette dangereuse blessure; et le chirurgien n'eut garde de cacher à Sainville que le moindre ébranlement pouvoit causer un pareil accident, contre lequel son art n'auroit plus aucunes ressources.

La terreur que l'état présent de Sainville imprimoit à son malheureux ami, contre-balançant dans son ame l'idée désespérante de sa perte, lui fut utile; elle le ramena par dégrés à cette douleur profonde, mais tranquille, si difficile à définir, puisque l'ame qu'elle pénètre aime à s'en

occuper, paroît en jouir, et ne pouvoir se résoudre à la perdre.

Le médecin, à la fin du premier mois, voyant que la blessure commençoit à se consolider, et que ses secours n'étoient plus nécessaires, leur demanda la permission de retourner à Paris. Ce ne fut qu'avec bien du regret qu'ils s'en séparèrent: le chirurgien lui jura de lui donner de deux en deux jours des nouvelles de l'état de Sainville, auquel le médecin promit aussi de mander toutes les nouvelles qui pourroient l'intéresser.

Lorsque Sainville eut repris quelques forces, Dorival qui ne le quittoit pas d'un moment, le chirurgien, homme instruit et d'une humeur agréable, et madame Berrard, formèrent dans sa chambre une petite société, à laquelle le bon et honnête concierge Cléante étoit souvent admis. Ils s'étoient promis mutuellement d'éloigner de leurs conversations tout ce qui pourroit leur rappeler l'objet de leurs regrets; mais souvent ils y donnoient encore bien des larmes. Si la petite Zélie (qui dès l'âge de trois ans annonçoit une intelligence étonnante) faisoit leurs délices par ses graces naïves, ses jeux et ses caresses, souvent le nom de maman échappoit de sa bouche; à ce mot, Dorival levoit les yeux au ciel, et tomboit dans une sombre rêverie;

Sainville faisoit un signe expressif à Zélie pour la faire taire; elle couroit aussi-tôt pour l'embrasser, et ce n'étoit jamais sans qu'ils pleurassent l'un et l'autre.

Quelques jours après l'arrivée du médecin à Paris, ils commencèrent à recevoir de sa main les nouvelles courantes. L'histoire du jour, qui n'attire qu'un moment d'attention à Paris, devient bien plus intéressante à la campagne: chacun se plaît à en raisonner, selon son caractère et son humeur; et toute variété d'opinions qui n'excite point de dispute, porte toujours de la vivacité dans une société bien unie. Un mois s'étoit presque écoulé depuis son départ, lorsque Sainville reçut une lettre d'Ariste, dans laquelle il lui mandoit que le ministre venoit d'accorder la jeune Clarice à l'un des plus vieux seigneurs de la cour, qui, lassé de n'avoir plus de maison ouverte depuis le mort de sa femme, l'avoit demandée comme une personne aimable et spirituelle qui pouvoit embellir ses vieux jours, et faire les honneurs de chez lui. Sainville et le reste de la petite société témoignèrent leur surprise que la jeune et charmante Clarice, dont on connoissoit le pouvoir sur son père, eût pu se résoudre à recevoir la main de ce vieil époux. Ariste cependant n'en paroissoit point étonné dans sa lettre: Seroit-il donc possible, dit Sainville, que cet in-

digne Valcourt eût dit une vérité dans sa vie. Je suis bien tenté de croire qu'il nous a fait un portrait assez fidèle du caractère et de l'humeur de sa cousine. Il nous l'a peinte vive, spirituelle, coquette, et connoissant déja les moyens de séduire son père et ceux dont elle dépend. Que peut elle donc faire de mieux pour rester maîtresse de ses volontés, et mener le genre de vie qui lui conviendra, que d'épouser le bon homme Cléon, éprouvé déja par la soumission entière qu'il avoit pour les fantaisies assez nombreuses de sa première femme? Ah! monsieur, dit le chirurgien en riant, je vous y prends, et pour la première fois de votre vie vous vous êtes permis de médire. Ma foi, répondit Sainville en riant aussi, je crois que ce n'est pas absolument médire, que de ne faire que répéter les histoires publiques. Il est dans la société vingt femmes qui me remercieroient, si je parlois d'elles comme de celle de Cléon, et qui me sauroient gré de leur accorder assez d'esprit et de supériorité pour subjuguer leurs maris. Au reste, je me réjouis de toute mon ame du mariage de Clarice: il me restoit toujours quelque inquiétude au sujet des propos qui s'étoient tenus, et j'aime beaucoup mieux qu'elle soit la femme de Cléon que la mienne. D'ailleurs, ajouta-t-il, je prévois toutes sortes de bonheur pour Clarice. Cléon est bien vieux; tant qu'il

vivra, Clarice jouira d'une grande considération: elle aura la plus grande maison à la cour et à la ville; elle y recevra la meilleure et la plus nombreuse compagnie. Si Clarice, belle comme elle est, est en effet un peu coquette, eh bien, elle sera sans cesse entourée d'adorateurs; et si quelqu'un d'entr'eux réussit à la toucher, il lui sera bien facile, avec un peu d'adresse, de le confondre dans la foule, et de le dérober aux regards qui pourroient l'inquiéter. D'ailleurs, Cléon mort, Clarice restera jeune et charmante avec un bien immense; et sa liberté, la parfaite connoissance qu'elle viendra d'acquérir du monde, et du caractère de ceux qui l'auront aimée, l'éclairera sur le choix d'un époux aimable; ou si son ame ne veut pas se donner toute entière, son état sera toujours brillant; et, selon moi, son sort n'en sera que plus doux. Oui, mes amis, ajouta-t-il avec feu, je pense qu'on doit toujours agir selon le systême de conduite qu'on s'est formé, et je trouve que Clarice a fait un grand acte de prudence et de raison, puisque, si jeune encore, je parierois qu'elle s'est conduite d'après ce que je présume de sa façon de penser.

Oh! oh! monsieur, dit madame Berrard, vous me paroissez être bien instruit, pour un philosophe, du manége que peut employer une coquette d'un certain ton. N'en soyez point surpris,

répondit-il ; j'avoue que j'ai craint mon union avec Clarice : cela m'a fait approfondir ce que peut être le caractère d'une coquette. L'intérêt personnel nous rend clairvoyant, presque autant que l'amour nous aveugle ; et je crois ne m'être pas trop écarté du vrai dans tout ce que je viens de dire.

On fut forcé d'avouer que Sainville avoit raison. Quelques jours après, il reçut une lettre du marquis de Villers, qui lui confirmoit la nouvelle du mariage de Clarice, et que le roi devoit signer son contrat la semaine suivante. Il le prioit aussi dans la même lettre, de partir pour Paris, annonçant qu'un notaire, dépositaire de tous les papiers d'Ariste, venoit de mourir ; que celui-ci n'entendant rien aux affaires, on avoit besoin de sa présence ; ou que si sa santé ne le lui permettoit pas, il envoyât un homme habile pour assister à la levée du scellé, et retirer les papiers de famille. Quoique plus de deux mois se fussent écoulés depuis que la blessure de Sainville s'etoit rouverte, et que le chirurgien lui permît déja de se promener dans le parc, et même en voiture, il n'étoit pas encore en état de hasarder ce voyage.

Il savoit que, quoique Dorival n'aimât pas la profession qu'il avoit embrassée, il avoit travaillé par honneur à prendre la plus grande in-

telligence des affaires, et à se préparer à l'exercice de la charge à laquelle il étoit destiné. Il saisit cette occasion de le distraire un peu d'un chagrin sombre qu'il ne pouvoit dissiper, et de l'éloigner pendant quelque temps d'un lieu qui lui rappeloit à tout moment sa perte. Il pria Dorival de se charger des affaires de son oncle, de retirer ses papiers, de les mettre en ordre; et de vouloir bien accepter sa procuration.

Dorival n'avoit rien à refuser à son ancien ami; et sachant qu'il laissoit Zélie en de bonnes mains, et la vie de Sainville en sûreté, il n'hésita point à partir en poste pour Paris. En peu de jours il eut terminé tout ce qu'Ariste pouvoit espérer de ses connoissances en affaires et de son amitié, ce qui le mit en liberté de suivre le mouvement de son cœur, et de reprendre le chemin de sa terre.

Pendant ce temps, le contrat de mariage de Clarice avoit été signé; la famille assemblée avoit pris jour pour la célébration des noces, et le ministre, sollicité par quelques parens, n'avoit pas voulu faire le tort à Valcourt de l'empêcher de se trouver aux noces de sa cousine. Il venoit d'envoyer son rappel; et sur le champ celui-ci s'étoit mis en route pour arriver à temps.

Nous savons déja que la terre que Valcourt

habitoit, étoit située dans la même province que celle de Dorival. Les deux chemins qui conduisoient à l'une et l'autre terre, se croisoient et se joignoient dans un village à deux lieues de Paris. Le hasard fit que Valcourt, parti dans sa chaise de poste, arriva dans ce village vers la fin du jour, dans le même temps que Dorival arrivoit de Paris à la première poste, à franc-étrier, comptant profiter du clair de lune pour arriver dans la nuit à son habitation. Les postillons étoient absens, et le maître de poste attendoit ses chevaux que de loin on voyoit arriver sur la chaussée. Valcourt étoit descendu de sa chaise; et Dorival ayant mis pied à terre se promenoit en bottes fortes vis-à-vis de l'écurie. Quelle nouvelle dit-on à Paris, mon ami? dit Valcourt d'un air avantageux à Dorival qu'il prenoit pour un homme du commun, (l'un et l'autre ne se connoissant pas.) Dorival, choqué de la question, du ton et de l'air de Valcourt, on y dit toujours des balivernes, lui répondit-il et on y fait quelquefois d'aussi sottes questions que celle que je viens d'entendre. Savez-vous qui je suis, répondit Valcourt, en osant me faire une pareille réponse? Je ne vous connois ni n'ai envie de vous connoître, répartit vivement Dorival. Ah! monsieur, que faites-vous, lui dit la maîtresse de poste? savez-vous que

ous jouez à vous perdre, et que vous parlez l'un des premiers seigneurs de la cour, proche parent d'un ministre? Valcourt, qui s'aperçut que cette femme instruisoit Dorival de son rang, et que ses discours faisoient peu d'impression sur lui, s'avança la tête haute, en lui disant: Savez-vous bien, mon petit monsieur, qu'il me seroit facile de vous faire repentir de vos propos, et qu'on ne me manque pas impunément de respect?.... Nous savons que Dorival étoit né vif autant que courageux. Il regarda Valcourt avec un air de mépris. Eh! de grace apprenez-moi donc, dit-il, quel est le grand personnage à qui j'ai l'honneur de parler, avant que je lui rende tout ce que je sens déja que je lui dois? En disant ces mots, il agitoit assez vivement un fouet de poste qu'il avoit à la main. Valcourt crut qu'il le feroit tomber à ses genoux en se nommant, et en lui disant qu'il alloit aux noces de sa cousine Clarice..... Ce nom odieux fit frémir Dorival et porta son courroux à l'extrême; mais voulant s'assurer encore davantage si cet homme étoit le même que celui qu'il avoit tant de raisons de détester: Quoi! seroit-ce vous, monsieur, qui vous seriez battu contre M. le marquis de Sainville, qu'on dit n'être pas encore entièrement guéri de sa blessure? Oui, mon

ami, c'est moi-même, lui dit Valcourt qui croyoit lui en avoir imposé: le pauvre diable ne pourra, dit on, jamais s'en remettre, et l'on débite dans nos cantons que son obscure maîtresse en est morte de douleur. A ces mots, Dorival ne pouvant résister à sa fureur, lui donna de son fouet un coup au travers du visage et tirant une espèce de petit couteau de chasse qu'il avoit à sa ceinture, il courut sur Valcourt, en lui criant: Apprends, malheureux, que je suis Dorival!... Valcourt, frappé d'un coup de fouet, furieux, et voyant qu'il n'étoit attaqué que par un homme de robe, en grosses bottes et très-mal armé, se trouva tant d'avantage sur lui, ayant une longue et bonne épée, qu'il crut ne rien risquer à répondre à cette attaque. Alors, criant à ceux qui se trouvoient présens, je vous prends tous à témoins que c'est Dorival qui m'insulte et qui m'attaque, il lui porta de loin un coup de sa longue épée; mais Dorival se précipitant sur son fer et l'écartant de son bras gauche, lui plongea dans le sein le petit couteau de chasse qu'il avoit à la main. Le coupable Valcourt tomba mort à ses pieds; et sur le champ Dorival courant à son cheval de poste qui n'etoit pas encore dessellé, *s'élance* dessus et part à toute bride, avant qu'il se soit rassemblé des gens qui puissent l'arrêter.

e cheval qu'il montoit étoit assez vigoureux our qu'il pût brûler encore la poste d'après elle où son aventure venoit d'arriver ; et, suivant sa route avec rapidité, minuit venoit à peine de sonner lorsqu'il arriva bien en désordre à son habitation.

Quelles cruelles réflexions n'avoit-il pas faites en chemin? Quel coup affreux ne sentoit-il pas qu'il alloit porter à son ami? Quel parti lui restoit-il à prendre? Il connoissoit trop les loix pour espérer qu'il pût obtenir sa grace : un homme de qualité mort d'une main qui n'avoit jamais porté les armes, un parent du ministre, un coup de fouet qui constatoit qu'il étoit l'agresseur, un grand nombre de témoins qui devoient déposer contre lui, son nom qu'il avoit eu l'imprudence de dire tout haut, la route enfin qu'il avoit prise, et qu'il jugea bien que l'on suivroit de proche en proche; tout lui fit juger qu'il étoit perdu, tout lui fit connoître que la fuite seule pouvoit le sauver de l'échafaud. Plein de cette idée désespérante, il monte à l'appartement de madame Berrard qui se réveille. Elle est effrayée en voyant Dorival les cheveux en désordre, les yeux égarés, sa chemise tachée du sang de Valcourt, qui avoit rejailli jusques sur lui. Tout est perdu, madame Berrard, lui cria-t-il d'une voix rauque et passionnée; hélas!

oui, je perds tout à la fois, honneurs, richesses, amis; et ce qui met le comble à mon désespoir, il faut que je renonce à l'espérance d'élever ma chère Zélie.

Sainville ne dormoit pas alors; un bruit confus de chevaux avoit frappé son oreille; il se lève sur son séant; il appelle son chirurgien. Tous deux restent interdits autant qu'effrayés, lorsque Dorival en tenant Zélie à moitié nue dans ses bras. O mon ami, dit-il à Sainville, en la remettant dans les siens, prends ta fille, hélas! elle n'a plus d'autre père que toi!.... Vois-tu ce fer, dit-il en tirant son couteau de chasse ensanglanté, ce fer!.... il a vengé ton sang et mon injure: le lâche, le parjure, l'infâme Valcourt ne respire plus; je viens de le sacrifier aux mânes de celle qu'il voulut déshonorer. Ah! peut-être, dit-il en regardant avec une sorte de fureur cette arme meurtrière, je te plongerois dans mon sein, si tu n'étois souillée du sang le plus vil. Sainville en larmes regardoit Dorival avec effroi: la petite Zélie jetoit des cris douloureux et lui tendoit les bras: le chirurgien éperdu n'osoit interrompre et faire des questions à Dorival, dans l'état de désespoir dont il donnoit les plus fortes marques. Le glaive de la justice est suspendu sur la tête de ton ami, poursuivit-il; ma seule ressource est de la dero-

er aux bourreaux : prends la moitié de cet ar-
ent pour Zélie, en lui présentant la bourse de
nq cents louis qu'il étoit allé prendre dans son
abinet; le reste va me servir à chercher la mort
a bout de l'univers. Sainville embrassa ce pére
désespéré, dont les forces étoient presque épui-
ées ; ils parvinrent enfin à le faire asseoir, à
e calmer un moment, et à tirer de lui les dé-
ails de sa funeste aventure. Toutes les circons-
ances parurent tellement aggravantes, qu'il
ugea qu'en effet le seul parti qu'il eût à pren-
dre, c'étoit de quitter la France et son nom,
et de passer dans les pays étrangers. Sainville
courut chercher une cassette pleine d'or: Garde
le tien, ô mon ami, dit-il à Dorival; prends de
celui ci tout ce qu'il t'est possible d'en empor-
ter. Ah ! sois tranquille sur le sort de notre
Zélie; ne l'ai-je pas adoptée? ne connois-je pas
tes intentions pour l'élever ? crains-tu que je
ne manque à la foi que je t'ai jurée? A ces mots,
Sainville ordonne qu'on selle le plus vîte et le
meilleur de ses chevaux qu'il avoit fait venir
depuis quelques jours : Fuis, mon ami, lui
dit il en le serrant entre ses bras ; fuis, hélas !
loin de moi, loin de tout ce qui t'est cher ;
épargne-nous l'horreur de te voir arrêter, et
de ne pouvoir te sauver la vie en donnant la
nôtre pour toi ; profite du reste de la nuit pour

s'éloigner; fuis la vengeance d'un ministre qui pourroit te poursuivre dans toutes les cours de l'Europe; gagne les bords de la mer, et mets l'océan entre ceux qui vont te poursuivre: et la tête du père de Zélie et de l'ami de Sainville. A ces mots, ne voulant s'en rapporter qu'à lui-même, Sainville conduit en gémissant son ami dans la cour du château, lui fait embrasser une dernière fois sa Zélie, lui serre la main, lui jure de l'aimer, de le servir toujours, et le force de s'éloigner.

Dorival, monté sur un cheval barbe aussi vigoureux qu'il étoit léger, fit une diligence incroyable pendant le reste de la nuit; le jour il suivit des chemins détournés, et ne s'arrêtant qu'en des métairies écartées, il traversa la Bretagne, et le sixième jour il arriva vers le soir au port de l'Orient. Il s'informa des bâtimens prêts à partir pour les Indes orientales; on lui dit qu'un capitaine dont le nom le frappa, avoit déja son navire en rade; que sa destination étoit pour la côte de Coromandel; que ce capitaine étoit encore à terre pour achever la cargaison de son vaisseau; que, dès qu'elle seroit finie, il s'embarqueroit et mettroit à la voile. Il se fit enseigner sa demeure, et fut le trouver.

Dorival fut bien agréablement surpris, en

›ordant ce capitaine, de le reconnoître pour
n galant homme dont il avoit été le rappor-
:ur dans le temps où son père vivoit encore,
: lui faisoit exercer la charge de Conseiller au
arlement. Ce capitaine avoit gagné, d'après
es conclusions, un procès très-considérable;
t touché de la plus vive reconnoissance, il
voit assuré Dorival qu'il conserveroit un éter-
el attachement pour lui. Ce capitaine eut d'a-
ord beaucoup de peine à le reconnoître sous
n pareil habillement; mais, après s'être remis
es traits et le son de sa voix: Ah! lui dit-il, dis-
›osez de mon bien et de mon vaisseau; est-il
ien que je ne voulusse faire pour vous? Dorival
entit qu'il ne couroit aucun risque à se confier
ı ce galant homme. Grands dieux! dit-il, quel
›éril ne courez-vous pas! Les ministres se com-
nuniquent presque toujours, en pareille occa-
sion, les ordres qu'ils envoient; et d'un moment
à l'autre on peut recevoir de celui de la marine
votre signalement et l'ordre de vous arrêter.
Vous n'avez été vu que le soir et d'un petit nom-
bre de personnes, je vais vous envoyer dans ma
chaloupe coucher sur mon bord; établissez-
vous dans ma chambre dont voici la clef, et je
vais hâter mon départ pour vous rejoindre dans
vingt-quatre heures. Dorival suivit son conseil;
et dès le soir du lendemain un vent favorable

s'étant levé, le capitaine revint à bord de son vaisseau, fit mettre à la voile et partit.

Pendant ce temps, tout ce que Dorival avoit prévu pour venger la mort de Valcourt, étoit arrivé; son corps avoit été porté par ses gens à l'hôtel du ministre même; et les témoins de la querelle et du combat l'avoient suivi, pour déposer unanimement contre Dorival.

Peut-être le ministre en secret n'étoit-il pas trop fâché d'être défait d'un aussi mauvais sujet que Valcourt; mais il crut devoir à sa famille comme aux loix du royaume, de laisser rendre plainte contre Dorival; et, quoique son nom et sa personne fussent encore en considération dans le Parlement, les charges étoient si fortes qu'il fut décrété de prise de corps; et l'on envoya plusieurs brigades de maréchaussée à sa poursuite.

Le lieutenant qui la commandoit, suivant de poste en poste le chemin que Dorival avoit tenu dans sa fuite, arriva sans peine dans son château, le lendemain du jour qu'il en étoit parti. Le bon homme Cléante, auquel ce lieutenant s'adressa d'abord, lui répondit naïvement qu'il ignoroit quelle espèce d'affaire étoit arrivée à son maître; qu'il l'avoit vu, trente-six heures auparavant, arriver en poste, donner ordre qu'on sellât un de ses chevaux; qu'il étoit monté dans son cabinet pour prendre de l'argent, étoit reparti sur ce cheval

cheval frais, disant qu'il alloit passer le Rhin, et que depuis ce temps il n'en avoit pas entendu parler. Après avoir rendu ce compte, le bon concierge se mit à pleurer.

Le lieutenant, voulant remplir les devoirs de sa charge, avoit commencé par faire entourer le château, pour y faire faire les perquisitions usitées; mais apprenant qu'un homme de grande qualité l'occupoit en ce moment, il eut pour Sainville tous les égards qu'il lui devoit: il avertit même celui-ci qu'il connoissoit et respectoit depuis long-temps, qu'ayant lu la plainte avec les charges et les informations, la condamnation de Dorival la suivroit de près; que ses biens confisqués seroient saisis sur le champ par la justice, et qu'il seroit prudent qu'il se retirât de ce château le plus promptement avec tout ce qui lui appartenoit, et les gens qu'il voudroit emmener.

Sainville remercia le lieutenant, et n'hésita pas à suivre son conseil. Il fit emballer les papiers de Dorival, ce qui lui restoit de plus précieux, et tout ce qui pouvoit être à l'usage de Zélie. Le chirurgien reçut un don considérable, l'ayant assuré qu'il n'avoit plus rien à craindre. Il repartit pour Paris, avec ordre de porter des nouvelles de Sainville à son oncle, et de l'assurer que dans quinze jours il seroit auprès de lui.

Sainville possédoit en Normandie une belle

terre bien bâtie, dont les jardins et le parc entourés de murs élevés, avoient été plantés et embellis par le célèbre le Nostre. Ce château n'étoit qu'à la distance de vingt lieues, de l'habitation de Dorival. Dès que le chirurgien, auquel il n'avoit pas voulu communiquer ses projets, fut parti pour Paris, il se rendit dans ce beau séjour avec madame Berrard, la petite Zélie et le bon homme Cléante; il avoit reçu le serment de ces deux fidèles serviteurs, de garder le silence sur la naissance de Zélie, et même de ne rappeler jamais le nom de son père à cette enfant.

Sainville s'occupa pendant les premiers jours, de tout ce qui pouvoit rendre cette habitation aussi commode qu'elle étoit agréable; il se garda bien de rien changer aux jardins, il respecta l'ouvrage d'un grand homme, et ne défigura point par des colifichets l'ensemble noble et riant que le goût éclairé de le Nostre leur avoit donné. La seule chose qu'il se permit, ce fut d'élever bien plus haut une ancienne cascade à moitié ruinée; les blocs bruts de granite qu'il fit apporter pour la construire, les arbres étrangers qu'il planta sur les bords, le saule parasol dont les branches longues et pliantes se recourboient, et plongeoient leur feuillage jusques dans le canal formé des eaux

de cette cascade, tout s'y réunit pour lui donner un air majestueux et pittoresque. Il couronna le faîte de cette cascade par un petit temple antique qu'il voulut, en mémoire de Dorival, consacrer à l'amitié. Les entours de ce temple restèrent agreste; et son abord ombragé de toutes parts, sembloit annoncer que le silence et la solitude sont aussi chers à l'amitié qu'à l'amour.

Sainville, après s'être bien tendrement occupé de tout ce qui pouvoit être utile à l'enfant de son ami, la laissa dans les bras d'une seconde mère, en la confiant à madame Berrard; et Cléante érigé par lui comme intendant et maître en son absence, n'eut d'autre ordre que de se conformer à ceux que madame Berrard lui donneroit pour Zélie; il les embrassa tous les trois bien tendrement, et partit pour Paris.

Son premier soin en arrivant fut d'aller voir son oncle et le marquis de Villers; ils furent pénétrés de joie, en s'assurant qu'il ne se ressentoit plus de sa blessure; mais ils frémirent en apprenant les détails du combat de Dorival, dont ils ne connoissoient encore que ceux d'après lesquels on alloit bientôt condamner cet ami malheureux à l'échafaud.

Ah! ne perdons pas un moment, s'écria Sainville, à faire un mémoire particulier pour

le présenter au ministre, et le prier de faire suspendre la procédure. Je doute fort, dit le marquis de Villers, que cette démarche puisse réussir; les dépositions sont trop fortes, et le procès est déja trop avancé. N'importe, dit Sainville, ne dois-je donc pas employer toutes les ressources possibles pour sauver mon malheureux ami? Sainville écrivit lui-même avec la force et la chaleur qu'inspire la passion de servir l'innocence et de sauver un ami. Ariste et le marquis furent assez frappés des faits et des motifs par lesquels Dorival avoit été entraîné dans cette malheureure affaire, pour concevoir quelque espérance de toucher le ministre. Mais vraiment, dit Ariste, savez-vous que nous lui devons une visite, ainsi qu'à Cléon? A ces mots, il lui remit entre les mains les billets par lesquels les deux familles lui faisoient part du mariage de Cléon et de Clarice.

Les grandes maisons du Royaume ont presque toutes quelques alliances entr'elles; autrefois la part réciproque que dans plusieurs occasions elles se faisoient mutuellement, en entretenoit l'union; aujourd'hui ce n'est presque plus qu'un devoir de politesse, qu'on remplit sans attacher aucun intérêt à ce procédé.

Le bon homme Cléon avoit cependant conservé plus qu'un autre les coutumes et les mœurs

e ses péres ; un billet de sa main, joint à la ormule ordinaire, mettoit Ariste et son neveu lans le cas de voir qu'il les distinguoit parmi es autres alliés ; qu'étant cousins au troisième légré, il se faisoit honneur de le leur rappeler, t qu'il désiroit se lier avec eux. Sainville saisit ivement un nouveau moyen qu'il crut pouvoir être utile : il courut chez le vieux Cléon, qui le reçut à bras ouverts, et qui le présenta ui-même à Clarice, comme un cousin dont le nom et la personne lui faisoient honneur.

Clarice et Sainville rougirent un peu dans ce premier abord ; l'un et l'autre n'ignoroient pas la démarche indiscrette que Valcourt avoit faite ; mais nulle impression plus vive ne les ayant troublés, ils se trouvèrent mutuellement très-aimables, et conservèrent assez de liberté pour se le faire connoître sans être embarrassés ; Sainville même saisit cette occasion de dire à sa nouvelle cousine Clarice, qu'il avoit une grace à lui demander, celle de ménager les bontés de son père en sa faveur, et d'obtenir pour le marquis de Villers un moment d'audience le jour qu'il voudroit leur donner pour lui.

Il faut en convenir, le portrait que Valcourt avoit fait de Clarice étoit assez vrai pour qu'elle se sentît un peu piquée de ce que Sainville ne paroissoit pas assez ébloui par ses

charmes, et qu'il ne marquoit aucun regre
Vous auriez pu, Monsieur, lui dit-elle, appre
dre un peu plutôt l'estime que mon père a po
vous, et le plaisir qu'il se fait de vous voir: c'e
un peu tard vous adresser à moi pour le pré-
venir de ce que vous avez à lui dire, et j'aurai
peu de mérite auprès de vous en me chargeant
d'une négociation aussi facile.

Sainville, beaucoup plus occupé de servir
Dorival que de répondre à cette petite agacerie,
eut l'air de la reconnoissance la plus vive. Ses
expressions furent assez animées pour que ceux
qui l'écoutoient pussent les prendre pour celles
d'un homme passionné. Cela suffit à Clarice: elle
se soucioit peu que son cousin le fût, mais elle
étoit jalouse qu'il parut l'être; elle lui promit
de parler le même soir à son père. Elle lui tint
parole; et dès le lendemain matin, Sainville
reçut un courrier qui lui dit que le ministre
l'attendoit: il alla prendre le marquis de Villers,
et se rendit chez lui sur le champ.

Le ministre les reçut avec la plus grande
distinction, et dit beaucoup de choses flatteuses
à Sainville sur ses talens pour la guerre, et sur
les campagnes brillantes qu'il avoit faites en
Italie. Sainville lisant dans ses yeux que ses
offres de services étoient sincères, lui présenta
le mémoire qu'il avoit fait en faveur de Do-

rival, en lui disant, que le marquis de Villers pouvoit attester l'exacte vérité des faits qu'il contenoit. Monsieur, lui dit le ministre, après avoir lu ce mémoire avec attendrissement, on ne peut être plus intimement persuadé que je le suis de tout ce que je viens de lire. J'aurois dû prévoir la juste punition du coupable Valcourt, et n'avoir pas la condescendance pour ses proches de le faire revenir de son exil. Je plains beaucoup M. Dorival, et suis fort aise qu'il ait dérobé sa tête à l'arrêt qui la menace; mais, mettez-vous à ma place, Monsieur, puis-je demander au roi la grace d'un homme qui se trouve maintenant sous le glaive de la justice, convaincu d'un meurtre et d'avoir été l'agresseur? Je ne peux arrêter à présent le cours de la procédure, ni retarder son arrêt; mais le roi peut dans la suite accorder sa grace, ce qu'il ne pourroit faire à présent que d'après des faits déshonorans pour la mémoire d'un homme qui tient à toute la France. Laissez-moi cet écrit, je vais l'apostiller de ma main; j'espère m'en servir avec succès dans un temps plus heureux, et rappeler un jour Dorival dans sa patrie.

Le marquis de Villers et Sainville furent obligés de convenir que le ministre avoit raison, et qu'il ne pouvoit rien faire de plus dans

les circonstances présentes. Le ministre finit par combler Sainville de marques d'amitié, le pria de regarder sa maison comme la sienne, et réitéra la promesse de saisir le moment d'obtenir la grace de son ami.

Sainville eut la douleur, peu de jours après, d'apprendre que l'arrêt qui condamnoit Dorival à perdre la tête, avoit été porté tout d'une voix. L'amitié qui les unissoit étoit trop connue pour qu'il ne prît pas le parti de se soustraire pendant quelque temps aux yeux du public. Il partit pour aller passer quelques mois à son régiment, où le marquis de Villers plaça ses deux enfans, sachant qu'il ne pouvoit les mettre sous les ordres de personne qui pût mieux que Sainville les former pour la guerre et pour la société. En allant sur la frontière joindre son régiment, Sainville se détourna pour aller voir la chère et malheureuse enfant qu'il avoit adoptée; il s'attendrit en l'embrassant, et sentit qu'elle lui devenoit de jour en jour plus chère.

L'attachement que Sainville avoit pour le marquis de Villers, le rendit attentif à la conduite de ses deux fils pendant le temps qu'ils passèrent au régiment. Il trouva dans tous les deux des sentimens d'honneur, de l'esprit et du zèle pour leur métier; mais il eût bien désiré dans le

cadet, la même prudence que dans l'aîné. Le chevalier de Villers avoit une très-jolie figure dont il paroissoit trop occupé; il étoit léger dans ses propos, recherché dans sa parure, cherchant à plaire à toutes les femmes de sa garnison, les persiflant toutes; et Sainville, qui d'ailleurs en étoit très-content, prévoyoit que ces petits défauts ne feroient qu'augmenter lorsqu'il seroit sur un plus grand théâtre.

Les deux frères repartirent les premiers pour retourner auprès de leur père; et Sainville fut passer quinze jours dans son château, quoiqu'il n'y pût être attiré que par le plaisir de voir Zélie. Il la trouva grande, très-embellie, et fut étonné des progrès de son intelligence. Quoiqu'elle eût la gaîté de son âge, elle n'en avoit pas la légéreté; il falloit que madame Berrard répondît à toutes ses questions, qui souvent n'étoient point celles d'un enfant, et qui faisoient connoître qu'elle commençoit à réfléchir. Sainville jugea que son esprit étoit assez avancé pour commencer à suivre le systême d'éducation que Dorival avoit formé pour elle; et respectant la volonté d'un père, et la parole qu'il avoit donnée à son ami, il prit avec madame Berrard des mesures pour se conformer à ce systême.

Dès ce moment madame Berrard éloigna

d'elle le peu d'enfans de son âge qu'elle avoi vus jusqu'alors ; on agrandit l'appartement qu'elle occupoit, de quelques pièces ; il n'en fut aucune qui ne renfermât tout ce qui pouvoit lui faire acquérir quelques talens nouveaux, quelques connoissances utiles. Mais rien n'étoit présenté sous ses yeux comme une occupation qu'on voulût lui proposer ; ce n'étoit encore qu'un objet de curiosité pour elle, ce n'étoit qu'un nouvel amusement qu'on plaçoit sous sa main. On fit un petit retranchement dans le parc, pour former un jardin assez spacieux, que l'on entoura de murs très-élevés ; il fut distribué par l'art, de façon que tout pût lui faire naître des idées nouvelles sur la culture agréable ou utile ; de belles fleurs furent entremêlées avec des plantes salutaires ; les arbustes fleuris le furent avec des arbres fruitiers ; cette partie fut décorée par une petite cascade qui tomboit d'un tertre, et par quelques gerbes jaillissantes qui s'élevoient d'une touffe de roseaux, une fontaine qui sortoit d'une roche, couloit dans des goulotes qui portoient la nourriture et la fraîcheur dans les carreaux d'un petit potager.

Parmi les essais que Zélie s'amusoit à faire de tout ce qui se trouvoit sous sa main, rien ne la surprit autant que les premiers sons qu'elle

tira d'un clavecin. Elle courut à Sainville, qu'elle appeloit tantôt son papa, d'autres fois son ami, pour lui faire part de cette grande découverte. Sainville, qui touchoit supérieurement cet instrument, l'étonna bien davantage lorsqu'il joua tous les airs qu'elle avoit appris de sa bonne, et les lui fit paroître bien plus agréables par l'accompagnement qu'il y joignoit. Un autre jour qu'elle s'amusoit à faire des lignes sur un papier, avec un crayon, Sainville prit ce crayon, et fit le dessin agréable d'une jeune enfant dans la même attiude où Zélie étoit alors: elle fut encore bien plus étonnée de ce nouveau prodige. Ce fut ainsi qu'il s'y prit pour lui donner de nouvelles idées, et que, sans exciter son imagination, il attendit toujours ses questions, pour agrandir et pour éclairer ses premières notions. C'est d'après l'exemple que madame Berrard reçut de Sainville, qu'elle suivit sa méthode avec autant d'intelligence que de zèle et de douceur, dans toutes les occasions où Zélie frappée d'un objet nouveau lui montroit le desir de le connoître. C'est ainsi que l'un et l'autre réussirent à profiter des premières sensations de Zélie, pour lui faire naître des idéés claires et positives de tout ce qui la frappoit et qu'ils rendirent les progrès de son intelligence aussi rapides que faciles.

Sainville fut si satisfait de voir la réussite de premiers moyens qu'il avoit employés, qu'il s'oublia plus d'un mois dans son château, tous jours occupé des mêmes soins. Dès ce premier voyage il se sentit le cœur serré lorqu'il quitta la petite Zélie, et qu'il vit les larmes amères qu'elle répandoit à son départ. Il lui promit de n'être pas plus de six mois sans la voir. J'espère, lui dit-il, ma chère enfant, que lorsque je reviendrai vous m'étonnerez par les accords que vous tirerez de ce clavecin, et par votre adresse à tracer les contours de tous les objets que vous voudrez fixer sur ce papier. Sainville, de retour dans la capitale, continua d'aller souvent à Versailles, où le ministre, père de Clarice, lui procura tous les agrémens dont sa naissance le rendoit susceptible à son âge; et le plus grand de tous (pour un François) ce fut la bienveillance de son maître, auquel le ministre avoit parlé de lui comme d'un homme fait pour parvenir un jour aux premiers honneurs de son état.

Sainville ne retrouva point Clarice à Versailles; elle n'y venoit plus passer que vingt-quatre heures, pour paroître à la toilette, et voir son père. La santé du vieux Cléon étoit devenue si chancelante, qu'il avoit été forcé de quitter la cour et de se retirer dans le ma-

gnifique hôtel qu'il avoit à Paris. Quoique Cléon y fut rarement en état de voir du monde, sa maison n'en étoit pas moins brillante; le plus gros jeu, la meilleure chère, des bals, des concerts, attiroient près de Clarice la société la plus nombreuse; elle eût été peut-être aussi la mieux choisie, si les charmes de Clarice, et le desir de plaire, qu'elle avoit peine à dissimuler, n'eussent pas rendu sa maison le rendez-vous de la jeunesse la plus folle et la plus légère de la ville et de la cour. Sainville, comme parent de Clarice, et par toutes sortes de raisons, ne put se dispenser de l'aller voir souvent, et de se trouver dans cette société trop tumultueuse pour lui. Rien n'est plus embarrassant pour un jeune homme aussi sensé que l'étoit Sainville, que de se trouver confondu dans une foule de gens de son âge, qui n'avoient encore acquis ni son maintien ni ses principes. Il sentoit le ridicule d'afficher une trop grande réserve, qu'ils eussent taxée de pédantisme. Il lui paroissoit absurde de les imiter, et de se prêter à leur ton persiffleur ou maniéré. L'aîné des Villers lui parut être un des plus sensés de tous, et conserva pour lui la considération qu'un jeune capitaine doit à son colonel. Pour le chevalier, son début fut de lui sauter au cou: Oh! parbleu, mon

cher Sainville, lui dit-il, j'ai bien envie de te faire payer ici toutes les leçons dont m'assommoit à Metz mon grave colonel; je te respecterai toujours quand nous serons sous les armes; mais ici nous sommes tous égaux, et peut-être même aurois-je quelque avantage sur toi. Je crains rien cependant; je ne prétends pas en abuser, car je t'aime malgré ton air de sagesse; et même, si j'ai quelque crédit sur notre belle cousine, je veux qu'elle t'aime aussi: tu ne seras point de trop dans nos parties; tu me seras même utile pour aller quelquefois amuser le bon homme Cléon; car pour moi je t'avoue que je n'en ai pas le courage; et quoique je trouve sa femme charmante et presque aussi folle que moi, je croirois acheter trop cher le plaisir de lui plaire, par les soins qu'il me faudroit rendre à son vieux mari.

Ce langage eût paru bien étrange à tout homme du caractère de Sainville, qui n'eût pas vécu long-temps dans la haute société; mais c'est dans ce tourbillon d'hommes très-inégaux entr'eux, qu'un esprit observateur et sage apprend à connoître tous les tons, à supporter tous les ridicules qui ne peuvent lui nuire; et les travers du caractère des autres ne sont pour lui qu'un spectacle qui l'intéresse peu, et qui ne servent qu'à perfectionner le sien. Cependant

intérêt qu'il prenoit au fils d'un homme qu'il stimoit, et à la fille d'un ministre dont il étoit ussi bien traité, lui donna la curiosité d'exaniner comment le chevalier de Villers et Clarice étoient ensemble. Il ne fut pas long-temps les pénétrer; il connut facilement que le chevalier étoit beaucoup plus occupé de lui-même et de son plaisir, que d'un véritable amour; qu'il n'avoit que des desirs, et qu'heureusement il n'avoit encore que des espérances que son amour-propre lui faisoit regarder comme certaines, mais qui ne le captivoient pas assez pour qu'il résistât aux agaceries de la première coquette ou du premier oison qui chercheroit à lui plaire.

L'examen qu'il fit des sentimens de Clarice fut plus long, et lui donna quelque inquiétude pour elle; il s'apperçut que les propos légers et l'air enjoué que Clarice affectoit, et sur-tout en présence du chevalier de Villers, étoient quelquefois suivis d'un instant de sérieux et d'embarras; il surprit un jour ses yeux attachés fixement sur le chevalier, dans un moment où celui-ci paroissoit vivement occupé de vaincre la résistance d'une jolie femme qui s'opposoit au dessein qu'il avoit de rattacher son bouquet, mais dont la mine prouvoit qu'elle écoutoit avec complaisance tous les propos galans qu'il joignit à des soins bien vifs et bien empressés,

Sainville crut même remarquer que les beaux yeux de sa cousine avoient été pendant un instant rougis par les larmes; mais Clarice étoit trop adroite pour n'avoir pas caché sur le champ cette impression: elle se retira de ce moment d'embarras, en ramassant l'éventail de cette femme, qui venoit de tomber; elle le lui rendit en riant; et le chevalier, la voyant aussi près de lui, se trouva forcé de renoncer à son entreprise, et de se partager entre elles.

L'examen que Sainville venoit de faire, avoit été plus favorable à Clarice qu'au chevalier de Villers. Elle est capable d'aimer, se disoit-il; l'amour peut la guérir de sa coquetterie; mais il ne corrige pas aussi facilement l'amour-propre. Cependant je suis payé pour croire que le cœur du chevalier de Villers est sensible; peut être, gâté par le mauvais exemple, le ton et la conduite que bien des femmes ont aujourd'hui, croit-il que le bon air est de ne paroître jamais s'attacher sérieusement. Non, il n'est pas possible, s'il a connu les sentimens que j'ai démêlés dans ma cousine, qu'il se refuse au bonheur d'être aimé par une des plus charmantes femmes que je connoisse; mais peut-être aura-t-elle rebuté quelqu'une de ces déclarations bannales que nos jeunes gens prodiguent, et Villers se croiroit deshonoré s'il étoit soupçonné de n'être

pas

heureux dès qu'il a déclaré son amour. Sainville, sans avoir été ému par les charmes Clarice, s'étoit cependant senti pour elle e douce sympathie. Il lui savoit très-bon é de n'avoir point pris avec lui le même ton l'elle avoit avec ceux dont elle s'amusoit à ire la conquête. Une vraie coquette, pensoit-, se gardera bien plus d'avoir un amant dédé dont elle redouteroit la tyrannie, qu'elle e se défendra de former une liaison intime: on lasse à la longue de déguiser sans cesse ses entimens; on peut sentir le besoin d'avoir un mi; de lui donner sa confiance, et de faire ouir du moins son ame des plaisirs purs de 'amitié: je sens le desir de mériter celle de Clarice.

Sainville ne s'abusoit point en pensant ainsi le Clarice; elle ne cédoit qu'à regret au penchant qu'elle avoit pour Villers, dont elle connoissoit les faux airs et la légéreté. Que n'a t-il l'ame et le caractère de Sainville, se disoit-elle! Ah! qu'il eût été dangereux pour moi s'il eût eu sa candeur? Pourquoi mon foible cœur sent-il un charme invincible qui l'entraîne pour Villers, ou pourquoi la conduite de Villers me force-t-elle à le combattre sans cesse?

Sainville et Clarice, se livrant sans crainte aux sentimens qu'ils se sentoient l'un pour

l'autre, et se voyant presque tous les jours, s'établit bientôt entre eux cette douce familiarité, cette confiance réciproque qui form des liens bien plus durables que ceux de l'amour. L'une sentoit le plaisir d'ouvrir son cœur; l'autre, s'intéressant vivement pour elle, cro qu'elle avoit besoin de ses conseils, et qu'heureusement il étoit encore temps de les lui donner.

Sainville cependant ne put se résoudre à détruire le chevalier dans le cœur de Clarice: il étoit l'ami de son père; il se rappelloit le moment où Villers baigné de larmes arrêtoit son sang; il lui connoissoit d'ailleurs mille bonnes qualités. Il a toutes les essentielles, se disoit-il; l'âge et de meilleurs conseils pourront en faire un homme plus solide. Cléon se meurt: Clarice va devenir maîtresse de son sort et d'une fortune immense. Elle aime Villers: ah! n'ayons pas le zèle imprudent de travailler à séparer pour toujours deux personnes qui me sont chères, et qui peuvent un jour faire mutuellement leur bonheur.

C'est d'appres ces réflexions que Sainville se conduisit avec Villers et sa cousine, pendant les six mois qui précédèrent le temps de rejoindre son régiment. Il gagna peu sur l'air et le ton leger de celui-ci; mais il lui fut bien facile de

détruire en sa cousine un défaut qui ne tenoit point à son caractère ; il est vrai qu'il y fut aidé par l'amour.

Clarice, pleine de confiance pour Sainville, n'avoit point éprouvé la douleur de lui voir combattre ses sentimens pour Villers. Les conseils sensés de son ami ne s'étoient portés que sur la conduite qu'elle devoit observer avec lui. Soyez plus réservée avec Villers, lui disoit-il ; ayez moins l'air de vous occuper de ses petites gentillesses, et de vous amuser de ses propos légers. Mais aussi, mon aimable cousine, prenez le même ton avec tous ceux qui vous entourent : n'humiliez point Villers en paroissant les écouter avec plaisir : accoutumez par dégrés votre société bruyante à prendre un ton plus sérieux, et vous forcerez bientôt Villers à s'y conformer.

Clarice sentit toute l'importance et la vérité du conseil de Sainville. Nous recevons toujours bien celui qui ne combat pas la passion qui nous est chère, et qui peut lui devenir utile. Sa conduite y fut conforme ; et les folles espérances de Villers furent presque anéanties, sans que son amour-propre pût en être blessé. Parbleu, se dit-il, voilà tous nos agréables bien déroutés : comment aurions-nous pu craindre que la nouvelle folie de Clarice fût de devenir une femme raisonnable ?

Quoique Zélie ne fût encore qu'une enf...
Sainville sentoit un secret plaisir à tenir la p...
role qu'il avoit donnée de l'aller voir. Il fut pa...
ser quinze jours avec elle en allant rejoind...
son régiment; il la trouva plus jolie, plus a...
mable encore qu'il ne l'avoit quittée. Déjà ses
crayons, son clavecin ne suffisoient plus à ses
occupations. Un globe qu'elle avoit d'ab...
séparé de ses cercles pour en faire une boule,
avoit été remis avec adresse dans sa position par
ses mains: elle demanda l'usage qu'on en pou-
voit faire à Sainville, et ce fut une connoissance
de plus qu'il eut le plaisir de lui donner. Lors-
qu'après avoir servi ses quatre mois il retourna
près d'elle, il la trouva très-occupée à chercher
dans un grand livre de cartes les même figures
qu'elle voyoit en petit sur un autre globe qu'elle
avoit d'abord traité comme le premier, et
Sainville vit avec surprise avec quelle facilité
Zélie saisissoit la relation que ces deux globes
et les cartes avoient ensemble.

C'est ainsi que pendant deux ans encore,
Sainville eut la satisfaction de voir sa charmante
élève acquérir une connoissance nouvelle ou
quelque talent agréable, pendant les deux
voyages qu'il faisoit à son château deux fois
l'an, et toujours avec un nouveau plaisir. Il
eut aussi celui de trrouver Clarice telle qu'il la

desiroit, et la plus aimable et la meilleure des amies. Cléon dans la caducité touchoit à sa fin, et recevoit de la belle et jeune Clarice toutes les consolations dont il pouvoit encore sentir les charmes. Une société presque toute nouvelle et bien choisie, avoit remplacé la foule des gens oisifs de la cour, et la jeunesse turbulente que Clarice avoit écartée de chez elle par le maintien et le ton qu'elle avoit pris. Elle jouissoit du bonheur secret de voir que Villers aimoit mieux s'y conformer que de cesser de la voir ; et quoiqu'il fît souvent des absences qu'elle n'avoit jamais l'air avec lui d'avoir remarquées, il revenoit toujours auprès d'elle avec un plaisir, un respect et des sentimens qu'elle lisoit dans ses yeux, et qui faisoient une bien douce impression dans son ame.

Les voyages et les séjours de Sainville dans son château, qui devenoient d'année en année plus longs, et les plus heureux temps de sa vie, furent interrompus par une nouvelle guerre. C'est peut-être un bien ; il est même peut-être nécessaire pour une nation belliqueuse, telle que la Françoise, d'avoir quelquefois la guerre pour entretenir son esprit militaire, et pour occuper une noblesse nombreuse et brillante, qui n'a presque qu'un unique moyen de se distinguer. Il semble que le ciel ait placé près d'elle

à ce dessein, les voisins les plus braves, les plus éclairés, mais aussi les plus avides, les plus injustes, et qui sont trop orgueilleux pour ne pas révolter une nation noble et fière, qui ne craint que le blâme et le déshonneur. Sainville et le marquis de Villers reçurent des ordres pour se rendre promptement à leur destination. Cette guerre, que d'abord on crut n'être qu'un feu passager, parce qu'il étoit aisé de voir qu'elle ne pouvoit embraser toute l'Europe, fut cependant d'une longue durée; et quoiqu'elle se fut portée principalement sur mer, elle tint pendant tout ce temps sous les armes les troupes de terre qui, postées sur nos côtes, fournissoient de nombreux détachement destinés à combattre sur nos vaisseaux, et souvent même à faire des descentes sur les côtes ennemies. Sainville fut assez heureux pour trouver encore à se distinguer sous les ordres du marquis de Villers, qui l'avoit demandé dans sa division; ce général eut le bonheur de trouver dans les deux Villers des enfans dignes de lui.

Après quatre ans de guerre, la paix établit la liberté sur la mer dans le sein d'une nouvelle nation, et rendit un plein calme à l'Europe. Le marquis de Villers fut élevé au grade de lieutenant général, et Sainville à celui de maréchal de camp: les deux jeunes Villers furent aussi

traités comme ils l'avoient mérité par leur valeur; l'aîné fut nommé colonel du régiment que commandoit Sainville, et le cadet colonel en second du même corps.

Pendant ce temps, le vieux Cléon avoit fini sa longue carrière; ses dernières volontés avoient rendu Clarice la plus riche veuve qui fût à la cour. Les plus grands seigneurs et plusieurs gens titrés formoient des intrigues pour obtenir sa main. Quelques-uns de ses anciens adorateurs étoient revenus reprendre ses chaînes, avec la folle espérarance de lui faire tourner la tête. Il n'étoit plus temps: Clarice avoit trop de justesse dans l'esprit, pour ne pas connoître tout le prix des conseils de Sainville, et pour ne s'être pas reproché les travers passagers des deux premières années de son mariage; mais il faut convenir que ce qui la défendoit le mieux de ces nouvelles séductions, étoit ce sentiment intérieur et profond qu'elle conservoit toujours pour le chevalier de Villers. Si celui-ci cependant eût alors employé pour lui plaire les mêmes moyens dont il avoit éprouvé le succès, Clarice peut-être en eût été blessée, et ne l'eût pas écouté; mais, plus formé par les campagnes qu'il venoit de faire, et commençant à jouir de l'approbation des gens sensés et éclairés, Villers, en revoyant Clarice, n'eut l'air que

d'un homme fidèle à ses premiers sentimens, et parut bien éloigné de celui que donne l'espérance d'être aimé.

Avec quelle finesse, quelle secrete satisfaction ne lit-on pas daus les yeux de ce qu'on aime, le sentiment qu'on lui desire ! Clarice fut si touchée de la modestie, du respect, de la timidité même avec laquelle Villers avoit reparu devant elle, que, bien qu'elle eût conservé l'air de sang-froid en lui parlant de la réputation qu'il venoit d'acquérir, elle fut vivement touchée, et ne put s'empêcher de l'avouer à Sainville dans la première conversation qu'ils eurent ensemble. Le chevalier de Villers, lui dit-il, est digne de vous par sa naissance et par sa conduite à la guerre; mais, quoique personne ne desire plus que moi que vous fassiez sa fortune et son bonheur, je vous conseille de profiter du temps de votre deuil pour éprouver encore si son cœur, que vous méritez si bien, peut être entièrement à vous.

Celui de Sainville étoit alors bien occupé de sa jeune élève. Plusieurs lettres, où cette enfant exprimoit avec autant d'ingénuité que de grâces la tendresse qu'elle avoit pour lui, le vif empressement qu'elle lui marquoit de le revoir, ne lui permirent pas de veiller plus long-temps sur l'amour de Clarice et du chevalier de Villers.

Un intétêt plus vif, une occupation plus douce l'appeloient auprès de Zélie ; et ne donnant que trois ou quatre jours à la cour, à son oncle, et même à ses affaires, il partit pour son château.

Une lettre que le marquis de Sainville avoit reçue de madame Berrard, le même jour qu'il étoit arrivé de l'armée, l'avoit jeté dans le plus grand embarras. Elle lui mandoit que pendant son absence l'esprit de Zélie s'étoit développé si rapidement, et que les cartes historiques qu'elle avoit lues lui donnoient une si haute idée de la lecture, et des connoissances qu'elle devoit faire acquérir, que Zélie lui demandoit avec ardeur de nouvelles cartes, et se plaignoit sans cesse qu'on bornât son instruction à la géographie. Déja Sainville se faisoit un scrupule de tromper Zélie ; il sentoit bien d'ailleurs qu'il étoit impossible de lui cacher plus long-temps qu'il existoit des écrits dans lesquels les hommes avoient transmis les grands évènemens et les loix de cette multitude de nations, dont quelques cartes lui donnoient les premières notions ; il regardoit comme une injustice de priver Zélie des secours que son esprit actif desiroit avec ardeur. Mais, disoit Sainville en lui-même, le système d'éducation que Dorival m'a fait adopter pour Zélie ne pourra se soutenir, si je mets des livres dans ses mains : en existe-t-il

un seul qui ne puisse lui donner l'idée de cette passion dangereuse, qui troubleroit peut-être une imagination vive, et qui combine déjà facilement les relations que plusieurs idées différentes peuvent avoir ensemble ? Sainville conclut de cette réflexion, qu'aucun livre, même de ceux qui sont les plus respectables, ne pouvoit être lu, tel qu'il est écrit, par une jeune personne qu'on vouloit laisser dans une ignorance absolue de tout ce qui peut avoir trait avec l'amour. Son zèle pour suivre les intentions de Dorival, et pour écarter toutes les idées qu'il craignoit que la lecture ne fît naître dans l'esprit de son élève, lui fit prendre le parti de ne lui donner aucun des livres qu'on laisse sans inquiétude entre les mains de celles de son âge; mais d'en faire des extraits assez étendus pour satisfaire sa curiosité, l'instruire, et lui faire croire que les seuls grands ressorts qui peuvent mouvoir le cœur humain, sont l'espérance, l'intérêt et l'ambition. Il ne se cacha pas à quel point un pareil travail seroit long et pénible. Quel temps, quel ennui ne m'en coûtera t-il pas, se disoit-il, pour remplir ce que j'ai promis à Dorival?

Sainville avoit été quatre ans sans voir Zélie; elle en avoit douze alors; il ignoroit encore tout ce qui devoit adoucir, embellir même le travail qu'il s'imposoit lui-même.

Le plaisir le plus pur remplit le cœur de Sainville, en découvrant son château du haut d'une colline Je vais donc revoir, se disoit-il, cette chère et malheureuse élève, à qui je dois des soins encore plus attentifs et plus tendres qu'à l'enfant que la nature m'auroit donné, puisque ce sont l'estime, la confiance et l'amitié qui l'ont remise entre mes bras.

Le bon homme Cléante fut le premier qui courut au devant de lui. Ah! Monsieur, dit ce serviteur attaché, que je suis aise de vous revoir dans cette bonne santé! Dieu merci, les fatigues de la guerre ne prennent point sur vous; vous avez, parbleu, plutôt l'air d'un jeune capitaine que d'un maréchal de camp. Comment se porte Zélie, mon cher Cléante, lui dit Sainville? A merveille, répondit-il, et madame Berrard aussi; je vais vîte courir au tour pour leur annoncer votre arrrivée, car l'appartement de Zélie est assez éloigné; nulle de ses fenêtres ne donne sur la cour; elles peuvent bien encore ignorer votre arrivée. Que voulez-vous dire, dit Sainville avec quelque surprise? qu'est ce donc que ce tour où vous dites que vous allez courir? Ma foi, Monsieur, j'ignore moi même quelle nouvelle fantaisie a pris, il y a déja presque quatre ans, à madame Berrard; mais pour empêcher, dit-elle, que

mademoiselle Zélie ne soit interrompue da[ns] ses nombreuses occupations, elle m'a fait établ[i] un grand vilain tour, qui me déplaît beaucou[p], car il me sépare d'une chère enfant que j'ai vu[e] naître, et même je n'entends plus sa voix que lorsque madame Berrard nous donne ses ordres, et qu'elle est sûre que je me présente seul pour les recevoir. Vous me surprenez, mon cher Cléante, dit Sainville; mais je connois la prudence de madame Berrard; il faut qu'elle ait de bonnes raisons, dont je serai bientôt instruit. Allez leur annoncer mon retour, et vous entrerez avec moi chez ma pupile; vous méritez bien cette distinction parmi les autres gens de la maison.

Peu de momens après, les portes de l'appartement de Zélie s'ouvrirent; elle accourut audevant de Sainville; et se jettant entre ses bras, de grosses larmes baignèrent ses joues de roses. Quel moment pour Sainville, et que ce moment fut décisif!... Il reste immobile; un frémissement intérieur agite tous ses sens; il se débarasse avec une espèce d'effort, des bras de Zélie. Que vous êtes grandie, lui dit-il à la fin! à peine pourois-je vous reconnoître, si vos trais, et ce que je ressens pour vous, ne m'assuroient que c'est ma chère Zélie que je revois. Zélie enchantée prend sa main, l'entraîne au

fond de son appartement, elle lui fait parcourir tous ses cabinets; elle lui montre avec vivacité ses instrumens, ses globes, ses crayons, ses métiers. Voyez, mon papa, mon cher ami, voyez combien je suis heureuse, lui disoit-elle, en lui montrant tout ce qu'elle appeloit ses richesses; voyez tout ce que vous m'avez donné. Oui, car madame Berrard m'a bien dit que tout ce que j'ai me vient de votre main; aussi tout cela m'est-il bien cher; aussi j'aime bien à m'en occuper, et j'espere que vous voudrez bien voir l'usage que j'en sais faire. Sans doute, ma chère Zélie, lui dit Sainville. Appelez moi donc votre enfant, votre amie, mon cher papa, lui dit-elle. Ah! que ces noms me sont chers, qu'ils me sont doux, quand je les entends de votre bouche! Mais, mon Dieu, qu'avez-vous donc, mon ami? je vous trouve un air sérieux; vos regards sont toujours bien tendres..... Mais vous avez presque les larmes aux yeux. Ah! seriez-vous mécontent de moi? ne reverriez-vous plus votre enfant avec le même plaisir qu'autrefois? A ces mots, elle regardoit fixement Sainville; sa main trembloit dans la sienne. Sainville ne fit qu'un léger mouvement pour lui tendre son autre bras, et Zélie pour la seconde fois se précipita dans son sein. Sainville eut encore plus de peine que dans le

premier moment à se dérober aux innocentes caresses de Zélie, et pour les interrompre, il adressa la parole à madame Berrard. Que ne vous dois je pas, lui dit-il, et que les soins que vous avez pris de ma pupille, me paroissent avoir bien réussi!.... Ah! monsieur, dit l'honnête gouvernante, n'en suis-je donc pas trop payée? et notre enfant n'a t-elle pas surpassé toutes mes espérances? Vous devez être content de sa bonne santé, de sa figure, de son maintien; mais vraiment vous allez être bien surpris, lorsque vous verrez qu'il n'est aucun talent qu'on puisse acquérir avec toute ce qu'elle vous a montré dans ses cabinets, qu'elle ne porte déja presque jusqu'à la perfection.

Il est de la vraie candeur d'écouter toujours avec plaisir une louange méritée. A ces derniers mots de madame Berrard, Zélie fit un saut de joie, et courut vers un petit cabinet qu'elle n'avoit point encore ouvert; et riant alors de ce ris charmant et gai qui rappelle celui de l'enfance, elle s'enferma bien vite dans ce cabinet.

Le motif du grand secret que Zélie cachoit en ce moment à son ami, c'étoit le plaisir de le surprendre par les sons d'une harpe que Sainville n'avoit point envoyée, et que les soins

attentifs de madame Berrard avoient porté à faire venir pour elle.

Sainville reconnoissant les sons de cette harpe, et s'appercevant que Zélie étoit occupée à l'accorder, saisit ce moment pour demander avec une sorte d'inquiétude à madame Berrard, ce qui l'avoit engagée à fermer l'appartement, et à établir le tour dont Cléante venoit de lui parler. Un rien, monsieur, un très-petit événement, qui n'a laissé nulle trace dans l'esprit de Zélie, mais qui pouvoit déranger nos projets, s'il eût été répété. Vous savez que l'usage de la campagne est que les vassaux de la terre viennent, le premier mai, planter un arbre à la porte de leur seigneur; les habitans de ce lieu vous adorent; ils étoient venus s'acquitter de ce devoir. Un tambour et des violons précédoient la jeunesse du village, parée de rubans de votre livrée. Zélie, âgée de sept ans alors, étoit accourue sur le balcon de la grande salle qui donne sur la cour, et je crus ne devoir pas l'empêcher de prendre cet amusement. Dès que les plus forts des villageois eurent planté le mai, et que le bailli se fût écrié par trois fois, » Vive le roi et notre bon seigneur qui le » sert si bien! » les jeunes gens et les jeunes filles si prirent par la main, et dansèrent tous en rond autour du mai, chantant des couplets

dont les violons répétoient le refrein. J'observois les yeux de Zélie, que ce petit spectacle amusoit, et qui n'eût pas été trop fachée de sauter avec eux. La danse étant finie, chaque villageois donna la main à sa danseuse pour la reconduire près de sa mère : l'un d'eux, plus entreprenant que les autres, eut la hardiesse de saisir dans ses bras celle qu'il tenoit, et de lui donner un baiser qu'il ne déroboit pas, car la fillette paroissoit le recevoir d'assez bon cœur. Ah! ma bonne, regardez donc comme on embrasse cette jeune fille, s'écria Zélie; c'est sûrement son bon ami, comme M. le marquis de Sainville est le mien; car il me paroît trop jeune pour être son papa. Non, ma mignonne, lui dis-je; je les connois tous les deux, c'est le frère de cette fille; et si vous en aviez un, il vous embrasseroit de même. Ah! me dit-elle avec cet air ingénu que vous lui connoissez, je ne me soucie point du tout d'avoir un frère: mon papa l'aimeroit peut-être mieux que moi. Je veux, oui, je veux toute seule, toute seule jouir du plaisir d'être embrassé par lui.

La porte du cabinet qui s'ouvrit à l'instant, et Zélie se tenant bien droite et portant sa harpe d'un air triomphant, sauvèrent Sainville de l'embarras d'avoir à cacher le trouble que le récit de madame Berrard venoit d'exciter dans

son

son ame. Zélie préluda d'une main légère, et passant par degrés à des accords plus doux et plus harmonieux, elle accompagna sa voix charmante en chantant:

Si lagna la Tortorella
Nell' assenzza d'el fratel amato.

Il seroit bien difficile de définir ce qui se passoit alors dans le cœur de Sainville; il n'en auroit pu rendre compte lui-même. Il étoit enchanté des talens, des nouvelles graces et des sentimens qu'il trouvoit dans Zélie. Peut-on être aussi parfaite à douze ans, se disoit-il? que sera-t-elle donc à quinze, lorsque son esprit sera plus éclairé? Son imagination lui peignoit Zélie avec trois années de plus: un sentiment auquel il n'osoit s'arrêter, le troubloit assez pour lui faire desirer et craindre également de la voir à cet âge. Ah! Dorival, Dovival, s'écria-t-il promptement, que tu serois heureux, que tu serois content de ton ami, si tu voyois ta Zélie!
Nous ne pouvons point dire si Sainville avoit déja besoin de se rappeller les devoirs sacrés de l'amitié; mais nous pouvons assurer qu'il les remplit tous, et que l'amour paternel ne peut inspirer des soins et des sentimens plus purs et

plus tendres que ceux dont il se sentit pénétré pour Zélie.

Ce fut avec le même empressement que Zélie lui donna des preuves tour-à-tour de ce qu'elle avoit acquis dans son absence; mais il eût été bien facile de distinguer que ce n'étoit point avec le petit amour-propre d'une enfant de son âge, mais avec le sentiment et la simplicité d'une fille bien tendre qui rend compte de ses occupations à son père, et qui desire ardemment trouver dans son ame la douce récompense de ses premiers succès.

Sainville mérita bien pendant le séjour qu'il fit dans son château, la tendresse, la soumission, l'entière confiance de Zélie, et la haute oponion que Dorival avoit eue de l'honneur et des sentimens qui régnoient dans son ame. Il reçut, il approuva les tendres plaintes que lui fit Zélie, de n'avoir point encore acquis les connoissance que peut donner la lecture: il lui promit de réparer promptement ce qu'il avouoit être un oubli de sa part. Il la prévint que ce ne seroient point des livres qu'elle recevroit de lui. Les Auteurs de ces livres, lui disoit-il, sont presque toujours beaucoup plus occupés d'eux, que du fond de leur ouvrage. Le desir de briller, l'esprit de parti, l'amour de leur opinion particulière, altèrent souvent la vérité des faits, excusent des actions

coupables et présentent des préjugés comme des principes. J'espère, ma chère Zélie, me rendre digne de votre confiance par mon extrême attention à vous garantir de recevoir de fausses idées. Je ferai des extraits de tous les livres que je croirai propres à vous plaire comme à vous instruire; je tâcherai de m'éloigner également d'une sécheresse qui vous rebuteroit, ou de ces détails minutieux qui surchargent la mémoire sans éclairer l'esprit. J'éviterai sur-tout ces longues dissertations souvent obscures, qui ne prouvent que la prétention, ou les nuages que des Auteurs orgueilleux ou sans énergie sément dans le récit des faits qu'ils n'ont pas mis assez en ordre pour les écrire avec force et rapidité. Quoi! mon ami, lui dit Zélie, vous pouvez avoir la patience de vous occuper assez de votre pauvre enfant pour vous captiver à ce travail ! Oui, ma chère Zélie; la portée de votre esprit, mon amitié pour vous, ma propre utilité même, tout me rendra cette occupation agréable.

Si Sainville avoit été surpris de la science que Zélie avoit acquise dans la musique et de son talent pour tous les instrumens, il le fut encore plus de celui qu'elle avoit pour le dessin. Son porte-feuille étoit déja rempli des différentes vues de son château, et de la copie

qu'elle avoit faite du peu de tableaux exposés sous ses yeux : tout étoit rendu fidèlement; mais jusqu'alors elle n'avoit pu se servir que de ses crayons et d'encre de la Chine : heureusement, Sainville avoit apporté de Paris une boîte pleine de crayons de pastel, dont il savoit se servir d'une main sûre, pour donner de la vie, des graces et de la ressemblance aux portraits qu'il s'amusoit à faire. Il essaya devant elle celui du vieux Cléante, et la tête chenue, le visage riant, déja sillonné par les rides du bon-homme, furent rendus avec la plus grande vérité. Zélie en fut frappée, et Sainville lut dans ses yeux avec quelle vivacité son élève saisissoit ce nouveau moyen de rendre la nature, et l'ardeur du desir qu'elle avoit de s'essayer à ce nouvel art. Sainville lui remit ses crayons : voyons, dit-il, si vous réussirez à copier ce portrait. Zélie le prit de sa main, fit le tour de la table, et se plaça vis-à-vis de lui. Bientôt elle traça quelques traits, en paroissant, autant qu'elle le pouvoit, occupée de son modèle, mais jetant souvent, à la dérobée, bien des coups d'œil sur Sainville. Après quelques minutes, elle s'arrêta, parut mécontente de ce qu'elle avoit fait, et tout-à-coup chiffonnant et déchirant son papier, elle courut avec un petit air de dépit le jeter dans le feu. Sainville et Madame Berrard qui

se trouvoit assise à côté de lui, rioient de l'impatience de Zélie : sur le champ ils la virent se rasseoir d'un air plus tranquille, prendre un autre papier et recommencer son ouvrage. La voyant fortement occupée et manier ses différens crayons avec plus d'assurance, Madame Berrard voulut se lever pour s'approcher d'elle: Mon Dieu, ma bonne, cria-t-elle, ne me troublez point; asseyez vous de grace, et laissez-moi finir ce que j'ai commencé. Une heure s'étoit à peine écoulée, lorsque Zélie! se levant en riant, leur cria vivement: Eh bien!, voulez-vous voir le bon homme Cléante ? Tenez, le voilà de ma façon.

Sainville fut aussi confondu que Madame Berrad, lorsqu'en regardant le portrait que Zelie venoit de faire, ils virent que c'étoit celui de cette bonne gouvernante.

Seroit-on surpris d'apprendre que le premier essai que Zélie avoit fait de ses crayons, étoit de peindre Sainville ? mais ne trouvant pas que cet essai répondit assez à son idée, elle l'avoit déchiré sur le champ, et n'ayant pas la même inquiétude pour celui qu'elle se proposoit de faire de Madame Berrard, elle l'avoit peinte avec facilité. Sainville ne put refuser des louanges au travail de Zélie : la ressemblnce étoit parfaite; mais elle l'avoit beaucoup embellie, et

le coloris du teint d'une bonne de l'âge de cinquante ans étoit celui d'une femme de trente. Sainville et Madame Berrard même le lui firent remarquer; Zélie disputa, soutint la vérité de son portrait. Ne m'impatientez point, monsieur, dit elle à Sainville; la physionnomie de ma bonne est donce et riante : je l'aime de toute mon ame, et je l'ai peinte telle que je l'y sens graver. Charmante enfant ! s'écrioit Sainville; tandis que Madame Berrard, les larmes aux yeux, serroit Zélie dans ses bras.

Ce fut dans ces douces occupations que Sainville passa plus d'un mois dans son château; peut être même s'y seroit-il oublié plus longtemps, sans plusieurs lettres qu'il reçut d'Ariste et de Clarice qui le pressoient de revenir. Il se sépara de Zélie avec d'autant plus de regrets, qu'il prévoyoit les nouvelles instances que son oncle alloit lui faire pour un établissement, et qu'il auroit peut être à raccommoder quelques trasseries entre sa cousine et le chevalier de Villers, dont il connoissoit l'imprudence et la légéreté.

Sainville ne s'étoit point trompé dans ses conjectures; le seul article sur lequel Ariste n'écoutoit point les leçons de la philosophie, c'étoit sur le mariage de son neveu. Sainville, officier-général, très-jeune encore, ayant une

grande fortune, assuré de celle d'Ariste et jouissant de la réputation la plus honorable, étoit desiré par les plus grandes familles de la cour. Ariste pouvoit choisir; mais il ne pouvoit déterminer son neveu à lui laisser faire aucune démarche qui pût le compromettre, et ne pouvoit démêler encore quel secret motif pouvoit le porter à se refuser à ses desirs.

Hélas ! mon cousin, lui dit Clarice la première fois qu'ils se trouvèrent seuls ensemble, que vous pensiez juste ! que vous aviez raison de me conseiller d'éprouver le caractère du chevalier de Villers, avant de lui laisser connoître tout le pouvoir qu'il avoit sur mon cœur ! Le croirez-vous? c'est dans le moment même que je croyois pouvoir le lui déclarer, que sa légéreté naturelle l'entraîne dans une intrigue nouvelle. Vous connoissez Dorimène; c'est à cette femme inégale, indéfinissable même, qu'il est près à me sacrifier. Quoique j'aie déja vingt-trois ans, elle a dix bonnes années au moins plus que moi. Au premier coup d'œil elle a de l'éclat et l'air de la beauté; mais le desir qu'elle a de faire jouer sa physionnomie, la rend grimacière. Elle auroit eu de l'esprit, sans son affectation à paroître en avoir encore plus; elle n'adopte aucune idée simple et naturelle, rien ne lui plaît que l'extraordinaire, et finissant

par n'en avoir aucune qui lui soit propre, son opinion est toujours d'après celle de quelques beaux esprits subalternes, qui se tiennent honorés de s'attacher à son char, et qui la vantent dans leurs petites sociétés, comme une dixième Muse. Le chevalier a ce jargon brillant que vous lui connoissez, et qu'il préfère au ton noble, agréable qu'il lui seroit si facile de prendre avec le fond d'esprit qu'il a. Dorimène a cru qu'il étoit du bon air de chercher à lui plaire; et le peu d'usage qu'elle a d'un monde qu'elle ne connoîtra jamais, l'a laissée se compromettre à des avances qu'elle regarde sûrement comme sans conséquence, mais auxquelles le maudit amour-propre du chevalier n'a pu résister. Quoique Dorimène ne puisse m'inquiéter sérieusement, je vous avoue que je ne peux supporter que Villers se donne le ridicule de s'attacher à cette folle, et qu'elle ait l'air de croire qu'il me la préfère. Je vois, ma chère cousine, par ce portrait que je reconnois pour être ressemblant, que la jalousie peint quelquefois aussi bien que l'amour, mais vous avez trop épargné Villers, pour ne me pas faire croire que vous l'aimez encore. Parlons vrai, ma cousine, vous n'êtes pas trop en droit de croire qu'il soit impossible à l'amour de détruire la coquetterie. Eh pourquoi, jeune, charmante et pleine

sprit, désespéreriez-vous de faire enfin dans
caractère de Villers le même changement
'il a fait dans le vôtre? A votre place, je
ferois un honneur de le soumettre, et de
omphér d'une rivale aussi peu dangereuse.
Clarice ne put s'empêcher de rire, et n'eut
n à répliquer. Sainville avoit dit en peu de
ots tout ce que de longues réflexions bien
multueuses et bien tristes, l'avoient amené à
nclure sur sa position embarrassante. Ah! le
échant cousin que j'ai là, lui dit elle! pour-
oi Villers ne me devine-t-il pas aussi-
en?
Sainville ne voulut ni la presser, ni l'em-
rrasser plus long-temps; mais il se promit
en de la servir. Deux jours après, se trou-
nt dans une société choisie, à laquelle Do-
mène et Villers s'étoient joints plutôt par air,
e par un véritable attrait, Sainville attaqua
orimène de conversation, avec l'air de la
onsulter comme une personne qu'il regardoit
omme étant très éclairée; et la persiflant avec
air le plus simple et du plus grand respect,
la fit tomber quatre fois en un quart d'heure
n contradiction avec elle-même, et la rendit
ridicule aux yeux de Villers, que celui-ci,
e pouvant plus y tenir, sortit le premier de
maison, et fut à pied se faire écrire chez

Clarice, plutôt que d'attendre Dorimène et d[e] sortir avec elle.

Dès le lendemain il fut à la toilette de Cl[a]rice, que Sainville avoit instruite déja de cet[te] scène, mais qui feignit de l'ignorer; et, selo[n] la même conduite qu'elle avoit toujours tenu[e] avec lui, nulle espèce de reproche ni d'expl[i]cation ne le mit à même de s'excuser auprès d'elle.

Pendant près de trois mois que Sainville passa sans s'en retourner dans ses terres, il fut constamment occupé des extraits qu'il avoit promis à Zélie, et ce travail assidu lui laissoit peu de momens à donner à la société. Le grade de maréchal de camp auquel il étoit parvenu, l'exemptoit du service de quatre mois qu'il faisoit auparavant à son régiment, et lui laissoit sa liberté. Ses amis étoient étonnés de l'espèce de retraite dans laquelle il vivoit, et le lui reprochoient: Sainville fut obligé de leur laisser entendre qu'il étoit fortement occupé d'un traité de tactique et d'un autre sur l'artillerie; ce fut même de ce dernier prétexte dont il se servit pour prévenir sur le long séjour qu'il se proposoit de faire dans son château, plusieurs expériences qu'il vouloit y tenter, (disoit-il) pouvant l'y retenir pendant toute la belle saison. Ariste parut satisfait de cette excuse; Clarice se

aignit de son absence, comme une amie bien
ndre. Tous les deux lui promirent de lui don-
r souvent de leurs nouvelles et de celles de
cour.

Sainville partit pour son château, muni d'un
grand nombre d'extraits, tous de sa main, que
iomme de lettres le plus laborieux eût eu
eine à croire qu'il n'eût mis que trois mois à
s écrire. Mais de quelle activité, de quel vif
itérêt n'est-on pas capable, quand on est pé-
étré de cette espèce d'amitié dont Sainville
prouvoit si souvent la chaleur pour sa jeune
t charmante élève!

S'il avoit élagué soigneusement des ouvrages
u'il avoit choisis tout ce qui peut faire naître
idée de l'amour, il en avoit de même élagué
ette métaphysique obscure, qui, loin d'agrandir
'esprit, l'use en le renfermant dans un dédale
ortueux, ou ces antithèses brillantes, et cette
ffectation puérile qui retardent la marche rapi-
le des idées, et prouvent plutôt le peu de goût
t la stérilité d'un auteur, qu'elles n'annoncent
a force de son esprit et la vérité de son pinceau.

Sainville, il est vrai, s'étoit trouvé soutenu
dans ce travail par de longues lettres qu'il rece-
voit tous les huit jours de Zélie. Il n'en étoit
aucune qui ne renfermât quelques questions in-
téressantes auxquelles il répondoit avec cette

simplicité lumineuse qui se trouve presque toujours dans un esprit nourri par de bonnes études, et qui connoît le véritable art de penser. Sainville sentit un doux frémissement en revoyant sa chère Zélie ; il n'en pouvoit plus être séparé quelques mois sans voir quelques graces nouvelles se développer en elle. Zélie, toujours la même pour lui, commençoit cependant à n'avoir plus tous ces petits empressemens et ces caresses badines de l'enfance ; mais l'air et le ton un peu plus sérieux qui les remplaçoient, conservoient toujours quelque chose de si naïf et de si tendre, que Sainville reconnut avec transport que l'amie la plus aimable et la plus sensible commençoit à remplacer pour lui la plus caressante des enfans. Ah! que ce nouveau sentiment lui fut cher! qu'il y répondit bien par tous ceux qui remplissoient son ame!

Zélie lui rendit compte, et toujours avec le même desir d'être approuvée, de tout ce qu'elle avoit appris de nouveau pendant son absence. Elle n'avoit rien négligé !.... Je ne trouve les heures longues, lui disoit-elle, que lorsque votre retour est encore éloigné ; mais je me dis bien vîte, apprenons cette sonnate de plus, parcourons ce cabinet d'histoire-naturelle, brodons cette veste pour son retour ; tâchons de perfectionner les leçons que mon ami m'a données, pour ren-

e fidèlement la nature. A propos, ajouta-t-elle, vous me promettiez bien de ne vous pas moıer de moi, je vous montrerois un essai que j'ai it; mais j'ai trouvé bientôt que l'entreprise étoit ı-dessus de mes forces. Voyons, ma chère nie, lui dit Sainville...... Ce nouveau nom amie que Sainville donnoit à Zélie, la fit tresıillir de joie. Ah! lui dit-elle, que ce nom d'amie ;t doux pour votre enfant! Mais, dites-moi donc, ıon cher ami, n'est-ce point par distraction que ɔus me le donnez? Quoi! sentez-vous bien là... ui, là, répéta-t-elle en portant la main sur son œur.... que cet enfant qui vous aime si tendreıent commence à devenir pour vous une amie? .h! comme je me souviens bien de tout ce que ous m'avez dit sur les devoirs de l'amitié! Mais, enez, je crois que vous ne m'en avez pas enore assez parlé. Oh! non, non, vous ne m'avez ıas tout dit: je veux m'occuper sans cesse de a mienne pour vous, et vous verrez que je n'ai ıresque plus besoin d'instruction; car je crois ue je-devine tout ce qu'elle inspire de plus vif :t de plus agréable. Qui pourroit exprimer tout :e que Sainville sentit en ce moment? Il n'auroit ɔu le définir lui-même, et la plus légère réflexion sur le trouble qu'il sentit alors, l'en eût empêché.... Voyons, voyons, ma chère Zélie, lui dit-il avec vivacité, ce que vous appellez votre

grande entreprise ? Zélie courut dans le même cabinet, où la première fois elle avoit caché sa harpe ; elle en rapporta sur le champ un assez grand tableau qu'elle avoit presque peint en entier. Ce tableau représentoit son cabinet d'étude ; une grande table y paroissoit couverte d'instrumens groupés avec élégance ; des papiers de musique, des globes, des crayons, des broderies, annonçoient la variété de ses occupations. D'un côté de la table, madame Berrard étoit peinte filant à son rouet ; pour cette fois, elle l'étoit avec plus de fidélité que la première, et sa bonne et douce physionomie portoit l'espèce de coloris et le commencement des attributs de son âge. Sainville étoit peint à côté d'elle : ah ! qu'il étoit ressemblant ! que ses yeux étoient tendres et pleins d'expression ! quoiqu'ils parussent fixes sur une figure esquissée qu'on ne pouvoit encore deviner, quelques traits légers de crayon donnant à peine l'idée d'une femme assise dans un fauteuil vis-à-vis de Sainville.. Tenez, mon ami, lui dit Zélie, j'avois bien envie de me placer là ; mais j'ai réfléchi qu'on ne se peint jamais bien soi-même. D'ailleurs, je voulois avoir l'air de m'occuper d'un genre d'étude qui vous seroit agréable, et j'ai voulu vous en laisser le choix. Oh pour vous, je n'ai point du tout été embarrasée j'avois si bien tous vos traits dans la tête, je me

appellois si facilement cet air, cette mine si douce que vous prenez en regardant votre enfant.... Oh! oui, je parierois, sur-tout à présent, vous peindre au bout d'un an d'absence, tel que je vous vois en ce moment.

Que les philosophes les plus modestes, ou même les plus sévères, se mettent à la place de Sainville: ne l'admireront-ils pas d'avoir pu résister à cet attrait enchanteur? Ames sensibles, lui pardonnerez-vous d'avoir pu cacher le trouble qui l'agitoit, et de n'avoir pas couru se jetter aux pieds de Zélie?.... Sainville, en effet, se leva sur le champ avec vivacité; mais ce ne fut que pour aller prendre les crayons de pastel. C'est à moi, ma chère enfant, lui dit-il de l'air le plus riant et le plus libre qu'il put affecter, c'est à ma main à finir cet agréable ouvrage. A ces mots, il la fit asseoir vis-à-vis de lui dans un fauteuil pareil à celui qu'elle avoit déja peint; et se servant de tous les traits qu'elle avoit ébauchés: Je vais, dit-il, vous peindre dans une occnpation nouvelle, et je ne peux en choisir une meilleure que celle que vous m'avez paru désirer. Il mit alors dans ses mains un cahier des extraits qu'il avoit faits pour elle; c'étoit celui de l'Histoire de France par l'abbé Velly.

Ne serions-nous pas en droit de soupçonner que Sainville ne vouloit alors fixer les yeux de

Zélie sur son cahier, que dans la crainte d'être trop troublé dans son travail par ses regards enchanteurs? Mais s'il craignoit qu'ils ne lui donnassent quelques distractions, il n'avoit pas assez prévu celles que pouvoit avoir Zélie dans sa lecture. Elle en eut en effet; et quelquefois ses yeux se levoient de dessus son papier, pour chercher ceux de ce papa si cher. Sainville malgré lui quittoit alors son crayon, paroissoit en chercher un autre et ne pouvoit plus se servir du même. Zélie se remettoit promptement à sa lecture. Lisez-vous bien mon écriture, ma chère enfant, lui dit Sainville? (par le seul besoin qu'il se sentoit de lui parler.) Cette question, ce son de voix furent bien agréables pour Zélie; son jeune cœur et sa bouche souffroient d'un si long silence: Ah! mon ami, lui dit-elle, je la lis mieux que la mienne; il n'est aucun trait de votre main qui puisse m'échapper. J'ai relu cent fois les lettres que vous m'écriviez dans vos absences; je les sais toutes par cœur: est-ce que je pourrois rien perdre d'un papa qui m'est si cher? Vous écririez mal exprès, que je vous devinerois encore. Comme Zélie regardoit alors ce papa, sa réponse fut un peu longue. Elle l'eût été bien plus, sans que Sainville eût eu la force de l'interrompre?...... Quoiqu'il peignît avec facilité, quoiqu'il n'eût pas besoin d'exciter le

feu

:u de son imagination, et d'embellir la charmante Zélie par des graces nouvelles, il faut avouer, son ouvrage fût un peu long. Zélie ui faisoit souvent retoucher ce qu'elle avoit eint dans ce tableau : les séances se multilièrent pour le finir; mais elles n'ennuyèrent i le peintre, ni son modéle. Le Corrège eût voué le portrait de Zélie; Dibutadis eût reonnu dans celui de Sainville tout ce qui l'animoit en peignant Polémon.

Sainville, en initiant Zélie dans la connoisance les âges, des nations, et des grands événemens, croyoit avec raison que la plus importante à bien acquérir, est celle de l'histoire naturelle de son pays. Il avoit trop de lumière et de goût, pour vouloir que son élève surchargeât sa mémoire par cette multitude de faits qui se ressemblent tous, et qui ne donnent qu'une pesante et diffuse érudition : il desiroit seulement que Zélie, après avoir fixé dans sa tête ses principales époques, saisît avec sagacité l'esprit, les intérêts, les causes des révolutions qui les avoient successivement amenés. Ce fut donc les mœurs nationales des différens peuples, et sur-tout des François, qu'il se plut à mettre siècle par siècle sous ses yeux; et le choix qu'il avoit fait pour son premier extrait de l'ouvrage de l'abbé Velly, auquel il fit succéder celui du président Hénault, et des mœurs

des nations, réussit selon ses desirs, et plut ass[ez] à l'esprit juste, quoique très-vif de Zélie, po[ur] qu'elle le priât de suivre toujours la même m[é]thode dans ses lectures.

Que de momens heureux pour Sainville [et] pour Zélie, pendant un tems qu'ils ne devoie[nt] déja plus appeller une étude! Ils y donnoient [une] longue partie du jour; et, sans s'en appercev[oir], ils la prolongeoient en se promenant ensem[ble] lorsque Zélie avoit quitté ses cahiers. Animé p[ar] le plus vif et le plus tendre intérêt, étonné san[s] cesse par la facilité qu'elle avoit à saisir des id[ées] nouvelles, l'instruire n'étoit plus un travail pour lui; c'étoit la plus douce occupation qui p[ût] embellir toutes les heures de sa vie. Zélie, de son côté, trouvoit bien des charmes à voir Sain-ville si tendrement occupé d'elle; quoique bien jeune encore, elle étoit capable de la plus forte attention. Le son de la voix de son ami suffisoit pour la captiver toute entière; ses progrès furent égaux à celui d'un sentiment qu'elle croyoit n'être que de l'émulation. Ah! qu'il me sera cher, se disoit-elle souvent, de mériter le nom d'amie qu'il m'a déjà donné! Ne me sera-t-il pas bien honorable et bien doux de pouvoir parler de tout avec lui comme son égale, et comme la compagne de sa solitude.

Cette solitude ne se faisoit sentir à Zélie qu[e]

par un charme si constant et si paisible, qu'elle auroit frémi de la voir finir; et c'étoit de la meilleure foi qu'elle disoit à Sainville d'un ton ingénu: Que je vous plains, mon ami, d'être contraint à faire des voyages qui vous privent du calme et des plaisirs dont nous jouissons ici! Zélie, sans pouvoir s'en douter, lisoit bien dans le cœur de Sainville, en exprimant ce que le sien lui dictoit. Déja Sainville n'imaginoit plus qu'il pût exister d'autre félicité pour lui, que d'être sans cesse avec son élève, de la voir, de l'écouter, et de jouir de la réussite des soins qu'il avoit pris pour elle. Le séjour qu'il fit cette fois à son château fut de plus de six mois; et lorsque dans l'hiver il fut obligé de s'en séparer, sa seule consolation fut de se dire qu'il alloit travailler à de nouveaux cahiers pour elle, lui choisir les instrumens propres à lui donner une notion suffisante de la physique expérimantale; et jamais les adieux de Sainville et de Zélie n'avoient encore été si douloureux qu'ils le furent cette fois. S'il est un père qui connoisse le bonheur d'élever une fille aimable et spirituelle à toutes les connoissances qui peuvent lui donner une vraie supériorité, qu'il apprécie la félicité pure dont Sainville venoit de jouir, et la douleur qu'il dut sentir en la perdant.

De retour à la cour et dans la capitale, Sain-

ville essuya non-seulement les réproches d'Ariste et de Clarice sur sa longue absence, mais il éprouva de nouveaux embarras. Son oncle, toujours occupé du projet de le marier, avoit facilement engagé Clarice à lui faire les mêmes instances. Elle sentoit tout le besoin qu'elle avoit de cet estimable ami. La plus douce et la plus entière confiance s'étoit établie entre Sainville et Clarice; le seul regret qu'il porta près de Zélie, étoit celui d'être séparé d'une véritable amie; et Clarice, trop souvent affligée par la conduite du chevalier de Villers, n'avoit d'autre consolation que d'ouvrir son ame dans celle de l'ami le plus sensible et le plus vertueux. Elle avoit travaillé pendant son absence à déterminer son père à lui faire donner une inspection; mais, quoiqu'une pareille distinction soit honorable, puisqu'elle est souvent la récompense du mérite militaire, Ariste eut la douleur de voir son neveu s'excuser, par quelques raisons plausibles, de l'accepter. Captivé par un sentiment intérieur qu'il n'osoit encore approfondir, de peur de se trouver coupable, Sainville n'étoit déja plus le maître de donner aux occupations, aux voyages d'un inspecteur, un temps qu'il croyoit devoir à perfectionner l'éducation de la fille de son ami.

La sagesse et la raison en imposeront tou-

jours à la frivolité, lorsqu'elles paroîtront sous des traits aimables.... Le chevalier de Villers ne put revoir Sainville sans l'éprouver : il devint plus attentif près de Clarice ; cela lui suffit pour le faire paroître encore plus aimable. Le temps du deuil de cette charmante veuve venoit de finir, et malgré quelques réflexions que l'amitié de Sainville pour elle, lui suggéroit encore, il ne put lui refuser de seconder auprès de son père les premières démarches qu'elle se proposoit de faire pour lui faire approuver qu'elle donnât sa main à Villers. L'un et l'autre trouvèrent bien des oppositions de la part de ce ministre, déjà prévenu contre la conduite souvent imprudente et le caractère léger du chevalier. A la fin, cédant à la tendresse qu'il avoit pour cette fille aimée, se rappelant combien elle s'étoit rendue estimable par ses soins pour le vieux Cléon, et trouvant qu'il étoit juste que l'amour la dédommageât de la perte de ses premières années, il consentit à lui laisser partager sa fortune avec un homme de grande naissance, qui n'avoit contre lui que les petits défauts trop ordinaires aux gens de la cour de son âge. Mais il exigea de sa fille d'attendre encore un an, d'être plus réservée que jamais avec Villers, et même de ne le recevoir que rarement chez elle. Clarice le lui promit en

soupirant : une promesse faite par une femme estimable, au père le plus digne d'être aimé, fut pour elle un serment bien respecté.

Villers se plaignit bientôt à Sainville du changement de la conduite que Clarice observa avec lui. N'en seriez vous pas peut-être vous-même la cause, lui dit-il en riant ? Vous êtes tous les deux bien aimables : vos sentimens l'un pour l'autre paroissent si sérieux et si tendres, qu'il est difficile à la seule amitié d'en faire naître de pareils. Ne seriez vous pas un peu tentée de vous soumettre à présent à la même chaîne qu'il ne tînt qu'à vous deux de porter ?

Sainville, dans la première surprise que lui causoit le propos léger et déplacé de Villers, ne l'avoit pas interrompu : Ne vous lasserez-vous donc jamais, mon cher Villers, lui dit-il avec une sorte d'indignation, de juger le caractère des autres d'après la légèreté du vôtre ? Sachez que ce que vous ne regardez que comme une plaisanterie, m'offenseroit vivement de tout autre que vous. Ah, n'ayez d'inquiétude que sur vous-même ; n'ayez d'autres soins que ceux de mériter un cœur vertueux, prêt à se donner à vous. Mais, quoique tout doive vous assurer que je suis véritablement votre ami, songez que je le suis de Clarice, et que je cesserai d'être le vôtre, si vous manquez aux égards

re vous lui devez, et si par votre faute vous isiez le malheur de sa vie. L'air attendri qu'eut ainville en prononçant ces derniers mots, ne ut inspirer à Villers que le sentiment de la econnoissance : il embrassa tendrement Sainille: Ah! mon ami, lui dit-il, que je me hais quelue fois de n'avoir pas le courage et la raison e vous ressembler! Je sens toute la force, toute a vérité de ce que vous venez de me dire; t je sens encore plus le tort que j'eus, en ntrant dans le monde, de ne m'être pas assez endu maître de mes premiers mouvemens, et l'avoir toujours cédé trop facilement à la première séduction. Vous êtes encore à temps de revenir de ce foible, lui dit Sainville; et l'amour le plus heureux sera votre maître, si vous savez apprécier tout ce qu'il vous destine, et le bonheur d'être aimé par une femme telle que l'aimable et vertueuse Clarice.

Villers, frappé de cette conversation, sentit la vérité qui venoit de parler par la bouche de Sainville. Sa conduite, en effet, près de Clarice, fut pendant long-temps celle qu'elle pouvoit lui desirer : elle l'eût peut-être été davantage, si Sainville, absent depuis plus de six mois de Zélie, et ne pouvent plus résister aux sentimens qui l'entraînoient à son château, ne fût parti pour s'y rendre, bien muni de tout

ce qu'il put imaginer d'utile à l'instruction comme à l'amusement de son élève.

Nous laissons aux lecteurs nés sensibles, le plaisir d'imaginer quel fut le charme de l'entrevue de Sainville et de Zélie : leurs premiers embrassemens, leurs innocentes caresses furent celles d'un père et d'une fille bien tendres, bien enchantés de se revoir. Mais, quel est donc le pouvoir de la beauté !.... Quoique Zélie n'eût encore que quatorze ans, la sienne étoit déjà si parfaite, sa taille élevée et son air étoient si nobles, que bientôt Sainville devint plus timide auprès d'elle. Pour la jeune et charmante Zélie, s'abandonnant avec candeur à tout ce *qu'elle* croyoit devoir à Sainville ; son air fut toujours le même ; son ingénuité, son innocence ne lui permettoient pas de se refuser au plaisir de lui prodiguer bien des caresses, qu'elle ne savoit pas même pouvoir être des faveurs. Sainville eût démenti son système, s'il en eût fait connoître le prix, en ayant l'air de s'en défendre; mais il ne les lui rendoit plus : l'eût-*il osé !...* vertueux autant qu'il l'étoit, lorsqu'il ne pouvoit plus se cacher tous les transports involontaires qu'animoient en lui les plus légères caresses de Zélie ? Dirions-nous que cette situation devint un supplice ? on nous répondroit : *Ah !* qu'il est doux de l'éprouver !.. Non, nous dirons

seulement, que jamais on se trouva dans une situation plus embarassante; et que jamais l'honneur et la probité la plus épurée n'ont combattu si vivement la plus douce des séductions, avec autant de vertu, d'oubli de soi-même, et de succès.

Madame Berrard s'apperçut facilement de la vive impression que les charmes, les propos ingénus et les caresses de Zélie faisoient sur Sainville. La simple reconnoissance, la plus vive amitié même, se disoit-elle aussi quelquefois en observant Zélie, pourroient-elles prendre ce caractère expressif que je remarque dans ses regards et dans tous les momens où Sainville est avec elle ?

L'attention qu'il avoit à ne se trouver jamais avec Zélie qu'en sa présence, la joie qui brilloit dans les yeux de Zélie dès qu'elle ne faisoit encore que l'entendre approcher de sa chambre, tout confirmoit madame Berrard dans ses soupçons: mais la prudente et vertueuse Bonne eût craint d'offenser mortellement l'un, en les faisant paroître, et de trop éclairer l'autre, en lui apprenant à lire dans son cœur.

Le coup étoit enfin porté; Sainville ne pouvoit plus se dissimuler qu'il adoroit Zélie; et sa vertu sevère en étoit si vivement alarmée, que son malheureux cœur éprouvoit tous ces combats cruels et toujours inutiles que rai-

son livre aux grandes passions. Sa dernière ressource étoit de se dire sans cesse, qu'à l'âge de trente-cinq ans il ne pouvoit être aimé des enfans de quatorze, et que l'ingénuité de Zélie qui n'avoit nulle idée de l'amour, qui n'attribuoit aucun prix au ton, à l'air qu'elle avoit avec lui, la portoit seule à s'abandonner aux sentimens de la reconnoissance et de la simple amitié.

Cette défiance de lui-même, cette idée de ne pouvoir être aimé, lui donna quelque assurance contre tout ce qui souvent eût pu convaincre du contraire l'homme le plus modeste; il crut pendant quelque temps encore avoir triomphé de lui-même; mais peut-être n'eut-il pas la force d'examiner si le charme secret qui l'enchaînoit auprès de Zélie n'étoit pas plutôt une passion invincible, que le desir de perfectionner l'éducation de la fille de son ami.

Ce charme cependant se faisoit sentir avec tant d'empire, que Sainville n'eut pas la force d'y resister et de s'éloigner de Zélie. Un seul de ses regards, une seule de ses questions suffisoient pour lui faire oublier qu'Ariste et ses amis se plaignoient de son absence; s'il se refusoit de s'arrêter aux regards de Zélie, il sentoit bien agréablement le devoir de répondre à ses demandes. Ses réponses étoient toujours

longues; on croit n'avoir jamais tout dit à ce qu'on aime.... Les détails dans lesquels il entroit faisoient aussi naître toujours de nouvelles questions; les soirées même les plus longues de l'hiver ne lui suffisoient jamais pour qu'il crût s'être assez bien expliqué dans ses réponses. Minuit sonnoit, il remettoit au lendemain à les finir; et le jour suivant, rempli par les occupations de Zélie, se terminoit toujours par des conversations qui leur faisoient sentir, sans les contraindre, la nécessité, le besoin même qu'ils avoient de se revoir le lendemain.

C'est ainsi que Sainville passa, presque sans s'en appercevoir, deux années de suite dans son château. Pendant ce temps, Zélie avoit achevé de se perfectionner dans tous les talens, les arts et les connoissances. Une taille telle que celle de Galatée, les traits les plus touchans, les graces les plus naïves, seize ans, ces seize ans, que Sainville avoit craint, faisoient de la fille de Dorival la beauté la plus parfaite. Que restoit-il donc à Sainville à faire encore pour elle? Un autre eût cru peut-être qu'il étoit temps de lui faire connoître le bonheur d'aimer; mais Sainville, bien persuadé qu'il ne pouvoit l'être, se trouvoit heureux que Dorival, en partant, eût imposé la loi de cacher à sa fille jusqu'au nom de l'amour.

Cependant, depuis le départ de ce malh
reux ami, Sainville n'en avoit point reçu d
nouvelles : le bruit de sa mort avoit mê
couru. Quelques marins de retour à l'Or
avoient semé le bruit de plusieurs actions sa
glantes qui s'étoient passées dans les Inde, e
dans lesquelles un grand nombre de Fran
étoit péri. Dorival n'est plus, se dit-il, pu
qu'il n'a pas pu donner quelque marque de so
souvenir aux deux personnes qui lui sont les pl
chères. Quel parti me reste-t-il donc à pren
pour celle qu'il m'a confiée, et que j'ai juré d
traiter comme ma propre fille ? Ah ! je ne sen
que trop qu'il est temps que je me serve des
droits de père, avec la fille du malheureux
Dorival. Je me souviens que la seule raison
qu'il nous donna pour élever Zélie dans l'igno-
rance absolue de tout ce qui peut faire naître
l'idée de l'amour, c'est la position où cet am
sans biens, sans ressource, désespéroit qu'elle
pût faire un choix digne d'elle : je suis riche
je peux la doter ; je le dois : il est temps de dé-
voiler ses yeux, de la rendre à la société, de
lui laisser connoître... : oui, de lui laisser senti
que son cœur est fait pour aimer comme ell
est faite pour plaire. Sainville, Sainville ! se dit
il alors avec un sentiment douloureux, seroi
tu donc assez barbare pour laisser ignorer à Z.

qu'il est une suprême félicité pour deux
es vertueuses et tendrement unies? Frémis
le lui cacher plus long-temps par un retour
iminel sur toi-même! Et si vingt ans de plus
ue Zélie te privent de l'espoir d'en être aimé,
'ayes pas l'injustice et l'indignité de dérober
lus long-temps à tous les yeux, dans ton
hâteau, cette charmante fille adoptée par ton
me et par tes sermens? Qu'elle ouvre enfin
es yeux au nouveau bonheur dont elle peut
ouir, et qu'elle lise dans les regards de ceux
qui l'admireront, le même hommage que de-
puis long-temps tu rends en secret à ses charmes.

Les résolutions généreuses sont celles qu'une
ame honnête saisit et suit le plus promptement;
elles portent leur récompense avec elles; en
inspirant un courage presque surnaturel à ceux
qu'elles ont déterminés à les remplir dans toute
leur étendue. Dès ce moment Sainville s'élé-
vant au-dessus de lui-même, prit le parti de
retourner à Paris, de faire une confidence en-
tière à son oncle du sort de Zélie, de son
éducation, de ses projets pour elle, et même
du foible qu'il ne pouvoit arracher de son
cœur. Il savoit aussi que le mariage de Clarice
et du chevalier n'étoit point encore accompli;
quoique depuis trois mois tout parut d'accord
pour le terminer: il se sentit assez sûr de l'a-

mitié de Clarice, qui, depuis plus de trois an étoit maîtresse libre de ses actions, pour e obtenir qu'elle vînt passer quelque temps da son château, lorsqu'elle sauroit tout le besoin qu'il avoit de son secours, pour donner à Zélie les premières notions de la société générale.

Sainville ne se sentoit pas le courage de les lui donner lui-même : uniquement occupé d'exécuter son projet, il ouvrit en partie son cœur à Madame Berrard, après s'être assuré de son secret : il la prévint sur l'arrivée prochaine d'Ariste et de Clarice, la chargea de tout préparer elle même dans l'intérieur du château, sans que Zélie pût s'en appercevoir. Il donna les mêmes ordres au bon-homme Cléante, avec celui de faire tenir sa chaise de poste prête pour le lendemain; et dès le même soir, affectant un air riant avec Zélie, qui se mit à pleurer tendrement en lui tenant les mains pour le retenir, il lui dit qu'une affaire de famille l'appeloit à Paris, et qu'il lui juroit de revenir en peu de jours. Que ferai-je donc en votre absence, dit-elle, en soupirant et tenant toujours sa main? Et quoi, ma chère Zélie; lui répondit-il, n'avez-vous donc pas mille moyens de vous amuser, par la perfection et la variété de vos talens? Oh! mon

cher ami, lui dit elle d'un ton aussi doux qu'ingénu, ce n'est plus la même chose que lorsque je m'occupois à les acquérir : je me disois alors, ce sera par mon application que je posséderai ce nouveau moyen de plaire à mon ami. Non, non, le même intérêt ne m'occupera plus : vous connoissez si bien tout ce que je sais faire! Tenez, mon ami, je sens que les sons de ma harpe et de mon clavecin que vous ne pourrez entendre, ne seront plus que du bruit pour moi; vos cahiers me distrairont!.... Je ne m'occuperai que des traces de votre main. Ah! mon ami, n'imaginez-vous donc pas à quel point je vais être triste et m'ennuyer? Croyez, ma chère enfant, lui répliqua-t-il, que vous trouverez bien des ressources en vous-même. Ah oui! dit Zélie, voilà bien ce qu'on peut dire à son enfant, mais ce n'est pas assez pour une amie. Et ne m'avez-vous donc pas dit que l'amitié nous occupe sans cesse de l'objet aimé? ne me le faites-vous pas asssez éprouver? et si ce sentiment vous étoit aussi cher qu'à votre Zélie, pourriez-vous vous résoudre à la quitter? Sainville frémissoit : les tendres plaintes de Zélie retentissoient dans son cœur. Ah! que la reconnoissance, se disoit-il, a de pouvoir sur une belle ame! que je crains pour Zélie le moment où son cœur s'animera par des sentimens mille fois plus vifs et plus doux encore!

Sainville partit: les regrets de Zélie le suivirent; et son appartement, pour la première fois de sa vie, lui parut être une solitude. Sainville en arrivant à Paris courut chez Ariste; son cœur s'ouvrit à la plus vive tendresse en le revoyant; mais, quelque résolution qu'il eût prise auparavant, le secret le plus cher pour ce cœur ne put s'en échapper. Epargnez-moi vos reproches, le plus sage et le meilleur des hommes, dit-il à son oncle: croyez qu'il n'en est aucun que je ne me sois déja fait. Je ne peux vous rien dire de plus en ce moment, et j'ignore encore moi-même tout ce que j'aurai peut-être à vous dire. Le trouble de Sainville étoit trop marqué lorsqu'il fit cette priere à son oncle, pour ne lui pas faire juger que Sainville se sentoit oppressé par un secret qu'il renfermoit dans son cœur. Il en eut pitié: la vraie philosophie compâtit toujours à la foiblesse des autres. Il ne pressa point son neveu par des questions embarrassantes, et lui promit d'attendre sans impatience qu'il s'ouvrît plus entièrement à lui.

En sortant de chez Ariste, Sainville courut chez Clarice, qui ne s'occupa dans le premier moment que du plaisir de le revoir, et dont la discrétion fut la même que celle d'Ariste, dans les questions qu'elle auroit pu lui faire sur le long séjour qu'il avoit fait dans son château. Dans les

termes

ermes où Sainville savoit qu'elle étoit avec le hevalier de Villers, il fut surpris de ne le point rouver auprès d'elle, et ne put s'empêcher de ui demander s'il étoit à Paris. Clarice rêva quelques instant avant que de lui répondre; et ne put s'empêcher de soupirer en lui disant: Il vint hier au soir prendre congé de moi, pour un mois: il m'a dit qu'une revue d'inspecteur, à laquelle il ne s'attendoit pas, le forçoit à partir pour la Gascogne où son régiment est en garnison. Je le crois, je dois le croire, et je trouverois au dessous de moi de faire épier ses démarches, pour savoir le vrai motif de ce voyage.

Sainville dit mille choses galantes à sa cousine sur toutes les raisons qui devoient l'assurer de l'amour du chevalier; mais il ne put réussir à la tirer de la rêverie et de l'air sérieux qu'elle avoit pris pour lui répondre.

Sainville eût été bien surpris et bien embarrassé, lorsqu'il parloit à son oncle et dans son entretien avec Clarice, s'il eût pu croire que, quoiqu'ils ne sussent que très imparfaitement son secret, quelques rapports qu'on leur avoit faits depuis quelques jours leur avoient donné bien des soupçons sur la longue absence qu'il venoit de faire.

On peut se souvenir de plusieurs traits du caractère de Dorimène, qui feront croire sans peine

qu'elle dut être très-piquée de s'être vue quittée si brusquement par le chevalier de Villers. Dorimène avoit au suprême degré cette espèce de curiosité qui naît presque toujours du vuide de l'esprit, et du desir d'intéresser la société par un récit, souvent très-infidèle, des nouvelles courantes. Quelque propos de domestiques sur la liaison intime de Sainville avec Clarice et le chevalier de Villers; lui firent soupçonner que le procédé de ce dernier pouvoit être une suite des conseils de son ami. Sainville lui parut être le plus coupable vis-à vis d'elle, et ce fut de lui qu'elle chercha l'occasion de se venger. Elle sçut qu'un valet intriguant, que son indiscrette curiosité avoit fait renvoyer du château de Sainville par ordre de madame Berrard, cherchoit une nouvelle condition; elle ne balança pas à le prendre à son service. Ce fut par son rapport qu'elle sut que Sainville tenoit une jeune personne, belle comme un ange, renfermée dans son château. On est incertain, lui dit-il, si celle qu'il dérobe à tous les regards est sa propre fille ou sa maîtresse: je n'ai pu que l'entrevoir un seul jour que des maçons réparoient le chapiteau du grand mur du jardin: je montai sur leur échelle pendant qu'ils étoient allé diner: j'apperçus une très-jeune et très-jolie fille, qui, pendant leur absence, se promenoit avec une espèce de gou

vernante. La jeune personne, occupée à cueillir des fleurs, ne put me voir, mais celle qui l'accompagnoit m'apperçut, me reconnut sans doute, et, dès le lendemain, le concierge me donna mon congé.

Ce rapport fut plus que suffisant pour que Doriméne trouvât de quoi forger une histoire; et la surchargeant des embellissemens que le desir de nuire à Sainville lui dicta, le chevalier de Villers fut un des premiers qu'elle choisit pour la faire courir, connoissant son indiscrétion et sa légéreté. Cependant Villers se garda bien de la divulguer; il aimoit trop Sainville pour contribuer à lui donner un travers; mais sur le récit qu'il voulut entendre de la bouche du nouveau domestique de Doriméne, mille idées romanesques s'emparèrent de sa tête légère; et connoissant la sagesse de Sainville, la première fut, que celui-ci cachoit dans son château le fruit de quelque mariage clandestin; que le refus qu'il faisoit de se marier, étoit pour assurer une grande fortune à cette enfant; et que le temps qu'il passoit dans son château, renfermé près d'elle, étoit pour veiller lui-même à son éducation. C'est d'après la fable que Villers venoit de se forger, qu'il ne crut point faire une indiscrétion, en n'en parlant qu'aux deux personnes qu'il savoit aimer Sainville le plus tendrement. Ariste et Clarice furent

bientôt informés par lui, de la prétendue découverte qu'il venoit de faire. L'un et l'autre rejetèrent bien loin le rapport du domestique, qu'ils ne regardèrent que comme la plus noire calomnie; mais tel est son effet ordinaire, l'orsqu'une nouvelle circonstance semble lui donner quelque poids, que le plus sage en est ébranlé. Cependant Ariste se garda bien de le faire connoître à Sainville; mais il se proposa dès ce moment, d'aller surprendre Sainville dans son château, dès qu'il y seroit de retour, pour se mettre à portée de vérifier par lui même ce qui pouvoit avoir servi de fondement à cette histoire.

Il en fut de même de Clarice; et celle-ci, dont la curiosité peut-être étoit encore plus vive, se rendit à la première demande que Sainville lui fit d'y venir passer quelques jours avec lui.

Quelque confiance qu'on ait pour un oncle, on en a quelquefois encore plus pour une amie, sur-tout lorsque la confidence qu'elle a fait du secret de son cœur, donne l'assurance de lui dire le sien.

Sainville crut avoir besoin de la présence de Zélie pour attendrir Ariste sur l'état de cette malheureuse enfant, et pour lui faire approuver non-seulement ce qu'il avoit déja fait pour elle, mais la résolution qu'il avoit prise de la doter d'une

partie considérable de son bien, au moment de la faire paroître dans le monde, et de la rendre maîtresse de sa destinée, en la mettant en état de faire un bon choix.

Il n'eut pas le même embarras avec Clarice; et dès qu'elle lui fit entrevoir qu'elle avoit quelque légère connoissance de celle qu'il élevoit dans son château, il ne balança plus à lui faire une confidence entière. Ce fut les larmes aux yeux qu'il commença par lui raconter tous les malheurs de Dorival; la mort de son épouse, son combat contre Valcourt, et le moment terrible où, prêt à s'expatrier pour toujours, son malheureux ami, remettant sa fille entre ses bras, avoit exigé de lui de l'élever dans la plus obscure retraite, et de la séparer de tout ce qui pourroit troubler la tranquillité de son cœur.

Et! croyez vous donc être sûr d'avoir réussi, mon cher cousin, lui dit elle en le regardant fixément? Zélie a seize ans; vous avez formé son cœur et son caractère; elle vous doit tout; elle n'a vu d'autre homme aimable, que vous. Ah! seroit-il possible qu'elle fût insensible pour celui que le goût et la raison auroient dû lui faire préférer même au milieu du plus grand monde? Et vous même, mon cher Sainville, avez-vous pu vous défendre d'être sensible aux dons qu'elle a reçus de la nature, et à toutes les perfections

qu'elle rassemble et qui sont votre ouvrage ? Ne cherchez point à sonder mon cœur, lui répondit Sainville en soupirant. Ah ! ma chère cousine, aidez-moi plutôt à m'empêcher d'y lire moi-même. Vous connoissez mes principes, et je préférerois la mort au malheur de les démentir. Non, je n'ai point l'amour-propre de me flatter qu'avec vingt ans de plus que Zélie, je puisse encore lui plaire ; et je me regarderois comme le plus lâche de tous les hommes, si j'abusois de sa reconnoissance, et si je la trompois au point de ne la pas mettre à portée de faire un meilleur choix. C'est de vous, de votre prudence et de votre amitié, que j'attends le service essentiel de commencer à faire connoître le monde à Zélie : C'est en vos mains que je desire la remettre au moment qu'elle y paroîtra ; et vous serez la première à qui Zélie dévoilera les sentimens d'un cœur encore trop ingénu pour qu'elle puisse vous les dissimuler. Je ne dois, en ce moment, me regarder que comme son père ; et lorsque je l'aurai dotée, c'est à vous que je remettrai tous mes droits sur le reste de sa destinée. Clarice fut très-touchée de la haute estime que Sainville avoit pour elle, et l'assura que, dès ce moment, elle vouoit à Zélie l'amitié d'une sœur aînée, qui se rendroit digne de la confiance qu'elle auroit en elle.

Sainville eût balancé peut-être à lui demander

ans quels termes elle en étoit alors avec le che-
alier de Villers, mais elle-même le prévint.
Hélas ! dit-elle, je crois souvent qu'il m'aime,
et j'avoue que j'ai toujours la foiblesse de le
lesirer; mais que de raisons ne me donneroit-il
pas de rompre entièrement avec lui, si je ne
savois que, souvent emporté par une imagination
trop vive, sa légéreté ne tient qu'à son caractère,
et ne prend rien sur ses sentimens ! Vingt fois je
l'ai vu pleurer à mes genoux, et détester tout
ce qui pouvoit me déplaire; mais à la fin on se
lasse de pardonner. Il est temps qu'un mariage,
depuis long-temps presque annoncé dans le pu-
blic, s'accomplisse ou se rompe. Mon père me
presse même aujourd'hui de ne pas porter plus
loin l'épreuve qu'il m'avoit demandée; et je suis
décidée, au retour du voyage que Villers fait en
Gascogne, ou de lui donner ma main, ou de le
bannir à jamais de ma présence. Je ne peux
m'empêcher de vous dire même que j'ai quel-
ques noirs pressentimens, et que son départ
précipité pour son régiment me donne des
soupçons que je chasse avec peine.

Sainville lui dit tout ce qui lui parut propre à
la rassurer, quoiqu'il ne fût pas lui-même sans
inquiétude, connoissant le goût que le chevalier
avoit pour toutes les aventures nouvelles qui
rioient à son imagination.

Pendant que le peintre s'occupoit à donner dernières touches, un homme, que le cheva connoissoit pour appartenir à Sainville, vint demander tout haut, si la copie du tableau q lui avoit remis étoit faite. Le peintre eut l embarrassé, remit le domestique au lendem matin, et lui dit qu'il attendoit l'ouvrier qui voit ferrer et fermer la caisse. Il n'en fallut p davantage pour exciter dans Villers la plus vi curiosité. Le peintre se laissa long-temps press mais, n'ayant rien à refuser à l'homme de cour qui lui faisoit faire le plus de portraits dan une année, et qui l'avoit accrédité chez un grand nombre de jolies femmes, il lui fit prêter un serment qui lui coûtoit peu dans ses fréquentes intrigues, et lui laissa voir un tableau dans lequel il reconnut bientôt Sainville assis près d'une table, vis-à-vis une jeune personne de l'âge et de la figure d'Hébé. Villers ne put admirer tant de charmes sans en être vivement ému ; mais du bruit que l'on fit à la porte obligea le peintre à renfermer sur le champ le tableau, qu'il n'eut le temps de voir qu'un instant. L'idée charmante qu'il en conserva se rapportant au rapport de Dorimène, il ne balança plus à se livrer à la suite du projet qu'ils avoient formé de concert.

Il feignit d'être forcé d'aller joindre son régiment ; et bien instruit, par le laquais chassé de

ıez Sainville, du jour que celui-ci devoit arri-
:r à Paris, il partit, suivi d'un ancien domes-
que qui le servoit depuis long-temps dans ses in-
igues, après avoir envoyé en avant celui sur
quel il comptoit pour diriger sa marche.
Sainville suivit Clarice dans un voyage qu'elle
t à Versailles pour voir son père, avant celui
u'elle se proposoit de faire à son château. Le
ıinistre fit des reproches obligeant à Sainville
ır sa longue absence : Quelque mérite que l'on
it, lui dit-il, il ne faut point se laisser oublier
la cour, où beaucoup de gens à prétentions
herchent à s'ancrer. Ces sortes de gens ne crai-
nant pas les dégoûts, n'ayant point de réputation
aite, risquent tout pour parvenir. Quelques-uns
éussis sont à percer, et souvent ils enlèvent à ceux
le votre ordre les récompenses qui ne devroient
être accordées qu'au mérite généralement re-
connu. Vous connoissez, monsieur, quels sont
mes sentimens pour vous ; j'espère n'être pas
long-temps sans vous en donner des preuves.
Sainville fut très-touché de cet accueil ; et le
moment d'après, voyant que le ministre tiroit sa
fille à part, et lui parloit d'un air satisfait en jet-
tant de temps en temps ses regards sur lui, son
premier soupçon fut que le père de Clarice desi-
roit lui faire obtenir un gouvernement qui va-
quoit alors, et que ses pères avoient long-temps

possédé ; mais qu'il croyoit ne devoir pas mander, n'étant encore que maréchal de ca

Sainville ne se trompoit point, en présum que le père de son amie avoit pensé de lui mê à lui faire accorder ce gouvernement ; mais étoit bien éloigné d'imaginer tout ce qu'il av déja fait pour lui. Ce fut vainement qu'il pre Clarice de lui faire part de la conversation as longue qu'elle venoit d'avoir avec son pére : J n'ai point de secret dans le cœur, lui dit-elle d'u air riant, dont vous ne soyez le dépositaire ; ma je dois respecter celui de mon père, et le sermen que j'ai fait de le garder. Peut-être, ajouta-t-elle, en devinez-vous une partie, si vous croyez qu'i vous desire le gouvernement qui vient de va quer ; mais je dois me taire sur le reste, le suc cès en étant encore assez incertain, pour que nous vous sauvions les regrets de n'avoir peut-être conçu qu'une vaine espérance.

Nous croyons pouvoir être moins discrets que Clarice, et prévenir nos lecteurs sur l'évé nement le plus inespéré prêt à combler tous les vœux de Sainville.

Le ministre avoit conservé précieusement le mémoire que Sainville avoit écrit en faveur de Dorival ; et dont il avoit promis de faire usage s'il pouvoit en trouver l'occasion et le moment favorable.

Nous savons que Dorival s'étoit embarqué sur 'aisseau d'un galant homme capable de recon- issance, dont la destination étoit pour la côte Coromandel. Un gros temps ayant obligé ce pitaine de relâcher à l'île de Bourbon, il y ouva tous les militaires et jusqu'aux habitans us les armes, et dans la crainte qu'une nation, ujours ennemie de notre commerce, toujours 'ête à violer les anciens traités pour établir la ipériorité du sien, ne vînt les attaquer avant u'ils eussent achevé des fortifications qu'ils ommençoient d'élever pour mettre cette île fer- le à l'abri de toute insulte. Le gouverneur étoit verti que plusieurs comptoirs François avoient té insultés, et formoit à la hâte quelques corps le troupes pour se défendre. Le seul aspect de eurs armes fit sentir à Dorival qu'il étoit né pour es porter, enflamma son courage, et lui fit re- garder une mort glorieuse comme le terme le plus desirable de ses longs malheurs. Il fit facile- ment passer dans le cœur du capitaine et de son équipage, le même zèle dont il se sentoit animé. Le capitaine et Dorival prévinrent le gouverneur en lui conduisant soixante hommes d'élite bien armés, et demandèrent qu'il les plaçât dans le poste où leur service pourroit être le plus utile, ce qui sur le champ leur fut accordé.

Deux jours s'étoient à peine écoulés lorsqu'ils

apperçurent au clair de la lune trois gros vaisseaux qui jettoient l'ancre à demi-portée de canon d'une anse dont l'abord étoit facile, et qu'ils étoient chargés de défendre, n'ayant pu former encore qu'un léger retranchement de terre et de fascines; bientôt six grosses chaloupes pleines de soldats dont la lune faisoit briller les armes, furent détachées de ces vaisseaux, et voguèrent vers l'anse pour y descendre. Le capitaine et Dorival firent cacher leur petite troupe derrière leurs légers parapets, après avoir braqué deux pierriers chargés de mitrailles contre l'anse sur laquelle les ennemis devoient descendre; c'est après avoir fait ces dispositions qu'on attendit les ennemis en observant le plus grand silence.

Lorsque les six chaloupes furent entrées dans l'anse, et que deux cens hommes qu'elles portoient furent descendus en confusion sur le rivage du fond de l'anse, le capitaine et Dorival firent partir en même-temps les deux pierriers; et les soixante hommes se levant en criant, tue! tue! vive le roi! la mort et la terreur portèrent un tel désordre dans cette troupe, qu'abandonnant ses armes, elle ne pensa plus qu'à se rejetter dans les chaloupes pour s'enfuir et regagner les vaisseaux. Mais deux nouvelles décharges des pierriers ayant fracassé trois de ces chaloupes, une autre ayant été submergée par l'affluence de

x qui s'y jettoient, deux seules parvinrent à
tir de l'anse pour regagner leurs vaisseaux.
cris affreux de ceux qui périssoient à cha-
instant, et la lueur du feu continuel que
oient les François, ayant dirigé celui des
sseaux, ils tirèrent plusieurs bordées de leur
illerie sur la côte; mais ce feu, qu'ils firent
hasard, ne fut funeste que pour le capitaine,
quel Dorival eut la douleur de voir emporter
tête à côté de lui.

L'alarme avoit été promptement portée dans
ute l'île; des feux avoient été allumés de toutes
rts; et les ennemis ayant connu que leur entre-
ise étoit manquée, dès qu'ils eurent rembarqué
peu de soldats qui revinrent à bord, ils mirent
la voile, et disparurent de la vue de l'île avant
pointe du jour. Dorival ayant fait une sortie
u retranchement au moment où les ennemis
toient en désordre, avoit fait un grand nombre
e prisonniers, avec lesquels il revint triomphant
u fort principal, et fut reçu du gouverneur avec
ous les éloges qu'il méritoit.

Le gouverneur fit partir sur le champ une cor-
ette légère, pour avertir le commandant géné-
al de l'Inde de l'attaque imprévue qu'il venoit
l'essuyer; et dans son récit, il fit le plus grand
éloge de la prudence et de la valeur de Dorival,
auquel il devoit, disoit-il, de n'avoir pas été sur-

pris. Il en écrivit dans les mêmes termes dans rapport qu'il fit au ministre, et qu'il lui fit pas par un vaisseau qui retournoit en Europe. Ce même ministre étoit le père de Clarice; il fut très-surpris de trouver le nom de Dorival dans le rapport du gouverneur; mais il n'imagina pas que ce pût être le même que celui pour lequel Sainville et le marquis de Villers s'intéressoient si vivement; cependant il eut l'attention de placer cette lettre dans le même carton où le mémoire qu'ils avoient fait en sa faveur étoit conservé.

Le gouverneur fit rendre tous les honneurs militaires au brave capitaine de vaisseau qui venoit de mourir en le défendant. Il récompensa magnifiquement le détachement de son équipage; et présentant une riche épée à Dorival: Je vous offre, lui dit-il, monsieur, le seul présent que je trouve digne de vous ; c'est au meilleur et au plus grand monarque de l'Europe à récompenser la belle action que vous venez de faire.

Dorival, quoique pénétré de douleur, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit tenir les comptes de l'ami qu'il venoit de perdre, dans le meilleur état ; et tout l'équipage du vaisseau s'étant assemblé, il fut élu tout d'une voix pour en prendre le commandement, et le conduire dans l'Inde.

Ce fut avec le plus grand regret que le gouverneur

ur de l'île de Bourbon vit partir Dorival, qui, ;on les ordres qu'il avoit trouvés parmi les pa- ers du capitaine, devoit se rendre à la côte de romandel. En arrivant dans un des ports du yaume de Golconde, il dépécha l'un des offi- ers de son vaisseau pour faire part de son arri- ;e au général François, prendre ses ordres, et iip orter une lettre particulière dont le gou- ;rneur de l'île de Bourbon l'avoit chargé.

Ce seroit ici le moment de rendre à ce général : juste tribut des louanges qu'il mérite; mais ous ne ferions que répéter ce que l'histoire con- icrera dans les fastes de la nation, ce que la ilousie de nos voisins est forcée d'avouer, et e que l'amour et la vénération des Indiens se laisent à répéter sans cesse.

Lorsque M. de Bussy reçut la lettre du gouver- ieur de l'île de Bourbon, qu'il avoit fait lui- nême placer dans cette île, comme un brave fficier dont il connoissoit l'intelligence et l'in- :égrité, cet habile général soutenoit alors, à la :ête d'un corps d'Européens, les intérêts du puissant Nabab Salabet-Zingue contre les ar- mées réunies de plusieurs autres Nababs, ses vassaux, que les Anglois avoient secettement portés à se révolter contre lui.

Sur les plus amples détails qu'il reçut de l'ac- tion qui s'étoit passée dans l'île de Bourbon, il

s'attendit à voir bientôt une rupture ouverte
tre deux nations qui ne pourront s'accord
mais ensemble sur le même continent, et qui le
ront rarement sur les mers des deux hémisp
res. La valeur du détachement que Dorival a
commandé, l'intelligence dont celui ci ve
de donner des preuves, firent desirer vive
à M. de Bussy d'attirer d'aussi braves gens d
ses troupes d'élite. Il écrivit à Dorival; et rien
lui fut plus facile que de gagner un homme q
brûloit déja de servir sous ses ordres. Dori
après avoir chargé le marchand le plus généra
ment estimé de tout ce qui regardoit le com-
merce de son vaisseau, détermina sans peine le
même détachement qu'il avoit déja commandé;
ce fut à sa tête que, peu de jours après, il joi-
gnit l'armée de Salabet-Zingue, ou plutôt celle
qui regardoit M. de Bussy comme son unique gé-
néral. L'action brillante que Dorival avoit faite
l'ayant annoncé comme un officier de la plus
grande distinction, on le mit bientôt à même
d'en donner de nouvelles preuves. Aucun des
détachemens que le général lui fit commander
ne rentra dans le camp sans un succès brillant,
qu'il devoit autant à sa prudence qu'à sa haute
valeur; et l'une et l'autre étoient bien néces-
saires à tout officier qui desiroit de se distinguer
dans une armée où plusieurs chefs de la plus

ınde réputation combattoient depuis plusieurs mpagnes. Celle-ci finit glorieusement pour . de Bussy, comme celles qui l'avoient prédée. Salabet-Zingue soumit une grande partie ses vassaux rebelles, et remit à la campagne ivante la conquête de Visigapatnam qu'il préméditoit.

Ce fut pendant cet intervalle, que les riches ıisseaux de la compagnie des Indes, qui parrent pour débarquer à l'Orient, apportèrent u ministre les journaux de la dernière campagne de monsieur de Bussy, l'une des plus glorieuses qu'il eût encore faite. Le ministre fut surpris de voir sans cesse le nom de Dovival dans le récit des actions les plus heureuses et les plus brillantes, et ne le trouva jamais sans une apostille de la main du général, qui parloit de cet officier comme de l'un des plus utiles et des plus audacieux qu'il eût dans son armée.

La prudence du ministre ne lui permit pas encore de se déterminer à parler en faveur de ce Dorival, qu'il commençoit cependant à soupçonner d'être le même que son combat avec Valcourt avoit fait condamner à perdre la tête; il se contenta de dire hautement que, quel que pût être cet officier, il étoit digne des plus grandes récompenses. Cependant il écrivit une lettre secrette à monsieur de Bussy,

dans laquelle il le chargeoit de savoir de I
rival même la vérité des motifs qui l'avoi
fait paser dans l'Inde.

On sait qu'il faut près de trois ans p
avoir réponse de ces pays éloignés par l
vaisseaux de la compagnie, et près de qu
s'étoient écoulés depuis que Dorival étoit pa
Le ministre, dans l'incertitude où lui même
trouvoit encore, craignit également de donn
de fausses espérances à Sainville, et de réveill
l'animosité de ceux qui vouloient venger la
mort de Valcourt.

Cependant la flotte Françoise qui devoit re-
tourner dans l'Inde ayant été retardée ass
long-temps dans nos ports, ce ne fut qu'au
bout de deux ans que monsieur de Bussy reçu
la lettre secrette du ministre, et pendant ces
deux ans il s'étoit passé bien des événemens
dans l'Inde. Occupé de la conquête de Visiga-
patnam, le général François s'étoit approché
de la province de Bobili qu'il lui falloit tra-
verser pour aller remplir son projet. Une des
villes les mieux fortifiées qui fussent dans l'inde,
et portant aussi le nom de Bobili, défendoit le
seul passage par lequel l'armée de Salabet-Zin-
gue pût pénétrer. Monsieur de Bussy crut d'a-
bord que le Gémidar, gouverneur de Bobili,
ne balanceroit pas à le laisser passer dans sa

ce, et détacha l'un de ses premiers officiers
ır en faire la demande.

Le Gémidar, se voyant trop foible pour
endre sa place contre l'armée formidable de
abet-Zingue, eût peut-être accordé le pas-
ge, mais il savoit que monsieur de Bussy avoit
ı ennemi mortel Eder-Zingue pour Divan,
remier secrétaire). Il crut qu'Eder-Zingue
oit l'auteur du projet qu'avoit fait monsieur
Bussy de passer par Bobili; et le connois-
nt pour être le plus cruel et le plus vindicatif
tous les hommes, il ne douta pas qu'il ne
isît cette occasion de le détruire avec toute
famille qui se trouvoit rassemblée dans la
lace.

Le Gémidar ne s'étoit point trompé dans ses
oupçons; depuis long-temps Eder-Zingue ani-
ıoit contre lui le général François; et lorsque
officier vint lui rendre compte que le Gémidar
ıe vouloit accorder le passage qu'à des condi-
ions révoltantes pour l'honneur de ses armes,
Eder-Zingue sut persuader aux François que
le Gémidar n'avoit fait ces propositions que
pour accomplir plus facilement une trahison
qu'il avoit projetée.

Le général n'hésita plus à faire sommer le
Gémidar d'ouvrir ses portes, et de laisser un
passage libre à l'armée qu'il commandoit. La

réponse fut qu'il étoit prêt à se défendre ; qu'il s'enterroit plutôt sous les débris de la place, que d'obéir.

Il eût été trop long et trop dangereux à M. de Bussy qui vouloit accomplir son pr... et faire redouter son nom aux Nababs voi... de chercher un autre passage ; et sur la sec... sommation qu'il fit faire, et qui n'eut pour ré-ponse qu'une salve à boulets qui partit des remparts, il investit la place, et faisant avan... sa grosse artillerie, il fit ouvrir la tranchée la nuit suivante.

Le siège fut long et très meurtrier ; ce ne fut qu'avec beaucoup de pertes et d'atta... qu'on parvint à ruiner les défenses de la pla... sur lesquelles on se logea pour donner un as... général. Ce fut alors que les Marates et les Cypahis de Bobili, voyant qu'ils ne pouv... plus défendre la ville, prirent la résolu... cruelle et désespérée de massacrer leurs fem... leurs enfans et leurs vieillards, pour les em... cher de tomber dans les mains du vainq...

Le fils et le neveu de Gémidar s'étoient ma-riés l'année d'auparavant avec les deux ... d'un Mabab voisin. Ils adoroient leurs jeu... épouses, mais ce fut envain qu'ils voul... les défendre. Le massacre avoit commencé p... la maison du Gémidar même ; et lorsque ...

et son neveu accoururent de leurs postes ır défendre celles qui leur étoient si chères ; les trouvèrent noyées dans leur sang; et ssitôt trempant la pointe de leurs catarys (1) ns leur sang, ils se jurèrent l'un à l'autre de nger leur mort sur Eder-Zingue. Aussitôt se robant à ce spectacle affreux, ils coururent renfermer dans le fort avec les cruels Marates ıi, baignés du sang de leurs proches, venoient livrer la ville aux flammes.

Les François entrèrent sans résistance dans obili. Le spectacle qui les frappa de toutes ırts, les saisit d'horreur, enflamma leur courux; et sans attendre l'ordre du général, ils olèrent au fort pour s'en emparer, et punir s Marates de l'action féroce qu'ils venoient 'exécuter.

Dorival, à la tête de ses soixante hommes, e joignit à M. le comte d'Arambures (2) et à I. Brandt (3); ils volèrent ensemble à la porte

(1) Poignards.

(2) M. d'Arambures, frère de celui du même nom ; eçut un coup de fusil au travers du corps à cet assaut, lont heureusement il guérit.

(3) M. Brandt, gentilhomme Ecossois de très-bonne maison, élève et neveu de M. Maklaurin, et presque aussi savant que cet homme célèbre, étoit d'une famille attachée à la maison Stuart. Il s'étoit très-distingué dans la

du fort, que les Marates n'avoient pas eu temps de terrasser. Deux canons à la Suéd[oise] que leurs soldats avoient traînés, suffirent p[our] fracasser une partie des ais de la porte; et to[us] les trois se jetant l'épée à la main par cette o[u]verture, firent reculer les Marates effrayés [de] leur audace, et donnèrent un libre accès au[x] braves grenadiers qui les suivoient.

Les Marates, en se retirant, firent une d[é]charge générale de leurs armes; le comte d'A[s]rambures tomba percé de part en part, [et] l'intrépide Brandt fit encore tomber sous se[s] coups un officier Marate qui venoit de le ti[rer] et de le blesser à mort. Les Français, furieu[x] de voir leurs chefs expirans, suivirent Dorina[l] qui n'avoit eu que ses habits percés par le[s] balles, ou par les zaguayes. Tout fut mis à

guerre que le prince Edouard avoit soutenue en Ecosse; après la bataille de Culloden, il fut obligé de se réfugier en France. Il me donna la préférence pour vivre chez moi, comme dans une seconde famille. Après six ans de la plus tendre union, je fis passer aux Indes mon estimable ami, comme chef d'une brigade qu'on envoyoit à M. de Bussy. Prêt à recueillir les fruits de sa valeur et de ses talens supérieurs, il reçut trois coups à cet assaut, dont il mourut le lendemain; et c'est de M. de Bussy même que j'ai reçu l'aigrette enrichie de pierreries que mon ami portoit à son bonnet militaire, et qu'il avoit prié M. de Bussy de me remettre, en expirant dans ses bras.

nort, et méritoit de l'être; le fils et le neveu lu Gémidar, furent les seuls qui s'échappèrent par une poterne au massacre général de la garnison. Ils s'enfuirent par des routes qu'ils connoissoient, dans un bois voisin, où tous les deux se cachèrent, et où la rage dans le cœur ils se rappellèrent leur serment de se venger d'Eder-Zingue, et se préparèrent à l'exécuter.

Les Parias et les Koulis sont les dernières castes qui soient parmi les Indiens; il leur est défendu de porter des armes, et leur habillement même les distingue en annonçant l'avilissement auquel ils sont réduits. Les deux beaux-frères s'étant déguisés sous ces habits, se glissèrent la nuit dans le camp François, où ne donnant aucun ombrage, il leur fut facile de pénétrer jusqu'à la tente où couchoit Eder-Zingue, qu'ils trouvèrent écrivant quelques dépêches dont le général l'avoit chargé. Que viennent faire ces chiens dans ma tente, dit Eder-Zingue? Te punir, traître, lui répondirent-ils; reconnois le fils et le neveu du Gémidar de Bobili, et reçois la mort de leur main. A ces mots, tirant leurs catarys, ils les plongèrent à plusieurs reprises dans son sein, se retirèrent sans être reconnus, et marchant le reste de la nuit et tout le jour suivant, ils arrivèrent épuisés par la douleur et par la fatigue chez

le Nabab dont ils avoient épousé les fil[...]
Ce vieillard qui étoit plongé dans la doul[...] la plus amère ; il venoit d'apprendre le massac[...] affreux que les Marates avoient fait dans Bob[...] à peine put-il dans le premier moment reconn[...]tre ses gendres sous les vils habillemens qu'[...] avoient pris. Quoi! vous vivez encore, homm[...] insensibles, leur cria-t-il! Où sont vos épouse[...] que venez vous faire ici? Te raconter nos mal-heurs, lui dirent ils, écoutes et frémis!... A ces mots, ils lui peignirent toute l'horreur du mome[...] où volant au secours de ses deux filles, ils les avoient trouvées massacrées prés du corps sa[...]glant du Gémidar, auquel les Marates avoi[...] fait le même traitement, ce vieillard ayant vo[...] les défendre. Ah ! s'écria le vieux Nabab, j'a-vois toujours bien prévu que le cruel et traître Eder-Zingue animeroit les François contre no[...], Quoi! serez-vous assez lâches pour vivre sans le punir? Crois-tu donc, lui répondirent-ils, que nous aimions assez la vie pour survivre à nos épouses? mais devions-nous mourir sans les ven-ger? Vois ces catarys. A ces mots, tous les deux les levèrent; nous les avons trempés à plusieurs reprises dans le sang du traître Eder-Zingue, et ce sont eux qui vont nous délivrer du malheur de vivre!.... A ces mots, tous deux plongè-rent ces poignards tranchans dans leur sein, et

ombèrent morts aux pieds du vieux Nabab, qui se précipita sur eux pour les embrasser, en s'écriant : Ah ! je reconnois des fils dignes de moi. Le Nabab arrache alors les deux catarys de leur sein, et les plonge à la fois dans le sien.

Telle fût la scène cruelle dont la prise de Bobili fut suivie. L'humanité de M. de Bussy, lorsqu'il en fut informé, le rendit encore plus sensible à la mort funeste de ces Princes Indiens et de toute leur famille qu'à la nouvelle gloire qu'il venoit d'acquérir en forçant un passage qu'il auroit facilement évité sans les perfides conseils d'Eder-Zingue.

Les nouveaux succès des armes de Salabet-Zingue, soumirent à ce Prince presque toute la grande persqu'île de l'Inde, et ce succès qu'il devoit en entier à la valeur et à la conduite du Général François, porta ce souverain à l'élever au même rang, en lui donnant le titre et le pouvoir de Nabab dans ses Etats.

Dorival avoit partagé sa gloire, et le nouveau Nabab étoit trop généreux pour n'en pas faire mention dans le compte qu'il devoit rendre à la Cour de France, dès qu'il pourroit faire partir des vaisseaux pour l'Europe. Mais ayant besoin du petit nombre de ceux qu'il avoit alors pour contenir les Anglois qu'il jugeoit n'attendre que le moment de l'attaquer, il se passa plus de deux

ans avant que la Cour de France pût être informée de ses dernières victoires. Dorival continuant toujours à se distinguer par plusieurs actions brillantes, avoit depuis trois campagnes mérité l'estime, la confiance et l'amitié du Nabab François. Ce fut après ce temps que celui-ce reçut la lettre secrette du ministre; et sur le champ il s'enferma dans sa tente avec Dorival, et la lui communiqua. Sa surprise fut extrême en voyant cet homme si ferme dans les plus grands périls, s'attendrir et verser un torrent de larmes. Hélas! il les donnoit à la perte d'une épouse adorée qu'il ne pouvoit oublier, et à la cruelle, séparation à laquelle il s'étoit abandonné en s'expatriant, en abandonnant sa fille et quittant son meilleur ami. S'étant à la fin un peu remis, il fit un libre aveu de son combat contre Valcourt, et des justes motifs qu'il avoit eus de punir ses calomnies, et le dernier outrage qu'il en avoit essuyé. Le général n'osa lui rien promettre; mais il s'attacha plus que jamais à calmer sa douleur, et même à lui faire naître l'espérance de revoir un jour sa patrie. On croira sans paine que la réponse qu'il fit au ministre fut si glorieuse pour Dorival, et confirma si bien tout ce que Sainville avoit écrit en sa faveur dans le mémoire qu'il avoit présenté pour lui,

ue M. de Bussy ne douta presque pas qu'il e reçût des ordres bien favorables pour Doival au retour des vaisseaux qu'il dépêchoit n France.

Vers la fin du long intervalle qui se passa sans que M. de Bussy reçût des nouvelles de la Cour, e général François donna des ordres secrets à Dorival pour aller à Pondichery, craignant quelque entreprise sur cette place importante, et ne put lui donner pour le suivre, que quarante hommes qui restoient de soixante que Dorival avoit amenés avec lui.

Dorival s'embarqua dans un port de Golconde, sur un vaisseau marchand qui descendoit dans le grand golfe pour retourner à Pondichery. Ce vaisseau, très-richement chargé, n'avoit que la moitié de son artillerie ordinaire; et le propriétaire, qui le commandoit lui-même, croyoit, sur la foi des traités qui n'étoient pas encore rompus, n'avoir rien à craindre. Cependant, lorsque le vaisseau fut à la hauteur de Saint-Thomé, le pilote, qui depuis long temps naviguoit dans cette mer, marqua de l'inquiétude sur une grosse frégate de guerre qu'il voyoit louvoyer et courir des bordées qu'il jugeoit être inutile à sa marche. Il en avertit le propriétaire du vaisseau, qui, sans Dorival, eût négligé cet avis ; et sur l'espèce de manœuvre que peu de temps après

ils virent faire à la frégate, ils firent tout préparer pour se mettre en état de défense au cas qu'elle les attaquât.

A peine étoient-ils à deux milles de la frégate, qu'ils la virent prendre le vent, et arriver sur eux tous ses canons dehors. Dorival sautant sur le tillac avec ses quarante hommes, pria le capitaine de se charger de commander la manœuvre, tandis qu'il veilleroit à tout ce qui pouvoit contribuer à la plus vigoureuse résistance. La frégate, sans arborer aucun pavillon, lâcha sa bordée sur le vaisseau François, qui lui répondit par la sienne, et le combat s'engagea bientôt vergue à vergue entre les deux bâtimens. Quoique la frégate eût plus d'artillerie, celle du vaisseau François fut si bien servie et si bien dirigée, qu'elle parvint, après une heure de combat, à la désemparer. Déja les corsaires cherchoient à s'éloigner, lorsqu'une bordée du vaisseau que montoit Dorival, lui fit à-la-fois tant de voies d'eau, que dix minutes après elle coula bas, sans qu'il fut possible de sauver que trois matelots de l'équipage, qui furent reconnus pour être Anglois.

L'équipage du vaisseau marchand avoit beaucoup souffert; le capitaine, blessé dangereusement dans le commencement du combat, étoit tombé dans les bras de Dorival; mais celui-ci rassurant ceux qui pouvoient encore combattre,

roit repoussé deux fois ou fait tomber sous
ses coups les Anglois qui s'étoient élancés sur
son bord.

Le riche négociant dont la valeur de Dorival
avoit sauvé la moitié de la fortune, avoit une belle
maison et de vastes magasins dans Pondichery:
âgé déja de plus de soixante ans, et comblé de
richesses, il avoit promis à son épouse, du même
âge que lui, que le voyage qu'il entreprenoit
encore seroit le dernier de sa vie; il devoit l'être
en effet. Dorival, en descendant triomphant du
vaisseau, le fit porter dans sa maison, et fut vivement touché lorsque le chirurgien-major de la
place déclara que sa blessure étoit mortelle: il
le fut encore bien plus, lorsque ce galant homme,
ayant fait sortir tout le monde de sa chambre,
appella sa vieille épouse, et lui dit: Si quarante
ans de la plus tendre union, ma chere amie, ont
mérité qu'après ma mort tu suives mes dernières
volontés, partage les richesses que je vais te laisser avec le brave homme qui me procure la consolation de mourir dans tes bras, et sans la valeur
duquel les deux tiers de ce que nous possédons
seroient la proie de nos ennemis. Son épouse
fondant en larmes, le lui jura, retint Dorival
dans sa maison, et le vieux négociant, deux
jours après, expira dans leurs bras.

Quoique ce négociant n'eût point d'enfans ni

d'héritiers assez proches pour prétendre à
succession qui restoit en entier à sa veuve,
ne voulut rien recevoir de tout ce qu'elle
conjura les larmes aux yeux d'accepter :
portuné même des instances qu'elle lui fai
sans cesse, il sortit de sa maison, et ne s'oc
pa plus que de remplir les ordres secrets d
le général l'avoit chargé ; et pendant six
d'un travail assidu dont il ne s'écartoit pas
moment, il parvint à perfectionner de nouve
retranchemens, à former plusieurs corps
milices du pays, et à mettre la place en état
soutenir un siége.

Sa mission étoit déja remplie : il étoit près
crire au général pour le presser de le rappe
auprès de lui, lorsque la veuve du négociant l'
voya prier de venir chez elle, pour une affa
très-importante. Vous serez bien surpris, M.
lui dit-elle, de l'étrange proposition que vous
forcez à vous faire pour remplir le serment q
vous m'avez entendu jurer à mon malheureux
mari : vous l'avez empêché de faire un testament
en votre faveur; il en avoit le droit comme Fran-
çois, et comme né d'un légitime mariage : pour
moi, je ne dois pas vous cacher que lorsque l'amour
et l'hymen nous unirent, nous étions tous les deux
sans bien, sans état, et je n'étois née que d'une
esclave, livrée par un maître barbare aux nou-

veaux

aux fers qu'il venoit de lui faire prendre lui
ême. Hélas! peut-être ignoroit-il alors qu'elle
e portoit déja dans son sein : j'aime à croire
ue mon père n'eût pas eu la cruauté d'aban-
onner ma mère dans cet état. Selon les lois du
ays, monsieur, je ne peux tester, et tout
on bien tombe au domaine, n'ayant point
'enfans pour héritiers. Un mal incurable a
étruit les sources de ma vie : la mort que je
orte dans mon sein m'est annoncée comme
tant prochaine ; la seule ressource qui me
este pour vous rendre le maître de plus de
rois millions que je possède, c'est de vous
pouser ; je vous conjure de me donner votre
main avant votre départ. Oubliez le malheur
de ma naissance ; soixante ans d'une vie sans
tache, la réputation dont je jouis dans cette
colonie, mon estime, ma reconnoissance pour
vous, mes motifs, monsieur, qui n'ont rien
que de vertueux, peuvent me mériter d'être
honorée de votre nom, pendant le peu de jours
qui me restent à vivre.

L'étonnement de Dorival l'empêcha d'interrompre cette veuve, et de lui répondre dans le premier moment ; mais ne pouvant s'empêcher d'être attendri de l'estime, de l'amitié qu'elle lui marquoit, et des sentimens qui la portoient à cet acte, il n'eut pas le courage de

la rebuter. Il la pria cependant de prendre encore huit jours pour faire ses réflexions, et les lui donner pour se décider : la sensibi[lité] qu'il lui montra lorsqu'il se sépara d'elle, [en] l'assurant qu'il se sentoit pénétré de respec[t et] de reconnoissance, parut la satisfaire.

Dorival ayant mûrement réfléchi sur ce q[u'il] devoit faire, pensa qu'avant de prendre [une] dernière résolution, il devoit commencer p[ar] consulter un homme vertueux, assez instr[uit] des lois du pays pour discuter avec lui si ce mariage ne pouvoit en rien blesser son honneur, ni ce qu'il devoit aux lois, un galant homme ne devant jamais se permettre de les éluder. Il fut rassuré sur cet article par le Président et les deux premiers du conseil supérieur. Sa seconde réflexion fut que, depuis près de dix ans, n'ayant point reçu de nouvelles de la France, ses amis l'avoient oublié, n'avoient pas mis assez d'activité pour obtenir sa grace, et que n'ayant plus de patrie, plus d'amis et peut-être plus d'enfant, il ne devoit pas refuser une fortune que la Providence faisoit tomber entre ses mains, et qu'il pouvoit employer à se rendre utile aux malheureux. Il restoit cependant encore très-indécis à la fin des huit jours de délai qu'il avoit exigé pour la veuve et pour lui, lorsque le président du conseil supérieur vint

prendre chez lui pour l'accompagner chez veuve, et pour être témoin de ce qu'ils au- ient à se dire l'un et l'autre.

Tous les deux furent introduits dans l'ap- artement de la veuve, qu'ils trouvèrent toute eule; et le président les voyant interdits, il eur dit: Je viens, madame, vous remercier u parti que vous avez pris en faveur d'un omme que son mérite supérieur nous rend ussi cher que respectable; et vous, monsieur, e viens vous prier au nom de toute la colonie l'accepter la main de madame, et de devenir notre compatriote. Au même instant, sans leur donner le temps de répondre à tous les deux, une grande porte s'ouvrit, et le premier objet qui frappa les yeux de Dorival, ce fut le conseil supérieur et les premiers officiers de la ville rassemblés dans cette salle, un autel dressé dans le fond, où le premier doyen de la ville les attendoit revêtu de ses habits sacerdotaux. Dorival frappé de ce spectacle, et vivement touché de tout ce qu'il voyoit qu'on faisoit pour lui, ne résista plus. Il donna de bonne grace la main à la veuve, la conduisit à l'autel, reçut la bénédiction nuptiale, et toute l'artillerie de la place et des vaisseaux annonça cet évènement comme un des plus heureux qui pût arriver à la colonie.

Les sentimens de la nouvelle épouse de Do-

rival étoient trop purs, sa vertu constante a été trop long-temps éprouvée, pour qu'on la soupçonner d'aucune foiblesse en for ce nouveau lien. Le cœur de Dorival étoit noble pour qu'il ne sentît pas toute la rec noissance et tout l'attachement qu'il lui de la plus tendre amitié les consola facilement deux des faveurs que l'hymen et l'amour refusoient; et ce ne fut pas sans la plus am douleur, que deux mois après Dorival forcé de fermer les yeux de celle qui ve de le rendre le plus riche particulier d colonie.

Ce fut dans le temps même où Dorival, ritablement consterné de la perte qu'il ve de faire, rendoit les derniers devoirs à s épouse, que le général François se rend Pondichery. Ayant reçu la nouvelle que guerre étoit déclarée entre la France et l'An-gleterre, le chevalier Law, plein de zèle, avoit tout risqué pour lui donner avis qu'une forte escadre Françoise avoit mis à la voile pour Pondichery; et cet officier, qui savoit la langue des Marates, avoit passé par l'isthme de Suès, et traversé des pays immenses avec le plus grand péril pour apporter cette nouvelle, et faire une des plus belles actions que le patriotisme puisse inspirer

L'entrevue de Dorival avec le général Fran-
is, fut celle de deux militaires pénétrés d'es-
ne l'un pour l'autre. Ils agirent de concert,
conformément à l'avis qu'ils avoient reçu.
eux mois après, en effet, l'escadre Françoise
e le chevalier Law avoit annoncée, parut
vint mouiller dans la rade. Le commandant
ii vouloit tenir la mer vint dans sa chaloupe,
remit les paquets de la cour au général de
nde.

La joie du général fut extrême, lorsqu'il
ouva que l'un de ces paquets s'adressoit di-
ectement à M. Dorival. Il le lui remit en le
errant entre ses bras, et ne doutant point que
e ne fût sa grace que le ministre venoit de
ui faire accorder, d'après le rapport qu'il avoit
iit de ses services.

Dorival, malgré toute sa fermeté, pâlit en
uvrant ce paquet, où la patente scellée du
grand sceau, par laquelle le roi lui donnoit sa
grace et le réhabilitoit dans tous ses droits, fut
e premier objet qui frappa sa vue. Il se jeta
dans les bras du général, sans avoir la force de
lire la lettre honorable et flatteuse dans laquelle
le ministre l'assuroit qu'à son retour en France
il recevroit de nouvelles récompenses de ses
services. Ah! s'écria Dorival dans son premier
transport, je n'y repasserai jamais, tant que je

pourrai me rendre utile au service d'un au bon maître.

Quoique le général offrît à Dorival de le faire repasser sur le champ en Europe par un vaisseau qu'il alloit expédier, il ne voulut pas quitter l'Inde, que lorsque le général, après avoir laissé la colonie dans l'état le plus brillant et le plus respectable pour ses ennemis, repassa lui-même en France. On imaginera sans peine à quel point l'ame de Dorival fut agitée pendant la longue traversée qu'il fit avant de revoir cette patrie si chère, dont il étoit exilé depuis treize ans.

Ce fut dans le port de l'Orient que le vaisseau qui portoit les richesses de Dorival, aborda; mais, dès que celui qu'il montoit fut à vue de la terre, il prit en or et en diamans une somme considérable, avec un habit Indien couvert de pierreries, qu'il tenoit du luxe Asiatique et de la main de Salabet-Zingue. Il descendit dans une petite baie avec deux domestiques indiens qu'il s'étoit attachés, et dont aucun ne savoit la langue françoise; il n'eut à leur défendre que de ne jamais prononcer le nom de Dorival; et prenant celui d'Hyderzing, il se fit passer, en abordant en Bretagne, pour un négociant Indien qui venoit en Europe pour discuter les intérêts qu'il avoit avec notre Compagnie des Indes.

C'est sous ce nom que peu de jours après Do-
al traversa la Bretagne, et parvint jusques
ns une petite ville voisine de son ancienne
bitation. Le peu de commerce qu'il avoit eu
dis avec ses voisins, et près de quatorze ans
ı'il avoit passés dans l'Inde ou sur mer, l'assu-
ient qu'il ne pouvoit être reconnu. S'arrêtant
ıns ce lieu sous quelque prétexte, il prit adroi-
ment toutes les informations qu'il imagina
ouvoir l'éclaircir sur la destinée de la fille
u'il avoit remise entre les bras de Sainville.
e ne fut pas sans peine qu'il parvint à savoir
ne sa petite terre ayant été confisquée, elle
toit sous la régie du domaine, et que ceux
ui l'habitoient autrefois s'étoient retirés en
Iormandie, dans une terre dont ils lui dirent
e nom, et qu'il reconnut pour appartenir à
ˌainville.

Dorival, suivant toujours les mêmes précau-
ions pour n'être point connu, partit pour se
endre dans le hameau le plus voisin de la terre
de Sainville; mais il prit auparavant celle de
laisser ses deux fidèles Indiens dans une petite
ville à portée de ce hameau, avec ordre de l'at-
tendre, et de ne se point faire connoître. Do-
rival se couvrit de l'habit délabré d'un vieux
soldat mort depuis peu dans cette ville; et sous
ce déguisement il se rendit à pied chez l'un des

Fermiers de Sainville, en y demandant l'hospitalité. Notre brave Seigneur, lui dit ce Ferm[illegible] nous a donné le précepte et l'exemple de [illegible] la refuser à personne, et de l'accorder sur[illegible] aux anciens militaires. Dieu merci, leur dit D[illegible]rival, le Roi m'a mis en état de ne vous ê[illegible] point à charge : je suis pensionné comme in[illegible]lide; il me reste même quelqu'argent que [illegible] ménagé. J'espère, en le partageant avec vo[illegible] que vous me rendrez vos bons offices : tout c[illegible] que je desire, c'est d'avoir quelqu'accès dans le château. J'ai servi dans la Compagnie Colone[illegible] de M. le Marquis de Sainville; j'espère qu'il ne sera pas fâché de revoir un de ses anciens S[illegible]dats. Oh! vraiment, dit le fils du Fermier, c[illegible] que vous demandez est bien plus difficile que vous ne le pensez; non seulement M. le Marquis est à présent à Paris, et la plus sévère défense ne permet pas d'entrer dans l'intérieur de son château; mais même quand il y seroit, vous ne pourriez le voir qu'un seul jour de la semaine, qu'il donne en partie à ses vassaux pour leur faire du bien ou terminer leurs différends : le reste du temps, il se tient renfermé, et sans des affaires bien pressantes, nul de nous n'oseroit le troubler dans sa retraite.

Eh! quelles raisons dit-on qu'il ait, répondit Dorival, pour mener une vie aussi retirée à son

ıge? Ma foi, Monsieur, dit le fils du Fermier, nous n'en savons rien; les méchantes langues disent qu'il élève une jolie petite fille à la brochette dans son château; d'autres prétendent qu'elle est sa propre fille; les autres enfin, que c'est.... Oh! non, Monsieur, ça n'est pas possible; car ce brave Seigneur est si vertueux, si modeste, et prêche si bien l'exemple sur tous les devoirs d'un homme de bien, que tous ceux du village pensent comme moi: nous croyons qu'un beau matin elle deviendra la dame du château; mais personne de nous ne l'a vue depuis sa plus tendre enfance.

Dorival avoit à peine écouté les derniers mots du paysan: Ah! ma fille existe, s'étoit-il dit dans le premier moment; non, ce ne peut être une autre que ma Zélie qu'il cache à tous les yeux, et qu'il élève avec tant de soin. Cette idée avoit tellement transporté Dorival, qu'il fut quelques momens sans faire de nouvelles questions au jeune paysan; mais s'étant à la fin un peu remis, il apprit que tous les jours il alloit porter du beurre frais et de la crême au château. Un vieux Monsieur Cléante, ajouta-t-il, qui me paroît être maître absolu dans la maison, nous a donné cette clef, et nous permet à mon père et à moi de traverser le parc pour abréger notre chemin; et c'est à

lui que nous remettons cette petite provision journalière.

Dorival ne voulut pas pousser plus loin ses questions dans ce moment; il voulut auparavant gagner la confiance du vieux Fermier et de son fils; et, sous le prétexte d'attendre le retour de son ancien colonel, il s'établit dans un coin de leur maison, les amusa par de vieux récits de sièges et de batailles, leur donna de l'argent pour augmenter leur ordinaire, et sut si bien ménager leur amitié, que l'un et l'autre lui promirent de lui ménager une audience particulière de leur Seigneur, lorsqu'il seroit de retour. Dès le lendemain, sous prétexte de voir le parc, il suivit celui des deux qui portoit les provisions; mais il n'osa s'avancer avec lui jusqu'à la porte qui donnoit dans la cour du château. Ce ne fut que de loin qu'il vit et qu'il reconnut en effet le vieux Cléante qui venoit recevoir du paysan le panier que celui-ci lui portoit tous les jours.

L'espérance de quelque hasard heureux qui lui feroit voir celle que l'on cachoit avec tant de soin, le fit retourner si souvent au même endroit, qu'il fut enfin remarqué par Cléante; mais les habits déchirés, les cheveux en désordre, l'air souffrant que Dorival affectoit, firent croire au bon Intendant que ce n'étoit qu'un

malheureux de plus dont Sainville à son retour se plairoit à soulager la misère ; et depuis ce temps il n'en prit plus d'ombrage

On se rappellera sans peine que le seul foible du caractère de Dorival étoit de se livrer trop facilement à ses premiers soupçons. Quoiqu'il connût quelle étoit la vertu de Sainville, ce ne fut pas sans une inquiétude secrette qu'il se rappella les premiers propos du jeune paysan. Il crut voir dans le soin que Sainville avoit de cacher la jeune personne à tous les yeux, les sentimens d'un amant jaloux qui craignoit de la perdre. Le secret dépit de croire que Sainville l'avoit oublié pendant treize ans, et que pendant ce temps il se seroit peut-être gardé de rappeller à Zélie qu'elle pouvoit avoir encore un père, le tourmentoit malgré lui ; ces réflexions lui firent prendre le parti de tout risquer pour voir celle qu'il ne doutoit plus être Zélie, et pour éprouver par lui-même quels pouvoient être ses sentimens. Ce fut dans ce dessein qu'ayant pris l'empreinte de la clef du parc, il en fit faire deux pareilles pour s'en servir lorsqu'il en trouveroit l'occasion favorable.

Quelques jours après, un plus grand bruit dans le château lui fit croire que Sainville étoit arrivé ; mais ce qui le surprit beaucoup, c'est qu'ayant suivi les deux paysans, qui ce jour-

là venoient ensemble porter la provision, dan l'espérance de voir leur maître, ils trouvèren que la porte du grand parc étoit seule ferm et que la seconde ouverte laissoit un libre a cès dans l'intérieur du château.

Tels furent les événemens qui ramenère Dorival dans sa patrie, dans le château de Sai ville, et prêt à revoir l'objet le plus prése dans son cœur, et qui seul pouvoit lui rendr chères et sa brillante fortune et la vie. Mais il est temps de nous porter dans l'intérieur du château de Sainville, de savoir quel motif le décidoit à lever tous les obstacles qui jusqu'a lors avoient empêché qu'on n'y pénétrât, et de savoir quel fut le succès du projet absurde et téméraire que le chevalier de Villers avoit osé former.



ZÉLIE OU L'INGENUE,

SECONDE PARTIE.

Nous avons vu, dans la première partie, Ariste troublé par les rapports indiscrets du chevalier de Villers ; inquiet du long séjour que Sainville faisoit dans ses terres, se déterminer à précéder son neveu d'un jour, lorsque celui-ci retourneroit à son château. Nous savons que Clarice devoit accompagner Sainville, et qu'il avoit marqué ce moment pour tirer Zélie de la solitude dans laquelle elle avoit vécu jusqu'alors ; et nous avons été indignés de la folie et de la témérité du chevalier de Villers, dont le projet romanesque offensoit également l'amour et l'amitié.

Villers en effet étoit parti trois semaines avant Sainville et Clarice ; et s'arrêtant dans un mauvais hameau qui n'étoit éloigné que d'une lieue du château ; il avoit renvoyé son ancien domestique à Paris, avec ordre de venir le rejoindre la veille du jour que Sainville auroit choisi pour partir. Dès que ce domestique, nommé Champagne, se fut mis en route, Villers, prenant un habit simple, fut joindre le valet qu'il avoit envoyé pour préparer la réussite de son projet.

Celui-ci le conduisit dans une autre ferme dépen-
dante du château, mais située sur un terrein éloi-
gné de celle où Dorival avoit pris un asyle. Il
avoit déja gagné des paysans qui devoient les
fournir des échelles. Je m'y suis trouvé forcé,
dit le valet paysan à Villers; car l'impossibilité
de pénétrer dans ce maudit château, ne vous
laisse l'espérance de voir cette jeune beauté que
par les mêmes moyens dont je me suis servi. Je
connois les murs du jardin qui tient au pavillon
qu'elle occupe, ce sont les plus élevés de tous;
mais par bonheur ces murs se trouvent situés
dans un terrein inculte, plein de buissons où l'on
ne voit aucun sentier; ce qui nous met à l'abri
d'être découverts. Il seroit bien malheureux
qu'avec des soins et de la patience vous ne puis-
siez réussir à trouver un moment favorable pour
voir cette jeune et jolie recluse, lui parler et la
persuader. Villers fut enchanté de l'esprit et de
la ruse de ce domestique: escalader un mur étoit
un acte qui répondoit à ses idées romanesques,
et bientôt il l'exécuta; mais pendant plus de
quinze jours ce fut inutilement, et ce ne fut
que la veille de celui que Sainville devoit arri-
ver, qu'il parvint enfin à voir celle qui lui coû-
toit tant de soins et de peines.

Clarice n'ayant point fait un mystère du
voyage qu'elle alloit faire avec Sainville, il

ut aussi facile à l'oncle de celui là qu'à Champagne, valet du chevalier de Villers, de savoir e jour précis de son départ. Ariste, bien averti, partit la veille, coucha dans une poste à quatre lieues du château, s'arrangea pour y précéder on neveu de quelques heures, et fut reçu par le bon-homme Cléante, qui, le connoissant pour être l'oncle de son maître, s'empressa de lui faire es honneurs de la maison.

Champagne, parti douze heures avant Ariste, avoit averti le chevalier de Villers à temps: celui-ci, retournant promptement dans le village où sa chaise de poste étoit restée, avoit repris ses habits ordinaires, fait atteler sa chaise, et partant avec Champagne, il étoit arrivé jusqu'à l'entrée de l'avenue, où le postillon, Champagne et lui travaillant de toutes leurs forces, parvinrent enfin à briser l'une des roues de la chaise de poste. Sur le champ l'adroit Champagne courut au château, raconta d'un air très-affligé l'accident que son maître éprouvoit; dit au bon-homme Cléante que le chevalier étoit ami de M. le marquis de Sainville, qu'heureusement il ne s'étoit pas blessé, et qu'il venoit en se promenant jusqu'au château pour attendre que sa chaise fût raccommodée. Le ton que Sainville avoit donné dans sa maison, avoit rendu ses gens trop prévenans et trop polis pour que le bon intendant ne fît pas toutes

sortes d'offres de services; il fit préparer sur-le-champ un appartement; et, courant lui-même au-devant de Villers qui paroissoit à la porte du château: Monsieur ne s'est-il pas blessé, lui dit-il? monsieur ne voudroit-il pas prendre quelque chose? que monsieur vienne vîte se reposer dans son appartement. Le charron est loin; monsieur aura bien de la peine à repartir aujourd'hui. Mais j'entends une voiture dans la cour; c'est peut-être mon maître.... Que monsieur me permette de le quitter un moment; je reviendrai bientôt recevoir ses ordres.

Cléante se trompoit, c'étoit Ariste qui venoit d'arriver, et que Villers n'avoit précédé que de peu de temps. Le chevalier de Villers et Champagne étant restés seuls, pendant que Cléante alloit recevoir Ariste, le chevalier partit d'un éclat de rire, en disant: » Parbleu, le bon-homme » d'intendant seroit bien surpris s'il savoit toute » la peine que nous nous sommes donnée pour » casser la roue de ma chaise. Ma foi, monsieur, » je ne reviens pas, lui dit Champagne, de l'éton- » nement que vous me causez. » Eh quoi! c'est à la veille d'un mariage qui fait votre fortune et qui doit faire également votre bonheur! quoi! c'est près d'épouser la charmante Clarice, que vous vous embarquez dans une aventure romanesque, qui vous couvrira peut-être d'un ridicule

ule, et qui pourra vous faire perdre tout à-la-
ois une épouse charmante, et le plus estimable
es amis? Tiens, mon pauvre Champagne, dit
Villers, tu ne raisonnes que d'après tes petits
entimens vulgaires; tu ne vois pas en grand
omme moi cette aventure, et tu n'es pas amou-
eux comme je le suis. Eh, Clarice! monsieur,
epartit vivement Champagne, cette jeune veu-
e de Cléon, riche de deux cens mille livres de
ente, fille du minisre le plus puissant à la cour;
Clarice belle comme un ange, généralement ap-
prouvée, et donnée pour modèle à toutes les
femmes nouvellement présentées! Tais-toi,
maudit raisonneur, dit Villers avec impatience:
en vérité, cela va bien à M. Champagne, fidèle
compagnon de toutes mes aventures, en ayant
souvent même pour son compte, de venir me
sermoner! Tiens, il faut que je te l'avoue, Cla-
rice m'enchantoit quand elle étoit coquette, folle
et légère; la simpathie, la convenance nous unis-
soient alors. Il faut que je sois bien malheureux
d'avoir changé le caractère de la plus jolie femme
de Paris, et d'avoir fait naître en elle une triste
passion qui la rend réservée, sérieuse et soli-
taire. » Ah! je ne m'attendois pas à ce tour-là
» de votre part, dit Champagne: comment dian-
» tre, d'une étourdie vous avez fait une femme
» raisonnable? Oh! vraiment je vous plains bien!

» Mais quel est donc ce nouvel objet qui vou
» tourne la tête ? N'as tu pas entendu parler d
» cette jeune Zélie.... dit Villers ? Quoi ! cett
» orpheline, dit vivement Champagne ? quoi
» celle dont on débite tant de fables, que l
» marquis de Sainville a fait élever d'une ma
» nière si extraordinaire ? Eh bien, dit Villers
» je l'ai vue, je lui ai écrit, je lui ai parlé. Le goût
» que tu me connois pour les aventures singu
» lières m'avoit conduit ici ; l'amour m'y retient. »
Villers, voyant qu'il avoit besoin de s'excuser d'un si fol amour, même vis-à-vis de Champagne qui n'avoit nullement l'air de l'approuver, lui conta l'aventure du tableau qu'il avoit vu chez le peintre, et voulut l'attendrir en peignant tous les charmes de Zélie, et l'impression que son portrait avoit faite sur son ame ; mais, ajouta-t-il, que cette impression est devenue durable, lorsque je l'ai vue mille fois encore plus charmante que le peintre n'avoit pu la rendre ! J'ai vingt fois escaladé les murs de sa prison, depuis que nous ne nous sommes vus. Hélas ! prêt à paroître sur le haut de la muraille, j'entendois toujours deux voix qui m'annonçoient qu'elle n'étoit pas seule, et je restois tapi derrière le chapiteau, sans oser paroître : ce n'est que d'hier que j'ai joui du moment le plus fortuné de ma vie. N'entendant qu'une voix douce qui chantoit, et

le mon cœur me disoit être celle de Zélie, je
e suis hasardé, mais avec précaution, à regar-
er dans le jardin; j'ai cru voir la plus divine des
ois Graces. Elle étoit seule; je l'ai doucement
ppellée par son nom: quoique surprise, ses
eaux yeux se sont élevés, se sont attachés sur
oi. J'ai saisi ce moment pour lui dire que je
isquois tout pour la voir, que je risquerois en-
ore plus pour la tirer de sa captivité. Sa réponse
n'a surpris: elle n'étoit ni cruelle, ni tendre.
es propos ingénus n'exprimoient que son éton-
ement; mais elle n'a point blâmé mon entre-
rise. Un léger bruit s'étant fait entendre en ce
noment, j'ai craint d'être surpris: je lui ai jetté
lu haut du mur un lettre que je tenois toute
rête; et lorsque j'ai vu qu'elle se baissoit pour
a ramasser, je suis promtement descendu du
mur, et j'ai fait cacher dans les buissons les
machines avec lesquelles mes paysans m'aident
à les escalader. Jusques ici, monsieur, lui dit
Champagne, je vois que vous risquez beaucoup,
et que vous n'êtes sûr de rien; d'ailleurs, quand
vous espéreriez de réussir, que feriez-vous d'une
fille sans bien et sans nom, qui vous feroit perdre
la main de Clarice? Ah! que tu t'abuse, mon
cher Champagne! Vas, si tu l'avois vue comme
moi, son air noble, tout en elle te convaincroit
qu'il faut qu'elle soit d'une naissance illustre.

non, les mœurs du grave Sainville sont trop connues pour qu'on puisse le soupçonner d'une intrigue secrette, et d'employer la séduction pour captiver cette jeune personne. Un intérêt plus vif encore que celui du plaisir, l'engage lui-même à lui donner une pareille éducation: c'est sa fille; oui, mon enfant, Zélie est sûrement sa propre fille. Il aura voulu cacher son mariage au public, et sur-tout à son oncle dont il attend la succession, et dont il connoît le rigorisme.

Nous verrons quelques jours paroître Zélie comme un des plus grands partis qui soient en France. Je ne vois plus rien que de facile et de brillant dans mon projet. Je suis le seul homme qu'elle ait vu, son père l'ayant toujours cachée à tous les yeux. Il m'est important d'avoir prévenu ce cœur qui n'a jamais rien aimé. Il faut que Sainville adore sa fille, puisque sa tendresse pour elle le tient éloigné de la cour et même de ses proches depuis trois ans. Il voudra faire son bonheur en me la donnant. Vas, mon amour m'éclaire sur le plus heureux avenir!..... Je le desire plus que je ne l'espère, dit froidement Champagne. Ils furent interrompus par la voix de deux personnes qui causoient ensemble en entrant dans le salon, et tous les deux se renfermèrent pour se concerter ensemble.

C'étoit Ariste et Cléante qui les avoient inter-

npus. Vous avez tort, disoit Ariste à Cléante, me cacher ce que vous savez touchant cette ıne personne: » Vous connoissez la tendresse ue j'ai toujours eue pour mon neveu; une uriosité fondée sur un intérêt si vif, n'est pas aite pour inspirer la réserve et la défiance. En érité, monsieur, répondit Cléante, le sort le cette enfant est un mystère impénétrable; lle occupe la partie du château opposée à celle-ci. Toutes les vues de son appartement lonnent sur le parc; j'ai seul la clef d'une porte qui communique à son appartement. Il y a dans ce cabinet un tour immense, semblable à ceux qu'on voit dans les couvens; c'est là que chaque jour je vais prendre ses ordres et lui porter toutes les choses qu'elle desire, excepté des livres, quoiqu'il y en ait beaucoup dans la bibliothèque du château, et sur-tout beaucoup d'histoire et de morale.—Eh! que peut-elle donc faire dans une retraite si profonde, sans le secours de la lecture? — Ah! monsieur, interrompit Cléante, elle lit beau» coup; mais tout ce qu'elle lit est de la main » de M. le marquis. Avant hier encore, j'ai porté » au tour deux volumes qu'il m'avoit envoyés.— » On vous parle donc au travers de ce tour, dit » Ariste? — Non, je trouve un papier sur lequel » Zélie ou sa bonne ont tracé les ordres qu'elles

» me prescrivent; tous les matins je vais la
» prendre. Seriez-vous curieux de voir celui
» d'aujourd'hui? il est écrit de la main de Zélie.»

On croira facilement qu'Ariste en montra la plus vive impatience; mais, lui dit-il, comment connoissez-vous l'écriture de Zélie? Par la quantité de lettres qu'elle me charge de faire passer. J'en ai même trouvé une ce matin à côté de ce papier, que j'ai fait sur le champ partir par un exprès. Ariste déploya promptement ce papier, lut ce qui suit: » Il faut envoyer sur le champ, » par un homme à cheval, cette lettre à M. de » Sainville, afin qu'il la reçoive sûrement avant » que d'arriver. « Ceci n'est-il pas inquiétant, dit Ariste? Mon neveu revient ce soir; il faut qu'il leur soit arrivé quelque chose de bien extraordinaire. Oh! monsieur, point du tout, dit bonnement Cléante; et toutes les fois que mon maître revient, c'est la même chose: c'est apparemment une attention pour qu'il reçoive de ses nouvelles en chemin. Bon! dit Ariste en lui-même, cette attention est bien tendre, et ressemble bien à la passion. En continuant à lire ce papier, il vit que Zélie demandoit qu'il portât au tour des plumes, des crayons, de l'encre, du papier; qu'elle demandoit son dîner et son souper aux heures ordinaires, et des glaces à cinq heures. Mais, dit Ariste, elle sait donc dessiner?... Oh! vraiment

» le crois, répondit Cléante; elle est même bonne musicienne, car elle me demande très-souvent de la musique et des cordes d'instrumens, et je ne doute pas qu'elle ne sache très-bien employer son temps. Mon étonnement redouble à chaque mot, dit Ariste à Cléante! Je vous plains, car j'imagine que vous êtes sans cesse occupé d'aller et de revenir à ce tour. On vint les avertir alors que le marquis de Sainville arrivoit, et qu'il y avoit des dames dans la voiture, ce qui parut bien extraordinaire au bon homme Cléante qui, depuis plusieurs années, n'en voyoit entrer aucune dans la maison.

Ariste, resté seul tandis qu'on alloit recevoir Sainville, se livroit à bien des réflexions. » Est-» ce sa fille? se disoit-il, est-ce l'objet d'un sen-» timent plus vif encore?.... L'un et l'autre ne » s'accordent point avec la haute opinion que » j'ai de la sagesse de Sainville. Il faut absolu-» ment que je pénètre ce mystère. Sainville me » doit trop et connoît trop bien mon cœur, pour » ne pas me laisser lire dans le sien.«

Jusqu'ici je me suis cru permis de suivre mes idées en écrivant l'histoire de Dorival, et le commencement des amours de Sainville et de Zélie; mais le public perdroit trop, si je ne m'assujettissois à présent à suivre presque en entier le texte de la comédie de Zélie.

Eh! que pourrois-je dire d'aussi précis, et qui puis plaire autant aux lecteurs? L'art de la comédie est supérieur à celui du Roman, et l'auteur de Zélie m l'est bien plus encore. J'interromprai donc souvent mon récit pour rapporter des scènes entières.

Sainville et Clarice ayant eu quelque peine à se débarrasser de l'énorme quantité de paquets dont mademoiselle Victoire, femme-de-chambre de Clarice, avoit inondé la voiture, arrivoient ensemble. Le hasard fit que le domestique du chevalier de Villers étant sorti par une garde-robe, Clarice d'un seul coup d'œil reconnut Champagne: c'en fut assez pour la troubler, et pour lui faire présumer que le chevalier étoit dans le château.

ARISTE, *en embrassant le Marquis.*

Eh bien! mon neveu, que dites-vous de l'aisance avec laquelle je m'établis chez vous en votre absence?

LE MARQUIS. Je regrette bien de *n'être pas* arrivé plutôt, et d'avoir perdu un jour....

ARISTE *à* CLARICE. Madame quel hasard heureux nous réunit ici tous les trois?

CLARICE. C'est une complaisance qui m'a peu coûté..... Mais, dites-moi?... le chevalier de Villers est ici!

LE MARQUIS, *riant.* Ce hasard-là en vaut bien

ı autre, n'est-ce pas?... (*à l'Intendant*) il est seul
ns doute?....

L'INTENDANT. Oui, Monsieur...... Ah!.....
›ubliois de vous dire qu'un homme est venu
.er demander quand vous reveniez; il n'a pas
›ulu dire son nom: mais il y a déja plusieurs
›urs qu'on le voit roder autour du château.

LE MARQUIS. Est-il jeune?

L'INTENDANT. Non, d'un certain âge, et l'air
›rt triste et fort malheureux.

LE MARQUIS. Ah! s'il revient, qu'on lui dise
ue je suis arrivé et qu'il pourra me voir....

L'INTENDANT. Il est sûrement dans la misère;
›t connoissant la bienfaisance de M. le Marquis..

LE MARQUIS. Il suffit, monsieur Cléante; faites
:hercher le chevalier, pendant que je vais con-
luire Madame à son appartement.

CLARICE. C'est ce que vous ne ferez point:
restez-là, je l'exige..... Je vais me reposer et
m'habiller, et dans une heure je reviendrai vous
rejoindre. Allons, Victoire.... (*à part.*) Le che-
valier ici.... Qu'est-ce que cela signifie?

Le marquis de Sainville et son oncle restèrent
seuls: l'un et l'autre avoient desiré ce moment;
mais tous les deux sentoient alors ce trouble
involontaire que doivent éprouver deux hommes
sensibles, lorsque l'un veut pénétrer un mystère

dont l'éclaircissement peut l'accabler de d-
leur, et que l'autre est prêt à faire l'aveu d
foiblesse qu'il ne peut ni ne veut bannir de s
ame.

Ariste se trouvoit alors dans ce même châte
de son frère, où Sainville avoit été remis da
ses bras, et où ses soins les plus tendres avoi
élevé l'enfance de Sainville. » Ici, lui dit-il, to
» retrace à ma mémoire ce temps heureux o
» j'étois le seul objet dont votre cœur fut occu
» Vous m'aimiez alors !.... Ah! pourquoi don
» ai-je été douze ans sans revoir ce séjour où tou
» doit vous rappeller ma tendresse pour vou...
» Quelle cause secrette et fatale vous a don
» éloigné de moi ?.... qui m'a ravi votre con-
» fiance, votre amitié? Qui m'a fait perdre enfin
» mon fils, le soutien et l'unique espoir de ma
» vieillesse? — Ah! mon oncle, répondit Sain-
» ville les larmes aux yeux, plaignez un malheu-
» reux, surpris, confondu lui-même de l'excès
» de son égarement.... Mais n'accusez point un
» cœur qui n'a jamais cessé de vous respecter et
» de vous chérir. Ah! quelle étonnante histoire
» faudra-t-il ?.... — Je ne vous en ai jamais parlé,
» dit Ariste en l'interrompant; je crois que déjà
» j'en sais une partie : j'ai été long-temps, comme
» le public, la dupe de votre prétendu dégoût
» pour le monde; mais vous remplissiez du moins

lors une partie des devoirs de votre état et de a société. Il n'y a guère que cinq ans que le rogrès de votre penchant pour la solitude a ommencé à m'étonner; depuis deux ans surout vos longues et fréquentes absences m'ont ait naître des soupçons qui me rapprochoient ssez de la vérité; enfin, malgré toutes vos précautions, on a découvert.... Ariste s'interrompit, voyant l'embarras de son neveu; car l'homme e bien qui veut secourir le foible, craint le moent de le confondre et de l'accabler. » Vous êtes, continua-t-il, mon cher neveu, vertueux, estimable; je le sais, je vous aime et je vous plains. Si vous pensiez différemment, vous ne me verriez point ici... — Vous me plaignez!.... dit Sainville: ah! sans doute, je le mérite.... Je me suis égaré;.... je suis foible et malheureux; j'ai besoin de vos conseils.... hélas! et sur-tout de votre indulgence. — Vous m'effrayez, Sainville, dit vivement son oncle; parlez moi sans détour... Quel est cet enfant sous» traite à tous les yeux, que vous élevez avec » tant de mystère?.... A qui doit elle le jour? » sa mère vit elle encore?.... Malheureux, vous » vous taisez?.... Ah! si vous aviez, sans mon » aveu, disposé de votre main, sans doute un » choix déshonorant.... Non, mon oncle, ras» surez-vous, dit Sainville, je suis libre encore...

» Cette orpheline infortunée ne m'est rien.... l
» pitié, l'amitié me la firent adopter..... Depu
» près de treize ans je possède ce dépôt précieux.
» Auriez-vous abusé des droits qu'on vous céda
» dit Ariste avec un air sévère. Grace au ciel,
» s'écria Sainville, mon cœur est pur: je ne suis
» qu'un insensé, je n'ai abusé que moi-même.
» Vous le voulez; écoutez donc le triste récit
» de ma foiblesse et de mes égaremens. Ce n'est
» point un secret que vous m'arrachez; depuis
» plus de six mois je suis décidé; mon projet
» étoit de vous parler, de vous amener ici...
» Mais je ne voulois me déclarer que la veille
» de mon départ. Le vôtre a été si imprévu, si
» précipité, que je n'ai pu exécuter ce dessein.
» J'avois choisi dans ma famille, vous et Clarice,
» pour cette étrange confidence.... Hélas! que
» vais-je vous apprendre?.... Parlez, parlez, dit
» vivement Ariste, tirez-moi d'une incertitude
» qui me fait mourir.«

Sainville rassemblant ses esprits, et tenant la main de son oncle, commença par lui rappeller ses anciennes liaisons avec Dorival. Mais, dit Ariste, on assure qu'il n'existe plus; et qu'expatrié depuis son combat contre Valcourt, il s'est allé faire tuer dans l'Inde. Tout le monde le croit comme vous, lui dit Sainville. Alors, reprenant l'histoire de sa jeunesse et celle de Do-

rival, il attendrit Ariste par le récit des malheurs de son ami, par la mort touchante de sa femme, et par le moment où ce père infortuné s'étoit vu forcé de remettre sa fille dans ses bras: » C'est cette même enfant, c'est cette même Zélie, » s'écria-t-il en répandant des larmes dans le » sein de son oncle, c'est cet être intéressant, » objet de tant de soins et de tant d'opinions » diverses.« Mais qui put, interrompit Ariste, vous engager à choisir un genre d'éducation.... » Je ne formai pas d'abord le dessein bizarre que » j'ai suivi depuis, dit Sainville; mais une con- » versation que j'avois eue avec Dorival, m'en » fit naître l'idée dans la suite. D'ailleurs, l'appa- » rence de la mort de mon ami me persuadant » que cette enfant que j'avois adoptée n'avoit » plus d'autre père que moi, ce dépôt précieux » m'en devint plus cher; je ne pus me résoudre » à la faire élever dans un couvent; l'esprit qu'on » y peut prendre du monde, pouvoit être dange- » reux pour elle. Je crus devoir me charger moi- » même de son éducation, aidé par une seule gou- » vernante. Il m'eût été bien impossible d'exécu- » ter mon projet dans Paris: C'eût été m'exposer » à la curiosité, aux vaines conjectures du public, » à mille questions auxquelles je n'aurois pas » voulu répondre; il falloit donc la soustraire à » tous les yeux.... Mais, quels auroient été ses

» maîtres? quelles instructions auroit-elle reçu
» L'intérêt surnaturel qu'elle m'inspiroit, o
» plutôt ma destinée, sut vaincre tous les obs
» tacles. Je me chargeai moi-même entièremen
» de son éducation ; et, du moins à cet égard
» j'ai suivi tous les devoirs que je m'étois impo
» sés. Mais dit Ariste, quels projets formiez-vou
» alors pour la suite de sa destinée ? Celui de
» cultiver son cœur et son esprit, lui répondi
» Sainville, de l'aimer comme une fille que j'a
» vois adoptée, de lui assurer un sort heureux
» et indépendant, lorsqu'elle auroit atteint l'âge
» de la raison. Tels étoient les desseins que m'ins
» piroient alors l'amitié, l'honneur, la vertu...
» Hélas ! un penchant irrésistible, une passion
» fatale a depuis bouleversé toutes mes idées,
» anéanti mes résolutions ; et j'ai vu avec effroi,
» mais trop tard, que né pour la protéger, pour
» lui servir de père, des motifs si purs, des titres
» si respectables n'étoient plus faits pour moi.
» Trop foible pour me vaincre, assez ver-
» tueux encore pour me condamner, je ne
» me suis point déguisé l'excès de ma folie. La
» différence de nos âges, de nos fortunes, de
» nos états, vos desseins sur moi, tout éle-
» voit entre nous d'éternelles barrières. En cé-
» dant à ma passion, je m'attirois l'indignation
» de ma famille ; je perdois sans retour votre

endresse, et je n'étois aux yeux du monde [q]u'un vil séducteur.«

[O]n ne dit jamais que la dernière, la vraie raison [q]ui nous maîtrise: » Vous l'avouerai-je, conti[n]ua-t-il, tout me portoit à cacher à mes amis, à [v]ous-même ma malheureuse passion. Je ne peux me flatter d'être aimé, ou du moins je n'en suis pas sûr: accoutumée à ne voir que moi, Zélie me prodigue tous les témoignages innocens du sentiment le plus tendre; mais la reconnoissance et l'amitié pourroient-ils suffire à mon cœur?.... Prêt à lui tout sacrifier, je lui voudrois, pour son bonheur et pour le mien, une passion qui répondît à la mienne.... Eh! comment l'espérer, comment m'en assurer, tant que je serai le seul objet qu'elle connoisse, et qui puisse lui paroître aimable et sensible?«

A ces mots, Sainville lui fit connoître les raisons qu'il avoit eues de venir passer trois mois dans son château. Dès ce même jour, ajouta-t-il, je vais lui rendre une pleine liberté: elle passera ces trois mois avec Clarice, comme ma propre fille; nous la mènerons après à Paris. Un couvent lui servira d'azile; c'est-là que, la laissant maîtresse absolue d'elle-même, Zélie pourra décider de son sort, et je suis sûr que vous ne désaprouverez pas qu'en la laissant

libre, je lui assure une fortune honnête et convenable à sa naissance.

L'étonnement d'Ariste, en écoutant Sainville l'avoit empêché de l'interrompre. L'excellence de son cœur ne lui permettoit que l'attendrissement d'un ami; mais, croyant cependant que l'oncle devoit parler dans ce moment, il lui fit les plus fortes représentation sur sa position présente, et sur-tout sur la nécessité, qu'il regardoit comme absolue, que Sainville renonçat à son amour, et fît une alliance propre à porter sa maison au plus haut dégré d'élévation et de gloire. Ah! mon oncle, lui dit Sainville en soupirant: » Maître de mes actions et de ma conduite, » je ne peux l'être de mon cœur. Zélie seule peut » décider de ma destinée!.... Mais, de grace, » mon cher oncle, suivez-moi, venez la voir, sa » vue peut être me justifiera; venez.«

Ariste, qui brûloit de voir et de connoître Zélie, suivit Sainville qui le conduisit dans son appartement intérieur, où tout ce qui frappa ses regards annonçoit l'instruction la plus variée et la plus suivie. Quoique le cœur du sage Ariste fût fermé depuis long-temps à la plus douce des passions, il ne put voir la charmante Zélie sortir d'un cabinet à la voix de Sainville, sans en être ému. Un simple habit de taffetas blanc paroissoit

avoit

voir été placé par les Graces sur une taille égale la leur; un ruban couleur de rose qui l'attachoit, n pareil ruban entrelacé dans ses beaux cheeux, des yeux célestes, une bouche de rose, air et le teint d'Hébé, tout concourut à faire iger à l'oncle combien la blessure de son neveu evoit être profonde. Ma chère Zélie, lui dit ainville, voilà cet oncle qui m'est si cher, à ui je dois tout, dont je vous parle si souvent. h! monsieur, monsieur, c'est donc vous, dit-lle en accourant, se précipitant sur ses mains, t s'efforçant de les lui baiser; quoi! vous êtes et oncle adoré dont la tendresse éleva Sainville, mon père, mon ami? c'est donc vous qui avez rendu si charmant, si parfait? Ah! monsieur, ue ne vous dois-je pas moi-même, puisque vous avez fait mon bonheur! A ces mots, elle voulut une seconde fois baiser ses mains: Ariste, en les retirant, ne put s'empêcher de la serrer un moment entre ses bras; il jouissoit alors, et peut-être encore malgré lui, du sentiment délicieux que sent un tendre père en embrassant sa fille...... Résistant, autant qu'il le pouvoit, au charme de cette première impression, que l'œil avide de Sainville avoit bien observée, il dit des choses honnêtes à Zélie sur tous les talens qu'elle avoit acquis dans sa solitude, ils vont bientôt paroître dans un plus grand jour, ma

chère Zélie, ill est temps que je laisse voir m fille et mon élève aux parens et amis que j'ai prié de venir m'aider à célébrer le jour qu'elle entre dans le monde. Sainville n'eut point l'air de s'appercevoir de l'air de surprise et de la pâleur qui parurent alors sur le beau visage de Zélie. Il appella madame Berrard : Son nouvel appartement est-il prêt, madame ? pourrai-je bientôt l'y conduire? Dans un moment monsieur, dit Madame Berrard, qui sortit à l'instant.

Ariste, embarrassé d'un premier mouvement d'admiration et de tendresse dont il n'avoit pas été le maître, craignit peut-être d'en éprouver un second dont son neveu tireroit trop d'avantage; il feignit d'avoir quelques ordres à donner, et laissa Sainville seul avec Zélie.

Quelle main profane oseroit porter un pinceau téméraire sur les ouvrages immortels du Corrège et du Titien? Je me garderai donc bien de changer un seul mot à la scène suivante de Zélie. *Je dois lui conserver sa grace et sa précision; c'est à la faveur des scènes que je me plais à rapporter en entier, qu'on me pardonnera peut-être ce qui les précède, et le foible récit qui les amène et qui les lie.*

LE MARQUIS DE SAINVILLE ET ZÉLIE

Il la tient par la main.

LE MARQUIS. Rassurez vous, ma chère

élie. Je veux vous parler sans témoin pour la dernière fois.... Eh quoi ! vous pleurez!...

ZÉLIE. Pourquoi m'arracher de ma retraite ? Je devois, disiez-vous, y demeurer tant qu'elle me seroit chère, tant que je vous aimerois.... Ah ! je croyois y demeurer toujours.

LE MARQUIS. Cessez de vous affliger, je vous en conjure! Ecoutez moi. Je vous ai soustraite au monde pendant un temps, pour l'employer loin du tumulte et de la dissipation à former votre cœur et votre esprit, à vous donner des talens agréables et des connoissances solides. Vous avez surpassé mon attente ; je veux jouir de mon ouvrage ; je veux qu'on vous connoisse. Nous sommes faits pour la société, et vous serez l'ornement de celle que vous choisirez.

ZÉLIE. Je ne sais pas si j'y plairai ; mais je suis bien sûre de m'y déplaire....

LE MARQUIS. Eh ! par quelle raison.

ZÉLIE. Je ne vous y verrai plus comme autrefois.... Entourée de visages nouveaux, de gens inconnus, il faudra m'occuper d'autres choses que de vous ; et c'est une étude pénible, à laquelle je ne m'accoutumerai jamais.

LE MARQUIS. Mille liaisons agréables s'offriront à vous. On cherchera tous les moyens de

vous plaire : on vous amusera d'abord ; on finira par vous intéresser.

ZÉLIE. Ce n'est pas là le langage que vous me teniez autrefois.... Ah ! que je suis mécontente de tout, de vous-même !

LE MARQUIS. Quels sont mes torts ?...

ZÉLIE. Vous avez l'air embarrassé, contraint ; vos discours vos, regards ont changé ; votre maintien m'attriste, m'en impose ; et j'éprouve en vous écoutant, je ne sais quelle amertume que je n'ai jamais ressentie.

LE MARQUIS. Non, je ne suis point changé. Ah ! Zélie.... je serai toujours votre ami, votre père.

ZELIE. Et vous êtes le seul objet que j'aime, le seul que je puisse aimer....

LE MARQUIS. Ne le promettez pas... peut-être un autre plus aimable....

ZÉLIE. N'achevez pas. Je ne puis soutenir de vous voir une idée si cruelle.... Vous alliez dans le monde.... et je me croyois aimée par vous de préférence à l'univers entier.... Quand j'y serai pourquoi donc n'auriez-vous pas la même certitude ?... Ah ! je suis plus juste, et peut-être plus sensible que vous.

LE MARQUIS. Je ne douterai jamais de votre sincérité ; mais vous n'avez nulle expérience, vous n'avez jamais rien vu ni connu que moi

ZÉLIE. Ah! mon ami!... pourquoi donc me ›rtir de l'heureuse obscurité qui m'étoit si ouce et si chère? Je ne voulois vivre que pour ous.... Mais n'en parlons plus. Vous l'exigez, : dois vous obéir, je m'y soumets.... Dites-moi eulement quelle sera ma conduite dans ce nonde inconnu où vous m'ordonnez de paroî-re? Vous m'avez souvent parlé de ses écueils, le ses dangers: du moins vous y serez mon ;uide, mon protecteur, mon père; mon ami ne n'abandonnera jamais.

LE MARQUIS. Ah! Zélie, vous ignorez à quel point je vous aime....

ZÉLIE. Qui, moi!... quand je tiens tout de vous, quand vous avez tout fait pour moi.... Hélas! je vous dois tout, jusqu'au bonheur d'être sensible. Je pense, j'aime, je suis heureuse; et c'est votre ouvrage. Ah! de tous vos bienfaits le plus cher à mon cœur, c'est ce sentiment impossible à peindre que vous inspirez.... Non, je ne pourrai jamais vous faire comprendre l'excès de sa vivacité; vous ne m'avez point appris de nom, d'expression qui puisse rendre çe que j'éprouve.

LE MARQUIS, (*à part.*) Quel langage séducteur!... Eh! comment ne pas se livrer?... Mais, hélas! ce n'est sans doute que celui de la reconnoissance....

ZÉLIE. Vous paroissez agité ?.... Que dites-vous ?

LE MARQUIS. Vous me demandez des conseils, ma chère Zélie, il en est d'importans à vous donner, mais qui vous paroîtront frivoles. Cependant, je me flatte que vous daignerez me croire et les suivre. Vous allez fixer tous les yeux. La politesse et la bienséance exigent que vous paroissiez occupée des différens objets qui vont vous entourer. Sans cesser d'être vraie, il faut renfermer vos sentimens au fond de votre cœur, et ne point parler de cette amitié si tendre et si pure, qui ne peut intéresser que nous deux. Par exemple, il faut changer devant le monde le nom si doux que vous me donnez.

ZÉLIE. Comment, je vous appellerai comme un étranger ? Mais, *mon ami*, c'est votre nom pour moi, et l'on me feroit un crime....

LE MARQUIS. Tel est l'usage : s'y soustraire seroit un ridicule; et c'est ce que le monde pardonne le moins.

ZÉLIE. Que vous me le faites haïr !... Et qu'importe le ridicule ? Je ne crains que le blâme fait pour le vice, et ....

LE MARQUIS. Vous m'avez promis de me croire.

ZÉLIE. Je m'étois... mais je ne vous comprends pas.

Le Marquis. Je vous recommande sur-tout, ma chère Zélie, de mettre tous vos soins à gagner l'amitié de mon oncle.... Je le regarde comme un père.

Zélie. Il deviendra le mien.... Hélas! vous m'avez tant de fois parlé de l'objet malheureux à qui je dois la vie..... Vous avez si bien gravé dans mon ame tous les devoirs qu'un titre si cher impose.... Ah! croyez que je conçois facilement le respect, la tendresse qu'on éprouve pour un père....

Le Marquis. Je vous ai parlé de Clarice; je desire vivement qu'elle puisse vous plaire, et qu'elle devienne votre amie.

Zélie. Mon amie!... Je ne puis vous le promette; un ami suffit à mon cœur; et, vous le savez, son choix est fait.

Le Marquis. Vous verrez encore ici un jeune homme qu'on appelle le chevalier de Villers. Je ne vous prescris rien pour lui, je le connois superficiellement, et d'ailleurs....

Zélie. A propos de jeune homme, j'avois oublié de vous dire....

Le Marquis. Quoi donc?....

Zélie. Occupée du bonheur de vous revoir, jusqu'ici je n'ai pensé qu'à vous;.... mais vous venez de me rappeller....

LE MARQUIS. (*plus vivement encore.*) Eh bien?..

ZÉLIE. Une aventure singulière..... d'un jeune homme.

LE MARQUIS. Comment? que dites-vous?

ZÉLIE. Oui, un jeune homme m'a vue, m'a écrit, et....

LE MARQUIS. (*très-vivement.*) De grace expliquez vous?...

ZÉLIE. C'étoit hier.

LE MARQUIS. J'ai reçu en chemin une lettre de vous, et vous ne m'en disiez rien.

ZÉLIE. Je n'ai pas jugé ce détail assez intéressant pour vous en entretenir; il ne pouvoit l'être que par sa singularité; et j'avois tant d'autres choses à vous dire, que j'ai craint de vous fatiguer par une trop longue lettre.

LE MARQUIS. Il est vrai...... mais enfin poursuivez.

ZÉLIE. Eh bien! hier au soir je me promenois seule dans le petit bois, je côtoyois le mur; tout à coup j'ai entendu une voix inconnue qui prononçoit mon nom, elle sembloit venir du haut des airs; j'ai levé la tête, et j'ai vu, mais avec une surprise extrême, un homme sur le mur. L'étonnement et la frayeur m'ont rendue immobile..... Il m'a crié de me rassurer. J'ai bien pu, m'a-t-il dit, parvenir ici à l'aide des machines que j'ai fait préparer de l'autre côté

mur : mais vous voyez bien, a-t-il ajouté, ne n'ayant de celui-ci nul secours, il est impossible que je puisse franchir la distance qui nous sépare. Un peu remise de mon trouble, je i ai demandé quel étoit son dessein ? Il m'a pondu qu'il ne vouloit que me voir. Je n'ai en compris à cela ; et il y avoit dans sa manière de s'exprimer et dans sa physionomie un ir d'égarement et de folie qui m'a rendu ma remière frayeur. J'ai voulu m'éloigner : dans e moment il m'a jeté un papier, en me conjuant de le ramasser. Pour le satisfaire je l'ai mis ans ma poche, et j'ai promptement regagné na chambre.

LE MARQUIS. Et le billet ?

ZÉLIE. Je l'ai lu, je n'y comprends rien ; Tenez, jugez-en vous-même ; le voici.... (*Elle ire le papier de sa poche, et le lui donne.*)

LE MARQUIS, *lisant à demi-voix.*

Se peut-il qu'on ait la barbarie de cacher à tous les yeux l'objet le plus charmant, le plus digne d'être adoré ? .... Mais apprenez, belle Zélie, qu'il n'est point de retraite où l'amour ne puisse pénétrer..... L'espérance de vous voir m'a fait tout oser, tout entreprendre : daignez autoriser une passion aussi pure qu'elle est extrême, et croyez qu'elle saura m'inspirer les moyens de vous tirer de l'indigne esclavage

où l'on vous retient. Cachez cette lettre et ce b... au tyran jaloux qui vous obsède; et pensez qui l'amour le plus tendre et le plus passionné va travailler avec ardeur à votre délivrance.

(*Lui rendant la lettre*)

Que pensez-vous de cette lettre ?

ZÉLIE. Qu'elle est d'un fou ..... mais d'une folie bien singulière : n'est-ce pas ?

LE MARQUIS., (*à part.*) Qui pourroit?.... Il me vient un soupçon......

ZÉLIE. (*tenant la lettre et lisant.*)

Mais apprenez, belle Zélie, qu'il n'est point de retraite où l'amour ne puisse pénétrer..

Que peut signifier là *l'amour* ? On dit bien l'amour dela vertu, l'amour de ses devoirs; mais l'amour tout seul..... cela n'a point de sens. Et puis *le tyran jaloux qui vous obsède*, de qui veut-il parler ?

LE MARQUIS. C'est de moi.

ZÉLIE, (*en riant.*) De vous? Ah! je ne l'aurois pas deviné. Mais vous savez peut-être aussi ce que c'est qu'un *amant*. Il dit l'amant le plus passionné. Tenez, lisez ? Je ne connois pas ce mot là...... Vous riez?.... Ah, vous êtes en défaut; convenez que vous n'en savez rien?

LE MARQUIS. En vérité, je ne puis me charger d'être son interprète; mais, dites moi, si

us revoyiez ce jeune homme, si le hasard us le faisoit rencontrer, le reconnoîtriez-us ?

ZÉLIE. Oui, je le crois.....

LE MARQUIS. Sa figure vous a donc frappée ?... ns doute elle agréable ?......

ZELIE. Oui, elle m'a paru fort agréable uoiqu'il ait dans les traits quelque chose d'égaré, comme je vous l'ai déja dit.

LE MARQUIS. Je vois ce qui vous prévient e plus contre lui, c'est cette folie que vous ui supposez : et s'il parvenoit à vous ôter cette dée je crois entrevoir qu'il ne vous déplairoit pas.

ZÉLIE. A quoi bon toutes ces questions ?

LE MARQUIS. A rien.... en effet....

ZÉLIE. Vous paroissez rêveur ?.....

LE MARQUIS. Moi ? point du tout.... Mais, ma chère Zélie, l'heure s'avance ; voici bientôt celle où tout le monde va se rassembler ici ; il faut songer à vous aller habiller.

ZÉLIE. Quoi ! ne le suis-je pas ?

LE MARQUIS. Cet habit simple et commode, malgré la grace qu'il reçoit de vous, seroit ridicule dans le monde.

ZÉLIE. Il faut aussi le changer ?.. Le monde est donc bien minutieux ! Dans quels petits détails

ne faut-il pas entrer pour éviter ce que vo appelez un ridicule ?

LE MARQUIS. Quelqu'un vient.....

ZÉLIE. Ah ! c'est ma bonne.

LE MARQUIS. Eh bien, madame Berrar avez-vous fait préparer le nouvel appartem de votre maîtresse ?

Me. BERRARD. Oui, monsieur, j'ai sui vos ordres.

ZÉLIE. Ah ! ma bonne, ne regrettez-vo pas celui que nous quittons ?.... (*au marquis.*) Du moins, accordez-moi la liberté d'y retourner chaque jour une fois. Mon cœur se serre en pensant que je ne verrai plus un lieu si cher, où j'ai passé.... sans doute.... les plus doux momens de ma vie. Ah ! mon ami.... je ne sais ce qui se passe au fond de mon ame; mais elle est bien triste..... *Elle met la main devant ses yeux pour cacher ses larmes.*)

LE MARQUIS. Zélie ! ma chère enfant !... que cette sensibilité si touchante a de charmes pour moi ! Ah ! croyez que votre bonheur m'est plus cher que ma vie !

ZÉLIE. Dites-moi donc que vous m'aimez, répétez-le moi souvent.... aussi souvent qu'autrefois.......

LE MARQUIS. Ah Zélie ! n'en doutez pas. Vous êtes tout pour moi : un sentiment si doux,

ourri depuis si long-temps, absorbe en moi
us les autres, et ne pourra jamais s'affoiblir
n moment : objet de tous mes soins, de tous
ıes projets, de toutes mes pensées, rien ne
eut me distraire de vous; tout ce qui n'est pas
ous m'est insipide, importun; et je préfère à
ous les biens du monde, le bonheur inexpri-
ıable de vous voir, de vous entendre, et d'être
imé de vous.

ZÉLIE, (*avec transport.*) Je vous retrouve
nfin. Oui, c'est vous qui venez de me parler;
'est mon ami, c'est.... ah! c'est tout ce que
'aime. Ma tristesse est dissipée, mes noires idées
ont évanouies; un discours si tendre, des pa-
roles si chères, m'ont rendu mon bonheur.
Disposez de moi, de ma destinée; je me sou-
mets à vous avec joie; je ne regrette plus ni
ma retraite, ni mon obscurité. Vous m'aimez
de même, il suffit. Que me faut-il de plus, et
qu'importe le reste?

LE MARQUIS. (*à part.*) Quels charmes! quels
transports j'éprouve en l'écoutant!.... (*haut*)
Allez, ma chère Zélie, dans un moment j'irai
vous retrouver. Allez..... (*à part.*) Que mon
trouble est extrême!.... Il est égal à ma foi-
blesse.

ZÉLIE. Je vous quitte pour un instant.... mais,
qu'un instant est long sans vous! Je l'emploierai

du moins à me rappeler les conseils que vous venez de me donner, et croyez que je les suivrai tous : il m'est si doux de vous obéir !...

Le Marquis. Ah ! Zélie !

Zélie. Eh bien ?.... parlez ! vous paroissez avoir quelque chose à me dire encore....

Le Marquis. Ah !.... si j'en croyois mon cœur..... N'entends-je pas du bruit ? On vient ; éloignez-vous, ma chère Zélie..... allez, je vous en conjure.

Zélie. Je n'entends rien ; mais vous le voulez ; je vous laisse. Allons, ma bonne. Que j'ai de peine à m'arracher d'ici !

Le marquis de Sainville n'avoit feint d'entendre du bruit que pour éloigner Zélie, et cacher le trouble qu'il éprouvoit ; et, tout délicieux que fût ce trouble, il l'avoit fait frémir. Non, se disoit-il, » je ne pouvois plus me contenir.... Emu, troublé jusqu'au fond de l'ame, » j'allois tomber à ses pieds, lui dévoiler, lui » dire dans un langage qu'elle ignore, le secret » fatal de ma vie. Et quoi ! j'ai eu la force de » cacher, de renfermer cette passion depuis plus » de trois ans, et un instant m'alloit ravir peut-» être et mon courage et ma vertu ! Quatre » moins d'absence n'ont fait qu'irriter ce senti-» ment qui me domine..... Ah ! c'en est fait ; » je ne suis plus digne de garder un dépôt si

récieux. Malheureux! eh! quel est mon espoir?..... Celui d'être aimé?.... Non; je ne l'ai même pas. En vain elle me prodigue toutes les preuves de la tendresse la plus touchante. Quand je l'entends, quand je la vois, séduit, égaré, tout concourt à m'abuser; mais absent d'elle, bientôt de cruelles réflexions viennent détruire une illusion si dangereuse..... Ce jeune homme dont elle m'a parlé.... quel est il?..... Je trouve ici le chevalier de Villers.... si c'étoit lui?... Mais il aime Clarice; ils doivent s'unir.... Ce jour va détruire ou confirmer mes soupçons.... Oh ciel? il me manquoit le tourment de la jalousie».... On vient; cachons, s'il est possible, le trouble affreux qui me surmonte.

Clarice arrivoit en effet en ce moment: le plaisir, l'empressement éclatoient dans ses yeux. Je l'ai vue, je l'ai vue s'écria-t-elle en abordant Sainville; ah! qu'elle est charmante? Sainville, usant des dernières ressources d'un homme qui veut cacher son embarras, eut l'air d'ignorer ce qu'elle vouloit dire: mais Clarice, dans les premiers momens de son admiration pour Zélie, en fit un portrait que Sainville laissa facilement achever. Il est si doux d'entendre louer ce qu'on aime! Clarice lui fit des reproches de sa négligence à lui faire connoître l'art de se parer,

et lui dit tout le plaisir qu'elle avoit eu à le charger de ce soin. Non, lui dit-elle, il n'est pas possible que vous n'adoriez pas cette charmante enfant. Grand dieux! que dites-vous, répondit Sainville; ce sentiment m'en est trop coupable, trop insensé même; ne savez-vous pas que j'ai trente-huit ans, et qu'elle n'en a pas encore dix-sept? « Qu'importe, dit » Clarice? vous avez l'air beaucoup plus jeune, » et sans flatterie, on peut vous donner l'espoir » de plaire et d'être aimé. » Le chevalier de Villers vint les interrompre en ce moment. Sainville en fut d'abord fort aise; et même il dit en souriant à Clarice, qu'il savoit se retirer à propos, croyant lui plaire en la laissant seule avec le chevalier. Il le sut beaucoup moins lorsque sa cousine lui dit d'un air froid, et même de dépit, si vous voulez être témoin d'une querelle, vous pouvez rester. Quoi! lui dit-il d'un air très sérieux, en seriez-vous donc mécontente?....Paix; le voici, lui dit-elle. A ce mot, Sainville sortit triste et rêveur.

Le chevalier, affectant l'assurance la plus fausse, et croyant qu'il pouvoit tout hasarder avec une femme dont il étoit sûr d'avoir le cœur, eut la mauvaise foi de lui dire qu'il n'étoit venu chez Sainville que pour la chercher; il osa même lui laisser entrevoir qu'un peu de jalousie avoit déterminé

miné son voyage. Clarice, indignée de sa
ısseté, se servit de la supériorité de son esprit,
de celle que la candeur donne sur la fausse
esse, pour le persiffler et le confondre. Vous
:s parti pour la Gascogne depuis trois semai-
s, lui dit-elle, et je vous trouve en Normandie;
'aut que vous vous soyiez furieusement égaré.
chevalier confondu, mais assez faux et avanta-
ux pour croire qu'il pouvoit conserver le
ême ton, lui fit des mensonges qu'elle démas-
ıa, qu'elle lui fit multiplier par ses questions,
dont elle lui démontra l'absurdité. Le che-
ılier crut alors devoir prendre un ton plus
ındre: la foible Clarice, qui ne suivoit que
elui de son cœur, lui laissa voir toute sa foi-
lesse. Le chevalier pouvoit-il alors y répondre;
l n'étoit occupé que de Zélie, et brûloit d'im-
atience de chercher l'occasion de la voir. Cla-
ice s'en appercevant, la scène devint un peu
ive entre eux; mais l'art cruel du chevalier
éussit à la calmer: il lui baisa la main; et Cla-
ice, livrée aux soupçons que la rencontre
Villers chez Sainville lui fit naître, le pria de
bonne foi de se retirer; ce que le chevalier ac-
cepta, (disoit-il,) avec peine, mais avec la plus
grande satisfaction, de s'être dégagé d'une con-
versation si longue et si propre à l'embarrasser.
Clarice se livrant alors toute entière à ses

réflexions, et rassemblant toutes les circonstances et les motifs qui pouvoient avoir attiré le chevalier de Villers dans le château du marquis, n'imagina que trop bien que Zélie étoit la cause de ce voyage; la raison lui faisoit dire en elle-même: Et! que m'importe d'être trompée, si je ne suis plus aimée? Mais le véritable amour ne se rend pas aux plus fortes apparences; il lui faut les coups les plus mortels pour le détruire, et souvent même est il encore assez malheureux pour y survivre. Celui de Clarice ne put donc lui laisser former d'autre dessein que de faire tout au monde pour éclaircir ce mystère.

Sainville ne pouvoit douter, que la jeune Zélie n'eût fait une impression bien agréable sur son oncle, mais ce n'étoit pas assez pour le satisfaire; il desiroit revoir Ariste, et connoître quels seroient ses sentimens quand les premiers mouvemens d'une admiration qu'il avoit bien observée seroient passés. Il lui fut facile de trouver son oncle seul, et plus facile encore de faire tomber la conversation sur celle qu'il avoit toujours présente dans son cœur.

« Mon cher neveu, lui dit Ariste, si jamais » un égarement fut excusable, c'est sans doute » le vôtre. Oui, je conviens que Zélie est char- » mante: mais enfin, ce n'est qu'une *enfant*; » et sans parler de ce manque de convenance

entre vous, si la raison ne triomphe pas du penchant qui vous entraine vers elle, dans quels malheurs....... Ah! mon oncle, interrompit Sainville, croyez que je me suis dit à moi-même tout ce qui peut détruire une passion si funeste..... Je la combats depuis plus d'un jour.... Mais je ne crains pas de vous l'avouer et de vous le répéter, si je pouvois me croire aimé, il n'y a point de sacrifice que je ne fusse prêt à lui faire, et le plus grand sans doute seroit de m'exposer à perdre vos bontés. Telle est ma foiblesse, et je ne puis » vous tromper là-dessus: mais, loin d'en avoir » l'espoir, il me faudroit les preuves les plus » fortes, les plus convaincantes de sa tendresse » pour me le persuader. Il est vrai que Zélie, » naturellement sensible, me montre une recon» noissance si vive, que tout autre que moi » pourroit peut-être s'y méprendre; mais aussi » vous conviendrez que si Zélie pouvoit penser » à présent qu'il lui seroit possible d'aimer un » autre objet plus qu'elle ne m aime, il faudroit » qu'elle fût la plus ingrate de toutes les créa» tures, et son ame est honnête, autant qu'elle » est passionnée: elle ne connoît encore que » l'amitié, et elle l'éprouve avec toute la viva» cité d'un cœur innocent et pur. Voilà les » réflexions qui viennent sans cesse s'offrir à

» mon esprit; elles me préserveront du malheur
» que vous craignez..... Quoi! dit Ariste, si
» Zélie cédoit à l'impression d'un nouveau sen-
» timent, vous auriez la générosité de ne point
» apporter d'obstacle à ses desirs? Qui! moi
» (dit vivement Sainville) moi, m'opposer à
» son bonheur? Ah!.... je fus son père avant
» d'être son amant..... Quelle fasse un choix
» digne d'elle, et j'aurai le courage d'étouffer
» à jamais une passion malheureuse. Je connois
» l'étendue de mes devoirs envers elle, je les
» remplirai tous, en dussai-je mourir. — Ah
» mon cher neveu, lui dit son oncle, quel
» mélange étonnant de vertus et de foiblesses!
» Sans cette passion fatale, que ne seriez-vous
» pas? mais elle a détruit votre activité et votre
» ardeur pour la gloire. La force de votre ame
» s'épuise et se consume dans les vains combats
» d'un amour insensé. Avec une ame si peu
» commune, avec tant de qualités si supérieures,
» ne gémissez vous pas en secret du rôle que
» vous avez pris, quand vous songez à tous les
» avantages qu'il vous fait perdre? Mais Zelie
» s'avance; je vous laisse avec elle: adieu,
» souvenez vous du moins de vos résolutions...
» Ariste sortit, mais en songeant à trouver les
» moyens de lui ravir toute espérance. »

Clarice n'avoit pas perdu le souvenir des pa-

ures qu'à l'âge de Zélie elle avoit aimées; et orsqu'elle en avoit le moins de besoin, Victoire, son permier ordre, avoit rassemblé de bien on cœur tous ces jolis ajustemens qu'elle savoit placer avec adresse, et dont elle regrettoit que sa maîtresse ne se servît plus. L'une et l'autre avoient assisté, malgré Zélie, à sa toilette; et jamais femme, le jour de sa présentation à Versailles, ne s'est vue surchargée d'autant de diamans et de pompons que Zélie en avoit, lorsqu'elle parut aux yeux de Sainville. Cependant Zélie s'étant défendue de quelque coups de pinceau qu'on vouloit lui donner de plus, son rouge de la bonne faiseuse, légérement appliqué, n'altéroit point la douceur de sa physionomie: ses yeux seulement paroissoient avoir plus de vivacité; mais leurs regards furent toujours les mêmes, et son ame y peignit également et ses sentimens et sa candeur. En approchant de Sainville: « Ah! lui dit-elle, je » viens d'éprouver une frayeur extrême! Cet » extravagant, ce jeune homme dont je vous » ai parlé.... il est ici, ou je suis bien trom- » pée: en traversant la cour, j'ai cru l'apper- » cevoir; il s'avançoit vers moi; mais en voyant » ma bonne qui me suivoit, il a pris la fuite: » il m'a fait bien peur, et j'en conserve encore » un battement d'une force étrange. En effet, dit

» Sainville, vous avez l'air bien émue .... Ah
» se dit-il tout bas, ce n'est pas là de la frayeur..
» c'est plutôt un trouble dont elle ignore et le
» nom et la cause. — Il m'a paru fort bien
» mis, dit aussitôt Zélie; sa physionomie est
» douce et intéressante; mais je trouve bien
» étonnant qu'avec un tel dérangement dans
» l'esprit, on le laisse ainsi livré à lui-même,
» et.... Il n'en faut plus douter, se dit Sain-
» ville: Zélie, pouriez-vous me dire de quelle
» couleur étoit son habit? Gris et argent, dit-
» elle. C'est lui-même..... se dit encore Sain-
» ville. Ecoutez-moi, ma chère Zélie; vous
» verrez aujourd'hui ce même jeune homme;
» il est ici. Je vous ai parlé du chevalier de
» Villers; eh bien! c'est votre inconnu. Ma
» surprise est extrême.... lui répondit Zélie!
» comment peut-on recevoir dans la société..
» Si vous vous trouvèz seule avec lui, dit
» froidement Sainville, vous pourrez lui dire
» ce que vous pensez, et les sentimens, tels
» qu'ils soient, que sa conduite et ses discours
» vous inspireront: je ne vous prescris rien là-
» dessus; seulement je vous préviens parce que
» je le dois, ... que sa tése est légère, qu'il est
» étourdi, inconséquent et vain, et que ses
» principes ne sont pas aussi purs que les
» vôtres.

» Cette connoissance m'est inutile, dit Zélie ; je le fuirai, parce que je le crains. Vous le craignez..... dit-il vivement, est-ce qu'il vous déplaît ? Non, dit-elle d'un air ingénu, son extérieur prévient et n'offre rien que d'agréable, mais sa folie m'effraie. Ah ! je ne vois que trop, dit Sainville en lui-même, qu'elle en est déja charmée ! « Pendant quelques momens encore, tous les deux répondant chacun à son idée, ils continuèrent à ne se plus entendre, quoique tout dût annoncer dans les yeux de Zélie le seul sentiment qui remplissoit son cœur. Sainville eut l'injustice de croire qu'elle aimoit déja le chevalier, et fut charmé que Clarice vînt interrompre un entretien qui le désespéroit : il sortit également rêveur et agité.

» Eh quoi ! dit Clarice en entrant, je fais » fuir le marquis.... Mais que vois-je ? qu'a» vez-vous, ma chère Zélie ? Parlez-moi avec » confiance, je vous en conjure. Non, je ne le » puis, dit Zélie, alarmée des derniers regards » et du brusque départ de Sainville ; non, ma» dame, je dois renfermer au fond de mon » cœur les peines qui m'affligent : hélas, mada» me, je suis bien malheureuse ! Vous ? est-il » possible ? dit Clarice bien surprise ! eh com» ment ? Mon sort est changé, madame, dit

» Zélie en soupirant, et je ne pouvois q
» pendre. Quoi ! dit Clarice, on vous a ren
» la liberté, le plus précieux de tous les bie
» qu'avez-vous à regretter ? La liberté... d
» douloureusement Zélie..... je sais qu'on l
» chérit, qu'on la vante ; mais je n'en conn
» pas le prix, et je regrette le bonheur ine
» primable de voir, à toute heure et sans co
» trainte, le seul objet que j'aimois : oui, m
» dame, j'ai perdu cette félicité si douce, et
» rien ne peut m'en dédommager. Vous m'é-
» tonnez, belle Zélie, lui dit Clarice ! comment
» pouviez-vous donc, avec un pareil senti-
» ment, supporter l'absence du marquis ? Seule,
» sans distractions, la douleur et l'ennui de-
» voient vous consumer ? Ah ! madame, dit
» Zélie, toute distraction m'eût été odieuse ; je
» chérissois la solitude avec lui ; et, sans lui,
» elle seule me convenoit. Son souvenir, ses
» lettres me préservoient ; et les talens qu'il m'a
» donnés, en occupant mes loisirs, en me rap-
» pelant ses soins et ses bienfaits, m'arrachoient
» à l'ennui. Mais, interrompit Clarice, dans
» votre solitude vous étiez ignorée ; si belle et
» si jeune, se peut-il que le desir de paroître
» avec éclat dans le monde ne se soit jamais of-
» fert à votre esprit ? Hélas, répondit elle en sou-
» pirant, qu'avois-je à souhaiter, et comment

ne curiosité si vaine auroit-elle pu.... Vous ne concevez donc pas, belle Zélie, dit Clarice, le plaisir d'être louée, admirée? Ah! madame, dit Zélie..... eh! n'ai-je pas joui de ce bonheur si doux de plaire à ce qu'on aime? Tout autre éloge, repartit Clarice, vous seroit donc indifférent? Je vous avoue, madame, répondit Zélie, que cette question m'étonne. Existeroit-il donc une personne assez bizarre pour rechercher ce qui ne la touche point? Vouloir plaire, n'est-ce pas aimer? Et sans un cœur sensible, à quoi pourroit servir ce frivole avantage?«

Clarice rougit un peu: la vérité, l'ingénuité de cette réponse de Zélie, portoit un trait de lumière sur les légers travers des premières années de son mariage. » Quelle ame sensible » et pure, dit-elle en elle-même! et l'ingrat ne » la connoît pas..... Ah! ma chère enfant, que » vous m'intéressez! Mais, puisque vous êtes » aimée, comment n'êtes-vous pas heureuse? » Hélas! répondit Zélie, il n'est plus le même » pour moi: triste, rêveur, distrait, ses dis- » cours, ses regards, en lui tout est changé; » il a l'air inquiet, et je ne suis plus l'objet » qui l'occupe entièrement. Quoi! dit Clarice, » connoîtriez-vous déja les tourmens de la ja- » lousie? De la jalousie! dit Zélie étonnée: je

» ne sais ce que c'est. Comment, dit Clarice
» plus étonnée encore, ce mot vous seroit in-
» connu ? Pardonnez-moi, répondit Zélie d'un
» air simple ; souvent, dans nos lectures, j'ai
» vu des rivaux de gloire et d'ambition, ani-
» més par la jalousie ; mais je ne lui connois
» pas d'autre signification. Cette ignorance me
» surprend, dit Clarice : vous avez beaucoup
» lu, comment se peut-il.... J'ai très-peu lu
» de livres, répondit Zélie du même ton : pour
» m'épargner du travail et de l'ennui, il s'impo-
» soit la peine de me faire des extraits sur l'his-
» toire et la morale, et presque toute ma biblio-
» thèque est écrite de sa main.... Quelle pré-
» caution ! se dit tout bas Clarice. Croyez-vous
» donc, ma chère Zélie, qu'il y ait beaucoup
» d'exemples de l'éducation que vous avez reçue ?
» Ah ! madame, répondit Zélie, je sens que ma
» reconnoissance doit être sans bornes ; il ne
» m'étoit rien, il a fait pour moi ce que le père
» le plus tendre.... Quoi ! vous imaginez-vous,
» lui dit Clarice, qu'un père vous auroit dû les
» soins qu'il a pris de vous ? Il me l'a dit lui-
» même, reprit Zélie, en reprenant son air in-
» génu ; mais un père eût rempli ses devoirs, et
» lui.... Eh bien, Zélie, dit Clarice, si Sainville
» vous a dit qu'un père s'en occupe uniquement,
» c'est la seule chose sur laquelle il vous ait

rompée. Le père le plus tendre confie presque toujours à des étrangers l'éducation de ses enfans, et ce sont des gens indifférens et payés qui leur donnent ces talens que vous devez à la tendresse de votre généreux ami. Ah! madame, s'écria Zélie avec transport, il a donc fait plus pour moi, que si j'étois sa fille?... O Dieu! quel sentiment pourra donc m'acquitter? Ah! madame.....

» Jugez de sa tendresse, dit Clarice, et voyez s'il vous est permis de vous plaindre.... O mon cher protecteur, s'écria Zélie pénétrée d'un sentiment nouveau, plus vif encore que ceux qu'elle avoit sentis jusqu'alors; pourquoi m'avez-vous caché ce nouveau sujet de reconnoissance? Il surpasse encore, s'il est possible, tous les autres. Ah! que n'êtes-vous-là.... que ne puis-je à vos pieds vous dire..... — On vient, interrompit Clarice; modérez des transports » si naturels et si touchans: vous êtes aimée, » ma chère Zélie, vous êtes aimée.... à l'excès. » Ah! du moins connoissez toute l'étendue de » votre bonheur! Madame, dit Zélie, laissez-» moi l'aller chercher. Non, restez avec moi, » répondit Clarice; sans doute il va revenir: » mais j'apperçois le chevalier. O ciel! dit Zélie » avec dépit, que je crains sa présence!«

Si le chevalier de Villers fut enchanté de voir

Zélie, il ne fut pas moins embarrassé de trou-
Clarice avec elle: il s'acquitta promptement
la commission que Sainville venoit de lui don-
ner, de prier Clarice de venir lui parler un mo-
ment dans son appartement; et Clarice, en bon-
et tendre amie, étant trop empressée d'aller ap-
prendre à Sainville à quel point il étoit heureux
elle ne fut arrêtée ni par la présence du cheva-
lier, ni par les prières de Zélie qui, persuadée
que le chevalier étoit fou, craignoit de se trou-
ver seule avec lui. Clarice lui promit seulement
de lui envoyer sur le champ madame Bernard,
et sortit malgré les efforts qu'elle faisoit pour
la retenir. Le chevalier, se voyant seul avec
elle, débuta par la déclaration la plus tendre,
et chercha vainement à la rassurer: Zélie n'é-
toit occupée que de l'impatience de voir arriver
sa bonne. Cependant, le chevalier lui protestant
d'un air soumis, que s'il lui déplaisoit, il étoit
prêt à s'éloigner: il est assez doux dans sa folie,
se dit-elle. Que me voulez-vous, lui dit-elle
enfin? Vous voir, être souffert par vous, *lui
répondit-il*, » Vous aimer uniquement.—Zélie
» ne put s'empêcher de sourire, en lui disant,
» vous m'aimez uniquement? Vous riez, dit le
» chevalier assez étonné. Mais, reprit Zélie,
» en effet..... l'assurance est assez comique.
» Cruelle! vous en doutez, dit le chevalier d'un

ir transporté. Ah! mon Dieu, ne vous fâchez pas, dit la timide Zélie, dont la peur recommençoit à s'emparer. Et cette flamme si pure, s'écria le chevalier d'un ton des héros du Mignon, ne vous touchera-t-elle jamais? Zélie, sans répondre, se disoit en elle-même : une flamme si pure, voilà du nouveau. Mais, où prend-il tout cela?...... Le chevalier, après quelques momens, lui dit d'un ton emphatique et presque emporté: Vous gardez le silence, ingrate Zélie! Cruelle! voulez-vous me désespérer? Ingrate! cruelle! se dit Zélie, en mourant de peur; il me dit des injures à présent; il va devenir furieux..... si je pouvois m'échapper. Vous vous troublez.... lui dit-il: ah! quelle seroit ma félicité, si j'osois interpréter cette émotion en ma faveur? Interprétez-là comme il vous plaira, je ne demande pas mieux, dit Zélie, croyant voir son accès de folie redoubler, mourant de peur, et cherchant à s'enfuir. Le chevalier ne lui en laissa pas le temps, et crut avoir trouvé celui de se jeter à ses genoux. Ah ciel! se dit Zélie, le voilà dans le plus fort de son accès. Calmez-vous, je vous en prie, lui dit-elle d'un ton le plus doux que la frayeur lui permit de prendre. « Le chevalier continua de lui tenir toutes ces espèces de propos qu'il savoit prodiguer; et Zélie, pour

l'adoucir, continuoit aussi le même ton obligea[illegible]
qu'elle venoit de prendre. Le chevalier s'y [illegible]
pa si bien, qu'il s'écria, et peut-être de bonne[illegible]
Ah! Zélie.... vous me ravissez. Je suis char[illegible]
que vous soyez content, lui répondit Zélie e[illegible]
chantée de voir que son accès se calmoit. » V[illegible]
» me rendez heureux au-delà de toute expres[illegible]
» lui dit-il; mais cachons à tous les yeux ce[illegible]
» heureuse intelligence. Ah! vous pouvez com[illegible]
» ter sur le secret, lui répondit-elle. Le pauv[illegible]
» homme, se dit-elle tout bas, il faut qu'il se[illegible]
» sa folie : cela fait pitié.« Madame Berrard en[illegible]
tra dans ce moment; Zélie courut se jeter en[illegible]
ses bras, et la suivit chez Sainville, de la par[illegible]
duquel elle venoit la chercher.

Le chevalier resté seul se livra tout entier à la
certitude d'avoir fait la conquête de Zélie, et
se glorifioit même du peu qu'elle lui avoit coûté.
Toujours persuadé que Zélie étoit fille de Sain-
ville, il ne craignoit pas, à la tendresse singu-
lière qu'il montroit pour elle, qu'il s'opposât à
son bonheur dès qu'elle auroit fait connoître ses
sentimens. Je prévoi[illegible] j'éprouverai bien des
reproches, bien du [illegible]nt de la part de Cé-
rice; mais j'aurai [illegible]ec une fortu[illegible]
mense, et j'aurai [illegible]out ce qui [illegible]
faire mes desirs, [illegible]t et mon [illegible]

Le chevalier [illegible] quitt[illegible]

e ; sa seule inquiétude étoit de préparer Cla-
e à la rupture ouverte qu'il méditoit, et de
uver l'occasion de dire à Zélie, que, prêt
libre d'épouser Clarice, il en faisoit le sacri-
e à ses charmes. Pendant l'étrange scène qui
noit de se passer entre Zélie et le chevalier,
arice, enfermée dans le cabinet de Sainville,
avoit pu réussir à lui persuader ce que la plu-
ırt des amans croient si facilement. Toujours
ccupé de la dernière conversation qu'il avoit
ıe, Zélie lui paroissoit avoir été frappée à la
ue du chevalier, et avoir reçu dans son cœur
ıs premiéres étincelles de cet amour qu'il avoit
ris tant de soins à lui cacher: » Quoi! malgré
tout ce que je vous ai dit, (répétoit Clarice
avec impatience) votre injuste prévention dure
» encore, et vous doutez d'un cœur qui vous
» aime avec une passion peut-être plus vive que
» la vôtre? Ah! madame, repartit Sainville, vos
» dangereux discours n'avoient que trop égaré
» ma raison: mais j'ai vu Zélie, et ce dernier
» entretien m'a rendu ces idées funestes, que
» rien ne peut à présent détruire. O ciel! que me
» dites-vous, s'écria Clarice, et comment puis-
» je le croire? De grace, ne me pressez pas de
» m'expliquer, lui répondit-il, en la regardant
» d'un air consterné. Clarice n'en devint que plus
» pressante. Partez, madame, partez, c'est tout

» ce que je peux vous dire, répliqua Sainvi
» partez, quittez au plutôt ce funeste châte
» Eh quoi ! dit Clarice surprise, ma prése
» vous y devient-elle odieuse ? Ah ! dieux, s
» cria-t-il, vous ne m'entendez pas ?... Ma
» dit elle, le désordre de votre ame se peint da
» vos discours ; tant d'égarement, de trou
» et de mystère excite ma pitié, et l'intérêt
» plus vif et le plus tendre. Cédez-y.... je vo
» en conjure par tous les droits que l'am
» peut donner.... parlez, ou vous rompez pou
» jamais ces liens si chers qui m'attachent à vous
» Sainville, plus agité que jamais, lui dit : Non,
» je ne le puis.... Qu'exigez-vous, grand Dieu
» craignez plutôt de me voir rompre un silence
» que l'amitié m'impose. Qu'entends-je, dit Cla-
» rice, aussi troublée que Sainville ; et quel trait
» de lumière.... Mais c'est une folle idée.... Ah !
» parlez, dissipez de grace le soupçon extra-
» vagant que vous venez de me donner. J'ap-
» perçois mon oncle, dit Sainville ; il m'a fait
» demander à m'entretenir sans témoins.... Il
» faut.....

» Avant de m'éloigner, repartit Clarice d'un
» ton fier et pressant, dites-moi seulement un
» mot.... Le chevalier de Villers.... Ah ! ma-
» dame, répondit Sainville les yeux baissés,
» qu'allez-vous me demander ?... Il suffit (dit

» Clarice

Clarice avec courage); tout s'éclaircit pour moi; je vous entends!.... Je vais m'enfermer dans ma chambre.« Quand vous serez libre, venez m'y rejoindre, vous savez si j'ai besoin de vous parler. Elle sortit à ces mots, et le laissa seul avec Ariste, qui paroissoit avoir l'air très-sérieux et très-occupé.

Lorsque l'oncle et le neveu furent seuls. J'ai des choses importantes à vous dire, et j'hésite à vous les apprendre, dit Ariste en regardant fixement Sainville: » mais, hélas! je crains vo- » tre foiblesse. Il est donc question de Zélie, dit » Sainville avec un air abattu? Il est vrai, dit » assez durement Ariste, savez-vous la passion » du chevalier de Villers? Oui, répondit Sain- » ville, j'en suis instruit par Zélie même, et » j'ai de fortes raisons pour croire qu'elle n'y » est pas indifférente. Et moi j'en suis certain, » dit Ariste, fort aise que son neveu rompît la » glace de lui-même. Vous n'ignorez pas, dit » Ariste, le premier entretien de Zélie avec le » chevalier; Non... Mais il l'a donc vue depuis? » Oui, tout-à-l'heure, dit vivement Ariste.« Et tandis que son malheureux neveu, pétrifié par la douleur, l'écoutoit sans avoir la force de l'interrompre, il lui raconta que s'étant trouvé dans la position de voir Zélie et le chevalier se rencontrer ensemble dans un bosquet, celui-ci

s'étant jeté à ses genoux, avoit tiré son épée et l'avoit menacée de se donner la mort à ses yeux; et que Zélie ne pouvant résister à ce signe d'un amour désespéré, s'étoit jetée sur lui pour lui arracher son épée, et étoit demeurée évanouie entre ses bras. Je suis accouru, nous l'avons secourue; et tandis qu'elle reprenoit ses sens, le chevalier m'a dit en deux mots qu'il adoroit Zélie, qu'elle lui avoit donné beaucoup d'espérance; mais que, lui refusant l'aveu de ses sentimens, le désespoir l'avoit emporté.

Eh! qu'a dit Zélie, dit Sainville à son oncle, prêt à s'évanouir lui-même en lui faisant une question dont il frémissoit d'écouter la réponse?

Le cruel Ariste ou trompé lui même, ou voulant porter les derniers coups à l'amour qu'il condamnoit dans son neveu, lui répondit: » Elle le » regardoit tendrement, elle soupiroit, ses yeux » étoient baignés de pleurs.... Enfin le chevalier » s'est tourné vers elle. Si vous ne m'aimez point, » a-t-il dit, la vie m'est odieuse; je n'ai plus qu'à » mourir, prononcez?... Alors Zélie s'est écriée » avec un transport que je ne puis peindre.... » Ah! vivez, vivez! Le chevalier a cru ne de- » voir pas en demander davantage..... et au » comble de ses vœux..... C'est assez, s'écria » tristement Sainville; épargnez-moi le reste, » elle l'aime..... Hélas!.... elle le connoît de-

» puis deux jours, et l'ingrate le préfère à l'uni-
» vers entier, à moi.... à moi....

Sainville ne craignit point de se répandre en présence de son oncle, dans les plaintes les plus amères ; et pénétrant avec un dépit mortel la joie cruelle que son état présent causoit à son oncle : » Non, ne vous flattez pas, lui dit-il,
» que je donne à l'ambition un cœur que Zélie
» livre au plus mortel désespoir. Ma carrière
» est remplie, mon sort est décidé ! j'attendrai
» loin du monde, de la cour, de ma famille,
» de vous enfin, le terme d'une vie odieuse et
» déplorable. Je vais me fixer ici, dans ces lieux
» autrefois si chers. Tout m'y retracera le sou-
» venir de mes beaux jours passés, et je pour-
» rai m'y livrer sans contrainte à ma douleur
» et à des regrets éternels. Plaignez-vous, gé-
» missez, dit Ariste, attendri malgré lui, mais
» laissez-moi tout attendre du temps et de la
» raison. Non, n'espérez rien, dit Sainville avec
» impétuosité : la raison.... ah ! je l'ai perdue
» pour toujours, cette triste raison qui ne peut
» soumettre jamais que l'homme indifférent.
» Une ame commune triomphe de sa foiblesse
» par sa foiblesse même : elle peut tout quitter,
» tout oublier sans peine et sans combat ; mais
» une ame forte et pasionnée conserve sa chaîne
» jusqu'au tombeau. Je ne veux point, lui dit

» Ariste, combattre avec vous, dans ce moment
» un systême que votre raison, en tout autre,
» pourroit détruire d'elle-même; mais pour ter-
» miner un entretien qui nous afflige tous les
» deux, dites-moi quelles sont vos dernières
» résolutions pour Zélie; elle m'intéresse, et..
» Ah! bannissez cette crainte injurieuse, s'écria
» vivement Sainville.... On peut s'en rapporter
» à moi du soin de son bonheur; je dois dispo-
» ser d'elle: c'est un droit que personne ne peut
» me ravir. Je lui parlerai.... si elle persiste, je
» la rends sa maîtresse, et ne cessant point de
» l'adopter et de la regarder comme ma fille, je
» veux lui assurer toute la fortune dont je puis
» disposer: voila, mon oncle, ma dernière et
» irrévocable résolution. Quoi! dit Ariste sur-
» pris, quoi, pour une étrangère! pour une per-
» sonne qui fait le malheur de votre vie, vous
» voulez vous dépouiller! et.... Je vous le répète,
» dit Sainville avec la plus grande fermeté, je
» renonce à toute fortune, à tout établissement.
» Le chevalier de Villers n'a rien;.... s'il épouse
» Zélie, je lui donne la moitié de mon bien, et
» le reste après ma mort: telle est ma volonté.«
Ariste crut pouvoir adoucir le coup qu'il avoit porté, par l'offre qu'il fit de contribuer lui-même à doter Zélie. Non, mon oncle, lui répondit fièrement Sainville, je ne vous demande rien,

et je veux seul assurer son sort. » Voyez à pré-
» sent quel malheur est pour moi celui de n'être
» point aimé? Je sens que je vous arrache toutes
» vos espérances par le sacrifice que je fais : il
» m'en coûte pour vous affliger, mais du moins
» je ne vous verrai pas vous applaudir en secret
» du tourment de ma vie. Adieu, il faut que je
» vous quitte; plaignez-moi à présent, vous le
» pouvez, vous le devez peut-être....«

Ariste seul demeura consterné; mais bientôt espérant que les résolutions de Sainville n'étoient l'effet que d'un premier mouvement, espérant même que Zélie et le chevalier de Villers, bien occupés l'un de l'autre en sa présence, le guériroient de sa passion, il eut la curiosité de parler en particulier à Zélie, et de pénétrer quels étoient ses vrais sentimens, dont il n'étoit pas encore lui-même aussi certain qu'il venoit de le paroître. Je lirai facilement dans cette ame ingénue; et Zélie entrant dans ce moment, il lui dit:

Scène quatrième du quatrième Acte.

ZÉLIE, ARISTE.

ARISTE. Approchez, mademoiselle : j'allois vous chercher, et....

ZÉLIE. On m'a dit que monsieur de Sainville étoit ici.

ARISTE. Il est, je crois, chez Clarice.

ZÉLIE. Je vais l'y trouver.

ARISTE. Non, vous le gêneriez; vous savez qu'ils aiment à être seuls ensemble.

ZÉLIE. Je ne craindrai jamais de lui être importune.

ARISTE. Restez. Il faut que je vous parle d'un objet plus important pour vous.... et c'est....

ZÉLIE. En est-il?....

ARISTE. Ouvrez-moi votre cœur; dites-moi avec franchise, que pensez-vous du chevalier de Villers?

ZÉLIE. Hélas! monsieur, vous devez bien l'imaginer; et je ne suis pas encore remise du trouble affreux qu'il m'a causé. En vérité, je le plains de toute mon ame; il est bien triste à son âge d'être atteint d'un mal si violent et si singulier; et je ne puis comprendre qu'on n'en avertisse pas sa famille....

ARISTE. De quel mal parlez-vous, et que voulez-vous dire?

ZÉLIE. Pouvez-vous me le demander, après la scène horrible dont vous avez été le témoin?

ARISTE. Quoi! c'est cela qui vous étonne! Mais, Zélie, ignorez-vous le pouvoir de l'amour?

ZÉLIE. Oui, l'amour, voilà ce qu'il répète dans ses accès.... et c'est le nom de sa folie.

ARISTE. Comment! lui-même ne vous l'a pas expliqué?

ZÉLIE. Oh! je n'ai garde de lui faire des questions; je crains trop de l'irriter en le contrariant.

ARISTE (*à part.*) En voici bien d'un autre... en vérité, je crois rêver.

ZÉLIE. Vous paroissez surpris?

ARISTE. Je dois l'être en effet; mais je vais rendre votre étonnement égal au mien.

ZÉLIE. Comment?....

ARISTE. En vous apprenant que ce que vous appelez folie dans le chevalier de Villers, n'en est point une.

ZÉLIE. Cela n'est pas possible.

ARISTE. Rien n'est plus vrai. Il existe un sentiment plus fort que l'amitié, plus vif, plus tendre que la reconnoissance; et ce sentiment s'appelle de l'amour. Il domine sur tous les autres; il occupe, il remplit le cœur uniquement; il exige une préférence exclusive; il veut un retour égal, accompagné de peines et de charmes; il maîtrise impérieusement celui qui s'y livre, et lui fait éprouver tour à tour les douceurs de l'espérance, et les inquiétudes de la jalousie. Enfin, quelquefois bizarre dans son choix, il naît et se déclare souvent à la première vue;.... la sympathie seule le décide; et cette passion violente et dangereuse ne fut jamais l'ouvrage de l'estime et de la raison.

ZÉLIE. Ma surprise est extrême.... J'avois cru

d'abord vous comprendre; mais aux dern[iers] traits dont vous peignez l'amour, je vois q[ui] m'étoit inconnu. . . . .

ARISTE. Je vous l'ai peint tel qu'il existe com[-]munément; mais si la raison ne le *fait* pas naî[tre,] elle a pu quelquefois approuver et rendre p[lus] durable l'union de deux cœurs sensibles et ve[r]tueux. . . . .

ZÉLIE. Oui, je comprends un sentiment pl[us] vif et plus tendre que tous les autres, et je con[-]çois qu'on a dû, pour les distinguer, imagine[r] un nom pour lui. Mais, aimer avec cette vi[o]lence un objet inconnu, vouloir lui *tout* sacri[-]fier, jusqu'à sa vie, voilà ce qu'il m'est impossible de comprendre, et cet amour-là me paroîtra toujours une folie. . . . .

ARISTE. Ainsi donc le chevalier de Villers ne doit pas espérer de vous voir partager...

ZÉLIE. Qui! moi! j'aurois pour lui le plus tendre des sentimens! O ciel! pourriez-vous le croire? Ah! si par mon ignorance j'ai pu lui don[-]ner lieu de le penser un moment, que je me le reproche! et que j'ai d'impatience de le désabu[-]ser! Moi, l'aimer de préférence!.... Il me sem[-]ble que c'est m'accuser d'un crime; je ne puis supporter cette idée.... Ah! monsieur, que vous connoissez peu mon cœur!

ARISTE. Quel est donc l'objet qui l'occupe tout entier?

ZÉLIE. Vous savez l'histoire de ma vie, et us me le demandez? L'amitié, la reconnois-ice, l'amour enfin...., vous me l'avez appris, is ces sentimens réunis m'attachent au plus néreux, au plus aimable de tous les hommes.

ARISTE. Ecoutez-moi, Zélie, pour la dernière is : la raison, la vérité, vont vous parler par a bouche. Si votre ame est sensible et ver-euse, je vais vous toucher, vous convaincre, j'obtiendrai de vous le sacrifice d'une passion isensée.

ZÉLIE. Vous me faites frémir!.... Qu'allez-ous m'apprendre?

ARISTE. Le sentiment que vous éprouvez ne eut devenir légitime, qu'en unissant votre des-inée à celle de Sainville....

ZÉLIE. Il est libre; je le suis....

ARISTE. Il est son maître, j'en conviens; mais noi, qui lui tiens lieu de père, moi, qui le suis par la tendresse et les bienfaits, dois-je perdre nes droits? et peut-il disposer de son sort sans mon aveu?

ZÉLIE. Et, s'il m'aime, s'il trouve son bonheur à me choisir, à me préférer, ne devez-vous pas?....

ARISTE. Non. Cessez de vous abuser : vous n'êtes pas nés l'un pour l'autre. La fortune, la différence d'âge, tout vous sépare. Voudriez-

vous, Zélie, être accusée d'un bas et vil intérêt en épousant Sainville? Voilà l'odieuse opinion que le monde prendra de vous; et peut-être en secret Sainville lui-même livrera son cœur à ce soupçon cruel: en lui cédant, vous perdrez son estime, vous ternirez sa gloire et la vôtre. Prenez des sentimens plus élevés, plus dignes de vous; cachez-lui votre amour; il surmontera le sien, et la vertu saura vous récompenser d'un si beau sacrifice.

Zélie. Qu'entends-je? O ciel! est-ce vous qui venez de parler? vous le père de Sainville! vous que je dois chérir et respecter?... Ah! sans des titres si sacrés, je l'avoue, j'aurois peine à contenir l'excès de ma surprise et de mon indignation: eh! qu'importe la fortune au bonheur?. Quoi! si volontairement je m'impose le devoir d'aimer à jamais l'objet à qui je me donne, on pourroit croire, et Sainville lui-même!....... Quelle horreur! Est-il un cœur assez cruel, assez bas, pour oser soupçonner ce qu'il aime, du comble de l'infamie? Lui! grand Dieu!.... A quel point vous l'outragez!.... Ah! monsieur, vous ne le connoissez pas; du moins que ma confiance le justifie. Oui, je jure, je proteste de n'être jamais qu'à lui; c'est à vous que j'en fais le serment. J'accepterai avec transport tous les sacrifices qu'il daignera me faire. Ma gloire est

is le bonheur de ce que j'aime; je n'en con-
is point d'autre; je consulte mon cœur seul,
era mon guide, et doit être écouté.

ARISTE. Je gémis des malheurs que vous vous éparez.... Voilà donc votre dernière résolun? Apprenez la mienne. Si Sainville vous ouse, il cesse d'être mon fils: il n'est plus à es yeux que le vil esclave d'une passion coupable, et vous, qu'un fatal objet de discorde, la seule cause du malheur de ma vie. Adieu, ensez-y bien, et choisissez entre ma haine ou on estime.

ZÉLIE, *seule*. Quelle ame insensible et cruelle!.... mais, chassons les funestes idées dont on voulu noircir mon imagination. O Sainville! her objet de toute la tendresse de mon ame, j'ai onc appris le nom du sentiment si vif qui m'entraine vers vous: qu'il me sera doux de vous le ire!..... Ah! mon cœur s'en doutoit, et le ôtre a dû le deviner..... Mais pourquoi me aisser dans une ignorance qui me ravissoit la moitié de mon bonheur?.... Je ne le comprends pas..... J'entends du bruit; on vient..... Si c'étoit lui.... Quel étranger s'avance? Un autre inconnu le suit. Courons chercher Sainville.

C'est dans le moment même où Zélie, éclairée sur les sentimens qui remplissoient son cœur, vo-

loit vers Sainville pour lui faire le plus ten[dre] aveu, que la scène la plus attendrissante, m[ais] la plus violente, se préparoit pour elle. No[us] avons vu que Dorival, et sur-tout le jeune pays[an] qui l'accompagnoit, avoient été très-surpris [de] trouver ouverte la petite porte qui communiqu[oit] de la cour du château dans le parc. Le paysa[n] entraîné par la curiosité, n'avoit pu s'empêch[er] de faire quelques pas pour parvenir près de l[a] porte d'un salon qu'il voyoit pareillement ou[-]vert; et Dorival le suivoit, en observant tou[t] ce qui pouvoit lui donner quelque lumière sur celle qu'il savoit habiter cette demeure, depuis long-temps inaccessible. De quel trouble vio-lent ne fut-il pas agité, lorsqu'il apperçut une jeune personne dans le printemps de l'âge, et que le desir d'ouvrir son cœur à Sainville em-bellissoit encore plus en ce moment. Son cœur lui dit que c'étoit Zélie, et ne le trompoit pas. Ne pouvant résister à son premier mouvement, oubliant même que sous l'habillement qu'il por-toit, ce qu'il alloit faire étoit indiscret et témé-raire, il ose arrêter cette jeune personne, en lui disant : » de grace, mademoiselle, daignez » m'écouter, et me dire où je pourrois trouver » Zélie? « C'est moi, lui dit-elle, fort surprise d'être arrêtée par ce soldat, dont tout l'extérieur annonçoit la souffrance et la misère. Ah! dit il

i- même, je l'avois deviné.... Quels traits! s souvenirs douloureux ils me rappellent! el moment pour moi!.... Quoi! mademoi-, lui dit-il en soupirant, quoi, vous êtes Zé-Oui, lui dit-elle d'un ton assez doux. Dori-ourant aussitôt au paysan, restez, lui dit-il, te porte; et si quelqu'un vient, vous m'a-rez, je sortirai promptement par l'autre. avez-vous à me dire, lui dit Zélie d'un air in-et, et que signifient toutes ces précautions?

E SOLDAT. Ah! laissez-moi respirer, dit-il, à se trouver mal, et s'appuyant sur le dos ne chaise: ah dieux! se dit-il tout bas, que n trouble est extrême!... mais cachons-le, est possible.

ZÉLIE. Vous m'effrayez!.... parlez-donc!....

LE SOLDAT. Rassurez-vous. Ah! ce n'est de la frayeur que je devrois vous inspi-..... Hélas! se dit-il encore, je suis prêt à trahir.

Zélie, plus rassurée, le considéroit alors us attentivement, et voyant qu'il avoit les rmes aux yeux, elle en fut attendrie. » Que sa igure m'intéresse se dit-elle en elle-même!... Son habit, son extérieur, tout annonce la pauvreté: ah! s'il est malheureux, il faut le secourir. «

ZÉLIE. Qui vous fait m'aborder avec tant mystère, lui dit-elle ? Quel est cet homme vous suivoit et que vous avez écarté ?

LE SOLDAT. Je voulois, lui dit-il d'une v entre-coupée, et sans oser lever les yeux elle, je désirois vous parler en secret. Cet h me qui m'a conduit vers vous est un hon fermier, connu dans la maison; sans lui je pouvois y pénétrer.... Il a dit que je desir obtenir une grace de M. le marquis de Sainvill et qu'il vous cherchoit pour vous engager....

ZÉLIE. Ah ! si vous étes malheureux, dit el en l'interrompant, ce titre vous suffit aupr de monsieur de Sainville, sa bienfaisance sa bonté.....

LE SOLDAT *avec chaleur*. Oui, je *suis* mal heureux..... pauvre, proscrit, persécuté, ou blié de l'univers entier.... et des objets les plu chers;... je suis hélas ! le plus infortuné de tou les hommes.

ZÉLIE. Que vous m'attendrissez !.... Ah ! ve nez, venez; je vais vous conduire.

LE SOLDAT. Non, je ne peux confier me peines qu'à vous seule.

ZÉLIE. Eh bien, parlez. Que puis-je faire?... N'oseroit-il me demander, se dit-elle ? Ah ! j dois le prévenir.... Aussi-tôt elle tire une bours

e sa poche, et détache son collier de diamans : oilà tout ce que je possède, lui dit-elle ; ... e n'en saurois faire un meilleur usage..... ous pleurez, s'écria-t-elle, prête à pleurer lle-même ?

Le Soldat. Laissez, laissez, couler des larmes i douces... Votre cœur est donc sensible?... h! mon sort est déja moins à plaindre. Gardez os dons ; je ne vous demande que de la compas-ion, de l'intérêt....

Zélie. Quoi! vous me refusez, dit Zélie : ah! le grace...

Le Soldat. Non, je ne puis accepter vos ien-faits : quand vous me connoîtrez, vous errez qu'ils me sont inutiles.

Zélie. Mais, qui donc êtes-vous? Quel est otre, nom, votre état, votre pays?....

Le Soldat. Mon nom est un secret d'où dépend la sûreté de ma vie, ... mon pays est le vôtre, mon état a changé. Jadis j'ai servi ma patrie, en lui consacrant mes veilles ; depuis, j'ai pour elle versé mon sang dans des pays éloignés, et, récompensé par ma gloire, elle a pu me dédommager quelquefois des injustices de la fortune.

Zélie. Chaque mot qu'il me dit pénétre jusqu'au fond de mon ame... Eh quoi! si vertueux, vous avez pu connoître le malheur? Ah! l'obscu-

rité, la pauvreté devroient-elles être votre partage? Vous avez servi votre patrie, vous avez combattu pour elle, et vous languissez dans l'oubli.

Le Soldat. Souvent la vertu ne fait que des ingrats.

Zélie. J'aurois cru que le bonheur n'étoit fait que pour elle..... Mais, achevez de m'instruire.

Le Soldat. Je ne le puis dans cet instant, et je ne puis vous révéler mon sort, que sous la condition d'un secret inviolable, il faut même qu'on ignore tout ce que je viens de vous dire: je vous le demande, je l'exige de vous.... Je reviendrai ce soir dans ce lieu même, et je vous apprendrai qui je suis, et ce que vous pouvez faire pour moi. Je vous enverrai mon guide dans deux heures, et vous lui fixerez le moment où je pourrai vous voir sans témoin. Adieu, songez qu'un secret confié est un dépôt respectable: en trahissant le mien, vous mettriez le comble à mon infortune.

Zélie. Moi, les agraver! Ah ciel! ne le craignez pas: allez, et soyez sûr d'une discrétion égale à l'intérêt, au respect même.... que vous m'inspirez.

Le Soldat. J'y compte..... Adieu, je vous verrai ce soir. En disant ces mots, il leva les

ıx; ses regards et ceux de Zélie se rencon-
rent.... Ce ne fut qu'à regret qu'ils semblè-
ıt se séparer, et le soldat se dit tout bas: qu'elle
ıce espérance je remporte !....

Zélie, touchée jusqu'au fond du cœur, avoit peine à se persuader que la physionomie de vieux Soldat lui fut absolument inconnue. Son ıe éprouvoit ce trouble qu'excite en nous l'ef-rt que fait notre intelligence, pour se rappeler ıe ancienne idée qui nous intéresse. » Que je suis attendrie !... se disoit-elle ; je n'imaginois pas que la pitié pût être aussi tendre ;..... je ne la croyois que douloureuse, mais elle a donc aussi ses charmes ?.... Il a suspendu, pour un moment, tous les autres sentimens de mon cœur ?... » Allons promptement trouver ainville ; cependant je dois respecter le secret e cet inconnu ; je dois le garder pour Sainville nême.... Ah ! Sainville, quelle aventure !... Quoi !... j'aurai donc quelque chose de secret pour toi. Mais qu'importe ? Que n'ai je pas à e dire en ce moment ? Ah ! pourquoi m'as-tu caché si long-temps le nom, la force de ce sentiment que tu dois avoir reconnu mille fois dans mon ame ? C'étoit donc ton oncle qui devoit m'enseigner à lire dans mon cœur, m'apprendre que ce mot amour.... Ah ! cette expression ren-

ferme tous ces mouvemens rapides, perpétuels et si doux dont l'ame de ton élève est sans cesse occupée pour toi.

Que Sainville eût été fortuné, s'il eût pu savoir quels étoient les sentimens qui remplissoient alors l'ame de la jeune Zélie! Qu'il étoit éloigné de le croire!... Le malheureux Sainville, séduit, tourmenté par de fausses apparences, et par la conversation cruelle qu'il venoit d'avoir avec son oncle, ne doutoit déja plus que la foible Zélie n'eût senti dès le premier moment pour le chevalier de Villers, ce qu'on nomme un coup de foudre, ce qu'un amant qui veut plaire feint toujours d'avoir éprouvé, et ce qui sert souvent d'excuse à la fragilité de celles qui veulent se faire pardonner une bien courte et bien foible défense. Plein d'une idée si cruelle, élevant son ame au-dessus de la force à laquelle il ne devoit pas espérer d'atteindre, il désiroit de trouver le moment de parler à Zélie, de lui faire le sacrifice de sa passion pour elle, et de lui faciliter tous les moyens de se livrer sans crainte à celle qu'il lui croyoit pour le chevalier de Villers. Tels étoient les sentimens qui pressoient Sainville et Zélie de se chercher; tels étoient ceux dont leur esprit et leur cœur étoient occupés, lorsqu'enfin ils se rencontrèrent et purent se parler en liberté.

Cette conversation, dans un moment si décisif, perdroit trop sous ma plume, pour que j'ose en rien changer; et selon la règle que je me suis prescrite, je dois la rapporter toute entière. Qu'il m'est agréable et cher de n'être souvent que le copiste d'un pareil Auteur !.... Sainville, en abordant Zélie, craint peut-être ce qu'elle va lui dire, et prend la parole avec empressement.

ZÉLIE, LE MARQUIS.

Acte cinquième, Scène première.

LE MARQUIS. Avant de vous entendre, ma chère Zélie, je vous demande en grace de m'écouter sans m'interrompre : c'est une complaisance que j'exige.

ZÉLIE. Vous m'étonnez....... l'altération de votre voix, la sévérité de vos regards me troublent et m'effraient. Vous refusez de m'écouter, et moi, je crains de vous entendre. Je ne sais pourquoi.... mais je tremble. Hélas ! je venois vous ouvrir mon cœur.... et, pour la première fois, mon ami n'est pas impatient d'y lire !..... Il n'est que trop vrai que je ne vous connois plus. Dieux ! si ce que je dois vous découvrir alloit vous déplaire.... O ciel ! se pourroit-il que nos sentimens ne fussent pas semblables.... Ce

doute affreux déchire mon ame; il me fait éprouver une peine dont je n'eus jamais d'idée....

Le Marquis. Je vous entends... Je sais ce que vous avez à me dire....

Zélie. Ah! si vous le savez... Mon arrêt est écrit dans vos yeux, je n'y vois qu'une cruelle austérité. Ciel! devois-je m'attendre?.... Ah! Sainville, que vous avez trompé mon cœur!....

Le Marquis. Rassurez-vous....... Zélie, cette crainte est un outrage.... Vous allez me connoître....

Zélie. Hélas! pardonnez-moi, je ne sais que penser;.... mais le ton dont vous me parlez, m'interdit et me glace....

Le Marquis. Encore une fois, daignez m'entendre sans m'interrompre: ma chère Zélie, puis-je enfin y compter?....

Zelie. Quelle dure loi vous m'imposez; n'importe, je m'y soumets. Parlez, je vous promets de me taire.

Tous les deux s'assirent alors, et Sainville, l'air triste, pensif et baissant les yeux: Souvevenez-vous de cette promesse, dit-il à Zélie, et gardez-là, je vous en conjure. » Je vous ai tenu » lieu de père dans l'âge où votre sensibilité ne » pouvoit encore me récompenser de mes soins.

» Vous étiez déja pour moi un objet intéressant
» et cher. Depuis, je vous ai consacré ma vie,
» vous le savez; et si je vous le répète, c'est
» moins pour vous rappeler mes droits, que pour
» vous faire comprendre la situation où je me
» trouve. Je vous ai donné des talens, j'ai cultivé
» votre esprit et développé les vertus dont vous
» aviez le germe heureux : mais à beaucoup
» d'égards, je vous ai élevée dans une ignorance
» dont à votre âge vous êtes peut-être le seul
» exemple; mes motifs étoient purs, il faut
» vous en rendre raison. Il existe des passions;
» il en est une sur-tout dont je vous ai caché soi-
» gneusement jusqu'au nom. J'ai craint que dans
» une solitude aussi profonde que celle où vous
» avez vécu, la vivacité de votre imagination
» ne pût par la suite produire dans votre cœur
» des illusions dangereuses. En vous peignant
» l'amour, ses attraits, sa violence, j'ai craint
» de vous exposer à prendre de vous-même l'a-
» mitié douce et tranquille pour cette impression
» si profonde et si différente.... Vous voyiez
» alors, vous ne connoissiez que moi; dans ce
» cas, je devenois nécessairement l'objet de votre
» erreur : ainsi, en vous abusant, en supposant
» que l'amour eût égaré mon ame, je ne pou-
» vois qu'y gagner; mais trop délicat, trop
» généreux, trop sensible enfin pour vouloir vous

» séduire, je me suis oublié moi-même.... Les
» tems sont bien changés, ajouta-t-il en soupi-
» rant.... un homme audacieux et léger vous
» fait connoître et partager son amour. Je suis
» instruit des derniers détails que vous croyez
» peut-être que j'ignore, et dont sans doute vous
» êtes disposée à me faire part. Je puis donc en
» parler, et je le puis sans blesser aucun des
» devoirs que je m'étois imposés.... Depuis qua-
» tre ans, dit-il d'une voix moins assurée, et
» levant enfin sur elle des yeux obscurcis par les
» larmes, depuis quatre ans je nourris en secret
» pour vous la passion la plus tendre et la plus
» violente; vous auriez fait mon bonheur en y
» répondant..... Mais, je ne m'en suis jamais
» flatté.... et songez que je ne la *déclare* qu'au
» moment où je la sacrifie.... Votre cœur s'est
» expliqué pour un autre; c'en est fait.... je ne
» prétends plus à vous, je vous aurois même
» épargné l'embarras de cet aveu, s'il n'étoit né-
» cessaire pour justifier ma conduite. Le cheva-
» lier de Villers n'est pas digne de vous; vous
» devez m'en croire, et je ne crois pas que vous
» doutiez de ma sincérité.... Je n'approuve pas
» votre choix; cependant je vous rends votre
» maitresse; disposez vous-même de votre sort...
» Vous êtes ma fille, ma fortune devient la vôtre;
» et le seul droit que je me réserve, est celui d'en

disposer pour vous, en vous unissant à l'objet que vous préférez. Maintenant, après l'aveu que je viens de vous faire, vous devez comprendre qu'il me faut encore renoncer au bonheur de vous voir et de vivre avec vous; ce sacrifice est affreux!... Je vous l'annonce avec peine, je sens ce qu'il doit vous coûter; mais mon repos, votre gloire et la mienne nous en » font une indispensable loi. A présent ma chère » Zélie, vous pouvez me répondre; je suis prêt » à vous écouter. «

ZÉLIE. Qu'ai-je entendu?... L'excès de ma surprise a pu seul, en glaçant tous mes sens, m'empêcher mille fois de vous interrompre. Quoi!.... ce n'est donc pas assez de m'accuser de ne connoître ni mes sentimens, ni mon cœur! Vous m'osez outrager.... vous.... Sainville!.... Tout, jusqu'à votre générosité m'irrire et m'avilit.... Les bienfaits dont vous me parlez, je les puis accepter avec transport de l'objet que j'aime uniquement; moi vous préférer un étranger, un inconnu! devenir, par un choix indigne, la cause du malheur de votre vie, et vous dépouiller! recevoir vos dons en vous perçant le cœur! voilà donc ce que vous attendiez de moi?... Cruel!.... à quel point vous m'offensez!... Affectez moins de grandeur et de

modération, et soyez moins injuste et mo
ingrat.

LE MARQUIS. Que me dites-vous? Ah! Zé
quel espoir vient enivrer mon cœur!.... A
daignez vous expliquer mieux, daignez...

ZÉLIE. Non, vous m'avez trop outragée..
La colère, le désespoir ont rempli mon ame..
Vous m'avez méprisée, méconnue; vous m'avez
fait rougir de vos bienfaits, de vos offres in-
jurieuses.... Me proposer de vous *quitter*, de
vous abandonner!... Me supposer à-la-fois de
la barbarie, de la bassesse, la plus noire ingra-
titude!.... Qu'ai-je donc fait pour mériter un
traitement si cruel?

LE MARQUIS. Voyez mon repentir.... songez
à mon amour.... Zélie! encore un mot, achevez
d'éclaircir mon sort....

ZÉLIE. Ingrat!.... quoi! même en cet instant
vous ne le savez pas?

Qui pourroit exprimer tout ce que l'heureux
Sainville dut sentir en ce moment? Ah! Zélie,
s'écria-t-il, adorable Zélie! comment expier
mon fatal aveuglement?... Sainville, se préci-
pitant à ses genoux, et les yeux baignés de
larmes les plus abondantes et les plus douces!
hélas! lui cria-t-il dans cet heureux moment,

es regrets, mes remords égalent mon bon-
ur.... achevez d'y mettre le comble. Hélas!
tes-moi que vous me pardonnez? La char-
ante et ingénue Zélie auroit-elle pu cacher un
ul moment tous les transports qu'elle sentit
voyant la première fois Sainville à ses pieds?...
h! lui cria-t-elle en le relevant, et fixant sur
s yeux ses regards enchanteurs, l'excès de
a félicité me fait oublier et vos injustices et
es peines.

Le Marquis. Quoi! Zélie, vous m'aimez....
ous partagez mon amour? Que j'entende donc
our la première fois ce mot sortir de votre
ouche!.... hélas!.... il fut si long-temps ren-
fermé dans mon âme.

Zélie. Oui, je vous aime; oui, mon amour
st égal au vôtre. Depuis que je me connois,
ous remplissez, vous occupez mon cœur uni-
quement; ce sentiment fait le bonheur, le
charme de ma vie, je m'y livrois sans le connoître:
lui seul me faisoit chérir ma solitude et mon
sort. Si quelque revers imprévu m'arrachoit
d'auprès de vous, je ne pourrois survivre à ce
malheur affreux.... heureusement impossible:
rien ne pourra jamais nous séparer, j'en suis
bien sûre à présent. Je vous suivrai par-tout.
Mais répétez-le moi sans cesse, je ne puis me
lasser de vous l'entendre dire.

LE MARQUIS. Oui, Zélie.... ma chère Zé... un lien indissoluble et sacré va nous unir po... jamais. Quoi! je suis aimé de Zélie!... je su... ses pieds. Il s'y jetoit encore. J'ose lui pein... l'excès de ma passion! elle m'entend, elle co... noît mon amour et le partage!.... Zélie est moi! Oui, ma Zélie est à moi. O Dorin... ami! trop malheureux ami! que mon cœur vo... regrette dans ce jour de félicité! votre joie eû... égalé la nôtre, et, s'il est possible, en eût encor redoublé les transports.

ZÉLIE. Ah! que je partage un sentiment si tendre! il vous rend encore plus cher à mes yeux....

LE MARQUIS. Ma chère Zélie, il faut que je vous quitte; je vais trouver Clarice, et l'ins-truire d'un événement plus intéressant pour elle que vous ne pouvez le penser. Adieu: dans l'ivresse, dans le trouble où je suis, loin de pouvoir exprimer tout ce que j'éprouve, tout ce que je ressens, à peine puis-je le compren-dre moi-même.

La jeune et sensible Zélie suivit des yeu... Sainville, qu'elle voyoit à regret s'éloigne... d'elle. Quel sentiment délicieux n'éprouvoi... elle pas alors? Je suis aimée, je suis aimée, s... répétoit-elle sans cesse; » je suis au comble d...

onheur! Ah! que je l'aime! que son ame est
oble et sensible!.... « Quelle suite dans sa
adresse pour moi! Que n'a-t-il pas fait pour
on père autrefois? Combien de fois ne m'en
-il pas rappellé le souvenir? Quels regrets
l'ai-je pas entendu donner à sa perte? Hélas!
père infortuné dont Sainville m'a rendu la
émoire si chère, que ne vit-il! que ne puis-je
oûter le bonheur d'être dans ses bras, et de
e voir donner de sa main à son ami! Je ne
ais pourquoi ce malheureux inconnu qui m'a
arlé, m'en rappelle encore plus fortement le
ouvenir. Hélas il est, dit-il, proscrit, persécu-
é.... comme le fut mon père: cela suffit pour
n'intéresser vivement à son sort. Mais je l'at-
ends: il m'a dit qu'il reviendroit sur le soir.
On vient... c'est lui peut-être.... Ah! courons au
devant de lui. Que les bienfaits, que les servi-
ces de Sainville soient prodigués pour lui. Dans
ces premiers momens de notre félicité parfaite,
la situation d'un homme malheureux n'en doit
être que plus attendrissante pour nous. Mais
je crois voir son guide. Oui.... ce l'est en effet.
Mon ami, dit-elle au paysan, courez le cher-
cher; et pendant l'entretien que je vais avoir
avec lui, restez et veillez toujours à cette porte.
Mais, dit alors Zélie en elle-même, d'où peut
venir le trouble involontaire que j'éprouve?

La pitié que m'inspire cet inconnu, ses malheurs, le mystère de cette aventure, tout répand dans mon cœur je ne sais quelle crainte, quelle terreur même que je ne puis comprendre. Je desire de revoir cet étranger.... et je tremble;... chaque moment accroît mon émotion..... J'entends du bruit... je le vois; ah, qu'il a l'air triste et sombre!

Seroit-il donc vrai qu'il soit impossible de corriger en nous les défauts que nous avons contractés dans notre premier âge? Comment le soupçon, la défiance, pouvoient-ils avoir encore leur ancien empire sur le cœur de Dorval, au moment où libre dans sa patrie, comblé de richesses, il étoit prêt à tenir sa fille dans ses bras, à se voir dans ceux de son meilleur ami? Mais tel est l'effet d'une longue infortune; l'esprit s'aigrit par la persécution et les malheurs; il s'est accoutumé trop long-temps à craindre!.... Dorival croyoit avoir été oublié par Sainville. Il n'a peut-être jamais rappellé, se disoit-il, le père le plus malheureux à *Zélie*: il n'est pas possible qu'il ne l'aime; et s'il en est aimé, tout autre sentiment doit être éteint dans un jeune cœur qui ne connoît que lui. Quelle épreuve vais-je faire?.... Je sens combien elle est téméraire.... mais cette épreuve peut seule me décider à me faire connoître; ou ma fille va

nbler mon bonheur, en se soumettant au
uvoir paternel; ou je fuirai sans dire qui je
is, loin d'une fille dénaturée, et de celui qui
a banni de son cœur.

Telle est la ferme résolution que Dorival
oit prise, lorsqu'il vint retrouver Zélie, qui
: croyoit parler qu'à ce soldat dont les mal-
:urs l'avoient touchée.

LE SOLDAT. Cet entretien, lui dit-il, va donc
écider de mon sort.... je vais le remettre entre
os mains, je vous en rends l'arbitre.... vous
llez me connoître.... hélas!....

ZÉLIE. Vous paroissez tremblant, agité; eh
uoi! craignez-vous de m'ouvrir votre cœur?...

LE SOLDAT. Je vais vous rappeller un sou-
enir douloureux....

ZÉLIE. A moi?

LE SOLDAT. Avez-vous conservé quelque
dée de l'objet malheureux qui vous donna la
vie!....

ZÉLIE. Mon père, ô ciel! l'auriez-vous
connu?....

LE SOLDAT. On vous a donc parlé de lui?....

ZÉLIE. Ah! sa mémoire m'est à jamais pré-
cieuse et chère.... J'ai mille fois arrosé son por-
trait de mes pleurs, c'est le seul bien qu'il m'ait
pu laisser.... Mais, répondez.... auriez-vous été
témoin de sa fin déplorable? Hélas! je savois

sa mort, j'en ignorois les détails : ne crai[gnez]
pas de m'en instruire, vous m'en avez tr[op dit]
pour ne pas achever de....

Le Soldat. Et s'il vivoit?.... A ces [mots]
Dorival fixa ses yeux sur ceux de Zélie.

Zélie. S'il vivoit!.... Dieu!.... vous pâl[issez],
vos yeux se remplissent de larmes!... au[rois-je]
pu méconnoître un instant....

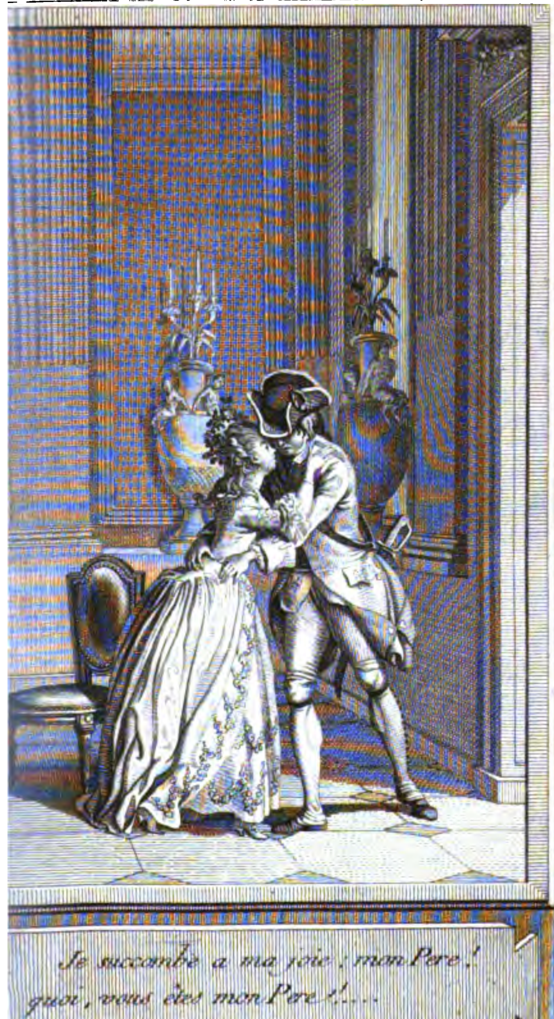
. . . .

En disant ces mots d'une voix entrecou[pée et]
tremblante; Zélie, les yeux pleins de [feu, la]
bouche entr'ouverte, se penche en avant, [sans]
oser faire un pas; ses deux bras agités sem[blent]
s'élever malgré elle. Dorival, emporté p[ar l'a]mour
ne résiste plus, tend les siens, et [Zélie]
s'y précipite en s'écriant: Ah! j'en crois [mon]
cœur, il ne peut me tromper.

Le Soldat. O ma fille!....

Zélie. Je succombe à ma joie; mon pèr[e! Eh]
quoi, vous êtes mon père!.... (*A ce cri de la nature, Zélie se laisse tomber aux genoux de* [son] *père.*) Cher auteur de mes jours, lui dit-elle,
par quel prodige, par quel miracle m'êtes-vou[s]
rendu?... Quel bonheur aussi pour Sainville!
Ah! courons le chercher.

Dorival. Zélie.... unique et triste objet d[e]
toute ma tendresse.... dans quel état, hél[as!]
vous retrouvez votre malheureux père, sa[ns]



Je succombe a ma joie ; mon Pere !
quoi, vous êtes mon Pere !...

De Ghendt [illegible]

ortune, sans soutien, sans appui!..........

ZÉLIE. Vous m'en êtes plus cher.... Votre sort a changer.... Sainville, l'heureux Sainville.... ourra.... Mais venez dans ses bras, qu'il aprenne lui-même.....

DORIVAL Ah! ma fille!.... moi-même que ais-je vous dire?.... je pénétre facilement vos entimens secrets... Je sais que Sainville vous adore, je vois que vous l'aimez.

ZÉLIE. Ce jour même, un lien sacré doit nous unir pour toujours.... Mon père.... vous seul manquiez à ma félicité;... à présent mon cœur n'y peut suffire.... et Sainville l'ignore!... ah! venez, daignez me suivre; pourquoi retarder son bonheur?... Mais... hélas! que signifie ce morne et profond silence?

DORIVAL. Ecoutez-moi, Zélie... je vais déchirer votre ame.... je vais l'accabler du coup le plus mortel.

ZÉLIE. Que dites-vous donc?.... Je vous retrouve, et j'aurois à gémir encore!

DORIVAL. Mais, ma fille, ignorez-vous toute l'horreur de ma destinée? ignorez-vous l'arrêt injuste qui proscrit mes jours?... Sainville ayant dû croire mon sort terminé, abandonna le soin inutile d'assoupir cette malheureuse affaire. Cependant, mes ennemis sont devenus plus puissans que jamais... leur crédit à la Cour,

leur rage cruelle que le temps n'a pu détruire leur haine même pour Sainville, tout ici menace ma vie; et prononcer mon nom, ser- m'envoyer à la mort.

Zélie. O ciel! vous me faites frémir.... M.. les conseils, les soins de Sainville, n'en a- tez pas....

Dorival. Non, ma fille, cessez de vous abuser: je dois à jamais renoncer à ma patrie; pourquoi reverrois-je Sainville? J'affligerois son cœur, j'y rouvrirois des blessures que le temps seul a pu fermer. Ah! s'il a pleuré ma mort, quelles larmes verseroit-il sur ma vie déplorable?... Il ne peut rien pour moi;... je veux m'épargner la peine affreuse de lui dire un second adieu, plus cruel encore que le premier, et vous, ma fille, vous ne me verriez point ici, si j'avois pu connoître, avant d'y revenir, les secrets sentimens de votre ame....

Zélie. Eh quoi! mon père, doutez-vous de ma tendresse?....

Dorival. Connoissez, ma fille, toute l'étendue de mon malheur. J'ai traversé les mers; j'ai bravé tous les périls, tous les dangers que je dois craindre en des lieux où je suis proscrit; j'ai quitté un séjour sûr et paisible, pour venir peut-être me livrer à la rage de mes ennemis: je ne m'en repens pas, c'étoit pour vous,....

mais

is j'arrivois avec l'espérance de retrouver
fille, et de ne plus la perdre. Plaignez mon
eur, ô Zélie! je me suis flatté qu'un père
lheureux vous tiendroit lieu de l'univers
tier; et qu'en le suivant, en partageant son
rt....

ZÉLIE. Arrêtez!.... ô mon père! que me
ites-vous entrevoir?... De quels traits mortels
nez-vous de frapper mon cœur?....

DORIVAL. Rassurez-vous, ma fille, rassurez-
us; je ne vous prescris, non, je n'exige rien...!
n me suivant, ah!.... vous eussiez fait mon
nheur: sans fortune, sans appui, sans amis,
us m'eussiez dédommagé de mes longues in-
rtunes; mais, grand Dieu! ai-je pu me flatter
n moment d'une félicité si douce?...

ZÉLIE. Je donnerois ma vie pour vous; oui,
on pere, chaque mot que vous prononcez se
rave au fond de mon ame, et la remplit de
ésespoir.... A quoi me réduisez-vous?... Il
ut donc le fuir.... ou vous abandonner....

DORIVAL. Vous laisseriez Sainville au milieu
e ses amis, de sa famille, tranquille enfin dans
a patrie, et tôt ou tard consolé par la fortune
t l'ambition.

ZÉLIE. Ah! ne le croyez pas, s'il me per-
loit.... interrompit Zélie avec la plus grande
éhémence.

DORIVAL. Encore une fois, ma fille, rassurez-vous.... Je vois quel est mon sort; je m'y soumets.... Vivez contente, soyez heureuse: oubliez-moi, s'il est possible, et recevez mes éternels adieux....

Quel coup affreux pour la sensible Zélie! Eperdue, désespérée, et succombant à sa douleur, ces derniers mots la firent tomber dans les bras de son père, en s'écriant, je me meurs.. prenez pitié de l'état où je suis.... O mon père! vous me donnez la mort.... Elle balance, elle est à moi.... se dit tout bas Dorival; mais son cœur encore alarmé ne pouvoit se contenter de l'apparence d'un sacrifice. Ma fille... ma chère fille, lui dit-il, en la serrant tendrement entre ses bras, hélas!.... il faut nous séparer....

ZÉLIE. Ma vie n'est rien, lui répondit Zélie, avec une sorte de fermeté, ma vie n'est rien.... Je la sacrifierai sans regret... Mais, ajouta-t-elle du ton le plus douloureux, abandonner Sainville après des soins si tendres!... Quand vous lui devez tout.... car enfin, si je vis, si j'existe, si je pense, si je vous revois, mon père.... c'est son ouvrage, et par ses bienfaits. Le quitter pour toujours.... pour toujours.... ah! mon premier devoir est la reconnoissance....

DORIVAL. Mais, ma fille, quelle est votre

injustice? Hélas! je suis bien loin d'exiger un sacrifice si cruel..... sans murmurer et sans me plaindre, je retourne dans mon désert. Je vous ai vue, je vous ai trouvée sensible, ma fille a pleuré dans mes bras.... ce souvenir répandra quelques charmes sur le peu de jours qui me restent...

ZÉLIE. Non.... je n'aurai point la barbarie de vous abandonner.... Non, mon père.... et fondant en larmes, elle se précipite à ses pieds. Ah! je vous reste seule dans la nature.... Je dois vous immoler mon bonheur et ma vie: c'est à vos pieds que j'en fais le serment..... Votre malheureuse fille, mourante, désespérée, vous suivra au bout de l'univers.... Que dis-je! je vivrai pour adoucir vos peines.... oui, je vous le promets....

DORIVAL. Qu'entends-je?... Ah! ma fille, craignez de me donner une fausse espérance.... craignez....

ZÉLIE. Non, c'en est fait, reprit Zélie avec fermeté... c'en est fait... je vous suivrai... Mais... comment annoncer cette nouvelle à Sainville?

DORIVAL. Je part ce soir même.... Une indiscrétion, le plus léger éclat peut empêcher ma fuite et me perdre à jamais. Sainville instruit par vous, au désespoir, hors de lui-même.... seroit-il maître de cacher ses transports?... Et d'ail-

leurs, ne devez-vous pas plutôt vous-même éviter un spectacle si douloureux?...

ZÉLIE. Ah! je verrois couler ses larmes, je mêlerois les miennes.... Ce dernier instant de bonheur, du moins me resteroit encore....

DORIVAL. Je vous ai rendue maîtresse du secret de ma vie: vous pouvez en disposer, dit froidement Dorival; je m'en repose sur vous.

ZÉLIE. Il suffit.... Mon arrêt est donc prononcé.... et tout se réunit pour me le rendre plus accablant... Je pars... ce soir même j'abandonne Sainville.... mon bienfaiteur, mon ptotecteur, mon amant!... Je m'éloigne de lui pour ne le jamais revoir... et sans l'instruire, sans le consoler, hélas!... sans pleurer avec lui!... Mais... si je lui parlois, si lui-même vouloit partager notre destinée... nous suivre... Ah! sans doute il le voudra: mon père, je le connois, croyez...

DORIVAL. Hélas! quelle vaine idée vient vous séduire! Obscurs l'un et l'autre dans notre asile, nous y vivrons en paix; mais le rang, la naissance, les parens de Sainville répandroient bientôt sur notre sort une lumière fatale. Croyez-vous que sa famille puisse ignorer long-temps le lieu de sa retraite? que leurs soins leur vigilance....

ZÉLIE. Tout espoir m'est donc ravi!... Allons, il faut subir son sort... Non, je ne le verrai point.

dit-elle à son père en sanglotant; non, non...
Eh! qu'importe, après tout (quand on sacrifie sa vie) la vaine consolation d'un moment?

DORIVAL. Si vous vous repentez ma fille, vous n'avez rien promis; je vous rends vos sermens, vous êtes libre encore.

ZÉLIE. Ah! s'écria douloureusement Zélie; ah mon père, souffrez du moins des regrets si justes.... souffrez des larmes que rien ne tarira jamais.... Que je puisse sans contrainte les répandre dans vos bras.... ne me ravissez pas le seul bien qui me reste.

DORIVAL. O ma fille! tu déchires mon cœur... Hélas! n'achève pas un si grand sacrifice: s'il doit faire à jamais ton malheur, pourrois-je espérer d'en recueillir le fruit?...

ZÉLIE. En vous abandonnant, je serois plus coupable et plus infortunée....

DORIVAL. Le temps s'avance, les momens nous sont chers.... O ma chère Zélie! ranime ton courage, consulte ton cœur, et pour la dernière fois.... parle, et prononce l'arrêt de notre destinée.

ZÉLIE. Mon père.... j'ai parlé.... j'ai promis... en dussai-je mourir, oui! je tiendrai mes sermens.

Dorival au comble de son espérance, l'ame

pénétrée, transportée par le sentiment le plus délicieux, ne put s'empêcher de serrer fortement Zélie sur son cœur.

DORIVAL. Ah! c'est donc à moi, s'écria-t-il, à tomber à tes pieds.... Alors éperdu, cédant au trouble qui l'agitoit, il alloit peut-être se déclarer en ajoutant, je retrouve donc ma fille!... Ah! le temps..... et mon bonheur consoleront ton ame: je.... Mais dans l'instant même on entendit du bruit; et Zélie s'échappant de ses bras, lui dit: ah! mon père, ô ciel! modérez-vous, on vient.... Dorival, plein du projet dont il voyoit l'heureuse suite assurée, dit à *Zélie*, adieu... dans une heure je serai à la petite porte du parc; j'en ai deux clefs.... Voilà celle que je vous destinois. A ces mots, il remit cette clef dans ses mains; et voyant son guide s'avancer, il le suivit, en se disant tout bas: Ah! fut-il jamais un père plus heureux?...

Dorival ne perdit pas un instant, traversa promptement le parc, se rendit chez le fermier, et donnant à son fils un petit paquet, il le fit monter à cheval et l'envoya chercher ses deux Indiens auxquels il donnoit ordre de le venir joindre sur le champ avec le simple coffre qu'ils eussent apporté. La petite ville où ces Indiens étoient demeurés cachés, n'étoit distante que

l'un quart de lieue du hameau; une heure à peine s'étoit écoulée, qu'ils arrivèrent à la ferme.

Le vieux fermier fut très-étonné de voir entrer chez lui deux hommes bienfaits, bien vêtus, mais d'un teint fort brun, dont le premier mouvement, en revoyant Dorival, fut de poser leur front à terre à ses pieds. Il le fut encore plus lorsque Dorival ayant ouvert le coffre qu'ils avoient apporté, celui qu'ils avoient pris jusqu'alors pour un vieux soldat bien pauvre, tira du coffre un long habit d'étoffe d'or, un baudrier, un sabre enrichi de diamans, et une espèce de bonnet élevé, surmonté d'une aigrette dont l'œil avoit peine à soutenir l'éclat. Mes amis, leur dit-il, en leur donnant un gros sac plein de pagodes d'or, partagez ma joie et ma fortune : je ne vous demande qu'un heure de silence de plus; et bientôt vous allez voir ce maître qui vous est si cher, et votre hôte, au comble de la félicité. Que personne ne sorte de cette maison; attendez-moi, soyez tranquille. Je vais sortir seul, et mon absence ne peut être longue. A ces mots, voyant que le jour commençoit à tomber, il partit sous son habit de soldat, et vola vers cette porte où Zélie avoit promis de le joindre.

Pendant le peu de temps que Dorival venoit

d'employer aux préparatifs qu'il avoit imag… de faire, la malheureuse Zélie, plus morte … vive, étoit prête à succomber à son désesp… » Dans une heure..... se disoit-elle, dans … » heure.... je frémis.... qu'ai-je fait? qu'… » promis, grand Dieu!... je succombe à … » de peines, un froid mortel glace mon cœu… » ma force m'abandonne...., Hélas! que ne p… je mourir!«

Zélie en effet seroit tombée de saisissem… si elle ne s'étoit appuyée sur une table, e… Clarice ne fut accourue les bras ouverts en … criant: » Zélie, ma chère Zélie, je vous che… » chois.... le marquis vient de m'instruire.... » ciel! que vois-je, dit-elle en s'interromp… ». Quelle pâleur effrayante couvre votre visag… » Mais vous avez éprouvé des secousses si vi… » lentes aujourd'hui, que je ne suis pas surprise… » Ce n'est rien, madame, dit Zélie.... Ah! sans » doute.... j'en éprouve de bien terribles; mais, » madame, que fait Sainville?.... En doutez- » vous, ma chère Zélie, lui dit Clarice?.... » Sainville, au comble de ses vœux, s'occupe » des préparatifs de son bonheur; enivré, trans- » porté, il ne voit, n'entend rien, et ne pense » qu'à vous.... Déja le notaire est mandé; déjà » l'église est préparée pour vous recevoir et vous » unir l'un et l'autre pour jamais..... Tout le

hâteau retentit de cette heureuse nouvelle...
es portes sont ouvertes, on entre en tumulte;
n répète, on célèbre le nom de Zélie; on
rie, on s'embrasse, et la joie de Sainville passe
ans tous les cœurs. Ah! malheureuse, dit tout
as Zélie en soupirant.... Le seul Ariste, con-
inua Clarice, toujours farouche et sombre,
'est renfermé dans son appartement; mais je
iens de laisser Sainville à ses pieds, et sans
loute il le fléchira.... Ah! madame, s'écria
Zélie.... mon cœur ne peut suffire aux mou-
vemens qu'il éprouve..... ils sont trop vio-
lens..... souffrez que je vous quitte.... permet-
tez-moi..... Allez, ma chère enfant, lui dit
tendrement Clarice, allez vous livrer sans con-
trainte à des transports si doux.... mais avant
de me quitter, embrassez-moi..... Adieu, ma-
dame, adieu, dit Zélie d'une voix étouffée et
les yeux presque égarés; quand vous le verrez,
dites-lui...., peignez-lui..... adieu.... dit elle
en voulant s'éloigner. Mais ô ciel! dit Clarice
effrayée de l'état de Zélie, auquel jusqu'alors
elle n'avoit pas fait attention, qu'avez-vous,
mon enfant?.... Vous vous trouvez mal....
vous chancelez!.... asséyez-vous.... Ce n'est
rien, madame, dit Zélie en tâchant de se re-
mettre, c'est un étourdissement;... mais il est
déja passé..... En ce moment, elle apperçut

» Ariste qui s'avançoit près d'elle. Ah! Fuyez
» dit-elle en faisant un effort pour se lever; mais
» Ariste la faisant asseoir, et lui prenant la main
» de l'air le plus tendre: Arrêtez, ma chère Zélie
» arrêtez! lui dit-il, ne voyez plus en moi votre
» persécuteur; venez embrasser le père de Sain-
» ville et le vôtre..... Quoi! vous pleurez en-
» core?... Ah! monsieur, dit Zélie, les yeux
» pleins de larmes et serrant sa main, ah! mon-
» sieur, si vous pouviez lire dans mon ame!...
— Les prières, les pleurs, la tendresse de Sain-
» ville ont vaincu ma résistance, lui dit Ariste;
» quel autre en ma place auroit pu ne pas cé-
» der?.... Ah! Zélie, sachez du moins à quel
» excès vous êtes aimée, et ne l'oubliez jamais.
» Oui, me disoit-il en versant un torrent de lar-
» mes, elle est à moi.... rien ne peut nous dé-
» sunir, mais que je la tienne de vous! Soyez
» son père comme vous fûtes le mien. Hélas, elle
» n'en a plus, daignez lui en servir; que conduite
» à l'autel par vous, une main si chère nous
» unisse l'un à l'autre.... Tels étoient ses dis-
» cours.... « Zélie, plus désespérée que jamais,
sentoit déchirer son cœur à chaque mot que di-
soit Ariste. Ce mot de père.... Mais déja le temps
commençoit à s'écouler: elle y réfléchissoit en
frémissant. Sainville, dit-elle douloureusement,
où est Sainville?.... Il est avec le notaire, lui

pondit Ariste ; il va bientôt nous rejoindre....
édant enfin à tous ses transports, au désespoir
ui la déchiroit, mais entraînée par le devoir
ont la puissance détermine toujours une belle
me, Zélie se leva brusquement. O mon père !...
e dit-elle tout bas.... Arrachons-nous d'ici....
Je vais, dit-elle à Ariste.... Soufrez, mon-
» sieur, j'ai besoin d'être seule un moment....
» Pardonnez à l'état où je suis.... pénétrée de
» vos bontés, hélas ! si je n'y puis répondre....
» n'accusez point un cœur... qui... qui n'est plus
» à lui-même....« Elle sortit à ces mots, sans que
ceux qui l'écoutoient avec surprise, pensassent
à l'arrêter. O ciel ! dit-elle en s'en allant, ce mo-
ment me paroît être le dernier de ma vie.

Ariste et Clarice cependant ne pouvoient encore attribuer la vive émotion de Zélie, qu'au passage subit de la douleur et de la crainte qu'elle avoit essuyées, aux transports de joie que son ame devoit éprouver dans ce moment. » Que » Zélie est heureuse, disoit Clarice ! quelle dif- » férence, ô ciel ! de son sort et du mien !.... » Trahie, abandonnée, méprisée, hélas ! en suis- » je moins sensible ?... Quelle indigne foiblesse ! » quel abaissement honteux ! Mais il ne l'a jamais » aimée.... Non, je ne puis le croire ; ou, pour » mieux dire, je cherche à m'abuser... On vient, » c'est le chevalier même.... Ecoutons-le du

» moins... voyons ce qu'il osera me dire..

Le chevalier de Villers, plein d'audace e dresse, n'avoit été qu'assez médiocrement d'avoir vu tous ses projets renversés; et, prenant bien qu'il ne lui restoit d'autre resso que de profiter du foible qu'il savoit que Cl avoit pour lui, il eut la confiance de croire q réussiroit à s'excuser, et même à réunir les se mens qui l'attachoient à lui. Clarice s'en app çut, et lui fit sentir par la plus amère iro Villers en fut humillié; réfléchissant même a sur sa conduite passée, il convint en lui-mê de tous ses torts, et de tout ce qu'il perdoit moment où Clarice rompoit avec lui. L'air d dépit et de mépris qu'il lisoit dans les yeux de cette chamante veuve, tout l'atterra, lui fit chan ger de langage, et lui donna pour la premiè fois de véritables remords. Il commençoit mê à ne plus implorer auprès d'elle qu'un généreux pardon, à lui montrer un repentir sincére, lors que des cris multipliés se firent entendre, et qu'ils virent entrer brusquement Sainville en désord les yeux pleins de fureur, et qu'Ariste retenoit par le bras. Sa colère parut redoubler en voyant le chevalier de Villers et Clarice. Zélie, Zélie est enlevée, cria-t-il en entrant. Ah! madame, dit-il à Clarice, Zélie à disparu. Toute recherche est vaine... Mais, dit-il avec plus de fureur encore,

regardant le chevalier, je sais qui j'en dois user, et la plus prompte vengeance.... A ces ts, il mit l'épée à la main pour courir sur lui lgré son oncle, dont les nouveaux efforts parrent à le retenir. Laissez-moi, laissez-moi, lui oit Sainville en se débattant. Non, dit Ariste, saisissant le bras dont il tenoit son épée, non, us ne m'échapperez pas. Il est vrai, madame, ursuivit Ariste, en s'adressant à Clarice: Hélas! il n'est que trop vrai, Zélie a pris la uite; mais on ne l'a point enlevée.... Avant le partir, elle a eu le soin d'éloigner sa gouvernante; elle a laissé ses diamans, son argent. Enfin, on a trouvé une clef en dedans de la petite porte du parc, par où sans doute elle s'est sauvée; ainsi tout prouve que c'est sans violence que.... Eh! qu'importe? je l'ai perdue, s'écria Sainville dans une espèce de rage. Qu'importe quelle me soit ravie par la force ou par la séduction? Je veux mourir ou me venger. « Ah! perfide, se pourroit-il, s'écria larice en regardant Villers avec indignation? usqu'alors, celui-ci s'étoit contenu; mais le oupçon de rapt, le terme de séduction, l'air de larice excitèrent sa colère: » Quand on m'ac- cuse, quand on m'outrage, dit-il fièrement, je ne sais qu'un moyen pour me justifier. A ces mots, il mit la main sur la garde de son épée;

» et Sainville, en s'arrachant des bras d'Ari...
» et criant ; je l'accepte, défendez-vous.... ...
alloient s'égorger, si Clarice et son oncle ne s...
fussent jettés entre eux deux. Ils auroient e...
peine à les séparer, si dans le moment même ...
nouveaux cris n'avoient pas fait entendre ce...
seuls mots : Zélie, Zélie est revenue !.... A l'in...
tant même, Champagne, valet du chevalier
accourt. Le vieux Cléante et madame Berna...
essoufflés, pleurant, mais avec les plus vifs trans...
ports de joie, accourent, en criant, Zélie es...
revenue !... Grand Dieu ! s'écria Sainville.... e...
laissant tomber son épée, et s'élançant vers l...
porte. Dieux ! quel spectacle frappe ses yeux
la grande porte du salon s'ouvre, Zélie paroît
couverte de diamans. Une joie brillante et mo-
deste embellit ses yeux : un homme d'une belle
figure, vêtu comme l'étoit Aurengzeb *un jour de*
triomphe, lui donnoit la main : » C'est moi qui
» suis le ravisseur.... dit cet inconnu. Allez,
» Zélie, allez, je vous rends, et vous donne pour
» jamais à votre amant. Zélie à ces mots s'avance
» vers Sainville, et lui tend les bras. Sainville
» éperdu, frappé par ces mots, s'écrie : ah !
» Zélie.... où suis-je.... quel son de voix !...
» Ah ! s'écria Zélie à son tour, pourriez-vous la
» méconnoître ?... A ces mots, quittant Sain-
» ville, elle retourne se précipiter aux genoux

e l'Indien, et les embrasse. En croirai-je mes eux?.... dit Sainville hors de lui-même, 'est lui.... c'est lui.... c'est Dorival.... O non ami! Ce tendre ami lui tend les bras. ainville s'y jette avec Zélie qui se relève, et ous les trois se tenant embrassés, sont un long emps avant que de pouvoir exprimer leurs ransports. Est-il possible, ô ciel! dit à la fin Sainville?... Quoi! c'est de la main de Dorival que je reçois Zélie!... Je retrouve à la fois tout ce que j'aime.... Vous vivez, ô mon cher Dorival!... je vous revois!... vous me rendez.... vous me donnez Zélie. Ah! n'est-ce point un songe?... Je fais votre bonheur, dit Dorival, et de cet instant seul je reviens à la vie. Mais, mon ami, lui dit Sainville, ce bonheur est-il pur et sans mélange?.... et puis-je sans effroi vous revoir dans ces lieux? Oui, mon cher Sainville, dit-il, mes malheurs » sont finis.... L'arrêt, l'injuste arrêt est révo- » qué; ma patrie m'est rendue; je rentre dans » tous mes droits; et c'est avec des richesses im- » menses que je suis de retour en France. Ah! je » suis le père et l'ami le plus fortuné. Je vais donc » en jouir de cette fortune qui m'a tant coûté! » O ma fille, elle est à toi toute entière. O Zélie, » tendre, fidèlle et courageuse enfant, pourrai- » je jamais m'acquitter envers toi, après le sa-

» crifice auquel ton cœur a pu se résoudre !
» vous, Sainville, ami généreux et fidèle, v
» qui m'avez conservé ce trésor si précieux
» bien, le seul bien qui m'attache à la vie, v
» enfin qui me rendez le plus fortuné des pè
» quelles preuves de ma reconnoissance peuv
« jamais égaler un tel bienfait ? Pardonnez-m
» l'un et l'autre, dit-il, en serrant Sainville e
» Zélie entre ses bras, pardonnez-moi les pei
» que je vous ai causées dans ce jour. Je vo
» l'avoue, je voulois éprouver ma fille. Elle
» cru d'abord ne trouver dans son père qu'
» malheureux fugitif, qu'un proscrit, qui n'o
» froit à sa jeunesse qu'un éternel exil. La pit
» l'humanité, la tendresse du sang l'*ont* empor
» dans son cœur, sur le bonheur de sa vie, su
» l'amour même.... Enfin mourante, désesp
» rée, elle me suivoit.... O moment délicieux
» où je l'ai vue tremblante, inanimée, se jet
» dans mes bras, et s'arracher en gémissant de
» ces lieux si chers !... O ma fille !... Ah ! mon
» bonheur, dit Zélie, en baisant les mains de
» Dorival sans quitter celle de Sainville qu'elle
» tenoit serrée, mon bonheur surpasse, s'il est
» possible, l'excès des maux que j'ai soufferts.
» Ah ! mon oncle, s'écria Sainville, et vous,
» madame, concevez-vous l'excès de ma féli-
» cité ? Croyez que nous la partageons, lui ré-
pondirent ils

» pondirent ils tout d'une voix..... Ma chère
» Zélie, dit Clarice en l'embrassant, qu'il m'est
» doux de vous voir un sort digne de vous!
» Mais, monsieur, dit Sainville au chevalier,
» comment pourrai-je réparer mon injuste em-
» portement? Parlez, monsieur; daignerez-
» vous oublier?....« Oui, monsieur, dit Villers en lui tendant les bras, pourvu que vous m'accordiez toujours vos conseils, et cette même amitié que vous me jurâtes autrefois au bois de Boulogne. Ah! bon et généreux ami, dit Sainville, ce souvenir ne s'est jamais effacé de mon cœur. Puisse ce jour de joie en être un de grace! Et en même-temps, charmante Clarice, dit-il d'un air soumis et riant, il ne tiendroit qu'à vous que nous fussions tous heureux. Arrêtez, Sainville, lui dit Clarice avec un peu d'émotion, laissez-moi jouir sans trouble du plaisir de voir votre bonheur. Dorival, qui n'apprit que dans ce moment quel étoit le rang de Clarice, et qui savoit devoir à son père et la grace et la lettre honorable qu'il avoit reçue de la cour, s'approcha d'elle pour lui marquer sa vive reconnoissance. Enfin, monsieur, dit-elle, je peux donc révéler à Sainville le seul secret que j'ai pu lui cacher. Je jouis depuis plus de trois ans du plaisir de savoir que vous avez obtenu votre grace, et vous la devez aux soins empressés de votre

ami, comme aux actions brillantes que vous avez faites dans l'Inde; mais, dans la crainte que quelque événement malheureux n'en empêchât l'effet, mon père, qui connoît la sensibilité de Sainville, me fit promettre de le lui cacher jusqu'à votre retour, et même de ne pas lui laisser soupçonner qu'il eût reçu des nouvelles de l'Inde aussi glorieuses et aussi décisives pour vous. Sainville, Dorival et Zélie coururent prendre les mains de Clarice pour les lui baiser; et le chevalier, profitant du moment favorable où Clarice serroit Zélie dans ses bras, se jetta tout en larmes à ses genoux. Elles partoient véritablement du cœur, et celles-là réussissent presque toujours à toucher. Oui, je suis un monstre, un forcené qui ne mérite pas votre pardon. Mais, ô divine Clarice! ô la plus respectée, et maintenant la plus adorée de toutes les femmes! votre cœur sera-t-il inaccessible à la pitié? parlez, et si ce cœur ne vous permet de prononcer qu'un arrêt fatal contre moi, dès ce moment je pars, et je vais chercher la mort dans les mêmes climats où Dorival vient de se couvrir de gloire. Ah! pourriez-vous croire que tout ce qui vient de se passer sous mes yeux, ne porte pas une nouvelle lumière en mon ame? Grands dieux! ne frémirai-je donc pas toute ma vie, quand je me rappellerai que ma légèreté

coupable a mis les armes à la main contre moi, au plus estimable de tous les hommes, à mon meilleur ami?... Hélas! faut-il aussi qu'elle ait détruit pour moi jusqu'au plus léger rayon d'espérance? Ah! Clarice, Clarice!.... La bouche de Villers ne put rien prononcer de plus: elle étoit collée sur les pieds de la charmante veuve. Relevez-vous, chevalier, lui dit-elle en soupirant: je ne vous cache point que mon ame est attendrie; mais vous l'avez cruellement blessée, cette ame si sensible, et qui ne le fut jamais que pour vous.... Non, je ne vous laisse point partir; mais en voyant former le lien de Sainville et de Zélie, » apprenez qu'il n'en est d'heureux » que ceux qui sont formés par l'amour et par » la raison, et qu'un tel assemblage peut seul » procurer une félicité pure et durable.« A ces mots, elle lui tendit une main que Villers baigna de ses larmes; mais la retirant aussi-tôt, si cette main, lui dit-elle, continue à vous être chère c'est en présence de mon père et du marquis de Villers que je pourrai peut-être vous la présenter une seconde fois. Villers, au comble de ses vœux, fit le serment le plus sacré, qu'il se rendroit digne d'un pareil bonheur.

Les noces de Sainville et de Zélie furent célébrées dès le même jour. Dorival n'ayant plus de raison pour se cacher, ne resta dans le château

que le temps nécessaire pour faire préparer un hôtel superbe à Paris, où sa fille et son gendre vinrent s'établir avec lui.

Dès le lendemain de son arrivée, Sainville conduisit Dorival chez le marquis de Villers, et tous les trois partirent ensemble pour Versailles, où le ministre (en secret prévenu par Clarice) les attendoit. A peine voulut-il leur laisser le temps de le remercier. Recevez, monsieur, dit-il à Sainville, les patentes du gouvernement, que vos pères ont long-temps commandé. Vous, monsieur, dit-il à Dorival, en lui remettant la croix de Saint-Louis, et un brevet d'inspecteur des colonies, recevez la récompense des services que vous avez rendus dans l'Inde. Suivez-moi l'un et l'autre, je veux vous présenter moi-même au roi. Mais vous, monsieur le marquis de Villers, dit-il en souriant à celui-ci, n'auriez-vous donc pas aussi quelque chose à me demander? Ah! monsieur, dit le marquis de Villers, ce n'est qu'au fond de mon cœur que j'ose former des vœux que je regarde moi-même comme trop téméraires. Clarice, monsieur... Clarice elle-même l'interrompit en sortant d'un cabinet où jusqu'à ce moment elle s'étoit tenue renfermée. Monsieur, lui dit-elle avec les graces qui lui étoient si naturelles, mon père m'autorise à vous demander votre tendresse et vos bontés.

Le marquis de Villers voulut se baisser pour lui baiser la main, mais Clarice, l'embrassant tendrement, frappa des mains ; une porte s'ouvrit. A ce signal, Ariste et Zélie, tenant le chevalier de Villers par une main, le conduisirent aux genoux de Clarice et du ministre. Il y reçut le pardon de ses erreurs passées, et Clarice avoit bien tout ce qui devoit les lui faire détester. Il vécut heureux et constant avec elle ; Sainville et Zélie méritèrent leur bonheur. Ariste resta toujours le plus humain de tous les philosophes ; et puisqu'il est si doux de conserver les mêmes mœurs et les mêmes goûts, lorsque l'esprit et la sagesse les éclairent, j'espère que l'aimable et sublime Auteur de Zélie continuera sans cesse de nous instruire autant qu'il est sûr de nous plaire. Il me sera bien agréable et bien cher de suivre ses pas, et de ramasser les fleurs qui tomberont des guirlandes dont les graces et le génie la pareront toujours.

FIN.

١٠٨

